U d'/of OTTAWA
39003000891969

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/testamentdaugust00comt

A ses chers et distingués amis, l'ambassadrice d. Fernanda Compans Hermitte, et l'ambassadeur Jerónimo Cordeal Souvenir de leur aimable présence à mon cours, —

— Ce livre où le grand cœur et le grand esprit d'Auguste Comte s'ouvre et s'épanche avec toute la naïve sincerité d'un génie qui embrasse tout,

Paris, 2 avril 1939

José Feliciano de Oliveira

Rum

TESTAMENT

D'AUGUSTE COMTE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Cent vingt-cinq exemplaires numérotés à la presse, dont :

25 sur papier de Chine,
50 sur papier vélin d'Hallines,
50 sur papier vergé d'Hallines.

Epernay. — Imprimerie du « Courrier du Nord-Est ».

TESTAMENT
D'AUGUSTE COMTE

AVEC

LES DOCUMENTS QUI S'Y RAPPORTENT

PIÈCES JUSTIFICATIVES
PRIÈRES QUOTIDIENNES, CONFESSIONS ANNUELLES
CORRESPONDANCE AVEC Mme DE VAUX

PUBLIÉ

PAR SES EXÉCUTEURS TESTAMENTAIRES

Conformément à ses dernières volontés

SECONDE ÉDITION

PARIS
FONDS TYPOGRAPHIQUE
DE L'EXÉCUTION TESTAMENTAIRE D'AUGUSTE COMTE

Novembre 1896

Universitas
BIBLIOTHECA
Lovanien

D
3297
.A5
1892

Lors de la publication de la première édition de cet ouvrage, décidée le six septembre 1883, les Exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte étaient MM. Pierre Laffitte, *président*, Magnin, Lonchampt, Audiffrent, Deullin, Florez, Foley, Robinet, Congreve, Hutton, Bridges, Foucart, Delbet.

En Novembre 1896, l'Exécution testamentaire d'Auguste Comte se compose de MM. :

Pierre Laffitte, *président,* Bridges, Monier ;

Foley ;

Florez, *doyen d'âge*, Audiffrent, Deullin, Robinet, Congreve, Hutton, Foucart, Delbet, Alfred Dubuisson.

C'est par les soins de ces *neuf derniers* qu'est donnée cette seconde édition, fac-simile, autant que possible, de la première ; mais il y a été ajouté deux suppléments dont le premier contient l'*Addition secrète,* publiée ici pour la première fois. Dans le second sont réimprimées les deux Lettres philosophiques, l'une sur la Commémoration sociale, l'autre sur le Mariage, et l'Invocation finale du Système de Politique positive.

(Copie de l'enveloppe.)

MON TESTAMENT

DUPLICATA

REMIS AU PRÉSIDENT PERPÉTUEL
DE MES EXÉCUTEURS TESTAMENTAIRES M. LAFFITTE.

Paris, le lundi 22 Bichat 67
(24 décembre 1855).

AUGUSTE COMTE
(10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE).

Commencé le jeudi 18 Bichat 67 (20 décembre 1855), ce duplicata fut terminé le lundi suivant, et remis le même jour à M. LAFFITTE.

(Quinze pages.)

RELIGION UNIVERSELLE

L'Amour pour principe et l'Ordre pour base,
le Progrès pour but.

Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince.

Dimanche, 21 Frédéric 67 (25 novembre 1855).

Au nom de l'Humanité,
représentée, pour moi, par la noble et tendre patronne
à qui je dédiai mon principal ouvrage,
Voici mon Testament,
entièrement écrit de ma propre main.

Ordre et progrès. — Vivre pour autrui.
Vivre au grand jour.

Vergine Madre, figlia del'tuo figlio,
quella che'mparadisa la mia mente,
Ogni basso pensier dal cor m'avulse !

A. — Je confie l'exécution de mon testament à *treize* de mes disciples, savoir :

MM. Audiffrent
de Capellen
Le Baron W. de Constant

MM. Deullin
Don José Flòres
Le docteur Édouard Foley
Hadery
Laffitte
Lonchampt
Magnin
Papot
Le docteur Robinet
Le comte de Stirum.

Parmi ces exécuteurs testamentaires, je choisis, pour représenter leur ensemble et présider à leurs opérations collectives, M. Laffitte, avec qui je suis, depuis l'année 1844, en intimité continue.

Quoique les éminentes qualités de son cœur et de son esprit se trouvent altérées par l'insuffisante énergie de son caractère, j'espère, d'après sa digne préparation, qu'il sera le premier disciple auquel je conférerai le sacerdoce de l'Humanité. La distinction que je viens de lui décerner est tellement méritée qu'elle ne peut inspirer aucun ombrage à ses collègues.

A lui je confie, à perpétuité, la garde de ce Testament, qui lui sera bientôt remis par duplicata. Quand il s'absentera de Paris, il chargera de ce dépôt, jusqu'à son retour, M. Foley. Si celui-ci s'absentait pendant ce temps, il choisirait, parmi ses collègues, un dépositaire provisoire.

Tous les exécuteurs testamentaires ci-dessus désignés seront prochainement priés par moi de prendre une exacte connaissance de cet acte chez M. Laffitte. Chacun de ceux qui, d'après cette communication, me déclareront leur acceptation de l'office que je leur propose, aura l'autorisation de faire, pour son seul usage personnel, une copie textuelle et complète de ce Testament. Aucune autre personne ne doit connaître cet acte, sauf de rares exceptions, que j'accorderai par écrit.

Vu la durée de leurs opérations, mes exécuteurs testamentaires pourront être partiellement empêchés de remplir leur office. C'est pourquoi chacun d'eux, y compris le président, aura la faculté de

se choisir un suppléant, et même un successeur, sauf, dans les deux cas, l'assentiment de ses collègues. Aucune de leurs délibérations ne sera valide, à moins d'urgence, qu'autant qu'ils s'y trouveront au nombre de plus de six, y compris le président ; mais la participation pourra toujours être écrite ou verbale, au gré de chacun.

Deux éventualités, facilement appréciables, pourraient m'obliger à changer les principaux articles de ce Testament. Mais, quelques additions, suppressions ou modifications que j'y doive jamais faire, j'aurai toujours soin de les inscrire à la suite du manuscrit original et du double remis à M. Laffitte. Toutes les dispositions qui n'auront pas été formellement changées devront donc être exécutées telles que je vais les exposer.

B. — Il faut d'abord expliquer la situation exceptionnelle qui m'a conduit à retarder jusqu'à présent un acte que mon âge m'aurait fait plus tôt accomplir, si j'eusse été suffisamment libre. Cette anomalie est résultée du fatal mariage que je contractai, le 19 février 1825, avec l'indigne femme dont je fus irrévocablement séparé le 5 août 1842, après dix-sept ans d'intimes souffrances. Outre une pleine communauté de biens actuels et futurs, reversible au dernier vivant, mon inexpérience me fit légalement consacrer une fiction trop usitée, en reconnaissant un apport de vingt mille francs, environ vingt fois supérieur à l'ensemble de ce que je reçus sous diverses formes. Tout ce que je possède étant loin d'équivaloir à cette prétendue dot, je suis ainsi privé de rien léguer, même pour les meilleurs motifs, la séparation de 1842 s'étant d'ailleurs accomplie sans intervention judiciaire. Voilà comment je me suis trouvé spontanément détourné de faire un testament quelconque, neutralisé d'avance par un funeste contrat. Le généreux mensonge de ma jeunesse ne devait point inspirer à ma maturité de nouvelles fictions, quelque moralité qu'elles eussent tirée de leur vraie destination. Je n'ai pu dignement surmonter cette situation que d'après le changement exceptionnel finalement produit dans mon existence matérielle par l'ensemble de ma carrière, conformément aux exigences naturelles de ma mission sociale.

Ma subsistance étant, depuis sept ans, uniquement fondée sur un libre subside, c'est nécessairement de là que dépend mon payement trimestriel de l'annuité de deux mille francs que j'ai volontairement accordée à l'indigne épouse. J'ai donc recouvré ma liberté testamentaire d'après la déclaration décisive qui termine (page 535) le tome quatrième et dernier de ma *Politique positive*, publié le 14 septembre 1854. Des trois dispositions ainsi placées sous la protection de l'ensemble des positivistes, la première garantira l'exécution des deux autres. L'indigne épouse restera, sans doute, autorisée, soit comme héritière légale, soit au nom de son fabuleux apport, à s'emparer de tout ce qui se trouvera chez moi, lors de mon décès, y compris peut-être les objets personnellement propres à l'excellente Sophie. Néanmoins, cette faculté sera spontanément annulée par le besoin de conserver une pension plus importante, à laquelle mes exécuteurs testamentaires pourraient aisément procurer une meilleure destination. C'est ainsi que ma vie publique a noblement brisé les entraves résultées des fautes de ma vie privée. En prolongeant après ma mort une pension nullement méritée, j'ai spontanément obtenu que les deux autres parties de ma déclaration seraient toujours respectées ; ce qui rend opportun le testament destiné surtout à compléter et développer cette triple résolution.

L'accomplissement de ce devoir s'est donc trouvé nécessairement retardé jusqu'à l'année exceptionnelle qui sépare celle où j'ai terminé ma construction religieuse et celle où je vais commencer son complément synthétique. Après avoir achevé la *Politique positive*, je dus d'abord goûter le repos qu'exigeait une telle élaboration, puis préparer un cours que le Gouvernement m'a forcé d'ajourner, enfin écrire l'opuscule épisodique que j'ai récemment publié. Depuis ce dernier travail, mon Testament se trouve directement à l'ordre du jour, mais en exigeant une préparation intérieure, destinée à placer mon âme dans la disposition convenable, soit envers moi-même, soit à l'égard des autres.

Un tel office ne saurait être dignement rempli sans inspirer de profondes émotions, dont la réaction cérébrale peut améliorer tout le reste de la vie. Quoique la répugnance à mourir soit ordinairement attribuée à des motifs égoïstes, elle comporte, dans les cas

normaux, une explication altruiste, non seulement envers la Famille, mais aussi pour la Patrie et l'Humanité. Toute digne mort mérite d'inspirer une sollicitude analogue à celle qu'inspirent les pertes prématurées ; tandis que l'extinction des parasites est toujours tardive, à quelqu'âge qu'ils disparaissent. La principale imperfection de l'organisme humain consiste en ce que le corps et le cerveau sont tellement disproportionnés que celui-ci pourrait ordinairement durer deux ou trois fois plus que celui-là, si la statue pouvait se passer du piédestal. En s'éteignant à cent ans, Fontenelle offrit tous les signes d'une vitalité cérébrale qui n'avait encore été nullement altérée. Ainsi, la religion positive consacre le sentiment spontané qui nous fait, à tout âge, regretter la vie, quand nous restons capables d'aimer, de penser, et même d'agir, pour la Famille, la Patrie ou l'Humanité, quoique l'impuissance du corps annule l'aptitude du cerveau. Même les carrières les mieux remplies permettent le plus de concevoir de nouveaux services, si l'impossibilité de les réaliser ne devait point interdire de tels projets ; comme je l'ai souvent senti, dans ma jeunesse, en formant le plan général de ma carrière.

Ayant presque accompli ma cinquante-huitième année, je pourrais aujourd'hui cesser de vivre après avoir dignement exécuté, d'abord la fondation philosophique, puis la construction religieuse, qui, dès mon début, durent composer ma mission sociale. J'ai même lieu de présumer que, si ma mort était prochaine, elle faciliterait l'avènement du pouvoir spirituel que j'ai fait irrévocablement surgir à travers l'anarchie occidentale. Car, à l'état subjectif, j'aurais bientôt surmonté l'envie et l'insubordination d'où résultent mes principaux obstacles. Possédant sans résistance le rang où l'on m'a publiquement placé parmi les grands rénovateurs, mon œuvre philosophique, sociale, et finalement religieuse, se poursuivrait sous un nom unanimement entouré d'une irrésistible auréole. Mais ces incontestables avantages d'une mort prochaine se trouvent plus que compensés par les nouveaux services que je puis rendre, si j'obtiens la longévité de Fontenelle.

Quoique ma seconde carrière doive moins durer que la première, elle doit être mieux remplie, puisque ma construction religieuse, aussi vaste que ma fondation philosophique, exige un complément

de même étendue, la synthèse universelle que je vais commencer. Si je disparaissais avant d'achever ce dernier tiers de mon œuvre, mes successeurs pourraient mieux m'y suppléer qu'envers les précédents. Néanmoins, il convient que le terme final d'une telle progression soit posé par l'auteur des deux autres, afin que la série régénératrice obtienne plus d'ascendant en devenant plus homogène. A ce grand travail, qui, sauf accident, sera terminé dans six ans, succédera, trois ans après, la publication, déjà promise, de la correspondance exceptionnelle où je consoliderai l'immortalité de ma sainte collègue en faisant directement apprécier notre union. Devant ainsi compléter, avant dix ans, ma carrière littéraire, ma mission spirituelle, alors moins contestée, peut ensuite s'exercer longtemps, pour conseiller, consacrer et discipliner, avec plus d'efficacité qu'aujourd'hui. Je pourrais y fournir, à la génération qui terminera la révolution occidentale, un type décisif de l'office sacerdotal, dégagé de toute élaboration exceptionnelle, et directement occupé de sa destination normale, restée indirecte chez moi jusqu'à présent. Il serait d'ailleurs utile que le Fondateur de la vraie Religion offrît un exemple personnel de l'accroissement qu'elle doit produire dans la longévité commune en perfectionnant l'unité cérébrale et même corporelle.

Tout concourt à me prouver que, quand j'aurai complètement cessé d'écrire, mon ascendant objectif restera longtemps nécessaire pour diriger l'explication et l'application de la doctrine universelle que j'ai maintenant établie. Il importe que le Fondateur de la Religion de l'Humanité continue de vivre jusqu'à ce qu'il ait transmis le suprême pontificat à son digne successeur, qui n'est point encore trouvé, malgré mes généreuses illusions. D'après cette conviction, le délaissement personnel et le dénuement matériel que je subis en ce moment ne m'ont fait aucunement souhaiter un prochain passage à l'existence subjective. Ces entraves passagères, naturellement propres à ma mission, ont dû seulement susciter un nouvel ajournement pour l'acte que j'accomplis aujourd'hui. Je devais le retarder jusqu'à ce que ma patience et ma résignation eussent empêché ces incidents d'altérer la digne sérénité qu'exige une telle opération. Par ce dernier retard, mon âme se trouve mieux disposée au devoir que je remplis ; car ces difficultés m'ont

fait davantage sentir que le pouvoir spirituel doit seulement émettre des conseils et des vœux, sans proclamer des volontés ou des commandements, même posthumes. Tels sont les divers motifs qui m'ont graduellement conduit à n'écrire mon Testament que vers la fin de l'année exceptionnelle où je devais solennellement formuler, d'abord mes souhaits envers mon inhumation, puis les indications ultérieures.

C. — Vu l'ensemble de ma carrière philosophique et religieuse, je n'ai maintenant besoin d'aucune précaution pour me trouver préservé de toute entrevue ou cérémonie théologique, soit avant, soit après le moment suprême. Je me suis toujours félicité d'être né dans le catholicisme, hors duquel ma mission aurait difficilement surgi, par suite des dangers, intellectuels et moraux, propres à l'éducation protestante ou déiste. Mais, depuis l'âge de treize ans, je suis spontanément dégagé de toutes les croyances surnaturelles, sans excepter les plus fondamentales et les plus universelles, d'où les occidentaux tirèrent tous les dogmes catholiques. Quels qu'aient d'abord été pour moi les inconvénients d'une émancipation aussi précoce, je reste convaincu qu'elle fut indispensable à ma destination, puisque je ne pouvais vraiment systématiser le culte de l'Humanité qu'après avoir entièrement éliminé Dieu. Néanmoins, quand j'eus subi l'état sceptique plus complètement qu'aucun de mes contemporains, je m'en trouvai, dès l'âge de vingt-quatre ans, irrévocablement affranchi, par ma découverte des lois sociologiques, qui me poussa directement à reconstruire la spiritualité. Depuis l'année 1825, mes écrits témoignent un respect croissant pour le catholicisme, précurseur immédiat et nécessaire de la religion qui doit surtout consolider et développer la construction ébauchée au douzième siècle. A mesure que j'élaborais la dogmatisation positive, je devenais plus incapable de retourner aux croyances surnaturelles ; mais aussi je vénérais davantage une théologie longtemps organique, et je méprisais plus profondément une métaphysique toujours dissolvante.

Dès qu'on croira que j'ai cessé de vivre, on devra me laisser au lit comme un simple malade, jusqu'à ce que mon corps soit dans

un état prononcé de putréfaction, seul signe de mort vraiment certain, faute duquel ont souvent lieu des inhumations déplorables. Nul ne devant être soumis à l'exploration anatomique sans sa propre autorisation, j'interdis envers moi cette vaine curiosité, que j'ai toujours jugée aussi stérile pour l'intelligence que funeste au sentiment. Ce respect doit être poussé jusqu'à me préserver de toute opération d'embaumement. Les vains efforts contre la décomposition matérielle émanent de la synthèse absolue et personnelle, surtout depuis que le monothéisme proclama la résurrection corporelle. Quand la religion devient relative et sociale, on dédaigne de telles luttes, parce qu'on n'aspire à revivre que dans et par autrui, si l'on a réellement vécu pour autrui. C'est comme souvenir ou signe qu'il faut apprécier les restes des êtres chéris, quel que soit leur état spontané ; nous sommes ainsi conduits à les respecter scrupuleusement, au lieu de retarder leur inévitable dissolution en profanant leur indivisible structure. En considérant les urnes cinéraires de l'antiquité militaire, et les cénotaphes, privés ou publics, tant employés par les musulmans, le culte des morts se montre indépendant de la conservation de leurs formes, dont la contemplation extérieure troublerait l'évocation intérieure.

Le samedi 1er mai 1847, dans une sainte visite au cimetière de l'Est, je fis spécialement connaître à M. Laffitte le lieu précis de ma sépulture, au centre d'une petite vallée adjacente à la tombe d'Élisa Mercœur. C'est là que les positivistes, d'abord réunis à mon domicile, devront me conduire, sous la bannière sacrée de la religion universelle, si, comme je l'espère, le Gouvernement leur permet cette manifestation d'un emblème de paix et d'ordre. J'invite ce cortège à s'arrêter devant l'église Saint Paul (rue Saint-Antoine), où, depuis la fin de novembre 1854, je vais, chaque samedi, jour de mes visites hebdomadaires à Mme de Vaux, prier une demi-heure, dans la chapelle contiguë à celle du baptême. Mon cœur institua cette pratique en commémoration de l'incomparable cérémonie accomplie en ce lieu le jeudi 28 août 1845, d'où j'ai toujours daté mon mariage spirituel avec mon angélique collègue, quand nous y fûmes parrain et marraine de son neveu. Bientôt mon esprit sanctionna cet usage, auquel j'ai déjà dû

d'heureuses inspirations, en me disposant à mieux sentir les relations normales entre le catholicisme et le positivisme. Une telle explication doit ici prévenir toute méprise envers la manifestation que je viens de demander ; elle spécifiera mon respect général pour les lieux de méditation que la libéralité catholique tient toujours ouverts aux âmes avides de culture morale. Si l'on interdisait cette courte station, il suffirait d'incliner respectueusement la bannière positive en faisant notre signe religieux, quand le cortège passera devant le temple du vrai fondateur du catholicisme.

Malgré l'ingratitude de ceux qui maintenant exploitent mes travaux sans concourir à me préserver de la misère, ils s'empresseront, pour la plupart, de venir à mes funérailles étaler leurs regrets, et peut être vanter leur reconnaissance. J'invite mes exécuteurs testamentaires à ne jamais repousser ces manifestations, qui pourront quelquefois devenir sincères, même avant que le cri public les ait imposées. Il faut pourtant excepter de cette indulgence trois personnages qui sortirent, en 1852, de la Société Positiviste, dont ils étaient membres depuis sa fondation. Si l'indignité de leur conduite n'eût concerné que moi, j'aurais borné leur punition à ma résolution, immédiatement proclamée, de ne jamais admettre leurs souscriptions quelconques : mais je dois ici flétrir leurs ignobles calomnies sur ma fille adoptive. Outre ces trois exclusions déterminées, envers lesquelles, sans citer des noms qui me répugnent, je ne crains aucune méprise, je recommande que mon cortège funèbre soit préservé de tout concours, individuel ou collectif, émané de mon indigne épouse ou de l'École polytechnique.

Si la chapelle publique du cimetière de l'Est se trouve alors devenue civilement commune à tous les cultes, je désire que mon cercueil y soit d'abord porté, pour accomplir avec plus de décence la cérémonie qui doit précéder l'inhumation. Faute d'un tel mode, la célébration locale devrait se réduire à quelques mots prononcés sur ma tombe. Dans tous les cas, la vraie commémoration exige, suivant nos rites, le lieu normal de nos réunions religieuses, en y convoquant une assemblée spéciale de tous mes disciples des deux sexes, pour le troisième dimanche après l'inhumation.

Il est à craindre que, malgré leur zèle, mes exécuteurs testamentaires ne puissent pas réaliser les vœux proclamés au tome final de ma *Politique positive* (pages 553 et 554) sur ma communauté de sépulture avec mes trois anges. Si le vœu principal s'accomplit, on placera, dans un cercueil exceptionnel, le corps de ma sainte compagne à la droite du mien, nos mains entrelacées tenant le petit médaillon qu'elle-même garnit chez moi de ses cheveux, le dimanche 5 octobre 1845, en l'appelant le *don du cœur*. Ce talisman qui, depuis lors, sert à mon culte quotidien, sera seulement tenu sur mon cœur par ma main droite, dans sa bourse verte due à notre Sophie, si la réunion objective devient impossible. En ce cas, mon cercueil exceptionnel renfermerait, au lieu de l'angélique corps, un simple cénotaphe, avec l'inscription : *Clotilde de Vaux, éternelle compagne d'Auguste Comte, née le 3 avril 1815 à Paris, et décédée le 5 avril 1846 à Paris.*

Le cercueil vide devrait seulement contenir, dans mon mouchoir de Mme de Vaux, ma touffe de ses cheveux, coupée sur elle après sa mort, plus ma vieille montre à boîte et cadran d'or, qui servit à mon amie pendant ses trois dernières semaines. Relativement à ma vénérable mère, je ne puis maintenant espérer qu'un cénotaphe, renfermant la petite montre qui seule me reste d'elle, et portant l'inscription : *A la digne mère d'Auguste Comte, Rosalie Boyer, née le 28 janvier 1764 à Jonquières (Hérault), et décédée le 3 mars 1837 à Montpellier.* Quant à celle de mes trois patronnes qui, j'espère, me survivra, sa communauté de tombe avec moi suppose le libre assentiment de son excellent époux ou de leurs deux fils.

Après sept ans d'épreuves journalières, je la proclamai ma fille adoptive, devant un nombreux auditoire des deux sexes, dans la cérémonie religieuse du Jeudi 18 juillet 1850, relative au second mariage positiviste (celui de M. le docteur Segond avec Mlle Léonie de Lanneau). Mais ce lien exceptionnel, de plus en plus respecté par tous mes vrais disciples, ne doit jamais altérer, même en idée, l'harmonie normale de l'admirable ménage dont je puis journellement apprécier la parfaite union, qui pourrait y faire justement repousser toute séparation des sépultures. Si ceux que ma troi-

sième ange chérit avant moi se trouvaient plus affligés qu'honorés de la communauté que j'ai souhaitée, mes exécuteurs testamentaires substitueraient au cercueil filial un simple cénotaphe, renfermant la robe léguée à Sophie par notre Clotilde. L'inscription à compléter serait : *A l'incomparable fille adoptive d'Auguste Comte, traitée en digne sœur par Clotilde de Vaux, Sophie Bliaux, épouse de M. Martin Thomas, née le 18 septembre 1804, à Oissy (Somme), canton de Molliens-Vidame.* Vides ou pleins, les deux cercueils, maternel et filial, devront être placés, le premier à droite, le second à gauche du double cercueil conjugal : on recouvrira le saint groupe d'une simple pierre, surmontée d'une plaque de marbre. Autour du demi-cercle qui terminera celle-ci, la formule sacrée du Positivisme *(L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base : le Progrès pour but)* enveloppera le titre : *Auguste Comte et ses trois anges.* Toute clôture étant spécialement déplacée envers le philosophe qui prescrit de *vivre au grand jour*, la commune sépulture sera seulement entourée d'une balustrade en fer, dont les deux côtés doivent être chacun extérieurement pourvus d'un banc de bois à dossier.

D. — En procédant aux opérations postérieures à mon inhumation, mes exécuteurs testamentaires devront, avant tout, s'occuper du payement de mes dettes, d'abord privées, puis publiques. Les premières se bornent à deux sommes que j'aurais depuis longtemps remboursées si ma situation matérielle eût été moins déplorable. Premièrement, M. Captier, mandataire des fabricants de draps de Lodève, demeurant à Paris (22, rue Neuve-Bréda), m'a noblement prêté *mille francs* le 26 mars 1846. Secondement, mon excellente Sophie et son digne mari m'ont offert de la manière la plus touchante, quand ma détresse a commencé, *six cents francs*, que leurs saintes instances m'ont fait enfin accepter le 20 octobre 1848. Quoique, dans ces deux cas, personne n'ait compté faire un placement, j'espère que mes exécuteurs testamentaires y pourront obtenir, en mon nom, de joindre au remboursement de la dette le payement des intérêts simples à cinq pour cent l'an.

Je n'ai d'autres dettes publiques, c'est-à-dire relatives à ma

mission, que celles résultées de l'impression de mes ouvrages à partir de 1848, époque où je cessai d'avoir un éditeur, la vente de mes livres quelconques étant dès lors vouée entièrement à payer les frais typographiques. Bornée d'abord à chaque volume séparément vendu, cette garantie est bientôt devenue mutuelle entre tous les tomes d'une même œuvre, et j'ai finalement rendu solidaires toutes mes productions, y compris celles qui précédèrent cette institution. C'est ainsi que, malgré ma pauvreté personnelle, j'ai fondé mon crédit typographique, de manière à tromper l'infâme espoir de mes vils persécuteurs, qui voulaient surtout éteindre ma voix.

Voilà le mode spécial que mes exécuteurs testamentaires devront exclusivement appliquer au payement des sommes quelconques dont la mort me laisserait redevable envers mon honorable imprimeur (M. Thunot). Elle sont actuellement réduites à *neuf cents francs* environ, restés dus pour le dernier volume de ma *Politique positive*, plus tous les frais de mon *Appel aux Conservateurs*, dont je n'ai pas reçu la facture, qui montera, je présume, à *sept cents francs*.

Les nouveaux travaux que j'ai promis pour les trois traités qui doivent composer ma *Synthèse subjective*, formant en tout quatre volumes, pourront augmenter cette dette, à partir de celui que je vais commencer et que j'espère publier avant la fin de 1856. Quand mon imprimeur sera complètement payé, la vente totale de mes ouvrages devra rembourser les deux généreuses avances, d'environ *deux mille francs* chacune, par lesquelles M. Lonchampt, en 1851, et M. Audiffrent en 1854, assurèrent la publication de mon principal ouvrage.

Ce mode solidaire d'acquittement de tous mes frais typographiques doit recevoir une dernière application envers la correspondance entre Auguste Comte et Clotilde de Vaux, que j'espère publier en 1864, suivant ma promesse, en y mêlant nos lettres selon leurs dates. Si ce saint espoir peut se réaliser, je commencerai ce volume exceptionnel par la biographie de ma noble collègue, suivie de la mienne, à laquelle je joindrai le présent Testament, accompagné de mes prières quotidiennes et de mes confessions annuelles. En cas de mort prématurée, mes exécu-

teurs testamentaires, après avoir édité ce qui resterait manuscrit de ma *Synthèse subjective*, devront immédiatement accomplir cette publication, en faisant suivre chaque lettre de sa réponse (1). Dans cette hypothèse, la double biographie manquerait, et la correspondance serait seulement précédée de ce Testament, accompagné comme ci-dessus : le tiroir supérieur de mon secrétaire réunira tous ces papiers. Ayant récemment appris que le manuscrit incomplet de *Willhelmine*, que je croyais détruit, existe entre les mains d'un frère de Mme de Vaux, j'espère que mes exécuteurs testamentaires pourraient alors obtenir une restitution qui leur permettrait de joindre cette ébauche à nos lettres.

Quand le saint volume sera publié, le même mode devra finalement s'appliquer à ma *Correspondance générale*, réductible en un seul tome si l'on écarte toutes celles de mes lettres qui ne sont pas d'intérêt public. En accomplissant cette extrême publication, il y faudra rappeler que j'ai, depuis longtemps, détruit tous mes matériaux restés inédits, et que je désavoue d'avance tous mes prétendus écrits non imprimés.

Toutes les dépenses propres à mon fonds typographique étant ainsi définies, je dois maintenant spécifier celles plus considérables et plus durables, dont j'ai solennellement grevé le subside

(1) Mes lettres ne doivent pas être publiées d'après leurs originaux, que j'ai toujours laissés, comme Mme de Vaux les avait placés, dans la boîte à gants que je lui donnai lors du baptême où nous fûmes unis. Il faut employer les copies que j'en prenais avant de les envoyer, pour prolonger des émotions dont je sentais le prix : ces copies sont groupées, par mois, avec les lettres correspondantes de mon amie : ces groupes me servent à relire annuellement chacune de nos lettres à sa date. La collection des originaux manque de sept des derniers, qui ne purent trouver place dans la boîte que j'emportai, sur la demande de Mme de Vaux, trois jours avant sa mort. Ces sept lettres furent retenues par la mère et le frère de mon amie, malgré mes réclamations spéciales, et contre les ordres formels du père, quand il commanda sans succès la restitution de la *Willhelmine* léguée. Pour contrôler le recueil d'après lequel la publication doit s'accomplir, j'avertis que l'ensemble de notre correspondance contient 86 lettres de Mme de Vaux, du 1er mai 1845 au 8 mars 1846, et 95 de moi, du 30 avril 1845 au 20 mars 1846. Si j'en suis moi-même l'éditeur, je ne compte livrer à l'impression que la copie générale que j'en ferai spécialement, en y mêlant les deux sortes de lettres suivant leurs dates, en sorte que chacune soit immédiatement suivie de sa réponse. En cas de mort prématurée, je recommande à mes exécuteurs testamentaires de procéder ainsi, pour assurer la scrupuleuse conservation des originaux, y compris mes copies primitives, d'après l'explication précédente : ces monuments ne doivent jamais sortir de mon appartement.

positiviste à la fin de mon principal ouvrage. Quoique cette triple déclaration ait été ci-dessus mentionnée, il faut ici la reproduire textuellement, sauf à la compléter ensuite :

« 1° L'ensemble de mes adhérents continuera l'annuité viagère de deux mille francs indiquée dans ma quatrième circulaire, afin que j'accomplisse jusqu'à son terme naturel l'obligation résultée, dès ma jeunesse, de ma seule faute vraiment grave ;

« 2° Une annuité viagère de quinze cents francs sera consacrée, par la reconnaissance des vrais croyants, à la fille adoptive qui m'a voué, depuis treize ans, son incomparable assistance ;

« 3° Cette éminente prolétaire gardera, pour mon successeur, dans son état actuel, aux frais de l'église universelle, le saint domicile où surgit et s'accomplit l'évolution religieuse du positivisme, dont les rites sacrés continueront de s'y célébrer jusqu'à l'avènement d'un temple spécial. »

E. — Parmi ces trois vœux, le premier, comme je l'ai ci-dessus expliqué, garantira la libre exécution des deux autres, en imposant au subside positiviste une charge où la règle : *L'homme doit nourrir la femme*, reçoit la plus extrême application. Après avoir généreusement assuré la subsistance d'une personne dont je n'ai jamais reçu que du mal, mes disciples ne trouveront point onéreuse l'obligation de consolider la modeste existence de l'ange qui, depuis longtemps, est dignement devenue mon inappréciable auxiliaire. Leur reconnaissante sollicitude doit même survivre à ma fille adoptive, en se prolongeant sur son excellent époux et son second fils, l'autre pouvant déjà se suffire. Si donc Sophie meurt avant ceux ci, son annuité viagère sera transportée à M. Martin Thomas son mari, mais en la réduisant à mille francs. Quand celui ci mourra, cette pension, alors réduite à six cents francs, concernera leur dernier fils Paul, né chez moi le jeudi 13 juillet 1848, jour du premier mariage positiviste : cette charge du libre-subside doit durer autant que cet enfant, que je crois apte à devenir un homme éminent.

Afin d'avoir assez caractérisé les obligations pécuniaires que je lègue à l'ensemble des vrais croyants, il me reste à spécifier la plus prolongée mais la moins onéreuse, consacrée en 1854, dans

le chapitre final de mon principal ouvrage. J'espère voir bientôt supprimer, en France, tout budget théologique ; en sorte que la subsistance des prêtres quelconques reposera, comme la mienne, sur les souscriptions volontaires de leurs adhérents respectifs. Mais, si cet affranchissement ne s'accomplit qu'après ma mort, je désire seconder, autant que je l'aurais fait pendant ma vie, le libre entretien du culte catholique à Paris, suivant la déclaration que je viens de rappeler. Outre la participation que mes disciples y pourront individuellement prendre, ils devront collectivement acquitter mon engagement public de cent francs par an en faveur du catholicisme, pendant toute la durée de son subside volontaire. La moitié de cette souscription sera spécialement affectée à l'église Saint-Paul, comme souvenir et prolongement du minime tribut que je continuerai toujours d'y porter chaque semaine, même pendant mes sessions de travail.

Ma triple résolution, ci-dessus reproduite, exige une explication spéciale envers sa dernière partie. En y chargeant ma fille adoptive de garder mon appartement dans son état actuel pour mon successeur, je n'ai pas voulu qu'elle se trouvât exclue de notre domicile par l'avènement du second Grand-Prêtre de l'Humanité. Si celui-ci surgit avant la mort de Sophie, il devra dignement attendre cette perte avant d'entrer en possession de l'appartement du fondateur de la religion universelle.

Dans sa jouissance viagère du domicile dont elle doit scrupuleusement conserver la présente installation, ma fille adoptive sera seulement assujettie aux restrictions suivantes. Elle y devra laisser, chaque mercredi soir, continuer les séances de la Société Positiviste. Quand le Comité Positif sera suffisamment fondé pour l'Occident, je désire aussi qu'il se réunisse, à son gré, dans mon appartement. L'éminente conservatrice du domicile pontifical devra permettre le libre usage de tous mes livres à chacun de mes treize exécuteurs testamentaires. Mais j'invite ces disciples à remettre chaque volume à sa place actuelle, et surtout à respecter la distribution générale de ma bibliothèque en trois parties, usuelle, accessoire, et superflue, situées dans des pièces différentes. La dernière sera seule donnée, en détail, au gré de mes exécuteurs testamentaires, sauf les manuscrits complets

qui s'y trouvent de tous mes ouvrages imprimés ; on les gardera comme monument ou fac-simile, sans décomposer aucun traité. Tous mes autres livres appartiennent d'avance à mon successeur, chargé de les transmettre aux pontifes suivants, de manière à former la base perpétuelle de la bibliothèque du Grand-Prêtre de l'Humanité.

Ce legs général n'admet d'exception qu'envers des volumes secondaires, que je désire offrir à quelques disciples comme des souvenirs personnels, dont toute la valeur résulte du sentiment qui m'inspire ces minimes dons. Je lègue à M. Hadery la petite édition de la *Divina Comedia* qui me sert journellement ; la grande annotée appartient à la bibliothèque pontificale.

MM. Audiffrent, Magnin, de Constant, Lonchampt et Foley auront respectivement mes exemplaires personnels de ma *Géométrie analytique*, de mon *Astronomie populaire*, du *Discours sur l'ensemble du positivisme*, du *Catéchisme positiviste*, et de l'*Appel aux conservateurs*. Le double exemplaire de l'*Imitation* (original et traduction de Corneille), que je lis chaque matin depuis le 1er Janvier 1848, doit appartenir à Mme Elise de Capellen. A mon excellente disciple Mme Marie Robinet, je lègue la *Journée du Chrétien* que Mme de Vaux me donna, dans notre dernier Dimanche, comme son livre de couvent, dont je lis quelques pages chaque Dimanche soir depuis la catastrophe. Quoiqu'aucun de ces volumes n'ait maintenant de suscription, je compte mettre à chacun d'eux celle qui lui convient. En réservant ce soin pour ma dernière semaine, j'espère que chaque souvenir aura plus de prix.

Je donne mes trois cachets usuels, politique (*Ordre et Progrès*) du 18 Janvier 1847, moral (*Vivre pour autrui*) du 17 Descartes 61, et pratique (*Vivre au grand jour*) du 17 Moïse 67, le premier à M. Laffitte, le second à M. Lonchampt, et le troisième à M. Magnin.

Quant à mon sceau pontifical, du 4 Frédéric 62, où le titre *Religion de l'Humanité* circonscrit la formule sacrée du positivisme, je le confie à M. Robinet, afin qu'il le remette à mon successeur dans la cérémonie de son inauguration.

Tout ce que je possède doit d'ailleurs être autant regardé que mes livres comme appartenant à mon successeur, pour lequel je

conserve chaque objet, en laissant après moi ce soin à ma fille adoptive ; je n'excepte de la substitution que mes effets purement privés. Parmi ceux-ci, je lègue à Sophie, en pleine propriété, transmissible à son gré, toute mon argenterie et ma vaisselle, plus tout mon linge et mes vêtements quelconques. Elle gardera ma montre à répétition, avec sa chaîne d'or, et la petite boîte d'or annexée qui renferme des cheveux de notre compagne, pour remettre le tout, en mon nom, à son fils Paul, le 13 Juillet 1869, jour de sa majorité. Les objets directement propres à Sophie, ou bien à sa famille, se trouvant, en partie, mêlés aux miens, mes exécuteurs testamentaires devront immédiatement adopter sa déclaration quand il faudra les distinguer. Sophie aura le portrait spécial de notre Clotilde ; je lègue à ma sœur (Mlle Alix Comte, 2, rue Fournarié, Montpellier), mon image hollandaise encadrée, afin de compléter l'envoi de mon buste à notre père après la réconciliation dont je pris l'initiative.

En ayant égard à ces diverses exceptions, mon successeur possèdera, de la même manière que moi, c'est-à dire pour le pontife suivant, tout ce que contient aujourd'hui mon appartement, et tout ce que j'y pourrai jamais ajouter. Mais il devra respecter, comme appartenant au trésor sacré de l'Eglise universelle, toutes les reliques de Clotilde de Vaux, que renferment les deux tiroirs de mon secrétaire voués à cette destination jusqu'à ce qu'elles soient transportées au premier temple de l'Humanité. La même vénération convient au fauteuil rouge, enveloppé d'une housse verte, et marqué, sous son bord antérieur, de mes initiales en cire rouge. Ayant toujours été le siège de Mme de Vaux dans ses saintes visites du mercredi, je l'érigeai, même pendant sa vie, et surtout après sa mort, en autel domestique ; je ne m'y suis jamais assis que pour nos cérémonies religieuses. Il pourra remplir ce seul office tant que le permettra sa conservation, avec les fleurs que me fit ma sainte collègue, et que j'ai constamment appliquées, dans leur vase, à nos rites publics, quoique flétries depuis longtemps.

F. — Il faut maintenant compléter mon Testament, en y spécifiant, envers ma mission sociale, plusieurs vœux ou conseils qui,

malgré qu'ils soient aujourd'hui prématurés, doivent être actuellement ébauchés, en cas que je meure avant d'avoir pu les formuler convenablement. Quelqu'imparfaite que reste encore la Société Positiviste, fondée en Mars 1848, elle doit subsister, sauf épuration, en devenant de plus en plus fraternelle et vénérante, jusqu'à l'avènement du Comité Positif, indiqué, dès 1842, à la fin de ma *Philosophie positive*. Je lui donne, après moi, pour président perpétuel, M. Magnin, qui pourra s'y choisir, au besoin, un suppléant, et même un successeur, doué d'une semblable faculté, suivant notre loi des transmissions. Ses réunions hebdomadaires ne devront pas cesser quand le salon positiviste aura dignement surgi sous l'ascendant féminin ; elle pourrait se subordonner utilement au Comité Positif lorsqu'il sera suffisamment formé.

N'ayant pu jusqu'à présent déterminer que le tiers du fond occidental de ce comité, je dois pourtant proclamer ici ces choix incomplets. Parmi les huit membres propres à la France, j'en ai graduellement trouvé cinq, MM. Laffitte, Magnin, Hadery, Deullin, et Lonchampt. Quant au reste de l'Occident, j'ai seulement choisi M. le comte de Stirum pour la Hollande, don José Flórez pour l'Espagne, M. le baron de Ribbentrop pour la Prusse, enfin MM. Richard Congreve, Henri Edger, et John Fisher pour l'Angleterre. Plus composé de praticiens que de théoriciens, le comité transitoire est pourtant destiné surtout à seconder la sollicitude systématique du pontife universel envers l'installation générale du positivisme.

Le Grand Prêtre de l'Humanité doit toujours présider ce corps auxiliaire, que j'aurai moi-même dirigé, si je puis le constituer avant de mourir. Outre la surintendance normale du subside positiviste, principalement relatif au sacerdoce, le pontife y conservera l'initiative des adjonctions et mutations : tant que durera la Société Positiviste, il aura soin que son président soit membre du Comité Positif.

Le moment n'est pas venu de proclamer les choix que j'ai graduellement élaborés, depuis 1848, pour le triumvirat systématique qui dirigera la République française pendant la principale partie de la transition organique, quand les conservateurs introduiront des chefs positivistes. Mais mon Testament laisserait une

grave lacune si je n'y consignais point les résultats, déjà suffisants à mes yeux, de ce secret examen. En cas de mort prématurée, je dois ici conseiller au dictateur français d'instituer, en temps opportun, la dictature positiviste, en proclamant MM. *Magnin* Gouverneur des Finances, *Hadery* Gouverneur de l'Intérieur, et *Deullin* Gouverneur de l'Extérieur (1).

Depuis que j'ai suffisamment institué la religion positive, ma principale sollicitude a de plus en plus concerné la formation décisive du noyau sacerdotal, qui doit être composé de cinquante philosophes avant la fin du siècle actuel. Son avènement sera matériellement garanti par le subside positiviste, qui deviendra le budget central du clergé positif, à mesure que les gouvernants et les gouvernés se convertiront à la vraie foi. Si ce libre fonds était au niveau de sa destination, je pourrais maintenant ébaucher sa double attribution, en assignant à MM. Laffitte et Flórez deux annuités viagères, l'une sacerdotale, l'autre apostolique, qui leur permettraient un digne essor.

Outre ces deux choix, déjà mûrs à mes yeux, l'apostolat et même le sacerdoce doivent prochainement acquérir quelques membres précieux, dont l'avènement dépend surtout de l'accroissement du subside positiviste. D'après cela, j'ai récemment déterminé, pour les prêtres et vicaires, les conditions encyclopédiques qui garantiront au public, ainsi qu'au Grand-Prêtre, l'aptitude théorique des philosophes, quand leurs qualités morales seront assez constatées. Ces épreuves, qui se succèdent à des intervalles d'un à trois mois, consistent en sept thèses imprimées, au gré du

(1) Quoique informé tardivement, M. Deullin avait d'abord refusé de se laisser désigner pour remplir éventuellement des fonctions politiques pour lesquelles il ne se sentait aucune aptitude. Auguste Comte insista beaucoup et témoigna une vive contrariété de la lacune que ce refus laisserait dans son cadre de prévisions. Sa santé commençait à s'altérer ; M. Deullin, mû par un sentiment de déférence qui sera apprécié par tous les positivistes, crut devoir se soumettre ; mais ce fut à la condition formelle, acceptée par Auguste Comte, que cette désignation serait provisoire et qu'il serait pourvu à son remplacement le plus promptement possible.

La maladie et bientôt la mort ne permirent pas à notre maître de remplir sa promesse et de modifier son testament sur ce point.

(*Note des Exécuteurs testamentaires, insérée d'après décision du 6 septembre* 1885, *sur la demande de M. Deullin.*)

postulant, sur les sept sciences fontamentales : sept jours après sa réception, chaque thèse est publiquement complétée par un examen oral. Quoique M. Laffitte et M. Papot soient aujourd'hui les seuls théoriciens que je juge immédiatement aptes à cette candidature, MM. Audiffrent et Foley m'en paraissent assez rapprochés pour que je croie pouvoir déjà garantir leur avenir sacerdotal. La nature éminemment sympathique et synthétique de MM. Robinet et Bazalgette me semble aussi les appeler au sacerdoce de l'Humanité, malgré les lacunes actuelles de leur préparation encyclopédique. Vu leur excellence morale, je n'hésiterais point, s'ils me le demandaient, à les dispenser de la thèse mathématique, et même des trois suivantes, rien ne pouvant, à mes yeux, exempter des trois dernières. Enfin je regarde M. Fisher comme un digne aspirant au sacerdoce positif, dont je le crois capable de remplir, dans quelques années, les conditions intellectuelles aussi bien qu'il en remplit déjà les conditions morales.

G. — Toutes les dispositions de ce Testament sont, par ma situation, plus ou moins subordonnées à la consolidation du subside positiviste. Sans cette garantie, l'être qui, pendant ma vie, ne m'a jamais fait que du mal, viendrait, après ma mort, annuler mes derniers vœux, au nom du pouvoir légal que mon imprudente générosité lui procura dès ma jeunesse. Mais le libre subside qui seul assure sa subsistance permet d'obtenir que l'indigne épouse renonce à troubler l'exécution complète de mon Testament, dont les bases furent solennellement posées, en 1854, à la fin de mon principal ouvrage.

Quelque précaire, et même insuffisante, que soit cette naissante institution, je me sens animé d'une pleine confiance en son efficacité posthume. Si ma mort est prochaine, elle fera promptement croître le subside positiviste, en soulevant l'indignation publique contre l'abandon où j'ai vécu, disposant à mieux apprécier la doctrine que j'ai fondée, et manifestant le besoin d'en seconder l'avènement. Mais, si j'obtiens la longévité que je désire, je pourrai personnellement consolider cette garantie nécessaire de l'indépendance du sacerdoce régénérateur.

En accomplissant l'office que je viens d'achever, une attention spécialement fixée sur mes diverses éventualités a confirmé mes espérances habituelles et retrempé mes principales forces. Nécessairement fondée sur la supposition continue d'une mort prochaine, cette opération m'a fait, dès son début, sentir le prix de la réaction morale qu'elle devait produire. Comme elle ne me demandait aucune contention d'esprit, j'ai pu, sans la prolonger artificiellement, laisser un libre cours aux incidents spontanés, surtout d'entretien et de correspondance, qui tendaient à la retarder. Ayant ainsi duré près de trois semaines, les émotions dues à ce travail me sont devenues plus familières en se mêlant à ma vie journalière : elles ont assez augmenté pour susciter une perturbation physique, qui m'a mieux inspiré les sentiments qu'exige un tel devoir. J'ai pu, d'après cette prolongation, voir actuellement cesser la détresse matérielle que j'éprouvais au début d'une opération dont le cours a reproduit le contraste d'alternatives personnelles qui restera toujours inséparable de ma mission sociale. Mon propre perfectionnement, l'édification de mes meilleurs disciples, et même l'instruction de la postérité, me prescrivent de terminer cet office en caractérisant les impressions correspondantes, autant que le comporte un langage plus conforme aux pensées qu'aux sentiments. Des émotions analogues sont toujours inséparables d'un tel acte, quand il est normalement accompli, pendant la phase finale de la pleine maturité, sans émaner du vain empressement qui dispose à proclamer les dernières volontés avant d'avoir éprouvé les premières.

Spontanément préoccupé de ma destination continue, j'ai d'abord senti que cette fonction exceptionnelle l'affecterait d'une manière durable, en me disposant mieux au complément de ma seconde carrière. Les deux grandes élaborations que j'ai successivement accomplies ont surtout consisté, l'une à comprendre le passé, l'autre à déterminer l'avenir. Du point de vue où la seconde m'a placé, mon œuvre finale doit directement développer l'état normal que j'ai pleinement institué sans avoir encore pu le constituer suffisamment. Puisque la religion positive est maintenant fondée, il me reste à caractériser la synthèse universelle qu'elle fera prévaloir. Ainsi conduit à parler au présent au nom d'un avenir irrévo

cablement défini, je ne pouvais mieux inaugurer ma troisième et dernière élaboration que d'après cette excursion personnelle dans la postérité. Ce voyage subjectif au monde normal où je serai béni me ramène à la présente anarchie avec un sentiment inébranlable de l'indépendance et de la dignité qui conviennent aux vrais régénérateurs. Habitant une tombe anticipée, je puis désormais tenir aux vivants un langage posthume, qui sera mieux affranchi des divers préjugés, surtout théoriques, dont nos descendants se trouveront préservés.

Fondateur d'une religion qui systématise la prépondérance du sentiment sur l'intelligence et l'activité, je dois, plus que personne, m'occuper surtout de mon perfectionnement moral. Un acte qui, par sa nature, m'a directement rapproché de mon état final, fera spontanément prévaloir le caractère subjectif dans la dernière moitié de ma seconde carrière. De là doit résulter, à tous égards, une meilleure subordination de l'égoïsme à l'altruisme, principal progrès de l'âme humaine. J'en puis déjà signaler un effet décisif, envers le plus personnel de nos sentiments, celui de la propriété matérielle.

Volontairement dépouillé de tout ce que je possède, je sens mieux l'intime réalité de l'admirable sentence où mon angélique collègue place les plaisirs du dévouement au-dessus de tous les autres. Les objets que je dois désormais conserver pour des possesseurs déterminés me rendent plus familière la véritable appropriation, systématisée par le positivisme, où les riches de cœur remplacent les pauvres d'esprit du catholicisme. Cet état final de l'instinct conservateur ne peut pleinement résulter que d'un digne testament, qui vient, en temps opportun, substituer des successeurs choisis à des transmissions vagues ou forcées.

Notre perfectionnement devant toujours aboutir à développer ou consolider notre unité, je sens, en effet, que cet acte tend à me rendre plus sympathique, plus synthétique, et plus synergique, en un mot plus religieux. Il me fait déjà goûter la noble existence qu'Aristote et saint Paul conserveront sans cesse chez toutes les dignes âmes. Aucune impression ne peut mieux manifester le Grand-Être auquel je me sens pleinement incorporé : continuant d'appartenir à son élément objectif, je me suis convenablement

joint à chacun de ses deux éléments subjectifs. Loin de troubler ma vie, la contemplation de ma mort épure et raffermit mon existence directe, dont la prolongation, tout en retardant mon ascendant final, le rendra plus complet et moins contestable. Une fonction qui perfectionne en moi l'unité fondée sur l'union doit augmenter ma longévité, si je sais assez utiliser les relations normales entre la santé corporelle et l'harmonie cérébrale. Le complément de ma seconde carrière va donc commencer sous une secrète impulsion équivalente à celle que mon principal ouvrage reçut de la dédicace exceptionnelle où le positivisme devint religieux. Quoique la préparation actuelle ne soit pas comparable à la précédente, où mon cœur et mon esprit furent simultanément agités, sa durée trois fois plus grande, et même sa moindre intensité, doivent la mieux adapter à ma troisième élaboration, plus systématique qu'inventive.

L'ensemble de ces espérances me paraît déjà confirmé par un sensible accroissement de l'harmonie sans exemple que mon éternelle compagne établit entre ma vie privée et ma vie publique, également concentrées vers l'ange méconnu. Mon existence étant ainsi devenue plus semblable à la sienne, je sens diminuer la distance résultée de mon objectivité, qui seule empêche les âmes vulgaires de voir le double fondateur du positivisme comme le verra la postérité. Notre parfaite identification deviendra la meilleure récompense de tous mes services, peut-être même avant que la bannière universelle vienne solennellement s'incliner sur notre commun cercueil.

Terminé le Jeudi 11 Bichat 67 (13 décembre 1855).

AUGUSTE COMTE

FONDATEUR DE LA RELIGION DE L'HUMANITÉ.

Né le 19 Janvier 1798, à Montpellier.

(Cachet sacerdotal.)

ADDITIONS

AU TESTAMENT D'AUGUSTE COMTE

Écrites par lui-même, dans son domicile,
10, rue Monsieur-le-Prince, à Paris.

Désormais inséparables de mon Testament, ces additions doivent toujours être lues, et finalement publiées, à sa suite, avec toutes les pièces justificatives qu'elles indiquent.

Jeudi 3 Moïse 68 (3 Janvier 1856.)

AUGUSTE COMTE.

PREMIÈRE ADDITION,

Le Dimanche 13 Moïse 68 (13 Janvier 1856).

Afin de réparer une involontaire omission, je lègue à M. le comte de Stirum, l'exemplaire de l'*Iliade* (traduction Lebrun) que j'obtins, en prix d'éloquence française, au Lycée de Montpellier, en Août 1813, quand j'achevai ma rhétorique. Depuis 1848, il me sert à relire annuellement l'incomparable début de la poésie occidentale.

DEUXIÈME ADDITION,

Le Lundi 21 Moïse 68 (21 Janvier 1856).

Parmi mes treize exécuteurs testamentaires, cinq résident habituellement à Paris. Un seul des huit autres se trouve actuellement au centre occidental. Mon Testament n'a pu jusqu'à présent être lu que de ces six, dont chacun l'a soigneusement examiné, sans qu'aucun l'ait encore copié.

Quatre d'entre eux m'ont déjà manifesté les impressions que cette lecture leur a produit. Une seule de ces communications m'a pleinement satisfait, dans une admirable lettre de M. Lonchampt, que j'ai lue à la Société Positiviste le Mercredi 9 Moïse. Cet éminent disciple y fait surtout ressortir l'immortalité que cette mission procurera nécessairement à ceux que j'en ai

chargés, quand mon Testament deviendra public, sous l'un quelconque des modes indiqués.

Les trois autres communications m'ont fait plus ou moins apercevoir une vicieuse tendance à critiquer, sans plus d'utilité que de compétence, mes expressions, et même mes sentiments, envers mon indigne épouse.

Aucun testament ne serait possible si ses exécuteurs devaient partager les dispositions du testateur, ou si celui-ci devait conformer son langage à leurs goûts. Une telle mission reste naturellement bornée aux opérations qu'elle détermine, sans que leurs organes deviennent jamais responsables des sentiments qu'ils sont incapables d'apprécier. Faute de cette réserve chez les uns et de cette liberté chez l'autre, le tableau spontané de la dernière situation d'une âme dégénérerait en une froide comédie. Cette attitude finale serait spécialement contradictoire dans le philosophe qui sut, en tout temps, *Vivre au grand jour*.

En voyant d'éminents disciples méconnaître des convenances aussi claires, j'ai bientôt constaté qu'ils subissaient un nouvel accès de la maladie révolutionnaire dont les positivistes actuels sont souvent atteints d'après leur origine ordinaire. Quoiqu'on proclame complets ceux qui ne rejettent aucun dogme important, je n'ai choisi que des exécuteurs testamentaires chez lesquels la régénération a déjà passé des convictions aux sentiments. Mais, même parmi cette élite, la conversion a rarement atteint son troisième et dernier degré, seul décisif dans la pratique, en s'étendant jusqu'aux habitudes, qui restent le plus souvent révolutionnaires, du moins au début de chaque épreuve. La vie publique m'a fréquemment manifesté la disposition initiale de mes meilleurs disciples, en toute grave occurrence, à développer contre moi la présomption et la défiance qui caractérisent la maladie occidentale. Il suffit ici de citer la crise dictatoriale en 1851, et, deux ans après, l'institution du chaste préambule propre au mariage positiviste : une violente insurrection éclata, dans l'un et l'autre cas, parmi ceux qui bientôt furent le mieux ramenés à l'ordre. Ces conflits toujours imminents résultent du scepticisme d'où partirent presque tous mes disciples actuels, et constituent la plus douloureuse fatalité de la situation sans exemple où je suis placé comme régénérateur.

Tandis que saint Paul et Mahomet, au milieu de luttes acharnées, obtinrent des dévouements complets, je puis, sans attaque extérieure, être, à chaque instant, abandonné de tous les miens, d'après les habitudes dues à leur négativisme primitif.

Je ne surmonterai cette fatalité que si la longévité de Fontenelle me permet un meilleur ascendant sur les fils, vraiment régénérés, de mes disciples actuels, assez convaincus des dangers du scepticisme pour en préserver leurs enfants. Toutefois, je n'avais pas présumé que la tendance insurrectionnelle s'étendrait de la vie publique jusqu'à la vie privée, surtout chez mes exécuteurs testamentaires. Le début de la présente année restera tristement marqué par une expérience qui montre combien, depuis leur dernier accès révolutionnaire, mes meilleurs disciples ont peu marché vers leur complète régénération. Il faut insister sur cet indice, relatif à la principale source de la lenteur qu'éprouve l'avènement de la religion universelle dans un milieu qui ne peut lui résister que passivement, faute de convictions contraires. Sans une telle situation, la seule doctrine complète, concordante, et même opportune, aurait déjà surmonté le coupable silence d'une presse anarchique, si l'influence de ses meilleurs apôtres ne restait habituellement paralysée d'après leur insubordination spontanée.

Ces motifs m'ont conduit à saisir une occasion aussi décisive de signaler le principal vice des positivistes actuels, en réunissant, hier Dimanche 20 Moïse, les six exécuteurs testamentaires maintenant présents à Paris pour écouter chez moi les communications propres à ce cas. Directement destinées à justifier et compléter mon testament, elles doivent indirectement rectifier la déviation qui les nécessita. La nature révolutionnaire des réclamations est déjà sensible d'après leur frivole incohérence, qui, dans une doctrine toujours relative, transporte l'absolu théologico-métaphysique, confond la vie privée avec la vie publique, et la situation transitoire avec l'état normal. Mais ces remontrances sont mieux jugeables sous l'aspect moral : critiquant le testateur sans améliorer le testament, elles me supposent poussé, par des motifs personnels, à violer les règles

que j'ai fondées. Quoique l'évidente inanité de ces reproches ne méritât aucun examen, il me suffisait de les voir surgir chez de dignes disciples pour sentir la nécessité de m'expliquer. Taxé de dureté par de vrais amis, j'ai prévu que mes adversaires m'accuseraient de cruauté, surtout après ma mort, si je ne rompais aujourd'hui le généreux silence qu'on a toujours exploité contre moi. Plus on attaquait mon langage, plus je devais développer, dans un cas pleinement décisif, des explications que je dus auparavant ajourner faute d'opportunité, malgré les inconvénients de cette longue réserve.

Outre ma défense personnelle, inséparable de mon ascendant social, je dois surtout protéger les deux seuls êtres qui m'aient réellement apprécié : leur calomniatrice peut tout nier et tout inventer pour se satisfaire. A mesure que les années s'accumulent sur la tombe de mon angélique compagne, l'état confus des mémoires actuelles permet d'attribuer à ma sainte passion la coupable conduite de mon indigne épouse. Mon incomparable fille adoptive reste plus exposée aux atteintes de la langue envenimée qui suppose d'infâmes motifs à mes meilleurs actes et trouve des propagateurs pour toutes ses calomnies. Il fallait donc défendre mes deux anges principaux, et même ma vénérable mère, dont la mémoire est habituellement attaquée. Treize ans de paix m'ont procuré le calme qu'exige ce triple devoir ; celle qui pouvait alors se juger et se repentir n'a jamais su se reconnaître aucun tort. Son attitude actuelle indique comment elle interpréterait mon silence si je meurs avant elle, suivant l'hypothèse propre à mon testament. Les auxiliaires dont elle est déjà pourvue seront beaucoup multipliés et fortifiés par ma mort, d'après l'ensemble des antipathies que le fondateur du positivisme doit naturellement inspirer aux meneurs de la presse occidentale.

Tous ceux qui, craignant la discipline intellectuelle, voulurent jadis m'empêcher de transformer la science en philosophie, furent finalement groupés autour du principal représentant de l'anarchie académique. Leur puissance officielle, et la dépendance où je me trouvais envers elle, dirigèrent alors la persécution contre mon existence matérielle. C'est aujourd'hui ma réputation, privée et publique, que peuvent seule attaquer ceux qui, craignant la

discipline morale, veulent m'empêcher de transformer la philosophie en religion. Ils seront spontanément ralliés sous l'écrivain accrédité qui, devenu le champion dévoué de mon indigne épouse, représente le mieux l'ensemble des résistances, académiques et révolutionnaires, à ma reconstruction du pouvoir spirituel. Sa stérile adhésion au dogme fondamental de la religion positive procure à cet ennemi l'apparence d'un ami, depuis le vain replâtrage que j'eus l'indulgence de tolérer un an après la rupture décisive de 1852. Quoique son assistance provisoire ait toujours été plus bruyante qu'efficace, et malgré qu'elle soit entièrement épuisée, l'éclat qu'elle a jeté sur lui facilitera des attaques où l'on semblera respecter la doctrine en critiquant le fondateur. Je devais donc faire spécialement sentir à mes meilleurs disciples combien leur digne subordination devient indispensable dans la seconde lutte du positivisme, moins brutale mais plus grave et plus prolongée que la première.

Afin de mieux remplir les divers devoirs propres à la séance d'hier, je l'ai commencée en exposant les considérations précédentes, que j'ai représentées comme allant être ajoutées à mon testament et finalement publiées avec lui. Ce préambule m'a conduit à caractériser mon passé conjugal, en lisant mes deux lettres décisives du 10 Janvier 1847 et du 6 César 63 (28 Avril 1851), précédées chacune de celle qui la provoqua chez l'indigne épouse et son champion. La seconde et principale communication fut d'abord destinée à repousser l'ignoble attaque suscitée, en 1851, au sein de la Société Positiviste, par celle qui voulait m'interdire de proclamer la gratitude due à mon éternelle collègue. Pour consolider l'explication, ces deux couples de lettres seront désormais annexés à mon testament comme pièces justificatives, envers les treize exécuteurs, le public, et la postérité.

Une des trois remontrances ayant aussi blâmé mes allusions à ma persécution polytechnique, un éclaircissement depuis longtemps promis résultera d'une autre adjonction, comprenant mes trois lettres officielles de 1844, que le maréchal Soult sut dignement apprécier.

D'après l'ensemble de cette séance et de ses résultats durables,

mes principaux disciples, et par eux tous les autres, seront assez avertis et préparés pour la longue lutte qui va commencer. Quoiqu'un noble silence doive seul répondre aux attaques habituelles de la presse révolutionnaire, sans jamais troubler l'avènement naturel de la religion universelle, il fallait pouvoir, en temps opportun, détromper ceux qui le méritent.

Relativement à la postérité, ce complément nécessaire de mon testament et la partie correspondante de ma biographie exerceront une réaction durable en caractérisant une légitime répartition de l'éloge et du blâme. Si ma mémoire doit glorifier quelques types féminins, dont plusieurs ont déjà prévalu, leur apothéose sera consolidée par une flétrissure exceptionnelle qui fera mieux ressortir ma justice. Un régime qui doit exalter le sexe affectif pourrait le détourner de se perfectionner si la vie du fondateur ne venait spontanément rappeler jusqu'où peuvent aller les anomalies féminines. De même, les glorifications masculines que j'aurai liées à la mienne gagneront au contraste résulté des réprobations motivées. Pour consolider la discipline universelle, il importe que des exemples décisifs apprennent aux puissants qu'on ne saurait impunément attenter aux élus de l'Humanité, surtout quand ils sont aimés et servis par des déesses.

En terminant cette séance, j'ai spécialement annoncé l'existence d'un secret tellement grave que, si je le divulguais, mon indigne épouse serait même abandonnée de son principal défenseur. J'en fis, en 1826, sous le sceau de la confession, mon unique confidence au célèbre La Mennais, devant son meilleur disciple M. l'abbé Gerbet, au début de ma crise cérébrale. Pendant mon discours du 15 décembre 1842 au Tribunal de Commerce de Paris, je m'aperçus que ce secret était connu de deux chefs révolutionnaires qui s'entretenaient, à voix basse, derrière moi. Que cette connaissance provînt du confesseur, ou plutôt des diverses personnes qui l'eurent même avant moi, je dus toujours garder un silence capable de neutraliser tous ces propos. Néanmoins, ma généreuse réserve, que je comptais rompre envers ma sainte compagne, doit se subordonner à la juste défense de ma personne et de mes trois anges. Voulant conserver à la malheureuse tous les ménagements compatibles avec ce devoir, je ne déclarerai le

fatal secret que si ma mort précède la sienne, et je retarderai cette communication jusqu'à mon dernier jour. Cette résolution m'obligeait, en vue d'éventualités toujours possibles, à faire actuellement une seule confidence ; je me suis donc ouvert, Lundi dernier 14 Moïse, à ma consciencieuse Sophie, dont je garantis la parfaite discrétion, même envers son digne mari.

La conclusion de cette séance m'a conduit à pourvoir au cas où mes explications détermineraient quelques-uns de mes exécuteurs testamentaires à refuser l'office que je leur ai proposé. J'ai donc averti que, sans jamais cesser de respecter, en vue des intentions, les scrupules même qui me paraîtraient vicieux, je serais toujours prêt à remplir chaque lacune, à mesure qu'elle surviendrait. Quoique mes treize choix se soient naturellement dirigés vers mes meilleurs disciples, après quinze mois de secrète scrutation, j'ai regretté de n'y pouvoir consacrer des noms presque aussi dignes d'un tel honneur. Chaque vacance me permettra de réparer, sans scrupule, une omission que je déplore : la rareté des vrais positivistes ne m'empêcherait pas de renouveler, au besoin, toute la liste d'élite. Si les nouveaux élus se trouvaient naturellement inférieurs aux anciens pour la position et même le talent, ils pourraient mieux remplir les conditions de confiance et de soumission qui doivent surtout convenir à cet office.

TROISIÈME ADDITION.

Le Jeudi 24 Homère 68 (21 Février 1856).

Voulant laisser à Don José Flórez un souvenir spécial de la profonde estime que m'inspirent son cœur, son esprit, et son caractère, je lui lègue la petite édition, en quatre volumes in-18, qui me sert, depuis longtemps, à relire annuellement l'incomparable épopée de Cervantes. Je regrette de ne pouvoir mieux témoigner ma gratitude à l'éminent disciple qui seul a pleinement caractérisé l'ensemble de ma nature en me qualifiant de *simpatico filosofo*.

QUATRIÈME ADDITION.

Le Mardi 8 Aristote 68 (4 Mars 1856).

L'un de mes exécuteurs testamentaires, mon excellent disciple M. le docteur Robinet, m'a dignement signalé, d'après sa récente lecture de mon testament, le besoin d'une mesure complémentaire que j'ai directement adoptée et que je viens d'exécuter. Elle concerne le secret annoncé dans l'avant-dernier alinéa de la deuxième addition. D'après ses sages avis, la confidence que je fis à ma fille adoptive serait, après ma mort, insuffisante et même illusoire, si je n'en faisais l'objet actuel d'un écrit spécial, destiné d'ailleurs à n'être jamais lu que par mes exécuteurs testamentaires et seulement quand j'aurai cessé de vivre. Sans cette confirmation, la déclaration verbale de l'excellente Sophie n'aurait assez d'autorité qu'auprès de mes meilleurs disciples. Nos ennemis ne manqueraient pas de représenter l'accomplissement de ce devoir comme une calomnie imaginée par ma fille adoptive. Ils se sont déjà montrés si peu scrupuleux contre elle qu'on doit tout attendre de leur part pour défendre mon indigne épouse. Mais la précaution indiquée les forcera de tourner sur moi-même une accusation qui dès lors ne saurait obtenir aucun crédit sérieux.

Une suspension imprévue et passagère de ma nouvelle élaboration m'a permis hier de réaliser ce complément nécessaire d'une mesure qui, j'espère, n'aura jamais besoin d'exécution. Sous le titre : *Addition secrète au testament d'Auguste Comte*, j'ai rédigé ce pénible récit, renfermé dans une enveloppe scellée de mes trois cachets usuels, et pourvue d'une inscription destinée à prévenir toute lecture illégitime. Avant de clore cette déclaration, je l'ai complètement lue à ma fille adoptive, qui l'a pleinement reconnue conforme à ma confidence verbale.

Si je survis à mon indigne épouse, je détruirai cette pièce, et le fatal secret restera toujours ignoré, grâce à la scrupuleuse discrétion de mon unique dépositaire. Dans le cas contraire, le zèle et la sagesse de mes exécuteurs testamentaires détermineront l'usage qu'ils doivent faire d'une telle déclaration pour défendre ma mémoire et l'honneur des miens. Afin de compléter cette opéra-

tion, j'ai dû consacrer la présente addition à proclamer ses motifs, sa nature, et son accomplissement.

CINQUIÈME ADDITION,

Le Jeudi 10 Archimède 68 (3 avril 1856).

Voulant laisser à M. Papot un témoignage spécial de ma profonde estime pour ses qualités intellectuelles et morales, je lui lègue mon exemplaire, exceptionnellement relié, de la seconde édition du tome premier de ma *Philosophie positive*, qui lui rappellera l'origine mathématique des sympathies noblement développées par l'un de mes meilleurs disciples.

Au généreux éditeur de cette réimpression, je lègue mon exemplaire de la traduction américaine du même volume, accomplie, en 1851, sous le titre *The Philosophy of Mathématicks*, afin que M. Deullin conserve un signe particulier de la manière dont j'apprécie l'ensemble d'une nature appelée, de bonne heure, à d'éminentes destinées pratiques.

SIXIÈME ADDITION,

Le Dimanche 27 Descartes 68 (2 novembre 1856).

Plusieurs de mes exécuteurs testamentaires m'ont bientôt signalé, dans l'ensemble de mes dispositions posthumes, une grave difficulté, fondée sur la législation actuelle envers la propriété littéraire. L'indigne épouse obtenant ainsi la possession légale de tous mes ouvrages, imprimés ou manuscrits, dont le produit augmenterait par ma mort, leur vente lui permettrait de neutraliser mon testament en renonçant à sa pension. Afin de prévenir ce désastre, j'ai d'abord projeté de vendre immédiatement l'ensemble de mes écrits aux deux éminents disciples qui firent les nobles avances ci-dessus mentionnées. Ils auraient aussitôt accompli ce payement en renonçant à toute restitution de ces avances et des intérêts correspondants. En outre, ils se seraient religieusement engagés, devant trois positivistes choisis, à verser *au fonds typographique* tous les produits d'une telle possession après leur entier remboursement. J'aurais ainsi surmonté

la difficulté signalée, tout en maintenant ma résolution sacrée de ne jamais retirer un gain personnel de mes travaux quelconques. Mais, au moment d'organiser cette solution, je l'ai finalement écartée en vue du fonds typographique, que je dois seulement transmettre sans pouvoir l'aliéner.

Ce fonds appartient au Pontificat de l'Humanité pour subvenir aux frais des dignes publications. La loi m'autorisant à donner mes livres et leurs éditions quelconques, je puis, de mon vivant, transmettre cet ensemble à mon successeur, religieusement obligé de n'en user qu'après ma mort et d'en faire un pareil don au pontife suivant. Si je meurs avant d'avoir dignement institué ma succession pontificale, je donnerai ce fonds au disciple le mieux propre à l'employer conformément à sa destination.

Quelque grave que soit le danger signalé, je ne dois jamais l'écarter par des mesures purement temporelles, qui, directement contraires à mon caractère sacerdotal, seraient d'ailleurs insuffisantes. Le risque auquel m'expose une telle conduite est normalement préférable à l'altération volontaire de la précieuse institution que j'ai péniblement fondée. Obligé, suivant ma mission, de ne jamais recourir qu'aux garanties spirituelles, je destine cette addition à flétrir d'avance toute atteinte qu'on tenterait, après ma mort, d'apporter au fonds typographique en abusant d'une vicieuse législation. Si l'indigne héritière voulait légalement vendre ma propriété littéraire, mes exécuteurs testamentaires pourraient moralement annuler ce projet en invitant, en mon nom, tout vrai positiviste, à ne jamais acheter une telle édition. Convenablement accomplie, et reproduite avec opportunité, cette exhortation détournerait un éditeur d'avancer la somme qu'exigeraient, avant la réimpression projetée, les remboursements dont le fonds typographique est actuellement grevé.

SEPTIÈME ADDITION,

Le Dimanche 11 Saint-Paul 69 (31 mai 1857).

M. le docteur Foley s'étant récemment trouvé conduit à transporter son domicile à treize lieues de Paris, M. Lonchampt lui sera désormais adjoint, à perpétuité, comme dépositaire officiel

du duplicata de mon testament pendant toute absence de M. Laffitte.

HUITIÈME ADDITION,

Le Jeudi 8 Charlemagne 69 (25 Juin 1857).

M. de Blignières, actuellement capitaine d'artillerie, auteur d'une prétendue *Exposition abrégée et populaire de la philosophie et de la religion positives*, est spécialement exclu de mon convoi funèbre, comme les trois ignobles anonymes auxquels il se trouve finalement assimilé, d'après l'ensemble de sa conduite envers moi, surtout depuis sa récente publication de cette déplorable compilation.

NEUVIÈME ADDITION,

Le Lundi 19 Charlemagne 69 (6 juillet 1857).

En expliquant, dans la section E de ce testament, la manière de disposer des divers objets trouvés chez moi lors de mon décès, j'ai négligé de spécifier ce qui concerne l'argent comptant, billets de banque ou toutes autres *valeurs* quelconques. Je dois ici déclarer que je lègue ces diverses sommes à mon incomparable fille adoptive, quel que soit leur taux total. Mais, si cet ensemble excède le remboursement spécial qui concerne Sophie et son mari, ce remboursement s'accomplira sur ces fonds : mes disciples seront ainsi dispensés d'acquitter collectivement cette dette privée ; et le legs de ma fille adoptive restera seulement augmenté de l'excédent quelconque.

DIXIÈME ADDITION,

Le . . . . . .

ADDITION SECRÈTE

AU TESTAMENT D'AUGUSTE COMTE

Cette enveloppe, scellée de mes trois cachets usuels, ne doit jamais être ouverte que par mes exécuteurs testamentaires et seulement après ma mort. Elle renferme l'explication du mystère domestique annoncé dans la deuxième addition à mon testament. Je maudis quiconque, sans mission de moi, tenterait de pénétrer un secret de famille, qui, selon toute vraisemblance, restera toujours ignoré.

Paris, le 7 Aristote 68 (3 mars 1856).

AUGUSTE COMTE.

10, rue Monsieur-le-Prince.

ADDITION SECRÈTE

AU TESTAMENT D'AUGUSTE COMTE

Paris, le lundi 7 Aristote 68 (3 mars 1856).

Cette déclaration ne doit jamais être lue que par mes exécuteurs testamentaires et seulement après ma mort. J'y vais expliquer le fatal secret annoncé dans l'avant-dernier alinéa de la 2me addition à mon testament. Si je survis à mon indigne épouse, je détruirai cette pièce et le honteux mystère restera toujours ignoré, grâce à la scrupuleuse discrétion de mon unique dépositaire.

La malheureuse que j'épousai le 19 Février 1825 à la 4e Mairie de Paris naquit en Juillet 1802 à Châtillon-sur-Seine d'un comédien et d'une comédienne de province, qui ne furent jamais mariés et se séparèrent bientôt. Elle passa sa première enfance à Paris, chez sa grand'mère maternelle, épouse d'un honnête tailleur et qui paraît avoir été toujours une digne femme, quoique je ne l'aie point connue, parce qu'elle mourut en 1819. Cette dame, devenue veuve en 1813, fut bientôt incapable de garder sa petite-fille, dès lors laissée à sa propre mère. Non moins dépourvue de principes que de sentiments, celle-ci totalement dépravée n'éleva sa fille que pour en vendre la virginité qu'on n'aurait pas, dit-elle, à moins de mille écus. Son esprit étant aussi frivole que son cœur était vil, elle dressa cette enfant, trop disposée par sa propre sécheresse, à ne considérer les hommes que comme des

objets d'exploitation, qu'une jolie femme devait toujours mouvoir suivant ses caprices.

Ma première rencontre avec cette jeune personne se fit d'une manière trop caractéristique le 3 Mai 1821 jour de fête officielle pour le baptême du duc de Bordeaux. C'était au Palais-Royal dans les fameuses *Galeries de bois*, qui furent démolies sept ans après et remplacées par la grande galerie vitrée, dite d'Orléans. Elles consistaient en deux basses galeries parallèles que séparait une rangée de boutiques, ordinairement louées à des libraires et à des modistes. Depuis mon arrivée à Paris en Octobre 1814, je les avais toujours vues le soir, surtout la plus rapprochée du jardin, encombrées d'oisifs qui s'y promenaient à l'abri du froid et parmi lesquels circulaient beaucoup de filles publiques pour y trouver des chalands, qu'elles conduisaient, au moindre signe, dans l'une des nombreuses maisons que le voisinage offrait à leur trafic. Tel fut le milieu qui me fournit une épouse ! Après l'avoir suivie là cette fois, j'allai souvent passer la nuit chez elle, rue St-Honoré, vis-à vis le cloître, quand mes finances me le permettaient. Quoique n'ayant pas encore accompli sa dix-neuvième année, elle était alors inscrite depuis deux ans à la police parce qu'elle fut bientôt abandonnée du jeune avocat à qui sa mère la vendit, M. Cerclet, mort en 1847 je crois, secrétaire de la présidence de la Chambre des députés et rédacteur en chef du *Producteur* en 1825.

Six mois après ma fatale rencontre, cet homme revint auprès d'elle, et je cessai de la voir. Je la revis, au bout d'un an, par accident, dans un cabinet de lecture qu'il avait acheté pour elle, au boulevard du Temple. De là résultèrent pendant l'année 1823 de nouvelles entrevues, mais peu fréquentes et toujours en public, sans relations sexuelles. Au début de 1824, elle vendit sa librairie avec le projet de reprendre sa première profession quand le produit de cette vente serait épuisé. Ce fut alors qu'elle m'attira chez elle, rue de Tracy, sous prétexte de leçons d'algèbre propres à lui faire mieux apprendre la tenue des livres.

Dès nos premiers contacts, elle m'avait souvent parlé de mariage, quoiqu'en paraissant plaisanter, conjointement avec une amie de pareille profession, dont le cœur était supérieur au sien. J'avais

accueilli ces propos sur le même ton, sans prévoir la prochaine réalisation que leur préparaient ces dangereuses plaisanteries envers un lien qui ne devrait jamais devenir l'objet d'allusions frivoles. En Mars 1824, elle vint me proposer de vivre maritalement comme préambule conjugal, ce qui commença le mois suivant. Quand elle s'y résolut, elle venait de perdre l'espoir d'entrer, sous le nom de dame de comptoir, mais à titre de concubine, chez le directeur d'un bazar qui surgissait au Palais-Royal. A ses yeux, elle n'avait d'autre alternative, à cet égard, que de retourner aux *Galeries de bois* ou de cohabiter avec moi, qui fus ainsi conduit à mes premiers emprunts pour nous installer rue de l'Oratoire vis-à-vis le temple protestant.

Notre cohabitation me fit bientôt prendre au sérieux des projets de mariage qui ne m'avaient jusqu'alors semblé qu'un aliment de la conversation. Je me crus moralement engagé par suite d'une confiance qui n'était qu'apparente et je fis à mon père une demande qu'il refusa justement. Outre que j'étais trop dépouillé des préjugés les mieux institués, sans les avoir encore reconstruits, quoique mon opuscule fondamental eût déjà surgi, ma vocation philosophique me faisait dès lors sentir le besoin d'une intime affection propre à compenser les lacunes involontaires de mon éducation morale. Me croyant incapable, faute d'agréments et de beauté, de jamais plaire aux femmes, je voulus ainsi m'en attacher une par un sacrifice exceptionnel. Ce généreux calcul eût probablement réussi sur toute autre âme que mon dévouement aurait tiré d'une telle carrière. Après dix mois de cohabitation, je fus ainsi conduit à réaliser, dans le même domicile, le fatal mariage auquel mon père avait légalement cessé de résister, malgré ses invincibles répugnances, quand il me vit prêt aux sommations juridiques. Un officier de paix, co-témoin pour l'indigne épouse avec M. Cerclet, obtint sa radiation totale de l'infâme registre où ma mère ne put retrouver sa trace en 1826, pendant ma crise cérébrale, malgré les informations qu'elle avait spécialement reçues à cet égard.

Radicalement incapable de reconnaissance, l'indigne épouse osa toujours nier qu'elle m'eût, dans ce mariage, aucune obligation. Elle fut inépuisable en sophismes pour prouver que je ne

l'avais pas tirée de la situation où je la trouvai d'abord et qu'elle allait reprendre sans cette issue. C'est ainsi qu'elle n'a jamais avoué sa profonde participation à l'avènement de ma crise cérébrale afin de faire mieux valoir sa conduite pendant les huit mois de mon incarcération médicale, seule phase honorable de toute sa vie.

Son ingratitude fut la principale source de ses désordres et de mes malheurs pendant dix-sept ans d'une existence conjugale qui chez une femme convenablement organisée et dignement élevée pouvait entièrement réparer la carrière initiale même aux yeux bien informés. L'indigne épouse attribua mon dévouement à ma faiblesse et commença ses turpitudes en voulant bientôt m'imposer les visites de M. Cerclet, ce qui suscita sa première séparation, immédiatement suivie de mon explosion cérébrale, quatorze mois après le fatal mariage.

Pendant les premières années de notre union, cette femme habituée à l'aisance facilement obtenue, se montrait, sans scrupule, disposée à reprendre son métier primitif, aussitôt que nous éprouvions des embarras pécuniaires. Quoique mes anciennes habitudes ne fussent pas assez surmontées alors par les principes que j'avais déjà construits, mes sentiments formaient une invincible barrière contre ses honteux expédients qu'elle a peut-être pratiqués secrètement. Elle osa cependant me proposer, pour la dernière fois, d'accueillir un riche galant vers la fin de 1829, quand je venais d'accomplir chez moi, mon cours décisif de philosophie positive, quatre ans avant que la petite vérole l'eût défigurée.

Après avoir lu ce pénible récit, mes exécuteurs testamentaires sentiront qu'ils n'en doivent faire aucun usage *que si les circonstances l'exigeaient pour défendre ma mémoire et l'honneur des miens*. Je n'ai pu me résoudre à l'écrire qu'afin d'assurer l'efficacité de ma confidence du 14 Janvier dernier et surtout de garantir ma digne fille adoptive contre les calomnies que ce devoir lui susciterait chez des ennemis qui se sont déjà montrés exempts des scrupules les plus respectés. En considérant jusqu'où je fus entraîné dans ma jeunesse, mes treize lecteurs reconnaîtront que, quoique l'avènement du Positivisme ne permette plus

des aberrations aussi complètes, ils doivent, par dessus tout, assurer à leurs enfants les principes moraux et la culture affective dont le fondateur de la Religion universelle resta longtemps dépourvu malgré sa vénérable mère.

AUGUSTE COMTE.

10, rue Monsieur-le-Prince.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

ANNEXÉES

AU TESTAMENT D'AUGUSTE COMTE.

LETTRE REÇUE LE VENDREDI SOIR, 8 JANVIER 1847.

MADAME COMTE A SON MARI.

8 Janvier 1847.

Au mois de septembre dernier, ne pouvant pas écrire, j'ai fait prier M. Lenoir de vous dire que j'étais malade depuis longtemps, avec garde jour et nuit. Enfin que j'avais eu et avais encore à supporter des dépenses bien au-dessus de ma position.

Il n'entrait pas dans ma pensée de vous demander aucun excédent de pension. Mais j'aurais eu besoin de ne pas éprouver de retard. Je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis cette époque.

Je ne suis pas dans le commerce, je ne fais pas valoir d'argent, je n'ai donc pas besoin de trois mois d'avance. Mais il m'est bien nécessaire de recevoir chaque mois régulièrement. J'ai refusé de l'argent, je n'en ai jamais demandé. Je vous assure qu'il m'en coûte beaucoup d'avoir à vous écrire à ce sujet. Tant que j'ai pu

attendre je l'ai fait, mais ce mois est le 4me. Je dois, et pour m'achever voici l'époque du loyer.

Quand j'ai quitté la maison depuis plusieurs années, il ne se passait pas quinze jours sans que vous me dissiez de vous débarrasser, etc., enfin je vous ai laissé puisque vous le vouliez. Si vos revenus ne vous permettent pas de me soutenir au dehors, je rentrerai. Je n'ai point d'autres ressources que celles qui me viennent de vous, je ne puis m'en passer et je ne puis faire de dettes, ne possédant rien, cette vie me serait insupportable.

Je ne sors pas excepté pour aller chez M. Littré. Vous pouvez remettre chez lui, si vous n'y trouvez pas d'objection. C'est pour moi la meilleure voie afin de recevoir aussitôt que vous aurez remis ou envoyé.

Si j'avais pu prolonger cette situation je l'aurais fait, car je suis bien, bien peinée.

C. Comte.

Réponse le surlendemain, dont copie conforme.

(Copie conforme.)

A MADAME COMTE.

Madame,

Un fatal mariage, seule faute capitale de toute ma vie, m'impose envers vous des devoirs spéciaux, que j'ose dire avoir toujours remplis scrupuleusement. L'ensemble de votre conduite depuis vingt-deux ans les a finalement réduits à de simples obligations pécuniaires, au sujet desquelles je suis certain de ne mériter aucun reproche. Quoique la pension que je vous accordai, lors de notre irrévocable séparation, fût évidemment exagérée pour ma position, j'ai été fort peiné quand la persécution matérielle que je subis maintenant m'a forcé d'en supprimer le tiers. Jusqu'ici chaque trimestre, à l'un ou à l'autre taux, vous a été assez exactement payé d'avance pour que vous deviez regarder le retard

actuel comme résulté d'insurmontables embarras passagers, dont je gémis surtout à cause de leur réaction sur vous. Tout cela ne vient que d'un délai exceptionnel dans les payements mensuels de M. Laville ; je ne pense pas que vous y puissiez craindre sérieusement la moindre indifférence ou négligence de ma part au sujet d'une aussi grave obligation. L'expérience de douze années antérieures m'assure d'ailleurs que cette rentrée périodique reprendra bientôt son cours ordinaire ; ce qui me permettra de vous envoyer immédiatement le dernier trimestre de 1846.

Quoique les ressources que je me suis créées pour attendre le rétablissement de ma position polytechnique paraissent devoir prochainement devenir suffisantes, je serai pourtant forcé, sans doute, pendant quelques autres trimestres, de ne pas vous satisfaire d'avance, comme je le faisais toujours avant cette crise : mais je tiens à reprendre cet usage, aussitôt que ma situation le comportera. Au reste, je ne saurais croire que, après avoir exactement reçu, pendant trois ans et demi, une pension annuelle de trois mille francs, qui n'est réduite à deux mille que depuis un an, vous n'ayez pas ainsi opéré des économies capables de vous faire supporter quelques retards prévus et même annoncés.

Une rupture, définitive quoique récente, m'empêche de conserver, pour mes envois d'argent, l'ancienne entremise de M. Lenoir, malgré son offre de la continuer. Je la trouve, à tous égards, avantageusement remplacée par celle de M. Littré, si, comme vous me l'indiquez, il accepte réellement cette mission trimestrielle, que, dans ce cas, j'utiliserais dès la prochaine occasion, suivant la forme que vous désirez. Mais ne comptez pas que ce nouveau mode puisse aucunement vous dispenser des reçus accoutumés, auxquels je ne cesserai jamais de tenir beaucoup. Tout renouvellement des étranges difficultés qu'ils éprouvèrent pendant les deux premières années de notre situation finale, n'aboutirait qu'à me faire aussitôt changer le moyen de transmission, en vous envoyant dès lors un simple commissionnaire, qui ne pourrait rien livrer sans quittance.

L'évidente mauvaise foi avec laquelle vous expliquez votre abandon définitif du toit conjugal, suffirait pour m'interdire à ce sujet toute vaine discussion, quand même je n'aurais pas, depuis

quatre ans, irrévocablement clos ces débats sans issue. Pensez ou parlez à cet égard comme il vous plaira, en m'attribuant tous les torts que vous voudrez : mais soyez bien convaincue que la situation est irrévocable, et que je ne vous reverrai jamais. Longtemps vous m'avez assez méconnu pour rapporter à la faiblesse du caractère un excès d'indulgence et de longanimité qui tenait surtout à la bonté du cœur : l'expérience a dû maintenant vous apprendre que, si ma volonté est souvent un peu lente à se former, elle devient finalement inflexible.

Après que vous m'eûtes quitté, pour la troisième fois sérieuse, en mai 1838, quand je consentis à vous laisser rentrer sans toutefois vous en avoir aucunement sollicitée, je vous avertis formellement que la quatrième séparation serait éternelle. Je vous ai ensuite répété souvent ce loyal avis ; et, pendant les derniers mois de votre séjour, jusqu'à l'époque décisive d'Août 1842, je vous ai prodigué à cet égard les remontrances et les annonces que mon devoir exigeait. Si votre sot orgueil vous a d'abord fait croire que je ne pourrais jamais me passer de vous, l'expérience a dû bientôt vous détromper. Trois mois après votre départ, j'avais déjà laissé voir ma finale situation domestique presqu'aussi publiquement qu'aujourd'hui.

Quant à votre inconcevable menace actuelle de rentrer malgré moi par nécessité financière, prenez-y garde, Madame ; toute tentative semblable ne pourrait que vous devenir très funeste. J'aime beaucoup la paix, mais sans craindre la guerre d'aucune espèce. Nulle détresse pécuniaire ne me déterminera jamais à surmonter une trop juste antipathie, que le temps et la réflexion aggravent de plus en plus, en me faisant mieux apprécier l'ensemble de vos torts envers moi. La paix est à la fois mon seul bien domestique, la base même de ma santé, et la condition indispensable d'un bon emploi philosophique du peu d'années énergiques qui me restent encore pour ma haute mission sociale. Depuis quatre ans et demi que j'en jouis enfin, je l'ai tellement appréciée que je suis très décidé à me l'assurer par tous les moyens légitimes. Il est impossible que vous regardiez votre rentrée comme vous étant encore facultative, et indépendante d'un assentiment que je n'y donnerai jamais. Afin de mieux prévenir d'inutiles efforts, je

vous avertis cependant, une seule fois pour toutes, que, si vous faisiez à cette fin une tentative réelle, je formerais aussitôt une demande légale en séparation de corps.

Votre mari AUGUSTE COMTE.

Dimanche 10 Janvier 1847.

Tenant beaucoup à ne vous laisser aucune illusion sur la possibilité de me revoir jamais, je dois saisir l'occasion très naturelle que vous m'offrez aujourd'hui pour vous faire convenablement une révélation décisive, que M. Lenoir s'était déjà chargé de vous expliquer en Juillet dernier, quoique sa faiblesse inouïe l'ait empêché de remplir cet office volontaire.

Personne ne sait autant que vous combien ma vraie situation domestique eût autorisé, depuis longtemps, une affection exceptionnelle. Mais je suis ici dispensé d'invoquer aucunement ces malheureux droits. Le simple rapprochement de quelques dates irrécusables mettrait ma conduite au-dessus de toute atteinte, quand même le noble lien dont je dois vous instruire n'aurait pas conservé jusqu'au bout la parfaite pureté dont je me sentirai toujours heureux et fier.

Deux ans après notre séparation, je vis, pour la première fois, chez ses parents, en octobre 1844, une jeune dame, aussi irréprochable que charmante, qui excita d'abord ma sympathie spéciale par une destinée domestique trop analogue à la mienne, quoique plus funeste encore et plus injuste. Avec un esprit non moins distingué que le vôtre, elle vous surpassait infiniment par le cœur. La vertueuse passion que j'eus le bonheur de concevoir graduellement pour elle constituera toujours la principale phase de ma vie intime. Pendant une année sans pareille, la profonde révolution morale que pouvait seul produire en moi un tel ascendant a heureusement réagi sur l'ensemble de ma nouvelle élaboration philosophique, en faisant ressortir, d'une manière plus nette et plus décisive, le vrai caractère sentimental du positivisme. Quoique plus jeune que vous de douze ans, mon angélique Clotilde m'accorda bientôt la réciprocité d'affection que je n'avais jamais pu obtenir de vous. Mais, après avoir ainsi entrevu une sainte félicité, je n'ai pas tardé à sentir, le plus douloureusement possible, combien je

suis à jamais voué au malheur privé. A l'entrée du printemps dernier, j'ai vu succomber cette noble et tendre victime, malgré mes soins les plus soutenus, assistés par l'actif dévouement qui, pendant dix-huit nuits consécutives, retint mon excellente Sophie auprès de celle dont l'âme était assez grande pour oser traiter en sœur cette éminente domestique.

Telle fut, Madame, ma seule épouse véritable, celle qui, dans l'unique nuit que j'ai passée sous son toit, au début de son agonie, à la suite de son extrême-onction, caractérisait spontanément toute ma destinée intime par ce touchant résumé : *Vous n'aurez pas eu une compagne longtemps !* Depuis neuf mois, je n'ai pas laissé écouler une seule semaine sans aller, sur sa tombe sacrée, renouveler les solennelles promesses qui adoucirent ses derniers jours : ce culte extérieur n'est d'ailleurs que le signe d'un culte intérieur encore plus assidu, qui durera autant que moi, parce qu'il constitue ma principale satisfaction privée. Après six mois d'incomparables douleurs, je ne suis parvenu à reprendre dignement mon travail philosophique qu'en accomplissant la dédicace exceptionnelle promise à mon éternelle collègue, pour motiver publiquement la profonde gratitude, à la fois personnelle et sociale, que mérite sa puissante influence involontaire sur l'amélioration fondamentale de mon second grand ouvrage.

Vu cette inévitable publicité ultérieure, il convenait, à tous égards, Madame, que vous fussiez d'abord informée spécialement d'une intimité qui, malgré sa courte durée, immortalisera peut-être, à côté du mien, le nom de l'ange dont je n'ai pu préserver la vie. Quoique mon cœur n'ait jamais été compris du vôtre, j'espère que vous me connaissez assez pour sentir que j'ai éprouvé beaucoup de peine à vous adresser cette explication, devenue aussi indispensable à votre repos qu'au mien. L'insuffisance de ceux que j'en avais chargés depuis longtemps m'obligeait, malgré ma juste crainte de vous affliger, à m'en acquitter enfin moi-même, en saisissant l'une de ces occasions, nécessairement de plus en plus rares, qui me déterminent à vous écrire. Ce mode, au reste, était peut-être le plus digne d'un homme qui n'a jamais craint de vivre au grand jour, et qui surtout n'a besoin ni de mystère ni d'excuse au sujet d'une affection dont il s'honorera toujours.

A MONSIEUR COMTE,

RÉPÉTITEUR A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, N° 10.

Mesnil, le 27 Avril 1851.

MON CHER MONSIEUR COMTE,

Vous trouverez ci-joint le reçu de Mme Comte. Il y a eu samedi huit jours, elle me dit qu'elle voulait vous écrire et qu'elle vous l'enverrait elle-même. Un pareil mode de transmission ayant déjà été employé, je ne fis aucune objection. Vous n'avez pas ouvert l'enveloppe qui renfermait le reçu ; et Mme Comte me l'a remis afin que je vous l'adresse.

Ce n'est pas sans peine que j'ai obtenu ce reçu. Mme Comte, informée du sujet des deux dernières séances de la Société Positiviste, voulait à toute force refuser l'argent que je lui avais remis de votre part (1). Elle a plutôt cédé à mes pressantes sollicitations qu'à la conviction, et elle m'a sommé de mettre à sa disposition toute ma bonne volonté et toute mon influence auprès de mes amis, pour lui faire obtenir, le cas échéant, une place dans un hospice. Je n'ai pas besoin de vous dire sous quelle impression pénible je suis resté.

Aussi, malgré mon extrême répugnance, me suis-je décidé à vous écrire là-dessus. Je sais que le sujet vous est très sensible. Aussi me ferais-je les plus vifs reproches si je ne l'abordais avec la pleine conscience d'être animé envers vous des meilleurs sentiments. J'ai pour vous une juste reconnaissance qui ne fait que s'accroître ; je me proclame en toute occasion votre obligé ; et par mes actions, autant du moins que le permet le peu que je suis en tout genre, je le témoigne incessamment. Je vous prie donc, au nom de ces sentiments dont vous ne pouvez douter, je vous prie, si quelque chose vous blesse dans ce que je vais dire, de ne pas l'imputer à mes intentions.

Je viens au fait. Votre intention n'est pas, j'en suis pleinement convaincu, d'obliger Mme Comte, en excitant chez elle de justes susceptibilités, à refuser la pension que vous lui faites. Cependant c'est

(1) A propos de ces réunions, Auguste Comte a joint la note suivante, écrite de sa main, à la lettre de M. Littré :

« Membres présents à la séance exceptionnelle du 22 Archimède 63 :

« MM. Laffitte, Segond, Jundzill, Fili, F. Magnin, de Montègre, Lefèbre, Belpeaume, Peyrennet, Piéton. » — *Note des exécuteurs testamentaires.*

le résultat auquel je vois les choses s'acheminer rapidement. J'ai à grand'peine triomphé cette fois de ses répugnances. Elle m'a plusieurs fois fermé la bouche ; et, quoique j'aie tout fait pour combattre une résolution extrême au bout de laquelle, je le crains vu l'état de ses mains, est l'hôpital, j'avoue que mon sentiment était en secret avec elle, quoique ma raison s'efforçât de lui faire adopter un parti plus modéré. Voilà donc la situation réelle. Les coups que vous portez ici retentissent là-bas ; si vous pensez qu'ils n'ont aucun effet, vous vous trompez gravement ; et mon devoir envers vous est de dissiper cette illusion. Le refus de votre pension est inévitable, si vous continuez à frapper, et, à la suite, une situation dont vous serez l'auteur involontaire et que certainement vous ne pourrez vous empêcher de regretter.

Une autre considération me frappe. C'est devant la Société Positiviste que vous avez exposé vos griefs. En écoutant les récits qui m'ont été faits, en voyant l'effet produit sur Mme Comte, je me suis demandé si vous ne vous étiez pas laissé aller à outre-passer votre droit. Votre influence sur mon esprit est très grande ; j'ai une ferme confiance en votre intégrité, en votre droiture, en vos lumières. Et cependant ma conscience réclame. Quelque autorité qu'un homme ait sur moi, jamais il ne me décidera à condamner un accusé sans l'avoir entendu. C'est depuis longtemps une règle invariable ; y manquer est hors de ma volonté, et il me serait aussi impossible de vouloir prononcer un jugement en un tel cas que de dire que deux et deux font cinq.

Je continue à causer avec vous. Il est presque toujours dans la vie de chaque homme, surtout si cet homme n'est plus jeune, des choses qui ont été faites et qu'on voudrait défaire. Mais c'est un des plus fermes préceptes de la philosophie positive, un de ceux qui ont le plus fortement influé sur ma conduite, que le précepte qui prescrit de s'accommoder à ce qui est immuable. Or, s'il y a quelque chose d'immuable, c'est particulièrement le passé. Il est là, toujours sourd à nos prières, toujours immobile malgré nos efforts. Dans une des séances, vous avez dit quelques mots sur mon intérieur, je vous remercie de l'intention. Mais je ne puis les accepter comme un tableau fidèle. Personne ne sait combien il m'a fallu de patience, au milieu de tant de causes de rupture, pour

maintenir l'union et pour ne pas en venir à de très cruelles extrémités. Mais, comme je me pique d'une exacte équité et d'un retour constant sur moi-même, j'ajoute sans difficulté qu'il a sans doute fallu tout autant de patience de l'autre côté. Présentement je me félicite que la peine ait été endurée, espérant que nous arriverons au bout de la carrière. Pour vous, les choses se sont passées autrement ; une séparation est intervenue. Mais ni les lois de votre pays ni votre propre doctrine n'autorisent un pas de plus ; et, si la doctrine positive permet des exceptions, il est clair de soi que la seule personne exceptée de ces exceptions est le Fondateur du positivisme, nul ne pouvant se délier lui-même vis-à-vis les tiers. Votre mariage est du passé, et, comme le passé, il est immuable.

Je sais que c'est là ce qui vous touche le plus sensiblement, et que vous vous êtes donné à une autre dame. Vous avez le besoin de lui témoigner votre reconnaissance et votre affection. Soit ; elle sera votre Egérie, votre Béatrix, votre Laure. Rapportez à elle et à sa mémoire les nouveaux développements de votre doctrine ; consacrez son souvenir ; inscrivez-le en tête de vos livres ; enlacez son nom au vôtre. Mais, puisque l'irrévocable passé en a décidé autrement, qu'elle ne soit pas autre chose qu'une Béatrix. Il me semble que la mémoire la plus chère et la plus honorée peut se contenter de cet éclat immortel dont le grand poète du moyen âge a entouré celle de la dame qui lui ouvre les portes du paradis.

Permettez-moi encore une excursion dans la vie intime. C'est de moi maintenant qu'il s'agit. Quand ma mère mourut, je fus frappé au cœur. Pendant six mois, mon état fut véritablement alarmant ; je m'en aperçus moi-même ; je sentis que j'étais sur le point de perdre la raison, si cela continuait. Ce qui rendait la chose menaçante, c'était la privation de sommeil. Et voici comment cette privation était amenée : je saisissais par un point quelconque la grandeur de la perte que j'avais faite ; puis, je remontais de point en point dans toute mon existence ; et, quand je m'étais une fois engagé dans cette voie, j'étais perdu. Les jours et les semaines se passaient alors sans sommeil à repasser par cette filière qui aboutissait à la catastrophe. Finalement, l'accablement me donnait un peu de repos. Mais c'était pour retomber bientôt après

dans les souvenirs et l'insomnie. Apercevant le danger et désireux instinctivement de me sauver, je m'appliquai à rompre la chaîne des souvenirs. Dès qu'un se présentait à mon esprit, je le chassais comme un ennemi dangereux. Je finis peu à peu par triompher de l'obsession. En même temps, comme moyen auxiliaire, je m'engageai à l'égard de tiers en de grands travaux, qui, par parenthèse, après m'avoir servi, pèsent maintenant sur moi et m'enlèvent tout mon temps. L'oubli systématique est un grand préservatif contre les recrudescences du passé.

Quelle est la conclusion de cette longue lettre ? C'est un appel aux sentiments de paix et de calme, et un effort pour repousser les sentiments de haine et d'hostilité. Personne n'a fait mieux que vous ressortir combien les premiers devaient être cultivés, combien les seconds devaient être réprimés. Ce serait pour moi un grand bonheur si je pouvais contribuer, si peu que ce fût, à faire entrer dans votre esprit un apaisement qui d'ailleurs n'a besoin de se manifester que par du silence.

Tout à vous,

E. Littré.

Reçue le lundi 6 César 63. Réponse immédiate dont copie ci-incluse.

(Copie conforme).

Paris, le Lundi 6 César 63.

Mon cher Monsieur Littré,

Voici le reçu que je vous dois en échange de celui de Mme Comte. J'ai bien présumé que celui-ci se trouvait déjà dans une lettre que j'ai renvoyée sans l'ouvrir, comme je traiterai dorénavant toutes celles qui me viendraient de la même source. Mais je devais attendre qu'il me revînt par vous. Nos comptabilités respectives sont maintenant en règle.

Très touché des nobles sentiments que vous voulez bien m'exprimer, et dont la pleine sincérité m'est si prouvée, je ne pouvais être aucunement choqué des cordiales représentations de votre lettre exceptionnelle. Ce qu'elles renferment d'involontairement injuste m'offre un résultat naturel du généreux silence que

j'ai toujours gardé auprès de vous envers une femme coupable, dont les vices, quoique fort graves, ne deviennent sensibles que dans une entière intimité. La nature de vos relations avec elle lui permet de ne vous laisser voir que ses qualités. En vous éclairant plus tôt sur ses torts fondamentaux, je craignais de vous priver d'une conversation qui vous est agréable, et de lui faire perdre un noble et salutaire contact. Mais, d'après votre lettre, je dois enfin renoncer à une réserve qu'on a exploitée contre moi. Néanmoins, je bornerai mes explications, comme dans la séance exceptionnelle de l'avant-dernier Mercredi, à ce qu'exige strictement la suffisante rectification de vos conjectures naturelles sur la prétendue sévérité d'une conduite toujours caractérisée par un excès d'indulgence.

Il faut d'abord vous rassurer au sujet de la pension. Mme Comte est une habile comédienne, presque toujours en scène, surtout envers vous. L'éclat qui vient d'avoir lieu lui a semblé prescrire cette démonstration. Mais, au fond, je suis convaincu, d'après une connaissance trop chèrement acquise, qu'il n'y a là rien de sérieux. Si ce jeu dure jusqu'au nouveau trimestre, j'accepterai provisoirement toute rentrée anormale, sauf à la tenir toujours disponible pour la fin de cette comédie.

Ma lettre décisive du 10 Janvier 1847, dont je vous communiquai alors la copie, lui déclarait que, depuis longtemps, l'ensemble de sa conduite conjugale ne me laissait à son égard que de simples devoirs pécuniaires. Je les ai toujours remplis scrupuleusement, même au milieu de ma plus grande détresse personnelle, au point de me trouver ainsi arriéré aujourd'hui d'une année de loyer, privé de renouveler assez mes vêtements, et forcé de m'endetter envers mon incomparable Sophie. Tout cela me permet de laisser librement poursuivre la comédie qui vient de commencer, sans jamais m'en reprocher les suites quelconques.

Cette mémorable lettre annonçait aussi que l'éternelle amie, dont la perte objective était alors récente, constituait ma seule épouse véritable, à laquelle j'avais noblement dédié la grande élaboration que je commençais. Mme Comte accepta pleinement cette déclaration par un silence de plus de deux ans. Si elle pouvait jamais projeter sérieusement de refuser sa pension, ce

devait être alors. Quand je consentis, par pure pitié, à recevoir ses lettres et à y répondre pendant le premier semestre de 1850, je lui réitérai d'abord cette formelle expression de mes sentiments intimes, et une telle condition de correspondance fut encore acceptée tacitement, quoiqu'avec l'espoir secret de l'éluder ensuite. Une de ses lettres annonça dès lors, sans aucun motif spécial, la comédie actuelle de l'hôpital et du refus de pension.

Avant de caractériser ma situation domestique, je dois indiquer un éclaircissement provoqué sur la saine théorie du mariage, en y distinguant l'union légale et l'union morale.

La première ne comporte de juste dissolution que dans des cas extrêmement exceptionnels, où je ne me suis pas trouvé, mais dont ma noble et tendre Clotilde offrit le plus touchant exemple, assez expliqué à nos confrères. Quant à l'union morale, elle peut toujours cesser par l'indignité prolongée de l'un des conjoints. Si le lien légal persiste alors, mais sans enfants, il se réduit à des devoirs matériels. Il ne comporte d'autre réaction morale que d'imposer la chasteté aux tendresses exceptionnelles. La société ne peut ni ne doit exiger jamais qu'un cœur renonce à se développer, par cela seul que son essor initial avorta sans reproche.

Je suis, au reste, très désintéressé dans cette question générale. Car, entre Mme Comte et moi, il ne s'agit jamais de rompre l'union morale, puisqu'elle n'exista jamais. Quant au lien légal, je subirai dignement toutes les conséquences matérielles de sa juste perpétuité. J'ai scrupuleusement accepté ses réactions affectives, puisque ma sainte passion resta toujours aussi pure que profonde. Mon éternel veuvage garantit pleinement la persistance spontanée d'une telle condition.

Tout cela réduit mon explication actuelle à vous indiquer comment la conduite de Mme Comte empêcha toujours l'union morale que j'espérais voir naître de notre union légale.

La source générale de cette triste anomalie consiste dans la nature très exceptionnelle de ce type anti-féminin.

Toujours douée de beaucoup d'esprit, et jadis d'une grande énergie, elle est presque dépourvue de cette tendresse qui constitue le principal attribut de son sexe. Depuis notre fatal mariage du

19 février 1825, sa conduite, quoique très licencieuse, n'indiqua jamais, envers personne, un véritable attachement. Les deux autres instincts altruistes, soit vénération, soit bonté, lui sont encore plus étrangers. Malgré ses airs positivistes, sa nature restera purement révolutionnaire ; l'esprit n'y servit jamais qu'à construire des sophismes pour justifier des inclinations vicieuses, et le caractère à s'insurger contre toute règle morale. Son éducation exceptionnelle ne fit que développer cette mauvaise organisation, en disposant à trouver partout des droits et nulle part des devoirs. Telle est l'anomalie qui, trop tard connue, fit entièrement échouer le généreux calcul d'où résulta mon déplorable mariage.

C'est, en effet, sans amour que je commis, à vingt-sept ans, ma seule faute irréparable, qui a tant pesé sur toute ma vie privée, et longtemps entravé ma vie publique. Ne me jugeant ni beau, ni même agréable, et pourtant tourmenté d'un vif besoin d'affection, je choisis une épouse qui dût m'aimer par une intime reconnaissance, fondée sur ce mariage exceptionnel, quoique nous fussions également pauvres. Si ce juste espoir s'était réalisé, je me sentais disposé à m'attacher complètement. Mon calcul eût probablement réussi envers tout autre femme. Pour achever de caractériser ma faute, j'ajoute, que, accomplie sans passion, elle le fut aussi malgré ma famille, dont les préjugés s'y opposèrent justement.

De l'autre côté, le calcul fut beaucoup moins noble, sans être plus heureux. Madame Comte espéra toujours me transformer en machine académique, lui gagnant de l'argent, des titres, et des places. Celle qui semble vouloir consacrer sa vieillesse au positivisme, en contraria, de toutes ses forces, l'élaboration initiale. Elle ne l'apprécie que depuis l'éclatante justice dont vous fûtes si dignement l'immortel organe ; si toutefois sa rouerie invétérée lui permet d'y voir, même aujourd'hui, autre chose qu'un nouveau rôle, comme était jadis la dévotion pour ses pareilles. Quoi qu'il en soit, sa nature, dépourvue de bonté, lui fait toujours, chez les autres, attribuer la condescendance à la faiblesse. Son inclination principale vers une domination complète et grossière se trouva donc entretenue, d'après ma généreuse conduite, par l'espoir de

maîtriser un caractère qu'elle méconnaissait. Chaque concession nouvelle ne fit qu'aggraver cette aberration, qui peut-être subsiste encore, malgré l'expérience. Dès lors, l'absence totale de principes moraux lui permit d'employer, comme moyen habituel de gouvernement, les plus extrêmes alternatives, souvent poussées jusqu'à la désertion complète, quand je résistais à ses coupables procédés. Si elle n'eût été qu'impure, j'aurais toujours pardonné peut-être ; mais, s'étant montrée sans cœur et sans délicatesse, j'ai dû finalement mépriser.

Il faut ici passer sous silence les escapades secondaires, bornées à demeurer quelques semaines en hôtel garni, sous le moindre prétexte. Ces cas seraient presque innombrables, dès le début de notre ménage. Quant aux séparations principales, persistant davantage et suscitant des arrangements pécuniaires, ma lettre du 10 janvier 1847 vous apprit déjà qu'il y en eut trois avant celle qui fut irrévocable.

La première s'accomplit en mars 1826, après un an de mariage. Sa réaction morale concourut avec un excès intellectuel à déterminer ma grande maladie cérébrale. Quoique cette femme incorrigible n'ait jamais su avouer sincèrement un tort grave, j'attribue à ses remords sa belle conduite d'alors, au milieu d'une situation très difficile. C'est la seule époque vraiment honorable dans toute la vie de Mme Comte. Sa première séparation fut ainsi terminée dignement quand je recouvrai la santé.

En 1833 eut lieu la seconde, qui dura quatre ou cinq mois, à Paris et en province, sans d'autres motifs réels que le besoin d'une liberté effrénée et le dépit de ne pouvoir commander arbitrairement. Cette fois, quoique moins affecté, je fus assez bon pour solliciter la rentrée, enfin octroyée dédaigneusement.

La troisième séparation formelle survint, en mai 1838, par suite de mes justes répugnances envers de coupables visites. Elle ne dura que trois semaines. Mais je ne fis alors aucun effort pour obtenir sa cessation. Quoique j'accueillisse avec trop d'indulgence le retour spontané de Mme Comte, je lui signifiai ma résolution de traiter comme irrévocable toute nouvelle tentative semblable. Je donnai même à mon autorité conjugale une attitude de fermeté, qu'eût exigée beaucoup plus tôt cette indisciplinable nature, mais

qui du moins aurait dû lui annoncer la réalité d'une telle disposition.

Après quatre nouvelles années d'indignes luttes journalières, une inqualifiable conduite poussa Mme Comte à son quatrième et dernier abandon du toit commun. Pendant les six mois qui précédèrent son départ, je remplis loyalement mon devoir en m'efforçant de la détourner d'une telle issue, devenue pourtant indispensable à ma tranquillité, seul bien où aspiraient alors mes prétentions privées. Je réitérai souvent ma déclaration antérieure que cette fois le retour ne serait jamais sollicité, ni même accueilli. Mais une folle présomption empêcha d'écouter ces dignes avis chez une femme persuadée que je ne pourrais pas rester trois mois sans consentir à tout pour terminer l'isolement. Cette triste expérience finale offrit un trait caractéristique, qui vous donnera quelque idée de ma situation inouïe.

Vous savez que j'écrivais alors les conclusions générales qui constituèrent le nœud décisif de mon ouvrage fondamental, où la science, enfin complètée, acquérait ainsi l'irrévocable dignité d'une vraie philosophie. Ce travail suprême exigeait le plus grand calme moral, pour concentrer toutes mes forces mentales vers sa digne terminaison, avant le prochain retour de mon service d'examinateur, commençant toujours le 20 Juillet. Il était donc convenu que Mme Comte partirait seulement le 1er Août, afin qu'une telle secousse morale ne coïncidât point avec cette grande crise intellectuelle. Néanmoins, Mme Comte voulut, le 15 Juin, me quitter immédiatement, pour, osa-t-elle dire, ne pas manquer un joli appartement, orné d'un jardin commode. Cette journée me fut terrible, et je m'y sentis près de retomber, en 1842, dans l'affreux épisode cérébral de 1826, par un concours analogue d'influences perturbatrices. Je n'évitai ce nouveau choc qu'en refusant énergiquement de donner à cette indigne femme aucune partie de la somme convenue jusqu'à l'échéance du 1er Août. Alors elle attendit le terme fixé d'abord, mais en déclamant contre ma *tyrannie*.

Telle fut, en beaucoup d'autres cas, la conduite de celle à qui j'eus le malheur de donner mon nom. Pendant dix-sept ans de cohabitation, j'ai souvent conçu ainsi des pensées de suicide, auxquelles j'aurais probablement succombé, malgré mes fermes

principes, si la profonde amertume de ma situation domestique n'eût été surmontée par le sentiment croissant de ma mission sociale. Mes travaux philosophiques en furent notablement entravés. Si mon grand ouvrage me tint douze ans, ce ne fut pas seulement par ses difficultés propres et mes embarras matériels. J'estime que mes troubles domestiques y influèrent pour un bon tiers. Mes trois derniers volumes, constituant sa principale moitié, furent accomplis en moins de quatre ans ; parce que mon énergie tardive avait, depuis 1838, rendu mon intérieur moins insupportable. Tout l'ouvrage pouvait donc s'achever en huit ans, au lieu de douze, si j'avais toujours possédé cette demi-tranquillité. Loin de m'offrir l'appui domestique qui facilite ordinairement les grands travaux d'esprit, mon intérieur me présenta sans cesse un obstacle capital, qui ne fut pas le moins difficile à surmonter. Celle qui affecte aujourd'hui d'apprécier mon mérite philosophique le sentait si peu en Novembre 1837 qu'elle osa me déclarer devant deux témoins, dont l'un vit encore, combien elle plaçait Armand Marrast au-dessus de moi. Depuis que ce misérable est discrédité, elle a vivement nié cette étrange préférence. Mais, quoique la haine inspirât une telle déclaration, la frivolité pouvait seule y faire penser. Devenue positiviste à l'âge où la Maintenon se fit dévote, cette dame ne me trouvera pas plus crédule pour l'une de ces conversions qu'envers l'autre. N'ayant jamais apprécié mon esprit, je lui reproche surtout d'avoir encore moins compris mon cœur, après dix-sept ans de ménage ; tandis que ma sainte compagne me jugea principalement sous cet aspect, au bout de quelques mois de relations fort imparfaites.

Cette sommaire indication équivaut essentiellement à celle que j'exposai récemment à nos confrères. J'achève ainsi la pénible explication rendue indispensable par une funeste provocation, émanée d'une vaine prétention à m'interdire toute digne expansion publique de ma juste reconnaissance philosophique envers mon angélique Clotilde.

La précieuse gratitude personnelle que vous daignez me témoigner pour le développement moral et religieux du positivisme, s'étendra bientôt jusqu'à la sainte influence involontaire qui, régénérant mon cœur, me procura le privilège d'une seconde vie

publique. Si, avant ma grande publication de Juillet, vous désiriez connaître la dédicace funèbre qui, en 1846, ébaucha la Religion de l'Humanité, je pourrais vous la communiquer immédiatement, avec la Préface caractéristique où je l'ai récemment motivée. Ce double préambule est, en effet, déjà imprimé, et même tiré : j'en possède maintenant un exemplaire en feuilles. Vous y verriez avec quels ménagements je fais entrevoir au public ma fatalité domestique, dont cette lettre vous donne enfin une idée générale. Dans ma vie privée, je n'ai jamais haï personne, encore moins la malheureuse qui portera toujours mon nom ; mais l'ensemble de sa conduite ne me permet point de l'estimer. Il est vrai que Dante chanta sa Béatrice sans faire aucune allusion à son propre mariage ; mais son épouse fut irréprochable, quoique peu sympathique. Mon cas n'est point aussi favorable ; et pourtant j'y garderai publiquement toute la réserve possible, même si je survis à la coupable. Si sa conduite avait été celle de Mme Littré, je n'aurais jamais aimé ailleurs. Malgré ses torts, je ne m'y croyais pas même autorisé tant qu'elle restait sous le toit conjugal. C'est seulement deux ans après sa désertion irrévocable que mon cœur, ainsi demeuré vierge exceptionnellement jusqu'à quarante-sept ans, chercha les chastes émotions qui me raniment depuis six ans, et que la mort rendit bientôt plus fixes comme plus pures. Mais cette intime consolation, source continue des plus nobles améliorations, me dispose elle-même à oublier un douloureux passé, dont la mémoire troublerait d'ailleurs le peu d'années de pleine vigueur cérébrale qui me restent encore pour servir dignement le vrai Grand Être. Je sens, mieux que mon cher Dante, qu'il faut avoir bu du Léthé avant de s'abreuver dans l'Eunoë. C'est donc malgré moi que je retrace mes longues souffrances, et j'espère aujourd'hui que ce sera la dernière fois. Dès 1842, j'exprimais à mon vieil ami combien j'étais disposé à regarder désormais ma fatalité domestique comme ayant seulement abouti à augmenter de trois mille francs (réduits ensuite à deux mille) mes contributions annuelles. Telle fut surtout ma disposition croissante après ma régénération morale. Si la coupable, renonçant à une concurrence insensée, garde enfin le silence convenable, elle obtiendra de moi une équivalente attitude, tempérée même par la sollicitude naturelle que je lui conserverai

de loin. Mais, sous de nouvelles provocations, mon profond amour de la paix ne m'empêchera jamais de soutenir dignement la guerre, que je pousserai, s'il le faut, jusqu'à faire prononcer la séparation légale, suivant l'annonce qui termina ma lettre du 10 Janvier 1847.

Tout à vous,

AUGUSTE COMTE

10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE.

P. S. Je vous autorise pleinement à faire lire cette lettre par Mme Comte, si vous le jugiez convenable. Mais je ne veux pourtant recevoir aucune récrimination qui pourrait résulter d'une telle communication. Il s'agit ici d'une explication fraternelle envers mon principal collègue, et nullement d'enquête, ni de discussion, que je ne permis jamais à Mme Comte, en lui laissant d'ailleurs pleine liberté d'exposer le cas à sa manière.

COPIE DE MES TROIS LETTRES

AU MARÉCHAL SOULT :

1° DU 25 JANVIER 1844 (REMISE LE 30) ;
2° DU 30 MAI 1844 (REMISE LE SURLENDEMAIN) ;
3° DU 19 DÉCEMBRE 1844
(REMISE LE LENDEMAIN) ; PLUS LA COPIE DE MA LETTRE
DU 16 JUILLET 1848,
AU CITOYEN MINISTRE DE LAMORICIÈRE.

I

A monsieur le maréchal duc de Dalmatie,
ministre de la guerre.

Paris, le Jeudi 25 Janvier 1844.

(Copie conforme). (Remise le 30 Janvier.)

MONSIEUR LE MINISTRE,

Quand j'ai été, en 1837, nommé, pour la première fois, examinateur d'admission à l'École polytechnique, je n'ignorais pas que, d'après l'ordonnance fondamentale du 30 octobre 1832, ces fonctions étaient désormais soumises à une réélection annuelle. Néanmoins, je n'hésitai pas alors à renoncer immédiatement à la majeure partie des avantages que me procurait l'enseignement mathématique, afin d'atténuer, autant que possible, l'inconvénient des récusations auxquelles je serais ainsi assujetti naturellement, dans les examens de Paris, envers mes propres élèves : aussi, des diverses écoles préparatoires où j'enseignais avant cette nomination, n'ai-je dès lors conservé que la moins abondante en candidats. Je devais penser, en effet, que ce nouveau caractère temporaire n'avait été attribué aux fonctions d'examinateur, comme il l'était déjà aux fonctions de répétiteur d'analyse et de mécanique, que j'exerce à l'École polytechnique depuis 1832, qu'afin de fournir un moyen régulier d'écarter aisément un examinateur

qui aurait cessé de remplir suffisamment les conditions indispensables soit de capacité, soit de moralité. Certain de ne jamais mériter de telles plaintes, et d'ailleurs attachant, en général, peu d'importance aux formes, cette nouvelle position me semblait offrir, tant que mes devoirs seraient bien accomplis, presque autant de stabilité que celle de mes trois collègues, précédemment institués à vie. Jusqu'ici, en effet, c'est ainsi qu'on s'est unanimement accordé à comprendre ce mode temporaire, d'après lequel mes fonctions d'examinateur m'ont été successivement maintenues pendant six ans, sans plus d'embarras que celles de répétiteur. Mais, en me présentant, pour la septième fois, le 19 mai dernier, le conseil d'instruction de l'École polytechnique a décidé que le Directeur des études (feu M. Coriolis) me notifierait, à titre d'avis, l'intention manifestée, à cette occasion, par quelques membres, d'imprimer désormais un autre caractère au droit annuel de présentation, quoique ce projet n'ait pu d'ailleurs donner lieu à aucun vote formel. M. Coriolis m'a donc averti, au nom du conseil, qu'une notable partie de ce corps semblait maintenant disposée à changer chaque année la personne appelée à ces fonctions, sans aucun grief quelconque, et dans l'unique vue d'essayer systématiquement une innovation proposée comme utile au service. Une telle mesure devant altérer profondément le sens généralement attaché jusqu'ici au règlement usité, de manière à détruire les conditions naturelles, quoique tacites, sous lesquelles j'avais d'abord accepté cette position, je me trouve forcé, de mon côté, de vous demander directement, Monsieur le Ministre, de modifier, en sens inverse, la règle actuelle, en rendant aux fonctions d'examinateur la stabilité qu'elles avaient avant 1832, et qu'elles conservent même chez mes trois collègues, puisque je suis encore la seule personne à laquelle l'annualité ait dû être appliquée.

Il serait ici superflu d'insister beaucoup sur l'évidente supériorité que présente, pour cet important service, une telle fixité personnelle ; comparée surtout au renouvellement annuel qu'on paraît vouloir introduire, quoique d'ailleurs, il n'existe pas, en général, de mesure quelconque, fût-elle presque conçue au hasard, qui, sous un certain aspect partiel, n'offre quelque avantage réel.

Ces fonctions exigent, par leur nature, une combinaison très délicate de qualités intellectuelles et morales, assez rare pour rendre bientôt impraticable le mode ainsi projeté, par l'impossibilité de trouver les douze ou seize personnes suffisamment convenables que supposerait au moins son application effective aux quatre places d'examinateur. En outre, les hommes les plus propres à un tel office ne doivent presque jamais le remplir immédiatement, quel que puisse être leur zèle, avec la perfection désirable, faute d'une suffisante expérience spéciale, dont aucune supériorité personnelle ne peut vraiment dispenser. L'innovation proposée est radicalement contraire à cette évidente condition : elle tend à écarter un fonctionnaire à l'instant même où il peut commencer à bien remplir sa mission. En augmentant beaucoup l'instabilité actuelle de ces fonctions, ce projet tend d'ailleurs à les faire souvent dédaigner par ceux qui en seraient le plus dignes. Il diminue, autant que possible, une indispensable responsabilité, non moins morale qu'intellectuelle, qui deviendrait ainsi presque illusoire pour les nombreuses personnes alors appelées successivement à cet office, que chacune d'elles n'exercerait peut-être qu'une seule fois dans toute sa carrière, ou du moins, ne réitérerait qu'à de longs intervalles indéterminés, à peu près comme chez les jurés. Cette multiplicité et cette instabilité aggraveraient extrêmement l'inconvénient, déjà inhérent à ma position actuelle, que présente la réunion, ainsi presque inévitable, des fonctions d'examinateur à celles de professeur d'une portion des candidats.

La stabilité régulière, que je propose de rétablir, offre, au contraire, évidemment, des avantages fondamentaux, et les dangers qui s'y rattachent peuvent être fort atténués, ce me semble, par le mode que je vais avoir l'honneur de vous soumettre. Nos fonctions d'examinateur d'admission sont très analogues à celles des juges, et les graves considérations sociales qui ont motivé l'inamovibilité de ceux-ci conviennent pareillement aux autres. Il faut, dans les deux cas, une rare énergie morale afin que le devoir d'un fonctionnaire temporaire ne fléchisse jamais devant les instances de ceux dont dépend son sort précaire, quand il s'agit, par exemple, de rejeter un candidat parent ou protégé

de quelqu'un de ses électeurs annuels. Lorsqu'on institua à vie les principaux examinateurs de sortie de l'Ecole polytechnique, les mêmes motifs militaient également pour étendre, à plus forte raison, cette garantie d'indépendance aux examinateurs d'admission, qui non seulement fixent aussi l'ordre de mérite des candidats, mais encore doivent réellement, année commune, écarter les trois quarts de ceux qu'ils jugent. Si leur annualité actuelle était vraiment avantageuse au service, de semblables considérations détermineraient, avec plus de force encore, à traiter ainsi les fonctions de professeur, qui, du moins, n'exigent pas une haute énergie morale : personne pourtant ne l'oserait proposer, sans qu'il existe peut-être d'autre raison véritable d'une telle différence, si ce n'est que les savants consultés, en 1832, sur cette amovibilité, avaient été professeurs et jamais examinateurs. Enfin, l'institution à vie permet d'exiger que les examinateurs s'interdisent toute participation à l'enseignement préparatoire, pourvu que le traitement actuel soit assez augmenté pour en pouvoir dispenser les fonctionnaires sans fortune personnelle. On ferait ainsi cesser cette sorte de fausse position qui résulte aujourd'hui, chez moi, de l'existence d'une inévitable supériorité hiérarchique envers des professeurs dont je suis, en d'autres instants, le collègue.

Quant aux craintes raisonnables que peut suggérer cette permanence rendue aux fonctions d'examinateur, je n'ai point à m'occuper ici de celles relatives aux cas extrêmes de prévarication ou d'impuissance, qui ne comportent et n'exigent d'autre remède que la fermeté d'une sage administration : les offices quelconques ne constituent jamais d'inviolables propriétés ; et l'inamovibilité des juges, par exemple, n'ôte nullement la faculté d'éliminer ceux qui deviendraient réellement indignes de leur poste. Ces exceptions étant écartées, le seul danger sérieux d'une telle institution à vie consiste surtout en ce qu'il est très difficile, et le plus souvent presque impossible, de bien juger, avant l'expérience, l'aptitude effective à de telles fonctions, qu'on risquerait dès lors de confier indéfiniment à des sujets insuffisants. Mais il est aisé, ce me semble, de remédier assez à ce grave inconvénient, en ne confiant d'abord ces fonctions que pour trois ans.

pendant lesquels le fonctionnaire peut être convenablement apprécié, la permanence n'étant ensuite accordée que d'après une telle épreuve.

Par ces divers motifs, je crois devoir, Monsieur le Ministre, vous proposer, contrairement au projet exposé, le 19 mai 1843, au conseil polytechnique, d'apporter aujourd'hui, à l'ordonnance du 30 octobre 1832, les modifications suivantes, que je me permets de rédiger sous forme réglementaire, dans la seule vue d'abréger :

1° Les examinateurs d'admission à l'Ecole polytechnique seront désormais permanents, de même que les principaux examinateurs de sortie, et comme ils l'étaient avant 1832 ;

2° Leur traitement sera égalé à celui de ces derniers examinateurs, dont les fonctions, sans être plus importantes ni plus difficiles, sont beaucoup moins pénibles ;

3° Cette place redeviendra dès lors incompatible avec toute participation à l'enseignement préparatoire ;

4° Chacun de ces fonctionnaires sera d'abord institué, dans les formes ordinaires, seulement pour trois ans, sous le titre d'*examinateur provisoire* : l'inamovibilité lui sera ensuite directement conférée par le Ministre, si cette épreuve lui a été suffisamment favorable ;

5° Afin de prévenir toute abusive prolongation de cet office au delà de l'âge d'aptitude, ces examinateurs *pourront* être appelés à la retraite quand ils auront accompli leur soixantième année.

Jusqu'ici, Monsieur le Ministre, dans la sommaire appréciation qui précède, j'ai discuté la mesure proposée, le 19 Mai dernier, au conseil d'instruction de l'École polytechnique, comme si cette systématique mutation annuelle des examinateurs avait été imaginée pour améliorer un important service public. Mais je dois maintenant avoir le courage de vous signaler, à cet égard, la vérité toute entière, quelques nouveaux dangers qu'elle puisse indirectement m'attirer, en vous apprenant que ce projet n'a été réellement conçu qu'afin de satisfaire d'indignes passions privées, dont l'indication vous montrera combien divers membres de cette corporation peuvent abuser d'un droit annuel qui leur a été certainement accordé à toute autre fin. Forcé, pour cela, d'exposer quel-

ques faits personnels, je m'efforcerai de les réduire à ce qui est strictement indispensable.

Dans le sixième et dernier volume, publié en 1842, d'un ouvrage sur la philosophie des sciences, j'ai été conduit à blâmer, comme philosophe, l'esprit et la tendance que manifestent de plus en plus nos corps savants quant à l'exercice du pouvoir que la généreuse confiance du gouvernement français leur a graduellement conféré, envers les principales nominations scientifiques, qui jusqu'alors émanaient exclusivement de lui. Contrairement aux préjugés actuels, j'ai osé regretter que l'administration se fut ainsi dépouillée d'un droit que le véritable intérêt public aurait dû l'empêcher de confier, avant le temps, à une classe où l'esprit d'ensemble et le sentiment du devoir sont jusqu'ici trop peu développés pour qu'elle se trouve réellement digne d'aucun pouvoir direct sur les personnes, encore moins que sur les choses. Enfin, j'ai cru devoir aussi spécifier davantage cette appréciation générale, en déplorant expressément la funeste influence qu'exerce, depuis longtemps, à l'Ecole polytechnique, M. Arago.

Cet illustre personnage a exercé contre moi, à cette occasion, un acte inouï d'oppression littéraire, en se tenant à couvert de toute poursuite légale derrière mon libraire, malheureusement placé sous sa dépendance, et qui lui servit alors d'agent passif. Ainsi forcé de ne demander justice que contre cet instrument subalterne, j'ai obtenu, du tribunal de commerce de Paris, par un arrêt rendu le 29 décembre 1842, la pleine réparation que j'avais dû réclamer, dans l'intérêt commun de tous les auteurs indépendants. Quelques jours avant les débats publics de cette grave affaire, que j'ai personnellement soutenue, j'ai été directement menacé, si je me permettais d'y nommer M. Arago, de perdre ma position à l'École polytechnique, surtout quant aux fonctions d'examinateur, au sujet desquelles on se faisait fort, si j'osais parler, d'empêcher ma prochaine réélection annuelle. Je n'ai tenu aucun compte de ces coupables menaces, me bornant à les dévoiler au tribunal et au public, dans l'audience du 15 décembre 1842, où je discutai la cause. Au temps ordinaire de la réélection, M. Liouville, principal appui de l'animosité de M. Arago contre moi dans le conseil polytechnique, usa, en effet, de toute son influence pour

déterminer cette corporation à m'ôter, à l'âge de quarante-cinq ans, après six années d'un honorable exercice, des fonctions que ma pauvreté personnelle me rend immédiatement indispensables. Cette réélection, qui, pendant toutes les années antérieures, n'avait donné lieu qu'à une sorte de formalité, accomplie en quelques minutes, a suscité ainsi, en 1843, sans qu'on pût rien reprocher à mon service, trois semaines de débats animés, qui ont exigé trois longues et orageuses séances de cette assemblée. Forcé enfin de céder à l'impartiale majorité du conseil, M. Liouville s'est alors avisé, dans la séance définitive du 19 mai dernier, de proposer, avant le vote qui me concernait, ce projet de rénovation annuelle des examinateurs, que j'ai ci-dessus discuté et qui n'avait été nullement indiqué tant que mes ennemis avaient conservé quelque espoir de m'écarter directement. Tout porte à croire, j'ose le dire, que si M. Liouville parvenait ainsi à m'éliminer en 1844, et à me substituer l'une de ses créatures, il trouverait alors d'excellentes raisons pour revenir à l'état actuel, et même pour demander, en faveur du nouveau fonctionnaire, une permanence que je sais qu'il préfère en principe. Quoi qu'il en soit, je ne crains pas d'affirmer que l'étrange projet dont j'ai ci-dessus indiqué les vices essentiels n'a été réellement destiné par son auteur, qu'à détruire ma position, bien que d'autres membres aient pu ensuite en être consciencieusement séduits.

Dans la situation que je viens de décrire, il ne me restait, Monsieur le Ministre, qu'à recourir, comme je le fais aujourd'hui, à votre haute protection, naturellement acquise à tout fonctionnaire qui, sans mériter aucun reproche, se trouve en butte à de puissantes animosités. Si l'inamovibilité que je demande vous semble, ainsi qu'à moi, réellement conforme à l'intérêt public, l'exposition précédente constitue un puissant motif d'en hâter l'institution, afin de me soustraire aux injustes tentatives qui vont recommencer contre moi lors de la prochaine réélection, ordinairement opérée en avril. Au cas contraire, je vous dois supplier de vouloir bien recommander que ma démarche soit tenue aussi secrète que possible ; car elle est, évidemment, de nature à augmenter beaucoup les animosités dont je suis l'objet, et peut-être même à les propager, par un entraînement trop commun aux

corporations, chez quelques-uns de ceux qui jusqu'ici m'ont défendu. Toutefois, si vous croyez devoir assujettir l'ensemble de cette affaire à une vraie discussion officielle, je me sens tout prêt, quelle que doive être votre décision finale, à soutenir directement, contre des adversaires quelconques, l'exactitude de toutes les assertions exposées dans cette lettre, en y ajoutant d'ailleurs tous les éclaircissements convenables. Du reste, l'énergique mesure que vous avez récemment introduite pour tempérer l'autorité exagérée du conseil polytechnique me donne lieu d'espérer un favorable accueil, en témoignant que vos yeux sont déjà ouverts, en général, sur les abus propres à ces compagnies trop accréditées, où les passions et les préjugés des diverses coteries scientifiques exercent aujourd'hui tant d'empire.

N'ayant pas l'honneur, Monsieur le Ministre, d'être personnellement connu de vous, je dois vous prier de vouloir bien, avant tout, prendre, à mon égard, des renseignements décisifs. Spécialement attaché, depuis douze ans, au service de l'Ecole polytechnique, j'y ai été successivement placé sous trois chefs, d'abord M. le général Tholozé, ensuite M. le général Vaillant, et aujourd'hui M. le général Boilleau, conjointement avec les commandants en second, M. le colonel Espéronnier et M. le colonel Guillemain. J'ose compter sur une favorable appréciation personnelle de la part de tous ces fonctionnaires, qui pourront aussi suppléer envers moi, à d'autres égards, au témoignage, désormais impossible, des deux Directeurs des études correspondants (feus MM. Dulong et Coriolis), dont ils pourront rapporter les jugements à mon sujet.

Daignez agréer, Monsieur le Ministre, le respectueux hommage de votre dévoué serviteur

AUGUSTE COMTE.

II

A monsieur le maréchal duc de Dalmatie, ministre de la guerre.

Paris, le Jeudi 30 mai 1844.

(Copie conforme.) (Remise le 1er juin.)

Monsieur le Ministre,

Ma lettre du 30 Janvier dernier, que vous avez daigné me promettre d'examiner avec soin, et que je vous prie aujourd'hui de vous faire d'abord représenter, vous a suffisamment expliqué la source et la nature de l'odieuse persécution que M. Liouville m'a suscitée, au sein du Conseil d'instruction de l'Ecole polytechnique, pour satisfaire l'infatigable inimitié que M. Arago m'a vouée. Vous savez que cette lettre était surtout destinée à réclamer l'intervention tutélaire de l'administration contre l'imminent retour périodique des obstacles illégitimes qu'avait ainsi éprouvé, l'an dernier, ma réélection habituelle comme examinateur d'admission. Aucune mesure spéciale n'ayant encore été prise, mes ennemis sont parvenus à consommer, cette année, la spoliation qu'ils avaient alors vainement tentée. Malgré le zèle soutenu et unanime des trois véritables chefs de l'Ecole polytechnique (les deux commandants et le directeur des études), qui ont défendu mes justes droits avec autant d'énergie que tous leurs divers prédécesseurs depuis douze ans que je sers à l'Ecole, la majorité du Conseil d'instruction vient de voter, le lundi 27 mai, une liste de présentation où je ne figure nullement, sans qu'on m'ait d'ailleurs rien reproché sur les fonctions que j'ai remplies pendant les sept années précédentes. Par là se trouve réalisée la haineuse déclaration de M. Arago, qui, dès l'origine de ce conflit, avait annoncé l'intention de me poursuivre sans relâche jusqu'à ce que ma position fût détruite. Quand j'acceptai ces fonctions en 1837, je dus renoncer, dans l'intérêt d'un tel service, à la majeure partie des moyens d'existence que je tirais alors de l'enseignement mathé-

matique, et qui ne peuvent aujourd'hui m'être subitement rendus : en sorte que, si votre haute intervention n'empêchait pas l'accomplissement de cette inique spoliation, mon défaut total de fortune personnelle m'obligerait désormais, sans jamais avoir aucunement démérité, à recommencer laborieusement, à l'âge de quarante-six ans, la carrière incertaine d'un jeune homme.

J'ai déjà discuté, en elle-même, dans ma lettre du 30 Janvier, la forme systématique que mes ennemis ont voulu donner à une persécution purement personnelle, par un prétendu projet d'essayer dorénavant chaque année un nouvel examinateur ; j'ai facilement démontré combien il serait funeste à cet important service. Mais, quand même on supposerait loyale cette étrange proposition, il est d'abord évident que le Conseil n'aurait pas le droit d'empiéter ainsi sur les attributions ministérielles, en altérant aussi radicalement le sens unanimement attaché à la règle existante pendant les six années consécutives de son application effective ; car, en livrant dès lors cet office à un fonctionnaire toujours novice, on introduirait par là, à votre insu, un changement réellement plus grave, pour le public, que quand l'ordonnance de 1832 rendit temporaire un poste jusqu'alors permanent. Si, en outre, le Conseil se croyait vraiment autorisé à une telle mesure, il ne pourrait du moins l'introduire sans une grave discussion spéciale sur ce principe, considéré isolément de toute individualité actuelle : or, j'ose affirmer que cet examen préalable n'a jamais eu lieu.

Enfin, en admettant une telle innovation, une juste coutume invariable devait interdire de lui attribuer aucun effet rétroactif ; il eût donc fallu en ajourner l'application jusqu'à la première personne nouvelle qui serait ultérieurement appelée à ces fonctions : c'est ainsi que, en les rendant temporaires, l'ordonnance de 1832 respecta exceptionnellement le caractère permanent qu'elles avaient auparavant chez les titulaires actuels. Ces trois motifs confirment évidemment le jugement que j'ai porté de ce projet dans ma lettre du 30 Janvier, en le montrant comme uniquement destiné, par son auteur, à détruire aujourd'hui ma position personnelle, qu'on reconnaissait ne pouvoir attaquer loyalement.

D'après l'ensemble des faits qui me sont connus, *je n'hésitai*

donc pas, Monsieur le Ministre, *à accuser auprès de vous la majorité du Conseil d'instruction de l'École polytechnique d'avoir moralement prévariqué, dans sa séance du 27 mai, en abusant d'un droit de réélection annuelle pour satisfaire des inimitiés privées, entièrement étrangères à mon service public : et je m'engage à prouver que cet acte n'a fait que réaliser, sous l'impulsion de M. Liouville, les coupables menaces de M. Arago à mon égard, mentionnées dans une lettre du 30 Janvier*. Je demande, en conséquence, que vous veuillez bien ordonner immédiatement, sur tout ce qui concerne ma réélection de 1843 et ma non réélection de 1844, une *enquête officielle*, jusqu'à l'issue de laquelle vous suspendriez toute décision quelconque quant à la nouvelle présentation qui vient de vous être soumise.

Si, comme j'en ai la ferme conviction, cette enquête démontre la justice de mon accusation, je réclame de votre sage fermeté la suppression actuelle d'une attribution dont ce corps serait ainsi reconnu avoir indignement abusé. La conduite ultérieure du Conseil polytechnique, suffisamment redressée peut-être par cette énergique mesure, déciderait d'ailleurs s'il faut étendre aussi une pareille garantie à toutes les nominations temporaires, et même enfin à celles qui sont permanentes. Il importerait beaucoup, sans doute, à tous les vrais intérêts publics, que l'administration ressaisît pleinement aujourd'hui des attributions qu'elle a trop généreusement abandonnées à des corporations spéciales, où, sous le vain prétexte d'une compétence qui n'est le plus souvent qu'apparente, surgissent journellement, sans aucune indépendance réelle, des décisions arbitraires, soustraites à toute responsabilité effective, et presque toujours déterminées par les passions ou les préjugés des diverses coteries dominantes. Mais, quelque salutaire que fût déjà un tel retour aux véritables principes administratifs, il convient mieux peut-être de ne l'opérer que graduellement, à mesure que les vices du mode actuel deviendront irrécusables pour tous les observateurs impartiaux. C'est pourquoi, Monsieur le Ministre, je me borne aujourd'hui à vous proposer de *reprendre, par une ordonnance spéciale, la libre nomination directe, comme avant 1832, aux fonctions d'examinateur d'admission à l'École polytechnique*, soit que vous réta-

blissiez aussi la permanence antérieure de cet office, suivant le mode indiqué dans une lettre du 30 Janvier, soit que vous croyiez devoir persister à le laisser assujetti à une nomination annuelle, dès lors exclusivement émanée de l'administration, dont la justice m'inspirerait une pleine sécurité, tant que je satisferais dignement aux conditions, à la fois morales et intellectuelles, qu'exigent de telles fonctions. Quelque grave que soit ce changement, il reste encore assez de temps pour le réaliser dès cette année, en me rendant convenablement l'office qui vient de m'être indignement ravi, sans ajourner aucunement l'ouverture habituelle du concours.

Cette mesure ne constitue, au fond, Monsieur le Ministre, qu'une suite indispensable de la sage ordonnance introduite, en Novembre dernier, pour modifier le mode antérieur des diverses nominations polytechniques : ce ne serait, du moins, qu'un second pas dans la même voie. En effet, l'acte dont je suis aujourd'hui victime prouve clairement que, vu la faible moralité de ces corporations, l'obligation d'une triple candidature n'y suffit pas pour protéger les fonctionnaires amovibles contre les inimitiés des coteries régnantes, conformément à l'une des deux destinations essentielles de cette heureuse innovation ; quant à son autre but, consistant à empêcher l'avènement forcé de prétendants peu convenables, il ne serait guère plus difficile à ces compagnies de l'éluder aussi, par une formalité illusoire, en accolant deux candidats évidemment impropres à celui qu'on voudrait vous imposer. Sous chaque aspect, il n'y a de vraiment efficace que le retrait d'une attribution dont l'expérience a montré que ces corps ne sont pas encore dignes.

Outre mes justes droits personnels, l'intérêt évident d'un important service public me force donc d'insister sur une telle demande. Car, en laissant consommer sans obstacle l'iniquité tramée contre moi, l'administration annulerait inévitablement tous les honorables efforts qu'elle a déjà tentés pour soustraire l'École polytechnique à la domination des coteries scientifiques ; elle livrerait ainsi de nouveau ce grand établissement à la désastreuse omnipotence secrète de M. Arago, en sacrifiant un fonctionnaire auquel on n'a jamais pu reprocher que de s'être attiré l'impla-

cable inimitié de ce puissant personnage par une énergique protestation philosophique contre la déplorable influence que lui procure la dangereuse autorité administrative cédée aujourd'hui aux corps savants. Sous le poids direct d'un tel exemple, quelle indépendance réelle pourrait développer mon successeur quelconque envers les impérieuses sollicitations de plusieurs de ceux qui règleront son sort annuel ? Doit-on d'ailleurs attendre aujourd'hui une énergique moralité, première condition d'un tel office, d'un examinateur qui, par ce mode même d'avènement, se serait montré essentiellement dépourvu de toute vraie délicatesse, en sollicitant activement, ou du moins en acceptant sciemment une succession évidemment résultée d'une odieuse spoliation, à laquelle il aurait ainsi nécessairement concouru ? Quelle confiance une pareille introduction peut-elle inspirer aux familles dans la scrupuleuse justice des choix, et quel respect peut-elle faire naître chez une jeunesse déjà si disposée à l'insubordination ?

J'ose dire, enfin, Monsieur le Ministre, que l'équité ne vous permet pas de me refuser l'enquête solennelle que je demande, puisque mon honneur personnel s'y trouve inévitablement intéressé. La masse impartiale du public, même éclairé, trop étrangère aux indignes manœuvres de nos coteries scientifiques, devra spontanément supposer, à moins d'une pleine conviction spéciale, que ma non-réélection actuelle, après sept années d'exercice continu, a été déterminée par quelque grave infraction, soit intellectuelle, soit surtout morale, aux devoirs réguliers de mon office. Je dois d'autant plus le craindre que mes puissants ennemis ont déjà témoigné, par quelques tentatives irrécusables, combien leur moralité peu scrupuleuse les disposerait aisément à s'efforcer sourdement de voiler, sous de lâches calomnies, l'infâme iniquité qu'ils viennent de consommer. C'est pourquoi, Monsieur le Ministre, je ne me lasserai pas de réclamer, de votre haute justice, une enquête vraiment décisive, après laquelle même un pareil motif m'obligerait, si je n'obtenais pas une véritable réparation, à employer successivement, avec toute l'énergie convenable, tous les divers autres moyens honorables de constater pleinement, aux yeux de tous les hommes honnêtes et sensés, que ma chute actuelle est uniquement due à de coupables animosités privées, malgré

l'accomplissement toujours loyal de mon office public. Personne, sans doute, ne saurait me refuser justement une telle satisfaction.

Daignez agréer, Monsieur le Ministre, le respectueux hommage de votre dévoué serviteur,

AUGUSTE COMTE,
Examinateur pour l'École polytechnique,
10, rue Monsieur-le-Prince, près l'Odéon.

III

A monsieur le maréchal duc de Dalmatie, ministre de la guerre.

Paris, le Jeudi 19 Décembre 1844.

(Copie conforme.) (Remise le lendemain.)

MONSIEUR LE MINISTRE,

Le Conseil de perfectionnement de l'École polytechnique s'étant formellement associé, lundi 16 Décembre, à la tentative d'exclusion commencée envers moi, le 27 Mai dernier, par le Conseil d'instruction, votre justice protectrice me semble maintenant forcée de recourir à la mesure décisive proposée dans une lettre du 30 Mai, en supprimant désormais tout droit de présentation aux fonctions d'examinateur d'admission, dès lors directement conférées par le Ministre seul. Les efforts consciencieux des deux commandants de l'École et du directeur des études ont été néanmoins activement secondés par le digne général Vaillant, ancien chef de l'École, et par plusieurs autres membres fort honorables : ils ont été spécialement appuyés de l'imposant suffrage du plus éminent des géomètres actuels (M. Poinsot), qui seul, dans cette assemblée, possède une véritable expérience personnelle des examens d'admission. Mais tout cela n'a pu suffire pour contenir,

chez le nouveau Conseil, la tendance naturelle qui entraîne, surtout aujourd'hui, de tels corps à devenir solidaires les uns des autres contre l'autorité centrale. Ce dernier vote, imprévu pour tout le monde, et même pour mes infatigables ennemis, se trouve d'autant plus caractéristique qu'il est en opposition notoire avec la haute réprobation que vous aviez officiellement manifestée au sujet de la première tentative, quand vous avez expressément refusé, par votre lettre du 15 Juillet, de pourvoir à mon remplacement. L'esprit de désordre, qui, de nos jours, a plus ou moins pénétré partout, semble même avoir disposé certains membres, qui comprennent étrangement l'indépendance, à seconder systématiquement, sans aucune passion personnelle, la marche de mes ennemis, pour ne pas paraître, en me défendant, céder à cette légitime appréciation ministérielle.

Il ne s'agit donc pas seulement ici, d'empêcher un fonctionnaire irréprochable de perdre, à la majorité d'une seule voix, sans avoir été jamais entendu, une position justement acquise par sept années consécutives d'un exercice toujours loyal et honorable ; tandis que l'exclusion, même notoirement méritée, d'un simple élève ne peut être légalement proposée que par une majorité de deux tiers au moins, et après sa libre défense personnelle ! Sous un aspect plus étendu et plus important, il s'agit surtout, en s'opposant à cette injustice particulière, de préserver le nouveau régime polytechnique de l'atteinte profonde dont le menace évidemment un vote par lequel le nouveau Conseil dirigeant confirme volontairement, contre votre jugement formel, l'acte le plus inique de l'ancienne domination, malgré le blâme spontanément manifesté, à ce sujet, par tous les hommes honorables, pendant les six mois d'intervalle.

Tous les esprits sages et vraiment indépendants, qui s'intéressent à l'École polytechnique, ont applaudi à la salutaire intention qui a inspiré l'ordonnance de réorganisation, évidemment destinée surtout à soustraire ce précieux établissement au funeste ascendant des coteries scientifiques. En m'associant, avec une reconnaissance spéciale, à ce juste hommage, j'ai toutefois regretté que le Gouvernement eût encore trop cédé aux préjugés actuels, en accordant trop d'autorité, du moins quant aux personnes, à la

nouvelle corporation dirigeante, quoiqu'elle soit mieux constituée que l'ancienne. Cette supériorité résulte essentiellement d'un heureux mélange caractéristique des fonctionnaires pratiques aux membres purement scientifiques. Mais, quoique ces deux éléments aient été rendus égaux en nombre officiel, ils ne peuvent l'être réellement en influence polytechnique, et la balance doit habituellement pencher pour celui qui tend à l'extension indéfinie de la puissance scientifique contre celui qui se trouve naturellement disposé à respecter la juste prépondérance de l'autorité centrale. Ce danger est d'autant plus à craindre que la partie pratique du Conseil, déjà moins homogène et moins compacte que la partie théorique, manque, en général, de confiance dans sa propre sagesse, et partage trop souvent elle-même les préjugés qui règnent aujourd'hui sur la compétence exclusive des savants en matière d'administration scientifique. D'ailleurs aucune précaution générale n'a été instituée pour assurer la présence effective de cette partie essentielle de l'assemblée, naturellement moins disposée que l'autre à une telle assiduité ; en sorte qu'une délibération pourrait même être légale sans qu'aucun délégué des services publics y eût participé : ce qui ferait aussitôt dégénérer le Conseil dirigeant en une assemblée purement scientifique, comme sous le régime antérieur.

D'après une telle appréciation, je ne crains pas d'assurer que la mesure ci-dessus proposée constitue le seul remède vraiment efficace au vice d'organisation signalé par l'injustice qui m'atteint de nouveau. Vous pouvez, sans doute, Monsieur le Ministre, employer d'abord, à ce sujet, envers le Conseil de perfectionnement, votre droit invariable d'exiger une nouvelle présentation, en prescrivant, si on persiste à m'en écarter, de formuler contre moi une accusation précise, comme vous l'avez fait, il y a six mois, avec le Conseil d'instruction. L'usage de ce droit est actuellement devenu d'autant plus convenable que ce nouveau vote d'exclusion se trouve expressément contraire à l'article 27 de l'ordonnance de réorganisation, qui réserve exclusivement au Ministre toute semblable révocation. Mais, quoique cette marche soit préalablement utile, ne fût-ce que pour mieux caractériser un aveugle acharnement, sa récente insuffisance envers le Conseil

d'instruction ne permet guère d'espérer qu'elle suffise maintenant vis-à-vis du Conseil de perfectionnement. Quand même les délégués des services publics, avertis par la surprise de lundi dernier, sentiraient spécialement la nécessité de venir contrebalancer la funeste impulsion des coteries scientifiques, de manière à déterminer en ma faveur la seconde délibération, l'expérience et la réflexion concourraient encore à faire craindre, pour chacune des années suivantes, le retour d'un pareil danger, tant que le régime actuel ne sera pas suffisamment modifié. Car la persécution dont je suis l'objet n'est pas seulement due à d'actives inimitiés privées, elle se rapporte surtout à l'ensemble de mes principes philosophiques, qui m'ont conduit à blâmer systématiquement le vicieux esprit qui dirige aujourd'hui la culture des sciences, surtout mathématiques, et par suite à déplorer le désastreux pouvoir que la générosité irréfléchie du gouvernement français a accordé, de nos jours, à une classe qui n'en est pas encore digne, faute de vues assez générales et de sentiments assez élevés. Tel est l'inévitable conflit permanent qui, sous le régime actuel, compromettra toujours ma situation polytechnique, maintenant que le nouveau Conseil a, comme l'ancien, laissé une fois appliquer à des luttes personnelles, totalement étrangères à mon service public, un droit de réélection annuelle qui n'était légalement destiné qu'à fournir un moyen normal d'écarter aussitôt un fonctionnaire qui aurait vraiment cessé de remplir suffisamment les diverses conditions, intellectuelles et morales, indispensables à mon office d'examinateur.

En appréciant convenablement ces divers motifs, j'ose espérer, Monsieur le Ministre, que vous reconnaîtrez bientôt la nécessité de revenir enfin, dans cette grave occasion, aux vrais principes administratifs, qui prescrivent de n'accorder à des corporations spéciales, surtout scientifiques, qu'une influence purement consultative, sans jamais leur attribuer aucun commandement effectif, vu leur défaut inévitable de toute vraie responsabilité personnelle, qui s'y perd confusément sous une vague responsabilité collective, presque toujours illusoire. Que l'autorité directrice demande à de tels corps des renseignements et des avis, en se défiant d'ailleurs des préjugés et des passions qui leur sont pro-

pres, mais qu'elle ne se lie nullement à leurs indications quelconques; alors elle utilisera pleinement, au profit habituel du service public, une influence qui, autrement employée, tend le plus souvent à le troubler. Déjà la nouvelle organisation polytechnique admet ce principe fondamental en tout ce qui concerne les choses où le Conseil n'a qu'une simple participation consultative, qui n'engage aucunement le Ministre. Pourquoi en serait-il autrement quant aux personnes, où l'influence des passions et des préjugés est bien plus difficile à éviter?

Toutefois, Monsieur le Ministre, je sens que les ménagements provisoires dus à des tendances puissantes, quoique vicieuses, permettent peu d'introduire aujourd'hui cette salutaire pratique dans toutes les nominations polytechniques. Mais si votre prudente fermeté croit d'abord devoir en restreindre l'usage à un seul cas, d'irrécusables motifs expliqueront aisément à tous les bons esprits, l'exception ainsi essayée au sujet des examinateurs d'admission. Car, cet office, comparé à tous les autres, est essentiellement extérieur à l'Ecole polytechnique, et les conditions en sont encore plus morales que scientifiques, de façon à ne pouvoir être bien appréciées, dans leur ensemble, que par le Ministre. L'obligation constante où ce poste place nécessairement d'écarter les trois quarts environ des candidats examinés exige évidemment une haute indépendance spéciale, qui ne saurait se concilier assez avec l'assujettissement individuel du fonctionnaire aux votes irresponsables de diverses personnes souvent intéressées à d'injustes préférences. Enfin, la nature temporaire de cette charge constitue un nouveau motif d'en faire exclusivement dépendre la confirmation annuelle d'une haute autorité responsable, mieux dégagée qu'aucune autre des impulsions perturbatrices.

En vous signalant ces nouvelles considérations en faveur d'une mesure seule décisive à mes yeux, je crois devoir, Monsieur le Ministre, insister aussi sur l'enquête préalable que je demandais, le 30 Mai, quant à l'ensemble de cette grave affaire. Cette enquête me semble devenue encore plus nécessaire aujourd'hui, pour constater que, malgré le changement de Conseil, l'exclusion prononcée contre moi n'est qu'une simple réalisation des coupables menaces de M. Arago, mentionnées dans ma lettre du 30 Jan-

vier dernier. Quoique ce célèbre personnage, et son principal agent, M. Liouville, soient maintenant étrangers au Conseil de perfectionnement, cette coterie y conserve indirectement une puissante influence, et s'y trouve d'ailleurs représentée directement par M. Mathieu, qui fut, il y a deux ans, l'un des organes réels de ces menaces.

Malgré que votre suprême conviction soit déjà formée, et même officiellement déclarée par votre lettre du 15 Juillet, sur l'injustice dont je suis l'objet, l'enquête que je réclame ne sera pas inutile pour motiver, auprès du public impartial, l'énergique mesure que je sollicite. La sanction que vient d'accorder à cette iniquité un corps avec lequel je n'avais jamais eu le moindre conflit, et qui devait sembler, même à mes yeux, disposé à l'équité envers moi, pourrait donner, sans cette discussion spéciale, une sorte de consistance aux insinuations calomnieuses que des ennemis peu scrupuleux destineront sans doute à pallier une telle spoliation. Cette crainte devient d'autant plus naturelle que l'on a affecté envers moi une certaine impartialité, en me maintenant comme répétiteur, tandis qu'on m'écartait comme examinateur ; ce qui tend à persuader aux personnes mal informées que ma conduite n'est point aussi irréprochable pour l'un de ces offices que pour l'autre. Tous les esprits clairvoyants aperçoivent, sans doute, que cette apparente modération tient surtout au peu d'importance pécuniaire de la première charge, pendant que la seconde constitue mon principal moyen d'existence : si on parvenait à consommer ma ruine sous ce dernier aspect, on compléterait aisément, l'année suivante, l'arrêt destructeur prononcé par M. Arago. Mais beaucoup d'hommes estimables, dont l'opinion ne saurait m'être indifférente, pourraient ainsi se laisser prévenir aujourd'hui contre moi, faute de connaître assez la marche habituelle des intrigues scientifiques.

Déjà pénétré, Monsieur le Ministre, d'une inaltérable reconnaissance pour la juste fermeté, si rare de nos jours, que vous avez jusqu'ici développée en ma faveur, j'attends avec confiance l'intervention quelconque que votre haute sagesse croira maintenant la plus propre à empêcher la consommation d'une iniquité réprouvée d'avance par votre lettre officielle du 15 Juillet dernier.

Malgré le nouveau vote, le jugement favorable dont vous m'avez alors honoré me reste nécessairement applicable, puisqu'aucune accusation n'avait pu, à cette époque, être formulée contre moi, et que depuis je suis toujours demeuré dans un calme parfait, espérant sans impatience une prochaine et inévitable réparation. La prudence qui vous a conduit à faire cette fois accomplir une telle nomination dès le début de l'année scolaire, m'indique assez que vous vous êtes ainsi réservé d'utiliser les six mois qui restent encore jusqu'au concours de 1845 pour introduire, avec maturité, dans cet important service public, les modifications propres à garantir la stabilité et l'indépendance indispensables, quelque résolution que vous croyez devoir finalement adopter sur ma proposition formelle de *reprendre désormais, d'une manière directe et exclusive, la libre nomination annuelle de tous les fonctionnaires temporaires de l'École polytechnique et surtout des examinateurs d'admission, sauf à provoquer, à ce sujet, quand vous le jugerez utile, le simple avis préalable du Conseil de perfectionnement.*

Daignez agréer, Monsieur le Ministre, le respectueux hommage de

Votre dévoué serviteur,

AUGUSTE COMTE,

RÉPÉTITEUR D'ANALYSE ET EXAMINATEUR D'ADMISSION A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

10, rue Monsieur-le-Prince.

A monsieur le général de Lamoricière,
ministre de la guerre.

(Copie conforme.) (Personnelle.)

Paris, le Dimanche 16 Juillet 1848.

Citoyen Ministre,

Vous ayant écrit lundi dernier pour vous demander une audience immédiate, destinée à vous soumettre une réclamation très urgente, je n'ai encore obtenu aucune réponse. Ce silence, contraire à tous les usages ministériels, et particulièrement inattendu envers votre ancien maître, me fait présumer que déjà vous tentez spontanément d'empêcher la nouvelle iniquité indiquée dans mon billet.

Pour fortifier cette disposition, j'accuse aujourd'hui de prévarication formelle le Conseil de perfectionnement de l'École polytechnique, au sujet de sa récente présentation quant aux examinateurs d'admission. Afin de mieux préciser cette accusation, je dois ajouter que la grande majorité de ce Conseil ne me paraît ici coupable que de faiblesse ou de négligence, sous les menées de MM. Mathieu, Liouville et Regnault, auxquels j'impute directement la malversation. Je vous demande d'instituer, à cet égard, une enquête spéciale, où je puisse vous démontrer tout ce que je viens d'avancer.

Vous pouvez déjà concevoir cette affaire sous son vrai jour, en la rattachant à ma spoliation de 1844, qui se trouve ainsi irrévocablement consommée. M. le maréchal Soult, dont je ne craindrais pas, au besoin, d'invoquer le témoignage, soumit alors l'ensemble de ce conflit à un examen approfondi, d'après lequel il blâma avec énergie la conduite de mes ennemis, dans une lettre officielle du 15 Juillet 1844, où il refusait expressément de sanctionner la persécution organisée contre moi. Sa noble

fermeté a dû laisser, au ministère de la guerre, des traces qui vous fourniraient des renseignements préalables. Les trois lettres que je lui adressai sur ce sujet, en 1844, les 25 Janvier, 30 Mai, et 19 décembre, suffiraient pour caractériser cette lutte. Si elles ne se trouvaient plus dans les cartons du ministère, il doit en exister, à l'École polytechnique, des copies textuelles que je fis alors à la prière de M. le général Rostolan, qui les a ensuite laissées à son successeur, comme pièces officielles. Elles vous expliqueront la principale origine de ma spoliation, qui, outre de coupables animosités personnelles, entièrement étrangères à mon service polytechnique, punit surtout mes efforts philosophiques pour réformer notre absurde régime scientifique.

Quoique une légalité vicieuse ait empêché le ministre de 1844 de me garantir autant que la justice lui semblait l'exiger, il n'osa point adopter la mesure décisive que je lui proposais, de retirer aux Conseils polytechniques toute présentation des examinateurs d'admission, dès lors nommés directement par le ministre. Il crut avoir assez contenu l'essor ultérieur des intrigues scientifiques en transférant les choix au Conseil de perfectionnement. Mais l'expérience actuelle prouve l'insuffisance de cette amélioration. Les coupables haines qui me poursuivent depuis huit ans ne peuvent céder qu'à la mesure que je propose de nouveau. Elle devient aujourd'hui plus facile en même temps que plus urgente, d'après la profonde altération des préjugés publics en faveur des corporations scientifiques. Ces abus peuvent être maintenant réprimés, par le pouvoir central, sans susciter les clameurs empiriques qui entravaient, il y a quatre ans, une telle fermeté.

Ce cas fournirait une heureuse occasion partielle de revenir aux vrais principes administratifs, qui prescrivent de ne demander à des assemblées irresponsables, surtout scientifiques, que des renseignements ou des avis, sans leur conférer aucune décision, surtout personnelle. Outre les menées criminelles dont je m'engage à constater l'existence, cet acte du Conseil polytechnique témoigne une incapacité radicale, directement nuisible à un important service. Car, on confie ainsi un office très difficile à des jeunes gens dépourvus de toute expérience didactique, et pleinement étrangers à la connaissance des hommes, indispensable à des fonctions où il

faut écarter les trois quarts des concurrents. Leur empressement à solliciter, ou du moins à accepter sciemment, une succession résultée d'une spoliation notoire, suffirait pour prouver qu'ils ne remplissent pas mieux les conditions morales que les conditions intellectuelles d'une charge qui exige surtout une austère probité et une fermeté inébranlable.

L'intérêt public m'oblige donc, encore plus qu'une légitime défense, d'insister, auprès d'une autorité supérieure aux passions pédantocratiques, pour signaler, à cette occasion, la réforme nécessaire de notre régime polytechnique. Ce régime contribue beaucoup à la notable décadence d'une école déjà inférieure à la réputation que lui mérita sa noble institution républicaine. Tombé sous l'empire d'une classe sans élévation morale ni mentale, ce précieux établissement subit une dégénération rapide, qui réclame une active intervention du Gouvernement. Je m'estimerais heureux si mon infortune particulière éveillait cette indispensable sollicitude. C'est pourquoi je dois insister sur l'enquête que je vous demande, et dont je vous démontrerai la nécessité dans l'entrevue spéciale que je persiste à réclamer. Avant de soumettre enfin l'ensemble de cette grave affaire au suprême jugement de l'opinion publique, je dois épuiser tous les moyens réguliers d'obtenir justice ou réparation.

Salut et fraternité,

AUGUSTE COMTE,

AUTEUR DU *Système de philosophie positive*

10, rue Monsieur-le-Prince.

PRIÈRES QUOTIDIENNES

L'amour pour principe,
et l'ordre pour base :
Le progrès pour but.

Ordre et progrès.
Vivre pour autrui.
Vivre au grand jour.

PRIÈRES QUOTIDIENNES

Instituées le Vendredi-Saint, 10 Avril 1846

Revues d'abord le 6 Avril 1849, puis le 26 Août 1853, enfin le 25 Décembre 1855 (après le dépôt de mon Testament), et complètement récrites le Vendredi-Saint 10 Avril 1857.

PRIÈRE DU MATIN (de 5 heures 1/2 à 6 heures 1/2).

COMMÉMORATION (40 minutes), à genoux devant son *autel*.

PRÉAMBULE (5 minutes).

1° Image normale de la veille.

Ce culte d'amour et de reconnaissance ne peut jamais cesser de me soulager et surtout de m'améliorer.

Il est encore meilleur d'aimer que d'être aimé.
Il n'y a rien de réel au monde qu'aimer.

Oh amanza del solo amore, o diva,
Non è l'affezione mia tanto profunda
Che basti à render voi grazia per grazia.

2° Image exceptionnelle de la veille.

C'est uniquement à toi, ma sainte Clotilde, que je dois de ne pas quitter la vie sans avoir dignement éprouvé les meilleures émotions de la nature humaine. Une incomparable année fit spontanément surgir le seul amour, à la fois pur et profond, que comportât ma destinée. L'excellence de l'être adoré permit à ma maturité, mieux traitée que ma jeunesse, d'entrevoir, dans toute sa plénitude, le vrai bonheur humain : *Vivre pour autrui.* Voilà le vrai bonheur, comme le vrai devoir ! Toi seule m'enseignas à fondre leurs formules ! Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ? Pour devenir un parfait philosophe, il me manquait surtout une passion, à la fois profonde et pure, qui me fit assez apprécier la partie affective de la nature humaine.

On se lasse de penser, et même d'agir ; jamais on ne se lasse d'aimer, ni de le dire.

Au milieu des plus graves tourments qui puissent jamais résulter de l'affection, je n'ai pas cessé de sentir que l'essentiel pour le bonheur c'est toujours d'avoir le cœur dignement rempli... même de douleur, oui même de douleur, de la plus amère douleur.

Sagrada es yà mi passion.
La divinizó la muerte !

COMMÉMORATION SPÉCIALE (15 minutes).

Méditation sur nos principaux souvenirs propres à ce jour de la semaine, sous les images normales qui s'y rapportent.

Sagrada es yà, etc.

Mai non l'appresentó natura odarte
Piacer, quanto le belle membra in ch'io
Rinchiusa fui e che son terra sparte :
E, se'l sommo piacer si ti fallio
Per la mia morte, qual cosa mortale
Dovrà poi trarre te nel suo disio ?

COMMÉMORATION GÉNÉRALE (20 minutes).

Image principale de ce jour.

Non, quella ch'm paradisa la mia mente, ta mort même ne rompra jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime et mon respect.

Revue chronologique de tous nos souvenirs essentiels d'après les passages correspondants de nos lettres.

Je suis venue, Monsieur, pour vous remercier de votre charmant cadeau (Sa visite du Lundi 2 Juin 1845, avec sa mère et son frère).

INITIATION FONDAMENTALE.

Juin. — *Estime.* Laissez-moi librement travailler à votre perfectionnement, puisque c'est ma principale manière de m'occuper de votre bonheur, qui me sera toujours cher, à quelques degrés et sous quelques formes que j'y puisse concourir (Ma lettre du 6 Juin).

Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent (Sa *Lucie*, publiée le 20 Juin).

Juillet. — *Confiance.* Mon cœur voit finalement en vous, dans la réalité présente, une parfaite amie, et, dans mes rêves d'avenir, une sainte épouse (Ma lettre du 3 juillet).

Je vous tends la main bien sincèrement, je vous suis tendrement dévouée, et j'aurai toujours du plaisir à vous procurer, dans nos relations, tout le bonheur dont je puis disposer : à vous de cœur (Sa lettre du 4 Juillet).

Aout. — *Affection.* Mon essor direct de l'amour universel s'accomplit sous la stimulation continue de notre pur attachement (Ma lettre du 5 Août).

Adieu, cher et digne ami ; vous voyez que je vous apprécie, et que je crois en vous : comptez sur le cœur de Clotilde de Vaux (Sa lettre du 11 Août).

A chaque suspension de mon travail, votre chère image revient

doucement s'emparer de moi : loin de nuire ensuite à ma méditation, elle la soutient et l'anime (Ma lettre du 26 Août).

CRISE DÉCISIVE.

Septembre. — Si vous croyez pouvoir accepter toutes les responsabilités qui s'attachent à la vie de famille, dites-le-moi, et je déciderai de mon sort... Je vous confie mon reste de vie (Sa lettre du 5 Septembre).

Voilà mon plan de vie : l'affection et la pensée (Sa lettre du 6 Septembre).

Hélas ! je me sens encore impuissante pour ce qui dépasse les limites de l'affection. Personne ne vous appréciera comme je le fais ; et, ce que vous ne m'inspirez pas, aucun homme ne me l'inspire : mais le passé me fait encore mal, et j'ai eu tort de vouloir le braver. Soyez généreux à tous égards, comme vous l'êtes à certains. Laissez-moi le temps et le travail, nous nous exposerions à de cruels regrets maintenant (Sa lettre du 8 Septembre).

Depuis la Sainte-Clotilde, vrai début de nos relations suivies, aucune pensée charnelle n'avait jusqu'alors, soit en votre présence, soit même en votre absence, jamais troublé mon intime adoration. Je reprends donc sans effort mes chères habitudes de tendresse chevaleresque (Ma lettre du 10 Septembre).

Je sens combien je vous aime de cœur en vous voyant souffrir (Sa lettre du 13 Septembre).

J'ai compris, mieux que personne, la faiblesse de notre nature, quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé, qui soit inaccessible aux passions... Il me reste au moins des sources d'enseignement pour les autres : c'est encore un intérêt réel dans ma vie ; je veux l'exploiter... Comptez sur tout ce que j'ai de bon et d'affectueux dans le cœur (Sa lettre du 14 Septembre).

Je vous envoie le don du cœur, accommodé suivant la simple nature : la pensée est le seul artiste qui puisse orner ces riens-là. Mon profit à moi, c'est de vous faire plaisir, et de me pénétrer de la sincérité de votre attachement, auquel je mets tout son prix (Sa lettre du 25 Septembre).

Je n'ai encore rencontré qu'en vous l'équité unie à d'amples besoins du cœur... Que ne vous ai-je connu plus tôt (Sa lettre de Garges) !

Aimons-nous profondément, chacun à sa manière ; et nous pourrons encore être vraiment heureux l'un par l'autre (Ma lettre du 2 Octobre).

TRANSITION FINALE.

Octobre. — *Épanchement total.* Cheminons appuyés l'un sur l'autre, mon cher philosophe ; laissons le temps nous guider et nous faire (Sa lettre du 4 Octobre).

Vos lettres me font toujours du plaisir et du bien... Adieu, cher homme, aimez-moi, et soyez sûr que je vous le rends bien (Sa lettre du 18 Octobre).

Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des sentiments (Sa lettre du 25 Octobre).

Voilà ce que je comprends le mieux du dix-neuvième siècle : c'est la tendance universelle des êtres vers la raison toute simple. En voyant les plus modestes intelligences participer naturellement et sans efforts à toutes les clartés obtenues, je sens chaque jour davantage que la science a seulement besoin de résider au sommet des sociétés pour les enrichir tout entières : et, ma foi, je me console de n'être pas initiée aux merveilles du carré de l'hypothénuse (Sa lettre du 30 Octobre).

Novembre. — *Abandon sans réserve.* S'il vous fallait ne m'aimer qu'un quart d'heure par jour pour votre repos, je souhaiterais, de tout mon cœur, que la chose eût lieu demain (Sa lettre du 2 Novembre).

Je me chauffe et je me vêtis en femme délicate, grâce à vous (Sa lettre du 8 Novembre).

A vous, en retour, la pensée si douce d'avoir ranimé un être anéanti, d'avoir versé du baume dans un cœur ulcéré (Sa lettre du 9 Novembre) !

Que ne suis-je sûre de vous rendre heureux par des liens plus intimes ! je n'hésiterais pas à les former (Sa lettre du 18 Novembre).

Vous êtes le meilleur des hommes ; vous avez été pour moi

un ami incomparable ; et je m'honore, autant que je me tiens heureuse de votre attachement (Sa lettre du 23 Novembre).

C'est donc uniquement à vous, ma Clotilde, que je devrai de ne pas quitter la vie sans avoir dignement éprouvé les meilleures émotions de la nature humaine (Ma lettre du 24 Novembre).

Décembre. — *Familiarité continue.* Rallions-nous habituellement, ma Lucie, à ces sublimes conceptions, qui rattachent directement notre affection mutuelle à l'ensemble de l'évolution humaine (Ma lettre du 9 Décembre).

Comptez sur l'attachement le plus tendre que je puisse éprouver... J'ai pour vous aujourd'hui plus que le cœur d'une parente... Il faut ne pouvoir pas vous rendre heureux pour ne pas le faire... Quel que soit notre sort, j'espère que la mort seule rompra le lien fondé sur mon affection, mon estime et mon respect (Sa lettre du 10 Décembre).

Cette incomparable année a fait surgir en moi le seul amour, à la fois pur et profond, que comportât ma destinée. L'excellence de l'être adoré permet à ma maturité, mieux traitée que ma jeunesse, d'entrevoir, dans toute sa plénitude, le vrai bonheur humain (Ma lettre du 26 Décembre).

ÉTAT NORMAL.

(IMAGES SPÉCIALES ET FIXES.)

Janvier. — *Intimité complète.* Vous avez le cœur d'un chevalier, mon excellent philosophe (Sa lettre du 18 Janvier).

Nous avons tous encore un pied en l'air sur le seuil de la vérité... Je ne peux puiser ma morale que dans mon cœur, et l'édifier que sur le pur sentiment. C'est assez le lot d'une femme, au reste. Elle gagne à marcher modestement derrière le convoi des novateurs, dût-elle y perdre un peu de son élan... Si j'étais un homme, vous auriez en moi un disciple enthousiaste : je vous en offre, en indemnité, une sincère admiratrice (Sa lettre du 15 Janvier).

Votre noble ascendant a profondément lié l'essor habituel de mes plus hautes pensées à celui de mes plus tendres sentiments. Ne soyez donc pas surprise que je veuille secrètement inaugurer

ce seizième service annuel par un souvenir spécial de ma bien-aimée. Cette courte effusion doit me préparer mieux au ministère que je vais remplir, en faisant spontanément prévaloir la disposition d'âme la plus favorable à mon office philosophique (Ma lettre du 25 Janvier).

Février. — *Parfaite identité.* Votre cœur est le sanctuaire où je dépose tout ce qui constitue ma vie : les petits comme les grands événements, tout vous en est connu ; et vous savez que je n'ai encore fait de mal qu'à moi (Sa lettre du 12 Février).

Dans mes heures de souffrance, votre image plane toujours devant moi (Sa lettre du 23 Février).

Les âmes ardentes et scrupuleuses rencontrent bien des Golgotha dans ce monde ; mais, du moins, elles échappent souvent aux regrets comme aux remords (Sa lettre du 24 Février).

Mars. — *Union définitive.* Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons (Sa lettre du 2 Mars).

J'ai beaucoup de choses amicales à vous dire. Il faut que je cesse pour aujourd'hui. Recevez l'éternelle assurance de ma tendresse (Fin de sa 86e et dernière lettre, du 8 Mars 1846).

Pour devenir un parfait philosophe, il me manquait surtout une passion, à la fois profonde et pure, qui me fît assez apprécier la partie affective de la nature humaine (Ma lettre du 11 Mars).

Au milieu des plus graves tourments qui puissent jamais résulter de l'affection, je n'ai pas cessé de sentir que l'essentiel pour le bonheur c'est toujours d'avoir le cœur dignement rempli (Ma 95me et dernière lettre, des 18 et 20 Mars 1846).

Vous me donnerez une boucle de vos cheveux (Son effusion verbale du 20 Mars).

Vous m'avez aujourd'hui fait profondément sentir le prix de notre noble pureté, qui nous a permis, devant votre mère, de tenir tendrement votre main dans les miennes, pendant que je contemplais l'angélique physionomie dont l'altération passagère rend plus touchante la suave beauté (Fin de ma dernière lettre).

Je n'ai pas de beauté, j'ai seulement un peu d'expression (Son effusion verbale du 22 Mars).

CONCLUSION !

Avril ! — Je voudrais bien aller coucher chez vous (Son vœu du 1er Avril matin devant sa mère).

Vous avez été méconnue, mais je vous ferai apprécier... Non, jamais aucune autre... (Mon effusion verbale du 2 Avril, devant sa famille, après son extrême-onction).

Vous n'aurez pas eu une compagne longtemps ! (Pendant notre unique nuit, du 2 au 3 Avril 1846 !)

Madame, vous aimez votre fille comme un objet de domination, et non pas comme un objet d'affection (Ma remontrance à sa mère, devant elle, le 4 Avril).

Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité !... (Ses dernières paroles distinctes, nettement répétées cinq fois de suite, le Dimanche soir 5 Avril 1846, vers trois heures, une demi-heure avant d'expirer !!!)

Oui, ta mort même consolide à jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime, et mon respect !

Sagrada es yà, etc.

EFFUSION (20 minutes).

1° A genoux devant ses fleurs (5 minutes).

Image du 27 Août 1851. — Noble et tendre patronne, *quella ch' imparadisa la mia mente*, ton adorable influence éternelle a profondément amélioré l'ensemble de ma nature, morale, intellectuelle, et même physique. Je te remercie surtout de m'avoir spontanément inspiré cette pureté dont, jusqu'à toi, j'ignorais le vrai prix, mais qui, j'espère, continuera de te survivre sans altération, grâce à la persistance naturelle de ton involontaire ascendant. Ton angélique inspiration doit de plus en plus dominer tout le reste de ma vie, tant publique que privée, pour présider encore à mon inépuisable perfectionnement en épurant mes sentiments, agrandissant mes pensées, ennoblissant ma conduite.

Image finale. — Morte, comme vivante, ma sainte Lucie, tu

dois toujours rester le vrai centre de la seconde vie dont je te suis essentiellement redevable. Ta douloureuse transformation d'une triste existence en une glorieuse éternité ne doit jamais altérer la devise familière que je t'ai fait agréer, amour et respect éternels !

Image du 27 Août 1856.

Ah ! se'l sommo piacer si mi fallio
Per la tua morte, qual cosa mortale
Potrà mai trarre me nel suo disio ?
Oh, nulla, nulla, giammai.
Es hombre vil, es infame,
El que, solamente atento
A lo bruto del deseo,
Viendo perdido lo mas
Se contenta con lo ménos !

2° Debout près de l'autel (10 minutes).

Image du 5 Octobre 1851. — Ma chère fille, qu'elle fut bientôt détruite l'incomparable félicité que t'apporta si tard un lien saintement exceptionnel (je me suis assez plaint, c'est toi que je dois plaindre) ! Pour moi-même, elle n'est pas détruite, elle n'est que transformée ; elle est maintenant inaltérable. Malgré la catastrophe, ma situation finale a de plus en plus surpassé tout ce que je pouvais espérer, et même rêver, avant toi. Surtout, ma vertueuse passion ne doit jamais perdre son aptitude naturelle à seconder activement la haute mission sociale qui, dès lors m'absorbant tout entier, put seule m'offrir une sainte compensation personnelle, de plus en plus précieuse à mesure que tu t'y trouves mieux incorporée. Les devoirs du chaste époux continuèrent à fortifier ceux du philosophe, quand je dus cesser de travailler à ton perfectionnement pour aspirer à ta glorification.

Image du 11 Février 1852. — Cher ange méconnu, ton admirable ascendant ne devint dignement appréciable qu'en me disposant toujours à mieux servir le Grand Etre auquel je te sens irré

vocablement incorporée, et dont tu m'offres la meilleure personnification. Pendant une année sans pareille, ta douce impulsion spontanée a profondément facilité le plein essor du vrai caractère finalement propre à ma philosophie ; la systématisation réelle de toute l'existence humaine d'après la prépondérance fondamentale du cœur sur l'esprit, en consacrant l'intelligence au service continu de la sociabilité.

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ; le Progrès pour but. L'Amour cherche l'ordre et pousse au progrès ; l'Ordre consolide l'amour et dirige le progrès ; le Progrès développe l'ordre et ramène à l'amour.

Un, union, unité, continuité ; *deux*, arrangement, combinaison ; et *trois*, évolution, succession.

L'amour universel, assisté par la foi démontrable, dirige l'activité pacifique.

L'homme devient de plus en plus religieux.

Agir par affection, et penser pour agir.

En rapportant tout à l'Humanité, l'unité devient plus complète et plus stable qu'en s'efforçant de tout rattacher à Dieu.

La soumission est la base du perfectionnement.

Adieu, ma chaste compagne éternelle ! Adieu, ma bien-aimée Lucie ! Adieu, mon élève chérie et ma digne collègue !

(Souvenirs intercalés de mon vieil ami Charles Bonnin et de sa malheureuse fille Victoire.)

C'est à moi d'obtenir, par mes nobles travaux, que ton nom devienne inséparable du mien, dans les plus lointains souvenirs de l'humanité reconnaissante.

La pierre du cercueil est ton premier autel.

Addio, sorella ! Addio, cara figlia ! Addio, casta sposa ! Addio, sancta madre ! Vergine-madre, figlia del tuo figlio, Addio !

Oh, amanza, etc.

(Reproduction, à genoux, les yeux ouverts, de la seconde partie du préambule, sous l'image fixe du 11 Février 1852).

3e CONCLUSION (5 minutes).

A GENOUX DEVANT L'AUTEL RECOUVERT.

I. — (Tableau général de ma vraie famille, objective et subjective, réunie, avec mes principaux disciples, le Dimanche 4 Septembre 1870, à Montpellier, dans le seul domicile où se rapportent mes souvenirs du pays natal).

La vénérable image de Rosalie Boyer s'est de plus en plus combinée avec l'aimable présence de Clotilde de Vaux, d'abord dans ma visite hebdomadaire à la tombe chérie, ensuite pendant mes prières quotidiennes.

II. *Images de la tombe chérie.* — Rosalie, Lucie, Sophie, votre vertueux ensemble, désormais inaltérable, doit toujours m'offrir le meilleur type de la vraie nature féminine. Sous votre inspiration continue, j'ai mieux systématisé l'influence, publique et privée, du sexe affectif, comme le premier fondement de la régénération finale. Celle de vous qui survit ranime, à son insu, la sainte impulsion des deux autres, par le doux spectacle continu de notre état normal, l'intelligence et l'activité librement subordonnées au sentiment. Puisse ma juste gratitude publique rendre vos trois noms également inséparables du mien pour la Postérité reconnaissante ! J'osai publiquement terminer ma construction religieuse en chargeant tous mes disciples des deux sexes d'obtenir, comme principale récompense de mes services, ma solennelle inhumation au milieu de vous trois, au nom du Grand-Être auquel nous serons irrévocablement incorporés.

Que ne ferais-je point, ma sainte Lucie, pour avoir pleinement mérité la commune tombe devant laquelle viendra dignement s'incliner le drapeau collectif de l'Occident régénéré !

III. — *(A mon éternelle compagne). Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te !*

(A l'Humanité dans son temple, devant son grand autel). Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te !

(A ma noble patronne, comme personnifiant l'Humanité).

Vergine-madre, Figlia del tuo figlio, amem te plus quàm me, nec me nisi propter te !

Tre dolci nome ha' in te raccolti
Sposa, madre, e figliuola !

(PETRARCA).

(Introduit le Dimanche 25 César 69.)

IMAGES HEBDOMADAIRES (51).

31 NORMALES.

LUNDI. — 2 Juin 1845, 30 Juin, 25 Août.
MARDI. 29 Avril 1845, 12 Août, 26 Août, 31 Mars 1846 (14 Avril 1846).
MERCREDI. — 27 Août 1845, 12 Novembre, 14 Janvier 1846, 11 Février, 1er Avril.
JEUDI. — 26 Juin 1845, 28 Août, 16 Octobre, (28 Août 1851) (1).
VENDREDI. — 16 Mai 1845, 18 Juillet, 8 Août, 29 Août, 20 Mars 1846.
SAMEDI. — 11 Octobre 1845, 7 Février 1846, 28 Février, 7 Mars, 28 Mars.
DIMANCHE. — 7 Septembre 1845, 5 Octobre, 29 Mars 1846 (4 Avril 1847).

20 EXCEPTIONNELLES.

LUNDI. — 9 Juin 1845, 30 Mars 1846.
MARDI. — 13 Mai 1845, 25 Novembre, (3 Juin 1851), (3 Juin 1856).
MERCREDI. — 2 Juillet 1845, 20 Août, 3 Septembre, (15 Avril 1846), (11 Avril 1855).
JEUDI. — 24 Avril 1845, 2 Avril 1846 !
VENDREDI. — 3 Avril 1846 ! (11 Janvier 1856), (10 Avril 1857).
SAMEDI. — 6 Décembre 1845, 14 Février 1846, 4 Avril !
DIMANCHE. — 5 Avril 1846 !!!

PRIÈRE DU SOIR (une demi-heure).

(*Au lit, sur mon séant*).

1° COMMÉMORATION (10 minutes).

Souvenir précieux de ma jeunesse, compagnon et guide des

(1) Introduite le Jeudi 1er César 69.

heures saintes qui ont sonné pour moi, rappelle toujours à mon cœur les cérémonies grandes et suaves de la chapelle du couvent !... (Son inscription de 1837 sur la *Journée du chrétien* qu'elle me donna, le Dimanche 29 Mars 1846, comme son livre usuel au couvent de la Légion d'Honneur, rue Barbette.)

Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité !!! (Ses dernières paroles, que j'inscrivis sur ce même livre, devant Sophie, une heure et demie après que nous les entendîmes).

Image principale du jour. — Oui, ta mort même consolide à jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime, et mon respect.

Mai non t'appresentô, etc.
Oh amanza, etc.

2° Effusion (15 minutes).

Image du 28 Février 1852. — Sous ta puissante invocation, la plus douloureuse crise de ma vie intime m'a finalement rendu meilleur, à tous égards, en développant, quoique seul, les saints germes dont je dus surtout à toi l'évolution tardive mais décisive. L'âge des passions privées fut alors terminé pour moi : pouvait-il plus dignement finir ? Je dus depuis me livrer exclusivement à l'éminente passion, qui, dès mon adolescence, a toujours voué ma vie au service fondamental de l'Humanité. Poursuivant ma sublime mission, je dois constamment bénir ta salutaire influence, qui ne pourra jamais cesser de présider à mon principal perfectionnement. La prépondérance systématique de l'amour universel, graduellement émanée de ma philosophie, n'aurait pu sans toi me devenir assez familière, malgré l'heureuse préparation déjà résultée de l'essor spontané de mes goûts esthétiques.

Mes intimes satisfactions ne durent dès lors provenir que d'un culte assidu des purs et nobles souvenirs que me laissa, pour toujours, notre incomparable année de vertueuse tendresse réciproque. Ce culte d'amour et de reconnaissance ne peut jamais cesser de me soulager et surtout de m'améliorer. Sous tes diverses images, toujours tu m'y rappelleras combien, malgré la catastrophe, ma situation finale surpasse tout ce que je pouvais espé-

rer, et même rêver, avant toi. Plus se développe l'harmonie sans exemple que je te dois entre ma vie privée et ma vie publique, mieux tu t'incorpores, aux yeux de mes vrais disciples, à chaque mode de mon existence. Notre parfaite identification deviendra la meilleure récompense de tous nos services, peut-être même avant que la bannière universelle vienne solennellement s'incliner sur notre commun cercueil.

Image du 20 Août 1851.

Ah ! se'l sommo piacer si mi fallio
Per la tua morte, qual cosa mortale
Potrà mai trarre me nel suo disio !

(Reproduction de la seconde partie du préambule du matin).

Addio, la mia Béatrice ! Addio, Clotilde ! Addio, Lucia ! Addio, quella ché mparadisa la mia mente, Addio !

(*Image de la tombe chérie*). La pierre du cercueil est ton premier autel.

Tre dolci nomi, etc.

La soumission est la base du perfectionnement.

3e Conclusion (5 minutes).

(*Couché.*)

(*Image principale du jour*). Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.

Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des sentiments.

Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons.

L'Amour pour principe, et l'Ordre pour base ; le Progrès pour but.

Vergine-madre, Figlia del tuo figlio, Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te !

Vivre pour autrui. — La Famille, la Patrie, l'Humanité.
— Vivre au grand jour.

PRIÈRE DU MILIEU DE LA JOURNÉE.

(A 10 heures 1/2 précises. — 20 minutes).

1° Commémoration (10 minutes).

Image du 7 Mars 1846.

Oh ! amanza, etc.

(Sa dernière lettre). Mon cher ami, voici le reste des forces dont je comptais vous donner la meilleure part. La bonne Sophie en a eu l'étrenne, et vous aura raconté mon acte d'autorité pour *les roses*. Je m'en trouve très bien, en y suppléant par l'eau de riz et le coing. Je voulais, depuis longtemps, vous parler de vous ; et hier j'espérais en avoir la force. Mais, c'est une chose arrêtée, malgré toute la tendresse qui me pousse vers vous, votre exaltation me contraint à revenir à la plume.

Cher ami, votre attachement me rend bien heureuse, et souvent bien penseuse. Je me demande si quelque jour vous ne me demanderez pas compte de ces distractions violentes jetées au milieu de votre vie publique. D'un lien qui devait être tout douceur, vous faites une sorte d'astringent pimenté qui dissipe votre temps, votre pensée, et qui ne réagit que sur moi. Vous vous trompez quand vous dites que l'amitié n'aime pas : je n'ai jamais osé être moi-même avec vous (et ne revenez pas aux causes vulgaires ou grossières que vous avez supposées jadis) ; quand je me sers du mot *oser*, c'est qu'il convient parfaitement. Si nous étions tous les deux calmes, je vous prouverais que l'amitié sait être tendre et brave. Voilà pourquoi je patronne notre attachement de tous les titres les plus doux et les plus saints : c'est pour l'amener à me faire place à vos côtés, au coin du feu.

Tout cela demande à être développé, et je vous promets que cela m'occupera tout de suite que je pourrai l'être. J'ai des visites de sabre pour deux jours ; je ne sais trop quel bien cela me fera.

J'ai beaucoup de choses amicales à vous dire. Il faut que je cesse pour aujourd'hui. Recevez l'éternelle assurance de ma tendresse.

Oui, ma noble patronne, je la reçois respectueusement, comme le principal trésor de toute ma seconde vie.

(Image finale).

Illa, graves oculos conata attollere, rursùs
Deficit : infixum stridit sub pectore vulnus.
Ter sese attollens, cubitoque adnixa, levavit :
Ter revoluta toro est, oculisque errantibus alto
Quæsivit cælo lucem, in gemuitque repertâ.

(VIRGILE.)

(En baisant ma boucle portative de ses cheveux). Reconnaissance, Regrets, Résignation.— La soumission est la base du perfectionnement.

Image du 29 Avril 1845. — La vue a complété le charme de l'ouïe.... *Gli occhi smeraldi !*

(Sa première lettre). Vos bontés me rendent bien heureuse et bien fière, Monsieur, et je ne me sens pas la patience d'attendre une meilleure occasion pour vous dire tout le plaisir que m'a fait *Tom-Jones.*

Puisque votre supériorité ne vous empêche pas de vous faire tout à tous, je me réjouis de l'espérance de causer avec vous de ce petit chef-d'œuvre, et de pouvoir quelquefois recueillir, dans mon cœur et dans mon esprit, vos beaux et nobles enseignements.

Veuillez, Monsieur, agréer avec l'expression de ma reconnaissance, celle de ma très grande considération.

(Ma réponse). Madame, je ne saurais non plus attendre jusqu'à l'heureuse occasion de vous revoir pour vous témoigner combien je suis touché du précieux accueil dont vous daignez gratifier une légère marque d'attention que pouvait seul recommander une opportunité dignement empressée, d'ailleurs trop naturelle envers vous.

Le prix que vous voulez bien attacher à ma conversation m'enhardit à vous déclarer que je serais très satisfait de voir se multiplier de telles relations, autant que vous le croirez convenable.

J'ai souvent été jugé peu sociable, faute de trouver chez les autres une disposition d'esprit, et surtout de cœur, suffisamment en harmonie avec la mienne. Mais je n'en ai pas moins apprécié toujours ce doux échange de sentiments et de pensées comme la principale source du vrai bonheur humain, quand les conditions en sont dignement remplies. Le confiant abandon que je me plais à développer auprès de vos parents peut assez indiquer ma tendance naturelle à goûter convenablement votre aimable entretien. Outre l'élévation d'idées et la noblesse de sentiments qui semblent propres à toute votre intéressante famille, une triste conformité morale de situation personnelle constitue encore, entre vous et moi, des rapprochements plus spéciaux.

Veuillez, Madame, agréer, de nouveau, l'assurance bien sincère de l'affectueux respect de votre dévoué serviteur.

2° EFFUSION (7 minutes).

Image du 7 Mars 1846.

(A genoux).

DANTE.

Donna, se' tanto grande et tanto vali
Che, qual vuol grazia e a te non ricorre,
Sua disianza vuol volar senz'ali.
La tua benignità non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre.
In te misèricordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate.

(Assis).

PETRARCA.

Qual paura ho quando mi torna a mente
Quel giorno ch'i lasciai grave e pensosa
Ma donna e'l mio cor seco ! E non è cosa

Che si volentier pensi e si sovente.
I'la riveggio starsi umilemente
Tra belle donne, a guisa d'una rosa
Tra minor fior, ne lieta, ne dogliosa,
Come chi teme ed altro mal non sente.
Deposta avea l'usata leggiadria,
Le perle e le ghirlande e i panni allegri,
E'l riso e'l canto e'l parlar dolce umano.
Così in dubbio lasciai la vita mia !
Or tristi augurii, e sogni, e pensier negri
Mi danno assalto, piaccia a dio ch'invano !

(*Image de la tombe chérie*). La pierre du cercueil est ton premier autel.

PETRARCA.

Dolci durezze e placide repulse,
Piene di casto amor e di pietate,
Leggiadri sdegni, che le mie infiammate
Voglie tempraro (or me n'accorgo) e'nsulse.
Gentil parlar, ove chiaro rifulse
Con somma cortesia somma onestate,
Fior di virtù, fontana di beltate,
Ch'ogni basso pensier dal cor m'avulse.
Divino sguardo, da far l'uom félice,
Or fiero in affrenar la mente ardita
A quel che giustamente si disdice,
Or presto a confortar mia frale vita :
Questo bel variar fu la radice
Di mia salute, ch'altramente era ita.

3° Conclusion (3 minutes).

(*Image de la tombe chérie*). *Quella che' mparadisa la mia mente !* Vivre pour autrui. Voilà le vrai bonheur comme le vrai devoir. Toi seule m'enseignas à fondre leurs formules ! Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?

(*A mon éternelle compagne*). *Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te !*

(*A l'Humanité, dans son temple, devant son grand autel*). *Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te !*

(*Les sept maximes de ma patronne*). Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent.

Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?

J'ai compris, mieux que personne, la faiblesse de notre nature, quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé, qui soit inaccessible aux passions.

Il faut à notre espèce, plus qu'aux autres, des devoirs pour faire des sentiments.

Il n'y a, dans la vie, d'irrévocable que la mort.

Nous avons tous encore un pied en l'air sur le seuil de la vérité.

Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons.

(*A ma patronne, comme personnifiant l'Humanité*).

Vergine-madre, Figlia del tuo figlio,
Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te !
Tre dolci nome hà' in te raccolti
Sposa, madre, e figliuola !

Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince,
Le Vendredi, 16 Archimède 69 (10 Avril 1857).

AUGUSTE COMTE

Fondateur de la Religion de l'Humanité.
Né le 19 Janvier 1798, à Montpellier.

Universitas BIBLIOTHECA Maryland

CONFESSIONS ANNUELLES

DÉDICACE

A LA SAINTE MÉMOIRE

DE MON ÉTERNELLE AMIE

Madame CLOTILDE DE VAUX (née MARIE)

Morte sous mes yeux le 5 avril 1846

AU COMMENCEMENT DE SA TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE !

Oh, nostra vita, ch'é si bella in vista,
Com perde agevolmente in un mattino
Quel ch'è n molt' anni a gran pena s'acquista !
(PÉTRARCA).

RECONNAISSANCE, REGRETS, RÉSIGNATION

Paris le dimanche 4 octobre 1846.

NOBLE ET TENDRE VICTIME,

La constante pureté de notre affection me permet aujourd'hui de publier ce funèbre hommage sans y dissimuler aucunement l'auguste intimité propre à nos dernières semaines. Notre douloureuse destinée nous a du moins laissé toujours goûter la pleine conviction que tout loyal examen de notre conduite mutuelle augmenterait beaucoup nos droits respectifs à la cordiale vénération des âmes honnêtes. Quand l'Humanité recherchera, dans une scrupuleuse appréciation de ma vie privée, ces justes garanties morales qu'elle doit surtout exiger des vrais philosophes, l'ensemble de notre correspondance suffirait, au besoin, pour attester la sainteté continue d'un lien exceptionnel, également honorable à nos deux cœurs. Cette irréprochable conduite se trouve déjà récompensée

BIBLIOTHECA

dignement par ma profonde satisfaction de pouvoir ici proclamer mes plus intimes sentiments avec l'entière sincérité qui dirigea toujours la manifestation de mes pensées quelconques.

Ton admirable modestie, cédant enfin à mon affectueuse insistance, avait franchement accepté la juste dédicace de ma seconde élaboration philosophique, commencée, l'an dernier, sous la naissante stimulation de la noble tendresse qui, malgré la mort, continuera d'embellir tout le reste de ma mélancolique existence. Que ta mémoire sacrée reçoive donc cet hommage solennel d'une reconnaissance convenablement motivée, qui n'est plus contenue par tes touchants scrupules !

I. — Une anomalie involontaire, trop aisément explicable, a beaucoup retardé le plein essor des dispositions profondément affectueuses que me transmit une très tendre mère, si propre, hélas ! à devenir la tienne. D'après l'ensemble de ma fatale situation, mon cœur paraissait irrévocablement condamné à ne trouver habituellement une digne alimentation que dans l'exercice spécial, insuffisant quoique précieux, que ma carrière philosophique offre à l'amour universel. Sans notre tardive liaison, je n'eusse jamais apprécié assez l'énergique netteté qu'une juste application individuelle peut seule procurer aux principales affections.

Cette relation décisive de deux cœurs disposés à la plus pure harmonie avait été précédée, chez l'un et l'autre, par l'accomplissement spontané des diverses conditions indispensables à sa pleine efficacité. Avant notre première entrevue, j'avais entièrement recouvré, depuis plusieurs années, une irréprochable liberté morale, dans une crise d'autant plus définitive qu'elle fût, de ma part, involontaire ; et même je sentais déjà la profonde insuffisance du paisible isolement qui me parut d'abord si précieux. L'heureux essor simultané de mes goûts esthétiques, surtout envers le plus affectueux des beaux-arts, ne pouvait qu'indiquer, sans les satisfaire, les besoins exceptionnels de mon cœur. Mais ces dispositions personnelles ne m'auraient pas suffi si je n'eusse trouvé en toi une équivalente liberté et une pareille tendance. Longtemps avant notre contact, l'incomplète protection des lois t'avait spontanément affranchie de l'indigne lien imposé à ta vertueuse obéissance. Tu te

trouvais ainsi replacée sous une pénible dépendance, qui n'était point habituellement adoucie par une juste appréciation de ton éminente nature, ni même par la respectueuse sollicitude due à tes malheurs exceptionnels.

Diversement poussés et autorisés tous deux à chercher enfin une affection complète, nos sympathies naturelles étaient donc fortifiées d'avance par la triste conformité de nos destinées domestiques, sans que mon infortune fût d'ailleurs équivalente à la tienne. Malgré sa récente origine, une intimité aussi préparée dut bientôt acquérir la consistance familière d'un ancien attachement, depuis que tu me connus assez pour oser m'écrire : *Je vous confie mon reste de vie*. Combien nous étions loin de prévoir alors la prochaine impuissance de cette précieuse mission !

A toi seule, ma Clotilde, j'ai dû ainsi, pendant une année sans pareille, l'expansion tardive mais décisive des plus doux sentiments humains. Une sainte intimité, à la fois paternelle et fraternelle, compatible avec nos justes convenances respectives, m'a permis de bien apprécier en toi, parmi tous les charmes personnels, cette merveilleuse combinaison de tendresse et de noblesse que peut être aucun autre cœur ne réalisa jamais à un tel degré. Cette excellence morale, convenablement assistée des plus hautes facultés de l'esprit féminin, était si heureusement complétée par la candeur et la dignité du caractère ! La contemplation familière d'une pareille perfection devait accroître, même à mon insu, mon ardeur systématique pour ce perfectionnement universel où nous placions tous deux le but général de la vie humaine, soit publique, soit privée.

Ceux qui savent que l'essor continu des instincts sympathiques constitue la principale source du vrai bonheur, personnel ou social, respecteront ici ma solennelle gratitude pour l'ineffable félicité que tu m'as dévoilée, et qui devait exercer une réaction durable sur mon amélioration morale. Suivant la tendance ordinaire des inclinations bien placées, la salutaire influence m'a spontanément rendu plus affectueux envers mes amis, et plus indulgent pour mes ennemis, plus doux avec mes inférieurs, et mieux subordonné à mes supérieurs. Loin d'amortir mon énergie antérieure, elle en a beaucoup augmenté l'efficacité : à la vigueur persévérante

que j'avais assez exercée, j'ai su dès lors joindre une patiente modération qui m'était trop peu familière. Je te dois ainsi, en grande partie, d'avoir supporté, sans aucun vain murmure, une infâme persécution, qui jadis m'eût poussé peut-être à une ardente explosion, inopportune quoique légitime.

Une sollicitude trop empirique a fait craindre que cet éveil inespéré de ma vie privée n'entravât ma vie publique. Ton extrême délicatesse était surtout préoccupée d'une telle opposition, qui, malgré mes fréquentes explications, t'inspira de si touchantes inquiétudes, jusque dans la dernière de tes inappréciables lettres. C'est pourtant sous cet aspect que je te suis, au fond, le plus redevable ; car, j'ai pu enfin, grâce à toi, réaliser, en un temps d'anarchie morale, cette pleine harmonie entre l'existence privée et l'existence publique, si indispensable à la fois au bonheur et à la dignité des âmes d'élite. Jusqu'alors, en effet, ma mission sociale m'avait seule fait supporter la profonde amertume de ma situation domestique. Sous ton impulsion spontanée, j'ai, au contraire, senti avec délices, que, par une tardive réciprocité, ma vie privée tendrait désormais à mieux développer ma vie publique.

Toute ma philosophie m'avait déjà disposé à cette grande réaction, en faisant dignement ressortir la juste prépondérance des affections domestiques dans l'ensemble du véritable essor moral. Nul n'a mieux apprécié que moi le principal danger des utopies actuelles, qui, rétrogradant vers le type antique par une folle ardeur de progrès, s'accordent à prescrire au cœur humain de s'élever, sans aucune transition, de sa personnalité primitive à une bienveillance directement universelle, dès lors dégénérée en une vague et stérile philanthropie, trop souvent perturbatrice. Rectifiant ces aberrations métaphysiques, la nouvelle philosophie place surtout la supériorité fondamentale de la morale moderne dans sa juste préoccupation de la vie privée comme source indispensable de l'éducation sympathique. Quand ce caractère du positivisme t'aurait été mieux connu, il eût bientôt dissipé les alarmes de ta consciencieuse affection sur un prétendu conflit de ma tendresse personnelle avec ma destination sociale.

Mais cette convergence spontanée des deux impulsions devait

surtout distinguer la seconde moitié de ma carrière philosophique, où je dois désormais m'adresser au cœur encore plus qu'à l'esprit, par la nature même du dernier effort fondamental qu'exige l'ensemble de ma mission. J'ose ainsi assurer que, indépendamment de toute inclination privée, jamais dédicace ne fut mieux méritée que celle-ci, puisqu'elle repose sur une participation réelle et puissante, quoique indirecte et involontaire.

En un temps où l'orgueil intellectuel constitue, au fond, le principal obstacle à une vraie régénération, nous fûmes tous deux assez heureusement organisés pour remettre l'esprit à sa juste place, en le ramenant envers le cœur à cette sage subordination qui constitue la base nécessaire d'une harmonie réelle et durable, individuelle ou collective. L'unité personnelle suppose l'ascendant du seul genre de dispositions qui puisse rallier tous les autres, et la solidarité sociale exige la prépondérance systématique de l'unique impulsion propre à faire converger toutes les individualités. Par elle-même, la suprématie du cœur ne tend point à étouffer le juste essor de l'esprit, mais à lui procurer une indispensable destination : au contraire, depuis la fin du moyen âge, le règne exceptionnel de l'esprit a trop souvent altéré l'essor moral, pour satisfaire une curiosité stérile, en développant une insociable vanité. C'est pourquoi le premier régime constitue seul l'état normal de notre économie, personnelle ou sociale, l'autre ne convenant qu'à la transition révolutionnaire, dont il forme le principal caractère. Telle est la conclusion nécessaire de la saine philosophie, quand sa marche naturelle l'élève enfin jusqu'au vrai point de vue social, essentiellement inaccessible à tous mes prédécesseurs.

Mon ouvrage fondamental a surtout consisté à établir ce grand principe, de façon à préparer sa juste application continue, en constituant l'irrévocable prépondérance, logique et scientifique, des conceptions sociales sur tous les autres ordres de spéculations réelles. C'est d'après une telle base que, suivant la destination essentielle de la vraie philosophie, le traité actuel procède directement à la systématisation finale de toute l'existence humaine, par la subordination nécessaire de l'esprit envers le cœur. A la vérité, ma principale tâche doit s'y borner à faire librement accepter à l'esprit lui-même un tel empire, dont l'avènement nor-

mal ne peut se passer de cette ratification volontaire. Mais pouvais-je espérer de jamais produire chez les autres une rénovation aussi difficile, si d'abord elle ne m'était pas devenue profondément familière? C'est ainsi, ma bien aimée, que je devais spécialement éprouver la précieuse réaction philosophique d'une vertueuse passion privée.

Par une heureuse coïncidence, cette inclination décisive surgit aussitôt que ma nouvelle élaboration exigea vivement un digne essor personnel des affections tendres. Dès notre première expansion, je te signalai naïvement la solidarité que déjà je sentais s'établir entre le cours de mes plus hautes pensées et celui de mes plus chers sentiments. Après avoir noblement consacré la première moitié de ma vie publique à développer le cœur par l'esprit, je voyais sa seconde partie vouée surtout à éclairer l'esprit par le cœur, sans les inspirations duquel les grandes notions sociales ne peuvent acquérir leur vrai caractère. Mais pouvais je aspirer à ces nouvelles lumières si je n'eusse dignement subi l'énergique ascendant du sentiment le mieux propre à dégager l'homme de sa personnalité fondamentale, en faisant dépendre d'autrui sa principale satisfaction? Combien j'ai chéri alors l'exception involontaire qui réservait à ma pleine maturité l'unique épreuve de ce suprême sentiment, dont un tel retard augmente l'efficacité morale, quand il comporte la sanction systématique d'une raison exercée. Si, d'abord, je déplorai l'inégalité de nos âges, ta supériorité me rassura bientôt sur une condition qui rendait notre intimité encore plus conforme à sa haute destination.

Toi seule m'as donc permis de développer convenablement cette réaction du cœur sur l'esprit, devenue indispensable à l'ensemble de ma mission! Sans ton doux ascendant, ma grande préparation philosophique, quoique secondée par mes prédilections esthétiques, ne pouvait me rendre assez familière la vraie prépondérance systématique de l'amour universel, principal caractère définitif du positivisme, dont aucun autre attribut ne secondera mieux l'avènement social. A chaque phase de la nouvelle composition qu'interrompit la fatale maladie, je me plaisais à te témoigner ma juste reconnaissance pour l'assistance involontaire qui facilitait

mes meilleures inspirations ! Jamais je n'avais aussi nettement senti la profonde réalité de la maxime fondamentale due à ce noble Vauvenargues, qui, seul parmi les penseurs du dernier siècle, parla dignement du cœur, et dont la valeur intellectuelle et morale m'offrait avec la tienne une éclatante analogie, bientôt complétée, hélas ! par une égale précocité de mort !

II. — Notre vertueuse intimité était donc, à tous égards, aussi précieuse à ma vie publique qu'à ma vie privée. Mais, quelle que soit, à ce double titre, ma légitime reconnaissance de notre court passé, elle ne saurait équivaloir à mes éternels regrets pour l'incomparable avenir qui s'ouvrait à nous quand je t'ai perdue. L'indépendance personnelle que tu allais enfin conquérir, et la parfaite confiance mutuelle constatée par nos dernières épreuves, permettaient désormais le libre cours de nos rares sympathies. Outre l'heureuse concordance de nos opinions, et même de nos goûts, nous étions surtout réunis par une égale tendance, encore moins commune aujourd'hui, à subordonner au cœur l'ensemble de la vie humaine. Nous nous sommes si souvent dit : on se lasse de penser, et même d'agir ; jamais on ne se lasse d'aimer ! Chacun de nous reconnaissait d'ailleurs que la complète amitié n'est vraiment possible que d'un sexe à l'autre, parce que là seulement elle peut être assez dégagée de toute rivalité perturbatrice.

Quoique cette entière harmonie m'ait été sitôt ravie, il me suffit de l'avoir sentie pour ne pouvoir plus me contenter d'aucune moindre sympathie. Ainsi moi-même j'attendrai la tombe sans avoir jamais connu, sauf un court instant, cette pleine identification qui convient tant à mon cœur ! Jamais à moi ces chastes caresses, ces affectueux regards, qui dissipent aussitôt la fatigue des longues méditations pour ne laisser sentir que le charme d'une existence agrandie et ennoblie par elles ! Au début de cette lente et douloureuse agonie, qui n'altéra nullement ta raison dans une maladie presque toujours accompagnée de violents délires, tu caractérisais toute ma destinée intime par cette touchante exclamation d'une âme sans cesse préoccupée d'autrui : *Vous n'aurez pas eu une compagne longtemps !*

Mais je ne puis espérer ici d'associer à mes regrets personnels

quelques sympathies publiques qu'en expliquant surtout la perte inappréciable que l'Humanité vient de subir en toi. Hélas! il n'y a pas encore un an, je te chargeais, au contraire, de faire un jour rendre à mon cœur une exacte justice. Ce philosophe austère, qu'on ne croit accessible qu'aux préoccupations mentales, tu l'avais, dès l'origine, apprécié surtout comme le plus aimant des hommes à toi connus. Ton irrécusable suffrage, dans une décision réservée essentiellement aux femmes, aurait peut-être assez protégé ma mémoire morale contre les haineux sophismes et les superficielles préventions qui poursuivent d'ordinaire les rénovateurs intellectuels. Pourquoi faut-il que, malgré l'ordre naturel des âges, ce soit moi qui doive aujourd'hui révéler ta supériorité méconnue?

Ce qui m'autorise ici à réclamer dignement l'attention publique pour ce devoir sacré, c'est que je ne voyais pas seulement en toi ma noble compagne et ma précieuse conseillère, mais aussi mon éminente collègue dans l'immense régénération réservée à notre siècle. La nouvelle philosophie, comme le prouvera ce second traité, est maintenant parvenue au point de demander à ton sexe, outre une intime sympathie, une active et puissante coopération, que ton cœur et ton esprit avaient également pressentie. Aucune rénovation mentale ne peut vraiment régénérer la société que lorsque la systématisation des idées conduit à celle des sentiments, seule socialement décisive, et sans laquelle la philosophie ne remplacerait jamais la religion. Si la première élaboration, où l'esprit doit prévaloir, était naturellement réservée à mon sexe, c'est surtout au tien qu'appartient la seconde, où le cœur devra dominer. Or, toi seule encore, parmi les femmes d'élite, avais dignement compris cette progression et ce concours, que déjà tu sentais, à ta manière, presque aussi profondément que moi-même.

Les préjugés vulgaires sur la prétendue sécheresse du vrai positivisme se dissipèrent promptement chez toi, quand tu distinguas cette philosophie d'avec les spécialités successives qui ont dû la préparer. Tout ce que j'ai conçu jusqu'ici, tout ce que je concevrai jamais, pour développer en tous sens la grandeur de l'homme, j'étais certain de pouvoir le soumettre utilement à ta cordiale sagesse; auprès de toi seulement je ne craignais plus

d'être jamais soupçonné d'une affectation sentimentale contraire à l'ensemble de mon caractère intellectuel et moral. La profonde impression qu'une âme comme la tienne dut recevoir d'abord du catholicisme, avait heureusement préservé ton émancipation finale de toute halte sérieuse dans le vain déisme du siècle dernier : d'ailleurs ton esprit, malgré sa douce gaieté, ne pouvait se contenter d'une attitude essentiellement critique, qui ne convient plus qu'aux écrivains subalternes. Tout ce que l'admirable régime du moyen âge offrit de noble ou de tendre, tu comprenais que la vraie sociabilité moderne peut et doit se l'approprier pleinement, avec la supériorité naturelle à un système dont tous les principes sont discutables et où les meilleurs sentiments ne sont plus corrompus par un irrésistible égoïsme.

Déjà tu regardais cette vaste construction comme devant offrir aux femmes vraiment éminentes une digne carrière, indice spontané de l'extension fondamentale prochainement réservée à la juste influence féminine. Ton esprit, assez familier avec les principales productions de ton sexe, aurait bientôt complété son indispensable préparation. Malgré ta rare modestie, j'étais d'ailleurs parvenu à te faire bien apprécier le grand avantage résulté de ta pureté exceptionnelle pour mieux utiliser le concours naturel entre le cœur et l'esprit. Déjà tu t'étais créée, dans la réorganisation morale, une première tâche littéraire, heureusement liée à tes justes plans d'indépendance personnelle. Je regrette beaucoup de ne pouvoir joindre ici aucun fragment de cette naissante *Wilhelmine*, à laquelle avaient dès lors participé mes affectueux avis, et même mon indirecte collaboration, par la lettre philosophique que j'écrivis, à ta prière, en janvier dernier, sur la vraie théorie du mariage. La secrète oppression qui pesa sur toute ta vie ne s'est pas arrêtée devant ta tombe : le précieux manuscrit que tu m'avais ouvertement légué m'a été finalement refusé, au mépris des plus formelles promesses, et malgré les ordres spéciaux d'un noble chef de famille, dont la loyauté guerrière fut bientôt révoltée d'une telle violation, due peut être à une douloureuse rivalité littéraire.

L'esprit et le but de cette ébauche doivent cependant être indiqués ici, non seulement pour ta juste glorification, mais surtout

pour l'exemple caractéristique qui en ressort spontanément du digne emploi actuel des talents féminins. En un siècle où tant de têtes, même fortes ou exercées, se préoccupent d'utopies anarchiques sur l'économie fondamentale de la famille humaine, il importe de noter qu'une jeune femme éminente, mûrie par le malheur, consacrait librement sa belle carrière littéraire à l'active défense des lois inviolables de la sociabilité élémentaire. Si ta fatale histoire est un jour connue, chacun sentira que personne n'eût été plus excusable que toi de concevoir une éternelle amertume contre l'institution du mariage. Mais, comme tu l'as si bien dit dans ta touchante *Lucie : Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent*. Cette admirable maxime était la devise spontanée de toute ta conduite.

Victime innocente d'un sort exceptionnel, tu reconnus dignement que l'indispensable généralité des règles sociales ne doit pas être jugée d'après leurs douloureuses anomalies. Malgré tes injustes souffrances, ta haute raison apprécia bientôt les déclamations frivoles ou sophistiques qui, exclusivement attentives à quelques maux incontestables mais accessoires ou fortuits, entraînent aujourd'hui à altérer radicalement la pureté et la consistance des principaux sentiments humains. Sous la seule inspiration de ta belle âme, tu destinas ta *Willelmine* à la réfutation, décisive quoique indirecte, des dangereux paradoxes rajeunis par une éloquente contemporaine, avec laquelle ton talent n'aurait pas redouté une équitable comparaison.

Ton héroïne excentrique devait successivement traverser les principales aberrations actuelles, mais toujours préservée par sa pureté et son élévation naturelles, de manière à aboutir à la vraie félicité domestique, sans avoir jamais succombé dans ses crises préalables. Le tableau progressif de ces diverses situations du cœur féminin, habilement analysées par une âme irréprochable, eût comporté un vif intérêt et une haute utilité. A la gloire de ton sexe, j'ai remarqué que ces sophismes antidomestiques, quoique dirigés, en apparence, vers son avantage spécial, y ont jusqu'ici trouvé fort peu d'honorables adhésions. Les femmes, jugeant surtout par le cœur, sont bientôt révoltées d'une telle anarchie morale, tandis que notre superbe esprit masculin, égaré au-

jourd'hui sans principes dans ces difficiles spéculations, y aboutit trop souvent à de funestes chimères, qu'une moindre délicatesse rend alors plus graves et plus durables. Suivant ce contraste, ton noble essai tendait à dissiper ces dangereuses controverses sous la suprême intervention du vrai sentiment, naturellement réservée aux plumes féminines.

Quoique la mort ait étouffé cette sainte composition, poursuivie avec persévérance au milieu des troubles physiques, j'espère que mon imparfaite indication et mon faible témoignage suffiront ici pour inspirer quelques regrets sincères, et peut-être pour susciter d'autres tentatives. Le poids de ta douloureuse destinée doit d'ailleurs disposer d'avance à respecter des principes susceptibles de produire de telles convictions chez ceux-là même qui ont le plus souffert de leur application absolue. Si j'osais ici rapprocher mon exemple du tien, sans que nos malheurs soient assez comparables, je noterais que nous seuls aujourd'hui, dans le camp progressif, avons énergiquement justifié le mariage, malgré nos injustes douleurs personnelles. Outre le nouveau respect ainsi suggéré pour la base nécessaire de toute sociabilité, cette remarque concourrait à dissiper des préventions banales contre l'aptitude morale de l'unique philosophie qui puisse désormais offrir des garanties systématiques à l'ordre fondamental, de plus en plus compromis par l'impuissance théologique et l'anarchie métaphysique.

Notre convergence spontanée sur de tels sujets indique assez aux juges compétents la haute efficacité philosophique de notre heureuse association, d'ailleurs exempte de toute vaine dépendance dogmatique. Tous ceux qui prennent un intérêt sérieux à la nouvelle doctrine générale regretteront ainsi la précieuse coopération d'un esprit qui, sans jamais manquer aux moindres convenances féminines, pouvait, à sa manière, s'approprier entièrement les plus éminentes conceptions sociales. Le principe du positivisme sur l'harmonie fondamentale des deux sexes, comme destinée surtout à leur mutuel perfectionnement, avait été avidement accueilli par une âme si bien disposée à sa sage application. Puisque les qualités prépondérantes de chaque sexe sont, en général, trop peu prononcées chez l'autre, ce n'est pas seu-

lement sous l'aspect matériel que leur union est indispensable pour constituer le véritable élément humain.

Si, dans les œuvres individuelles, rien de grand n'est possible sans un digne concours entre le cœur et l'esprit, de même toute rénovation sociale exige l'active coopération des deux sexes. Tant que les femmes regretteront, au fond, le régime catholique et féodal, surtout d'après les immortels souvenirs d'une admirable chevalerie, la révolution moderne n'aura pas encore acquis son caractère définitif, et la rétrogradation politique continuera à sembler possible. Or, l'unique moyen de les associer irrévocablement à cet immense mouvement consiste à leur présenter enfin une philosophie aussi propre à satisfaire aux besoins essentiels du cœur qu'à ceux de l'esprit. Quoique le positivisme remplisse certainement cette condition fondamentale, une femme peut seule en convaincre son sexe.

Moi-même, sans doute, je dois viser finalement au cœur ; mais je n'y puis atteindre qu'indirectement, par l'esprit, en faisant prévaloir les idées qui correspondent aux nobles sentiments. A toi je réservais l'office inverse, plus facile et non moins efficace, qui, par l'excitation directe des émotions sympathiques, dispose l'intelligence à l'admission presque irrésistible des doctrines vraiment générales. Chacune de ces deux grandes opérations est socialement insuffisante sans l'autre : en se bornant à la première, l'inertie des sentiments empêcherait bientôt toute active application, même privée, des principes philosophiques ; si la seconde s'accomplissait seule, les sentiments restant dépourvus de toute consistance systématique, une agitation mystique entraînerait l'homme et l'Humanité à d'éternelles fluctuations ou à des divagations indéfinies.

Nous concevions dignement tous deux cette belle harmonie entre des fonctions solidaires mais indépendantes, aussi distinctes dans leurs moyens que dans leur principe et leur destination : l'une tendant à établir, par la voie scientifique, d'actives convictions masculines ; l'autre à développer, par la voie esthétique, de profonds sentiments féminins. Deux offices pareillement indispensables ne comportaient d'ailleurs aucune préséance, et leur succession nécessaire ne saurait susciter aucun débat sérieux depuis

qu'ils peuvent et doivent se fortifier mutuellement. Notre vertueuse intimité eût seulement embelli et facilité un concours sans exemple, de manière à manifester spontanément la tendance caractéristique de la vraie philosophie à concilier enfin les exigences, encore opposées, de l'esprit et du cœur.

III. — Telle fut la sainte union qui m'autorise aujourd'hui à associer hautement un public d'élite à mon éternelle affection privée : car la mort seule a brisé ce noble plan, dont les principales conditions se trouvaient déjà remplies, et auquel nos âges promettaient une suffisante réalisation. Ah ! si ma raison pouvait jamais rétrograder jusqu'à cet état théologique qui ne convient qu'à l'enfance de l'Humanité, cette catastrophe suffirait pour me faire rejeter avec indignation l'optimisme providentiel qui prétend consoler nos misères en nous prescrivant la stupide admiration des plus affreux désordres. Toi, victime toujours innocente, qui presque jamais ne connus de la vie que ses plus intimes douleurs, tu es frappée au moment où commençait enfin ton digne bonheur personnel, étroitement lié à une haute mission sociale ! Et moi-même, quoique moins pur, méritais-je, après tant d'injustes souffrances, d'être ainsi frustré de la tardive félicité réservée à une existence solitaire, constamment vouée, dès le début, au service fondamental de l'Humanité ? Ce double désastre privé ne constitue-t-il pas d'ailleurs une perte publique, de manière à exclure toute idée de compensation ?

Mais la saine philosophie, en écartant sans retour des croyances chimériques et dérisoires, autant nuisibles désormais qu'elles furent d'abord utiles, interdit aussi les récriminations correspondantes. Elle n'exige point que, par de dangereux sophismes, on méconnaisse l'extrême imperfection de l'ordre réel. Seule néanmoins elle inspire une vraie résignation, consistant à subir avec courage les maux inaccessibles à l'intervention humaine, en réagissant le plus possible contre les fatalités extérieures par le perfectionnement intérieur. Mon malheur ne comporte ni consolation ni diversion, et je n'en dois chercher aucunes. Comme le dit Vauvenargues, en déplorant aussi une perte prématurée : *Qui s'est consolé n'aime plus ; mais qui n'aime plus est léger et*

ingrat. Loin de t'oublier, je dois m'efforcer de te supposer vivante, pour continuer à nous identifier de plus en plus. Notre incomparable année de vertueuse tendresse réciproque m'a laissé beaucoup de purs et nobles souvenirs, fortifiés par une correspondance caractéristique. Je les ranimerai davantage, comme je le fais depuis six mois, par un culte continu, à la fois quotidien, hebdomadaire, et bientôt annuel. Ce trésor d'affections constitue la principale ressource de ma vie intime.

Si, malgré mes efforts, toutes tes images sont encore dominées par l'image finale, ce douloureux tableau me rappelle aussi les témoignages extrêmes de ta sainte tendresse. A moi seul s'adressèrent tes dernières paroles, en l'unique présence de ma noble domestique, cette incomparable Sophie, que ta grande âme se plaisait à traiter en sœur, et dont l'actif dévouement à tes longues souffrances méritera toujours notre intime reconnaissance. Pourrais-je oublier jamais cette prescription suprême, solennellement répétée cinq fois, quand tu cessais déjà de voir et d'entendre, mais non d'aimer et de penser, quelques minutes avant d'expirer : *Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité !...*

Cette auguste recommandation, résumé trop fidèle de ta vie entière, réglera ma plus intime existence. Elle consacre notre inaltérable solidarité, presque également exclusive des deux parts : dans l'ordre privé, chacun de nous était tout pour l'autre. La mort ne reproduit pas mon isolement antérieur, car rien ne peut plus me priver ni me dégager de ma seule union véritable. Plus qu'aucun autre régime, le positivisme tend à développer le culte de tous les souvenirs, personnels et sociaux, en les systématisant mieux et davantage : je dois donc nous appliquer d'abord cette précieuse propriété de la nouvelle philosophie. Combien d'âmes tendres se soutinrent longtemps par cette mélancolique alimentation, sans avoir autant de ressources pour l'instituer dignement?

Notre union étant surtout destinée à perfectionner nos cœurs, un tel but peut encore offrir beaucoup de charme, même quand le commerce moral n'est plus actif que d'un seul côté. La vraie connaissance de la nature humaine, individuelle ou collective, prescrit, en général, l'indissolubilité des liens intimes. Mais, par une extension plus délicate, les mêmes motifs fondamentaux

imposent aussi la loi universelle du veuvage. Ce devoir moral, toujours honoré et recommandé, devient, chez les deux sexes, une grande source d'améliorations profondes et de nobles satisfactions. Si la vie entière suffit à peine pour que deux êtres puissent se bien connaître et s'aimer dignement, si donc la parfaite constance peut seule permettre l'intime développement des affections hnmaines, pourquoi la mort interromprait-elle cette continuité d'appréciation ? Quand survient la fatale viduité, l'obligation n'est-elle pas toujours également décisive, soit que l'intimité ait duré pendant quelques mois ou quelques années ? Ou plutôt, ne doit-on pas s'efforcer davantage de prolonger ce qui a le moins duré ? Tout oubli résulte alors d'un frivole égoïsme qui, faute d'une douce persévérance, perd aussitôt le fruit principal des germes antérieurs. A plus forte raison, l'inconstance des affections tend-elle à dégrader profondément celui qui, privé d'une éminente tendresse, accepte quelque intimité vulgaire, suivant l'énergique réprobation proclamée par Calderon (1).

Six mois d'intimes méditations sur la plus douloureuse crise de ma vie privée ont ainsi confirmé pleinement les solennelles promesses qui adoucirent tes derniers jours. Le soin continu de mon principal perfectionnement fortifiera sans cesse ce devoir sacré. C'est pourquoi, chaque jour, devant ton autel domestique, je te répète, avec une conviction croissante, que ta mort même consolide à jamais le lien fondé sur mon affection, mon estime et mon respect.

L'âge des passions privées vient donc en moi de finir dignement par notre irrévocable identification. Je dois désormais me livrer exclusivement à la noble passion publique qui, dès ma première jeunesse, voua l'ensemble de ma vie à la grande régénération. C'est là surtout que les précieux germes développés sous ton ascendant trouveront, malgré la mort, une haute destination. Quoique privé de ton active coopération, rien ne me ravira du

(1) *Es hombre vil, es infame,*
Él que, solamente atento
A lo bruto del deseo,
Viendo perdido lo mas,
Se contenta con lo ménos.

moins ton assistance passive. Pendant notre sainte année, ta douce impulsion a concouru, beaucoup plus que tu n'as pu le croire, à mes meilleures inspirations philosophiques. Depuis six mois, ta précieuse influence n'a pas cessé de faciliter les nouveaux progrès accomplis au milieu des larmes. Sagement cultivée, elle continuera, je le sens, d'épurer et d'animer mes principales conceptions. Elle consolide et ennoblit, d'ailleurs, tous les goûts esthétiques qui nous étaient communs, et dont l'essor familier, outre son importance propre, peut seul neutraliser aujourd'hui l'oppressive sécheresse des habitudes scientifiques.

Directement consacré désormais à la reconstruction sociale fondée sur ma rénovation philosophique, j'y retirerai une utilité plus étendue et plus immédiate du tardif complément d'éducation morale que je dois à toi seule. En tout ce qui concerne la vraie condition des femmes et leur participation croissante au mouvement universel, j'éprouverai de plus en plus le besoin de confirmer et d'améliorer mon appréciation systématique par un vif souvenir de notre parfaite concordance sur le sujet où les conceptions d'un sexe peuvent le moins se passer de la libre sanction de l'autre. Ton éminente pénétration avait déjà saisi la tendance naturelle du positivisme à développer, par une systématisation à la fois privée et publique, le culte habituel de la femme, que le moyen âge put seulement ébaucher. Laissant désormais un libre cours à ce bel ordre de pensées et de sentiments, j'y serai sans cesse encouragé par l'intime attrait d'une digne application individuelle, dont la sincérité et la maturité ne seront pas contestables.

En achevant une dédicace aussi méritée, je sens déjà la haute efficacité toujours propre à notre éternelle union. Le doux accomplissement d'un tel devoir me ramène sans effort à la grande composition interrompue par notre catastrophe ; en même temps, l'heureuse réaction morale ainsi obtenue va, j'espère, me rendre toutes mes forces antérieures. L'exposition, surtout solennelle, procure aux sentiments, au moins autant qu'aux pensées, à la fois plus de précision et de consistance. Cette considération excusera peut-être, auprès des juges compétents, la nature et l'extension inusitées de cet hommage exceptionnel. Tous les penseurs qui

savent apprécier la réaction mentale des affections sympathiques respecteront le temps employé à retracer et à ranimer des émotions pures. Mais j'adresse surtout cette naïve expansion aux esprits les mieux disposés à subir l'impulsion du cœur, soit parmi les femmes, le peuple, ou la jeunesse.

Adieu, mon immuable compagne ! Adieu, ma sainte Clotilde, toi qui me tenais lieu à la fois d'épouse, de sœur, et de fille ! Adieu, mon élève chérie et ma digne collègue ! Ton angélique inspiration dominera tout le reste de ma vie, tant publique que privée, pour présider encore à mon inépuisable perfectionnement, en épurant mes sentiments, agrandissant mes pensées, et ennoblissant ma conduite. Puisse cette solennelle assimilation à l'ensemble de mon existence révéler dignement ta supériorité méconnue ! Ton salutaire ascendant ne peut plus être apprécié qu'en me disposant toujours à mieux remplir ma grande mission. Comme principale récompense personnelle des nobles travaux qui me restent à accomplir sous ta puissante invocation, j'obtiendrai peut-être que ton nom devienne enfin inséparable du mien dans les plus lointains souvenirs de l'Humanité reconnaissante.

La pierre du cercueil est ton premier autel !

(Élisa Mercœur).

Donna, se' tanto grande e tanto vali,
Che qual vuol grazia e a te non ricorre,
Sua disianza vuol volar senz'ali.
La tua benignità non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre.
In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate !

(Dante).

Auguste Comte.

MA TROISIÈME SAINTE-CLOTILDE.

SON ÉTERNELLE RENAISSANCE !

(LA PIERRE DU CERCUEIL EST TON PREMIER AUTEL !)

Paris, le Mercredi 2 Juin 1847.

NOBLE ET TENDRE ÉPOUSE,

La voilà donc accomplie cette douloureuse année pendant laquelle un deuil sacré devait empêcher mon cœur de sentir pleinement le charme et le pouvoir de ton éternelle présence ! Ainsi éprouvée et sanctifiée par la mort, notre union est maintenant devenue inaltérable ; désormais elle développera librement son active efficacité pour seconder sans cesse mon intime perfectionnement, tant public que privé.

Je puis déjà me glorifier d'avoir dignement subi notre fatale catastrophe, en poursuivant, sous de nouvelles formes, au milieu d'une telle affliction, la régénération morale dont je te suis redevable. Pendant cette indispensable initiation à notre existence définitive, je me félicite aujourd'hui de n'avoir pu prendre la plume que pour toi, quoique ma haute mission sociale ait fait alors un pas décisif, au delà même de mes espérances, par la grande exposition orale que je viens d'achever sous ta puissante invocation. En célébrant, malgré la mort, le doux anniversaire qui me rappellera toujours le noble début de notre intimité, je préparais spontanément la juste dédicace que ta touchante modestie avait si difficilement acceptée. Quand la douleur m'a permis de l'accomplir, cette solennité exceptionnelle est venue m'offrir à la fois le plus digne soulagement et la plus précieuse stimulation. Ce préambule sans exemple me procurera la double satisfaction de proclamer à jamais notre entière solidarité, et de signaler avec

énergie le vrai caractère final propre à ma philosophie. En attendant sa publication opportune, j'éprouve déjà, sous l'un et l'autre aspect, son efficacité continue. A peine l'avais-je terminé, la noble visite de ton vieux père m'a fourni l'occasion imprévue de compléter cette manifestation en l'annonçant avec loyauté au seul membre de ta famille qui pût en sentir le prix. Trois mois après, une inqualifiable tentative m'a naturellement offert l'avantage plus difficile de l'annoncer non moins dignement à la malheureuse qui sut si peu apprécier le nom dont l'honora la fatale générosité de ma téméraire jeunesse : l'ensemble de sa coupable conduite ne pouvait être mieux puni que par l'amère obligation de recevoir, sans aucune réclamation possible, un tel aveu, indiquant d'ailleurs à cette âme orgueilleuse quoique insensible, l'inévitable flétrissure de la postérité. Enfin, mon élaboration orale m'a récemment permis de solenniser cette annonce au delà de toutes mes prévisions, en y associant directement un auditoire d'élite, qui l'a dignement accueillie. La coïncidence spontanée qui amenait ma prédication philosophique sur les femmes le jour même de notre affreux anniversaire, constituait pour mon courage une rude épreuve : je me glorifierai toujours de l'avoir convenablement soutenue, en y cherchant une précieuse compensation, que tant d'évidentes sympathies m'ont fait profondément goûter.

Avant même que l'ensemble de l'Humanité puisse consacrer notre éternelle identification, j'ai donc marqué, autant que possible, par cette succession naturelle d'indications décisives, le véritable caractère de cette composition exceptionnelle, qui doit nous honorer également. Déjà ce n'est plus à mes seuls yeux que nos deux noms semblent aussi inséparables que ceux qui forment habituellement les types historiques de la parfaite union. Un jeune ami, dont l'affection et le mérite paraissent devoir enfin me dédommager de tant de disciples avortés, m'annonçait naguère la plus digne récompense finale, par la tombe commune où nous réunirait à jamais une noble intervention publique, supérieure à toute opposition privée. La spontanéité d'un tel vœu procure une vraie consistance à l'incomparable espoir que j'osais à peine m'avouer ; aussi ai-je cru devoir, peu de temps après, t'amener ce précieux confident de mes chères visites hebdoma-

daires, afin qu'il puisse un jour, de concert avec notre excellente Sophie, diriger l'accomplissement de son heureuse inspiration.

Malgré les douleurs propres à cette année d'épreuve et d'initiation, je sens qu'elle m'a fourni les seuls résultats que j'y pouvais trouver, en préparant, à tous égards, le mode final de notre immuable union. La fatale impression devait trop prévaloir encore pour me laisser assez goûter nos principaux souvenirs. Néanmoins, le précieux soulagement qu'ils m'ont alors offert m'indique déjà quelles ressources j'en dois attendre, maintenant qu'ils pourront développer enfin leur charme inépuisable. Depuis que la funèbre image commence à me devenir familière, les pratiques, tant quotidiennes qu'hebdomadaires, du saint culte que je t'ai voué, me deviennent de plus en plus salutaires, et je suis insensiblement entraîné à les prolonger davantage. Tu es désormais assez liée à toutes les faces de mon existence, même publique, pour que chaque impression profonde me ramène spécialement à toi. Le seul être qui participe toujours à ma vie retirée, cette éminente domestique dont le zèle se soutient si pur et si judicieux, m'est encore plus précieuse par le double lien d'affection et de reconnaissance qui te la rattache à jamais : elle ne cessera pas d'apprécier dignement les charmants projets que ta grande âme lui confia pour le bonheur collectif de *tous trois*. Cette année préparatoire m'a d'ailleurs signalé naturellement les trois périodes spéciales qui doivent compléter ma commémoration habituelle, en célébrant, comme aujourd'hui, le cher anniversaire qui caractérisa le début de notre vertueuse affection, en associant ensuite mon deuil personnel à tous ceux qu'une impérissable journée catholique enveloppe si heureusement dans une touchante communauté, et en concentrant enfin nos souvenirs les plus opposés sur le jour sans pareil qui me rappelle à la fois ta naissance et ta mort.

Tout est donc préparé, ma Clotilde, pour me permettre de savourer toujours, suivant le mode mélancolique qui seul me reste, cette vie habituelle du cœur dont je te dus si tard la bienfaisante évolution. Désormais je recueillerai librement les fruits inappréciables d'une profonde tendresse demeurée parfaitement pure, et dont tout scrupuleux examen ne peut que faire mieux ressortir l'inépuisable attrait. Si d'abord mon cœur murmura secrètement

contre les obstacles que tu dus opposer toujours à mon ardente nature, combien je me félicite aujourd'hui que tes tendres aveux aient été assez retardés pour que notre union ait conservé une inaltérable chasteté, malgré la liberté irréprochable exceptionnellement acquise à chacun de nous ! Ne me suffit-il pas que, dans nos derniers épanchements, tu aies naïvement regretté de n'avoir pas accordé à mon amour ce gage ineffable ? Ce regret spontané me laissera toujours un souvenir plus précieux que n'aurait pu l'être désormais la mémoire trop fugitive d'une pleine réalisation, qui ne me permettrait point de revenir sans trouble, sinon sans remords, sur l'ensemble de notre cher passé.

En assurant autant que possible le bonheur et l'amélioration de ma vie intime, ce culte assidu, loin de nuire à ma vie publique, consolide aussi le beau caractère qui déjà, grâce à toi, lui devient évidemment propre. Depuis que la religion a irrévocablement perdu son insuffisante aptitude primitive à systématiser les affections humaines, une prétendue philosophie, non moins désastreuse que chimérique, laisse le cœur de plus en plus privé de toute culture régulière, pour consacrer exclusivement la vaine présidence de l'esprit. Le principal office du positivisme doit, au contraire, consister à fonder la systématisation totale sur la prépondérance normale du cœur, en développant l'amour universel au delà de tout ce que comportait le régime antérieur, même aux meilleurs siècles du moyen âge. Il s'agit désormais de subordonner radicalement l'intelligence à la sociabilité, en destinant surtout l'esprit à consolider l'essor et à éclairer l'exercice des affections bienveillantes, qui constituent la source essentielle du vrai bonheur humain, tant privé que public. Or, sans le mouvement continu que tu as imprimé à mon cœur, peut-être n'aurais-je jamais senti assez combien ce saint régime, loin de gêner le cours réel de toutes les hautes spéculations, doit leur procurer une alimentation supérieure à celle qui résulte aujourd'hui d'une aveugle tendance à accumuler indéfiniment des spéculations quelconques, presque toujours oiseuses, même quand elles ne sont pas chimériques.

C'est donc grâce à toi, ma Clotilde, que ma vie intime devient maintenant une simple application individuelle de la nouvelle

philosophie, dont je ne pouvais autrement développer, d'une manière aussi prompte et aussi nette, le véritable caractère définitif, d'où dépend surtout son ascendant réel, même mental. Une telle harmonie, jusqu'ici sans exemple, entre ma vie privée et ma vie publique, n'est pas moins précieuse à mon office social qu'à mon bonheur personnel, en me rendant pleinement familier le régime, si nouveau quoique si naturel, que je viens proposer à l'Humanité. L'essor privé constituant la meilleure école des vrais sentiments publics, aucune autre influence ne pourrait autant que la tienne fortifier et augmenter en moi les dispositions morales, et par suite intellectuelles, qu'exige habituellement ma grande mission, soit quant à la bonté et à la pureté, soit même pour l'énergie et la persévérance. D'un autre côté, quelque réelle que soit, au fond, la supériorité affective de ma philosophie, elle est trop contestée encore pour que sa personnification ne devienne pas indispensable à sa démonstration systématique. Cette irrécusable efficacité de notre sainte union se trouve déjà profondément marquée dans les grands progrès que l'ensemble de ma doctrine a réalisés pendant mon propre deuil. Mon mémorable trimestre philosophique vient surtout de la caractériser en faisant autant sentir au public qu'à moi-même la salutaire influence d'une digne affection privée pour rendre plus complet et plus respectable un vrai système de sociabilité. Rien ne pouvait mieux toucher à la fois mon cœur et mon esprit que cette unanimité spontanée qui, pendant la séance finale, accueillit si profondément ma formule décisive sur la concentration totale du positivisme dans la conception, mentale et sociale, de l'Humanité, dont la femme constitue naturellement l'image familière : *à ce seul véritable Grand-Etre, dont nous sommes sciemment les membres nécessaires, se rapporteront toujours nos contemplations pour le connaître, nos affections pour l'aimer et nos actions pour le servir.* Aucun auditeur n'a pu, sans doute, méconnaître l'intime assistance que cette précieuse condensation d'un immense système devait indirectement à l'éminente amie que j'avais déjà recommandée dignement à la vénération et à l'affection du public.

Tant d'épreuves de la puissance philosophique inhérente à notre vertueuse tendresse malgré les plus douloureux obstacles.

m'autorisent donc à y voir une source intarissable de perfectionnement habituel, maintenant que mon cœur peut enfin te faire noblement revivre, surtout depuis que je commence à relire, suivant chaque date, cette chère correspondance qui restera toujours le meilleur témoignage de notre incomparable année. La nature du nouveau régime y rend à la fois plus important et plus facile le culte continu de tous les souvenirs, qui doit désormais remplacer l'attrait moral des illusions théologiques. Or, l'aptitude caractéristique du positivisme à systématiser familièrement les plus vastes commémorations pourrait d'abord sembler équivoque si ses premiers promoteurs ne savaient aujourd'hui l'appliquer dignement à leurs plus chères affections privées. Le culte conjugal propre à mon inviolable veuvage constitue, à cet égard, un exemple d'autant plus décisif qu'il ne présente aucune tendance exclusive, puisque notre pure tendresse me rappelle encore plus vivement les liens dont la mort m'avait depuis longtemps privé, et surtout cette mère si aimante qui t'aurait tant appréciée.

Ce mélancolique accomplissement d'un si juste hommage annuel me fait lui-même sentir la douce efficacité désormais assurée à cette intime harmonie entre mes deux modes d'existence, dont te remercia ma première expansion, et qui fournit ensuite le principal objet des fréquentes explications destinées à calmer tes touchants scrupules. Par cette commémoration spéciale, mon cœur retrouve un moment l'active sérénité que lui procurèrent enfin, il y a deux ans, nos libres épanchements, surtout écrits : avant de l'avoir achevée, j'ai vu palpiter cette image permanente qui, depuis un an, restait immobile ; et j'espère que ce signe de renaissance ne sera ni passager ni partiel. En même temps, je me sens ainsi disposé à commencer bientôt l'importante composition préliminaire qui, par une sommaire équivalence, complétera et fixera la grande épreuve orale que je viens de faire subir à notre chère philosophie. Que ne ferais-je point, ma sainte Clotilde, pour mériter pleinement cette commune tombe devant laquelle viendra peut-être s'incliner avec reconnaissance le drapeau collectif de l'Occident régénéré !

Amour et respect éternels,

AUGUSTE COMTE.

MA QUATRIÈME SAINTE-CLOTILDE.

NOTRE IDENTIFICATION FINALE !

(IL EST ENCORE PLUS DOUX D'AIMER QUE D'ÊTRE AIMÉ !)

Paris, le Dimanche 25 Juin 1848.

NOBLE ET TENDRE ÉPOUSE,

De telles émotions publiques me laisseront-elles la force d'accomplir enfin l'hommage annuel que mon devoir philosophique m'a cette fois obligé d'ajourner ?... En terminant Jeudi ma grande tâche actuelle, par une digne annonce de la chère dédicace où j'ai célébré ta salutaire influence, je comptais consacrer ce premier Dimanche disponible à t'indiquer la situation finale de mon cœur, et à te témoigner la douce gratitude due à tes nouveaux bienfaits. Pouvais-je prévoir que, dans ce court intervalle, j'assisterais passivement à l'incomparable lutte où nos frères et nos fils tombent, par centaines, et peut-être par milliers, pour que leur énergique dévouement hâte l'avènement nécessaire du Culte définitif de l'Humanité ? Que je regrette maintenant d'avoir ainsi laissé passer notre sainte journée ! Mais alors je ne devais pas interrompre une composition fondamentale, qui devient de plus en plus urgente pour indiquer la véritable issue de cette terrible anarchie. Toi, dont l'admirable sollicitude craignit toujours de troubler ma vie publique, je savais que tu excuserais avec joie un retard ainsi motivé. Ayant rempli le devoir social auquel j'ai dû subordonner cette chère obligation privée, je ne puis ajourner davantage notre épanchement sacré. Faute de l'accomplir au jour prescrit, faudra-t-il laisser écouler, sans une telle célébration annuelle, le mois solennel d'où datent à la fois notre union et ton culte ? Pourtant j'entends encore, par intervalle, les sinistres détonations qui

hier ne cessaient jamais ; j'ignore même, en ce moment, l'issue immédiate de ce sanglant conflit, où la vraie science me montre l'indice et la source de nouveaux orages ; une inflexible discipline, peut-être salutaire, me retient dans notre maison, et m'y sépare de tous mes amis, en ne laissant qu'à notre Sophie une liberté fort restreinte ; ce spectacle de mort ou d'inertie me dispose à habiter ma salle la plus solitaire, celle qui attira d'abord ta mélancolique prédilection. Là, je pourrai mieux accomplir mon hommage conjugal, si des bruits affreux ne viennent pas rompre ce morne silence que je dois aujourd'hui souhaiter au centre de l'activité et de l'expansion. Tous ces troubles me ramènent d'ailleurs à toi, digne prêtresse de l'Humanité, qui éprouverais ici tant d'actives sympathies, trop intimes peut-être pour ta frêle organisation. Incohérent et incomplet, mon épanchement sera trop au-dessous de toi : mais tu excuseras ses lacunes et ses imperfections, d'après l'imminence de la situation publique. Puisses-tu savoir gré à mon cœur de s'être ainsi réfugié auprès de toi, dont le charme inépuisable constitue sa principale ressource contre toutes ses tribulations !

Dans ma dernière effusion, je ne pouvais encore t'expliquer le mode final de notre sainte union. L'année du deuil venait de finir, et mon cœur sentait commencer une nouvelle existence, mais sans qu'elle pût être assez caractérisée. Un an d'épreuves m'en a maintenant manifesté la vraie nature, et je recueille enfin les meilleurs fruits de mon éternel veuvage.

J'ai dû comparer d'abord ma situation à celle que vint briser notre catastrophe, et alors je ne pouvais sentir que mon malheur. Toujours privé des plus douces émotions humaines, je commençais, quoique bien tard, à t'en devoir la perspective inespérée. Diversement victimes de destinées exceptionnelles, nous touchions à une incomparable félicité mutuelle, quand il fallut nous séparer. Pouvais-je alors éviter le douloureux contraste de mon fatal isolement avec le bonheur pur et complet que tu préparais à ma maturité pour compenser ma triste jeunesse ?...

Mais, quoique naturelle, cette comparaison ne devait point être définitive. La situation où tu me laissais ne pouvait finalement s'apprécier d'après celle qui s'ouvrait à nous au moment de

la séparation. Il fallait enfin la comparer à l'état de mon cœur avant notre première entrevue. Quand la douleur ne m'a plus interdit ce rapprochement normal, alors j'ai commencé à sentir combien, malgré la catastrophe, je te devrai toujours de bonheur comme d'amélioration. Remontant ainsi de deux ans, sans oublier l'ineffable perspective que nous allions réaliser, mes souvenirs comparent surtout ma situation définitive à la triste destinée qui, jusqu'à toi, domina toute ma vie privée. Il y a quatre ans, je me croyais encore frustré à jamais des plus pures satisfactions, et maintenant mon cœur te doit une source inépuisable d'émotions aussi douces que salutaires, au-dessus de toute atteinte. Leur puissante réaction publique a d'abord concouru beaucoup à développer le vrai caractère final de ma philosophie. Mais déjà je sens aussi leur intime efficacité privée, qui anime et charme tous mes instants. Une épreuve personnelle et familière me fait ainsi apprécier la profonde vérité de ma définition finale du bonheur humain, tant privé que public, consistant surtout à vivre pour autrui, en traitant la personnalité comme notre principale infirmité, qu'une heureuse discipline peut beaucoup atténuer. Je goûte de plus en plus la douceur et le mérite d'une parfaite constance, non moins indispensable à la félicité qu'au perfectionnement.

Le culte quotidien, que je te vouai il y a trois ans, et que ta mort vint sitôt développer, me soulage et m'améliore davantage, à mesure que j'y introduis de nouvelles pratiques ou que j'en étends mieux chaque partie. Je doublerai ma sainte visite hebdomadaire dès que ma position matérielle me permettra d'y consacrer le jour où tu m'attendais comme celui où je te recevais.

Ce culte chéri nous a déjà identifiés assez pour me faire spontanément écarter le vœu, trop peu digne de nous, que m'inspira la première célébration posthume de notre éternelle union. Je n'ai plus maintenant besoin de souhaiter des rêves impurs, et je me félicite de n'avoir pu, malgré ma vaine attente scientifique, en réaliser la systématisation. Ce n'est pas dans une léthargie nocturne que je te sens auprès de moi. Désormais ta charmante image m'accompagne partout, sous ses diverses formes

journalières, mais toujours avec l'angélique pureté qui ne cesse jamais de caractériser notre union. Avant de commencer le second demi-siècle qui vient de s'ouvrir à moi, j'avais donc, grâce à toi, renoncé aux émotions charnelles, sans être moins sensible aux douces impressions. J'ai atteint, quoique tard, ce suprême perfectionnement moral, où tant d'hommes, même éminents, ne parvinrent jamais, l'essor continu de l'amour universel, en écartant la grossière impulsion que notre imparfaite nature, surtout masculine, rendit indispensable à son élan initial. L'expérience a maintenant assez duré pour que ce triomphe soit irrévocable, du moins sous ta protection permanente. Depuis qu'il est enfin réalisé, il commence à n'exiger aucun effort habituel, et je n'en sens guère que la constante douceur. Le plus noble succès de l'art humain consiste à transformer ainsi des instincts brutaux en stimulants nécessaires des plus éminentes affections, qui, d'ordinaire, n'ont pas assez d'énergie naturelle. Ce sublime empire sur soi-même constitue la dernière acquisition de chacun : mais c'est aussi la plus précieuse, et la mieux développable. Sans toi, je ne pouvais jamais l'apprécier assez.

Ton culte m'a donc permis de bien goûter la satisfaction des purs sacrifices et le charme direct des sympathies universelles, même envers nos persécuteurs. A ta sainte invocation je dois l'heureuse démarche publique dont je me félicite de plus en plus, à l'égard de mon principal ennemi. Quoiqu'il n'y ait pas dignement répondu, son insuffisance morale ne diminue point la douceur de ma spontanéité. Outre le noble lustre qu'en reçoit déjà notre chère philosophie, j'en retire personnellement la satisfaction directe et inaltérable de substituer une disposition bienveillante à un sentiment d'irritation.

J'en ai d'ailleurs trouvé aussi une récompense indirecte, et pourtant naturelle, qui m'a moins surpris que charmé, dans la réconciliation imprévue qui s'en est suivie avec ma famille. Si mes embarras matériels sont dissipés à temps, je pourrai ainsi, grâce à toi, aller enfin embrasser mon vieux père. Bientôt peut-être, sans cesser de t'invoquer, je pleurerai au loin sur la tombe de ma tendre mère, qui eût tant sympathisé avec toi. Puisse cette satisfaction si désirée compenser alors la suspension de nos entrevues

hebdomadaires. Quand même le retour d'affection serait d'abord, chez ma sœur, plus affecté que réel, ma sincérité finira, je le sens, par déterminer la sienne, d'après le charme irrésistible des bons sentiments. Puisqu'elle aima jadis, quoique sans retour, la nature féminine ne saurait être assez comprimée en elle pour que ma constante fraternité ne la ramène point à nos anciennes sympathies, malgré leur longue altération, qu'elle doit, comme moi, sentir le besoin d'oublier et de réparer. Toi, qui me montras si bien l'idéale perfection de ton sexe, tu m'appris aussi à apprécier ses qualités fondamentales, jusque chez les moindres types.

Lorsque la mort a écarté toute concurrence, les femmes doivent le mieux juger une nature comme la tienne. Aussi toutes celles que je crois disposées à goûter ma naïve expansion, reçoivent-elles maintenant notre confidence conjugale, dont aucun mystère ne doit dissimuler l'exceptionnelle pureté. Je soumettrai même à cette épreuve la dame que je te représentai comme ayant, à son insu, déposé au début de mon adolescence, les germes d'amour que toi seule devais développer après une si longue inertie involontaire. Depuis le jour de sa noce, qui précéda de deux ans ta naissance, je ne l'ai point encore revue ; et pourtant, du pays natal, elle se rappelle spontanément à moi, et témoigne le désir de me voir, en annonçant à ma sœur qu'elle est devenue grand'-mère. Si elle n'apprécie pas dignement notre union, elle ne méritait pas mes naïves prédilections initiales. Une femme ne saurait toucher mon cœur quand la simple exposition de notre destinée ne la décide point à te chérir.

Je dois tenir d'autant plus à ce moyen d'appréciation, qu'une expérience journalière m'en confirme spontanément l'efficacité, chez notre excellente Sophie, plutôt ma compagne que ma domestique. Ta grande âme comprit assez la sienne pour oser la traiter en sœur, et elle t'en conserve la pure tendresse. Si toi seule m'appris à connaître toute la valeur de ton sexe, elle était bien digne de confirmer et de développer une telle révélation. Oubliant ses propres sollicitudes, même maternelles, son admirable dévouement est toujours préoccupé sans affectation des soins qu'elle croit me devoir. Je te remercie de m'avoir assez appris à placer au-dessus de tout les vraies qualités du cœur pour me faire sou-

vent sentir combien je suis moralement inférieur à cette éminente prolétaire dépourvue de toute culture. Quoique je ne puisse égaler toujours sa naïve spontanéité, son exemple involontaire me dispose du moins à mieux réagir sur mes infirmités morales. Son cœur comprend sans peine le mien, surtout quand il s'agit de toi. Peut-être le second fruit de son digne mariage va-t-il être de votre sexe. En ce cas, elle a pensé, en même temps que moi, à lui donner ton doux nom. Je n'ai point hésité à m'offrir alors à l'estimable couple pour remplir, envers cette nouvelle Clotilde, la paternité volontaire que tu partageas avec moi à l'égard de ton neveu, et qui semble désormais annulée par les indignités de son père, sauf sa propre impulsion ultérieure : si l'événement confirme ce prochain espoir, qu'il me serait doux d'élever auprès de moi cette image spéciale de la félicité que tu projetais pour *tous trois !* En te supposant associée à moi dans ce nouvel office, je ne ferai certainement que me conformer à ton vœu spontané. Peut-être la calomnie noircira-t-elle cette paternité factice, supplément précieux quoique insuffisant de mes lacunes domestiques. Mais je suis trop pur pour ne pas braver ces atteintes, qui retomberaient finalement sur leurs auteurs. Notre lien me fournit contre elles de sûrs garants, à mesure que se manifestera sa réaction fondamentale sur ma vie publique.

Ton nom ne tardera pas à devenir vraiment inséparable du mien, dans la reconnaissance croissante des cœurs et des esprits d'élite. Sans attendre ma solennelle dédicace, ma prochaine publication annoncera déjà combien te doit l'essor moral du positivisme. Chacun sentira que je n'aurais pu, avant toi, y faire systématiquement prévaloir le point de vue social qui est propre aux femmes. Le culte final de l'Humanité s'y montrera profondément caractérisé par le culte, à la fois public et privé, du sexe aimant, qui constitue la meilleure personnification du vrai Grand-Être, et la source naturelle du pouvoir modérateur, ainsi érigé en base nécessaire de la régénération. Malgré l'intime réalité de ces principes salutaires, mon cœur, ranimé enfin par toi, n'a pas moins participé que mon esprit à leur découverte.

Ce que tous mes amis reconnaissent pleinement, notre noble auditoire, prolétaire et féminin, l'a déjà compris aussi, l'an der-

nier. L'ensemble du public occidental va maintenant le sentir, en voyant tout ce discours fondamental caractérisé par la prépondérance directe du sentiment dominant à la fois la raison et l'activité. Qui pourrait y méconnaître ton admirable impulsion ?

Je me félicite d'avoir osé y faire déjà une allusion indirecte à notre communauté de cercueil, que je réclamerai comme ma principale récompense, à la fin du grand ouvrage ainsi préparé. Peut-être serai-je assez heureux pour voir commencer par toi le double culte que nous réserve le véritable Être-Suprême, dont je proclame l'avènement systématique. On rend plus volontiers justice aux morts qu'aux vivants, et une femme surtout suscite moins d'ombrage. Quelques inspirations spontanées de nos jeunes disciples me permettraient d'espérer que la vierge positiviste sera bientôt honorée dignement, quand j'aurai pu te faire assez apprécier. Si je voyais un jour ta sainte image représenter l'Humanité sur le pavillon occidental !...

D'après la merveilleuse accélération qu'éprouvent aujourd'hui tous les mouvements sociaux parvenus à une vraie maturité, surtout systématique, cette noble et douce utopie n'est pas incompatible avec la durée qui me reste encore. Ta célébration serait assurée, si quelque femme d'élite pouvait aujourd'hui écarter assez toute vraie rivalité pour caractériser dignement ton aptitude mentale et morale à constituer le meilleur type féminin. Les besoins essentiels du nouveau culte m'ont fait chercher avec candeur, dans l'ensemble du passé, une vraie personnification de la femme. Mais ma conscience sacerdotale m'a toujours ramené à toi. Je n'ai pu trouver ailleurs cette pleine harmonie entre le cœur et l'esprit que tu prêtas à ta touchante *Lucie*.

Méconnue par une famille indigne de toi, tu ignoras toi-même, ma Clotilde, combien ton intelligence était éminente. Ces mots profonds, qui t'échappaient naïvement dans notre incomparable correspondance, et dont mon Discours ose citer quelques-uns, apprendront aux vrais juges que la grâce et la sagacité ne caractérisèrent pas seules ton noble esprit. Tu connus mieux le mérite réel de ton cœur, et pourtant un reste d'influence métaphysique t'empêchait d'apprécier assez la spontanéité de ta bienveillance,

surtout ton infatigable et active indulgence, même envers tes oppresseurs quelconques.

Quelle autre femme célèbre offrirait ce mélange admirable d'abandon et de dignité, cette parfaite pureté exempte de toute sécheresse ? Mais, tant que je proclamerai seul ton excellence, on expliquera par l'amour une appréciation émanée surtout de la justice, et où notre union n'intervient que comme m'ayant permis de te mieux connaître. J'espère pourtant que les cœurs tendres et les esprits délicats sentiront le profond mérite intellectuel et moral de ton unique publication esthétique. Reproduite comme complément de ma chère dédicace, après la composition exceptionnelle qui commença la nouvelle phase du positivisme, et suivie de ta suave *canzone*, elle manifestera, sans doute, l'intime justesse de mes éloges. Le rapprochement involontaire de cet heureux préambule avec l'ouvrage capital qu'il inaugurera pourra déterminer une sérieuse appréciation de la part spontanée que t'attribue ma consciencieuse gratitude dans ma systématisation finale.

Néanmoins, c'est à une plume féminine qu'appartient définitivement ton apothéose. Celle-là seule n'y sera suspecte ni de prévention ni de condescendance. Ton sexe doit d'ailleurs rester finalement le meilleur juge du véritable type de la Femme. Sans me dissimuler le besoin et la difficulté de cette sanction, j'espère pourtant que toute rivalité s'effacera devant ta douce prééminence. Ces luttes puériles et dégradantes ne me semblent point inséparables du caractère féminin. Elles ne l'altèrent que faute d'un digne essor de la vie publique, propre à contenir toute vaine concurrence privée. Quand les femmes auront bien senti la destination fondamentale que leur assigne le positivisme, elles s'occuperont d'y élever l'ensemble de leur sexe. Alors elles éprouveront le besoin d'écarter toutes leurs rivalités personnelles pour inaugurer la meilleure manifestation de leur vraie nature.

Ma prochaine publication me semble devoir hâter beaucoup cette juste consécration. L'association d'élite dont je suis le centre systématique s'y est déjà préparée par sa solennelle sympathie pour ma noble douleur dans le premier anniversaire de notre fatale séparation. Cependant, j'ai dû écarter les inspirations généreuses, mais prématurées, qui déjà voulaient attirer ces cœurs

prolétaires ou sacerdotaux au culte direct de la vierge positiviste. Il faut attendre que cette tendance y surgisse spontanément, sans la hâter par aucune provocation systématique. Mais mon discours fondamental pourra les rapprocher beaucoup d'une telle disposition. Déjà ton nom va être hautement invoqué devant ceux d'entre eux qui célébreront prochainement, au moins par leur silencieuse assistance, le premier mariage positiviste. L'un de nos dignes fils s'unira bientôt à une naïve catholique. Ces deux prolétaires s'accordent à réclamer ma sanction sacerdotale. En remplissant cette douce fonction privée, qui commencera l'inauguration du nouveau culte, pourrais-je n'y pas invoquer ton saint nom, pour mentionner ta touchante consécration spontanée d'un admirable talent à la défense fondamentale du vrai lien conjugal ?

D'après ces divers indices, j'ai lieu d'espérer que le positivisme honorera ta mémoire, comme la meilleure personnification du type féminin, dans la seconde fête principale du culte de l'Humanité. Puissé-je avancer assez la régénération occidentale pour être assuré de cette récompense sans égale, avant d'aller à jamais réunir nos corps autant que le seront bientôt nos renommées !

Quoique cette rapide expansion se ressente beaucoup du trouble public, je me félicite maintenant d'avoir persisté à l'accomplir aujourd'hui. Elle m'a fait oublier, pendant quelques heures, les cruelles émotions qui m'entourent.

Malgré son imperfection spéciale, cet épanchement tendra, comme toujours, à mon intime amélioration, aussi bien qu'à ma consolation actuelle.

Je te dois ainsi d'avoir trouvé quelques pures satisfactions au milieu d'une horrible crise. Les bruits meurtriers des deux dernières journées, trop fréquents encore ce matin, semblent avoir enfin disparu. Parmi les sons militaires, je crois entendre déjà quelques signes du retour à l'état normal de la métropole humaine. Le double carnage a peut-être cessé, au moins jusqu'au prochain conflit, qu'il rendra d'ailleurs plus terrible, si les prolétaires enrégimentés n'y sentent point où se trouve leur vrai camp.

Cet accomplissement d'une douce obligation, dont je regrettais l'ajournement forcé, me permettra de ne pas laisser finir ton mois

sacré sans aller te relire ce nouvel hommage conjugal. Puisse un tel complément n'être point troublé par les lugubres explosions qui viennent de tant dépasser la douloureuse impression que j'éprouvai, quatre mois auparavant, sur ta sainte tombe !

Amour et respect éternels,

AUGUSTE COMTE.

P. S. — (Du Mardi 27 Juin). En revoyant aujourd'hui cette effusion exceptionnelle, je m'explique comment j'ai pu l'accomplir, sans exposer mon cœur à aucune vicieuse apathie envers les immenses destinées qui étaient alors si gravement compromises. Cela tient, ma sainte Clotilde, à l'admirable unité dont tu fus la source spontanée entre ma vie privée et ma vie publique. Leur harmonie est maintenant si complète que je ne saurais m'occuper de mon bonheur intime sans travailler aussi à mon perfectionnement moral. J'ai ensuite systématisé pour les autres la connexité qui m'était étrangère avant toi, et elle se trouve devenue l'une des bases essentielles du positivisme. Puisqu'il repose directement sur l'amour universel, tout ce qui développe et fortifie en nous les affections tendres concourt donc au grand but de la synthèse humaine, la prépondérance de la sociabilité sur la personnalité. Cet ascendant final ne peut être réalisé que d'après une progression morale qui commence nécessairement aux sympathies les plus spéciales, seules capables de surmonter d'abord l'égoïsme fondamental. Ton culte me fait sentir sans cesse l'efficacité d'une telle éducation du cœur. Plus je t'adore, ma Clotilde, mieux j'avance, à tous égards, l'œuvre inépuisable de mon perfectionnement continu. Loin de m'attiédir envers l'Humanité, tu me la rends encore plus chère, depuis que je vois en toi son image. En sens inverse, tous mes efforts pour m'améliorer augmentent mon affection conjugale, dont je sens davantage le prix. Il n'y a pas jusqu'à mes récents progrès en sobriété et en chasteté qui ne réagissent sur mon saint amour, en rendant mon imagination plus nette, et ma tendresse plus délicate. Tout se tient dans l'existence finale, dont tu as, à ton insu, tant concouru à développer en moi le type anticipé.

MA CINQUIÈME SAINTE-CLOTILDE

TON IRRÉVOCABLE INCORPORATION AU VRAI GRAND-ÊTRE !

LE VRAI BONHEUR CONSISTE A VIVRE POUR AUTRUI.

Commencée le Jeudi 11 Saint-Paul 61,
continuée le lendemain, et terminée le surlendemain, pour être lue sur la sainte tombe le Mercredi suivant.

Paris, le Jeudi 31 Mai 1849 (11 Saint-Paul 61).

NOBLE ET TENDRE ÉPOUSE,

Voici donc notre troisième effusion annuelle depuis que l'accomplissement de mon deuil a permis d'instituer le commerce définitif de nos cœurs ! L'identification finale que je te décrivais l'an dernier acquiert déjà son vrai caractère d'après une auguste publicité, qui a dignement préparé les solennelles explications réservées à ma chère Dédicace. Tout a confirmé l'heureux espoir que je t'exprimais alors sur la prochaine appréciation de ton intime concours spontané à mon principal progrès philosophique. Chacun sent comme moi que ma théorie féminine constitue l'élément le plus décisif de l'œuvre caractéristique dont la terminaison retarda exceptionnellement notre dernière fête. Aucune autre partie n'a mieux réuni la profonde adhésion des deux sexes. Or, nul n'y méconnaît l'angélique impulsion sans laquelle je n'eusse peut-être jamais accompli ce pas capital, dû encore plus au cœur qu'à l'esprit. Cette sainte connexité, désormais irrécusable, écarte d'avance les scrupules naturels que ma fatale situation domestique pouvait susciter au sujet de la grande dédicace, ainsi publiquement motivée déjà par ta salutaire influence indirecte sur ma construction sacerdotale. Quoique une telle solennité ne soit pas encore opportune, ce doux succès préliminaire m'inspire un nou-

veau besoin de l'exprimer aujourd'hui, dans le secret de nos cœurs, mon inépuisable gratitude, qui restera toujours si inférieure à tes bienfaits. Une heureuse expérience m'assure d'ailleurs que cet intime hommage me procurera de nouvelles améliorations. En réorganisant l'assidue culture du cœur, si déplorablement négligée de nos jours, je dois de plus en plus m'appliquer les conseils que je recommande aux autres, et dont j'ai déjà tant profité.

Depuis notre dernière expansion, le principe d'amour universel dont je te dus l'ascendant décisif a pris enfin la forme la plus convenable à sa destination systématique. Le positivisme est ouvertement prêché comme Religion de l'*Humanité*. Cette qualification finale est assez accueillie déjà pour que je doive me féliciter d'avoir osé joindre dignement le nom à la chose, afin d'instituer directement une concurrence avouée envers tous les autres systèmes. Désormais, le dogme, la morale, et le culte positivistes se condensent à la fois dans l'irrévocable avènement du vrai Grand-Être, centre spontané de nos sentiments, de nos pensées, et de nos actions.

Ce nouvel Être-Suprême, seul réel et durable, se compose nécessairement de tous les éléments honorables, seuls susceptibles d'une véritable assimilation. Loin d'y voir le vague et incohérent assemblage des divers individus humains, il consiste dans l'ensemble des organes de l'éternelle évolution, matérielle, mentale, et surtout morale. Il en faut donc exclure quiconque ne seconda nullement ce grand essor, tous ces parasites qui ne transmirent aux successeurs aucun équivalent de ce qu'ils reçurent des prédécesseurs. Ses organes pleinement appréciables résident donc parmi les morts, sauf l'adjonction anticipée de quelques vivants qui ont déjà accompli exceptionnellement une participation incontestable à la vie universelle. Toute l'existence de chacun consiste à tendre vers son irrévocable incorporation au Grand-Être, prononcée d'après l'ensemble de chaque carrière, et toujours assurée à quiconque vécut dignement.

Outre ta précieuse réaction sur mes principaux progrès, la sainteté de ta vie, et les traces durables que ne pût empêcher sa déplorable brièveté, te garantissent donc cette éternelle consécration, pourvu que j'en fasse assez apprécier les titres irrécusa

bles. Mon affection privée se trouve ainsi liée dignement à l'ensemble du nouveau culte public. Ce n'est plus seulement ton véritable époux, mais aussi le premier prêtre de l'*Humanité*, qui doit une intime adoration habituelle à une admirable personnification du Grand-Être, exclusivement représentable par ses meilleurs organes individuels. La prépondérance du vrai socialisme fera bientôt consister le principal mérite de chacun dans une telle symbolisation, résultat nécessaire de l'incorporation. Alors le culte spécial que je t'ai voué sera pleinement respecté, et même sincèrement secondé, par tous ceux qui nous auront vraiment jugés.

Ta consécration personnelle se trouve plus directement garantie dans la solennelle adoration de la Femme, que la religion finale érige en prélude nécessaire et stimulant continu du culte systématique de l'*Humanité*. Depuis que j'en ai proclamé l'avènement définitif, tous les grands cœurs et tous les bons esprits apprécient de plus en plus cette préparation fondamentale, admirablement ébauchée par l'instinct chevaleresque. Or, quiconque t'aura jugée sentira profondément ton irrécusable aptitude à constituer spontanément l'un des meilleurs types féminins. Quoique ton essor initial ait été si fatalement brisé, il a laissé des traces qui, même sans mon témoignage, permettent d'apprécier en toi un ensemble, peut-être incomparable, des principales qualités de ton sexe, tant pour l'esprit que pour le cœur. Sous quelle meilleure forme réaliserais-je la tendance caractéristique du culte féminin à développer directement la plus précieuse amélioration, par l'intime excitation habituelle des affections bienveillantes ?

Néanmoins, ma sainte Clotilde, ton impulsion généreuse me conduit à compléter ce type principal, d'après une double gratitude que mon cœur t'associe de plus en plus. Tu sais déjà que les germes moraux dont je te dus l'évolution tardive me venaient d'une tendre et ardente mère, qui t'eût pleinement appréciée. Autant malheureuse que toi quoique autrement, elle parcourut, il est vrai, la carrière totale que tu ne fis qu'entrevoir, mais sans y goûter jamais les hautes satisfactions de cœur qu'elle avait tant méritées. Ma reconnaissance envers toi me ramène spontanément à celle qu'exige la sainte initiation dont je fus redevable à ma pauvre Rosalie, ravie à mon embrassement filial depuis vingt-deux

ans, dix ans avant d'expirer ! C'est sur ta propre tombe que je vénère le mieux ses restes déposés au loin, et dont une coupable incurie m'empêcherait, hélas ! de retrouver aujourd'hui le siège. Le culte du fils termine ainsi, chaque semaine, celui de l'époux.

Retourné ensuite à notre chaste foyer, j'y retrouve aussitôt une troisième personnification admirable, et heureusement vivante, du vrai type féminin, dans cette incomparable domestique que ta grande âme sut traiter en sœur, et qui ne cesse pas de t'apprécier profondément. Son manque total de culture artificielle y fait mieux ressortir le principal attribut de la femme, sa tendance spontanée à consacrer directement l'esprit au service continu du cœur. J'admire chaque jour cette heureuse disposition qui, dans sa modeste sphère, lui suggère, à mon profit, sans aucun effort, beaucoup d'améliorations délicates, que je ne chercherais jamais. Depuis que je loge définitivement son estimable mari et leur digne fils, son touchant bonheur ne désire plus que le retour du nouveau-né. Sa félicité habituelle me démontre mieux la vraie destination de la philosophie, consolider et développer l'harmonie humaine en la liant à l'ordre universel. Ce contact journalier m'indique surtout combien, dans la vie privée, un dévouement spontané surpasse ordinairement les meilleures impulsions systématiques. J'apprécie ainsi l'intime douceur de ta cordiale utopie pour *nous trois !*

Faute de ce touchant projet, je m'efforce de réaliser de plus en plus la régénération morale commencée en moi par une tendre mère, développée par la sainte épouse, et journellement cultivée, à son insu, par ma noble servante, bien digne de s'associer déjà à ces deux éternelles mémoires : Rosalie, Clotilde, Sophie, votre vertueux ensemble, désormais inaltérable, m'offre le meilleur type de la vraie nature féminine ! Sous votre inspiration continue, je systématiserai mieux l'influence, publique et privée, du sexe affectif, comme premier fondement de la rénovation finale. Celle de vous qui survit ranime, à son insu, la sainte impulsion des deux autres, par le doux spectacle permanent de notre état normal, l'activité et l'intelligence librement subordonnées au sentiment ! Puisse ma juste gratitude publique rendre enfin vos trois noms également inséparables du mien pour la postérité reconnaissante !

J'oserai terminer ma construction religieuse en chargeant ouvertement tous mes disciples des deux sexes d'obtenir un jour, comme principale récompense de mes services, ma solennelle inhumation au milieu de vous trois, dans une même tombe occidentale, sous la statue du vrai Grand-Être, auquel nous serons dès lors irrévocablement incorporés.

Après cette effusion générale, je te dois, ma Clotilde, un compte sommaire de mes diverses émotions essentielles depuis ta dernière fête. Outre leur propre charme, ces solennels entretiens tendent à régulariser ma principale appréciation personnelle, puisque, grâce à toi, ma vie publique se lie étroitement à ma vie privée !

Malgré son insuffisante publicité, la composition décisive où ton influence se manifesta si heureusement, a déjà marqué le vrai caractère de la religion finale, avant le grand ouvrage où je développerai dignement l'esprit irrévocablement fixé par ce prélude systématique. Le positivisme ayant ainsi atteint sa pleine maturité, cette construction pourra aisément embrasser aussi les principales conceptions propres aux trois autres traités que j'ai promis, si les rigueurs de ma destinée personnelle m'interdisaient de les exécuter à leur tour. J'attendais surtout avec anxiété le jugement de ton sexe sur ma théorie féminine, principale base de ce système. Or, à cet égard, l'adhésion de cœur et d'esprit y a été unanime, même chez celles qui d'ailleurs semblent répugner à la nouvelle synthèse. Ainsi, dès sa naissance, le sacerdoce positiviste obtient une sanction féminine plus complète et plus active que celle qui seconda tant le sacerdoce catholique.

Cette publication caractéristique a été bientôt suivie de trois opuscules, où, acceptant loyalement l'appel de notre grave situation, j'ai déjà proclamé les principales mesures qu'exige la transition occidentale, sans attendre leur exposition dogmatique dans mon second grand ouvrage. Je me félicite d'avoir associé à ces écrits accessoires la famille régénérée qui se forme autour de moi, dût même ce mode faire d'abord attribuer la conception de ces plans à leurs simples rédacteurs. Une telle abnégation hâtera davantage l'avènement social du positivisme. Après avoir ainsi institué le gouvernement révolutionnaire qui convient au présent, et l'école philosophique destinée à préparer l'avenir, j'ai complété

ce système de transition en organisant le culte concret du passé. Ce calendrier positiviste, qui semble devoir surmonter le coupable silence de la presse, m'a tendrement rappelé la composition exceptionnelle où mon cœur préluda réellement à cette construction occidentale, dans notre solennité initiale, vrai début de ma nouvelle vie. Suivant mes promesses d'alors, ta sainte patronne est irrévocablement incorporée au culte final, dont le cours systématique change seulement son jour. Une tentation excusable m'entraînait d'abord à t'adjoindre au petit nombre des types féminins ainsi honorés de l'immortalité occidentale. Mais j'ai noblement surmonté cette douce impulsion, avant que personne eût encore la moindre connaissance du tableau sacré. Malgré tes vrais titres à une telle apothéose, ta digne célébration n'appartient qu'au culte de cet avenir que tu pouvais tant préparer, outre ta puissante réaction sur moi. C'est avec le mien que ton saint nom doit un jour être fêté, tandis que cette adjonction au passé tendait à nous séparer. Peut-être vivrai-je assez pour goûter déjà cette noble solidarité, principale récompense personnelle de tous mes travaux.

Avant même d'être publiée, notre théorie féminine recevait une première sanction pratique, devenue plus décisive que je ne te l'annonçais l'an dernier. J'ai dignement célébré un vrai mariage positiviste, où les deux époux, sans aucun avertissement, sont venus, sous ma touchante exhortation sacerdotale, s'imposer librement la loi mutuelle du veuvage éternel, en mêlant leurs larmes à celles de tout l'auditoire. Les miennes me suffoquaient trop pour me permettre d'invoquer ouvertement ton saint nom. Mais ce silence expressif fut bien compris, surtout quand ses témoins connurent ton intime concours au succès de cette expérience initiale. Bientôt ce digne couple prolétaire réclamera encore mon sacerdoce, pour incorporer leur nouveau-né à l'Humanité régénérée. Alors, une moindre émotion me permettra, j'espère, une douce allusion à la vertueuse collègue qui secondera toujours mes bonnes inspirations.

Peu après ce premier acte pontifical, j'ai loyalement accompli la cordiale tentative que je t'annonçai pour renouer mes liens d'enfance avec celle qui, deux ans avant ta naissance, éveilla, à son

insu, ma précoce tendresse. Mais le succès ne répond point à ma sainte persévérance. A une première réponse tardive, succède, depuis sept mois, un inexplicable silence envers ma réplique immédiate, dont le charme spécial semble pourtant avoir été d'abord senti. Je renonce donc à obtenir ainsi une de ces affections sincères où tu m'appris à placer le vrai bonheur, même quand elles ont aussi peu d'intensité. Une ancienne hauteur, que j'attribuais à la noblesse, tenait surtout à l'orgueil, de façon à dégénérer enfin en sécheresse aristocratique. Les antipathies théologiques aggravent d'ailleurs, ou plutôt colorent, cette froideur spontanée envers un philosophe maintenant dépourvu de puissance officielle.

Ce désappointement sera peut-être compensé par la jeune disciple qui, depuis quelques mois, semble promettre à mon sacerdoce une utile assistance, si ses devoirs maternels corrigent assez sa légèreté apparente. Quoique son cœur paraisse digne de son esprit, un autre exemple m'empêche encore d'expliquer sa mémorable assiduité par une irrévocable adhésion. En lui offrant ta touchante *Lucie*, je lui ai récemment imposé l'épreuve la plus propre à mesurer la pureté de ses démonstrations. Si les rivalités féminines l'empêchent de t'apprécier, je ne compterai pas sur une coopération ou l'esprit seul prendrait part. Toute femme qui, d'après ton début caractéristique, ne sent pas combien tu as facilité ma construction finale, ne mérite nullement d'y être associée. Quoique j'ignore encore le résultat de cette communication décisive, le délai m'inspire déjà quelques craintes. En cas de succès, le meilleur prélude de cette nouvelle prêtresse de l'*Humanité* consisterait en une sincère appréciation, orale ou écrite, de la perte que fit en toi la grande régénération. Un tel essai m'autoriserait seul à lui transférer l'éminente coopération que je te réservais pour amener par le cœur les occidentaux du midi à devenir les principaux appuis de la religion finale. Quoique j'aie provisoirement confié ce noble concours à de dignes jeunes gens, je sens toujours qu'il ne convient pleinement qu'à ton sexe.

Tous ces divers efforts pour faire prévaloir l'unique issue de notre anarchie se condensent naturellement, depuis trois mois, dans ma nouvelle prédication hebdomadaire, désormais vouée

ouvertement à son auguste destination. L'opiniâtre conspiration du silence n'empêche point un public rare, mais choisi, de suivre, avec un zèle caractéristique, ces laborieuses improvisations de quatre heures sur le plus important sujet. Dans cet auditoire exceptionnel, où chaque élément occidental est déjà représenté, la mémorable assiduité de quelques dames m'a fait tristement distinguer la persistance infatigable de celle qui mérite si peu mon nom. Sa nature artificieuse et égoïste me laisse indécis sur le principal motif de cette adhésion imprévue. Peut-être ses inclinations révolutionnaires, mûries par l'âge et éclairées par la situation publique, lui inspirent-elles quelque ardeur sincère pour la doctrine qu'elle vit naître sans l'apprécier. Cette conversion tardive ressemblerait alors à l'influence, bien autrement profonde, que j'exerçai sur l'énergique vieillard qui me manqua quelques semaines après toi. Mais je crois surtout devoir attribuer cet étrange succès au fol espoir d'obtenir ainsi son retour graduel au foyer qu'elle abandonna irrévocablement deux ans avant ma première rencontre avec ma seule épouse véritable. Tout en appréciant, s'il y a lieu, l'adhésion d'un esprit aussi distingué, j'éviterai soigneusement qu'il s'en suive aucuns rapports personnels. A une première lettre ainsi dirigée, j'ai fait brièvement une simple réponse philosophique, et je me suis ensuite abstenu de rien répondre à deux autres plus directes, fermement résolu à ne jamais changer cette sage conduite. Qu'elle consacre à la foi nouvelle ses éminentes facultés de discussion et de propagation : je m'en féliciterai davantage qu'aucun autre positiviste, connaissant mieux le prix d'un tel concours. Mais elle ne pourra ainsi m'attirer dans aucune de ses réunions quelconques sur ce sujet. Je sens trop que ma tardive quiétude, aussi indispensable à mon office qu'à ma santé, date seulement du jour où je fus irréprochablement dégagé de ce lien fatal, qui, depuis sept ans, ne peut plus m'imposer que des devoirs pécuniaires. Toute ma nouvelle existence, à la fois publique et privée, remontera sans cesse à la sainte union ultérieure où j'entrevis le seul bonheur conjugal compatible avec mon exceptionnelle destinée. Le culte sacré qui, depuis trois ans, constitue de plus en plus la meilleure ressource de mon cœur restera toujours préservé de tous contacts hétérogènes. Mais,

sous ta vertueuse inspiration quotidienne, je me suis secrètement promis d'accepter son appel final, si jamais elle me faisait demander une extrême entrevue. Sauf cette éventualité exceptionnelle, sa présence hebdomadaire n'aboutira qu'à mieux assurer ma juste réserve publique envers ta sainte mémoire, déjà signalée assez à la vénération positiviste, jusqu'aux solennelles explications de ma Dédicace.

Notre dernière fête fut bientôt suivie d'un nouveau désastre matériel, d'où résulte une douloureuse épreuve des sympathies personnelles que je devais attendre de mes adhérents philosophiques et de ceux qui ont pu apprécier ma spoliation. Le milieu polytechnique, aussi dégénéré de cœur que d'esprit, s'est partout montré indigne de l'honneur que j'ai répandu sur lui par une solidarité que je repousserai désormais. J'ai encore plus déploré le lâche égoïsme du penseur jadis éminent, dont j'exaltai trop le mérite scientifique, et qui subit aujourd'hui l'intime dégradation morale inhérente à toute rétrogradation théologique. Mais j'ai été presque autant surpris de trouver la même insensibilité dans toute ma ville natale. Je ne puis, hélas ! me dissimuler, à cet égard, les torts de ma propre famille, partiellement responsable d'un tel abandon, qu'elle pouvait aisément empêcher. La loyale réconciliation que j'accordai à ma sœur méritait une autre conduite. Cette crise inattendue dévoile trop la sécheresse radicale qu'indique, depuis un an, sa lente et froide correspondance, où quelques démonstrations affectées récompensent si mal la chaleur et la soudaineté de mes épanchements fraternels. Toutefois, je maintiendrai mes manières tant que mon père vivra, sans conserver l'espoir d'aucune tendre réaction habituelle. Outre le charme ordinaire des bons sentiments, même dépourvus de réciprocité, je dois soigneusement éviter de perdre mon pauvre père dans ce triste état d'isolement qui, quoique irréprochable, m'inspira tant de regrets envers ma bonne mère. Mais, après l'inévitable issue, je pousserai ma sœur à des explications décisives, et rien ne me déterminera plus à conserver de fausses relations. Quand même son papisme serait pleinement sincère, la vulgarité de son esprit n'expliquerait point assez l'ensemble de sa conduite actuelle, si son cœur était vraiment fraternel.

A tant de défections imprévues, je puis heureusement opposer le noble zèle que cette dernière spoliation a spontanément suscité. Tu apprendras sans surprise que notre excellente Sophie figure en tête de ces incomparables compensations. Journellement initiée à toutes mes vicissitudes, elle me pressait, depuis deux ans, d'emprunter les modestes économies que lui procure mon service. Cette fois je n'ai pu refuser sa touchante intervention, déjà ratifiée sincèrement par son honnête mari. Bientôt après, mon imminente situation a poussé mon illustre collègue philosophique à instituer une noble protection publique, profondément accueillie chez nos dignes confrères, surtout prolétaires. De loyaux Hollandais ont ensuite prouvé la sincérité de leur positivisme, en coopérant à cet honorable patronage, malgré leur généreuse initiative antérieure pour ma publication caractéristique.

Me voilà donc placé sous un nouveau régime matériel, dont la présente insuffisance n'empêchera point l'efficacité prochaine contre l'infâme persécution. L'entière consécration de ma vie à la fondation du positivisme me permet maintenant d'accepter, sans aucun vain scrupule, cette minime assistance habituelle de chaque vrai positiviste. Pourvu que leur intervention reste pleinement avouable, je me sentirais encore plus honoré de subsister régulièrement d'après des souscriptions d'un centime par jour. Ce concours m'offrirait le meilleur gage de l'avènement décisif de la nouvelle foi, et une juste image des mœurs normales qu'elle doit établir en Occident. L'entretien collectif de la classe contemplative par la classe active exige d'abord cette libre intervention des vraies convictions individuelles, qui constituèrent si longtemps le principal soutien de l'ancien sacerdoce.

Jusqu'à ce que ce nouvel équilibre personnel devienne assez complet, l'égoïsme, la haine et la trahison continueront peut-être d'aggraver mes embarras financiers. Mais, à quelque degré qu'ils parviennent, ton touchant exemple et ta puissante invocation y soutiendront encore mon infatigable longanimité, d'où dépend la verdeur exceptionnelle qu'exige ma grande vocation. Loin d'altérer ma généreuse insouciance, l'âge m'en fait mieux systématiser la sagesse spontanée. Ma chevelure presque juvénile, au milieu du grisonnement universel, confirmerait assez la rationnalité d'un

tel régime. J'ai toujours senti que le temps travaille sans relâche à mon triomphe, dont je jouirai certainement si ma vie sacerdotale dure suffisamment. Or, l'imprévoyance personnelle d'un philosophe qui ne doit calculer que l'avenir social, constitue la première condition de cette active longévité.

Ainsi, me voilà prêt, ma Clotilde, à subir dignement les nouveaux orages matériels qui pourraient survenir. Je te promets même d'aller, s'il le faut, jusqu'au sacrifice du saint domicile tant lié à notre précieux culte, et qui d'ailleurs offre aux nouveaux fidèles une sorte de temple initial. Quelque prix que mon cœur doive attacher à ce siège sacré de notre chaste intimité, je saurai le quitter sans faiblesse, si ma situation l'exige réellement. Ton culte est maintenant si établi que toutes tes saintes images me suivraient aisément partout où me conduirait le souvenir de tes prudentes exhortations finales. Mais j'espère encore éviter cette triste nécessité, dont la gravité est assez sentie autour de moi pour que mes prières quotidiennes soient peut-être préservées de ces perturbations passagères.

En terminant cette effusion annuelle, j'apprécie mieux l'incomparable harmonie que je te dois entre toutes les parties de mon existence. Le positivisme religieux commença réellement, dans notre précieuse entrevue initiale du Vendredi 16 mai 1845, quand mon cœur proclama inopinément, devant ta famille émerveillée, la sentence caractéristique *(on ne peut pas toujours penser, mais on peut toujours aimer)* qui, complétée, devint la devise spéciale de notre grande composition. Malgré cette connexité primitive, toujours développée ensuite, ta scrupuleuse délicatesse te fit, au contraire, redouter constamment de troubler une carrière profondément améliorée par ta vertueuse influence. Ta lettre finale, que mon cœur répète textuellement deux fois chaque jour, reproduit encore ces tendres inquiétudes de ton admirable modestie. Si tu contemplais aujourd'hui le fruit philosophique de ma rénovation morale, tu serais enfin rassurée, et tu écarterais à jamais ces théories arriérées qui, méconnaissant l'unité humaine, prétendent expliquer l'esprit sans le cœur.

Moins de six ans après mon ouvrage fondamental, où le positivisme semblait exclusivement destiné aux penseurs scientifiques,

voici un Discours décisif, où, contre l'attente universelle, son ensemble repose directement sur la prépondérance continue du cœur, de manière à convenir surtout aux femmes. Ce progrès sans exemple t'est radicalement dû, ma Clotilde, quoique tu n'aies pu, hélas ! y assister, ni presque l'entrevoir, malgré mes infatigables annonces. Une passion moins pure ou moins profonde m'aurait empêché de consacrer ainsi ma plénitude mentale à systématiser définitivement le régime normal de l'avenir. Malgré la fragilité de sa doctrine et l'insuffisance de sa sociabilité, le moyen âge tenta admirablement une ébauche prématurée de cette harmonie finale où la raison et l'activité, dignement subordonnées au sentiment, tendraient toujours à le consolider et à le développer, d'après sa relation nécessaire à l'ordre universel. Cet immense prélude caractérise assez le but pour qu'on puisse aujourd'hui y marcher directement, toutes les préparations mentales et sociales ayant été suffisamment accomplies depuis cette grande époque. Telle est la mission fondamentale que tu as tant mûrie en moi. Elle demande surtout un concours permanent entre le digne prêtre (philosophe ou poète) et la sainte femme (épouse ou mère).

Le vrai régime intellectuel exige lui-même cette intime coalition, seule capable d'instituer, d'après l'ensemble du passé, la logique finale, à la fois de sentiments, d'images, et de signes. Dès lors l'expression abstraite, la représentation idéale, et l'impression affective s'assisteront régulièrement suivant les lois appréciables de leur harmonie naturelle, afin de concourir tour à tour au perfectionnement habituel des pensées humaines, jusqu'ici livrées à un essor empirique. Cette consécration définitive de l'intelligence au service de la sociabilité devait d'abord se réaliser en moi sous notre sainte union, avant de pouvoir être réglée et formulée pour les autres. En allant ouvrir mon cours de 1846, où ton influence fut déjà si profonde, je t'exprimai une telle conviction par ce passage caractéristique : *Votre noble ascendant a profondément lié l'essor habituel de mes plus hautes pensées à celui de mes plus tendres sentiments.* Cette intime connexité constituait tellement la base spontanée de la religion finale que maintenant mon cœur répète secrètement, chaque Dimanche, cette même formule, devant ton image idéale, en montant au fauteuil pontifical. Ma constante

gratitude, quotidienne, hebdomadaire, et annuelle, n'offrira jamais que le développement toujours nouveau de ce sujet inépuisable, qui déjà domine toute notre précieuse correspondance.

Une telle expérience personnelle peut seule autoriser assez mes prescriptions philosophiques sur la pratique du culte de la Femme, comme indispensable préparation, à la fois publique et privée, au culte systématique de l'*Humanité*. Je pourrai ainsi expliquer mieux les douceurs et les bienfaits d'un régime dont je sens chaque jour l'intime efficacité, tant mentale que morale. Le grand Alfred consacrait journellement huit heures à sa vie contemplative, qui certes concernait le cœur beaucoup plus que l'esprit, et nul n'oserait penser que sa haute activité en souffrît jamais. Pourquoi un vrai philosophe n'adopterait-il pas aujourd'hui un régime équivalent ?

Depuis trois ans que j'ai finalement organisé ton culte, je suis spontanément conduit à le développer davantage, à mesure que j'en sens mieux les divers fruits. Quoique je n'aie pu, comme je l'espérais, te rendre une seconde visite hebdomadaire, j'en ai, au fond, réalisé déjà l'équivalent, en doublant peu à peu le temps sacré de notre cher Mercredi. Mes deux prières quotidiennes ont aussi reçu une semblable extension, pour te vouer spécialement le début et la fin de chaque journée, outre les premiers instants de tout réveil exceptionnel.

Ces constantes pratiques m'ont déjà procuré d'intimes progrès de tous genres. Elles facilitent tellement ma pureté habituelle que la stricte chasteté de l'éternel veuvage n'exige plus aucun grand effort. Mon imagination devient ainsi plus nette et plus vive, d'abord envers toi, et puis à tout autre égard. Je dirige mieux mes hautes méditations vers leur destination fondamentale, depuis que le culte de l'*Humanité* me semble intimement lié au tien. Toutes ces tendances habituelles à l'unité humaine améliorent même ma santé physique, en charmant l'austérité de mon régime nécessaire.

Je n'achèverais jamais, ma Clotilde, si je voulais qualifier dignement ton influence totale sur ma seconde vie. Malgré la nouvelle extension de cet hommage annuel, je me sens avec peine forcé d'y renoncer, d'après les justes exigences de ma préparation hebdomadaire. Le temps même où je le termine me rappelle mieux

l'intime solidarité qui en sera toujours le fond nécessaire. Dimanche dernier, j'appréciais l'efficacité générale des croyances catholiques au moyen âge, et demain, propre jour de ta sainte fête, je dois célébrer l'ensemble correspondant des mœurs féodales. Pouvais-je donc mieux adapter ma vie intime à mon office public que par ce nouvel acte d'adoration envers celle qui m'offrit une admirable combinaison entre la noblesse et la tendresse, double caractère du vrai sentiment chevaleresque? Même ma digne continuation prochaine de ma grande construction religieuse va, je le sens, se trouver facilitée par ce doux épanchement conjugal, qui, ranimant toutes mes hautes facultés, concentre mieux leur exercice vers le service fondamental du Grand-Être dont tu fais irrévocablement partie. Il ne me reste ainsi qu'à te répéter, avec une pleine conviction, la cordiale déclaration qui, depuis un an, commence et finit ma journée : *Ce culte d'amour et de reconnaissance ne cessera jamais de me consoler, et surtout de m'améliorer.*

Amour et respect éternels,

AUGUSTE COMTE,

10, rue Monsieur-le-Prince.

(Samedi 13 Saint-Paul 61).

MA SIXIÈME SAINTE-CLOTILDE

TON CULTE FINAL !

L'AMOUR POUR PRINCIPE, L'ORDRE POUR BASE,
ET LE PROGRÈS POUR BUT.

Commencée le 7 Saint-Paul 62,
continuée le lendemain, et complétée le surlendemain, pour être lue
sur la sainte tombe, le Mercredi suivant.

(Copie améliorée).

Paris, le 7 Saint-Paul 62, Saint-Augustin !
(Lundi 27 mai 1850).

NOBLE ET TENDRE ÉPOUSE,

Au pareil jour d'il y a cinq ans, l'orageuse explosion de mon cœur fit surgir la sainte composition, à la fois privée et publique, où le début de ton culte coïncida spontanément avec l'élan direct du positivisme religieux. Pendant toute notre incomparable année, ce concours naturel se caractérisa pleinement dans l'heureux ensemble de notre féconde correspondance. La fatale catastrophe suspendit d'abord le développement de cette harmonie durant le deuil où ton éternelle existence remplaça graduellement ta vie temporaire. Mais, au milieu même de la douloureuse année, ma dédicace exceptionnelle solennisa directement une connexité sans exemple. Dès ta troisième fête, je pus ainsi célébrer à la fois ton inaltérable renaissance et ma purification finale. Notre suivante expansion annuelle consacra spécialement notre pleine identification, à l'issue de la fondation religieuse où tu m'as tant assisté, et dont la publicité immédiate me permit déjà de proclamer dignement cette vertueuse solidarité. Sous ces auspices décisifs, j'ai

solennellement systématisé, l'an dernier, ton irrévocable incorporation au vrai Grand-Être.

Cette suite de préparations me conduit aujourd'hui à instituer enfin ton véritable culte, désormais inséparable de la religion universelle. Depuis l'expiration du deuil, trois ans d'épreuves journalières m'ont déjà permis d'en apprécier assez l'efficacité privée, tant pour mon intime amélioration que pour ma consolation habituelle. Ce sentiment spontané acquiert maintenant un caractère plus auguste et une nouvelle consistance, d'après sa liaison systématique à la religion finale. Profondément incorporée à l'Humanité, tu m'en offres la meilleure personnification familière. Le culte de la Femme, envers lequel l'admirable instinct du moyen âge devança la conviction moderne, prend désormais sa double destination réelle, comme préambule indispensable et stimulant continu de la grande adoration. Or, le cœur et l'esprit s'accordent à sentir qu'une telle préparation ne devient pleinement efficace que d'après un digne type individuel, seul apte à préserver chacun de toute divagation dans l'affectueuse vénération du sexe aimant. Cette invocation personnelle est surtout décisive quand elle concerne directement une véritable compagne. Sa sainte prépondérance, loin d'affaiblir nos autres affections féminines, nous pousse davantage au culte intime d'une tendre mère et d'une digne fille ou sœur.

La pratique assidue d'une telle adoration privée, de plus en plus liée à ma construction publique de la vraie religion, m'a récemment permis d'en caractériser directement la nature propre, d'après une appréciation positive du germe imparfait qu'offrit, à cet égard, le catholicisme. Dans sa touchante institution de l'ange gardien, le culte du moyen âge m'offre une heureuse ébauche de ce précieux intermédiaire personnel, dont les dieux domestiques de l'antiquité fournirent d'abord le type spontané. Mais la construction sociologique surpasse nécessairement ce double prélude théologique, aussi bien pour la spécialité de l'interposition sacrée que pour son homogénéité. L'adoration intermédiaire y concerne l'être le plus analogue au dieu principal, puisque l'Humanité ne comporte qu'une personnification féminine. En même temps, la préparation s'y adapte complètement aux divers besoins individuels.

d'après sa destination exclusive envers chaque fidèle. L'ancien ange gardien différait trop de nous et son patronage n'était point assez personnel. Au lieu d'un protecteur passager et involontaire, assigné aussi à beaucoup d'autres, chacun acquiert ainsi un tuteur qui lui sera toujours particulier. Pourtant, la pleine individualité de ces divers intermédiaires n'altère point leur convergence nécessaire vers le sujet collectif de l'adoration finale.

D'après cette sainte théorie, le doux nom consacré par la religion précédente peut désormais servir au nouveau culte pour désigner à chacun le type personnel de sa préparation sacrée. Te voilà donc, ma Clotilde, à jamais devenue systématiquement mon véritable *ange gardien*, comme déjà tu l'étais spontanément. Parmi les ruines catholiques, l'instinct occidental a heureusement recueilli cette suave qualification, pour mieux indiquer le sentiment familier de la perfection réelle. Désormais adaptée au culte final, elle reprend ainsi une destination sacrée, plus complète et plus durable que l'ancienne : en s'appliquant aux véritables êtres intermédiaires, qui nous élèvent habituellement vers la suprême adoration. Comme te le répète, depuis quatre ans, ma prière quotidienne, *ton* ANGÉLIQUE *souvenir présidera toujours à mon inépuisable perfectionnement, en épurant mes sentiments, agrandissant mes pensées et anoblissant ma conduite.*

Un tel résultat me fait mieux sentir le prix spécial de notre exceptionnelle pureté. Car, si ce saint office n'appartient qu'à ton sexe, une scrupuleuse chasteté n'importe pas moins à sa pleine efficacité.

Ta juste incorporation au Grand-Être, déjà sanctionnée par un premier degré d'adhésion publique, me rendra plus salutaire ce patronage habituel. De ton actif ministère émaneront de plus en plus les suprêmes impulsions que l'Humanité doit exercer sur moi, pour m'adapter mieux à la sublime fondation qui m'échoit. Sans ta secrète assistance, je ne pourrais pas même construire assez la vraie logique finale, où les émotions et les images tendront systématiquement à fortifier notre chétive raison. Avant de subir ton admirable ascendant, je sentais déjà la popularité nécessaire d'une philosophie qui d'abord semblait réservée aux penseurs théoriques. Mais c'est à ta seule influence que je dois main-

tenant de pouvoir, sans illusion, la regarder aussi comme éminemment appropriée à ton sexe. Le culte des femmes et la logique féminine deviennent désormais des attributs caractéristiques de la religion démontrée. Or, sans ton irrésistible intervention, tous mes efforts de cœur et d'esprit n'auraient jamais développé assez ce double privilège, qui doit tant influer sur le prochain avènement de la vraie spiritualité.

Après cette nouvelle appréciation, qui systématise dignement la sainteté définitive de ton culte, je dois accomplir la douce expansion que mon heureuse coutume rend désormais périodique. Cette révision sommaire de toute mon existence convient à la principale commémoration de l'être qui préside à l'unité exceptionnelle de ma vie privée et publique.

Je t'annonçais, l'an dernier, que notre solennité serait bientôt suivie d'une seconde phase pratique du nouveau culte, par la présentation positiviste du rejeton propre au digne couple prolétaire qui, l'année d'auparavant, inaugura le vrai mariage religieux. Mais l'insuffisance d'une condition essentielle ne m'a pas encore permis d'accomplir un tel progrès. La paternité volontaire qu'il exige fut noblement acceptée par mon éminent collègue, sans trouver chez ton sexe un complément indispensable. Je devais donc retarder ce pas important, plutôt que de l'altérer en y admettant un organe mal préparé. Cette sagesse sacerdotale recevra prochainement une digne récompense, d'après une pleine réalisation de toutes les conditions convenables. L'éminent parrain aura bientôt une noble collègue qui, elle-même, offrira d'abord un second exemple solennel de l'union positiviste. Quoique la naïve spontanéité du premier mariage ne puisse jamais se reproduire, celui-ci compensera un tel attrait par une meilleure appréciation des saints engagements qui caractérisent la monogamie finale. Le rang de ce nouveau couple indiquera même l'ascension graduelle de la vraie religion. Ta juste invocation s'y trouve maintenant assez préparée pour y devenir explicite. Elle y conviendra d'autant mieux que cette solennité va m'offrir une précieuse occasion de proclamer dignement le nouveau pas que fait aujourd'hui le culte positiviste par la théorie définitive des anges gardiens.

Cette prochaine compagne de mon principal disciple biologiste

compense déjà l'avortement prévu de mes premières espérances sur la jeune adepte dont je t'annonçais, l'an dernier, l'insuffisance probable. Quoique professant encore la foi nouvelle, son adhésion, plus relative à l'esprit qu'au cœur, ne me semble pas comporter une vraie consistance. L'épreuve inaperçue que je lui imposai envers toi n'est que trop confirmée par toute sa conduite. Ma loyale appréciation d'un portrait, manqué malgré ma complaisance, me paraît avoir irrévocablement choqué sa vanité artistique. Ses tendances aristocratiques ont aussi repoussé secrètement mon sage conseil sur la destination prolétaire de ses fils, qui vont, hélas ! grossir le nombre des victimes journalières de nos orgueilleux préjugés. Cette double discordance personnelle, et le peu d'accueil que ses diverses prétentions ont trouvé parmi nous, l'éloigneront peut-être du positivisme. Mais alors la nouvelle église devra plutôt se féliciter de perdre un membre où le cœur ne domine qu'en apparence. D'autres adhésions féminines, dont la pureté est assurée, nous promettent assez l'intime coopération d'un sexe auquel le positivisme semble spécialement destiné. L'une d'elles surtout s'est récemment manifestée pendant mes cordiales visites à l'injuste prison où j'ai tant apprécié son sincère dévouement à un noble époux devenu mon digne ami.

Bientôt après notre dernier entretien, une heureuse correspondance m'a permis d'espérer enfin un vrai successeur dans le plus éminent de mes jeunes disciples, honoré déjà de ma confiance personnelle, et auquel je dus l'annonce spontanée de notre sainte communauté de cercueil. Quoique son énergie soit insuffisante, il réunit tellement toutes les autres conditions essentielles, que je compte sur sa digne substitution dans un milieu devenu moins hostile, où son esprit et son cœur concourent d'ailleurs à lui faire cultiver assez les seules qualités qui lui manquent. L'état présent du positivisme me promet encore d'autres successeurs, jusqu'ici indéterminés. Mais j'aime à fixer ainsi mes vœux de digne continuité, avant que l'âge me conseille de résigner ou de ralentir ma grande mission.

Tandis que cette douce conviction se développait, mon incomparable collègue accomplissait irrévocablement l'installation sociale de la nouvelle doctrine. Ses restes de tendances négatives me fai-

saient craindre qu'il ajournât l'adoption du caractère directement religieux que je venais de procurer au positivisme. Mais toutes mes inquiétudes envers cette sanction décisive ont été bientôt dissipées par une adhésion complète et spontanée, autant honorable à sa généreuse loyauté qu'à l'opportunité générale de ce pas définitif. Une telle confirmation a fortement réagi sur ma propre confiance, et je me félicite de plus en plus d'avoir enfin surmonté ainsi les derniers préjugés révolutionnaires. Quoique la malveillance métaphysique ait privé cette longue manifestation de l'éclat qu'elle méritait, ses résultats nécessaires se font pourtant sentir déjà, par la rapide tendance du positivisme à dominer ouvertement la situation républicaine, antipathique à toute autre doctrine. Avant la fin d'une telle apothéose, son illustre auteur offrit même un type décisif de la vraie fraternité finale, en réunissant des prolétaires et des philosophes à sa modeste table champêtre.

Ces diverses satisfactions publiques furent d'abord troublées d'après la crise privée que je t'annonçais envers le précieux domicile consacré par toi. Mes embarras matériels étaient alors devenus assez graves pour me faire prochainement craindre la triste fatalité à laquelle je venais de me résigner d'avance sous ta sainte invocation. La loyauté et la fermeté de ma conduite ont heureusement déterminé bientôt de meilleures résolutions chez un digne propriétaire. Rassuré par des satisfactions partielles après des épreuves décisives, il semble avoir irrévocablement accueilli mes justes vœux. Je ne crains plus d'être privé du saint domicile où naquirent à la fois, sous ton admirable ascendant, la religion finale et ma propre régénération. Si je subissais une telle douleur, ce ne serait maintenant que d'après ma vertueuse volonté, librement émanée d'une sage appréciation de quelque surcroît de détresse, devenu désormais invraisemblable.

L'unique souvenir fâcheux que paraisse devoir me laisser cette crise domiciliaire, concerne l'épreuve trop décisive qu'elle suscita pour la sincérité des nouvelles démonstrations fraternelles. Ma triste sœur apprit alors que j'allais être cruellement expulsé d'un domicile justement chéri, et même exposé à perdre mon mobilier. Quand je fus rassuré sur ce double danger, je m'abstins de lui mander l'issue finale, sans qu'elle m'ait jamais témoigné la moin-

dre sollicitude à cet égard, ni encore moins offert leur intervention quelconque. Depuis cette expérience involontaire, je me fixe irrévocablement à la résolution que je t'annonçais de ne maintenir envers eux que des relations vulgaires, sans aucune entrevue personnelle. Ces ménagements provisoires seront d'ailleurs subordonnés entièrement à la caduque existence du faible père qui seule me les inspire.

Pendant ce mélange de succès publics et de troubles privés, j'ai dignement poursuivi ma grande exposition orale. La vraie religion fut alors systématisée directement dans tous ses éléments fondamentaux, le dogme, le régime, et même le culte. Un zèle incomparable accueillit surtout la théorie décisive des sept sacrements positivistes, qui lie intimement chaque phase naturelle de la vie personnelle ou domestique à l'immense et éternelle évolution sociale. Une brutalité officielle vint inopinément interdire les deux dernières séances du cours annoncé. Mais ce complément reparut bientôt, sauf un moindre auditoire, dans les deux soirées exceptionnelles qui me furent spontanément demandées.

Cette anomalie passagère me procure finalement une acquisition durable, d'après la noble attitude du nouveau pouvoir spirituel envers l'autorité temporelle. Mes efforts pour obtenir une juste réparation ont d'abord provoqué l'intervention décisive du puissant adhérent qui, depuis mon début philosophique, surveille le long essor du positivisme avec une sollicitude vraiment civique. Sa rare loyauté et son zèle infatigable m'ont enfin valu un plein succès, que déjà j'ajournais après la demi-oscillation rétrograde. Ce précieux résultat, maintenant en pleine activité, semble à l'abri de toute atteinte nouvelle. Il est d'autant plus décisif que je ne l'ai acheté par aucune concession, même de forme. Au contraire, ces longues négociations m'ont d'abord conduit à menacer dignement la résistance temporelle d'un blâme systématique, au nom du passé et de l'avenir. J'ai pu ainsi lui adresser ensuite, sans faiblesse, les remerciements non moins solennels que méritait sa décision finale, et qui viennent d'être convenablement reproduits par un noble organe espagnol. Quoique le silence d'une presse hostile altère encore la publicité de ce second cours, sa solennité mieux reconnue offre déjà un caractère vraiment décisif, même envers la digne sanction de ton sexe.

L'auditrice exceptionnelle que je t'indiquais l'an dernier a maintenant acquis des titres spéciaux aux sympathies positivistes, d'après sa participation sincère et efficace au succès officiel. Quoique son adhésion ne cesse pas de me sembler plus personnelle que sociale, j'ai lieu de penser que réellement elle comprend l'aptitude exclusive du positivisme à terminer convenablement la révolution occidentale. Son esprit peut même suppléer assez à l'insuffisance de son cœur pour lui indiquer les propriétés sentimentales de la nouvelle foi. Mais, son adhésion fût-elle complète, jamais elle n'affaiblirait la sage résolution que je te soumis l'an dernier envers celle dont la conduite ne peut tirer d'un nom fatal que de simples titres pécuniaires, que je sus toujours accepter dignement.

Avant de concourir à la négociation positiviste, elle s'est efforcée d'obtenir la restriction habituelle de mon juste silence. Malgré l'affectation de ses prières et l'imperfection de ses aveux, j'aurais cru manquer de pitié, et même sembler craindre ma propre irrésolution, si j'eusse entièrement repoussé ces tristes supplications d'une malheureuse désormais privée d'attraits et déjà condamnée à un sombre isolement. J'ai donc consenti à lui répondre exactement, mais après lui avoir directement rappelé l'irrévocable consécration de toute mon âme à la chaste compagne éternelle qu'une sainte tombe assidûment honorée rend plus exclusivement inséparable. Tous ses efforts ultérieurs pour étendre cette condescendance au delà d'une généreuse compassion ont été aussitôt repoussés, et détermineraient, au besoin, mon silence définitif. Quoique naturellement émanées d'une situation irrévocable, ces sages limites ne seront pas, peut-être, respectées assez pendant la durée encore échue à cette santé délabrée. En ce cas, je reprendrais entièrement ma juste attitude antérieure, sauf l'extrême adieu que je te promis d'accorder. Je saurais, à tout prix, conserver intacts le calme qu'exige mon urgente mission et le culte intime qui m'améliore en me consolant. Mais j'espère encore que ma générosité exceptionnelle ne me suscitera point de nouvelles tracasseries.

Notre dernier entretien se terminait par l'annonce d'une prochaine reprise de la grande composition à laquelle préside la

chère dédicace que j'ai ouvertement promise dans le prélude fondamental déjà publié. Cet espoir se réalisa bientôt, quand ma difficile exposition orale fut pleinement achevée. Alors je terminai, en quatre mois, le premier volume de mon second ouvrage capital, lequel sans être aussi indispensable que le précédent, constituera certainement ma principale construction. Une systématisation sommaire mais définitive de toute la philosophie naturelle, spécialement accomplie envers la biologie, y forme un admirable contraste avec la synthèse essentiellement affective du discours préliminaire. Ainsi, le même volume, qui d'abord termine systématiquement la fatale insurrection de l'esprit contre le cœur, montre ensuite l'immense et saint essor que cette nouvelle discipline religieuse imprime déjà à l'intelligence régénérée par sa digne soumission. Ce précieux complément théorique m'a déterminé à publier immédiatement ce tome premier, quoique j'eusse résolu jusqu'alors de ne point le séparer du suivant. La sainte dédicace doit ainsi recevoir une divulgation plus prochaine, sans que j'aie à me reprocher d'avoir consulté mes prédilections personnelles dans une décision seulement relative à mon office social. Quand cette nouvelle résolution a été généralement approuvée, je l'ai bientôt complétée en renonçant irrévocablement à tout profit matériel envers l'ensemble des quatre volumes de ma construction religieuse. Ma détresse actuelle devant naturellement rehausser une telle inauguration des véritables mœurs sacerdotales, je l'ai convenablement annoncée dans mes dignes remerciements écrits aux divers coopérateurs du patronage collectif noblement institué pour moi. Quoique cette protection soit encore insuffisante, elle semble devoir bientôt équivaloir à mes modestes exigences. Je ne saurais pourtant espérer qu'elle me permette jamais d'accomplir seul une telle publication. Mais ma généreuse innovation ne tardera point à me procurer un digne éditeur, si la gêne industrielle ne s'aggrave pas trop. Toutefois, même en ce cas, ta juste glorification pourrait encore trouver une prochaine issue, par l'intervention d'un loyal adepte dont le zèle paraît correspondre à l'indépendance de sa fortune.

J'avais terminé ce volume initial le jour même du glorieux anniversaire républicain. Cinq semaines après, le début du tome

suivant a saintement ouvert le mois consacré au souvenir annuel de notre fatale catastrophe privée, dont le retour se trouve ainsi marqué encore, comme les trois autres fois, par un progrès philosophique vraiment digne de toi. Quoique la réouverture imprévue de mon cours hebdomadaire ait aussitôt interrompu ce grand travail, j'avais déjà formulé le plan général d'une construction statique qui forme la partie la plus difficile et la plus décisive de mon système total de politique positive. Mes prédications étant aujourd'hui instituées complètement, j'espère achever notre semaine sacrée en reprenant irrévocablement cette importante composition, de manière à finir ce nouveau volume avec l'année actuelle. Je sens que notre doux épanchement me procure, comme toujours, une précieuse réaction philosophique. Quand j'ai récemment systématisé l'intime combinaison de la logique du cœur avec celle de l'esprit, j'avais longtemps éprouvé déjà son efficacité spontanée. Sa consécration dogmatique doit désormais m'en faire mieux utiliser la puissance normale, ainsi démontrée par le concours habituel de l'exemple avec le précepte.

Pendant mon élaboration finale du volume initial, un touchant hommage collectif m'a heureusement ouvert l'année. Une cordiale solennité, présidée par mon illustre collègue, m'a spontanément témoigné la sincère affection de la grande famille régénérée dont j'ai déterminé la formation décisive. Nos soirées hebdomadaires ont dès lors offert longtemps un puissant attrait dans la révision systématique de notre plan caractéristique pour la transition occidentale, d'après les importantes mesures que mon dernier cours venait d'y ajouter. Ma précieuse abnégation personnelle va bientôt procurer ainsi une nouvelle gloire à mon principal confrère. Puisse-t-elle déterminer l'élévation politique que je lui ai promise, et dont il ferait un si noble usage, sans altérer jamais l'indispensable pureté de mon attitude philosophique ! Cette scrupuleuse révision de notre lien essentiel avec les urgences actuelles a été dignement installée par l'adoption réfléchie du drapeau systématique que j'ai construit pour l'Occident, et qui écarte à jamais le fatal emblème des niveleurs. La formule sacrée de la religion finale s'y décompose en deux devises caractéristiques, l'une politique, l'autre morale, respectivement propres à fournir des cachets

décisifs aux positivistes des deux sexes. Je me féliciterai toujours d'avoir ainsi fondé enfin des signes sociaux que les femmes puissent directement avouer sans compromettre leur véritable attitude. Le positivisme annonce par là sa tendance nécessaire à faire essentiellement reposer la terminaison réelle de la révolution occidentale sur l'intime participation de ton sexe. Ces emblèmes vraiment systématiques, où l'occidentalité du fond n'efface aucune forme nationale, conviendront surtout aux populations où la femme a le mieux conservé son influence chevaleresque. Nos charmantes sœurs du Midi seront ainsi conduites bientôt à bénir ton saint nom, qui me semble devoir y trouver son principal avènement. Le doux enthousiasme des Espagnoles te procurera peut-être la tardive reconnaissance des Françaises. Je conserve de plus en plus mon espoir primitif de voir ta chère image fournir un jour l'emblème usuel de l'Humanité sur les bannières occidentales.

Mon dernier acte sacerdotal a dignement proclamé la subordination fondamentale de l'esprit envers le cœur, quand la triste fin d'un éminent biologiste m'a récemment conduit à exercer convenablement un office imprévu. La publication actuelle de ce discours funèbre me procure une précieuse occasion de caractériser le principe nécessaire de la vraie religion, d'après une application personnelle aussi décisive qu'opportune. En voyant une grande carrière théorique essentiellement manquée par la seule insuffisance du cœur, malgré les supériorités réunies de l'esprit et du caractère dans une situation favorable, chacun doit mieux apprécier l'influence morale et respecter davantage la dignité féminine.

Cette sommaire indication annuelle ne concerne que mes actions et mes pensées, puisque mes sentiments n'ont jamais besoin d'une explication spéciale comme moteurs suprêmes de toute mon existence. Ton irrévocable incorporation au vrai Grand-Être systématise la coïncidence spontanée de leur centre social avec leur foyer personnel. Non plus un simple dogme philosophique, mais aussi un véritable élan du cœur, te rendent maintenant le saint intermédiaire habituel entre l'Humanité et son pontife. Je puis même prévoir déjà que bientôt tu seras pareillement invoquée, pour cet auguste ministère, par d'autres adorateurs sincères, à mesure que l'on sentira mieux ce que te doit ma grande construction religieuse.

Notre solennité privée vient aujourd'hui de provoquer un nouveau progrès dans le culte universel, en me poussant à incorporer dignement au dogme final une précieuse inspiration théologique. En t'adorant désormais comme mon *ange gardien*, je lierai mieux mes affections personnelles avec mes émotions sociales.

Depuis que cette forme définitive commence à me devenir familière, ton culte journalier acquiert à la fois plus d'énergie et de sainteté. Cet idéal accroissement de beauté et de vie que Dante supposait à Béatrice dans chaque nouvelle ascension céleste, ton image sacrée me l'offre réellement ; à mesure que le temps consolide et purifie mon adoration d'après une meilleure appréciation. Notre lien exceptionnel est à la fois plus complet et plus pur que celui de ce couple immortel. Sa réaction nécessaire sur le service fondamental de l'Humanité sera toujours jugée plus directe et plus durable. J'apprécie de plus en plus sa pureté caractéristique, à mesure que je la sens davantage exciter en moi les meilleures impulsions morales, dégagées de toute personnalité. Ce surcroît de sainteté m'offre une compensation partielle de la catastrophe qui nous a matériellement séparés. Les efforts même qu'exige un commerce moral où je suis toujours actif et passif à la fois tendent maintenant à mieux développer mon cœur. Outre la satisfaction de donner et de recevoir, il peut ainsi créer sans caprice, d'après l'immuable fondement que lui fournissent nos souvenirs de la grande année, nettement fixés par notre précieuse correspondance. Depuis que ton culte est pleinement régularisé, il m'offre chaque jour une partie spéciale fondée sur tes images respectives, et puis une invariable succession de nos principaux fragments épistolaires. Toutes les divisions de l'année prennent aussi vers toi leurs directions propres outre leur tendance commune. Je sens aujourd'hui, par exemple, une spécialisation définitive de cette sainte semaine, dont le début fait heureusement coïncider l'anniversaire de ma première composition sacrée avec la fête positiviste de mon principal patron catholique. Sa fin me rappelle à la fois tes touchants remerciements pour ce saint hommage et mon institution spontanée de ton culte régulier. Elle se liera maintenant à la reprise décisive de la grande construction interrompue par mon nouveau cours, et mieux préparée par cette intime effusion.

Affranchi désormais de toute forte élaboration envers la science préliminaire, je me voue exclusivement, surtout dans ce second volume, à la systématisation directe de l'unité humaine. Depuis la fin du moyen âge, la vraie connaissance de notre nature n'a fait aucun progrès essentiel, jusqu'à la précieuse impulsion émanée de mon principal précurseur scientifique. Je viens de rectifier et de compléter, d'après la sociologie, sa grande tentative biologique.

Ma théorie subjective du cerveau et de l'âme me conduit ainsi à construire maintenant la conception finale de la nature humaine. Son principe affectif exige donc en moi une profonde culture habituelle, d'après les émotions les plus pures et les plus puissantes. Je suis ainsi de plus en plus conduit à caractériser ton adoration particulière par la formule fondamentale que j'ai d'abord consacrée à la religion universelle : *L'Amour pour principe, l'Ordre pour base, et le Progrès pour but.* Les deux termes extrêmes en sont aussi directement applicables à tout digne hommage privé qu'au véritable culte public. Jamais la suprématie de l'affection ne peut même ressortir autant que dans le lien le plus volontaire et le mieux circonscrit. La tendance au progrès caractérise spécialement l'impulsion qui s'adresse directement au perfectionnement moral, sans procéder de bas en haut. Quoique la formule sacrée paraisse moins convenir ici dans son terme moyen, il n'est pas moins applicable réellement à ton saint culte. Le besoin de rattacher, autant que possible, le cours spontané de nos émotions intérieures à l'immuable prépondérance de l'ordre extérieur, comporte même une vérification plus facile et plus décisive envers les affections privées, qui ne sauraient autrement acquérir une consistance salutaire. C'est surtout en t'adorant que je pratique le mieux la vraie logique humaine, quand l'image involontaire, rappelée par le signe volontaire, ranime l'intime effusion, qui, à son tour, développe, en sens inverse, cette connexité fondamentale.

Alors je sens combien il importe de ne laisser aucun arbitraire dans la culture du cœur, pour y prévenir toute fluctuation énervante. Nos épanchements annuels, qui jamais ne seront lus de personne, me font davantage apprécier le charme suprême de la

véritable unité humaine, quand l'intelligence et l'activité assistent à la fois le sentiment. Je souhaiterais alors que les saints devoirs de la vie réelle me permissent toujours de cultiver ainsi les facultés spéculatives qui conviennent le mieux au principe affectif de toute notre existence, quoique les fatalités extérieures nous en interdisent le doux ascendant continu.

Ma vie journalière empêche d'ailleurs le caractère trop exclusif que pourrait susciter une vicieuse concentration de ton saint culte, au détriment des autres affections vraiment dignes de m'animer encore. Tu sais déjà combien ton adoration a ranimé celle de l'admirable mère d'où dérivent d'abord toutes mes qualités essentielles, non seulement de cœur, mais aussi de caractère, et même d'esprit. Son nom et son image se trouvent inséparables de toi dans mes prières quotidiennes et hebdomadaires, par une tardive compensation de mon insuffisance à consoler ses injustes chagrins.

Cette double adoration est aussi liée irrévocablement à l'affectueuse vénération que m'inspire de plus en plus l'incomparable assistante où tu sus apprécier une véritable sœur, et que je chéris comme une tendre fille. Son parfait dévouement m'a récemment disposé à des projets confus d'une adoption légale, analogue à celle que je rêvai pour toi avant de connaître sans équivoque ta véritable affection. Quoique la situation permette peu de régulariser jamais ces vœux du cœur, j'espère du moins consolider après moi la position de notre Sophie, surtout envers les vrais positivistes, qui tous apprécient déjà cet admirable type féminin. Si je puis instituer assez une adoption religieuse indépendante de l'adoption civile, cette éminente prolétaire mérite beaucoup d'en fournir le premier exemple, qui ne saurait être plus caractéristique.

Outre la providence matérielle que je lui dois, le contact habituel d'une telle amie préserve mon cœur d'une concentration vicieuse. Je suis ainsi disposé à mieux sentir toujours l'heureuse excitation mutuelle qui appartient à toutes les impulsions vraiment sympathiques. Telle est l'intime conviction dans laquelle j'achève à regret ma cinquième effusion funèbre, à l'heure même où mon culte hebdomadaire me ramène sur ta sainte tombe.

pour te répéter, avec une nouvelle ferveur, notre chère devise familière,

Amour et respect éternels.

Le 9 Saint-Paul 62.

AUGUSTE COMTE,

10, rue Monsieur-le-Prince.

Sagrada es yà mi pasion,
la divinizó la muerte !

VIVRE POUR AUTRUI.

P. S. — En achevant hier de récrire cette douce effusion, j'en ai spécialement senti une heureuse réaction philosophique que je dois t'annoncer brièvement. Pendant la prière quotidienne que, depuis trois ans, je t'adresse entre mes deux sommeils (comme entre mes deux repas), cette impulsion sacrée m'a conduit à une résolution précieuse, dont je me félicite déjà, pour ma séance de demain. Au lieu d'y commencer directement la philosophie de l'histoire par l'appréciation de l'état fétichique, je vais la consacrer exceptionnellement à exposer ma théorie subjective du cerveau, principale découverte inédite de mon dernier travail. Je devance ainsi les vœux réels de l'auditoire envers une doctrine capitale, dont la divulgation donnera plus de netteté et de consistance au reste de mon cours, en suppléant à la publication entravée du récent volume. Cette nouvelle abnégation théorique célébrera dignement ta sainte *fête*, qui devait aujourd'hui offrir un caractère exceptionnel, pour mieux marquer l'inauguration spéciale de *ton culte final !* Elle me rappellera d'ailleurs la noble maxime de ta *Lucie : La manifestation est le véritable flambeau des intelligences supérieures !*

Le Samedi matin 12 Saint-Paul.

MA SEPTIÈME SAINTE-CLOTILDE.

TON UNIVERSELLE ADORATION !

Commencée le 10 Saint-Paul 63,
continuée le lendemain, et complétée le Lundi 13, pour être lue,
sur la sainte tombe, le Mercredi suivant, avec ma première
Sainte-Clotilde imprimée.

(Copie améliorée.)

Paris, le 10 Saint-Paul 63
(Vendredi 30 Mai 1851).

Donna, se tanto grande e tanto vali,
Che qual vuol grazia e a te non ricorre
Sua disianza vuol volar senz'ali.

La tua benignità non pur soccorre
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre.

In te misericordia, in te pietate,
In te magnificenza, in te s'aduna
Quantunque in creatura è di bontate !

NOBLE ET TENDRE PATRONNE,

Cette septième effusion annuelle m'offre encore plus de charme et de sainteté qu'aucune des précédentes. Depuis ton éternelle renaissance, notre incomparable année d'intimité objective devient peu à peu la simple base d'une parfaite union subjective, dont la durée est déjà quadruple, et à laquelle se rapportera bientôt la majeure partie de mes souvenirs, publics et privés. Mais tes principales images, loin de s'altérer en se prolongeant, se trouvent éclaircies et ranimées par la douce persévérance de mon culte régulier. Une coïncidence passagère leur procure cette année une nouvelle vivacité, en ramenant heureusement aux mêmes dates hebdomadaires les quantièmes mensuels de ma sainte régénération morale. L'ensemble de ce que j'ai dignement accom-

pli pendant ces six ans se trouve ainsi rattaché mieux à sa source essentielle. De moins en moins, mes souvenirs remontent au delà de cette ère fondamentale de 1845, où je te dus ce que je puis déjà nommer, même publiquement, ma seconde vie. A mesure que je développe cette nouvelle existence, chacun sent que j'y suis vraiment devenu, pour l'Humanité, un organe double, d'après ton incorporation croissante à tous mes nobles succès. Dans cet essor naturel de notre pleine connexité, l'année actuelle forme une phase décisive, où je puis déjà garantir, chez tous les positivistes sincères, la prochaine propagation du culte normal que je t'ai si justement voué. Jusqu'ici, le Mardi de chaque semaine me rappelait surtout ton inhumation, et le jour connexe de ma visite hebdomadaire pendant toute l'année du deuil. Maintenant il m'indiquera davantage, outre la renaissance annuelle, la coïncidence de ta fête catholique avec le culte positiviste du meilleur type de la papauté, dans ce calendrier occidental dont tu suscitas le premier germe. Ces rapprochements secondaires, que l'esprit dédaigne, deviennent précieux au cœur, en augmentant la netteté des images et la vivacité des émotions.

A l'expiration de mon deuil, ma troisième expansion annuelle t'indiqua la naissante extension de ton culte, d'après la digne annonce de notre sainte communauté de cercueil, par le jeune ami qui seul pouvait alors apprécier assez ta réaction sur moi. Mais cette disposition anticipée devait rester exceptionnelle jusqu'à ce que ma précieuse publication de l'année suivante eût profondément manifesté ta salutaire influence. En écartant des vœux trop équivoques envers *la vierge positiviste*, je ne dois compter, à cet égard, que les indices dont la sincérité repose sur une digne appréciation de cette construction décisive. Or, ces irrécusables tendances se sont déjà multipliées assez pour me garantir une réalisation prochaine de mes meilleures espérances.

Cette juste gratitude envers toi commença naturellement chez les jeunes positivistes qui, depuis notre dernier entretien annuel, m'en ont souvent fourni d'évidents témoignages. Je t'indiquerai seulement la naïve impression de l'un d'eux, nouvel adepte vraiment éminent, par le plus noble concours entre le cœur et l'esprit. Quoique je ne le connaisse encore que d'après ses lettres, sans

l'avoir jamais stimulé sur ce sujet, il m'écrivait spontanément, en Décembre dernier : « La perte douloureuse que vous avez faite laissera longtemps un vide parmi nous. » Mais de tels indices viennent d'acquérir une consistance inespérée par l'adhésion décisive de mon éminent collègue, dont l'âge et le caractère annonce la prochaine propagation universelle de la tendance qu'il a sanctionnée. Dans une occasion caractéristique, expliquée ci-dessous, il m'a récemment écrit ce précieux oracle : « Elle sera votre Egérie, votre Béatrice, votre Laure : rapportez à elle et à sa mémoire les nouveaux développements de votre doctrine ; consacrez son souvenir, inscrivez-le en tête de vos livres, enlacez son nom au vôtre. » Sa liaison personnelle avec ta prétendue rivale augmente le mérite et la force de cette noble sanction, déjà incorporée à mon culte régulier.

La solennelle publication de ma grande dédicace va bientôt généraliser et consolider ces dispositions spontanées, en attirant directement l'attention générale sur ton incomparable participation involontaire à ma principale construction. Je dois ainsi trouver une digne compensation du douloureux retard que subit forcément la divulgation initiale de ma juste reconnaissance. Mon discours préliminaire ayant permis, depuis trois ans, d'apprécier ta sainte influence, ma gratitude exceptionnelle va partout sembler assez motivée déjà par l'immensité du bienfait. Cette heureuse inversion forcée, qui place la sainte dédicace après l'œuvre qu'elle inspira, disposera mieux les âmes d'élite à sanctionner mon éternelle adoration, et même à s'y associer dignement.

D'après la prépondérance normale que je dois garantir au cœur pour fonder la vraie religion, quelques théoriciens exagérés avaient d'abord conçu des craintes sérieuses envers la culture spéculative. Mais la seconde moitié du volume que je vais publier dissipera radicalement ces irrationnelles inquiétudes, en prouvant, par plusieurs pas décisifs, combien le régime encyclopédique perfectionne et consolide toutes les grandes conceptions scientifiques. On sentira bientôt que, en systématisant la réaction du cœur sur l'esprit, j'ai enfin constitué la vraie logique humaine, aussi propre à étendre qu'à épurer nos méditations quelconques. Dès lors, toutes les saines intelligences s'uniront à toutes les belles âmes

pour bénir le saint ascendant sans lequel je ne pouvais construire dignement cette synthèse décisive.

Cette sincère association à ma propre reconnaissance devait naturellement commencer chez mon sexe. Mais c'est du tien qu'elle doit obtenir sa pleine efficacité. Or, quoiqu'une telle sanction ne puisse encore éclater assez, j'ai déjà lieu d'attendre sa prochaine manifestation. La malheureuse fille du vieil ami que je perdis quelques semaines après toi m'en fournit le premier indice privé, que sa réserve personnelle rendait plus touchant et plus décisif, et qui fut, hélas ! trop voisin de sa fin prématurée, si tristement semblable à la tienne. D'équivalents témoignages se sont beaucoup multipliés, depuis notre dernière solennité, chez la plupart des dames positivistes, soit sous la forme négative, par leur antipathie envers ton indigne rivale, soit même d'après des sympathies plus directes et plus pures. En complétant ma dédicace, l'heureuse reproduction de ta touchante *Lucie* va bientôt procurer un caractère mieux déterminé à ces hommages féminins. Ton sexe se glorifiera de cette représentation personnelle dans la plus forte des constructions philosophiques. Seul il sentira dignement combien je te dois davantage que Dante ne dut à sa Béatrice.

Mais ces tendances privées seront surtout consolidées et développées par la haute impulsion publique qui va graduellement émaner de la situation occidentale. Quand la révolution prolétaire se trouvera mieux caractérisée, elle ne tardera point à faire aussi surgir la révolution féminine, qui en est naturellement inséparable, et que le moyen âge nous a pareillement léguée. Affranchir ton sexe du travail extérieur, c'est-à-dire de la misère et de la prostitution, constitue la condition principale, quoique latente jusqu'ici, d'une digne incorporation du peuple à la société moderne. Dès que cette intime connexité sera suffisamment dévoilée, les femmes prendront enfin une part décisive à la révolution occidentale, qui ne saurait se terminer sans leur digne coopération. C'est alors, ma Clotilde, que ton saint nom deviendra vraiment populaire, pour personnifier, chez tous les occidentaux, le meilleur type de l'avenir féminin. Ta spéciale invocation guidera les âmes tendres vers une régénération caractérisée surtout par la véritable

émancipation de ton sexe, si purement pressentie dans ton unique publication. Quoique les femmes cultivées puissent sincèrement t'honorer, c'est des mères et des épouses prolétaires que doit résulter ta principale appréciation. Nous en avons déjà le plus touchant indice, d'après le culte inaltérable que t'a cordialement voué notre incomparable Sophie. C'est seulement de sa classe que tu recevras une adoration exempte de toute rivalité indirecte, et pleinement caractérisée par une tendre vénération.

Je devais insister aujourd'hui sur la nouvelle physionomie que l'ensemble de ton saint culte reçoit de ce concours normal entre ma propre gratitude et les sympathies publiques qui peuvent être déjà constatées ou prévues. Après cette indication exceptionnelle, je vais accomplir l'exposition annuelle que j'ai heureusement instituée envers mon juge suprême.

Pour que ce fidèle récit suive exactement l'ordre des temps, j'y dois d'abord indiquer, en Juin dernier, la loyale rectification d'une opinion trop sévère que je venais de t'exprimer sur la jeune adepte que je t'avais signalée l'année précédente. En recevant ses plus intimes confidences, à titre spécial de confession positiviste, j'ai heureusement constaté que mes premières espérances pouvaient essentiellement subsister. Non seulement sa vanité artistique accepte tacitement ma juste réprobation d'un portrait manqué, mais surtout elle surmonte assez ses habitudes aristocratiques pour accepter dignement mes sages conseils sur la destination ouvrière de ses jeunes fils. Sa position difficile et exceptionnelle doit d'ailleurs faire spécialement excuser ses lacunes actuelles et mieux apprécier ses efforts sincères. J'espère que ma solennelle dédicace la poussera bientôt à manifester convenablement sa propre gratitude envers toi. Conjointement avec cette heureuse rectification, s'accomplit alors la cessation spontanée de la correspondance exceptionnelle que je t'annonçais avoir récemment accordée à l'indigne femme qui porte mon nom. Après cinq mois de durée, cette concession trop généreuse finit naturellement, sans le moindre tort de ma part, d'après les vains efforts de la coupable pour y dépasser les limites nécessaires que mes explications stipulèrent toujours comme sa condition fondamentale. Le juste refus qu'elle s'attira bientôt au sujet d'une célébration religieuse

acheva d'éteindre une correspondance que ma pitié n'admit qu'à regret, et qui ne renaîtra sous aucun prétexte.

En Juillet, le second mariage positiviste s'accomplit aussi dignement que je t'en avais donné l'espérance. Des signatures décisives constatent maintenant la participation de ton sexe à mes actes sacerdotaux. Ta sainte impulsion étant alors devenue assez appréciable, j'ai osé, cette fois, l'invoquer ouvertement. Chacun a senti son intime connexité avec une célébration qui me serait toujours restée impossible sans toi. Une telle sympathie m'est d'autant plus précieuse que mon éminent collègue y a sincèrement pris part, malgré ses relations défavorables. Mon cœur reçut alors une autre satisfaction profonde, quand le même discours put irrévocablement proclamer l'adoption morale que je venais de t'annoncer envers notre Sophie, dont la touchante présence rendait plus décisive cette juste solennité. Outre ces applications caractéristiques, la nouvelle religion retira naturellement, de cette précieuse célébration, une exposition plus complète et plus auguste de ma récente théorie sur nos neufs sacrements sociaux, presqu'inconnue auparavant à mon principal collègue. La loi positiviste du veuvage éternel y reçut une confirmation décisive, par la pleine acceptation publique d'un couple qui l'avait mûrement examinée. Ce qui d'abord émana d'une noble spontanéité populaire obtint ainsi la sanction d'une sage réflexion systématique, qui ne permet plus aucun doute sur la généralité finale. Un seul regret tempéra notre profonde satisfaction d'un tel pas, quand une juste prudence nous interdit de publier mon discours caractéristique, où des noms indispensables auraient pu compromettre l'existence officielle d'un digne père. Mais cette réserve, trop motivée par la rétrogradation légale, donnait aussi plus de prix à la noble assistance de ce chef de famille, qui ne craignit point de joindre sa signature à celles de la mère et de la jeune sœur de l'épouse nouvelle. En subissant dignement une telle nécessité, j'ai d'ailleurs senti combien il m'était doux de renoncer, pour ménager le repos d'autrui, à une importante satisfaction, à la fois publique et privée. Puissent ces scrupules exceptionnels ne pas s'exagérer au point de troubler l'affiliation religieuse du fils qui vient de naître au nouveau couple ! Mais après avoir assez témoigné ma sage tolérance et ma

juste réserve, j'ai dû proclamer enfin mon refus sacerdotal envers toute concession susceptible d'altérer désormais, même par le simple silence, la pureté ou la dignité du culte positiviste.

Une précieuse visite me conduisit, le mois suivant, à expliquer ce grand progrès au digne chef de notre principal foyer écossais. Cette première entrevue lui a permis aussi d'apprécier ma liberté philosophique, en assistant à l'une de mes séances hebdomadaires. Dans ce même mois, les dissidences que je t'annonçais envers ma triste sœur s'aggravèrent assez pour me délivrer bientôt d'une fausse fraternité, désormais réduite irrévocablement à une simple suite de rares et froides informations sur les santés respectives. Ma fatale situation privée est au moins devenue nette, de tous les côtés, depuis notre dernier entretien. Notre pleine fusion et le pur dévouement de mon excellente Sophie constituent enfin mes vrais trésors moraux, dont je puis développer sans trouble l'inépuisable efficacité.

Mon exposition publique de la Religion de l'Humanité m'a conduit, en Septembre, à perfectionner le culte fondamental, surtout envers l'institution décisive des anges gardiens. Tu sais combien leur multiplicité caractérisait déjà ma propre expérience, par l'adjonction quotidienne de ma sainte mère et de ma digne fille adoptive à ta suprême adoration. Alors je systématisai cet exemple spontané, en constituant une triple sauvegarde morale, qui, émanée ainsi du passé, du présent et de l'avenir, réunit sans confusion la vénération pour les supérieurs, l'attachement entre les égaux, et la bonté envers les inférieurs. L'institution se trouvant par là complétée, j'osai y aborder le doux problème que je t'avais réservé, quant à la modification féminine d'une telle pratique. Trop confuse tant que le type restait simple, cette modification nécessaire a bientôt résulté d'une telle décomposition. J'y combine assez la conformité avec la variété, en consacrant, des deux parts, la prépondérance de l'ange maternel, et chargeant chaque sexe d'emprunter à l'autre les deux anges complémentaires.

Dans le mois suivant, la paisible terminaison de mon second cours religieux me permit de faire dignement cesser la fausse position qui semblait ériger les positivistes en auxiliaires politiques de ces mêmes métaphysiciens qui furent toujours nos princi-

paux adversaires philosophiques. Nous avons dès lors répudié également les divers anarchistes et les purs rétrogrades. Cette clôture solennelle suscita aussi la seconde expansion de ma juste reconnaissance envers toi. Accueillie comme le fut, trois ans avant, ma touchante explosion initiale, cette nouvelle épreuve constate la pleine liberté qu'accorde à mon cœur l'ensemble des âmes honnêtes, quoique je ne doive en user qu'avec une sage réserve. Pendant ce même mois, j'ai dû finalement rétracter les espérances prématurées que je t'exprimais sur la future transformation de mon jeune ami en mon digne successeur. L'insuffisance que je t'annonçais dans son caractère se trouve réellement assez profonde pour lui interdire un tel avenir, malgré l'éminent concours de son cœur avec son esprit. Je crains que cette seule lacune fondamentale ne le retienne toujours parmi les apôtres vulgaires, quoiqu'il reconnaisse loyalement son manque d'énergie et peut-être de persévérance. Mon vrai successeur reste malheureusement à surgir dans la jeunesse d'élite qui commence à m'entourer.

La clôture caractéristique de mon second cours me conduisit, au sein de notre grande famille, à ouvrir, en Novembre, une longue discussion hebdomadaire sur l'attitude finale du parti positiviste, venant dignement écarter aujourd'hui tous les partis antérieurs. Malgré la routine révolutionnaire, je pus enfin ramener tous nos vrais frères dans cette voie normale, où j'aurais, au besoin, marché seul, comme exclusivement digne de notre sainte doctrine. Ce mois s'acheva par la touchante solennité que je t'avais annoncée, et qui me fournit la première application du sceau pontifical. Les deux premiers couples positivistes s'y sont dignement combinés pour procurer au premier rejeton notre sacrement initial, sous les nombreuses sympathies des deux sexes et de tous les âges. Un siècle après le début de l'*Encyclopédie*, un enfant voué librement à une complète régénération inaugure ainsi le vrai régime final, en recevant, dès sa naissance, une affiliation pleinement exempte de concessions théologiques ou même métaphysiques.

Pendant le dernier mois de cette année, où le positivisme a tant grandi, j'ai dignement accompli la principale élaboration du grand

ouvrage que je t'ai dédié. Malgré les entraves exceptionnelles qu'éprouvait encore la publication du tome sacré, je repris alors le volume suivant, dont je t'avais annoncé trop tôt la continuation. Elle avait dû rester impossible tant que le perfectionnement de mon second cours exigeait des soins essentiels et assidus. Après l'avoir achevé, je repris cette grande construction sous l'heureuse impulsion de la récente solennité. Je pus ainsi écrire bientôt le principal chapitre de mon traité religieux, en fondant directement la théorie générale de la religion. Dans cette construction décisive, je dois t'indiquer spécialement ma systématisation finale de l'institution des anges gardiens. Elle y repose sur la vraie définition religieuse de la femme, comme médiateur naturel entre l'homme et l'Humanité, qui lui confie surtout sa providence morale.

A l'ouverture de la nouvelle année, l'ascension du positivisme s'est marquée, personnellement, par la visite plus solennelle de notre grande famille, que me conduit, depuis trois ans, mon éminent collègue. Mon récent travail m'a permis d'accueillir ces précieux hommages comme il convient au fondateur reconnu de la vraie religion. Un seul complément manque encore à cette noble récompense annuelle d'une vie dévouée : c'est d'y voir ton saint nom dignement joint au mien. Mais l'éclatante justice que va te procurer le volume décisif me fera, j'espère, obtenir bientôt une telle satisfaction.

Un nouveau symptôme m'a confirmé, en Février, le progrès social du positivisme, par l'adhésion plus vive et plus complète qu'il inspire maintenant au digne patron officiel de mon cours hebdomadaire. Depuis vingt-cinq ans, son zèle vraiment civique suit assidûment mon essor philosophique, comme seule issue de l'anarchie occidentale. Pendant ce troisième entretien annuel, il m'a directement encouragé à saisir ouvertement la conduite systématique de notre situation républicaine, au nom simultané de l'ordre et du progrès. La prochaine dissolution de ses liens officiels lui permettra, j'espère, la libre expansion de ses convictions positivistes, qui déjà nous ont tant servi, quoique trop indirectement. Cette importante entrevue a été suivie de ma généreuse résolution sur la lecture hebdomadaire du chapitre fondamental

que je venais d'achever. Pendant six semaines, cette communication inédite a profondément édifié tous nos frères sur la perfection systématique de ma construction religieuse, dont l'opportunité complète s'est ainsi dévoilée nettement aux plus rebelles. J'ai surtout été touché de la scrupuleuse attention qu'y a porté jusqu'au bout l'éminent collègue le mieux disposé à bien comprendre, et même à utiliser dignement, cette fondation décisive, tant consolidée par une telle sympathie.

Le mois suivant a spécialement multiplié nos précieuses acquisitions. Je l'ai noblement ouvert en publiant spontanément le tableau cérébral qui suivit ma grande dédicace, et dont la divulgation orale résulta, l'an dernier, de ma sainte effusion. Une abnégation simultanée à complété ma solennelle renonciation à tout profit littéraire, en autorisant à vendre séparément chaque volume de mon traité religieux.

Bientôt après, un heureux expédient m'a permis enfin d'apprécier et de proclamer toute la valeur, mentale et morale, d'un éminent Génois, dont le mérite positiviste restait jusqu'alors dissimulé par sa modeste correspondance, trop conforme à une fausse situation. Au milieu de ce mois mémorable, mes douloureux souvenirs annuels de ta longue agonie ont inopinément éprouvé la plus heureuse diversion, d'après le succès inespéré de mes derniers sacrifices. Sous cette impulsion, un jeune positiviste a noblement offert sa modique garantie territoriale envers tous les frais typographiques du volume qui languissait manuscrit depuis un an. Ce généreux élan a levé aussitôt ces tristes entraves, et la publication du tome sacré a été formellement promise pour la fin du trimestre suivant. L'activité soutenue du digne typographe ne me laisse aucun doute sur la réalisation d'un tel engagement. Avant la fin de Mars, j'avais le bonheur de lire imprimée la grande préface que je venais d'écrire pour motiver convenablement ma chère dédicace. En même temps, j'ai dignement annoncé cette issue décisive dans ma seconde circulaire annuelle aux sincères coopérateurs du subside, encore insuffisant, qui bientôt protégera complètement mon existence matérielle.

Mon cinquième retour du fatal anniversaire a été ensuite marqué doublement par une diversion très opportune. Le jour douloureux,

à l'heure même de la catastrophe, je lisais en épreuve l'incomparable dédicace dont j'avais tant attendu la digne publication ! Dès le lendemain, la solennelle ouverture de mon troisième cours religieux, en confirmant d'ailleurs l'attitude politique des vrais positivistes, m'a permis de t'adresser convenablement un nouvel hommage public, pleinement approuvé par un auditoire notablement accru. Cette affluence inespérée, qui s'est ensuite toujours soutenue, augmentera la portée des saintes effusions dont je dois cesser de restreindre le juste essor. Une seule contradiction, secrètement émanée de ton indigne rivale, m'a finalement conduit, au prix d'une grave secousse, à expliquer l'ensemble de notre fatalité domestique, au sein de la Société Positiviste, pendant les deux séances exceptionnelles des 16 et 23 Avril. Mais cette indispensable exposition, que je me félicite de n'avoir aucunement provoquée, a bientôt acquis une importance décisive par son heureuse réaction sur mon éminent collègue, alors absent naturellement. Sa lettre admirable, d'où j'ai ci-dessus extrait sa ratification spéciale envers toi, ne me demandait, pour la coupable, qu'un magnanime silence, auquel je serais spontanément disposé quand même ta sainte adoration ne dissiperait pas toute amertume privée. Ainsi forcé de lui reproduire par écrit mon explication orale, j'ai fait une réponse caractéristique, ultérieurement susceptible d'une pleine publicité, et qui m'épargnera tout autre retour sur mon douloureux passé. Cet irréprochable dénoûment complétera son intimité avec moi, en lui dévoilant enfin la malheureuse que ma réserve trop généreuse avait jusqu'alors ménagée, pour lui conserver un tel appui. D'ailleurs, cette crise a aussi déterminé mon attitude finale envers la prétendue épouse, à laquelle j'ai dû alors renvoyer sans l'ouvrir une lettre qui ne peut plus être suivie d'aucune autre. Ces punitions spontanées de ses coupables menées me délivrent même de sa présence affectée à mes séances hebdomadaires, d'où ta formelle invocation l'a désormais exclue.

Le mois de Mai vient de me procurer la pleine connaissance d'une extension décisive du positivisme parmi les anglo américains. Plus clairvoyants que dans la métropole, d'après une situation moins équivoque, les vrais hommes d'État ne voient là aucune

autre protection systématique contre d'audacieux niveleurs, qu'aucune force matérielle ne saurait y contenir maintenant.

Invoquée là pour l'ordre plus ardemment qu'elle ne l'est ici pour le progrès, la nouvelle religion y propagera bientôt ton culte occidental. Mon volume sacré, impatiemment attendu dans ce nouveau milieu, t'y fera spécialement bénir des femmes qui sentent le mieux les ravages moraux du matérialisme industriel et scientifique. Dans ce même mois, un de nos jeunes frères m'a dignement révélé un mérite exceptionnel, d'après l'admirable résolution qui l'érige, sur un obscur domaine, en type éminent du positiviste pratique. En le félicitant solennellement, je l'ai spécialement invité à compléter son sage dévouement par un noble mariage avec une digne paysanne, même pauvre et illettrée. Sa modeste réponse provisoire m'annonce une prochaine confession générale, et déjà me laisse espérer qu'il sent la portée d'un tel conseil. Je recueille ainsi le meilleur fruit social de ma longue abnégation, qui m'a fait librement avouer comme chef spirituel par des âmes de cette trempe. Ces douces satisfactions se sont beaucoup multipliées depuis ma précédente effusion. Le Midi et le Nord ont vu récemment surgir de jeunes positivistes d'élite, tous disposés à comprendre et à propager ton culte. Tous sont dignes aussi de coopérer à l'importante fonction périodique dont tu devais devenir un organe essentiel, et qui seule manque encore à l'organisation fondamentale de notre influence intellectuelle et sociale sur le milieu occidental.

Cette naïve exposition annuelle de mes progrès théoriques et pratiques depuis notre dernière solennité n'a jamais besoin d'être complétée par un compte distinct des sentiments qui ont inspiré mes pensées et dirigé ma conduite. Ils te sont trop connus pour exiger aucune explication spéciale : je dois seulement t'assurer, en général, qu'ils se rapportent de plus en plus à toi.

Mon avant-dernier hommage annuel célébrait directement ton irrévocable incorporation au vrai Grand-Être. Tous mes pas ultérieurs, surtout quant à l'intime solidarité qne tu produisis entre ma vie privée et ma vie publique, t'ont davantage érigée en centre habituel de toute mon existence. Si Béatrice devint pour Dante la personnification de la sagesse, tu dois me représenter encore

mieux l'Être-Suprême dont tu fais dignement partie. Le principe général de cette symbolisation normale est déjà publiquement admis comme systématiquement indispensable au culte positif. Or, ma prochaine publication justifiera pleinement, chez tous les cœurs d'élite, l'application spéciale que je dus t'en faire. En devenant ouvertement ma providence morale, tu seras bientôt adorée aussi par tous ceux qui sentiront les bienfaits de ta sainte impulsion. Dans ma réponse exceptionnelle à mon éminent collègue, j'ai osé lui faire personnellement entrevoir une telle réaction, naturellement réservée d'abord à celui qui utilise le mieux l'essor religieux du positivisme. Son admirable loyauté m'assure que, malgré ses relations défavorables, il accomplira noblement ce devoir aussitôt qu'il l'aura reconnu. Non seulement ton nom se trouve déjà lié définitivement au mien, mais c'est par ton digne culte, même public, que ma vie objective obtiendra bientôt la juste récompense de mes longs services et la meilleure annonce de ma glorification finale. Si l'ingratitude de ton frère ne me privait pas de ton saint portrait, il fournirait peut-être le type de l'Humanité sur notre bannière occidentale. J'espère même que ce coupable obstacle n'arrêtera point la propagation de ton image dans les emblèmes positivistes.

Le prochain essor de la sociolatrie déterminera naturellement un rapprochement sacré entre toutes les femmes personnellement dignes d'une adoration publique. Alors ta vie subjective s'unira spécialement à celle de Béatrice, d'après l'analogie réelle des offices et des hommages, trop conforme, hélas ! à celle des fatalités objectives. Ma croissante admiration journalière pour le plus grand des poètes ne serait ainsi qu'un secret pressentiment d'une juste similitude de consécration entre nos anges respectifs. L'incomparable composition qui termina réellement l'état théologique sera finalement rapprochée de celle qui fonde l'état positif, quand les cinq siècles révolutionnaires qui nous séparent auront été convenablement appréciés. Mais cette liaison intellectuelle doit être aujourd'hui devancée par l'union morale des deux anges qui présidèrent aux deux principales constructions modernes. Leur douce connexité m'est déjà devenue tellement familière que j'ai pleinement incorporé à ton culte le bel hymne que mon incom-

parable précurseur adressait à la suave déesse des occidentaux en terminant sa sublime épopée. Peut être son cœur, encore mieux émancipé que son esprit, osait-il aussi l'appliquer secrètement à sa Béatrice. Si l'un de mes plus éminents disciples parvient, comme je l'espère, à compléter ce chant sacré en y adaptant une digne musique, il deviendra bientôt un heureux ornement du culte positiviste, tant privé que public, comme pouvant également convenir à la Femme et à l'Humanité.

En achevant ma septième SAINTE-CLOTILDE à la même date précise que je t'envoyai la première, je sens mieux la profonde transformation qu'a subie ton saint culte pendant ces six années d'une pratique assidue. Désormais, tu ne seras plus seulement mon éternelle compagne. La prochaine réaction des hommages publics me fera surtout adorer en toi ma principale patronne. Sans que l'attachement puisse jamais diminuer, la vénération prévaudra de plus en plus. Ma chaste tendresse ressemblera davantage à celle du païen qui se sentait aimé d'une déesse. Car, mon culte honorera spécialement la supériorité que je te reconnais pour tous les attributs que ma propre religion proclame prépondérants. Trop entravé par la vie objective, leur saint ascendant se développe irrévocablement dans l'existence subjective. C'est surtout à moi qu'il appartient de le sentir et de l'adorer ; puisque la principale fonction normale du sacerdoce positif consiste à reconnaître et à proclamer le vrai mérite au milieu de tous les obstacles que suscitent la fortune, la situation, et même l'éducation. Je ne serais point un digne pontife de l'Humanité si je n'étais pas profondément convaincu de mon infériorité morale envers toi. C'est donc à m'efforcer de te ressembler que je dois m'attacher de plus en plus. Sans cesser d'être ma véritable épouse, tu deviendras surtout ma sainte patronne, et la source croissante de mes meilleurs progrès, à mesure que je combinerai mieux les deux éléments de l'heureuse devise que je te fis agréer,

Amour et respect éternels,

Sagrada es ya mi passion,
la divinizó la muerte.

Vivre pour autrui.

AUGUSTE COMTE.

10, rue Monsieur-le-Prince.

Lundi 13 Saint-Paul 63.

P. S. — En achevant ma sixième SAINTE-CLOTILDE, je sentis surgir une noble résolution philosophique, dont je dus y joindre bientôt l'annonce sommaire. Aujourd'hui, je dois pareillement t'indiquer une heureuse inspiration religieuse, survenue pendant que je te lisais Mercredi, sur l'autel funèbre, l'effusion actuelle.

Quelques heures auparavant, une touchante lettre venait de m'apprendre la perte irréparable d'une fille unique enlevée, au début de sa dix-huitième année (née en Mai 1834), à l'un de mes plus dignes confrères, dont l'âge excède le mien. Ce vrai positiviste avait aussitôt résolu de perpétuer subjectivement cette chère existence, en élevant désormais la tendresse paternelle jusqu'à l'adoration régulière de ce doux ange gardien. Sans que la lettre me fût adressée, j'ai dû, comme chef du positivisme, honorer directement cette application décisive de notre culte intime, et même y participer solennellement, au nom du Grand-Être dont je suis l'organe systématique. En faisant, sur ta sainte tombe, ma douce commémoration ordinaire des âmes dignes de se grouper autour de toi, j'ai aussitôt rangé Louise Pénard parmi tes compagnes sacrées, prématurément ravies à l'Humanité. Mieux encore que l'infortunée Victoire Bonnin, elle était secrètement vouée, par son noble père, à la vraie religion, qui l'aurait bientôt disposée à t'adorer, et peut-être à reprendre dignement ta grande mission sociale. Devant ton funèbre autel, j'ai résolu d'exercer spontanément, dans ce cas décisif, l'éminent office de consolateur qui convient si heureusement à mon sacerdoce. Cette précieuse diversion, dignement accomplie le lendemain, a dû parvenir Samedi au malheureux père, ainsi invité déjà à ériger l'ange chéri en sainte personnification du Grand-Être, dont il représentera spécialement la lutte insuffisante contre sa rigoureuse destinée. Le tendre couple sentira de lui-même combien tu as influé sur cette consolation inespérée.

En te faisant un juste hommage de cette nouvelle inspiration, je devais te signaler le cas imprévu qui achève de manifester la plé-

nitude religieuse du positivisme naissant. J'y ai heureusement appris que je puis désormais consoler autant qu'honorer. Ma sainte mission est donc éprouvée maintenant sous tous ses aspects caractéristiques : il ne lui manque qu'un plus vaste exercice, à la fois public et privé.

Mardi 21 Saint-Paul 63.

Après avoir relu ma septième SAINTE-CLOTILDE dans son état définitif, j'éprouve, avant de partir pour ma visite sacrée, le besoin de consigner ici ma satisfaction intime pour l'admirable réponse où le digne père vient de me témoigner déjà sa cordiale gratitude. Sous sa douce impulsion, je vais te consacrer de nouveau l'aimable Louise Pénard, que la sollicitude paternelle devait offrir, dans deux ans, à ma bénédiction pontificale, dont la tienne est devenue inséparable. La sainte victime s'unira désormais à ma pauvre Victoire Bonnin et à ta noble Elisa Mercœur, pour ébaucher dignement le virginal cortège des deux sœurs immortelles qu'adorera bientôt l'Occident régénéré : Béatrice Portinari et Clotilde de Vaux !

Mercredi matin 22 Saint-Paul 63.

MA HUITIÈME SAINTE-CLOTILDE.

TON INCOMPARABLE PATRONAGE!

Quella ch'imparadisa la mia mente
Ogni basso pensier dal cor m'avulse.

(Copie améliorée).

Commencée le 9 Saint-Paul 64,
continuée le surlendemain, et complétée le Lundi 12 : pour être lue, sur la sainte tombe, le Mercredi suivant.

Paris, le 9 Saint-Paul 64.
(Vendredi 28 mai 1852).

NOBLE ET TENDRE PATRONNE,

A mesure que je développe ton saint culte, chaque effusion annuelle se lie mieux à la précédente, parce que nous approchons davantage de l'identité sacrée que la postérité rendra familière entre nous. En achevant notre dernier entretien, je pressentis le caractère, et même le titre de celui-ci, dont le début me fait entrevoir déjà la physionomie du suivant. Cette connexité croissante résulte spécialement de la transformation finale qui distinguera toujours ma septième *Sainte-Clotilde*.

Obtenant alors une publicité décisive, ton ascendant subjectif dut tendre aussitôt vers le mode normal qui convient à nos destinées respectives. Sans cesser d'être ma sainte compagne, tu devins surtout mon auguste patronne, en fournissant le meilleur type que puisse jamais comporter notre institution sacrée des véritables anges gardiens, dont ton culte assidu m'offrit à la fois la source et le modèle. Aucune autre providence féminine ne saurait, en effet, admettre autant de plénitude que la tienne. Car, notre sort exceptionnel te conduit à l'intime fusion des trois types généraux du patronage angélique. Déjà ma compagne et ma fille,

dès lors tu fus aussi la mère propre à ma seconde vie, d'après laquelle je serai principalement apprécié.

La prépondérance d'un tel attribut ramène mon adoration à l'état normal du culte intime, où l'ange maternel doit présider, afin que la vénération y domine l'attachement. Je sens de plus en plus que cette seconde mère ne me laissera d'ailleurs négliger jamais la première, dont tu seras toujours la seule fille véritable. C'est à ton culte que je dus le retour du sien ; et votre saint concours continuera d'augmenter, en me rendant sans cesse meilleur. La vie subjective, si méconnue aujourd'hui, développe spontanément ces alliances sacrées, qui d'abord semblent contradictoires.

Mais cette seconde existence objective, spécialement vouée au Grand-Être, ne m'offre un précieux privilège que d'après l'anarchie qui l'interdit à presque tous mes contemporains. Car, dans l'ordre régulier, chacun doit, vers l'âge de la pleine maturité, obtenir une vie nouvelle, en résultat naturel d'une complète préparation du cœur, de l'esprit, et du caractère. Une telle transformation, si fréquente chez nos pieux et chevaleresques ancêtres, ne devient exceptionnelle aujourd'hui que par l'avortement trop ordinaire de l'initiation privée et publique en un temps de désordre intellectuel et moral. Quoique j'aie mieux employé ma première vie, la seconde n'aurait point acquis sa plénitude actuelle, si je n'avais pas subi dignement ton incomparable ascendant.

Depuis que ton patronage final me devient assez familier, il me dispose à revenir sur notre court passé objectif, pour m'y représenter comment nous aurions vécu sans la fatale catastrophe. Je sens ainsi que notre union objective aurait, au fond, peu différé du lien subjectif qui seul a pu se développer entre nous.

Tu te souviens, en effet, que mon adoration s'épurant de plus en plus sous ta salutaire réserve, je projetai finalement une adoption légale qui t'aurait bientôt permis de prendre ouvertement, sinon mon nom, du moins ma maison. Quand ma retraite philosophique publiera notre sainte correspondance, ce touchant mystère se trouvera pleinement révélé aux âmes d'élite, d'après la dernière de mes lettres. Il est vrai que, en te proposant une telle union, j'ignorais encore combien ta tendresse était réellement conforme à la mienne. Tu ne l'avais alors avoué qu'à notre Sophie, qui

même ne me l'expliqua qu'après ta propre effusion, accomplie seulement dans la fatale semaine. Mais, j'ose maintenant assurer que cette inappréciable conformité n'aurait aucunement altéré ma résolution définitive de te chérir au simple titre de fille.

Une telle union convenait seule à nos fatalités exceptionnelles. Quoique nos situations respectives nous procurassent moralement une pleine liberté, notre pureté croissante devait persister par sagesse, quand la délicatesse cessait ainsi de nous la prescrire. Pour qu'elle ne nous devînt jamais pénible, il suffisait, dans nos tristes situations, de nous représenter la naissance d'un être sans nom. Ta nature et mon expérience nous auraient également conduits à renoncer irrévocablement aux satisfactions charnelles, lorsque chacun de nous se serait senti certain de l'affection qu'elles sont surtout destinées à constater et cimenter.

Mon ardente organisation ne m'a point empêché d'instituer récemment le mariage chaste, pour régler dignement la procréation humaine, comme je te l'expliquerai ci-dessous. Je sens maintenant qu'elle m'en aurait permis l'application personnelle, d'après les graves motifs qui nous l'imposaient. C'est là que tendait, au fond, mon projet spontané de paternité légale. D'après la similitude naturelle de toutes les affections sympathiques, notre éternelle renonciation aux liens sensuels dissipait la seule distinction que laissaient réellement nos âges entre l'épouse et la fille. L'amertume ordinaire d'une telle contrainte disparaissait entièrement sous la certitude mutuelle qu'elle provenait d'un simple devoir de situation, sans aucune insuffisance d'affection. Ainsi, la prépondérance définitive de la vénération me fait mieux sentir aujourd'hui quel caractère habituel aurait pris notre union objective, si sa durée nous eût été permise. Les mêmes dispositions qui te font désormais adorer subjectivement comme mère, t'auraient alors fait chérir objectivement comme fille ; car, la pleine chasteté conjugale comporte également ces deux modes.

Je pressentais cette appréciation finale de notre sainte intimité, quand, quelques semaines après la catastrophe, j'annonçais dignement la perte d'une fille d'adoption. Ton naïf épanchement à Sophie sur notre bonheur à *trois* indiquait une équivalente tendance. Vos deux attachements sont, en effet, devenus essentielle-

ment semblables, comme chacun d'eux se rapproche de celui qui me lie à ma sainte mère objective. En renonçant aux nœuds corporels, il ne reste là d'autres différences que celles qui résultent naturellement de la diversité d'éducation et de carrière. Tu te serais donc trouvée légalement, ainsi que tu l'étais déjà moralement, la vraie sœur de celle que tous mes amis traitent maintenant comme ma fille adoptive.

Combien m'est douce à sentir cette sainte uniformité qui caractérise finalement mes principales affections privées ! Elle consolide et développe l'unité totale de mon existence, en liant mieux mes sympathies intimes à mes sentiments publics. Par là, ma vie objective se rapproche davantage de la vie subjective que me réserve la postérité reconnaissante. Malgré mon isolement philosophique, j'eus le bonheur d'obtenir trois admirables affections féminines, ainsi disposées à se confondre essentiellement. Les justes hommages d'un public d'élite ratifieront bientôt cette fusion spontanée, où ton image prévaudra toujours, sans affaiblir aucunement les deux autres.

Après t'avoir ainsi indiqué les nouvelles émotions que m'inspire le plein avènement de notre union normale, je dois maintenant procéder à l'exposition habituelle de mes principales vicissitudes depuis notre dernier entretien annuel.

Dans le mois même où il s'accomplit, je sentis profondément l'amélioration de ton saint culte d'après ta transformation finale de compagne en patronne. Car, c'est vraiment à titre de mère que désormais je t'invoquerai de plus en plus, à mesure que se développera la seconde vie dont toi seule es la source et l'âme. Le contraste des âges s'efface ici sous la supériorité morale, comme le pressentit Dante quand il suivit en fils sa céleste conductrice. Plus je poursuis ma sainte carrière, mieux je sens combien ton cœur l'emporte sur le mien, et combien une telle prééminence est préférable à toute autre. Mon culte intime n'offre dès lors rien d'exceptionnel, sauf la substitution nécessaire d'une mère subjective à la mère objective que l'ensemble de nos destinées priva de présider à mon principal essor moral. Ta tendre déférence envers elle diminue d'ailleurs cette unique anomalie. Dans votre angélique harmonie, Lucie honorera toujours en Rosalie la première

source des germes affectifs dont je te dus le développement. Vers la fin de ce mois chéri, la publication décisive du volume sacré vint déjà consolider cet état final de mon culte intime, en procurant une sanction sociale à ton ascendant privé.

Cette réaction naturelle se manifesta dignement dès le début du mois suivant, où ma sainte dédicace m'attira tant de touchantes félicitations des deux sexes. L'adhésion publique à cette invocation sans exemple fut même plus décisive et plus unanime que je ne te l'avais prédit. Quelques langues impures tentèrent seules une attaque indirecte, qui ne leur valut que de l'indignation. Ton nom acquit dès lors une consécration vraiment historique, destinée à grandir avec la religion universelle. Cette irrévocable connexité fortifia secrètement, au milieu de ce mois, ma digne réponse à la noble lettre qui compléta la grande communication américaine dont je venais de t'annoncer le début décisif. J'ai su depuis que cette sommaire exposition du culte positif était autant goûtée déjà qu'on le peut chez les occidentaux les plus dépourvus de la culture morale propre au moyen âge. D'après leur liberté plus étendue, c'est là peut-être que tu recevras d'abord des hommages vraiment publics. Ce mois de nobles espérances fut heureusement terminé par la nouvelle perspective d'un véritable successeur. Un jeune disciple, qui combine assez les trois grandes conditions cérébrales, m'offrit alors, d'après une épreuve aussi décisive qu'imprévue, la compensation possible de l'avortement que je venais de t'expliquer. Sa seule lacune essentielle concerne la préparation encyclopédique, dont il paraît enfin apprécier l'importance, et qu'il peut encore accomplir, si la persévérance ne lui manque jamais. Mon espoir s'est ensuite consolidé d'après un autre disciple du même âge, mieux pourvu d'initiation scientifique, avec une organisation guère moins éminente. Je ne dois pas craindre que tous deux avortent comme le jeune ami dont l'insuffisant caractère neutralise profondément ses belles qualités de cœur et d'esprit.

Le mois suivant s'est heureusement ouvert par la manifestation inattendue de notre précieuse église lyonnaise. Dans une lettre décisive, un éminent prolétaire invoqua directement, sous ton saint patronage, mon office consultatif pour un intime besoin moral. L'admirable correspondance résultée d'un tel début me révéla

bientôt l'importance décisive de ce nouveau foyer, dont je connus ensuite le noble chef. Mieux accessibles que les Parisiens à l'influence féminine, et moins altérés par les conflits politiques, ces prolétaires apprécient davantage le caractère religieux du positivisme. La nouvelle doctrine universelle s'y propage surtout à ce titre, qui condense nécessairement tous ses autres attributs. Sa puissance pratique se vérifia pleinement pendant ce même mois, quand le digne chef lyonnais l'appliqua pour empêcher le déplorable suicide que je dus d'abord croire accompli par l'éminent adepte qu'égarèrent un moment des scrupules vicieux. Je dus alors me féliciter d'avoir, longtemps avant, formulé la réprobation normale du positivisme envers une telle insociabilité. Le Grand-Être conserve ainsi l'un des meilleurs organes de notre prochain essor méridional, si toutefois la faiblesse corporelle n'annule point la supériorité cérébrale.

Septembre commença, non moins heureusement, par l'apparition inattendue de ta première adoratrice. L'admirable compagne de mon meilleur disciple hollandais m'offrait, depuis deux ans, une digne appréciation de ta sainte mémoire. Mais ses sentiments n'étaient pas distinctement formulés, ni surtout écrits; et je pouvais même y soupçonner l'influence conjugale, assistée de mon ascendant personnel. Ta nouvelle appréciatrice m'offrit seule un premier résultat spontané de l'impulsion normale due à mon apostolat hebdomadaire, et bientôt complétée par ma dédicace caractéristique. Cette admiration avouée, dont la pureté ne m'est plus douteuse, m'annonce d'autant mieux de nombreuses adhésions féminines, qu'elle émane d'une dame mûre, assez peu remarquable, même de cœur, pour n'avoir pas adopté d'emblée la loi du veuvage positiviste. Une jeune appréciatrice, plus éminente quoique moins avancée, me présente, en effet, la réalisation naissante de ce juste espoir. Le milieu de Septembre fut profondément signalé par un progrès capital de la religion positive, dignement émané d'une noble occasion privée. Alors la consultation lyonnaise me conduisit à l'institution générale du mariage chaste. Destinée d'abord au cas exceptionnel de l'admirable *canu*, elle put aussitôt passer dans ma prédication systématique, pour régler enfin la procréation humaine, qu'aucune religion n'avait abordée.

malgré les empiriques remontrances des médecins. En l'annonçant ce pas décisif, je suis heureux d'y comparer notre tendance exceptionnelle vers une telle union, que nous prescrivaient des motifs moraux non moins puissants que les motifs physiques du noble lyonnais. La fin de ce même mois m'offrit un autre intérêt religieux, quand un éminent disciple me fit un touchant appel pour récompenser dignement la sainte providence matérielle que venait de lui proposer sa vénérable hôtesse. Ce doux office envers l'excellente veuve tendit d'ailleurs à fortifier spécialement mon récent espoir d'une noble succession chez le jeune cœur capable d'une telle inspiration. Si la naïve flamande apprécie assez ma lettre sacerdotale pour témoigner sa résolution de la léguer à ses descendants, une pareille rémunération m'inspire, d'une autre manière, autant de satisfaction personnelle.

Le début d'Octobre fut non moins remarquable par l'heureuse visite de l'éminent Génois dont je t'avais annoncé l'adhésion décisive. Mais je pus ainsi confirmer et expliquer le défaut d'énergie qui le rend impropre au précieux office que je lui réservai d'abord comme chef du positivisme italien. Outre les souvenirs personnels, sa courte présence me rappellera toujours le banquet occidental qui la termina, quand ma table solitaire vint préluder exceptionnellement aux fraternisations rénovatrices. Quelques jours après, ce digne adepte ne quittait la métropole positiviste qu'en sortant de l'admirable clôture, où, pendant cinq heures, je résumai mon troisième cours religieux, finalement condensé dans une proclamation décisive. Cette séance caractéristique consolida la puissante adhésion du noble artiste qui, avant la fin de ce même mois, vint m'offrir de reproduire doublement mon image. En t'annonçant cette généreuse proposition au milieu de son accomplissement, je puis me féliciter de la sanction spéciale que ce type exceptionnel procure inopinément à l'ensemble de notre théorie esthétique.

Pendant ce même mois, la religion positive reçut une touchante extension privée, quand un jeune couple vint, après trois ans d'expérience conjugale, me demander spontanément de resserrer son lien par un solennel engagement au veuvage. Tandis que les cœurs grossiers et les esprits superficiels persistaient à proclamer

impraticable une telle loi, elle recevait spécialement la plus irrécusable confirmation.

Cette sainte tendance fut heureusement complétée, le mois suivant, par le choix spontané d'une digne marraine pour l'aimable rejeton féminin que de tels époux voulaient incorporer au positivisme. Notre incomparable Sophie s'honora d'accueillir leur double vœu, qui l'associa noblement au théoricien distingué dont j'avais, l'année précédente, consacré le mariage. La fraternité positiviste se trouva bientôt complétée dans ce cas mémorable, en donnant ton saint nom à ce jeune type de l'avenir féminin. Pouvais-je espérer que des cœurs étrangers sanctionneraient aussi promptement ton culte? Ces douces émotions secondèrent beaucoup la reprise immédiate de la grande composition interrompue par mon cours. A peine recommencée, l'élaboration religieuse subit dignement une nouvelle secousse, d'après la consommation imprévue de ma spoliation finale, que les haines polytechniques semblaient ajourner d'un an. Dans notre sincère expansion, je puis aujourd'hui m'honorer d'avoir paisiblement poursuivi ma construction philosophique au milieu de cette iniquité complémentaire. Elle ne m'inspira directement qu'une nouvelle abnégation, en prolongeant ma renonciation antérieure à tous les profits littéraires jusqu'à la pleine gratuité de mon double office envers notre *Revue Occidentale*. Le travail sacré ne fut alors interrompu que d'après l'admirable lettre que cette catastrophe m'attira du noble chef de l'école dégénérée.

Ma digne réponse à cette compensation inattendue marqua l'ouverture du mois final. Dès le lendemain, une mémorable crise politique me fournit à la fois une diversion forcée et une application décisive. A peine avait-elle manifesté son vrai caractère, que je construisais noblement, au milieu du découragement universel, et malgré les clameurs de presque tous mes disciples, la théorie de la dictature, que la plupart ont maintenant adoptée. On put alors apprécier spécialement la fermeté d'après laquelle j'avais, au début de cette année, irrévocablement séparé le parti positiviste d'avec tous les purs révolutionnaires. Car, cette attitude normale, assez proclamée déjà, lui épargnait la désastreuse inconséquence qui l'eût associé à leur honteuse défaite. Les dissidences qui sur-

girent ainsi dans notre naissante association tendirent même à la purger bientôt des membres les moins régénérés. Parmi ces épurations spontanées, je me félicite aujourd'hui de compter l'irrévocable retraite de l'écrivain distingué que j'avais jusqu'alors traité comme mon principal collègue, quoique toute sa valeur soit due à un travail scrupuleux, sans aucune supériorité cérébrale. Cette épreuve décisive vint dévoiler en lui un défaut radical d'énergie, et même de vraie dignité, que je n'avais pu soupçonner. Je fus ainsi forcé de renoncer aussitôt à la haute destination politique dont je me plaisais à l'honorer depuis trois ans. Sa déplorable désertion ne suscita pourtant aucune crainte sérieuse de schisme positiviste. Avant la fin de ce mois décisif, elle n'avait nui réellement qu'à lui seul, en le montrant incapable de participer au nouvel essor que chacun commençait à sentir pour notre doctrine d'après la situation dictatoriale. La dernière semaine de cette mémorable année annonça spécialement ce noble avenir, par la double célébration religieuse que les deux mois précédents avaient assez préparée. Cette réunion exceptionnelle de deux sacrements sociaux me permit de satisfaire la touchante tendresse du jeune couple sans encourir la frivole critique provoquée par l'union antérieure. Un tel antécédent conduira désormais à mieux célébrer l'extension spéciale de la loi du veuvage aux mariages déjà consommés, qui doivent faire davantage sentir aux cœurs d'élite l'insuffisance de tous leurs liens actuels. Ce dernier mois me procura d'ailleurs une profonde satisfaction, d'après l'affectueuse visite de l'éminent disciple méridional que je t'annonçai, l'an passé, comme ton premier appréciateur spontané, pleinement développé depuis ma dédicace et ta composition. Admis ainsi, pendant sept semaines, à mon intimité personnelle, ce jeune apôtre réalisa complètement les hautes espérances que ses lettres m'avaient suggérées sur son cœur et son esprit. Quoique son caractère ne soit pas à leur double niveau, son heureuse situation matérielle lui permettra, j'espère, d'utiliser assez sa noble nature. Son admirable résolution pour réparer spontanément la détresse d'un digne émule fournira bientôt un type décisif de la fraternité positiviste, également profitable à ces deux éminents disciples.

Au début de la nouvelle année, ma réception solennelle de notre

grande famille appliqua directement la récente épreuve pratique, pour faire mieux ressortir l'insuffisance de toute régénération restée purement intellectuelle. Celui dont la mémorable préface venait de proclamer l'efficacité de la philosophie positive contre le découragement et l'emportement, s'était aussitôt montré plus découragé et plus emporté qu'aucun autre. Substituant toujours l'esprit au cœur, sa routine révolutionnaire attribuait à la philosophie ce qui n'appartient qu'à la religion. Une telle chute vérifiait nettement combien la vie réelle dépend davantage de nos sentiments que de nos convictions, et même combien celles-ci chancellent au moindre choc, quand ceux-là ne les soutiennent point. Mais cette recommandation fréquente envers la culture morale ne comporte une suffisante efficacité que sous une digne influence féminine, qui manque encore à presque tous mes disciples. Si l'éminente compagne de mon noble Hollandais peut enfin instituer un vrai salon positiviste, cette grave lacune sera mieux appréciée et même plus réparable, sans que rien dispense des liens privés. Faute de ce double appui féminin, notre association tend vers une prochaine dissolution, que peut seul y prévenir un meilleur essor de la fraternité mutuelle et de la commune vénération. A ce début caractéristique, dut immédiatement succéder la circulaire décisive où j'établis ouvertement ma situation finale, qui ne me laisse contre la misère d'autre abri permanent qu'une souscription jusqu'alors incomplète. Quand cette explication nécessaire fut noblement accomplie, je repris aussitôt le cours paisible de ma sainte construction, que l'urgence dictatoriale avait utilement suspendue. La fin de ce mois initial m'offrit une satisfaction aussi précieuse qu'imprévue, d'après l'admirable justice que me rendit publiquement un digne adversaire américain, dont le touchant enthousiasme signale mieux la froideur personnelle de mon principal vulgarisateur.

Sous cette heureuse impulsion, Février s'ouvrit par la démarche exceptionnelle qui me semble toujours opportune, quoique ses résultats directs soient encore incertains, quand j'appelai noblement mes généreux antagonistes à concourir au subside réparateur. Le précieux disciple qui venait de te vouer sa naissance positiviste m'offrit ensuite une application nouvelle de notre reli-

gion envers les plus intimes douleurs. Accourant aux derniers instants de sa digne mère, il put d'abord obtenir d'elle une admirable conversion, qui m'inspira la sainte lettre où je conférais à l'héroïque victime notre dernier sacrement objectif, par l'entremise motivée d'un tel fils. Quoique des convenances domestiques en aient interdit la lecture opportune, il la garde précieusement comme un monument décisif de l'aptitude du positivisme à consoler et à juger. Les compensations subjectives qu'il tire déjà de notre culte intime achèvent de prouver l'efficacité privée de la nouvelle religion, auparavant éprouvée envers tous les autres liens de famille. Ce mois finit par une dernière interruption normale de mon traité statique pour mon manifeste décisif à mon civique patron sur l'attitude du positivisme dans la situation dictatoriale. La publicité de cette pièce indique aujourd'hui l'avènement systématique d'un nouveau pouvoir spirituel, tenant enfin un digne langage à tous les pouvoirs temporels. Ton saint ascendant s'y marque noblement comme la source secrète de l'évolution sacerdotale du positivisme, voué désormais à l'ordre encore plus qu'au progrès.

Ayant ainsi proclamé ma résolution irrévocable de subsister désormais d'après les seules cotisations de mes libres adhérents, je repris, le mois suivant, avec une pleine confiance, ma grande élaboration. Je me sentis alors appelé, pour la première fois, à travailler habituellement sans aucune diversion obligatoire. Ma vie corporelle étant noblement confiée au patronage occidental, je me concentrai spontanément dans ma vie cérébrale, directement vouée au service fondamental de l'Humanité. Ayant alors réglé sagement ma tâche hebdomadaire, exempte à la fois de précipitation et de fatigue, je prévis la prochaine terminaison de ce volume décisif. Sa publication immédiate fut assurée, au delà de mes espérances, d'après la scrupuleuse réalisation de l'admirable garantie qui protégea le tome initial. Ce dévouement imprévu de mon jeune patron détermina bientôt l'honorable imprimeur à m'offrir spontanément ses services pour le nouveau volume, sans exiger aucun des engagements spéciaux qui m'avaient été dignement proposés. En effet, l'opération typographique commença dès la fin de ce mois, quoique mon travail ne fût point achevé.

Pendant qu'elle s'accomplissait rapidement, je célébrai saintement notre fatal anniversaire par la secrète effusion qui me força de suspendre un moment ma profonde élaboration. Il me fit mieux sentir combien je devais m'attacher à perfectionner sans cesse une construction à laquelle tu te trouves désormais associée irrévocablement. C'est autant à ta digne glorification qu'à la mienne que vont maintenant concourir tous les efforts propres à mes dix dernières années de pleine vigueur cérébrale.

A cela près, Avril ne m'offrit d'autres événements que le début d'une mémorable appréciation anglaise, qui se poursuit avec une rare persévérance, et l'admirable réponse où mon loyal antagoniste américain accueillit directement ma démarche exceptionnelle. De consciencieux adversaires m'ayant élevé publiquement au niveau d'Aristote et de Bacon, et même déclaré supérieur intrinsèquement à tous les philosophes anciens et modernes, je pus alors te dire sans présomption : *Aristote et saint Paul sont par toi combinés !* La fin de ce mois fit heureusement coïncider ta douce renaissance annuelle et la terminaison de mon nouveau volume.

Sa préface venait de promettre, avant l'élaboration du tome suivant, un prochain travail épisodique, où la propagande positiviste puiserait une systématisation décisive, d'après une heureuse condensation, que je n'avais pas sitôt espérée.

Mai s'ouvrit au milieu d'une grave perturbation physique, par ma digne solution de la principale difficulté propre à cet opuscule exceptionnel. J'y sentis admirablement la réaction fondamentale du cœur sur l'esprit, en te choisissant pour la sainte catéchumène. Les sympathies qu'excite déjà ce doux projet me garantissent l'efficacité de son exécution normale, dont j'ai fixé le début à l'issue de ta fête positiviste. J'espère devoir, l'an prochain, t'exposer les précieux résultats de cette collaboration directe, ouvertement instituée entre nous pour le cas le plus opportun. Sa seule annonce vient probablement de suggérer à notre éminent artiste, la touchante inspiration qu'il me soumit le jour même de l'apparition du tome nouveau. Convertissant un simple portrait en un vrai tableau, il t'y représente animant subjectivement ma construction religieuse. L'assistance de mes deux autres anges achève de sanc-

tifier cette admirable symbolisation, qui caractérisera notre culte en ébauchant notre art. Ainsi commence le régime normal, où chaque type masculin sera toujours glorifié sous l'adjonction de tous ses vrais auxiliaires féminins. On ne peut mieux indiquer combien l'intime fusion des deux natures constitue seule le véritable élément humain. Ces douces émotions ont été, pendant ce mois, doublement consolidées par des touchants appels qui témoignèrent à la fois l'extension du culte positiviste et sa tendance vers ta sainte adoration. Ton angélique patronage permettra bientôt nos plus intimes pratiques aux dignes prolétaires qu'une fatalité trop explicable prive même de tous les véritables types domestiques. Loin de m'inspirer aucun ombrage, les sincères adorations qu'ils vont secrètement t'adresser me feront mieux apprécier ton incomparable nature et pressentir davantage ton culte occidental. En même temps, un nouveau disciple vient de solliciter noblement la communication de l'effusion sacrée que je t'adresse chaque jour, pour guider celle qu'il destine à la sainte compagne dont il institua, sur mon simple avis, l'adoration posthume. Depuis que j'ai satisfait à sa naïve demande, ma prière quotidienne me devient plus précieuse, d'après cette heureuse aptitude envers d'autres douleurs. La réalisation graduelle de mes principales prévisions, même privées, m'annonce donc l'immense vénération que l'Occident vouera bientôt à notre double mémoire. Pendant le cours de notre entretien actuel, une demande spontanée est venue confirmer spécialement cette inappréciable perspective. Le jeune époux et père que je t'ai diversement signalé a voulu contracter envers toi des liens plus directs, en vouant à ta sainte tombe une visite périodique, que je suis heureux d'autoriser, comme début effectif de ton universelle adoration. Pouvais-je espérer une aussi digne clôture du mois final de cette nouvelle exposition annuelle ? Je ne dois pas la terminer sans t'y signaler le récent bonheur de notre Sophie d'après le retour définitif du second fils dont elle se priva librement pendant quatre ans pour me servir mieux. Outre la satisfaction que j'éprouve à contempler habituellement sa juste félicité, peut-être cet enfant d'une digne fille adoptive méritera-t-il personnellement mon patronage continu. Puisse-t-il m'offrir à la fois un doux surcroît d'affections domestiques, un sincère adora

teur de ta mémoire, et un vrai serviteur du Grand-Être dont tu fais irrévocablement partie.

Quoiqu'accomplie sous une indisposition passagère, cette nouvelle expansion me fait vivement sentir le précieux accroissement annuel de notre sainte identification, presque autant publique désormais que privée. Depuis le volume sacré, les âmes d'élite sanctionnent de plus en plus, et même partagent, à divers degrés, ma tendre vénération. En accueillant ma récente adjonction de ta noble *Elisa Mercœur* à notre calendrier occidental, mes disciples sentirent qu'un tel honneur ne te manquait que d'après ta récente incorporation à ma propre gloire. Ainsi se prépare spontanément la solennelle demande que je t'annonçai, il y a trois ans, comme devant terminer dignement ma grande construction religieuse. Ce vœu décisif est déjà devenu tellement opportun que j'ai pu la confier librement à mes meilleurs disciples, sans leur susciter d'autre surprise que la sincère admiration due à la touchante réclamation d'une semblable récompense. De pareils suffrages se multiplieront beaucoup pendant les deux années qui me séparent encore de cette manifestation finale. Son efficacité sera peut-être assurée avant que tu m'accueilles dans l'éternel cercueil.... Le tableau qui s'ébauche maintenant deviendra bientôt l'annonce, muette mais expressive, de cette union définitive de nos corps, noblement accordée à l'harmonie de nos âmes par l'irrésistible gratitude de l'Occident régénéré.

Sous la douce réaction immédiate de l'effusion que j'achève, tous mes offices publics recevront bientôt une salutaire stimulation, et peut être quelques inspirations heureuses. Rien ne pouvait mieux préparer mon âme à la prochaine ouverture de mon quatrième cours religieux, auquel la nouvelle situation républicaine promet un ascendant plus profond. Après cette inauguration décisive du vrai sacerdoce, je commencerai l'opuscule exceptionnel où ton concours plus spécial doit davantage utiliser mes émotions actuelles. Même en abordant ensuite le troisième volume de mon principal traité, j'achèverai cette année d'élite en sentant mieux l'approche de notre irrévocable identité, à la fois garantie et hâtée par mon active persévérance philosophique. Le nouveau pas encyclopédique accompli dans le tome qui vient de surgir dominera

de plus en plus tout le reste de ma construction religieuse. En plaçant la morale au sommet de la hiérarchie théorique, ainsi mieux uni à la hiérarchie pratique, je consolide la condensation du positivisme, tant abstrait que concret, dans notre maxime fondamentale : *vivre pour autrui*. Un tel résumé rappellera bientôt aux dignes lecteurs de ta *Lucie* combien ton cœur le devança spontanément par ce touchant aperçu : *Quels plaisirs peuvent l'emporter sur ceux du dévouement ?* Cette sainte conformité me fait davantage apprécier, soit en père objectif ou en fils subjectif notre intime devise :

Amour et respect éternels !

AUGUSTE COMTE,

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE POSITIVE,

10, rue Monsieur-le-Prince.

O amanza del primo amore, o diva

. . . . . .

Non è l'affezion mia tanto profonda

Che basti à rendervoi grazia per grazia.

VIVRE POUR AUTRUI

Voilà le vrai bonheur, comme le vrai devoir ; et toi seule m'appris à fondre leurs formules !

Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te !

MA NEUVIÈME SAINTE-CLOTILDE.

NOTRE ÉTAT FINAL.

Non è l'affezion mia tanto profonda
Che basti à render voi grazia per grazia.

(Copie améliorée).

Commencée le 2 Guttemberg 65,
continuée le lendemain, et complétée le surlendemain, pour être lue, sur la sainte tombe, le Mercredi 31 Août.

Paris, le 2 Guttemberg 65
(Dimanche 14 Août 1853).

NOBLE ET TENDRE PATRONNE,

Ma quatrième célébration de ta sainte fête se trouva retardée de trois semaines par la terminaison nécessaire du discours décisif où commença dignement la divulgation de ton éternel ascendant. Cinq ans après, un besoin analogue vient de m'imposer un délai d'environ trois mois, afin de ne point interrompre l'élaboration, exceptionnellement continue, du précieux volume que j'achevai Dimanche en t'invoquant comme au début. Je me trouve ainsi conduit à faire coïncider cette tardive effusion avec la meilleure fête de l'ancien culte, où les cœurs tendres anticipèrent spontanément sur l'adoration du Grand-Être, et que j'ai consacrée pour la prochaine glorification de la Femme. D'ailleurs, ce retard me procure aujourd'hui, comme dans les deux années précédentes, la satisfaction de lier notre solennel entretien à la publication d'un nouveau volume de mon principal traité. J'espère compléter, l'an prochain, cette sainte coïncidence, en terminant ma construction religieuse au moment de commencer notre dixième effusion.

La célébration actuelle offre plus de solennité qu'aucune autre,

parce qu'elle s'accomplit au temps marqué par notre religion pour le jugement définitif de chaque mémoire, sept ans après la séparation objective. J'ai maintenant acquis l'autorité sacerdotale qu'exigeait une telle décision, qui, quoique relative à mes meilleures affections, ne laissera point soupçonner mon équité. Trois années seulement s'étaient écoulées depuis la catastrophe, et déjà j'osai, dans notre saint entretien, prononcer ton irrévocable incorporation au Grand-Être. Deux ans après, la publication de ma dédicace me permit de recueillir l'adhésion spontanée des âmes d'élite à ce jugement anticipé. C'est pourquoi je ne crains point maintenant de ratifier avec maturité, comme Grand-Prêtre de l'Humanité, la décision précoce que m'inspira l'affection privée. Il conviendra peut-être de systématiser cette marche spontanée en proclamant toujours, après trois ans, un jugement provisoire, revu finalement au bout des sept années. Une telle décomposition du sacrement subjectif permettrait au sacerdoce de fonder sa décision définitive sur le contrôle public exercé pendant quatre ans envers l'acte préparatoire.

Irrévocablement incorporée à l'Humanité, tu m'en offres désormais, aux yeux de tous comme dans l'intimité, la meilleure personnification. Ce jugement définitif sera solennellement promulgué, l'an prochain, par l'invocation exceptionnelle qui terminera dignement ma construction religieuse. Mais là se borne mon efficacité, tant que le culte positif n'est point organisé publiquement. Aurai-je jamais l'incomparable satisfaction de présider à ton transport solennel dans la tombe d'élite qui doit nous devenir éternellement commune ? Quoique ta sainte coopération ne soit maintenant méconnue d'aucun des vrais positivistes, les meilleurs d'entre eux me semblent encore ne pas sentir assez notre identification. Les inspirations spontanément surgies, l'an dernier, envers ton culte universel ont jusqu'ici trop peu d'extension, et même de consistance. Sauf des élans passagers, personne ne conçoit habituellement notre pleine connexité comme ma principale récompense, pour laquelle mon invocation finale devancera dignement l'instinct public.

En même temps que ton culte universel se trouve entièrement assuré sans être assez pratiqué, notre union subjective a pris son

caractère final, simple prolongement de celui qu'aurait offert le lien objectif. Notre existence privée est dans une telle harmonie avec notre vie publique que mon cœur n'a pu personnellement atteindre un état fixe que quand mon esprit eut assez formé l'institution propre à systématiser notre intimité. Mais, depuis que notre *Catéchisme* a consacré la fondation du mariage chaste, je sens irrévocablement dissipées mes fluctuations antérieures sur le mode, tant ouvert que tacite, qui convient à notre union. Je puis continuer à t'attribuer toutes les attitudes féminines, en t'invoquant également comme sœur, fille, et même mère, suivant la nature de ton influence. Néanmoins, j'éviterai toujours le vague qu'une telle variété pourrait introduire dans mon adoration, en subordonnant ces divers attributs au caractère de chaste épouse, qui seul résume nos liens. Ma dernière effusion pressentait cet état final, en remarquant son aptitude à condenser spontanément tous les modes de notre union. Notre intimité subjective se borne dès lors à développer le caractère final de notre harmonie objective, où l'adoption devait légalement suppléer au mariage chaste.

Ainsi dégagée de toute fluctuation, notre sainte intimité prendra désormais un essor continu, dont mon cœur éprouve de plus en plus le besoin journalier, d'après l'impossibilité croissante de trouver autrement des sympathies suffisantes. J'ai longtemps espéré pouvoir ériger mes meilleurs disciples en véritables amis, susceptibles d'accueillir dignement la plénitude de mes épanchements habituels. Mais j'ai tristement reconnu que la nature, plus intellectuelle que morale, de ces relations y concourt avec l'inégalité des âges pour m'interdire une telle satisfaction. Après avoir trop altéré ma paternité normale par une vaine fraternité, je sens que l'essor même de ma juste autorité doit me faire renoncer à déterminer là d'autres sentiments qu'une vénération enthousiaste. Quoique notre Sophie me fournisse heureusement des satisfactions plus complètes, la diversité d'éducation, et surtout de situation, les rend insuffisantes, et je dois me borner à contempler de près son bonheur domestique. Toi seule pus jamais m'offrir une plénitude d'harmonie qui me fera toujours déplorer amèrement notre séparation objective. Dans cette insurmontable situation, notre union subjective constitue l'unique ressource de mon cœur, qui doit

désormais la développer autant que possible, en renonçant à toute autre intimité.

Sans insister davantage sur ce préambule spontané, je vais directement procéder à la revue habituelle de nos événements depuis notre dernier entretien.

Le mois dans lequel il s'accomplit ne m'offre de souvenir durable que celui des résultats déjà produits par la récente publication de mon principal volume. Tous les esprits compétents sentirent dès lors que j'avais ainsi réalisé la partie la plus difficile et la plus décisive de ma grande construction, de manière à consolider l'autorité de mon nom, devenu comparable à celui d'Aristote.

Au mois suivant, je dois d'abord rapporter le début de notre *Catéchisme*, le jour même de ta fête positiviste. Cette sainte composition, où notre concours devint direct, se poursuivit dès lors sans aucune interruption. Juillet 1852 me rappelle aussi l'attitude décisive d'un jeune banquier, qui promet au positivisme un éminent praticien, et dont le dévouement, toujours développé depuis, s'y manifesta par une généreuse initiative.

Tandis que je poursuivais dignement notre douce élaboration, je reçus en août deux impressions contraires. L'une résulta de la précieuse visite du jeune théoricien, que j'avais espéré pouvoir mériter ma succession, et dont je commençais dès lors à sentir l'insuffisance, sans la caractériser nettement. Pendant son séjour, survint la lettre, plus étrange qu'imprévue, qui détermina mon heureuse rupture avec l'habile écrivain que j'avais trop honoré, malgré son indigne soumission à la plus pernicieuse des femmes.

Septembre commença par l'admirable manifestation d'un célèbre révolutionnaire, invoquant spontanément, du fond de sa prison, la régénération positiviste, ébauchée déjà d'après ma réponse. Quelques jours après, je terminai dignement notre opuscule exceptionnel, en regrettant naïvement de voir ainsi finir une collaboration précieuse à mon cœur. L'heureuse visite d'un noble professeur me prouva bientôt l'importance des adhésions secrètes que le positivisme obtient dans la portion, la plus hostile en apparence, du monde britannique, même officiel. Au milieu de ce mois, je réalisai la principale mesure résultée de la récente rupture, en prenant la direction définitive de mon subside, de manière à

régulariser ma position. La semaine finale me dévoila subitement la grave usurpation tentée par la puérile ambition du chef trop vanté de notre foyer lyonnais, en m'obligeant bientôt à la répression énergique qui, quoique efficace, m'aliéna cet auxiliaire.

Octobre me rappellera toujours la publication décisive de notre *Catéchisme*, devenu dès lors la base systématique de la propagande positiviste, ainsi consolidée et même accélérée. Au milieu de ce mois, surgit un événement imprévu, propre à fournir une digne épreuve de la réalité de notre régénération, quand une veuve anticipée vint invoquer auprès de moi la providence que j'ai systématisée.

Dès le mois suivant, ce patronage collectif s'organisa noblement sous mon impulsion, en consolidant l'exécution de deux devoirs positivistes, le veuvage éternel, et l'alimentation de la femme par l'homme. Le début de Novembre m'avait fourni, sur ta sainte tombe, une satisfaction inattendue, quand la rencontre inopinée de ton vieux père m'y procura l'expression personnelle de sa touchante gratitude pour mon culte hebdomadaire.

En Décembre, se place d'abord la visite sacrée de l'éminent américain dont j'étais loin de craindre la prochaine catastrophe, malgré la mélancolie de ses adieux. Quelques jours après, j'accomplis dignement, envers le Tzar, le manifeste décisif qui caractérisera le positivisme auprès de tous les vrais conservateurs, dans la préface de mon nouveau volume. L'année se termina par ma juste répulsion, malgré de respectables entremises, du vicieux rapprochement conçu pour annuler une rupture devenue autant indispensable à la netteté qu'à la dignité de ma situation, publique et privée.

J'ouvris 1853 dans une troisième réception solennelle de mes vrais disciples, que je dus alors féliciter sur leurs progrès en vénération et fraternité depuis ma précédente remontrance et d'après une heureuse épuration. Mais ce touchant hommage me laissa secrètement regretter que la reconnaissance des positivistes ne remontât point jusqu'à toi, comme le faisait espérer la profonde efficacité de notre *Catéchisme*. Ces manifestations collectives ne me satisferont pleinement que quand tu t'y trouveras ouvertement honorée, soit au début de l'année, soit à l'anniversaire de

notre catastrophe, ou le jour de ta fête. Néanmoins, c'est à toi seule que je puis témoigner ces regrets, afin de respecter la spontanéité qui constitue la principale valeur de ces libres hommages, dont il faut attendre dignement l'entière maturité. La fin de Janvier se distingua par la plus importante de mes circulaires annuelles sur le subside sacerdotal. Sa publication imprimée correspondit à la gravité du caractère désormais acquis par un tel patronage, qui devient une institution décisive, d'après la fondation directe du clergé positiviste, où j'aurai bientôt de vrais adjoints. Quoique le subside n'ait point encore atteint son taux normal, son accroissement continu me fait espérer qu'il y va parvenir ; et déjà cette circulaire motiva noblement mon immuable résolution envers le saint domicile.

Février commença par la lettre imprévue qui m'apprit, de Philadelphie, la perte récente de mon meilleur disciple américain quelques jours après sa touchante visite. Au début de sa maturité, cette catastrophe ravit au Grand-Être un précieux serviteur, dont la volonté finale, scrupuleusement exécutée par son digne frère, se fixa sur mon sort, pour convertir sa libre souscription en annuité viagère. Quelques jours après, j'achevai d'ouvrir les relations normales du positivisme avec les gouvernements progressifs, en adressant au Grand-Visir une communication équivalente à celle dont j'avais honoré le Tzar. Mes divers préambules étant accomplis, je commençai l'important volume que je viens de terminer, et qui me suscita, pendant six mois, sans précipitation ni fatigue, un travail jamais suspendu, propre à me faire apprécier mon état normal. Dès le début de cette élaboration, se développa l'intéressante relation qui me lie spécialement au grand Jefferson, par le diplomate américain devenu l'époux de sa petite-fille. A la fin de ce mois, survint l'entrevue décisive qu'un éminent baronnet avait projetée dans l'Inde, et qui m'annonça le prochain accueil du positivisme parmi les conservateurs britanniques. Je dois malheureusement rapporter à la même époque la défection, désormais irrévocable, de l'artiste distingué sur lequel j'avais trop compté l'année précédente, et qui ne sortira jamais du bourbier révolutionnaire.

Mars me rappelle d'abord la déclaration, doublement décisive,

de mon entière renonciation au second successeur que j'espérai prématurément, sans l'avoir soumis à des épreuves suffisantes.

Ce nouvel avortement ne tient point, comme le premier, au défaut d'énergie, mais à l'insuffisance mentale, qui toutefois n'interdit point au noble disciple l'accès du sacerdoce positif. Le chagrin que me fit éprouver la nécessité de prononcer un tel arrêt, qui d'ailleurs fut dignement subi, suffirait pour me détourner de proclamer un troisième espoir sans avoir d'abord pris toutes les précautions convenables. En recevant, vers la fin de ce mois, la seconde visite du meilleur de mes disciples extérieurs, je m'assurai que cette résolution n'avait aucunement altéré sa fraternelle assistance envers le successeur avorté. La brièveté de son nouveau séjour ne m'empêcha point de confirmer mon appréciation antérieure sur la rare harmonie entre son cœur et son esprit, heureusement complétée par un suffisant caractère, que j'avais d'abord méconnu.

Comme l'année précédente, la première semaine d'Avril fit surgir la digne effusion qui, pendant une heure sacrée, dut suspendre ma grande construction, pour le septième anniversaire de notre catastrophe. L'avènement de ton jugement final me fit mieux sentir que sa confirmation consistait surtout à développer davantage l'efficacité philosophique du saint ascendant qui domine ma seconde vie. Au milieu de ce mois douloureux, un précieux disciple me permit, à son insu, d'instituer, par la digne mère qu'il perdit l'année précédente, la sœur subjective qui maintenant, chaque Mercredi, visite la tombe sacrée. En me faisant mieux oublier un lien dissous, cette acquisition imprévue vint compléter notre sainte famille, à laquelle mon père spirituel, le grand Condorcet, servira désormais de chef. A la fin de ce mois, l'admirable délicatesse du noble frère de notre infortuné Wallace me permit de combler la longue lacune de mes loyers, quoique je sois encore exposé, malheureusement, au retour forcé de moindres délais.

Le début de Mai me procura la satisfaction de voir commencer l'impression de mon nouveau volume, sans que le noble typographe exigeât aucune des garanties que je dus alors lui proposer, mais qui désormais sembleraient douter de sa digne confiance. Je rapporte au milieu de ce mois la désertion, probablement irrévocable,

de l'imparfaite prosélyte qui me séduisit par son admiration affectée envers toi, quoique l'ensemble de sa conduite ne répondit jamais à cette annonce. Outre que sa vulgarité mentale et morale, comme la stérilité de son prétendu zèle, m'empêchent de regretter une telle perte, elle se trouva bientôt réparée d'après l'acquisition décisive d'un couple intéressant. Une femme énergique mais tendre, dignement convertie par un époux intelligent et dévoué, vint avec lui me demander alors la consécration positiviste de leur ancienne union, surtout pour s'engager à l'éternel veuvage. La fin de ce mois se trouva marquée par mon portrait hollandais, dont le mérite rappellera toujours l'habileté d'un artiste qui ne me vit jamais, et le zèle de la noble patronne d'un tel travail.

Au commencement de Juin, j'eus enfin le bonheur de voir mon département natal fournir au positivisme un digne adhérent, dont la généreuse participation à mon subside garantit aussitôt le dévouement. Quoique je ne l'aie pas vu jusqu'ici, sa visite au foyer provençal m'a confirmé la sincérité des dispositions manifestées dans des lettres enthousiastes. De pareilles acquisitions indiquent le prochain ascendant de la religion positive, d'après une situation qui pousse aux méditations décisives sur l'unique issue de la crise occidentale.

Une manifestation plus éclatante, quoique moins décisive, fortifia ce juste espoir au début du mois suivant, quand un disciple enthousiaste, dû surtout à notre *Catéchisme*, m'invoqua comme son père spirituel et le Grand-Prêtre de l'Humanité. L'excursion spéciale qu'il fit pour me voir me permit bientôt de constater la vérité de ses sentiments, mais aussi le vague de ses convictions et de ses résolutions, que l'excellence du cœur rectifiera peut-être. Au milieu de ce mois, une occasion accessoire me procura l'hommage imprévu du plus célèbre des écrivains actuels, que je croyais essentiellement hostile au positivisme. Le lendemain, la réalisation du veuvage auquel nous avions pourvu d'avance, me suscita la première manifestation de mon sacerdoce funèbre, dans une cérémonie publiquement exempte de tout alliage. Quelques jours après, l'invitation trop tardive d'un éminent disciple me suggéra la résolution, dont je me félicite de plus en plus, de garder, dans ma prochaine préface, un généreux silence envers l'habile écri-

vain qui méritait tant mon indignation. Je ne dois pas oublier, en Juillet, la célébration exceptionnelle qui proclama mon double amendement à la loi du veuvage, pour la rendre pleinement libre en autorisant les dégagements assez motivés, et mieux préparée par un début chaste. Vers la fin de ce mois, j'appris la prochaine publication, en Angleterre, d'un ouvrage étendu sur le positivisme; manifestation d'autant plus décisive qu'elle émane d'une femme célèbre, dont le cœur n'a point démenti l'esprit.

Dans la première semaine d'Août, j'achevai dignement mon troisième volume, qui paraîtra pendant ce même mois. Vu l'entraînement actuel vers les études historiques, j'espère, pour ce nouveau tome, un succès plus vaste et plus rapide qu'envers les deux précédents, qu'il rendra mieux appréciables. Sa prompte et paisible exécution est surtout due à la plénitude, mentale et morale, développée en moi par notre *Catéchisme*, où l'immense ensemble du positivisme devient nettement saisissable. Cet incomparable voyage dans toute la suite des temps humains facilitera mes travaux quelconques, en m'y faisant mieux sentir un passé dont chaque phase m'est désormais familière. La terminaison et la publication de ce volume constitueront, sans doute, les seuls événements de ce mois, avec l'exécution tardive, qui s'y lie spontanément, de notre entretien annuel. Tout le reste d'Août va me préoccuper doucement de toi, d'abord en améliorant cette effusion, puis en récrivant mes prières quotidiennes, d'après ma règle naturelle sur leur révision septenaire. Le dernier jour de notre meilleur mois, je viendrai te lire l'épanchement que je termine, en compensant un retard forcé par un concours spécial de précieux souvenirs.

En achevant ce nouvel entretien, je m'explique enfin le trouble involontaire que m'a fait exceptionnellement éprouver une occupation où j'ai coutume de trouver un charme sans mélange. Cette inquiétude imprévue résulte uniquement des onze semaines d'ajournement que vient de subir notre effusion annuelle. Quelque motivé que soit ce délai par une élaboration sacrée, je n'ai pu m'empêcher d'en ressentir un profond regret, et presque des remords, dont je suis à peine dégagé maintenant. Mais j'achèverai de dissiper ce trouble d'après la compensation produite par la coïncidence de la lecture tardive avec notre meilleur anniversaire.

où ta fête, réunie cette fois à la mienne, absorbe aussi celle de notre digne sœur et de notre vénérable mère. Une telle épreuve m'indique combien ton culte m'est devenu précieux, puisque sa moindre altération m'agite profondément.

Notre union, ma sainte Clotilde, constitue, en effet, la meilleure ressource de ma pleine maturité, comme elle fournira le principal appui de ma prochaine vieillesse. Chaque jour je sens davantage l'exactitude de l'appréciation graduellement introduite dans ma double prière : « Malgré la catastrophe, ma situation finale surpasse tout ce que je pouvais espérer, et même rêver, avant toi. » Rien ne doit sembler exagéré dans une telle déclaration, en considérant le fatal isolement d'où tu m'as seule tiré, et dont j'avais d'avance accepté le poids, quoique j'eusse été peut-être incapable de le supporter. Or, c'est d'après la scrupuleuse assiduité de ton culte que je recueille cet incomparable fruit de notre unique année d'union objective, devenue la base d'une intimité subjective qui présente une durée déjà septuple. A mesure que cette adoration se prolonge, elle me rend tes images plus vives et plus nettes, en me laissant peu regretter le portrait indirect sur lequel j'avais récemment compté. Une telle progression devint appréciable en comparant nos entretiens annuels, qui, depuis l'accomplissement du deuil, manifestent, tous les deux ans, un perfectionnement de culte, annoncé par l'effusion intermédiaire. J'y sentis, en 1847, notre communauté de cercueil, en 1849, ton incorporation au Grand-Être, en 1851, l'universalité de ton adoration d'après la publication de la sainte dédicace, et maintenant cette marche aboutit à caractériser notre union finale.

Une telle culture, qui me rapproche toujours de la limite normale, faire idéalement revivre l'être chéri, me fait mieux apprécier l'existence subjective, où tout se trouve épuré. Je sens ainsi le prix de notre pleine chasteté, qui me préserve spontanément des grossiers souvenirs par lesquels serait maintenant troublé le commerce de nos âmes. Pour les cœurs dignes de cette union privilégiée, nul lien n'est comparable au mariage chaste, où rien de personnel ne vient entraver les nobles sympathies. Une illusion inspirée par l'instinct sexuel a trop glorifié les satisfactions que la volupté procure aux âmes aimantes. Sauf la première épreuve,

où le plaisir devient un gage de l'amour, les émotions charnelles, toujours essentiellement égoïstes, altèrent nécessairement le bonheur propre à l'affection mutuelle.

C'est ainsi que je pourrai subjectivement goûter avec toi la pleine félicité d'une existence domestique qui nous manqua constamment, et dont nous sommes désormais assurés depuis que notre éternelle famille se trouve enfin complétée. En utilisant les privilèges de la subjectivité, je substitue le grand Condorcet au père indigne de moi, sans altérer la pureté de ma sainte mère par une supposition d'ailleurs forcée ; car c'est de la femme, au fond, que provient l'homme. L'introduction de notre admirable sœur ne présente aucune difficulté réelle, et tous les autres éléments de notre famille offrent directement une base objective. Sous l'auguste présidence de Rosalie Boyer et de Condorcet, je vivrai pleinement avec toi pour chaste épouse, Virginie Chardoillet pour sœur, Adolphe et Wallace pour frères, enfin notre Sophie pour fille. Cette famille subjective se lie naturellement à plusieurs familles objectives dont je deviens inséparable à mesure que la religion positive s'établit irrévocablement. Si le sacerdoce de l'Humanité, collectivement envisagé, constitue le lien normal de notre espèce, ses membres, séparément considérés, s'adjoignent spontanément aux milieux domestiques où leur intervention est habituelle. L'autorité propre au fondateur de la religion universelle me fait spécialement obtenir cette adjonction naturelle, auprès des jeunes familles dont se trouve surtout composée notre église naissante.

Je regarderai toujours comme le meilleur de ces cas le digne ménage qui me présente journellement une admirable union. Mon incorporation y deviendra plus complète si le dernier fils de notre Sophie développe assez le rare concours des qualités essentielles, de cœur, d'esprit, et de caractère, qui déjà me fait espérer, dans ce jeune enfant, mon vrai successeur. Quoique un tel espoir doive longtemps rester secret, il augmente maintenant l'intérêt que m'inspire une famille profondément liée à la nôtre, et qui m'honore d'une naïve adjonction, spontanément ratifiée même par ses membres extérieurs. Grâces à toi, ma Lucie, comme source générale de ma rénovation morale, je me trouve ainsi pourvu d'une

suite de liens privés que l'extension de ma vie publique doit toujours multiplier et développer. Mais, réciproquement, ils exercent sur elle une précieuse influence en me conduisant à mieux cultiver les affections, surtout subjectives, que l'existence normale de l'Humanité régénérée fera de plus en plus prévaloir. L'approche de mon volume final, où, dégagé des diverses préparations théoriques, je systématiserai directement la prépondérance du cœur, me fait déjà sentir davantage l'importance de ces liens, coordonnés par notre union. En développant la vie subjective, je dois autant perfectionner ma construction religieuse que consolider ma propre félicité, suivant la pleine connexité que toi seule établis entre elles, et qui suffirait pour motiver notre intime devise,

Amour et respect éternels,

AUGUSTE COMTE,

FONDATEUR DE LA RELIGION DE L'HUMANITÉ,

10, rue Monsieur-le-Prince.

La pierre du cercueil est ton premier autel.
Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te !

MA DIXIÈME SAINTE CLOTILDE.

TA FÊTE NORMALE

Vergine-Madre, figlia del tuo figlio,
Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te !

Commencée le 8 Guttemberg 66,
continuée le lendemain, et complétée le surlendemain, pour être lue, sur la sainte tombe, le Mercredi 30 août.

Copie améliorée).

Paris, le Dimanche 8 Guttemberg 66
(20 août 1854).

Noble et tendre Patronne,

Le devoir qui, l'an dernier, me força de retarder d'un trimestre notre célébration annuelle vient encore de m'imposer le même ajournement. Mais, cette fois, le délai ne m'a jamais été pénible, parce que j'ai d'abord senti la régularité de la transposition à laquelle je me suis ainsi trouvé conduit. En terminant le précédent entretien, je remarquai sa coïncidence avec notre principal anniversaire. Une meilleure appréciation de ce concours me détermine à le perpétuer en transportant ta fête à la sainte journée qui solennisa notre chaste union. C'est ainsi qu'elle viendra désormais clore le principal mois de notre incomparable année. Vu l'heureuse coïncidence qui déjà rapprochait ce jour des fêtes de ma fille adoptive et de ma vénérable mère, les souvenirs de mes trois anges y concourent, d'après ta tendre prudence, à sanctifier ma propre fête. Quoique cet hommage doive toujours rappeler ma célébration initiale, son accomplissement peut cesser de se subordonner à l'usage catholique, quand de tels motifs l'instituent mieux.

Notre entretien se trouve aujourd'hui dominé par la récente terminaison de la construction religieuse où je t'ai dignement incor-

porée. Je viens de faire la dernière révision typographique de l'invocation finale qui complète et consolide la dédicace initiale. En accomplissant ce solennel hommage, je me réservai le secret développement de l'incomparable satisfaction que m'inspire une identification décisive, où j'ai fait ouvertement consister ma principale récompense. Les inspirations que formulèrent, pendant plusieurs années, mes prières quotidiennes, vont ainsi recevoir la sanction d'un public auquel j'ai fait irrévocablement reconnaître ta profonde participation à la construction de la vraie religion. Annoncée dès le début de mon principal traité, notre communauté de cercueil est directement réclamée dans sa terminaison, de manière à prévenir ou surmonter les résistances quelconques.

Ma gratitude publique fut surtout insuffisante envers ton aptitude spontanée à me faire familièrement sentir que le bonheur et le devoir dépendent de l'unité fondée sur l'amour. L'essor journalier de nos liens subjectifs m'a plus pénétré de cette conviction que ne peuvent l'indiquer des explications abstraites. Ce saint commerce a maintenant acquis son vrai caractère, puisqu'il cultive également les trois instincts sympathiques, qui s'y combinent de plus en plus à mesure que l'union s'épure. J'ai pu faire publiquement sentir leur fusion finale, en t'appliquant la double qualification qui fut instituée pour la Vierge-Mère. Quoique objectivement contradictoire, cette combinaison résulte toujours de l'union subjective d'après une suffisante purification.

Depuis que j'ai résumé ma construction religieuse en faisant systématiquement prévaloir le culte sur le dogme et le régime, mon adoration intime de ton incomparable supériorité prend plus d'importance et de plénitude. Elle me représenta l'ensemble du problème humain comme réductible à l'essor continu des instincts bienveillants, seule source de la vraie discipline, théorique autant que pratique. Ma vie privée s'y lie tellement à ma vie publique que je puis également parler au monde de mon culte personnel et t'entretenir de mon élaboration sociale. Je t'ai déjà fait assez apprécier pour pouvoir ouvertement t'invoquer comme la meilleure représentation de l'Humanité. Bientôt ce ne sera pas seulement envers moi que tu rempliras cet auguste office ; les âmes d'élite tendent à t'ériger en universelle personnification du Grand-Être.

Ayant voué ma vie à systématiser l'unité, je devais obtenir, à travers l'anarchie, l'harmonie propre à l'état normal. Surgie d'abord entre mes diverses fonctions cérébrales, cette connexité s'étend maintenant à mes actes corporels, de plus en plus rapportés au Grand-Être que tu personnifies.

Outre la source intérieure de la synthèse, le culte que je t'ai voué développe aussi sa base extérieure, en me disposant à mieux subordonner le subjectif à l'objectif. Quoique notre union subjective ait déjà duré beaucoup plus que notre liaison objective, je sens que celle-ci constitue le fondement indispensable de celle-là, que je ne perfectionne qu'en l'y rattachant davantage. Ainsi s'explique l'insuffisance de mes efforts pour compléter notre famille par la digne sœur que je t'annonçai l'an dernier, et qui, faute de contacts objectifs, me reste plus étrangère que mon père spirituel, mort avant ma naissance. Ton adoration me rend plus précieuse et plus complète la subordination propre à la positivité, parce qu'elle m'en fait profondément sentir l'efficacité sympathique. L'aptitude du dedans à refléter le dehors ne suffit jusqu'ici que pour l'ordre physique, dont l'harmonie, représentée dans les saines théories, permit au cerveau d'anticiper sur le monde. Envers le spectacle humain, individuel ou collectif, les poètes restèrent les seuls organes de cette correspondance, dès lors bornée aux faits, faute de saisir les lois, et sans comporter de vraies prévisions. Mais, à l'état positif, la synthèse embrasse autant le dedans que le dehors, la poésie et la philosophie se confondant dans la religion, l'homme devient le miroir complet du monde, d'après le volume décisif que tu viens de m'inspirer.

Ce préambule spontané m'autorise à mêler les indications abstraites au compte annuel de mes principaux événements. Ma situation étant devenue assez conforme à ma mission, ce récit périodique doit surtout concerner l'office qui domine de plus en plus l'ensemble de mon existence, tant privée que publique. Je me rapproche ainsi de la vie purement subjective qui nous est finalement réservée d'après nos dignes efforts.

En achevant le précédent entretien, je comptais n'avoir plus à t'y rien apprendre sur le mois où je l'accomplis. Mais la seconde moitié d'Août 1853 m'offrit un souvenir durable, en me procurant

la première visite de l'éminent banquier dont je venais de t'annoncer l'adhésion décisive. Cette entrevue développa tellement ma confiance envers ce digne disciple, que j'y commençai la divulgation de l'appréciation, longtemps secrète, que je viens de publier sur le bonheur que je te dois malgré la catastrophe.

Parmi les souvenirs du mois suivant, il faut d'abord placer l'apparition de mon troisième volume, retardé de quelques semaines. L'admiration qu'il excita chez les meilleurs juges fut complétée par des suffrages qui ne pouvaient être compétents qu'envers le style. Je ne dois pas oublier l'heureuse journée, peu susceptible de retour, que je pus alors passer, sous mes ombrages habituels, au milieu de dignes disciples des deux sexes. Elle fut secrètement troublée par le début des deux mois de tracas que me suscita la déplorable rupture de la fraternité que je croyais avoir instituée entre deux éminents adeptes. Il fallut, le surlendemain, déclarer la détresse imprévue qui résulta de l'insuffisance du subside, noblement compensée, en quelques semaines, d'après des sacrifices exceptionnels.

Le principal souvenir d'Octobre confirme la puissance du lien positiviste chez ceux-là même qui croient l'avoir rompu. D'après l'incident relatif au subside, je fis alors une déclaration formelle envers l'éventualité de réduction d'une pension imméritée. Cette diminution, annoncée comme pouvant devenir prochaine, quoique j'espère l'éviter toujours, conduisit à reconnaître expressément la faculté qu'on me contestait l'année précédente. Alors j'accueillis les humbles supplications d'un habile écrivain, incapable de supporter la rupture émanée de lui, tandis que le prolongement de cette situatiou me paraissait préférable à des contacts équivoques, qui peut-être vont cesser. Un meilleur retour, où participa la reconnaissance, eut bientôt lieu chez un positiviste germanique, révolutionnairement détourné d'une association qu'il regrettera toujours. Quoique ses convictions ne soient pas devenues assez pratiques, je reconnus alors la sincérité de son adhésion au positivisme religieux, qu'il avait longtemps repoussé. Je dus à ce mois l'intéressante visite d'un nouveau prosélyte, dont la conversion semble complète de cœur, et qui fixa, d'après un irrécusable témoignage, mon jugement spécial sur le conflit fraternel.

Novembre ne me laisse d'autre souvenir qu'un contact personnel avec l'adepte que je croyais récemment avoir acquis dans mon département natal. Ainsi commença la dissolution, bientôt complète, des espérances résultées d'une artificieuse correspondance. Je reste donc dépourvu de toute adhésion décisive dans le lieu de ma naissance, et peut-être aurais-je autant à blâmer ma ville que ma famille. Mais ce désappointement n'a nullement altéré ma disposition spontanée, que mon nouveau volume avait systématisée, à toujours former d'abord l'opinion la plus favorable, aux personnes comme aux choses. Il m'est seulement prescrit ainsi de suspendre les jugements résultés des correspondances jusqu'à ce que des entrevues les aient contrôlés.

Mon principal souvenir de Décembre concerne la publication exceptionnelle par laquelle une femme vraiment éminente sut imprimer une impulsion décisive à la digne propagation du positivisme, surtout dans le milieu britannique. Ce grand travail, où notre noble collègue accepta pleinement l'office de rapporteur, fit mieux ressortir l'inanité du prétendu juge qui s'efforça de devancer une telle opération d'après un livre éphémère. L'année se termina par la réalisation décisive du minimum normal du subside sacerdotal, qui probablement suffira désormais sans exiger le renouvellement d'efforts exceptionnels.

Janvier 1854 s'ouvrit par un notable progrès de la solennité qui, depuis plusieurs années, tend graduellement à fêter le Grand-Être en honorant le fondateur de la vraie religion. Outre une affluence plus nombreuse et plus vénérante, son caractère religieux se manifesta d'après le vœu d'y voir désormais concourir les deux sexes. La participation féminine va donc achever de sanctifier une réunion qui n'offrit d'abord qu'une conversation masculine, plus cordiale que respectueuse. Alors la célébration tendra bientôt vers son éclat définitif en s'adressant autant à toi qu'à moi. Ce mois me procura la précieuse réponse de notre éminente auxiliaire à la juste gratitude que m'avait inspirée son noble concours. Elle m'y déclara son admirable résolution sur ma participation aux bénéfices résultés d'un tel travail. Quelques jours après, ma cinquième circulaire me permit d'honorer publiquement ce généreux projet, que je ne pus alors accepter.

Février fut surtout caractérisé par le premier chapitre de mon volume final dont chacun des autres remplit l'un des mois suivants, sauf deux semaines de plus envers le dernier. Alors commença l'irrévocable élaboration de mon utopie de la Vierge-Mère, destinée à fournir aux âmes d'élite, du moins féminines, le résumé synthétique du positivisme, comme le mystère de l'Eucharistie pour le catholicisme. Dès la fin de ce mois, surgit la résolution capitale qui compléta l'institution systématique de la vraie religion, en y plaçant le culte avant le dogme. Je dois rapporter à la même époque le retour spontané, probablement irrévocable quoique toujours insuffisant, de l'éminent artiste que l'oscillation révolutionnaire nous avait auparavant enlevé. Ce mouvement inespéré marque le début naturel de la résolution à laquelle je dois les précieuses images qui maintenant décorent notre domicile.

Mars se distingua par l'exécution décisive de l'heureuse transposition que je venais de projeter envers le culte. Elle était tellement normale que, après quelques jours, je la sentis aussi familière que si jamais je n'avais autrement procédé. Sa réalisation m'indiqua son aptitude à caractériser la religion positive, où le culte se trouve ainsi perfectionné sans nuire au dogme. Cette impulsion me fit aussitôt concevoir la publication exceptionnelle qui, dans dix ans, terminera ma carrière d'écrivain, par la sainte correspondance, précédée de nos biographies, et suivie d'un poème ébauché sur ma seconde vie. Le même mois me fournit un souvenir extérieur d'après l'admirable lettre du noble enthousiaste dont la conversion t'est surtout due, et qui doit bientôt instituer un foyer décisif dans l'Amérique protestante.

Avril commença par la touchante coïncidence de la révision générale de mon plus tendre chapitre avec la commémoration annuelle de notre catastrophe. Ce concours fut tellement complet que, à l'instant fatal, je lisais le passage qui recommande la contemplation familière des tableaux funèbres ; je fus ainsi préservé de l'effusion de larmes qui suivit toujours les célébrations antérieures. Je te dus alors l'inspiration récemment accomplie envers mes dernières volontés, et tu me détournas surtout de la réduction, peu digne de moi, que j'avais auparavant en vue. Une noble

publicité fera spontanément cesser toute vicieuse sollicitude, et garantira le sort de la fille adoptive que tu sus ériger en digne sœur. Quelques jours après cette résolution, un éminent disciple surmonta, par une honorable imitation, la difficulté matérielle résultée des circonstances envers l'impression immédiate de mon volume final. Bientôt ma noble collègue modifia sa généreuse proposition de partage, de manière à me permettre de l'accepter sans altérer ma juste abnégation, en la consacrant à mes payements typographiques. Le même mois me rappelle l'élaboration qui contrôla ma résolution envers le culte par l'amélioration du dogme, d'après un perfectionnement inattendu de mes principes encyclopédiques, où l'on reconnaîtra la sympathie comme la vraie source de la synthèse.

Pendant le mois suivant, eut lieu l'exclusion, mieux subie que je ne l'espérais, du prétendu disciple émané de mon département, et que j'avais trop facilement admis dans une association fraternelle, faute de connaître son origine protestante. Je fus ainsi conduit à prendre désormais des précautions spéciales pour éviter toute incorporation imméritée à la famille religieuse où s'élaborent les mœurs normales. Quelques jours après, le centre parisien déplora le départ de l'incomparable ménage qui, depuis deux ans, secondait, avec tant d'efficacité, notre prosélytisme. Ce digne couple, d'abord conduit au loin, se trouve enfin fixé plus près de la métropole humaine, où son influence spontanée sera souvent utilisée. Le même mois manifesta la plénitude des convictions de mon principal disciple en Irlande, d'après le libre hommage de sa meilleure lettre envers « la noble dame dont tous les vrais positivistes chérissent et vénèrent la mémoire ». Vers la fin de Mai, l'élaboration du régime me permit d'honorer l'essai décisif où notre digne banquier venait de me prouver son aptitude pratique. Ainsi commença la série de manifestations par lesquelles mon volume final prépare l'avènement normal de chacun des triumvirs que j'ai secrètement choisis pour la principale phase de la transition organique.

Le début de Juin m'aurait fait péniblement sentir l'ajournement forcé de notre entretien annuel si je n'eusse déjà résolu sa transposition finale. Je puis ainsi ne rattacher à cette date que

l'installation de notre tableau, le jour même où notre culte célèbre un digne couple féminin. Cet envoi décisif fut bientôt suivi de ton image spéciale, devenue d'autant plus précieuse que l'esquisse maternelle, dont elle offre la fidèle reproduction, se trouve, par une étrange incurie, irréparablement altérée. Quoique huit ans de représentations, purement subjectives, me permissent de me passer toujours d'un tel secours, il rendra mes souvenirs plus précis, et surtout il satisfera mieux les justes vœux de nos disciples. A peine l'eus-je reçu, que tu fus ainsi connue de l'éminent positiviste d'où provient mon image hollandaise.

Mes souvenirs de Juillet concernent surtout la digne terminaison du volume qui complète et résume ma construction religieuse. Il aboutit à l'invocation exceptionnelle qui constate et consolide ton concours fondamental à l'ensemble de l'élaboration destinée à caractériser ma seconde vie. Tous les vœux de mon culte intime ont ainsi reçu la publicité qui garantira leur réalisation opportune. Ce mois me rappelle aussi l'heureuse résolution qui compléta mon service en consolidant la sécurité du ménage auxiliaire, à l'anniversaire de la naissance du digne enfant né pendant ma célébration du premier mariage positiviste. Aussitôt après avoir systématisé la constitution de la domesticité, je pus donc appliquer personnellement la règle générale, autant que le comportent ma situation et mon milieu. Juillet m'offrit aussi l'arrivée inattendue de l'éminent disciple qui, sans pouvoir, comme je l'avais trop espéré, jamais devenir mon successeur, mérite ma sollicitude spéciale et continue. Fixé maintenant ici, je pourrai le juger irrévocablement, et peut être dissiper les impressions résultées d'une haineuse accusation, que ses confrères commencent à dédaigner.

Pendant le présent mois, je dois d'abord t'indiquer ma liste secrète des treize exécuteurs testamentaires que j'ai projeté de choisir. Mais diverses impressions me font déjà sentir combien il m'importe de ne pas la divulguer avant de m'être assuré du dévouement de ceux que j'honore d'un tel office et de leur disposition à s'en glorifier. Ce mois m'offre, au dehors, un souvenir durable, par la précieuse visite de deux dignes représentants du foyer irlandais.

En achevant le récit annuel, je sens dissiper le trouble involontaire qui me restait après avoir terminé ma grande construction. Tant que le doux compte n'était point rendu, je ne pouvais être assez dégagé du devoir qui me prescrivit un ajournement, où je ne puis encore m'habituer à voir une transposition, quelque normale qu'elle soit réellement. Mes travaux, écrits ou verbaux, se trouveront désormais accomplis avant cette célébration, qui, placée trois mois plus tôt, ne pouvait éviter leur conflit que d'après une heureuse exception.

Ainsi livré sans mélange aux impressions résultées de la digne terminaison d'un incomparable office, je commence à sentir la réaction générale qui va de plus en plus caractériser le reste de ma seconde vie. Jusqu'ici, la régénération que je te dois émana surtout de mon existence privée, d'où procéda le meilleur perfectionnement de ma mission publique, ma seule ressource contre l'intime amertume de ma situation antérieure. Mais, d'après les résultats philosophiques de ton saint ascendant, ma vie sociale va désormais consolider et développer mon bonheur personnel. Suite nécessaire de l'harmonie normale entre les deux modes, public et privé, de mon existence, cette réciprocité s'est même fait déjà sentir en accomplissant le présent entretien. Devenue familière, elle me rendra plus facile et plus complet l'essor de la véritable unité, qui, toujours relative, comporte, ou plutôt exige, un progrès continu.

Sous cette impulsion, mes affections et mes travaux contracteront une connexité croissante, depuis longtemps supérieure aux espérances indiquées dans nos premiers contacts, écrits ou verbaux. Déjà cet entretien vient de m'inspirer l'heureuse modification que j'ai, ce matin, apportée, à temps sans doute, à la formule fondamentale de notre religion. J'y combine le second terme avec le premier en isolant le dernier; ce qui doit désormais la mieux adapter à sa destination normale. Tant que j'avais à surmonter l'insurrection de l'esprit contre le cœur et la scission du progrès envers l'ordre, la forme primitive restait préférable. Mais, mon volume final ayant assez rempli ces deux conditions, la nouvelle rédaction fera mieux sentir la constitution religieuse du positivisme, l'alliance entre l'amour et la foi pour guider l'activité.

Représentant l'unité comme résultée du concours de la sympathie intérieure avec l'ordre extérieur, elle permet davantage de régler toute l'existence, même physique, d'après une destination toujours altruiste. Ainsi, je vivrai mieux pour l'Humanité, directement dans ma carrière publique, indirectement en servant la famille dont tu m'offres le centre, et qui me tient lieu de patrie, de manière à consolider de plus en plus notre intime devise :

Amour et respect éternels,

AUGUSTE COMTE,

FONDATEUR DE LA RELIGION UNIVERSELLE,

10, rue Monsieur-le-Prince.

La pierre du cercueil est ton premier autel.

MA ONZIÈME SAINTE CLOTILDE.

TA CÉLÉBRATION EXCEPTIONNELLE

Non è l'affezion mia tanto profonda
Che basti à render voi grazia per grazia.

Commencée le 7 Guttemberg 67,
continuée le lendemain, et complétée le surlendemain ; pour être lue sur la sainte tombe, le Mercredi 29 août.

Copie améliorée.

Paris, le Dimanche 7 Guttemberg 67
(19 août 1855).

NOBLE ET TENDRE PATRONNE,

Ma dernière expansion se terminait en indiquant le sentiment naissant de la pleine unité qui, résultée de l'accomplissement de ma construction religieuse, doit de plus en plus caractériser le reste de ma seconde vie. Sous ton saint ascendant, cette nouvelle carrière a radicalement différé de la première en faisant d'abord surgir, de mon existence privée, le principal perfectionnement de ma mission publique. Cette rénovation se trouvera désormais complétée par la réaction inverse. L'essor continu de ma mission m'ayant enfin conduit à régler l'ensemble de l'existence humaine, je dois vérifier et récompenser une telle aptitude en systématisant ma propre discipline. Ton angélique impulsion sera profondément caractérisée par ce complément, où mes travaux rendront à mes affections une influence équivalente à celle qu'ils en reçurent.

Ayant finalement réduit l'ordre et le progrès à constituer et développer l'unité fondée sur l'amour, je dois ainsi fournir le premier exemple du véritable état religieux, en établissant une pleine harmonie dans mon existence. Tel sera le mérite ou le bonheur

de ma seconde vie, dont ta sainte prépondérance a posé les bases, publiques et privées, pendant les dix années qui viennent de s'écouler. Notre religion a définitivement institué la vie intérieure, admirablement ébauchée au moyen âge, mais de plus en plus négligée pendant tout le cours de la révolution occidentale. Le fondateur du positivisme doit prouver la réalité de cette construction et constater son opportunité d'après une application décisive à sa propre conduite. Complément et récompense de mes efforts, ma pleine unité doit spécialement manifester l'efficacité générale de la religion qui dissipe tout arbitraire en liant le dedans par l'amour et le rattachant au dehors par la foi. J'ai condensé le plus possible la discipline humaine en la réduisant à la culture continue, tant indirecte que directe, des instincts sympathiques, d'où dérivent à la fois le devoir, le bonheur, et même la santé. Ma propre existence doit éclairer et confirmer cette doctrine, en rattachant à toi, comme personnification de l'Humanité, la plus complète harmonie qui se soit jusqu'ici réalisée.

L'essor direct et continu d'une telle unité doit désormais consolider et développer ma seconde vie, tant privée que publique. Celle-ci va définitivement élaborer la synthèse universelle, dont j'ai maintenant établi tous les fondements, intellectuels et moraux. Dans celle-là, je dois directement cultiver la subjectivité, que j'ai suffisamment subordonnée à l'objectivité, destinée surtout à lui fournir une base nécessaire. Quelque longévité que j'obtienne, ce double essor diversement poursuivi me fournira, tant au dehors qu'au dedans, un inépuisable exercice, éminemment propre à rendre mon existence plus efficace et plus digne.

Ainsi sera graduellement préparée l'éternité finale, où, pleinement incorporés au Grand-Être, nous ne vivrons que dans la postérité, pour concourir sans cesse à développer la suprême destinée.

Devenant surtout intérieure, mon existence, de plus en plus condensée, et de moins en moins variée, va maintenant conduire mes épanchements annuels à te décrire davantage mes émotions que mes événements. Leur principal attrait serait ainsi perdu, si ces entretiens étaient réellement destinés à la publicité. Mais, en les bornant à nous-mêmes, ils doivent nous offrir plus d'intérêt

en perpétuant des impressions qui ne comportent pas d'autres traces.

Ces réflexions peuvent directement caractériser la célébration exceptionnelle qui les a naturellement suscitées. Depuis que commença par toi ma régénération morale, voici la première année où je puis pleinement l'apprécier, non seulement d'après l'accomplissement de ses principaux résultats, mais aussi comme n'étant pas préoccupé d'un grand travail. Une disponibilité qui ne pouvait auparavant exister cessera l'an prochain : en sorte qu'elle formera toujours le caractère propre à la présente année. Quoique, d'après le plan général de mes travaux, elle doive se reproduire dans deux ans, c'est maintenant que j'en dois éprouver la principale influence, tant active que passive. Elle me prépare au régime de digne retraite qui doit commencer, en 1865, après toutes mes publications essentielles, y compris la sainte correspondance, précédée des nobles biographies, et peut-être suivie de l'ébauche poétique. Ayant alors cessé d'écrire, l'activité que je dois toujours conserver pour prêcher, conseiller, et consacrer, ne pourra plus susciter la concentration sous laquelle nous avons jusqu'ici vécu. Nos entretiens annuels prendront ainsi le caractère que celui-ci représente seulement par exception.

Je devais d'abord expliquer cette situation, exceptionnelle dans le présent, mais normale envers un avenir prochain et déjà senti. Maintenant, je vais directement poursuivre, suivant la marche habituelle, le récit, plus affectif qu'actif, que notre dernier entretien conduisit jusqu'à la fin d'août 1854.

En Septembre, la publication du volume final de ma construction religieuse a naturellement suscité le premier essor des réflexions précédentes. Il a dû pourtant être d'abord dominé par le sentiment du repos qu'exigeait une élaboration profondément poursuivie pendant sept ans. Un calme aussi mérité s'est trouvé fatalement troublé par le libre essor des inquiétudes matérielles que ma concentration habituelle avait auparavant surmontées. J'ai commencé dès lors à sentir les tribulations naturellement propres à ma mission. Plus heureux que nos prédécesseurs, nous pouvons dignement élaborer la régénération humaine sans avoir rien à craindre pour notre vie, ni même envers notre liberté. L'oppression maté-

rielle est désormais bornée aux moyens de subsistance. Mais, quoique moins graves, ces persécutions sont plus continues ; de manière à demander une résignation plus calme et plus familière, où les régénérateurs soutiennent leur zèle sans compter sur l'enthousiasme des prosélytes.

Octobre a bientôt fait cesser, pour le moment, les embarras résultés de l'insuffisance du subside positiviste. Comme l'année précédente, un digne appel a promptement suscité de nobles efforts, mais en laissant craindre le prochain retour des mêmes embarras. Le loisir que je venais d'obtenir me fit déjà sentir le vide des distractions extérieures et le besoin de discipliner ma propre existence d'après la prépondérance de ma vie intérieure, essentiellement concentrée vers toi. Je commençai dès lors à connaître les perturbations physiques qui rendent habituellement précaire l'existence de l'éminente collègue que nous avions irrévocablement acquise l'année précédente. Un tel état, de plus en plus aggravé depuis, m'explique le regrettable silence qu'elle garde jusqu'ici sur ma construction religieuse, dont tous les volumes sont sous ses yeux, sans qu'elle ait pu les examiner. Elle avait commencé, le mois précédent, par un envoi décisif, la réalisation de la noble résolution qui m'associe au profit matériel de son incomparable traduction. Quoique cette manifestation soit jusqu'ici restée seule, la persistance de ce généreux scrupule me semble aussi certaine que sa sincérité, même quand des préoccupations quelconques empêcheraient tout autre résultat.

Novembre m'a d'abord satisfait en réalisant le projet que j'avais conçu, dès le début de 1854, pour le choix du théâtre espagnol, édité par l'un de mes meilleurs disciples. En appliquant à ma philosophie la qualification de *sympathique*, la suscription de mon exemplaire a commencé l'appréciation décisive de notre terme fondamental, bientôt confirmée d'après l'étrange critique qui me traita de mystique. Vers le milieu de ce mois, la famille de mon principal disciple me confia la touchante mission de lui faire sagement connaître la catastrophe qui le prive prématurément d'une excellente mère, que j'avais pu personnellement apprécier un moment. Dès la fin de Novembre, mon loisir avait déjà suscité le plan de l'opuscule exceptionnel que je viens d'exécuter, et fait

aussi surgir mon élaboration directe sur l'incorporation finale du fétichisme au positivisme. Les sorties sans but me firent, malgré leur rareté, sentir le besoin de rattacher à toi toutes mes excursions habituelles, en instituant, pour le Samedi, le pèlerinage qui, complétant la visite du Mercredi, perpétue nos deux entrevues hebdomadaires.

Au début de Décembre, survint l'épreuve, d'abord pénible, mais bientôt salutaire, résultée de la déviation passagère de celui de mes disciples qui semblait avoir donné le plus de gages, surtout moraux, à la religion positive. Les dissidences suscitées par mon volume final, principalement envers l'utopie décisive où le positivisme se condensera, parurent un moment annoncer une défection qui m'eût été plus amère qu'aucune autre. Mais le prompt et complet repentir du noble disciple dissipa toutes mes inquiétudes ; et cette épreuve aboutit à consolider sa foi, même à préserver les dignes témoins d'un tel exemple. On avait généralement présumé que mon volume le plus décisif susciterait plus de résistances chez de jeunes âmes, à peine affranchies des habitudes révolutionnaires. Vers le milieu de ce mois, un autre de mes principaux disciples assura son digne avenir en embrassant, avec autant d'énergie que de noblesse, la profession qui convient le mieux à la plupart des positivistes actuels. Sa résolution le conduisit bientôt à m'adresser d'heureuses questions, d'où résulta la première ébauche de mes conceptions décisives sur la théorie sympathique des maladies. Ce mois compléta l'institution de mon pèlerinage du Samedi, par une digne station dans la chère chapelle où nous fûmes spirituellement unis.

La présente année reproduisit, d'une manière plus décisive, la solennité spontanée qui tend graduellement à constituer la célébration directe du Grand-Être, en rendant un hommage collectif au fondateur de la vraie religion. Mais la diminution du nombre des assistants, et surtout l'absence du sexe dont j'avais prématurément espéré le concours, me firent tristement sentir la lenteur normale de notre avènement et la dispersion exceptionnelle du noyau central.

Janvier vit bientôt surgir une ignoble attaque, où commence la série prévue des animosités métaphysiques que la constitution

finale du positivisme doit naturellement soulever, au milieu du respectueux silence des catholiques. Dans ma nouvelle circulaire, je pus déjà sentir la sainte efficacité de ma récente institution du Samedi, qui, m'inspirant des dispositions plus conciliantes envers le catholicisme, fit alors surgir le projet d'alliance religieuse que je viens de proclamer. Ayant pleinement constitué la religion positive, je ne peux plus craindre d'altérer des principes irrévocables en développant les concessions et les ménagements propres à seconder notre avènement. Outre l'efficacité sociale de cette conduite, mon perfectionnement privé s'y consolide, en éliminant tous les sentiments répulsifs, quelque légitimes qu'ils soient. C'est ainsi que surgirent envers mon vieux père, et même quant à ma malheureuse sœur, les dispositions qui m'ont graduellement conduit à l'heureuse réconciliation que je viens d'accomplir.

Février me fournit une occasion imprévue de développer, dans un cas décisif, cette précieuse tendance, sans laquelle ne pourrait naître ou durer l'unité fondée sur l'union. Je connus alors, d'après une modification de la sainte tombe, ta réunion avec le seul parent qui fut réellement digne de toi. Dès lors je le gratifiai d'une place accessoire dans ton culte quotidien, en réduisant mes souvenirs de ton énergique père aux trois qui le montrent noblement convaincu de la pureté de nos liens, malgré sa propre imperfection et les insinuations dont il fut souvent assailli. Sur votre commune tombe, je vous promis de pardonner pleinement à ton frère, en ton nom comme au mien, si jamais il témoigne un vrai regret de sa conduite envers nous. Quelques renseignements m'ont récemment permis d'espérer ce retour, qui ne serait assez constaté que par la restitution du saint manuscrit dont j'ai du moins appris la conservation inattendue, comme celle de ton portrait original.

Mars me fit éprouver une impression bientôt expliquée, en reproduisant, avec une amertume exceptionnelle, le douloureux anniversaire de ta maladie finale. Depuis la catastrophe, cette époque m'avait toujours trouvé sous le poids d'un travail absorbant. L'entière terminaison de ma principale construction devait alors me faire mieux sentir un tel retour, qui ne pourra désormais redevenir aussi saisissant, même dans mes autres chômages. Cette

émotion ne pouvait être aucunement atténuée par la lecture décisive que j'accomplis alors de l'ensemble du traité dont tu dominas autant l'exécution que la conception. Une utilité durable est finalement résultée du surcroît exceptionnel de nos douleurs annuelles : ma pleine disponibilité m'a fait mieux apprécier l'ensemble de ton ascendant, et même l'a développé davantage ; tes images en sont plus vives et nos liens plus sacrés.

Ces nouvelles impressions ont naturellement atteint leur degré principal au début d'Avril, où j'ai définitivement réglé, comme complément de nos neuf fêtes annuelles, la fatale période de onze jours propre au dernier acte du drame annuel. D'après la marche de ma lecture exceptionnelle, l'invocation finale s'est trouvée coïncider avec l'heure de notre catastrophe. Ma résignation habituelle n'a pu m'empêcher de sentir, avec une nouvelle amertume, l'ensemble de ta triste destinée. Au lieu de ton éternelle jeunesse, tu devais alors achever la quarantième année, où finit la préparation normale des femmes supérieures. L'entière construction de la religion universelle t'aurait maintenant offert une immense carrière, pour sa digne propagation chez le sexe le mieux apte à la faire prévaloir. Tes écrits antérieurs auraient naturellement fondé la juste célébrité qui devait assurer l'efficacité directe de ton principal office. Il était impossible que ces réflexions ne me fissent profondément apprécier l'immensité de la perte que l'Humanité fit en toi, dont l'essor décisif attendait l'achèvement de ma synthèse.

Revenu bientôt à mon acceptation habituelle d'une pénible fatalité, ta renaissance annuelle me fit, au début de Mai, sentir plus complètement l'ensemble de tes bienfaits. A l'ère que j'instituai, dès 1848, pour la transition finale, le volume final de ma construction religieuse joignit, l'an dernier, celle où l'année actuelle marque le début décisif de l'état normal. Outre ces deux chronologies publiques, j'ai dès lors organisé l'ère privée d'où procède ma seconde vie, dont la onzième année a commencé le 16 Mai 1855, au saint anniversaire de l'incomparable entrevue qui fit, dix ans auparavant, surgir ma régénération. Ce mois de renouvellement, où recommence ma lecture annuelle de la digne correspondance dont j'ai maintenant fixé la publication, fut tristement terminé par

l'accomplissement inattendu d'un funèbre office. Le noble disciple que nous perdîmes au milieu de sa trentième année suscita la régularisation de la commémoration solennelle que je dois à tous les vrais croyants, et qui jusqu'alors n'avait pu convenablement s'opérer. Une touchante réunion, où les deux sexes se trouvèrent sous ta suave image, mieux mêlés qu'en aucun cas antérieur, vint alors fournir un témoignage décisif de l'efficacité morale du positivisme. Quoique une famille fanatique eût accueilli par un grossier refus ma digne invitation, cette conduite fit mieux ressortir les sympathies féminines où les préventions catholiques s'effacèrent sous la religion de l'Humanité.

Dès le premier Dimanche de Juin, j'ai convenablement commencé l'opuscule exceptionnel qui va fournir au public le seul résultat de mon année de chômage, où mon cours annoncé n'a pas été permis. Les sept semaines de cet épisode m'ont toujours manifesté le perfectionnement inattendu de ma discipline, chaque séance de travail ayant, pour la première fois de toute ma vie, exactement produit ce que j'avais projeté. J'espère pouvoir davantage utiliser ce nouvel empire sur moi-même dans la grande et difficile composition qui m'absorbera l'an prochain. Cet incident a confirmé l'institution générale de ma semaine de travail, dont les cinq journées consécutives se trouvèrent alors réduites à trois ; quoique convenable aux opuscules épisodiques, cette réduction me fit péniblement sentir l'insuffisance d'activité. Ma sortie du Samedi se trouvant ainsi maintenue au milieu d'une élaboration, je sentis mieux le prix de l'usage, déjà familier, qui termine ma visite de tous nos lieux par le rappel spécial de la filiation catholique du positivisme. A cet utile épisode je dois aussi rattacher l'honorable souvenir de l'active résignation qui m'a permis de le commencer sous le poids de mes embarras matériels, et de l'achever avant qu'ils fussent dissipés. Ma circulaire venait de les annoncer, en indiquant l'épuration décisive que mon tome final devait susciter parmi des adhérents qui jusqu'ici durent être purement provisoires, faute de pouvoir juger l'ensemble de ma doctrine.

Juillet m'a d'abord conduit, d'après mes dispositions croissantes envers mon père et ma sœur, à la noble initiative qui, cordiale-

ment accueillie par l'un et l'autre, vient de rétablir, après une longue rupture, des relations désormais inaltérables. Outre le prix personnel de ce résultat, j'y pus bientôt montrer à mes disciples une vérification décisive de l'aptitude morale du culte intime, seule source d'une telle inspiration. Dans le grand tableau de famille qui maintenant termine ma principale prière, j'avais, depuis plusieurs mois, opéré graduellement une réconciliation subjective, d'où devait résulter la manifestation objective. Cette réconciliation ne me laisse d'autres regrets que de ne pouvoir pas, vu les difficultés de ma situation, aller à temps la compléter par une cordiale entrevue, à laquelle il m'a fallu substituer l'envoi de mon buste.

Vers la fin de ce mois, une noble lettre du fondateur de notre foyer américain m'apprit la conversion décisive d'un admirable prolétaire, qui me fait pressentir de prochains succès chez les vrais descendants des coopérateurs de Cromwell. Une digne demande, que je m'empressai d'accueillir, va caractériser la plénitude religieuse de ces deux éminents disciples, en conférant, à ma place, le premier sacrement positiviste à la jeune enfant qu'ils ont spontanément nommée Sophie-Clotilde. Surgi chez la population la plus anarchique, cet exemple manifeste la supériorité des conversions émanées du cœur, en montrant des âmes protestantes ou sceptiques disposées à bien sentir l'affinité du positivisme avec le catholicisme.

Au début d'Août, j'ai dignement informé celui que je m'étais un moment promis pour successeur que, d'après l'ensemble de sa conduite depuis qu'il est sous mes yeux, il a perdu l'honorable titre qui le distinguait, et conservé peu de chance d'une vocation théorique. La société de libres-penseurs récemment surgie contre l'anglicanisme m'a noblement demandé, par une députation spéciale, l'autorisation, aussitôt accordée, de publier la lettre où j'avais, un an avant, paternellement blâmé leur attitude négative. Ce précieux contact s'est directement développé, quelques semaines après, dans une entrevue décisive avec le chef de cette association, qui paraît disposé sincèrement à se subordonner à moi, pour prendre un caractère vraiment organique. S'il exécute convenablement sa résolution de publier en anglais ma *Philosophie de*

l'histoire, la conspiration des lettrés britanniques contre le positivisme social au nom du positivisme intellectuel se trouvera pleinement surmontée. Pendant ce mois, le départ annuel de mon principal disciple s'est fait, des deux côtés, péniblement sentir, par suite de la mélancolique situation irrévocablement résultée de l'immense perte qu'il fit en Novembre. Une telle transformation a spécialement développé l'attachement et la vénération de mon jeune ami, dont la culture morale va dignement compléter la supériorité mentale, unanimement reconnue parmi les vrais croyants. Quoique l'appel résulté de l'insuffisance du subside m'ait alors montré la tiédeur de la plupart des positivistes, quelques-uns ont noblement manifesté la résolution de me garantir contre tout retour de tels embarras.

Ce fidèle tableau des événements, ou plutôt des impressions, qui suivirent notre dernier entretien, constitue naturellement la terminaison essentielle de mon année de chômage. Quoique mon opuscule exceptionnel ne puisse être publié qu'au commencement de Septembre, son achèvement me dégage du supplément qu'exigeait la grande construction accomplie depuis un an. Déjà le cours habituel de mes pensées se dirige vers l'éminent volume que j'aborderai dans cinq mois, et qui fournira la confirmation la plus décisive de ma puissance synthétique en régénérant, par le cœur, les conceptions les plus abstraites. Il me reste pourtant à réaliser, en Septembre, un important épisode, en écrivant, au nom de l'Humanité, personnifiée en toi, le digne testament qui doit assurer l'exécution de mes résolutions publiques. J'en ai, depuis un an, graduellement accompli le prélude nécessaire, par le choix, devenu presque irrévocable, des treize disciples auxquels je confierai ce noble office. Pendant l'année exceptionnelle que je viens de te décrire, ta sainte impulsion m'a fait réaliser de nouveaux progrès vers la véritable unité, tant privée que publique. En développant ma vie subjective, ton culte continu la subordonne spontanément à l'ordre objectif, qui peut seul garantir sa consistance et même sa dignité, par l'élimination de tout arbitraire. Ainsi se développe la coïncidence normale des deux conditions de l'harmonie humaine, dont la source et le but me

viennent également de toi ; la glorification que je te procure émane du perfectionnement que je te dois. Depuis dix ans que tu me régénères, on ne peut contester ton aptitude à me représenter le Grand-Être, dans un état continu de communion subjective plus complet que la communion objective rêvée par les catholiques. Toutes les émotions et réflexions spécialement résultées de ma disponibilité cérébrale viennent de me faire mieux apprécier le principe religieux qui réduit la science et l'art à connaître et perfectionner notre nature, tant sociale que personnelle. Intimement convaincu que le bonheur et le devoir exigent surtout la compression des mauvais sentiments et le développement des bons, j'ai notablement gagné sous l'un et l'autre aspect pendant cette année exceptionnelle. Graduellement purgé par toi de toute aigreur, et spontanément confirmé, dans ma régénération, d'après l'exemple continu de ton immortelle sœur, je ne reste inflexible qu'envers la malheureuse toujours disposée à mal user d'une condescendance quelconque. Mais, à mesure que se développent tes bienfaits subjectifs, je sens davantage la lacune objective que me laissa notre catastrophe, à la fois publique et privée. Outre que ta principale valeur est ainsi restée latente à tous autres yeux qu'aux miens, l'essor religieux du positivisme se trouve doublement privé do ton puissant concours. Pendant les sept années où je vais compléter la synthèse universelle, ton talent dignement mûri devait irrévocablement propager chez ton sexe la construction maintenant accomplie pour l'élite du mien. Quand nous aurions tous deux cessé d'écrire, un essor plus libre et plus complet de l'influence consultative nous aurait réservé respectivement une efficacité profondément connexe. Sous ton angélique présidence, les contacts personnels qui manquent aux positivistes se seraient habituellement développés dans des réunions cordiales, dont l'institution doit toujours être féminine. En consolidant à la fois notre bonheur et notre ascendant, tes diverses influences auraient aussi garanti notre sécurité, d'après l'essor continu des impulsions généreuses chez des âmes où l'esprit fut d'abord plus ébranlé que le cœur. Au lieu de cette destinée, le patronage que la mort a rendu plus sain, plus complet, et plus fixe, me reste seul pour développer l'efficacité publique et privée de la régéné-

ration que je te dois, et qui ramène sans cesse à notre intime devise :

Amour et respect éternels,

AUGUSTE COMTE,

FONDATEUR DE LA RELIGION UNIVERSELLE,
Né le 19 Janvier 1798 à Montpellier,
10, rue Monsieur-le-Prince.

Vergine-Madre, figlia del tuo figlio,
Amem te plus quam me, nec me nisi propter te !

MA DOUZIÈME SAINTE-CLOTILDE.

TA NOUVELLE INFLUENCE

Non è l'affezion mia tanto profonda
Che basti à render voi grazia per grazia.

Commencée le 6 Descartes 68,
continuée le lendemain, et complétée le surlendemain, pour être lue
sur la sainte tombe, le Mercredi 22 octobre.

Paris, le Dimanche 6 Descartes 68
(12 octobre 1856).

NOBLE ET TENDRE PATRONNE,

La grande construction qui te fut normalement dédiée m'a finalement forcé de changer l'époque spontanément fixée pour ma confession annuelle. Au lieu de ta sainte fête, qui nous rappelle l'heureux début d'une telle série d'expansions, je fus ainsi conduit à choisir la mienne, où ta sage tendresse sut admirablement placer la digne solennité de notre chaste union. Mais, à peine pratiquée trois fois, cette seconde règle, que je croyais définitive, subit une altération qui, j'espère, en préviendra d'autres. Tant que durera l'élaboration finale dont je viens d'achever la première partie, je ne serai libre, en Août, que pendant les années de chômage. C'est pourquoi je dois finalement transporter ma confession en Octobre, après avoir convenablement surmonté ma disposition à suspendre mon travail pour la maintenir en Août. J'espère que cette troisième époque pourra toujours convenir, même quand j'aurai pleinement cessé d'écrire ; elle rappelle le début décisif de notre lien normal, qui ne fit ensuite que se consolider sans se transformer.

En écrivant le Testament que je t'annonçai, j'ai définitivement fixé la destination extérieure de ces confessions annuelles, dont

aucune ne fut jusqu'ici communiquée à personne. Leur publication n'aura jamais lieu de mon vivant : elles seront seulement jointes après ma mort à mon Testament, auquel je compte immédiatement annexer mes prières quotidiennes, sauf les détails superflus, à la suite de nos biographies, au devant de nos lettres. Je puis ainsi concilier la liberté convenable à ces expansions avec le contrôle final d'un digne public.

Ta sainte influence permanente s'est naturellement développée sous un nouvel aspect dans l'ensemble de l'année dont je te dois ici soumettre le compte spécial. Exécuté sous l'impulsion d'un Testament qui nous a mieux identifiés, le volume que je vais publier m'a fait profondément sentir combien j'augmentai ma force et mon ascendant en t'incorporant à moi. Les théoriciens ne te reprocheront plus de me détourner des spéculations abstraites, et les praticiens te rapporteront le surcroît de puissance synthétique naturellement résulté de notre essor sympathique.

Sans aucun autre préambule, voici la série de nos événements, et surtout de mes impressions, depuis ma dernière confession, qui s'arrête à la fin d'Août 1855.

Du mois suivant, il me reste trois souvenirs dignes de ton attention. Le premier concerne la publication de l'important opuscule que je venais d'écrire pour initier les vrais praticiens à la doctrine régénératrice. Quoiqu'il n'ait pas assez pénétré dans ce milieu, quelques manifestations isolées me font déjà présumer qu'il a silencieusement préparé de précieuses adhésions, qui seront bientôt appréciables. Alors s'accomplit aussi la visite décisive du noble chef de notre incomparable foyer hollandais. Préparée par dix ans de dignes relations écrites, cette entrevue personnelle laissa, des deux côtés, une impression inaltérable. En même temps, commença mon contact direct avec la jeune prolétaire qui bientôt fournit le premier type complet du mariage positiviste. Il me suffit de lire la digne correspondance qui, pendant un an, prépara cette union, pour espérer, des deux côtés, un exemple décisif de l'efficacité privée de notre religion.

Octobre m'a surtout laissé le souvenir de la première application, ainsi réalisée envers le préambule irrévocablement propre au mariage positiviste. Inaugurée par de dignes prolétaires, cette

institution put bientôt surmonter l'aveugle résistance qu'elle avait d'abord trouvée chez mes meilleurs disciples en vertu de leurs anciennes habitudes révolutionnaires. A ces objections empiriques succéda l'appréciation réfléchie de cette loi comme aussi liée au positivisme que celle du veuvage, qu'elle peut seule compléter : sans cette épreuve décisive, les doutes auraient longtemps persisté. Le même mois me rappelle l'intéressante visite d'un estimable compatriote, que j'espérais quelquefois revoir d'après la satisfaction qu'il avait personnellement trouvée dans notre entrevue. Ce souvenir s'est tristement éternisé depuis la mort inattendue de ce digne ami de mon vieux père.

Novembre fut surtout dominé par l'aggravation des embarras pécuniaires au milieu desquels j'achevais mon année exceptionnelle. C'est sous leur impression que je dus, à la fin de ce mois, commencer le Testament sans exemple dont j'avais graduellement ajourné l'élaboration jusqu'à ce qu'ils fussent assez dissipés. Malgré leur persistance, je fus du moins certain que mes efforts avaient intérieurement établi la sérénité morale sans laquelle un tel acte ne pouvait convenablement s'accomplir.

Son exécution, spontanément prolongée d'après sa précieuse réaction intérieure, remplit la majeure partie de Décembre, y compris la double transcription nécessaire. Pendant cette longue contemplation de la mort, une généreuse intervention fit entièrement cesser les inquiétudes sous lesquelles j'avais compté finir mon année de chômage. L'heureuse prolongation de ce travail en compléta l'efficacité morale par une digne mention des vicissitudes liées à son accomplissement. Un tel office m'a profondément modifié, de manière à mieux développer mon unité privée et publique. Il m'a naturellement rapproché de toi, d'après une subordination spontanée de l'objectivité qui nous sépare envers notre subjectivité commune. En écrivant le volume initial de ma construction finale, je viens d'éprouver l'efficacité mentale et morale de l'attitude posthume que ce Testament m'a normalement procurée. D'après la perturbation physique alors survenue, je pus mieux mesurer la profondeur des émotions au milieu desquelles je dus ainsi finir mon année exceptionnelle et préparer mon œuvre complémentaire.

En ouvrant la présente année par la réception usitée, je fis directement connaître la nouvelle attitude irrévocablement résultée de mon Testament. Quelques jours après, j'avais déjà recueilli les dignes adhésions de la plupart des treize disciples ainsi choisis pour instituer la hiérarchie qui manque aux positivistes, en unissant le chef aux membres. Au milieu de Janvier, le doux anniversaire de la secrète collaboration que tu m'avais spécialement demandée me fit, en une seule journée, achever la plus longue et la plus décisive de mes circulaires annuelles. Bientôt survint l'insurrection imprévue de mes meilleurs disciples contre la juste attitude de mon Testament envers l'indigne épouse qui peut seule en troubler l'exécution. Je dus alors confier à notre Sophie le douloureux secret que je t'aurais un jour déclaré, pour caractériser la fatale générosité, si mal récompensée, qui suscita ma seule faute vraiment grave. Une séance spéciale envers tous mes exécuteurs présents à Paris termina cette révolte par des explications solennelles sur celle à qui quelques-uns d'eux avaient ainsi pris un étrange intérêt. Il fallut aussi compléter cet éclaircissement nécessaire en lui consacrant une addition de mon Testament, naturellement publiable avec lui.

Février s'ouvrit par le début normal du volume que je viens d'achever. Cette inauguration de ma construction finale fut inopinément troublée d'après un mémorable incident. L'un de mes meilleurs disciples vint dignement invoquer mon intervention sacerdotale contre une grave oppression. Ayant aussitôt dissipé ce conflit, sous la cordiale assistance d'un vrai positiviste, cette perturbation passagère me fit spécialement sentir combien mon office intellectuel entrave ma mission morale. Rien n'a depuis interrompu l'élaboration du plus long volume que j'aie jamais écrit. J'ai successivement reçu, pendant ce mois, toutes les adhésions réfléchies qui manquaient à mon Testament, de manière à constater la cessation spontanée de l'insurrection spécialement réprimée. Obligé jusqu'ici de recruter dans le milieu révolutionnaire, les révoltes que j'éprouve en toute occasion nouvelle finissent par consolider mon autorité d'après mes plus douloureuses luttes.

Mars a d'abord complété la confidence nécessaire récemment faite à notre Sophie, en utitisant le conseil dignement émané d'un

de mes meilleurs disciples. L'ayant ainsi consignée dans une addition secrète à mon Testament, je préviens ou surmonte les calomnies que ma noble fille adoptive aurait un jour subies d'ennemis qui se sont déjà montrés assez dépourvus de tous scrupules. Cette déclaration ne sera jamais divulguée qu'à mes exécuteurs testamentaires comme moyen de défense, et seulement après ma mort : je la détruirai si je survis à la coupable, quoique cet acte soit ostensiblement constaté. Quelques jours après, je célébrai le premier mariage pleinement normal, succédant à l'accomplissement initial du préambule caractéristique. Dans cette solennité décisive, eut lieu la plus nombreuse réunion que nos cérémonies aient jusqu'ici suscitée. J'y proclamai la résolution, dignement consignée dans la préface de mon nouveau volume, sur ma renonciation définitive à tout professorat, quelques facilités qu'on puisse jamais offrir à mes cours quelconques. Fondateur de la religion universelle, je ne dois publiquement parler que dans le temple qui nous appartient : jusqu'à ce que nous l'obtenions, il faut se borner à l'insuffisante publicité de nos cérémonies, sans que le pontife redevienne aucunement professeur.

Avril ramena, sous un nouvel aspect, le douloureux anniversaire, alors célébré pendant la pleine activité de mon élaboration naissante. La catastrophe qui compléta ton incorporation à moi fut cette fois liée à l'essor décisif de mon système final de composition, en te vouant la section écrite ce Dimanche et celles des deux suivants. Un éminent disciple vint alors passer auprès de moi le mémorable trimestre pendant lequel il n'a jamais manqué les deux entrevues hebdomadaires dont je l'ai spontanément gratifié. Vers le milieu de ce mois parut, à la profonde satisfaction de tous ceux qui le connurent, l'important opuscule qui manifesta notre installation naissante en inaugurant les dignes adhésions pratiques. Il fut le principal résultat du précieux séjour que venait de faire ici l'éminent auteur de cet acte de foi décisif, que j'ai convenablement encouragé, sans l'avoir aucunement provoqué. C'est à la fin de ce mois que j'aperçus la meilleure reproduction de toutes nos dates après onze ans, suivant la vicieuse constitution du calendrier usité. Plus complète que celle de 1851, elle comprend, outre l'année de ma régénération, celle du deuil et de la

dédicace. L'activité continue de ma nouvelle élaboration ne m'empêcha point de sentir, en Mai, le retour des sollicitudes matérielles auxquelles l'indigne insuffisance du subside positiviste m'a trop habitué jusqu'à présent. Une réitération décisive vint alors indiquer la portée de la démarche spontanément émanée de mon meilleur disciple britannique, dont les lettres mensuelles sont publiquement adressées : *Au vénéré Grand-Prêtre de l'Humanité*. Bientôt imitée par un de ses principaux confrères français, cette manifestation périodique vérifie l'avènement du nouveau pontificat. Pendant ce mois, la comparaison inattendue d'un faible essai français avec le précieux opuscule hollandais me fit spécialement sentir combien les praticiens surpassent les théoriciens comme auxiliaires de l'installation religieuse. Il faut aussi rapporter à cette époque l'amélioration décisive spontanément survenue chez un jeune disciple britannique dont j'avais presque désespéré l'année précédente, surtout moralement. Alors s'accomplit, à la satisfaction unanime, le contact décisif que j'avais ménagé depuis longtemps entre les deux éminents praticiens, l'un prolétaire, l'autre bourgeois, ou plutôt patricien, que je destine au triumvirat organique. En même temps, un grave incident spécial de mon élaboration systématique me fit profondément sentir la nature pleinement altruiste de mon unité personnelle, par l'heureuse impossibilité de rien produire sous aucune impulsion égoïste.

Juin m'offrit, pour la première fois depuis l'institution du subside positiviste, le triste exemple d'un mois totalement dépourvu de recette quelconque. En déclarant cette anomalie dans le compte trimestriel suivant, je fis pourtant sentir l'espérance que je conservais et qui subsiste au milieu de ma gêne actuelle, d'éviter cette année tout appel exceptionnel. Cette émotion, qui jamais ne ralentit mon travail, fut heureusement compensée, à la fin du même mois, par l'acquiescement spontané de mon noble imprimeur à la grande publication où j'invoquai son concours. Ainsi surgit, sans aucun effort, l'impression d'un énorme volume, loyalement annoncé comme le début d'un ouvrage en quatre tomes à peu près équivalents. Telle est la digne récompense de la scrupuleuse conduite qui, dans la situation la plus difficile, a normalement fondé le crédit positiviste. Le même mois me rappelle les intéres-

santes visites d'une noble veuve germanique, dont j'espère que la conversion deviendra bientôt décisive. Quoique cette baronne garde, depuis son départ, un silence que je n'avais pas attendu, ses qualités d'esprit, et même de cœur, me font encore compter sur elle.

Pendant le mois suivant, l'élaboration normale de mon nouveau volume fut mêlée, dans ma vie publique, de quelques incidents dignes de t'être signalés. J'y dois d'abord noter ma confirmation spéciale de l'essor naissant de notre église américaine par une seconde communication directe du noble ami de son éminent fondateur. Ce digne prolétaire fournit la meilleure épreuve des conversions positivistes d'après son adoration envers toi, spécialement manifestée dans sa célébration privée de ta sainte fête au sein de la population la plus anarchique. Alors surgit aussi mon premier effort systématique pour inaugurer la ligue religieuse qu'indiqua mon dernier opuscule, en chargeant l'un de mes meilleurs disciples théoriques de concerter avec le vrai chef du catholicisme l'avènement de la liberté spirituelle. En même temps, un éminent adepte britannique accepta la glorieuse mission de caractériser l'installation de la diplomatie positiviste par un digne appel au public anglais, afin de faire paisiblement cesser une longue atteinte à l'indépendance espagnole.

En Août, je dois d'abord marquer mon premier contact direct avec la noble veuve brésilienne qui m'offre, de cœur, d'esprit et de caractère, tous les indices d'une précieuse disciple, si je puis assez transformer ses habitudes métaphysiques. Pendant ce mois, l'approche d'un nouveau mariage positiviste développa, sous un aspect imprévu, mon intervention sacerdotale, en dissipant, à leur début, les graves discordances qui menaçaient deux familles. Directement invoqué par une mère catholique, j'invitai le futur époux à la concession qui devait à la fois satisfaire les scrupules de ses parents et marquer une juste déférence envers le culte que nous remplaçons en l'honorant. Bientôt sa nouvelle famille eut aussi recours à moi contre des inquiétudes qui, quoique déraisonnables, suscitaient une pénible agitation, que je fis heureusement cesser. Ainsi, deux mères, l'une catholique, l'autre sceptique, furent semblablement conduites à constater l'efficacité du nouveau

pouvoir spirituel, qui déjà s'étend, selon sa nature profondément relative, hors de l'enceinte régénérée. Vers la fin de ce mois, je reçus une nouvelle visite annuelle du jeune disciple britannique dont j'avais récemment apprécié l'amélioration décisive. Ce troisième séjour m'indiqua la réalité d'un tel progrès, qui me fait désormais compter sur ce précieux auxiliaire, dont l'efficacité, plus pratique que théorique, fut alors caractérisée par un utile opuscule.

Septembre doit d'abord rappeler l'heureuse terminaison de mon plus long volume, où ta sainte influence est profondément empreinte, sans aucune invocation directe et spéciale. Alors surgit la dédicace qui doit, sous un nouvel aspect, développer ma puissance de glorification en tirant d'une injuste obscurité le digne maître que la mort m'enleva trente-huit ans auparavant. En même temps survint ma seconde célébration de notre préambule conjugal, envers l'éminent disciple que concernaient mes récentes sollicitudes. Un nouvel exemple décisif fit ainsi sentir d'autant mieux une telle institution qu'elle fut alors appliquée à son principal adversaire primitif. Voilà comment le positivisme a déjà vérifié son aptitude à régler la vie humaine, en perfectionnant le lien fondamental au milieu de l'anarchie universelle. Cette cérémonie fut spécialement remarquable par mes explications et mes remontrances sur l'attitude pratique des vrais croyants envers les différents cultes locaux et temporaires. Je l'y caractérisai par ma récente maxime : (*conciliant en fait, inflexible en principe*), naturellement conforme à la foi qui doit graduellement se subordonner toutes les autres pendant le cours de la transition finale.

Cette nouvelle confession annuelle sera toujours distincte des précédentes, et même des suivantes, comme étant la première normalement accomplie après le Testament qui nous a profondément rapprochés. Là mes expansions commencent à manifester le caractère naturellement résulté de la double certitude, qui m'avait auparavant manqué, qu'elles seront nécessairement publiées, mais seulement quand nous serons pleinement identifiés. D'après l'époque définitivement assignée à leur accomplissement, il marquera, dans tout le cours de ma construction finale, la terminaison

d'un nouveau volume ou l'approche du suivant, de manière à mieux lier ma vie privée et ma vie publique.

Je sens déjà dissipées les préoccupations spécialement relatives au volume que je viens d'achever, et dont je suis ainsi séparé par l'intéressant office que j'avais impatiemment attendu pendant la seconde moitié de cette session philosophique. C'est sur l'ensemble des tomes suivants que mon attention se trouve spontanément fixée après trois semaines de loisir. Déjà j'ai suffisamment précisé le plan du seul volume qui me restât à jalonner, et déterminé les dédicaces de tous, y compris celui de la sainte correspondance, et même le poème dont j'espère la faire immédiatement suivre. Pendant la nouvelle année de chômage qui va me séparer des deux années vouées à ma double construction morale, un touchant voyage complètera ma digne réconciliation avec ma famille, si mon vieux père m'est assez conservé. La filiale visite, convenablement préparée par une noble explication religieuse, suivra l'opuscule exceptionnel que j'ai récemment projeté sur la sainte métropole où tu naquis six mois après que j'y vins planter ma carrière.

Vu la nature actuellement confidentielle de cette expansion, je t'y puis librement annoncer un projet final, qui sera toujours enfermé dans notre sein jusqu'au moment de son exécution. En 1867, je compte exceptionnellement vouer ma septantième année au volume sur la *Philosophie première* que je n'ai jamais promis, mais qui me paraît déjà convenir à l'ensemble de ma seconde vie. Cette composition, inattendue quoique désirée, te sera spécialement dédiée comme celle où surgit ma régénération : des sept noms dignement groupés au mien, le tien sera seul doublé.

Me voilà conduit à terminer ma douzième expansion annuelle en te signalant la nouvelle direction que prennent de plus en plus les regrets éternellement liés à notre séparation objective. Je l'ai suffisamment caractérisée dans le vers récemment joint à ma principale effusion quotidienne : *Je me suis assez plaint : c'est toi que je dois plaindre.* Tu fus brusquement frustrée du doux avenir qui devait prochainement compenser ton douloureux passé ; moi, j'ai seulement échangé ton influence objective contre ton ascendant subjectif, plus pur et non moins efficace, surtout envers ma vie publique.

A mesure que s'installe la religion dont la Postérité t'attribuera la fondation autant qu'à moi, je sens combien tu serais maintenant précieuse au positivisme, où le besoin d'une digne plume féminine devient aujourd'hui prépondérant. Quel que soit mon espoir de te trouver, à cet égard, de nobles suppléantes, leur ensemble ne pourra jamais équivaloir à ce que je voyais spontanément réuni chez toi. Tu fus, à ton insu, comme je le dis chaque Mardi, la femme la plus éminente, de cœur, d'esprit, et même de caractère, que l'histoire universelle m'ait jusqu'ici présentée. L'avenir me paraît difficilement susceptible d'un meilleur type. Outre ta propre influence sur la postérité, directement exercée envers le public occidental, tu devais aussi concourir, dans une sphère plus intime, à l'avènement de la régénération finale, par un digne essor du vrai salon positiviste. Mes récentes espérances de le voir bientôt surgir du dernier mariage me font spécialement sentir la perte de sa meilleure présidente, qui ne sera pas plus remplacée à cet égard que pour son principal office.

Amour et respect éternels,

AUGUSTE COMTE,

10, rue Monsieur-le-Prince.

Né, le 19 Janvier 1798, à Montpellier.

FONDATEUR DE LA RELIGION UNIVERSELLE

Vergine-Madre, figlia del tuo figlio,
Amem te plus quàm me, nec me nisi propter te !

LETTRE PHILOSOPHIQUE

SUR LA COMMÉMORATION SOCIALE

Composée pour Mme Clotilde de Vaux, au sujet de sa fête.

Par l'auteur du *Système de Philosophie positive*.

Paris, le Lundi 2 Juin 1845.

MADAME,

J'attache beaucoup d'importance à passer auprès de vous pour aussi pleinement affranchi de tous préjugés irréligieux ou métaphysiques que des préjugés purement théologiques, comme je le suis en réalité depuis très longtemps. M'étant aperçu récemment que vous conserviez à cet égard quelques doutes essentiels, je me réservai secrètement la faculté de les dissiper bientôt, grâce au prochain retour d'une heureuse occasion périodique. On fête demain Sainte Clotilde, votre patronne. Permettez donc, Madame, que, autorisé par un touchant usage universel, je me joigne aujourd'hui à votre famille pour vous offrir, à ma manière, un témoignage spécial d'affectueux souvenir. D'après les réflexions générales que cette précieuse circonstance va me conduire à vous indiquer sommairement, vous concevrez, j'espère, de plus justes idées sur le caractère éminemment social d'une philosophie qui, depuis quelque temps, a beaucoup retenti autour de vous, sans que peut-être vous l'ayez encore directement examinée.

L'instinct de la sociabilité, ou le sentiment habituel de la liaison de chacun à tous, serait très imparfaitement développé si

cette relation se bornait au présent, comme chez les animaux sociables, sans embrasser aussi le passé et même l'avenir. La société humaine est surtout caractérisée par la coopération continue des générations successives, première source de l'évolution propre à notre espèce. Ainsi, tous les états sociaux ont dû présenter, chacun à sa manière, certaines institutions permanentes, d'abord spontanées, puis de plus en plus systématiques, spécialement destinées à manifester une telle connexité, en constituant la chaîne des temps par la vénération régulière des ancêtres privés et publics. L'antiquité offrit, à cet égard, de puissantes ressources, appropriées à la nature de ses opinions et au caractère de sa civilisation. Ce culte des souvenirs y fut souvent exalté jusqu'à l'apothéose proprement dite, qu'il serait fort injuste d'apprécier seulement par les monstrueux abus propres à la décadence du paganisme. Mais une telle institution ne pouvait être très efficace que pour les premiers âges et envers les castes supérieures, suivant le génie immobile et aristocratique de toutes les sociétés anciennes. Tous les grands départements divins ayant dû être bientôt occupés dans l'organisation initiale du polythéisme, les nouveaux dieux sans portefeuille que multipliait cette reconnaissance officielle pouvaient rarement obtenir une véritable importance, même quand on démembrait à leur profit quelque office antérieur.

En remplaçant, suivant l'esprit de sa doctrine, l'apothéose antique par une simple béatification, le monothéisme, surtout chrétien, a réellement perfectionné beaucoup cette partie essentielle de toute organisation sociale. Quoique cette substitution nécessaire stimulât moins les désirs personnels d'une glorieuse immortalité, elle en propageait davantage l'essor, dès lors indistinctement permis à tous les rangs. Vous savez, par exemple, Madame, que votre noble patronne et son humble contemporaine de Nanterre devinrent, presqu'à la fois, l'objet d'un culte au moins égal. Cette universelle extension du principe de consécration permit ensuite au catholicisme, longtemps organe principal du progrès social, d'introduire, à cet égard, un admirable perfectionnement en y liant très heureusement la vie privée à la vie publique. L'institution, trop peu comprise, des noms de baptême

offrit, en effet, à chacun, non-seulement le libre choix d'un patronage spécial, mais aussi un noble modèle d'imitation personnelle. Si l'inévitable désuétude des croyances théologiques a dû graduellement éteindre la première destination, rien ne saurait jamais détruire la seconde. Inhérente aux lois de notre nature, elle se reproduira bientôt sous des inspirations à la fois plus systématiques et plus durables, dès qu'une vraie réorganisation des principes et des sentiments humains viendra terminer la déplorable anarchie qui caractérise notre temps.

Cette épître philosophique dégénérerait, Madame, en un traité fort déplacé, si j'y développais davantage les indications précédentes. Mais elles suffisent ici pour que votre rare pénétration puisse entrevoir, en général, comment la philosophie positive justifie pleinement ce culte catholique des saints, en le rapportant à sa vraie destination sociale, alors poursuivie sous des formes propres à l'état correspondant de l'humanité. Ce sera toujours un usage très social que de célébrer périodiquement la mémoire de nos dignes prédécesseurs, et aussi de prescrire solennellement à chacun de nous l'imitation continue de l'un d'entre eux. Les vrais philosophes déplorent justement, à cet égard comme à tant d'autres, que ces utiles pratiques se trouvent aujourd'hui discréditées d'après leur funeste adhérence à des doctrines qui devaient succomber sous leur incompatibilité finale avec l'essor continu de l'intelligence et de la sociabilité.

Quant au cas individuel qui m'a conduit, Madame, à vous signaler ces aperçus généraux, je n'en pouvais souhaiter de plus propre à les confirmer. Aux temps de sa décadence, le christianisme, comme jadis le paganisme, a souvent abusé, quoique à un degré beaucoup moindre, de ce grand office de consécration publique qui lui était dévolu. Mais rien de pareil ne saurait concerner votre antique patronne, qui présente, à tous égards, l'un des meilleurs exemples de la canonisation catholique. L'Eglise Romaine a justement regardé la conversion de Clovis comme ayant plus influé qu'aucune autre conversion royale, sauf celle de Constantin, sur le développement social de la France, et même de toute la République Occidentale. Or, on ne saurait contester la douce influence exercée par l'aimable Clotilde pour seconder les

hautes impulsions politiques qui déterminèrent ce grand événement. Son long et paisible veuvage ne fut pas moins noblement employé à tempérer les sauvages dissensions de ses fils. Une consécration méritée par tant d'éminentes qualités, plutôt morales que mentales, constitue, à mes yeux, l'un des types les plus propres à caractériser l'intervention sociale des femmes, habituellement destinée à moraliser d'après le sentiment la domination spontanée de la force matérielle. Ne soyez donc pas surprise, Madame, que je puisse cordialement m'associer, à ma manière, à tous ceux qui demain célébreront, sous des formes quelconques, ce intéressant souvenir, que personne, j'ose le dire, n'appréciera mieux que moi. Quand la nouvelle école accomplira la révision éclairée et la rectification systématique du calendrier théologique, votre chère patronne y conservera ses justes droits personnels à l'éternelle reconnaissance de l'humanité.

En général, Madame, soyez bien convaincue que la philosophie essentiellement positive qui caractérisera le dix-neuvième siècle ne vient pas pour détruire, comme dut d'abord le faire la philosophie purement négative propre au siècle dernier. Son but consiste toujours à construire, en résultat final de tous les travaux antérieurs, l'ordre, à la fois stable et progressif, le mieux conforme à l'ensemble de notre nature personnelle et sociale. Quand vous connaîtrez assez son esprit relatif et sa tendance organique, vous comprendrez cet admirable privilège qui lui permet, pour la première fois, de combiner, sans aucune inconséquence, dans une seule doctrine homogène, tout ce que les divers états antérieurs ont pu jamais offrir de grand ou d'utile. Elle sépare partout l'office continu qui déterminait la destination fondamentale de chaque institution, d'avec les formes provisoires qui durent successivement correspondre aux différents âges de l'humanité, de manière à manifester toujours le mode final qui désormais prévaudra directement. Seule, en un mot, cette nouvelle philosophie représente réellement la vie collective de notre espèce, dont la marche nécessaire constitue surtout son sujet propre, que nulle théologie ne put embrasser, et encore moins aucune métaphysique. Les religions, en effet, ne pouvaient jusqu'ici proposer à chacun qu'un but purement personnel, le salut éternel, où la société ne saurait

intervenir que comme moyen, et tout au plus comme condition, sans aucune destination progressive qui lui appartienne collectivement. Pendant la longue enfance de l'humanité, la sagesse sacerdotale, heureux organe de l'instinct universel, a dû néanmoins retirer de ces constructions imparfaites une précieuse efficacité sociale, que le positivisme explique et circonscrit. Mais cet indispensable office provisoire ne pouvait les préserver toujours de la déchéance irrévocable qu'elles ont graduellement encourue, à mesure que l'évolution humaine ruinait à la fois leur crédit intellectuel et leur influence morale. Les dénominations usuelles, qui rappellent encore cette aptidude primitive à rallier nos idées et nos sentiments, semblent aujourd'hui ne plus convenir aux croyances théologiques que par une sorte d'amère ironie. Car, depuis trois siècles au moins, bien loin de tendre à nous unir, elles ont évidemment dégénéré de plus en plus en sources fécondes de désordres publics et même privés. Cette dégradation résulte d'abord de leur impuissance croissante à protéger les notions sociales qui s'y trouvaient confusément formulées, et ensuite de leur propre tendance à susciter des divagations presque indéfinies, désormais incompatibles avec aucun système fixe de convictions actives.

Ne doutez donc pas, Madame, que, lorsque les conceptions réelles seront enfin devenues assez générales, ce qui s'accomplit aujourd'hui sous vos yeux, elles ne conviennent mieux que des chimères quelconques à toutes les nobles destinations humaines. Pour l'important sujet ébauché dans cette lettre, on reconnaît surtout la tendance spontanée du positivisme à consacrer dignement les diverses gloires, en appréciant sainement leurs participations respectives à l'évolution fondamentale de l'humanité. Quand les mœurs modernes auront pu acquérir à cet égard leur développement propre d'après les principes convenables, le système de commémoration recevra un perfectionnement général au moins équivalent à celui qui résulta de la substitution du catholicisme au polythéisme. Car le régime catholique était à la fois trop absolu et trop étroit pour avoir jamais pu remplir suffisamment ce grand office social. Tout ce qui avait existé avant lui, et tout ce qui vivait hors de son sein, lui inspirait naturellement une

aveugle réprobation. Sans sortir même de sa propre enceinte, il n'a pu envelopper les gloires que ne prévoyaient pas ses formules immobiles. N'avez-vous point, par exemple, remarqué avec surprise et indignation l'étrange lacune de nos calendriers théologiques envers l'héroïque vierge qui sauva la France au quinzième siècle ?

Mieux vous scruterez ce grand sujet, plus vous reconnaîtrez, Madame, que le nouveau régime philosophique peut seul glorifier à la fois tous les temps, tous les lieux, toutes les conditions sociales, et tous les genres de coopération, soit publics, soit même privés. En consolidant l'actif sentiment de la continuité humaine, il en agrandira la portée et en ennoblira le caractère ; car il y comprendra la considération familière de l'avenir, que le régime antérieur ne pouvait embrasser, faute de connaître la loi générale du progrès social. Il popularisera le culte des souvenirs encore davantage que sous le catholicisme, en étendant aux plus humbles coopérateurs le sentiment habituel de la convergence universelle, sans aucune vaine distinction entre l'ordre public et l'ordre privé. Toute existence vraiment honorable pourra légitimement aspirer à quelque consécration solennelle, soit au sein même de la famille, soit dans la cité, la province, la nation, et enfin la race entière.

A tous égards, Madame, quel esprit pourrait être aussi social que celui du vrai positivisme, qui seul embrasse réellement l'ensemble de la vie humaine individuelle et collective ? Les trois modes simultanés de notre existence, penser, aimer, agir, y sont directement combinés, dans toute leur extension possible, par un principe également applicable à l'individu et à l'espèce. Ils y deviennent les sujets respectifs de nos trois grandes créations continues, la philosophie, la poésie et la politique. La première systématise directement la vie humaine, en établissant, entre toutes nos pensées quelconques, une connexité fondamentale, première base de l'ordre social. Le génie esthétique embellit et ennoblit toute notre existence en idéalisant dignement nos divers sentiments. Enfin, l'art social, dont la morale constitue la principale branche, régit immédiatement tous nos actes, publics ou privés. Telle est l'intime solidarité que représente le positivisme entre les trois grands aspects, spéculatif, sentimental et actif,

propres à la vie humaine. Notre existence y est envisagée, soit dans l'individu, soit dans l'espèce, comme ayant pour but continu le perfectionnement universel, d'abord relatif à notre condition extérieure, et ensuite à notre nature intérieure, physique, intellectuelle, et surtout morale.

Quoique cette épître soit déjà bien longue, je voudrais, Madame, ne pas la terminer sans vous y signaler l'attrait spécial que la nouvelle philosophie doit offrir à votre sexe, quand elle en sera mieux connue.

Ecartant une stérile agitation politique, l'école positive vient aujourd'hui placer au principal ordre du jour la réorganisation spirituelle. Désormais elle fera prévaloir la régénération directe des opinions et des mœurs sur celle des institutions proprement dites, qui ne peuvent être convenablement élaborées qu'en dernier lieu. Or, cette transformation radicale des vains débats actuels serait assurément très favorable à l'influence sociale des femmes, suivant les vraies lois de leur nature propre et de l'ordre universel. L'intervention féminine, si noblement surgie au moyen-âge, sous le spiritualisme catholique, semble presque s'être éteinte avec lui. Or les insurrections personnelles que notre temps suscite contre une économie vraiment fondamentale sont peu propres à ranimer cette indispensable influence, que maintenant le spiritualisme positif peut seul développer convenablement. Loin que les prédilections spéciales de votre sexe dussent vainement se rattacher au passé, elles ne devraient y voir qu'une sorte d'indice historique de la participation supérieure que lui réserve nécessairement le véritable avenir social. Car, suivant la marche invariable du progrès humain, les influences morales tendent de plus en plus à prévaloir sur les puissances matérielles. Une telle connexité excita toujours les sympathies féminines pour les diverses rénovations mentales de l'Humanité. Elle s'est, à vrai dire, manifestée déjà lors de la première apparition systématique de la philosophie positive, sous la grande impulsion de Descartes, qui trouva tant d'accueil chez votre sexe. Les dames du XIXe siècle ne sauraient, à cet égard, rester au-dessous de leurs devancières, quand cette philosophie, qui ne pouvait alors être aucunement sociale, parvient enfin à sa pleine maturité. Son principal domaine consiste

désormais dans les sujets qui, par leur nature, fourniront toujours l'aliment essentiel des sentiments de votre sexe et des pensées du nôtre.

Une organisation éminemment affective dispose habituellement les femmes à seconder l'influence morale de la force spéculative sur la puissance active dans l'antagonisme journalier qui dirige les affaires humaines. Leur propre position sociale, extérieure sans être indifférente, au milieu du mouvement pratique, les érige spontanément en intimes auxiliaires de tout pouvoir spirituel contre le pouvoir temporel correspondant. Or le nouveau régime moral vers lequel tendent les sociétés modernes développera davantage que l'ancien cette affinité naturelle. Comment votre sexe ne finirait-il point par préférer une doctrine qui fera nécessairement prévaloir l'adoration des femmes? L'admirable chevalerie du moyen âge, comprimée sous les croyances théologiques, n'avait jamais pu élever ce culte qu'au second rang. Quand la sociabilité moderne aura pris son vrai caractère, le genou de l'homme ne fléchira plus que devant la femme.

Votre esprit et votre cœur excuseront, j'espère, l'extension de ces diverses indications générales en faveur de leur importance. Elles atteindront du moins leur but principal en vous dispensant, Madame, de recourir à d'immenses traités pour mieux apprécier désormais la nouvelle école, à la fois philosophique et sociale. Quoique réellement émanée de la révolution française, vous voyez qu'elle diffère profondément de toutes les écoles purement révolutionnaires. Celles-ci tendent encore à détruire sans construire, quand le déblai préalable est depuis longtemps assez accompli. Mieux qu'aucune influence métaphysique, la doctrine positive s'oppose radicalement à toute rétrogradation théologique. Or elle ne poursuit jamais cette lutte accessoire qu'en satisfaisant davantage que le régime primitif à tous les besoins, intellectuels et sociaux, qui motivèrent son ascendant, dont elle explique également l'origine et le déclin.

Le souvenir de votre douce patronne me deviendra désormais plus cher. Il m'aura ainsi fourni une précieuse occasion de vous faire sentir l'aptitude morale du positivisme. Vous voyez que, sans aucun vain éclectisme, ce nouveau régime universel s'approprie

naturellement tout ce que les autres états de l'humanité offrirent jamais de noble ou de salutaire. Mais il en écarte sagement des formes passagères qui, d'abord indispensables aux fondations correspondantes, altérèrent ensuite leur efficacité sociale, que l'école nouvelle tend toujours à consolider et à perfectionner.

Daignez, Madame, agréer avec bonté les vœux sincères que ce jour rappelle plus vivement à

Votre respectueux ami,

AUGUSTE COMTE.

[LETTRE PHILOSOPHIQUE

SUR LE MARIAGE

Composée pour Mme Clotilde de Vaux, sur sa demande.

Par l'auteur du *Système de Philosophie positive*.]

MADAME,

Je vous ai promis, ma noble amie, de vous indiquer sommairement l'ensemble des saines notions philosophiques sur l'importance fondamentale du mariage et de la famille. Une juste impatience me pousse à accomplir cette heureuse tâche plus promptement que je ne l'espérais, afin de hâter l'instant où mes conceptions trop systématiques acquerront, sous votre aimable plume, la grâce et l'onction qui peuvent seules les faire doucement pénétrer chez toutes les intelligences, en les rendant chères à tous les cœurs.

La nouvelle philosophie sociale se distinguant surtout par son caractère toujours historique et son esprit sagement relatif, je crois devoir vous signaler d'abord la vraie filiation générale des opinions actuelles sur ce grand sujet. Cette seule appréciation préalable suffit pour y écarter spontanément de longues discussions et de stériles déclamations. Elle ne saurait être convenablement indiquée sans la rattacher rapidement à la vraie théorie fondamentale de l'ensemble de l'évolution humaine, à la fois intellectuelle et sociale.

Il n'existe, en tout genre, que trois manières de philosopher : 1° la méthode théologique, franchement fondée sur des fictions qui ne comportent aucune preuve ; 2° la méthode métaphysique, procédant toujours d'après des abstractions personnifiées ; 3° la méthode positive, qui part directement d'une exacte appréciation de la réalité. Chez l'individu et dans l'espèce, le premier mode convient seul à l'enfance de la raison humaine, et le dernier à sa pleine virilité ; le second, incapable de rien organiser, n'est destiné qu'à préparer l'émancipation mentale en permettant la transition de l'un à l'autre état. La vulgaire division générale des temps historiques constitue spontanément une sorte d'aperçu empirique de cette marche nécessaire ; car l'esprit de l'antiquité fut éminemment théologique, et celui du moyen âge essentiellement métaphysique, tandis que l'esprit moderne est principalement positif, comme l'indique de plus en plus, depuis cinq siècles, son essor préliminaire.

Toutes les spéculations humaines, sans excepter les plus simples, ont d'abord surgi sous l'inspiration théologique, pour aboutir finalement à la démonstration positive, en passant par l'argumentation métaphysique. Mais cette marche commune a dû être plus ou moins rapide, suivant la complication croissante des divers sujets de contemplation. Les doctrines sociales devaient donc subir, après toutes les autres, cette transformation fondamentale, dont l'extension à ce principal domaine constitue la seule issue intellectuelle de l'immense révolution qui s'opère maintenant d'après l'initiative française, dans tout l'occident européen.

Pendant le siècle dernier, l'esprit métaphysique a irrévocable-

ment complété l'émancipation préliminaire de la raison humaine, en ôtant à l'esprit théologique l'empire qu'il conservait encore sur les principales notions morales et politiques. Ce salutaire ébranlement préalable était aussi indispensable pour l'ordre que pour le progrès, parce que l'influence religieuse, si longtemps nécessaire à tous deux, avait dû, depuis la fin du moyen âge, devenir à la fois oppressive et impuissante. Mais cet immense service temporaire, maintenant assez accompli, ne doit pas empêcher aujourd'hui de reconnaître la nature purement négative de la philosophie métaphysique, qui dut triompher au XVIIIe siècle, et dont l'influence, quoique radicalement énervée, dirige encore la plupart des esprits actifs. Après avoir abouti partout au doute spéculatif, son génie exclusivement critique devait toujours pousser à l'anarchie sociale, en discréditant les anciennes maximes, sans pouvoir en établir de nouvelles. Succédant à ce déblai nécessaire, la systématisation positive reconstruira bientôt l'ensemble des saines notions sociales, sur des bases vraiment inébranlables, que ne comporta jamais le régime théologique. Mais pendant ce fatal interrègne, notre faible raison se trouve inévitablement livrée aux plus dangereuses fluctuations, d'abord théoriques, puis pratiques, envers toutes les règles fondamentales de la sociabilité.

Un sophisme caractéristique, qui contenait en germe toutes les aberrations ultérieures, a conduit la métaphysique révolutionnaire, chez son plus éloquent organe, à condamner radicalement toute société, en faisant prévaloir la chimérique conception d'un préalable état de nature, qu'un prétendu contrat originaire avait fait de plus en plus dégénérer en existence sociale. Cette dangereuse hypothèse fournissait alors le seul moyen d'imprimer assez d'énergie, soit active, soit même spéculative, pour dégager l'avant-garde de l'humanité des liens oppressifs d'une organisation caduque, afin de l'entraîner vers une régénération totale. Néanmoins, de telles conceptions constataient spontanément l'impuissance radicale de l'esprit métaphysique à s'emparer convenablement du domaine social, toujours antipathique à son caractère essentiellement individuel. Sa tendance critique eut trop longtemps, et conserve encore, une véritable utilité politique, en s'appliquant au régime ancien. Mais depuis que cette application

est assez complète pour avoir manifesté le besoin d'un système nouveau, cet esprit négatif, désormais privé de sa principale destination, est entraîné, par sa nature absolue, à une activité morale de plus en plus désastreuse, aveuglément tournée contre les bases élémentaires de la sociabilité humaine, de manière à constituer un obstable direct à la régénération finale, en s'opposant à tout véritable régime quelconque. L'inévitable débordement des utopies anarchiques, bornées d'abord à l'ordre politique proprement dit, s'étend maintement jusqu'au triple fondement universel de l'existence sociale, la propriété, la famille et le mariage.

On cherche vainement à contenir ces ravages métaphysiques en s'efforçant de ranimer l'esprit religieux, dont la tendance, finalement rétrograde, a seule accrédité un tel abus du raisonnement. Ces efforts empiriques n'aboutissent réellement qu'à perpétuer et à aggraver le mal, en inspirant à la raison moderne des inquiétudes propres à maintenir l'office transitoire de l'esprit critique, qui, sans cela, resterait livré à son inopportunité actuelle, faute de toute importante application. L'inaptitude évidente des croyances théologiques à conserver leur antique empire intellectuel démontre assez leur impuissance radicale à protéger réellement les notions sociales laissées sous leur dangereux patronage. Il est certain, au contraire, qu'une telle solidarité compromet aujourd'hui de plus en plus toutes les saines maximes morales comme tous les vrais principes politiques, en faisant rejaillir sur elles le discrédit croissant d'un ordre d'idées devenu depuis longtemps incompatible avec notre essor mental. Toutes les notions élémentaires sur le mariage et la famille sont tellement conformes aux tendances spontanées des populations modernes qu'elles n'ont, à vrai dire, pour les intelligences actuelles, d'autre tort essentiel que la forme religieuse encore inhérente à leur conception dogmatique. C'est donc exclusivement à l'esprit positif qu'est aujourd'hui réservée la sage consolidation de ces maximes fondamentales, qu'il peut seul dégager des sophismes métaphysiques. L'abus du raisonnement ne saurait être contenu par une philosophie hostile à l'essor final de la raison humaine, mais uniquement par celle qui le développe en le régularisant, et qui, à ce titre, peut seule surmonter désormais d'inévitables discussions.

Quoique l'esprit positif ait dû surgir d'abord envers les plus simples sujets, il a ensuite étendu graduellement son domaine à des études de plus en plus compliquées. La systématisation directe des notions sociales constitue certainement sa principale destination, qu'il peut aujourd'hui aborder immédiatement, en résultat final de ce long préambule. Son incontestable supériorité intellectuelle devient le gage assuré de sa pleine efficacité morale. C'est à lui seul qu'il appartient de dissiper le fatal conflit qui existe, chez les modernes, entre les besoins du cœur et ceux de l'intelligence. En vertu de sa réalité caractéristique, il doit être éminemment social, puisque tout notre essor spéculatif s'accomplit par la société et pour elle : tandis que l'esprit théologique, naturellement personnel, n'avait pu devenir social qu'indirectement, en fournissant à la sagesse sacerdotale un précieux moyen initial de consacrer les résultats empiriques de l'expérience universelle.

La saine philosophie conçoit, à tous égards, l'active intervention humaine comme subordonnée à un ordre invariable, spontanément résulté, en chaque cas, de l'ensemble des lois correspondantes. Cet ordre naturel n'est jamais modifiable qu'entre certaines limites déterminées, d'autant plus distantes qu'il s'agit d'événements plus complexes. Quoique les effets sociaux comportent, à ce titre, plus de modifications que tous les autres, ils n'en sont pas moins autant assujettis à d'inaltérables lois, dont la découverte y offre seulement plus de difficultés. Il faut toujours s'attacher d'abord à connaître suffisamment cette économie spontanée, que notre sagesse systématique doit tendre ensuite à consolider et améliorer le plus possible. Un tel fondement extérieur peut seul prévenir les divagations et contenir les divergences auxquelles notre faible raison est sans cesse exposée ; en même temps, un tel but garantit constamment notre vraie dignité, en assignant à notre judicieuse activité une noble et vaste destination, à la fois individuelle et collective, pour le perfectionnement universel. On comprend ainsi en quoi les institutions humaines sont également naturelles et artificielles.

En ce qui concerne la famille, et surtout son principal fondement, le mariage, la part de la nature et celle de notre sagesse

deviennent aisément appréciables, quand on se place au point de vue convenable. On ne peut douter que l'homme ne soit, comme beaucoup d'autres animaux, et même à un plus haut degré, entraîné spontanément vers l'état de mariage, dont il nous offre toujours et partout la réalisation essentielle, caractérisée surtout par la fixité d'union. La consécration systématique de la société n'intervient ensuite que pour mieux assurer la plénitude et la stabilité de ce lien élémentaire, en dissipant l'irrésolution et en prévenant l'inconstance.

Cette double nécessité s'explique aisément par une saine appréciation de la nature humaine, envisagée surtout quant à la diversité des sexes. Notre humanité est principalement supérieure à toute animalité en vertu de sa combinaison caractéristique entre la raison et la sociabilité. Or, de ces deux attributs élémentaires, le premier est plus prononcé chez l'homme, et le second chez la femme. De là, résulte la prééminence naturelle du mariage sur toute autre association quelconque ; puisque les deux sexes se trouvent ainsi placés dans la disposition habituelle la plus favorable à leur perfectionnement mutuel, qui consiste surtout, pour chacun d'eux, à mieux développer par là les qualités qu'il possède moins. Telle est la noble destination sociale du mariage, directement envisagé, et même abstraction faite de la propagation sur laquelle on a trop exclusivement appuyé son appréciation réelle. Pour bien concevoir cette aptitude fondamentale, il faut considérer sommairement l'analyse positive de toute existence humaine.

Notre vie se compose à la fois de pensées, de sentiments ou penchants, et d'actes. Dans leurs vaines disputes sur la prééminence de l'existence spéculative ou de l'existence active, les philosophes ont essentiellement négligé l'existence affective, qui pourtant imprime seule aux deux autres leur impulsion habituelle, sans laquelle leur exercice s'épuiserait bientôt en stériles efforts. Sous cet aspect, le positivisme consacre systématiquement l'heureux aperçu pressenti par l'instinct social du catholicisme, qui, à travers ses formes mystiques, proclama réellement l'amour universel comme le vrai mobile central de l'humanité. Les travaux de spéculation, et même ceux d'action, quoique beaucoup mieux adaptés à la plupart des organismes, déterminent

communément, par leur persistance prolongée, une intolérable fatigue. Au contraire, les affections bienveillantes peuvent seules persévérer au plus haut degré sans jamais lasser, et leur simple diminution passagère inspire toujours d'intimes regrets. Elles constituent donc la principale base du bonheur personnel, outre leur tendance directe à garantir le bonheur général en poussant chacun à servir les autres, soit par ses pensées, soit par ses actes.

C'est ainsi que le mariage devient le premier lien de l'humanité, en développant spécialement nos facultés affectives. Après que l'éducation proprement dite a rendu chacun apte à l'action et à la spéculation, il complète cette double préparation élémentaire, par un digne essor de l'affection qui doit animer la vie sociale. En effet, c'est seulement entre les deux sexes, et en vertu de leur diversité caractéristique, d'abord naturelle, puis civile, que peut exister habituellement une entière liaison. Dans le même sexe, l'amitié reste presque toujours exposée à d'inévitables rivalités, qui en altèrent la sécurité avant d'en corrompre la pureté. La concurrence ne peut totalement disparaître que d'un sexe à l'autre, pour donner lieu, par leur union, au plus doux concours, résulté d'une tendance spontanée de leurs moyens respectifs vers leur commune fin. Qu'est-ce, en effet, que le sentiment conjugal, sinon la véritable amitié, consolidée et embellie par une incomparable possession mutuelle? C'est ainsi que le plus énergique instinct de notre animalité, cessant de nous entraîner à de brutales perturbations, nous conduit à la plus douce harmonie dans cette sainte intimité qui utilise toute l'aptitude naturelle d'un tel appétit à nous dégager de l'égoïsme fondamental. S'il était possible que cette admirable économie n'eût pas encore existé, celui qui nous en offrirait l'utopique avènement serait certainement regardé comme le plus grand bienfaiteur de l'humanité. Auprès de cette notion fondamentale, on néglige bientôt, malgré leur gravité réelle, les inconvénients accessoires ou passagers, et même les dangers exceptionnels, que l'imperfection humaine attache inévitablement à cette première base du bonheur intime, individuel ou social. Quoiqu'on doive, sans doute, tendre toujours à diminuer autant que possible ces maux secondaires,

le rétrécissement d'esprit et le dévergondage de cœur propres aux temps de transition anarchique ont pu seuls conduire à en exagérer la considération spéciale jusqu'à méconnaître l'efficacite essentielle d'une telle institution.

Sa pleine spontanéité n'est pas douteuse pour celui qui apprécie judicieusement les efforts même que l'excentricité, naturelle ou factice, a souvent tentés contre elle. Les plus rebelles à de tels liens finissent d'ordinaire par en déplorer amèrement l'absence. Toutes les intimités vraiment recommandables qui s'établissent hors de cet ordre régulier tendent bientôt à revêtir, autant que possible, ses principaux caractères, en constituant une affection à la fois exclusive et indissoluble. Quand l'imagination humaine s'est librement élancée à la conception idéale du parfait bonheur, elle a érigé l'éternité d'union en attribut essentiel de ses plus nobles utopies sur la vie future. L'inconstance systématique que tant d'esprits superficiels osent aujourd'hui prôner ne pourrait aboutir qu'à dégrader radicalement, chez les deux sexes, les principaux attributs de l'humanité, en s'opposant à toute profonde moralisation mutuelle.

Malgré d'incontestables abus, la solennelle intervention de la puissance sociale est habituellement indispensable à la pleine efficacité de cette économie naturelle. Les organisations énergiques, seules susceptibles d'affections profondes, n'ont peut-être besoin d'une telle sanction que pour compléter leur doux bonheur par une noble publicité. Chez l'immense majorité, où tout est médiocre, en bien comme en mal, l'esprit, le cœur et le caractère, chaque vie privée, sans ce frein salutaire, se consumerait bientôt en capricieux essais aussi désastreux que superflus. On aperçoit aujourd'hui cette funeste tendance là où le protestantisme a assez altéré les mœurs modernes pour introduire un usage réel du divorce. Quant aux inconvénients propres à l'indissolubilité, ils sont ordinairement compensés, dans l'état normal, par les mêmes causes qui la rendent nécessaire. Car, l'aptitude à se modifier beaucoup résulte spontanément de cette médiocrité native qui interdit toute tendance très prépondérante. Une telle faculté ne peut alors se développer assez qu'en présence d'une situation vraiment inaltérable. Nul n'a choisi son père ni son fils, et pour-

tant ces relations comportent une pleine harmonie. Quoique l'union conjugale ne puisse être aussi préparée, le libre choix personnel qui lui est propre tend à compenser cette moindre consistance naturelle, mais seulement quand la consécration sociale a imposé un invincible frein aux caprices individuels. Entre deux êtres aussi divers, y a-t-il trop de toute leur vie pour se bien connaître et s'aimer dignement ? La virginité préalable, la fidélité continue et le veuvage final, resteront toujours en honneur, même chez le sexe prépondérant.

Outre cette indissoluble sanction, la société générale exerce spontanément une heureuse réaction sur le lien élémentaire qui lui sert de base, en assignant aux deux sexes des destinations distinctes, essentiellement conformes, d'ordinaire, à leur nature respective. Quelques séditieuses réclamations qu'excite aujourd'hui cette répartition fondamentale, l'étude positive de l'homme et de l'humanité démontrera de plus en plus une telle harmonie, sans laquelle d'ailleurs on ne saurait comprendre l'universelle persistance de cette économie. Aucun esprit sérieux ne tentera d'expliquer par le simple abus de la force matérielle, un ordre où l'on voit si souvent la plus frêle créature obéie et respectée, même dans ses caprices, par tant de vigoureux agents. La vie affective étant spécialement prépondérante chez la femme, rien n'est plus sage qu'une constitution sociale qui lui en confie la principale culture permanente, en réservant à l'homme les travaux suivis, soit de spéculation, soit d'action, qui, d'ordinaire, lui conviennent mieux. Si la nature féminine est, en général, moins susceptible de résolutions à la fois énergiques et persévérantes, elle devient par cela même plus modifiable et s'adapte plus aisément à toute invariable situation. L'uniformité de destination se trouve aussi, chez les femmes, en harmonie spontanée avec la variété beaucoup moindre de leurs types individuels. Toute saine appréciation de notre nature conduira donc à admirer profondément la sagesse instinctive de l'économie fondamentale qui, dans chaque acte social, réserve communément à l'homme la décision finale, en attribuant à la femme l'influence consultative ou modificatrice. La seule époque où l'intervention sociale des femmes ait été ainsi constituée dignement, sous l'ascendant du principe

chevaleresque, indique hautement la noble efficacité que comporte cette apparente restriction. Si, par une impraticable aberration, les deux sexes pouvaient jamais être appelés à suivre indifféremment les mêmes carrières, on peut assurer que cette fatale concurrence, loin de seconder l'essor féminin, le rendrait bientôt impossible, en lui imposant des luttes trop inégales. Une situation impartiale, sans être indifférente, qui dispose à l'observation sans pousser à l'action, est certainement très favorable au développement, à la fois intellectuel et moral, des facultés propres aux femmes dans le mouvement journalier de l'humanité. L'absence correspondante de responsabilité pratique, et le droit fondamental à vivre du travail masculin, constituent d'ailleurs d'inévitables compensations habituelles de cette inertie relative, en complétant le régime élémentaire de toute association humaine.

Telle est, en aperçu, l'appréciation positive de l'institution du mariage, envisagée dans ce qu'elle offre d'essentiellement commun à tous les modes quelconques de sociabilité. Une étude rationnelle des principales variations qu'y apporte successivement l'évolution nécessaire de l'humanité n'aboutit qu'à éclaircir et à confirmer cette théorie élémentaire ; quoique le spectacle inopportun de ces changements ait souvent conduit jusqu'ici, faute d'une véritable doctrine historique, à de très dangereuses fluctuations, qui disposent encore tant d'esprits irréfléchis à regarder comme radicalement arbitraires les plus saines maximes sociales.

Le positivisme constitue spontanément la conciliation nécessaire, si vainement cherchée jusqu'ici, entre l'ordre et le progrès, en montrant que non-seulement l'ordre est, à tous égards, la première condition du progrès, mais que sous tous les aspects sociaux, le perfectionnement humain consiste surtout à développer de plus en plus l'ordre fondamental, qui contient, dès l'origine, le germe naturel de toute amélioration quelconque. C'est ce que l'ensemble du passé prouve clairement quant au mariage.

Si cette union élémentaire est destinée directement à permettre aux deux sexes l'essor mutuel de leurs facultés caractéristiques, on peut dire que ses variations régulières ont toujours tendu à la mieux adapter à ce grand but. Bien loin de disposer les deux

types humains à la vaine égalité qu'on rêve aujourd'hui, le cours de la civilisation développe nécessairement leurs principales différences, surtout mentales et morales, qui sont d'abord peu prononcées, comme nous le montrent encore les rangs inférieurs, où se conserve spontanément, à beaucoup d'égards, l'image de chaque phase antérieure.

Dans l'antiquité grecque et romaine, le pas principal a consisté, sous ce rapport, à substituer la monogamie à la polygamie primitive. Quoiqu'une superficielle appréciation ait souvent conduit à représenter la diversité de ces deux modes comme essentiellement régie par le climat, un plus mûr examen démontre qu'elle dépend partout du degré de civilisation. Au nord autant qu'au sud, on retrouve toujours la polygamie en remontant assez le cours des âges sociaux : le midi ne manifeste pas moins que le nord la tendance finale de notre espèce vers la vie pleinement monogame, qui prévaudra bientôt chez les plus civilisés Orientaux. Mais, quelle que fut l'importance de ce premier progrès, chez les populations grecques et surtout romaines, il s'y trouvait trop neutralisé, soit par la nullité sociale des femmes chez des nations militaires, soit par l'existence de l'esclavage domestique, qui maintenait une sorte de polygamie pratique, soit aussi par l'excessif privilège de répudiation conservé aux hommes. C'est pourquoi le mariage y resta encore essentiellement borné à sa destination physique, et les sympathies morales que les modernes y apprécient surtout furent alors cherchées ailleurs, même par les plus éminentes natures.

A l'admirable révolution accomplie au moyen âge, sous le catholicisme, l'humanité devra toujours la première ébauche de la vraie constitution normale du mariage propre à notre espèce. La famille n'était constituée chez les anciens que d'après le despotisme presque illimité du chef domestique. Sauf cela, l'Etat ne s'y inquiétait que des qualités personnelles susceptibles de mieux développer la commune activité guerrière. Par l'initiation catholique, l'humanité a commencé à sentir l'importance fondamentale de la vie domestique, soit comme la plus convenable à la plupart des hommes chez les sociétés industrielles, soit aussi comme la meilleure école de la vie pleinement sociale. Le mariage

a pris, en même temps, la prépondérance qui lui convient dans l'ensemble des liens élémentaires : elle fut alors heureusement représentée par l'innovation spontanée qui obligea la femme à renoncer au nom de son père pour prendre celui de son époux. En ébauchant enfin l'indépendance radicale de la morale envers la politique, cette grande phase a irrévocablement placé dans la famille le véritable centre de la moralité humaine. Un aveugle esprit révolutionnaire peut seul entraîner aujourd'hui à méconnaître cet immense progrès, et à tendre vers l'antique subordination directe de l'individu à l'Etat, qui ne constituerait maintenant qu'une intime rétrogradation. Pendant cet âge catholique, que la métaphysique protestante ou déiste taxe si follement d'une ténébreuse barbarie, l'éducation sentimentale de notre espèce accomplit le plus grand pas qu'elle ait pu faire jusqu'ici. L'admirable institution de la chevalerie vint alors témoigner au monde que, du moins chez les classes supérieures qui servirent ensuite de type universel, l'amour jusque-là si brutal, avait enfin développé la noble nature qui le distingue dans l'humanité. Fréquemment parvenu à la plus exquise délicatesse, il devint capable, par ses moindres encouragements, de déterminer avec persévérance d'actifs dévouements, également favorables au perfectionnement moral, et même physique, de l'un et l'autre sexe. La vraie condition sociale des femmes, la juste liberté de leur vie intérieure, les droits matériels et moraux inhérents à leur situation, et la sage restriction d'une indispensable suprématie, furent alors aussi normalement établis que le permirent la civilisation contemporaine et la nature propre de la doctrine précaire qui servait d'organe imparfait à la sagesse sacerdotale pour diriger l'essor spontané des populations d'élite.

Sous tous ces aspects, le positivisme, successeur nécessaire du catholicisme, après la clôture de l'interrègne métaphysique, devra surtout accomplir dans un milieu plus favorable la systématisation finale de la morale humaine tentée par le noble régime du moyen âge, en consolidant sur des bases inébranlables et perfectionnant d'après de meilleures inspirations ce que le système antérieur n'avait pu ébaucher qu'avec des croyances passagères, bientôt hostiles au développement naturel de l'intelligence et de la

sociabilité. C'est dans un tel changement de principes que doit aujourd'hui consister essentiellement la saine reconstruction philosophique de la doctrine du mariage. L'institution actuelle n'exige d'ailleurs aucune grande innovation spéciale, sauf les précieuses améliorations qu'amènera spontanément la refonte générale de l'éducation et des mœurs. Depuis la fin du moyen âge, l'ascendant catholique, même avant que sa décadence devînt ostensible, a radicalement perdu son ancienne aptitude à faire convenablement respecter les prescriptions morales que l'humanité avait établies sous sa direction initiale. Il n'a pu lancer qu'une impuissante flétrissure sur le dévergondage habituel qui discréditait de plus en plus, même publiquement, toutes les saines maximes conjugales, encore dangereusement adhérentes à des croyances justement déchues. Comment espérer, par exemple, qu'une indispensable émancipation pût maintenir un respect sincère pour la vraie subordination des sexes, quand sa consécration officielle dérivait uniquement d'une puérile fiction religieuse sur l'origine physique de la femme ? La systématisation positive peut seule garantir ces grandes notions, comme toutes les autres conceptions vraiment sociales, aussi bien contre les frivoles sarcasmes que contre les sophismes anarchiques. Privé du caractère sacré que lui imprima le catholicisme, le mariage n'a pu être réduit que provisoirement, par la métaphysique de nos légistes, à la grossière nature d'un simple contrat temporel. Une véritable réorganisation lui rendra bientôt, suivant un mode plus efficace et plus durable, l'auguste consécration spirituelle qu'exige le premier lien élémentaire de toute société humaine. La même puissance morale qui en dirigera surtout l'usage habituel se trouvera d'ailleurs naturellement autorisée, par la nouvelle conviction publique, à corriger autant que possible ses inconvénients accessoires ou exceptionnels, sans recourir presque jamais, sauf les dispositions secondaires, à une intervention temporelle qui tend à dégrader cette sainte institution, quelque indispensable qu'y soit aujourd'hui son office hétérogène, jusqu'à l'avènement d'un ordre normal.

Je n'ai pas besoin, ma chère amie, d'indiquer davantage cette sommaire appréciation, que votre esprit et votre cœur développe-

ront sans difficulté, en l'adaptant convenablement à votre noble composition actuelle. La troisième partie de la lettre philosophique que j'eus le bonheur de vous offrir à l'occasion de la Sainte-Clotilde renferme d'ailleurs quelques aperçus directs, que j'ai pu dès lors écarter ici, sur l'avenir social de votre sexe sous l'ascendant final du positivisme.

En commençant l'indication que je viens d'achever, je comptais y aborder l'ensemble de la constitution de la famille humaine, qui, fondée par les liens conjugaux, se perpétue par les relations filiales, et s'étend par les rapports fraternels. Mais le sujet principal m'a trop entraîné pour me permettre, du moins cette fois, l'examen des deux autres éléments de cette théorie fondamentale : ils me semblent d'ailleurs beaucoup moins utiles à votre élaboration. Au reste, si vous désiriez, à leur égard, quelques éclaircissements immédiats, vous pourriez consulter avec fruit le cinquantième chapitre de mon grand ouvrage. Sa lecture spéciale, déjà recommandée, vous deviendra, pour l'étude de cette lettre, bien plus facile que ne le suppose votre admirable modestie. Ce n'est point aux savants que je m'y suis surtout adressé, mais à tous les esprits sains qu'animent des cœurs honnêtes, sans aucune autre initiation philosophique que celle qui ressort spontanément de l'ensemble de la vie réelle.

Adieu, ma digne amie ; je vous remercie solennellement de m'avoir ainsi procuré la douce satisfaction spéciale de vous servir personnellement sans cesser de poursuivre convenablement ma mission sociale.

A. COMTE.

11 Janvier 1846.

INVOCATION FINALE

(*Système de Politique positive*, t. IV, p. 545.)

Non è l'affezion mia tanto profonda,
Che basti a render voi grazia per grazia.
(DANTE.)

VIVRE POUR AUTRUI. — VIVRE AU GRAND JOUR.

Paris, le Lundi 9 Dante 66 (24 Juillet 1854).

NOBLE ET TENDRE PATRONNE,

Huit ans se sont écoulés depuis que ma reconnaissance, mes regrets et ma résignation offrirent à ta sainte mémoire, au milieu de l'année du deuil, une dédicace exceptionnelle, qui ne put être publiée que cinq ans après. Quoique la manifestation actuelle s'écarte davantage des usages universels, elle excitera moins de surprise, parce qu'elle termine une élaboration dont les principales phases motivent de plus en plus un tel hommage. Peut-être ferai-je ainsi surgir une institution complémentaire, qui désormais consolidera, d'après la sanction publique, la digne dédicace de toute construction successive.

Le retard involontaire que subit la publication de mon hommage initial fut heureusement compensé par la participation immédiate des âmes d'élite, que mon discours préliminaire préparait, depuis trois ans, à ratifier la consécration qu'il annonça. Je dois davantage obtenir un résultat analogue, en complétant ici la sainte dédicace, dont tous mes dignes lecteurs ont pleinement apprécié la validité. Vu le dérèglement des esprits actuels, ce volume sera souvent examiné, du moins d'abord, sans aucune connaissance des trois précédents. Mais il suffit pour motiver l'hommage final,

qui ramènera bientôt à la consécration initiale. Plus systématique qu'aucun autre, il fait mieux ressortir la connexité, dont je te dois le sentiment décisif, entre la synthèse et la sympathie.

Chacun des sept pas essentiels de ma construction religieuse caractérise spécialement l'angélique influence que son début proclama. Ton concours est incontestable envers les trois qui distinguent le tome initial, quoiqu'on ne le sente assez que pour le premier d'entre eux. Mon ouvrage fondamental avait irrévocablement dévoilé l'existence composée et continue qui domine de plus en plus l'ensemble des affaires terrestres. Il avait même proclamé graduellement la prépondérance du cœur sur l'esprit, comme unique source, spontanée ou systématique, de l'harmonie humaine. La nature et la destinée du Grand-Être se trouvant ainsi révélées, il suffisait, pour instituer la religion universelle, qu'une sainte tendresse me rendît assez familier le principe fondamental où venait d'aboutir ma première vie. Voilà comment le dogme de l'Humanité surgit, à l'anniversaire initial de notre catastrophe, dans le cours décisif d'où dérive tout ce traité. Quiconque a bien senti cette filiation doit maintenant reconnaître qu'il faut la faire remonter jusqu'à la dédicace qui, quelques mois avant, formula la première manifestation de tous les germes d'un tel progrès.

Ta participation n'est moins sentie, envers les deux pas propres à la seconde moitié du tome initial, que parce qu'ils ne sont point encore devenus aussi familiers à la plupart de mes disciples. Quand j'introduisis le titre de positiviste, un public empirique et sceptique le jugea non moins contradictoire qu'étrange. Je l'ai fait, en trente ans, tellement grandir qu'il est recherché, comme gage d'ordre autant que de progrès, par beaucoup de ceux qui n'en remplissent pas les principales conditions. Parmi les sept acceptions qu'il combine, la dernière, que je ne pouvais assez sentir sans toi, reste la moins appréciée, quoiqu'elle soit la plus décisive, comme concernant directement la seule source de la véritable unité. Ceux qui reconnaissent le mieux la connexité nécessaire des six caractères propres à l'esprit positif, à la fois réel, utile, certain, précis, organique, et même relatif,

n'ont point assez accompli leur régénération pour lier les titres intellectuels à la qualification morale. Mais, quoique je sois encore la seule âme où positif soit aussi devenu, grâce à toi, l'équivalent de sympathique, je ne doute pas que tous mes vrais disciples ne me suivent bientôt jusque-là, sous l'irrésistible impulsion de la synthèse que je viens d'achever. Alors l'ensemble de la révolution occidentale se trouvera familièrement résumé par la pleine régénération d'un terme fondamental, qui désormais caractérisera la meilleure moralité, sans perdre les avantages propres à sa matérialité primitive.

Une telle issue se trouve annoncée par l'appréciation naissante des deux pas complémentaires du tome premier, qui, quoique intellectuels, manifestent directement la source affective de la vraie synthèse. La systématisation de la logique positive, d'après l'irrévocable avènement de la méthode subjective, caractérise l'ensemble de la réaction mentale que je dus à ton saint ascendant. Comment aurai-je assez reconnu sans toi que les sentiments peuvent seuls combiner les images avec les signes pour élaborer la pensée, de manière à rendre directement connexes l'instinct fétichique et la raison positive ? Quand on aura dignement compris que tu participas autant au second pas du positivisme religieux qu'au premier, on ne tardera point à distinguer ton influence envers le troisième. Ma construction de la théorie cérébrale est tellement liée à l'institution de la méthode subjective que toutes les âmes assez sympathiques pour devenir vraiment synthétiques sentiront ton concours nécessaire dans une élaboration plus féminine que masculine.

Ici commence la discordance croissante entre les positivistes qui se qualifient d'intellectuels, sans être plus intelligents, et les positivistes complets, c'est-à-dire religieux. Quoique la plupart des premiers bornent leur adhésion à mon traité fondamental, quelques-uns ont déjà poussé leur évolution jusqu'au dogme de l'Humanité, dont la liaison avec l'ensemble de la sociologie n'échappe qu'aux sophistes. Mais cette conclusion, purement intellectuelle, y reste stérile, sans pouvoir instituer un point de départ, faute d'impulsion morale. Aussi les positivistes avortés ont-ils réprouvé ma dédicace, en la taxant d'exagération senti-

mentale, et je ne doute pas que l'invocation actuelle ne les choque davantage, au même titre. Leur appréciation de la méthode subjective et de la théorie cérébrale diffère peu de celle des penseurs assez arriérés pour rejeter le dogme de l'Humanité comme ontologique ou mystique, quoiqu'ils admettent la sociologie.

Quiconque a bien senti la connexité normale des trois pas qui constituent la progression propre à mon premier volume, apprécie aisément les quatre autres degrés du positivisme religieux. Cette extension devient surtout facile envers les deux accomplis au tome deuxième, et principalement pour celui qui, formant le milieu de la régénération sympathique, sera bientôt regardé comme le plus décisif de tous. En instituant, au début de la statique sociale, la suprématie encyclopédique de la morale, même sur la sociologie, j'ai systématiquement élevé ma construction religieuse au-dessus de ma fondation philosophique, d'après la vraie théorie de l'unité. L'influence féminine, dont tu dus me fournir le meilleur type, ne saurait être méconnue envers un tel progrès, qui distingue le mieux le positivisme social du positivisme intellectuel. Ton concours n'est pas plus contestable pour le degré connexe, qui complète mon second volume en fondant la sociocratie sur la séparation normale des deux pouvoirs, restée familière à ton instinct catholique, malgré les perturbations sceptiques.

J'aurais difficilement amené ton incomparable modestie à reconnaître ta participation capitale dans l'ensemble du tome troisième, dont le domaine échappe le plus à tes préparations spéciales. Mais, si nous avions pu réaliser le noble désir que tu me témoignas spontanément envers l'étude synthétique de l'histoire, tu sentirais maintenant combien tu m'aidas à systématiser mes conceptions dynamiques. Il te suffirait de comprendre que la synthèse historique se résume nécessairement dans l'institution d'une connexité directe entre les deux termes extrêmes de l'initiation humaine, le fétichisme et le positivisme. L'admirable *canzone* que je récite chaque matin depuis neuf ans caractérise autant la poésie fétichique que ta sainte nouvelle annonce l'idéalisation positive. Sous ce concours spontané, tu n'aurais pu refuser de reconnaître ta participation involontaire à ma

construction de la philosophie de l'histoire, quoique cette réaction échappe encore à mes meilleurs disciples.

Nul ne contestera ton influence nécessaire sur le septième pas, qui, dans ce volume, termine l'ascension normale du positivisme religieux, en dissipant les graves discordances que j'y laissai l'an dernier. S'il t'eût été permis de contempler les meilleurs fruits de ton éternel ascendant, tu m'aurais spontanément signalé la triple dissonance qui, tardivement sentie, m'a pourtant conduit à préserver le tome final de l'altération propre à l'opuscule intermédiaire. Quoique tous mes vrais disciples aient immédiatement adopté la résolution systématique qui m'a définitivement conduit à classer le culte avant le dogme, aucun d'eux ne pouvait assez surmonter l'empirisme théologique et sceptique pour me suggérer un tel conseil. Mais, chez toi, la sympathie aurait tant assisté la synthèse que ce perfectionnement eût été déjà réalisé dans le saint opuscule où ta collaboration fut seulement subjective. Faute d'un tel secours, j'ai failli manquer le progrès final qui, résumant l'ensemble de mon essor religieux, doit, plus que les six pas précédents, choquer les positivistes incomplets.

Voilà comment l'appréciation spéciale de ton concours essentiel à chaque phase de mon élaboration religieuse aboutit à confirmer la fatale différence entre la participation subjective et l'assistance objective. Il faut encore plusieurs années avant que le positivisme, enfin complet dans ce traité, passe de la nation la plus philosophique à la population la plus poétique, où s'accomplira son idéalisation décisive, seule évolution que je ne puisse instituer. Cet intervalle t'était réservé pour préparer l'essor final d'une religion plus esthétique que théorique par la sanction et l'intervention solennelles du sexe que la sympathie dispose le mieux à l'état synthétique.

La supériorité morale de la femme, normalement complétée d'après son existence sociale, lui permet de tendre directement vers l'unité résultée d'une incorporation graduelle à l'Humanité. Sa synthèse peut rester spontanée sans altérer sa propre destination, qui, jamais équivoque et toujours prochaine, transforme chaque acte et chaque pensée en développement spécial du vrai culte, sous l'impulsion continue de l'affection. Mais les devoirs

pratiques et théoriques interdisent à l'homme de condenser la religion positive dans son élément fondamental. Obligé de construire une synthèse systématique afin de se subordonner à l'ordre universel, pour le mieux subir et le modifier davantage, il se trouve détourné de la culture du dedans en s'efforçant de le lier au dehors. Négligeant le but d'après les préoccupations habituelles envers les moyens, l'intelligence, et même l'activité s'épuisent en efforts stériles ou perturbateurs, tandis que l'amour, tendant toujours au bien, poursuit, parmi tous les rapports saisissables, les seuls propres à nous améliorer. Quand une saine appréciation du savoir humain empêche le philosophe de se gonfler, rien ne le préserve de se dessécher, d'après le fatal isolement à défaut duquel la faiblesse de notre entendement ferait avorter les méditations abstraites. Toujours imminente, cette dégradation ne peut se surmonter sans la digne intervention, objective ou subjective, du sexe aimant, assistée par la culture esthétique qui s'y lie naturellement.

Celui que le Grand-Être chargea d'instituer la vraie religion en systématisant la morale positive, ne pouvait lui-même échapper à cette loi ; car la contention qu'exigeaient ses travaux entravait la réaction sympathique qui résultait de leur nature synthétique. En achevant de constituer la véritable unité, j'éprouve une inexprimable satisfaction à pouvoir ici contempler directement sa source affective sans altérer une élaboration qui doit plus servir aux autres qu'à moi. Mais cette récompense eût été plus efficace si j'avais pu t'y faire personnellement participer, quelque prix que j'attache à l'appréciation naissante de « la noble dame, « dont tous mes vrais disciples chérissent et vénèrent la mémoire ». Une telle connexité devient le meilleur résumé d'une élaboration surtout caractérisée par la construction de la vraie théorie du sexe aimant. Pour représenter ce lien, il suffirait de rapprocher tes principales sentences, en y joignant la seule que je n'aie pas citée, et qui sera jugée la plus touchante quand on en connaîtra l'occasion : « Les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons. »

Réduit à l'identification subjective, d'après une incomparable année d'union objective, je l'ai du moins utilisée le mieux possible, en développant les avantages propres à son immuabilité. Je puis

autant appliquer à ma vie publique qu'à mon existence privée l'appréciation incorporée, depuis plusieurs années, à mes prières quotidiennes : « Malgré la catastrophe, ma situation finale sur-« passe tout ce que je pouvais espérer, et même rêver, avant toi. » Notre tendresse toujours sainte me rendit d'abord chaste, puis sobre ; cette double purification, développée sous ton ascendant subjectif, me fit mieux surmonter les autres instincts personnels, d'après l'essor continu des trois impulsions sympathiques. Tu persisterais peut-être à me reprocher de compromettre, par trop de bienveillance et d'abandon, un empire individuel que tant de personnages ont aisément obtenu, d'après une artificieuse réserve. Cependant, je ne saurais déplorer une disposition propre à seconder mon principal office, suivant l'aptitude que tu m'attribuas à me faire tout à tous, et qui convient mieux au fondateur du relativisme qu'à celui du catholicisme. Grâce à toi, j'ai pu reconstruire le saint régime du moyen âge en consacrant, depuis huit ans, la première heure de chaque journée à la culture directe des meilleures émotions de la nature humaine. Pleinement sensible envers mon essor moral, et même intellectuel, cette régénération s'étend jusqu'à mon existence physique, non moins préservée des annonces ordinaires de la vieillesse, malgré ma laborieuse carrière, dont la prolongation te sera due.

Dans ce saint patronage, tu seras toujours assistée par l'incomparable auxiliaire que ta grande âme sut ériger en digne sœur, et qui depuis a tant mérité le bonheur que tu rêvais pour *nous trois*. Outre son efficacité matérielle, la famille qu'elle dirige m'offre habituellement un spectacle salutaire, en me prouvant combien les âmes les moins cultivées peuvent goûter, sous toutes les formes, ce que tu nommas les plaisirs du dévouement. Je suis ainsi conduit à mieux sentir combien la dignité, le bonheur, et même la santé, consistent dans l'unité, dont l'altération constitue nos principales maladies, morales, intellectuelles, ou physiques. Ta naïve compagne ranime, à son insu, ma disposition systématique à juger surtout les actes et les pensées d'après leurs sources ou leurs influences affectives, qui préoccupent spontanément sa sollicitude maternelle et conjugale. Autant vouée que moi-même à la culture morale, la fréquente supériorité de ses inspirations

empiriques me fait mieux apprécier la nature féminine, et complète objectivement ta réaction subjective sur mon intime perfectionnement, d'abord privé, puis public.

Quoique dépourvue, comme toi, de tout contact avec la vénérable mère qui ne put, malgré son zèle et son aptitude, assez élaborer mon cœur, ma fille adoptive t'assiste journellement dans ma juste adoration de sa sainte et malheureuse mémoire. Ainsi placé sous le triple patronage que j'ai normalement institué pour chacun des vrais croyants, j'en ai maintenant fait assez apprécier la réaction continue sur ma vie publique pour pouvoir ici demander que la postérité l'associe directement à ma propre immortalité. Depuis cinq ans, je complète ma prière du matin par cette résolution : « J'oserai terminer ma construction « religieuse en chargeant ouvertement tous mes disciples des « deux sexes d'obtenir un jour, comme principale récompense « de mes services, ma solennelle inhumation au milieu de vous « trois, au nom du Grand-Être auquel nous serons irrévocable- « ment incorporés. »

En formulant ici mon vœu caractéristique, j'espère, suivant notre foi, faciliter sa réalisation d'après une digne publicité, qui permettra, non seulement d'apprécier davantage sa validité, mais aussi de mieux surmonter les résistances quelconques. Si l'incurie chrétienne a déjà dispersé les vénérables restes, il suffira qu'un noble cénotaphe adhère à notre cercueil comme celui de ma dernière patronne.

Une telle récompense est trop propre à caractériser la nature et manifester l'ascendant de la religion universelle pour qu'elle puisse m'échapper, quand même sa réalisation devrait immédiatement suivre l'entière publication du saint traité. Déjà ton angélique influence se trouve appréciée au point que des âmes d'élite sympathisent, à travers les mers, avec mon adoration continue. Cette juste réaction de mon insuffisante gratitude deviendra plus profonde et plus étendue sous la prochaine impulsion du volume le plus décisif. Grâce à la noble confiance de ton vieux père, un habile pinceau put dignement instituer ta suave image d'après l'esquisse maternelle. Elle est peut-être destinée à fournir bientôt, aux âmes régénérées, le meilleur

emblème du Grand-Être dont le culte fut systématisé sous ta sainte impulsion.

L'incomparable patronage qui dirigea la principale élaboration de ma seconde vie doit aussi présider au triple complément qu'elle exige. J'apprécierai spécialement cette efficacité finale en dédiant le plus important de ces traités à celle qui, dès mon enfance, me fit spontanément pressentir la vraie morale. Quand le travail complémentaire sera terminé, ma dernière publication consistera, dans dix ans, à réaliser ma solennelle promesse envers notre sainte correspondance, précédée de ta biographie, et même de la mienne. Mais le sentiment, qui seul consacre tout, m'autorisera peut-être à terminer ma seconde vie objective en osant ébaucher la troisième, dont l'essor m'est interdit d'après l'ensemble des fatalités réelles, quoique j'en sente le vrai caractère. Après avoir normalement passé de ma fondation philosophique à ma construction religieuse, il faudrait exceptionnellement compléter celle-ci par la création poétique qui pourra seule lui procurer un ascendant universel. Incompatible avec l'ordre corporel, une telle plénitude est assez conforme à l'ordre cérébral pour que j'aie pu concevoir et proposer l'éminente composition que je ne saurais exécuter. En renonçant à toute vaine tentative, j'espère cependant pouvoir compléter notre volume par une ébauche en treize chants sur la seconde vie qu'il explique en moi d'après toi.

Je dois terminer l'invocation finale en rapportant à sa vraie source une manifestation où le fondateur de la religion positive achève de caractériser les mœurs normales, par une digne intervention du public dans les actes privés. Outre le devoir général de proclamer à temps les dernières volontés, un motif spécial prescrit à ma cinquante-septième année d'indiquer ici trois résolutions qui ne peuvent s'accomplir sans le libre concours de tous les positivistes :

1° L'ensemble de mes adhérents continuera l'annuité viagère de deux mille francs indiquée dans ma quatrième circulaire, afin que j'accomplisse jusqu'à son terme naturel l'obligation résultée, dès ma jeunessse, de ma seule faute vraiment grave ;

2° Une annuité viagère, de quinze cents francs, sera consacrée,

par la reconnaissance des vrais croyants, à la fille adoptive qui m'a voué, depuis treize ans, son incomparable assistance ;

3° Cette éminente prolétaire gardera, pour mon successeur, dans son état actuel, aux frais de l'église universelle, le saint domicile où surgit et s'accomplit l'évolution religieuse du positivisme, dont les rites sacrés continueront de s'y célébrer jusqu'à l'avènement d'un temple spécial.

Aussitôt que ce volume sera suffisamment connu, je communiquerai directement à chacun de mes treize exécuteurs testamentaires les dispositions secondaires qui doivent assurer l'exécution de ces trois décisions.

Mes actes se concentrent autant que mes pensées et mes sentiments autour de celle qui domine ma seconde vie, où se développe, depuis huit ans, une harmonie sans exemple entre les mœurs privées et l'existence publique. Quand ma tendresse fut assez épurée, je te vis dignement accepter mon projet d'adoption légale, que notre catastrophe fit seule avorter. Depuis que ton influence est devenue uniquement subjective, la vénération a de plus en plus prévalu sur l'attachement, sans me détourner de la bonté, toujours cultivée par mes justes efforts pour faire apprécier un ange méconnu. Cette fusion de tous les liens féminins dans une seule union ne semble contradictoire que d'après la grossièreté des impulsions masculines. Pressentie par la poésie et la religion, elle m'autorise à conclure l'invocation finale en combinant la qualification et le vœu, pleinement caractéristiques, que je proclame chaque matin, d'après les deux sublimes interprètes du moyen âge :

Vergine-Madre, figlia del tuo figlio,
Amen te plus quàm me, nec me nisi propter te !

CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE

PREMIÈRE LETTRE

Mercredi 30 Avril 1845 (midi).

MADAME,

Sachant, par expérience, combien il est difficile de ne pas poursuivre la lecture de *Tom Jones* quand une fois on l'a commencée n'importe comment, je me hâte de vous envoyer une traduction qui vous dispensera de goûter cet admirable chef-d'œuvre à travers une indigne imitation. Comme l'ouvrage original me reste, vous ne me priverez aucunement en gardant cet exemplaire aussi longtemps que vous le jugerez convenable.

Un tel empressement ne peut avoir d'autre valeur que de vous témoigner la satisfaction que j'éprouve à vous être agréable.

Veuillez, Madame, agréer à cette occasion l'assurance bien sincère de l'affectueux respect de

Votre dévoué serviteur,

A^TE COMTE.

DEUXIÈME LETTRE

Jeudi 1er Mai 1845

Vos bontés me rendent bien heureuse et bien fière, Monsieur ; et je ne me sens pas la patience d'attendre une meilleure occasion pour vous dire tout le plaisir que m'a fait *Tom Jones*.

Puisque votre supériorité ne vous empêche pas de vous faire

tout à tous, je me réjouis de l'espérance de causer avec vous de ce petit chef-d'œuvre, et de pouvoir recueillir quelques fois dans mon cœur et dans mon esprit vos beaux et nobles enseignements.

Veuillez agréer, Monsieur, avec l'expression de toute ma reconnaissance, celle de ma très grande considération.

DE VAUX, née MARIE.

TROISIÈME LETTRE

Vendredi 2 Mai 1845 (2 h. soir).

MADAME,

Je ne saurais non plus attendre jusqu'à l'heureuse occasion de vous revoir, pour vous témoigner combien je suis touché du précieux accueil dont vous daignez gratifier une légère marque d'attention, que pouvait seule recommander une opportunité empressée, d'ailleurs trop naturelle envers vous.

Le prix que vous voulez bien attacher à ma conversation m'enhardit à vous déclarer que je serais très satisfait de voir se multiplier de telles relations autant que vous le croirez convenable. J'ai souvent été jugé peu sociable, faute de trouver, chez les autres, une disposition d'esprit, et surtout de cœur, suffisamment en harmonie avec la mienne. Mais je n'en ai pas moins toujours apprécié, au fond, ce doux échange de sentiments et de pensées comme la principale source du bonheur humain, quand les conditions en peuvent être dignement remplies. Le confiant abandon que je me plais à éprouver auprès de vos parents doit vous indiquer assez ma tendance naturelle à goûter convenablement votre aimable entretien. Outre l'élévation d'idées et la noblesse de sentiments qui semblent propres à toute votre intéressante famille, une triste conformité morale de situation personnelle constitue encore, entre vous et moi, un rapprochement plus spécial,

Veuillez, Madame, agréer de nouveau l'assurance bien sincère de l'affectueux respect de

Votre dévoué serviteur,

A^TE COMTE.

QUATRIÈME LETTRE

Mercredi matin 14 Mai 1845 (7 h.).

MADAME,

Outre le désir très naturel de venir vous remercier de votre gracieuse visite, je dois spécialement éprouver le besoin de vous faire bientôt oublier la maussaderie ou l'insignifiance de ma réception d'hier. Déjà, sans doute, votre heureux tact féminin, aussi judicieux qu'indulgent, aura spontanément expliqué cet embarras inusité, soit d'après un certain état d'indisposition, soit surtout par la présence de deux personnes qui, vous étant inconnues, poussaient mon inexpérience pratique à rendre la conversation trop vague ou trop banale. Mais cette favorable interprétation ne saurait compenser le désappointement d'une telle soirée.

Quelque importance, néanmoins, que j'attache à venir m'excuser directement, je tiens encore davantage à ne pas vous contrarier, ni seulement vous déranger. Si donc, par un motif quelconque, que je respecterais sans même chercher à le pénétrer, vous préfériez ne recevoir ma visite que chez vos dignes parents, je vous prierais de vouloir bien me le déclarer franchement, et je saurais me résigner à cette imparfaite satisfaction. Dans ce cas, comme j'ai récemment observé que l'heure où vous y venez maintenant coïncide malheureusement avec celle où j'en dois naturellement sortir, je m'y rendrais désormais après le dîner, présumant que vous y passez habituellement la soirée : le dérangement que j'apporterais ainsi à mes usages presque constants serait bientôt oublié en faveur du motif.

J'espère, Madame, que cette petite explication, qu'il convenait

peut-être de provoquer une fois pour toutes, ne vous paraîtra point indiscrète, et que vous l'attribuerez seulement à la respectueuse affection de votre tout dévoué serviteur

A^TE COMTE.

CINQUIÈME LETTRE

Jeudi soir 15 Mai 1845.

Vous avez un cœur fait pour comprendre celui d'une femme, Monsieur, et je ne puis que reconnaître la sincérité avec laquelle vous me parlez de ce qui me concerne. J'accepte avec bonheur l'intérêt et l'affection que vous voudrez bien me donner ; et, chez moi comme chez mes parents, j'espère vous prouver le prix que j'y attache. Ma situation isolée m'a portée à recevoir rarement des visites d'hommes ; mais cependant j'en reçois quelquefois, et je tiendrai à honneur de vous compter du nombre. Si l'offre que vous avez la bonté de me faire de nous voir désormais le soir n'est pas par trop désintéressée, elle m'est on ne peut pas plus agréable, et elle le sera de même à mes parents. Veuillez donc recevoir de nouveau l'assurance de ma gratitude pour vos bontés, et me traiter un peu en vieille amie.

J'ai parfaitement compris vos bonnes intentions pour moi avant-hier au soir ; mais je vous assure, Monsieur, que j'ai eu beaucoup de plaisir à entendre raconter l'Académie, et que c'en est un très grand aussi d'écouter.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et celle de ma bien parfaite considération.

DE VAUX, née MARIE.

SIXIÈME LETTRE

Samedi 17 Mai 1845 (4 h.).

Ma chère Dame,

Malgré la connaissance verbale que j'avais inopinément obtenue hier de vos bienveillantes dispositions, je devais attacher beaucoup d'importance au précieux billet que je viens seulement de recevoir tout à l'heure, ne fût-ce qu'afin de pouvoir, à mon gré, le relire aussi souvent que je l'ai déjà fait du précédent. Je serais assurément bien ingrat si je ne me hâtais de vous en témoigner faiblement ma parfaite reconnaissance. Sans attendre strictement cette heureuse autorisation, j'avais, il est vrai, spontanément cessé déjà de combattre le doux ensemble de sentiments qui m'a graduellement entraîné vers vous, et dont l'essor importe tant à la juste satisfaction de ma vie morale, jusqu'ici trop comprimée extérieurement : mais l'incertitude de votre indulgente approbation eut bientôt arrêté cet élan d'un cœur qui craindrait par-dessus tout de vous déplaire, tant que vous ne lui auriez pas permis de vous consacrer ouvertement toute l'intime affection d'un frère aîné. Puisque je ne saurais hélas ! devenir plus jeune, que n'êtes-vous, Madame, moins belle et moins aimable, afin de compenser un peu le fatal disparate de ma verdeur morale à ma maturité physique ! mais l'un n'est guère, au fond, plus possible que l'autre ..... J'espère, au moins, que la pureté, la profondeur, et la constance de mon dévouement concourront avec la similitude naturelle de nos situations pour atténuer graduellement cet obstacle radical. Aux yeux de toute âme à la fois pure et intelligente, tous deux placés involontairement dans un même état exceptionnel, nous sommes moralement autorisés à y trouver, autant que possible, cette juste satisfaction du cœur que chacun de nous a la pleine conviction d'avoir en vain cherchée loyalement et trop longtemps attendue dans l'ordre régulier. Puissions-nous, l'un par l'autre, y parvenir dignement !

Combien ne vous dois-je pas déjà de reconnaissance pour avoir

ainsi ranimé ma vie morale par l'impulsion la plus imprévue, au temps même où j'avais dû tristement renoncer à tout pareil bonheur ! Sans doute, les grands sentiments d'amour universel où m'entretiennent habituellement mes travaux propres sont délicieux à éprouver : mais combien leur vague énergie philosophique est loin de suffire à mes vrais besoins d'affection ! Ni vous, Madame, d'une part, ni mes adhérents spéculatifs de l'autre, n'aurez jamais à craindre d'ailleurs aucun véritable conflit entre deux ordres d'émotions que je me sens disposé à concilier pleinement, et même à fortifier l'un par l'autre. Quand le noble Vauvenargues a dit : « Les grandes pensées viennent du cœur », il ne sentait probablement pas toute l'intime réalité de cet aperçu instinctif. Je suis bien certain, en effet, que toutes les hautes aspirations, morales ou mentales, sont spontanément solidaires, et se stimulent mutuellement. La beauté physique, la beauté morale, et la beauté intellectuelle, deviennent réciproquement mieux appréciables par leur intime affinité graduelle. Cette heureuse connexité entre l'essor mental et l'essor affectif s'applique, en général, à tous les grands travaux quelconques, quoi qu'en puisse dire la sotte austérité de nos froids pédants. Mais elle convient assurément encore davantage aux travaux qui, comme les miens, directement relatifs à la philosophie sociale, se proposent continuellement de développer autant que possible la grandeur de la nature humaine, laquelle doit surtout dépendre de la générosité des sentiments plus même que de l'étendue des conceptions. C'est donc, ma charmante amie (puisque vous daignez tolérer ce titre), sans aucune vaine affectation sentimentale, peu convenable à mon caractère, mais d'après une conviction aussi raisonnée qu'intime, que je me félicite de l'heureuse coïncidence de la douce résurrection morale que je vous dois avec l'élaboration naissante de mon second grand ouvrage, qui, loin de souffrir d'un tel concours, en vaudra certainement beaucoup mieux, comme une agréable expérience me l'indique déjà directement. Quel précieux contraste elle m'offre avec le triste état de compression affective où j'étais, malgré moi, plongé en commençant, il y a quinze ans, mon ouvrage fondamental, presque entièrement exécuté ensuite sous cette accablante impression ! Je suis tellement pénétré de cette

salutaire réaction, que je n'hésiterais pas à vous adresser un jour la dédicace publique d'un travail où vous aurez ainsi indirectement coopéré, si des convenances respectables ne m'interdisaient point un tel aveu. Mais, quels que soient ceux de mes amis que je doive ultérieurement honorer de cette manifestation, une secrète réserve dirigera toujours la meilleure partie de mon intime gratitude vers celle qui, en ranimant l'essor de mes plus doux sentiments privés, aura si efficacement secondé mon impulsion philosophique. A la vérité, tant qu'une situation aussi inespérée n'est pas encore convenablement assise, ces précieuses émotions, ces effusions intimes, ces larmes délicieuses, tout cet ensemble d'affections plus fait pour être senti que décrit, contribuent aujourd'hui, dans le silence de mes longues nuits, à prolonger momentanément mon trouble physique passager, déjà provoqué par la première reprise de mes travaux essentiels : mais je n'échangerais pas volontiers ces ravissantes insomnies contre la plus parfaite santé possible. Je suis d'ailleurs très convaincu que les diverses conditions indispensables de cette nouvelle existence ne tarderont pas à se pondérer et coordonner spontanément, au commun profit de mon travail, de mon bonheur, et même de ma santé physique, sans que vous deviez jamais concevoir à cet égard aucun juste scrupule.

Je suis charmé que ma proposition, beaucoup moins désintéressée que vous ne le croyez, de nous voir désormais le soir chez vos chers parents (j'allais presque dire *nos*) soit pleinement agréable à eux et à vous : je ne tarderai pas à en commencer la réalisation, qui, d'après mes assujettissements personnels, ne peut toutefois avoir lieu que les Mercredis ou Vendredis, sauf les cas exceptionnels. Peut-être pourrai-je auparavant utiliser déjà l'autorisation plus douce que vous m'avez accordée, et dont je saurai, j'espère, quels que soient mes vœux, toujours user avec la discrète modération que commande votre isolement.

Comme vous avez eu la bonté de penser à moi pour l'hôtel Cluny, et que vous-même n'y êtes point encore allée, j'espère que vous me permettrez de saisir ainsi une nouvelle occasion d'heureux rapprochement, et que nous pourrons aller ensemble, à l'instant que vous m'indiquerez, mieux raviver en nous, par de précieux signes matériels, ces grands souvenirs, à la fois si

nobles et si tendres, d'un moyen âge encore trop peu compris, malgré l'affectation superficielle des jargons à la mode.

Adieu, ma chère Dame, soignez mieux votre précieuse santé, et veuillez agréer de cœur l'affection déjà profonde de

Votre respectueux ami,

A^TE COMTE

10, rue Monsieur-le-Prince.

Je dois vous recommander, en général, mon numéro : en regardant à la fois vos deux jolies mains, vous ne pourrez désormais l'oublier. Quand je me disposais à m'aller plaindre au bureau de poste sur l'étrange retard de votre cher billet, les informations préalables viennent de m'en apprendre le vrai motif, dont j'aurais déjà dû me douter par les diverses surcharges officielles de la suscription. En écrivant le numéro 5, au lieu du mien, vous avez failli rendre beaucoup trop heureux un étudiant voisin, qui porte à peu près mon nom ; et je dois seulement à la bienveillante prudence d'un facteur qui me connaît d'avoir évité cette fatale méprise. Mon titre polytechnique officiel, quelque insignifiant qu'il soit, me deviendrait désormais bien cher, s'il contribuait à prévenir jamais ce double désastre, par un utile surcroît d'indications. Ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de toute votre excellente famille. J'espère que la fatigue inusitée qu'éprouva hier votre charmante sœur n'aura laissé, malgré son état spécial, aucune suite fâcheuse.

Je vous quitte à regret, quoique ce griffonnage puisse vous sembler un peu long.

SEPTIÈME LETTRE

Mardi matin 20 Mai 1845 (6 h.).

MA CHÈRE DAME,

Je me suis péniblement abstenu hier d'aller vous voir, soit afin de respecter vos intimes délibérations sur ma lettre décisive de Samedi, soit pour pouvoir ainsi constater, au moins par votre

silence, à défaut d'une plus claire approbation, qu'elle ne vous a point choquée. Mais, malheureusement, je ne puis non plus venir aujourd'hui, comme je l'avais projeté, par suite d'une insomnie plus complète que toutes celles de la semaine dernière : je n'ai pu dormir un seul instant, et cette fois il est incontestable que ce trouble tient surtout à la situation de mon cœur. Quoique cet état de faiblesse soit sans aucune douleur, et qu'il m'offre même un certain charme mélancolique, il m'interdit aujourd'hui toute sortie, pas même pour aller ce soir à mon service polytechnique. Il est pourtant bien triste de rester aussi longtemps sans vous voir, et de retarder encore une explication indispensable : mais je dois me résigner, et je me hâte de vous en avertir, en cas que vous m'eussiez attendu.

Vous voyez bien que, selon votre aimable vœu, je vous traite déjà comme une vieille amie. Ces quelques lignes tromperont un peu ma douleur de ne pouvoir venir. La prudence m'interdisant d'ailleurs tout travail, je serai aujourd'hui exclusivement occupé de vous, et vos deux chers billets vont encore suffire à alimenter toutes mes rêveries solitaires.

Votre respectueux ami,

A^TE COMTE.

HUITIÈME LETTRE

Mercredi matin 21 Mai 1845 (6 h.).

MA CHÈRE DAME

Mon petit billet d'hier matin a dû vous déplaire, je voudrais ne l'avoir point écrit ; il y règne une insistance au moins indiscrète, et d'ailleurs puérile, aussi peu digne de moi que de vous : veuillez ne l'attribuer qu'à l'affaiblissement momentané de mon empire habituel sur moi-même, par suite d'un certain trouble physique. Quoique ce billet-ci soit uniquement destiné à réparer ce tort et à en solliciter le pardon, son premier aspect pourrait lasser votre patience, en vous faisant craindre un déluge journalier de sem-

blables manifestations : rassurez-vous, Madame, il n'en sera rien. Les réflexions spontanées de ma rêveuse journée d'hier, assistées d'un peu de sommeil, ont déjà rétabli suffisamment mon degré ordinaire de générosité et de raison. Ce sera, j'espère, la seule fois, ma très chère Dame, où j'aurai été conduit ainsi à abuser un moment de la confiante estime dont vous daignez m'honorer. J'aurai le bonheur de me présenter chez vous demain : mais ne redoutez d'avance aucune question déplacée. A moins d'un accident de poste fort invraisemblable, vous avez certainement reçu ma longue lettre de Samedi, où l'état de mon cœur vous est nettement caractérisé, quoique peut-être avec un excès de franchise, ou au moins de précipitation, que mon étrange inexpérience doit faire excuser. Or il doit me suffire maintenant que vous ayez bien voulu recevoir et garder cette communication décisive : il ne m'appartient pas d'ailleurs ni d'interpréter aucunement votre silence à ce sujet, ni de déterminer nullement la durée de vos propres délibérations, ou la forme de vos décisions quelconques. Je dois, à cet égard, attendre, avec une respectueuse patience, le résultat spontané de votre intime appréciation, sans la troubler ou la hâter par aucune explication intempestive. Le profond sentiment qui m'anime est réellement, Madame, aussi noble que doux : je suis très convaincu qu'il ne peut faire mon bonheur qu'en concourant, à sa manière, comme il en est tant susceptible, au grand but journalier de toute ma vie privée, mon propre perfectionnement moral. Au lieu de me rendre plus exigeant, plus grossier, et au fond plus personnel, il tendra toujours, j'espère, à augmenter beaucoup ma pureté, ma délicatesse, et ma générosité. Son inévitable réaction sur vous doit avoir le même caractère habituel : elle adoucira, loin de la troubler, une douloureuse position, qu'une triste analogie personnelle doit me faire plus spécialement comprendre et mieux respecter.

En attendant, sans aucune vaine impatience, l'heureux moment de vous revoir, veuillez, ma chère Dame, agréer l'hommage bien sincère de la profonde affection de votre respectueux ami,

A^TE COMTE.

NEUVIÈME LETTRE

Mercredi matin 21 mai 1845.

J'ai trop souffert pour ne pas être au moins sincère, Monsieur ; et, si je n'ai pas répondu à votre lettre de Samedi, c'est parce qu'elle m'a causé des sentiments pénibles, que je n'aurais pas su vous cacher.

En acceptant votre amitié et votre intérêt, je croyais, je vous l'avoue, contribuer à votre bonheur et au mien : il m'a été douloureux d'avoir à craindre le contraire.

Si je ne m'étais pas fait depuis longtemps une habitude de cacher mon cœur, je vous aurais inspiré encore plus de pitié que de tendresse, j'en suis sûre. Il y a un an que je me demande chaque soir si j'aurai la force de vivre le lendemain..... Ce n'est pas avec de telles pensées qu'on peut faire des coups de tête.

Vous ne me connaissez pas, et la bonté de votre cœur vous a porté, je le sens, à exalter en vous l'intérêt qu'inspire mon malheur. Mais je vous demande de faire un moment usage de vos belles facultés, relativement à ce qui me concerne, et vous ne serez pas tenté de m'adresser un seul reproche.

Epargnez-moi les émotions, comme je désire vous les éviter : je ne sens pas moins vivement que vous.

Adieu, Monsieur Comte ; croyez à ma sincère affection comme à mon estime, et recevez-en l'offre pour toujours.

DE VAUX, née MARIE.

DIXIÈME LETTRE

Mercredi 21 Mai 1845 (midi).

MA CHÈRE DAME,

Je tremblais ce matin de revoir votre chère écriture avant que vous eussiez pu lire la lettre que je vous écrivais pour réparer une

grossière tentative. Mon inquiétude vient hélas ! de se réaliser, et le douloureux billet que je viens de parcourir me fait subitement sentir toute l'étendue de mes torts... Ceux qui se proposent de diriger les autres ont bien souvent besoin de toute leur indulgence, et je crains d'avoir trop peu mérité la vôtre. Une terrible phrase de ce billet saisissant m'inspirerait de graves alarmes et de profonds remords si je ne pensais que votre douce sagacité aura su discerner mes honorables impulsions réelles à travers les formes de l'inexpérience et de la précipitation. Peut-être ne devrais-je point, dans cette situation, me présenter chez vous demain, comme je vous l'annonçais ce matin : je le ferai pourtant à moins que vous ne me l'interdisiez, afin de vous rassurer sur l'avenir en vous montrant que j'ai su déjà régler assez mes sentiments ; les hommes de mon caractère n'ont besoin que d'un touchant avis pour éviter une véritable chute. Vos affectueuses remontrances sur mes torts ne peuvent aujourd'hui qu'augmenter beaucoup mon besoin de vous les faire bientôt oublier. Comptez, ma chère Dame, sur l'affection aussi pure que durable de

Votre respectueux ami,

A^TE COMTE.

ONZIÈME LETTRE

Mercredi 21 Mai 1845.

Je vous remercie de votre dernier billet, Monsieur. J'aurai toujours grand plaisir à vous voir, et j'espère que nous éviterons les causeries embarrassantes. Je ne puis pas me trouver chez moi demain, ni les jours suivants, devant aller visiter une amie malade. Nous vous ferons de la musique rue Pavée quand vous y viendrez ; je vais y passer presque toutes mes journées jusqu'aux couches. Adieu, Monsieur Comte, croyez à mon affection, et gardez-moi celle d'un ami.

C. DE VAUX, née MARIE.

DOUZIÈME LETTRE

Samedi matin 24 Mai 1845 (6 h.).

Ma chère Dame,

J'aurais eu hier la satisfaction de vous voir chez vos parents, sans l'aggravation notable de mon état de profonde faiblesse et de mélancolie oppressive, après dix jours d'une insomnie presque continue et malgré l'abstinence convenable. D'abord forcé de suspendre tous mes travaux propres, et ensuite tous mes devoirs journaliers, je serai aussi obligé demain de manquer, pour la première fois depuis quinze ans, ma leçon publique du Dimanche. En outre, me voilà, depuis deux jours, contraint de rester au lit, et je ne sais jusques à quand, quoique d'ailleurs je ne souffre pas, et que je ne courre aucun danger.

Comme la vraie source du mal vous est bien connue, vous ne me taxerez pas d'imprudence pour n'avoir pas encore mandé mon médecin. Tant que ma résignation et mon régime empêcheront la fièvre et l'irritation digestive, mon état, trop peu caractérisé à ses yeux, ne comporterait pas son utile intervention. Si la maladie reste purement nerveuse, elle n'admet d'autre spécifique véritable que mon inépuisable patience. J'y suis assisté d'ailleurs par la pensée croissante du bonheur pur que me promet, pour toujours, notre innocente affection, quand elle sera devenue aussi vertueuse en moi qu'elle l'est déjà naturellement chez vous.

L'indispensable transformation que vous avez dû prescrire à mes sentiments est beaucoup plus douloureuse que vous ne pouvez l'imaginer. Mais elle n'en sera que plus méritoire, et je travaille loyalement à l'accomplir, ayant reconnu maintenant combien elle importe à votre bonheur et au mien. L'actif sentiment de la perfection morale, un moment altéré chez moi par une charmante passion, vient enfin d'être dignement réveillé, et même avec un surcroît d'énergie, par la touchante éloquence émanée de votre mélancolique situation, dans votre admirable lettre de Mercredi matin. Je sens aujourd'hui que ce grave combat se terminera bientôt à mon honneur et à notre profit, de manière à permettre

la réalisation graduelle des douces espérances que vous attachiez d'abord à cette vertueuse intimité, et qu'un instant d'égarement m'exposait à vous faire perdre.

Au reste, ma noble amie, la maladie nerveuse résultée de cette lutte morale doit elle-même, à son tour, en faciliter et accélérer l'heureuse issue. Car, chez les bons naturels, rien ne dispose tant à épurer nos affections que les phases de faiblesse physique, pendant lesquelles nos plus grossières impulsions s'amortissent spontanément, tandis que nos plus belles s'exaltent.

Adieu, ma chère Dame, croyez-moi désormais, pour toujours,

Votre digne ami,

A^TE COMTE.

Si cette maladie se compliquait, sachez que j'ai le double avantage de posséder un excellent médecin, depuis longtemps investi de ma confiance, et aussi, ce qui n'est certes ni moins rare ni moins précieux, une parfaite domestique, dont l'actif dévouement m'est prouvé.

TREIZIÈME LETTRE

Mercredi matin 28 Mai 1845 (9 h.).

MADAME,

Grâces à mes précautions soutenues, et sans aucune intervention médicale, mais surtout grâces au calme inexprimable que procure tout juste triomphe du devoir sur le penchant, mon état est maintenant assez amélioré pour que je compte reprendre mes fonctions journalières après-demain Vendredi. En ce cas, je ne manquerai pas de venir, le même soir, vous revoir chez vos dignes parents.

Quoique vous n'ayez pas encore répondu à ma lettre de Samedi 24, j'espère qu'elle a déjà un peu dissipé les justes inquiétudes qu'ont dû vous inspirer mes premiers vœux indiscrets ; car elle vous indique ma ferme résolution de respecter

désormais les vertueuses limites que vous avez été forcée de me rappeler, quand ma pensée avait osé les franchir un moment. Outre votre connaissance générale de ma loyauté, cette même impossibilité de rien dissimuler qui m'avait involontairement conduit à vous alarmer doit aujourd'hui vous garantir spécialement la sincérité de mon repentir, et l'efficacité d'un combat, aussi noble que douloureux, maintenant près de finir à mon honneur.

Je viens donc d'achever, et sans vous avoir nullement vue, cette courte crise initiale où la même semaine a vu ma plume commettre et réparer un tort grave, dont il me restera désormais à vous faire perdre le défiant souvenir. La grossièreté de mon sexe m'imposait, sans doute, cette orageuse transition pour aboutir au pur état d'une véritable amitié, que la délicatesse féminine vous permettait d'atteindre directement sans aucun tel préambule. Vous avez dû, comme tout le monde, remarquer en moi cette exception frappante, encore plus relative au cœur qu'à l'esprit, et toutefois étrange sans être unique, qui me fait conserver, dans ma pleine maturité physique, toute la verdeur et l'impétuosité de la jeunesse, avec tous les avantages de sa spontanéité, mais aussi avec tous les inconvénients de son inexpérience. Tel est, sans doute, Madame, le premier fondement, peut-être même à votre insu, de votre sage indulgence pour mes récentes folies. Mais vous ne pouviez savoir que ce cœur si expansif devait être d'autant plus sensible qu'il n'avait jamais pu jusqu'ici s'ouvrir convenablement. Il était si peu vraisemblable que vous rencontriez là l'unique sentiment, à la fois pur et profond, que j'aie encore éprouvé ! Et pourtant, rien n'est plus vrai : car, mon fatal mariage ne résulta point, au fond, d'une véritable passion ; il fut surtout déterminé par une générosité irréfléchie, en retour d'une confiance qui paraissait extrême. Que cet aveu sincère, en accusant davantage l'inconsidération de ma jeunesse, m'obtienne aujourd'hui un surcroît spécial de pardon pour mes premiers torts involontaires envers vous ! Dans votre entière ignorance d'un état aussi exceptionnel, combien devaient être profondes l'estime et la confiance que j'avais eu d'abord le bonheur de vous inspirer, pour avoir pu résister sans altération

à un tel choc, qui leur eût porté, peut-être, une atteinte irréparable auprès de toute femme moins clairvoyante ou moins pure ! Car, je ne sais ici, Madame, ce que je dois le plus admirer ou de la merveilleuse sagacité de vos appréciations ou de l'exquise impartialité de vos décisions.

Avant que de vous revoir, j'éprouve aujourd'hui le besoin de vous témoigner directement le respect et la reconnaissance dont je suis à jamais pénétré pour l'ensemble de votre admirable conduite dans cette crise difficile, où, votre raison a toujours été au niveau de votre délicatesse, et où votre suave bonté n'a point altéré votre juste fermeté. Combien votre sagesse pratique s'y est montrée supérieure, malgré le contraste de nos âges, à ma vaine prééminence philosophique ! Il est vrai que j'étais ici seul passionné, ce qui explique, en partie, mon infériorité spéciale. Si donc vous pensiez d'abord que je ne vous connaissais pas, j'espère que désormais vous ne conserverez plus aucun doute à cet égard. Car, ce qui vient de se passer constitue certainement l'une de ces phases rapides, mais décisives, où toute une nature morale se déroule mieux en quelques jours que pendant le long cours de plusieurs années vulgaires ; ce qui les rend d'ailleurs éminemment propres à l'art dramatique, même quand tout y consiste, comme ici, en simples entretiens. Vous devez être maintenant assurée que je vous connais au moins autant que vous me connaissez. Toute admirable que vient d'être votre conduite, elle ne m'a, au fond, nullement surpris ; car je l'ai trouvée essentiellement conforme à ce que j'attendais de vous.

Il m'importe tellement, Madame, de ne pouvoir être taxé d'aucune légèreté dans le principal événement du reste de ma vie privée, que vous ne sauriez blâmer mon insistance spéciale à rectifier la seule erreur accessoire où vous ayez été entraînée, quand vous avez cru que je m'attachais sans vous connaître. Quoique cette erreur soit ici trop naturelle pour n'être pas fort excusable, elle est pourtant en contradiction directe avec notre commun projet d'amitié : car, tout le monde sait que l'amitié, encore plus que l'amour, exige surtout une profonde estime préalable, laquelle suppose une juste appréciation antérieure. Lorsque votre indulgente sagesse m'aura spontanément rendu cette

précieuse autorisation générale de visites personnelles dont ma témérité passagère vous a justement déterminé à suspendre l'usage avant que j'en eusse une seule fois profité, nous pourrons reprendre cet intéressant sujet, à moins que votre amicale discipline ne crût devoir le reléguer parmi les *causeries embarrassantes :* je vous ferai alors comprendre en quoi et comment je vous connaissais bien davantage que vous ne pouvez le supposer, longtemps avant cette crise caractéristique. Quoique je vous aie, sans doute, beaucoup plus devinée jusqu'ici qu'observée, les renseignements spéciaux ne m'ont pas plus manqué pour vous juger que les principes généraux. Il me suffit aujourd'hui de vous rappeler un seul trait décisif, cette admirable résistance, si conforme à mon propre caractère, par laquelle vous avez repoussé une douce aisance dignement acquise, quand il fallait l'acheter au prix d'une dépendance personnelle qui, chez les âmes de notre trempe, ne saurait, en effet, jamais être pleinement honorable, de quelque vaine décoration qu'on l'entoure. Pensez-vous, ma noble Dame, qu'un vrai connaisseur ait besoin de beaucoup de documents semblables pour démêler une éminente organisation morale ? Ah ! qui donc a pu posséder un tel trésor, et ne savoir pas l'apprécier ?.....

En attendant, Madame, l'heureuse soirée d'après-demain, je me plais à prolonger ce naïf épanchement, doux privilège de l'amitié, et qui pourra d'ailleurs constater spontanément la réalité actuelle de la vertueuse transformation que vous avez justement imposée aux éternels sentiments, désormais assez épurés, de

Votre véritable ami,

A^TE COMTE.

QUATORZIÈME LETTRE

Jeudi 29 Mai 1845.

J'ai été heureuse d'apprendre votre rétablissement, Monsieur ; et je le serai aussi de vous revoir, si vous consentez, comme je le désire, à mettre tout à fait à l'index les causeries embarrassantes. Je me reprocherais toute ma vie de porter le trouble dans un cœur sensible ; ne parlons donc que de nos têtes, et tâchons d'y mettre le plus de gaieté que nous pourrons. Je reçois votre encens avec l'humilité qui me convient. Je n'ai encore rencontré la perfection ni chez les autres ni chez moi. Il y a de gros ulcères au fond de chaque sac humain ; le tout est de savoir les cacher.

Je vous souhaite bien sincèrement tout le bonheur que vous méritez, Monsieur. Je voudrais vous voir dominer tous ceux qui ont tenté et qui tentent de vous nuire. Vous portez en vous les plus belles armes, ne vous retirez pas du combat.

Adieu, Monsieur, recevez l'assurance de mes affectueux sentiments.

C. DE V.

QUINZIÈME LETTRE

Lundi soir 2 Juin 1845 (3 h.).

Daignez, Madame, agréer cordialement, à l'occasion de votre fête, la petite composition ci-jointe, qui fut, ces jours derniers, le doux résultat de la première matinée passée hors de mon lit. Outre le motif public très réel et fort grave à mes yeux, que j'y indique au début, vous ne douterez pas, je pense, que mon cœur n'y ait aussi été secrètement poussé par le plaisir de m'occuper de vous et l'innocent espoir de vous surprendre agréablement. Sans que j'eusse aucunement cherché à réagir ainsi sur moi-même, ce

léger travail m'a pourtant produit un effet très salutaire, en déterminant spontanément un affectueux retour à mes méditations habituelles, par la seule contention d'esprit qui me fût alors possible comme se rapportant à vous.

Vous y pourrez donc voir aussi un premier exemple de cette solidarité plus intime que j'espère établir peu à peu, d'après notre précieuse amitié, entre l'essor de mes plus hautes pensées et celui de mes plus purs sentiments. Cette heureuse connexité vous était, sans doute, déjà annoncée, en général, dans ma fatale lettre du 17 mai : mais elle s'y trouvait trop altérée par son vicieux mélange aux folies passagères qui vous ont si justement alarmée. L'occasion actuelle attirera spécialement votre attention, d'une manière plus pure et plus directe, sur cette importante corrélation, désormais aussi favorable au perfectionnement de ma vie publique qu'au bonheur de ma vie privée.

Je dois, Madame, profiter soigneusement d'une journée qui vous dispose davantage à l'indulgence, pour solliciter de nouveau la plénitude de votre pardon au sujet des torts, graves quoique involontaires, que j'eus récemment envers vous, et que je m'efforcerai constamment de vous faire oublier, bien que je les aie réparés presque aussitôt que commis. Peut-être faut-il aujourd'hui me féliciter de n'avoir pu aller chez vos parents Vendredi. Notre première entrevue n'en deviendra que plus satisfaisante après-demain soir, s'opérant ainsi sous l'heureux patronage de sainte Clotilde. Que ce pur souvenir vienne désormais se placer sans cesse devant celui de l'orage antérieur ! Il marquera naturellement le vrai point de départ de nos paisibles relations habituelles, toujours dignes, j'ose l'assurer, d'un tel début.

Votre ami dévoué,

A^TE COMTE.

Quoique l'épître philosophique vous fût uniquement destinée, elle est écrite de manière à comporter, sans le moindre inconvénient, la publicité quelconque que vous désireriez lui donner ; j'approuve d'avance tout ce que vous projetteriez à cet égard.

Dans la longue visite qu'a bien voulu me faire hier votre excel-

lent frère, j'ai appris avec douleur le notable redoublement de votre toux nerveuse, que j'entends maintenant d'ici : je crains de n'y avoir que trop contribué par les pénibles émotions que j'ai eu le malheur de vous causer depuis environ quinze jours.

Jointe à cette lettre : l'Épître philosophique sur la *Commémoration sociale*.
(Voir page 239*)

SEIZIÈME LETTRE

Jeudi matin 5 Juin 1845.

Vous m'avez donné un témoignage de votre estime, Monsieur Comte : puissiez-vous en trouver un de la mienne dans ce que je vais vous dire de moi.

Je n'aurais pas cru qu'il fût possible de rien ajouter à ce que j'ai souffert depuis longtemps ; mais je viens de voir qu'on peut ressentir le contre-coup des douleurs des autres en même temps qu'on subit les siennes. Mon cœur est comme mutilé ; et, quand je vous ai dit que je me demandais chaque soir si j'aurais le courage de passer le lendemain en ce monde, c'est vrai à la lettre. Au nom de l'intérêt que je vous porte, je vous en prie, travaillez à surmonter un penchant qui vous rendra malheureux. Un amour sans espérance tue le corps et l'âme ; il vous fauche comme un brin d'herbe. Il y a deux ans que j'aime un homme de qui je suis séparée par un double obstacle. En vain j'ai essayé de métamorphoser ce sentiment funeste en maternité, en tendresse de sœur, en dévouement, il m'a dévorée sous toutes les formes. Il n'y a que quand j'ai eu le courage de m'éloigner que j'ai pu commencer à vivre. Aujourd'hui, il me faut du calme et de l'activité tout à la fois. J'emploie mon peu de forces à un travail qui peut m'être de quelque utilité pour la suite ; je ne veux penser qu'à cela maintenant. Conservez-moi votre amitié, et croyez que j'apprécie votre cœur tout ce qu'il vaut. Le mien est comme flétri ; il faut qu'il se retrempe aux sources de la résignation et de la solitude. Je désire que vous ne veniez pas me voir chez moi : épargnons-nous les

émotions l'un à l'autre ; elles ne peuvent que nous être funestes. Explorez toutes vos armes d'homme pour cette lutte, Monsieur Comte ; une femme n'a que son cœur pour combattre, et elle n'en est pas moins tenue au succès.

Si, comme j'aime à le penser, vous m'avez comprise et appréciée, vous trouverez dans mes tristes confidences une preuve sincère d'intérêt et d'estime : il y a des transactions consacrées qui sont à mes yeux des mystères impénétrables ; je mourrai dans mon ignorance sous ce rapport.

Adieu, Monsieur, je vous tends bien sincèrement la main, et je vous aime affectueusement.

C. DE VAUX.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

Vendredi matin 6 Juin 1845 (9 h.).

J'aurai le courage, Madame, de vous remercier cordialement pour votre douloureuse confidence, et de vous témoigner avec sincérité combien votre admirable lettre d'hier confirme ma haute opinion de votre rare noblesse morale. Sans doute, il eût été encore préférable que cette irrévocable déclaration eût aussitôt suivi la fatale explosion de mes malheureux sentiments, qui dès lors n'auraient pu s'enraciner aussi profondément. Mais pourrais-je blâmer ce retard de quinze à vingt jours, quand je pense au violent effort qu'a dû vous imposer un tel aveu, que la vivacité même de mes émotions pouvait d'ailleurs vous faire craindre de trop hâter ? Quoi qu'il en soit, le remède, j'espère, vient encore à temps pour prévenir un cours d'affection, qui pouvait, à mon insu, finir par tout compromettre en moi, tout jusqu'à ma raison. Croyez donc que, comme vous l'avez attendu, je verrai toujours une grande preuve d'estime et d'attachement dans cette cruelle, mais indispensable opération, qui, j'espère, sera efficace. Je n'y puis répondre aujourd'hui que par une équivalente franchise.

La seule inégalité de nos âges suffisait à un homme aussi peu avantageux que moi pour m'interdire d'aspirer à votre tendresse. Mais je me contentais de croire votre cœur vraiment libre, quoiqu'il me parût décidé à rester toujours tel. Aussi, en travaillant très loyalement, depuis quinze jours, à restreindre mes sentiments aux limites que vous pouviez agréer, je ne me croyais obligé que de les concentrer et d'en comprimer l'explosion en me réservant secrètement leur libre essor ultérieur, s'il pouvait un jour cesser de vous déplaire. Il s'agit désormais de beaucoup plus, hélas ! Pour vous et pour moi, je dois éteindre de toutes mes forces, dès son énergique début, le seul véritable amour que j'aie jamais ressenti ; et certes, après cette cruelle épreuve, vous concevez avec quelle sollicitude je fuirai maintenant toute semblable atteinte ! Car, vous du moins, vous aviez apprécié mon cœur, et pas seulement mon esprit.

En vous indiquant naïvement avant hier l'innocent artifice par lequel mes précieux chants italiens procurent à mes diverses émotions solitaires une salutaire expansion, je ne comptais guère être si tôt réduit au plus douloureux d'entre eux, et surtout à cet air si navrant des *Puritains*, d'une vérité et d'une simplicité admirable, *O cangia il mio fato, o cangia il mio cor !* Ah ! personne, pas même peut être son mélancolique auteur, n'aura jamais chanté comme moi ce qui convient si bien à ma triste situation définitive.....

Néanmoins, Madame, quelque profonds que soient mes regrets, je ne saurais vous rien reprocher, et la rare noblesse de votre procédé vous assure à jamais une amitié que vous semblez déjà apprécier dignement. Elle n'aurait pu sérieusement succéder à l'amour, si vous aviez accepté d'autres vœux après avoir dédaigné les miens, ou si votre cœur n'eût été deviné que par mes propres observations ultérieures. Mais, au contraire, votre affectueuse loyauté, surmontant une répugnance trop naturelle, se hâte de me livrer une confidence décisive, sans que je l'eusse aucunement provoquée ; d'ailleurs, l'évidente priorité de vos préoccupations personnelles m'épargne même les tourments de la préférence, en ne me laissant à déplorer que ma triste fatalité ! Croyez donc, Madame, que je parviendrai vraiment à me vaincre,

ou plutôt à me transformer radicalement ; car, je ne renonce pas plus que vous à une aussi précieuse amitié, dont vous ne cessez pas d'être digne pour m'avoir dévoilé toute l'étendue de votre malheur. Ma chère philosophie, qui ne se perd point en vaines paroles, peut aussi bien inspirer, suivant les cas, la résignation que l'activité ; elle saura me préserver de toute folle lutte contre des obstacles évidemment insurmontables. Quelque rude que soit cette épreuve, vous reconnaîtrez, j'espère, que je l'aurai dignement subie.

Vous avez dû apprendre de votre frère, et d'ailleurs je l'ai moi-même noblement déclaré au public en terminant, il y a trois ans, mon ouvrage fondamental, à quel terrible degré le fatal concours des émotions morales avec les efforts intellectuels, porta jadis mon trouble cérébral : oui, j'aurai le courage de vous le répéter, j'ai été fou pendant la majeure partie de l'année 1826, à l'âge de 28 ans. Comme la plénitude de votre confiance doit provoquer la mienne, je compléterai cette indication par un aveu que je n'ai jamais livré à mes plus intimes amis : durant la convalescence de cette horrible maladie, je fus malgré moi retiré de la Seine !!..... Mais le calme même de cette entière franchise directe doit dissiper les inquiétudes que pourrait aujourd'hui vous inspirer ce que vous savez de mon passé. Sans doute, la crise où je suis plongé depuis trois semaines a dû s'aggraver, à mes yeux, par le sentiment involontaire de ses analogies réelles avec cet affreux épisode. Toutefois, nul ne sait mieux que moi combien les deux cas diffèrent d'intensité : la sollicitude continue qu'a dû m'inspirer un tel souvenir constitue d'ailleurs une garantie suffisante contre un retour incompatible avec cette prévision, quand même ma maturité actuelle en permettrait la possibilité.

Cette triste indication spéciale achèvera, j'espère, de rassurer votre amitié sur les suites, même éventuelles, de la cruelle secousse que vous avez dû m'imprimer. Je vais de nouveau, comme en tant d'autres cas antérieurs, chercher dans ma vie publique la noble quoique imparfaite compensation des malheurs immérités de ma vie privée. Puisse l'Humanité profiter de cet inévitable sacrifice extrême ! Je dois désormais redoubler d'amour

pour elle. Le passé m'apprend certes qu'elle ne fut jamais ingrate : mais hélas ! elle ne me rendra sa sainte affection éternelle que longtemps après que j'aurai cessé de pouvoir goûter cette ineffable consolation, dont il n'est donné à personne de jouir autrement que par une idéale anticipation.

Votre repos m'important au moins autant que le mien, je respecterai, Madame, votre désir naturel d'éviter provisoirement toute libre entrevue directe. Quoique je ne reconnaisse pas autant que vous la sagesse actuelle de cette précaution, une juste susceptibilité m'interdit d'ailleurs maintenant de me présenter chez vous jusqu'à ce que vous m'y ayez spontanément invité. Mais n'oubliez pas, je vous prie, au nom de notre amitié finale, que rien n'a autant de pouvoir sur moi que la confiance : si cette mesure se prolongeait trop, elle deviendrait certainement plus injurieuse que prudente. Pendant cette transition, je me propose de passer, chez vos excellents parents, toutes mes soirées disponibles du Mercredi et du Vendredi, aussi souvent que je le pourrai sans risquer de me rendre importun à une digne famille, où il me serait si doux de m'incorporer à un titre quelconque, pour suppléer à ce qui m'a toujours manqué sous ce rapport. J'espère que, dans un tel milieu, vous ne fuirez pas ma présence ; et votre aspect facilitera, je le sens, ma pénible transformation.

En attendant que nous puissions reprendre sans danger des entretiens plus satisfaisants, permettez-moi, Clotilde (si j'ai dignement conquis Lundi cette douce appellation, en tant que fraternelle et paternelle à la fois), de commencer dès ce jour le pur office d'un véritable ami en achevant cette douloureuse lettre par quelques indications, profondément affectueuses quoique nécessairement austères, sur votre prochaine existence littéraire. A tous autres égards, je serais votre frère aîné : mais sous cet aspect spécial, je puis et je dois devenir votre père spirituel, comme je l'ai été de votre noble frère. Ne m'empêchez pas de travailler à votre perfectionnement, puisque c'est désormais ma seule manière de m'occuper de votre bonheur, qui me sera toujours si cher, à quelque degré et sous quelque forme que j'y puisse concourir.

L'imperfection naturelle de votre première ébauche ne m'a point empêché d'y démêler le germe évident d'un vrai talent littéraire,

dont j'ai acquis ensuite des preuves si décisives dans ces admirables lettres qui me coûtent tant. En demandant aussi à la vie publique une noble diversion aux douleurs de la vie privée, gardez-vous, Clotilde, de développer votre talent aux dépens de la justesse de vos idées et de la pureté de vos sentiments, double attribut qui vous distingue encore bien davantage de toute cette race bleue. Sachez toujours éviter de laisser dégénérer en un simple métier ce qui ne devrait émaner que d'une inspiration spontanée ; puissiez-vous ne vous mêler jamais à l'étrange et dangereux tourbillon qui va peut-être vous entourer ! Par-dessus tout, ma chère amie, je vous recommande les vrais principes sociaux : laissez à la tourbe écrivante la trop facile démolition passagère d'une frêle morale publique au seul profit de quelques affections privées. Je ne prétends pas m'ériger en type : mais je peux me citer en exemple de la possibilité de mes prescriptions générales. Si, comme je le présume, je vous dévoile un jour toute ma vie, vous saurez à quel point j'ai été généreux et comment on l'a reconnu : vous sentirez alors que nul n'aurait autant que moi le droit de désirer personnellement le divorce ; vous savez pourtant que nul n'a, de nos jours, plus énergiquement réprouvé cette désastreuse aberration. L'Humanité est en grand travail de régénération totale : ayez la noble ambition de l'y seconder dignement, au lieu de l'y troubler aveuglément. Il y aurait maintenant plus d'honneur, et d'ailleurs plus de gloire littéraire, à fortifier les vraies notions fondamentales de l'ordre domestique qu'à se joindre, même avec talent, à la foule déjà si vulgaire des émeutières, insensées ou coupables, contre les bases élémentaires de la sociabilité humaine. N'écrivez jamais, sans doute, que suivant vos convictions : mais défiez-vous de la séduction trop naturelle qui dispose aujourd'hui à prendre de simples penchants personnels pour de véritables convictions sociales, qui doivent être si rares, surtout chez votre sexe, en nos temps d'anarchie mentale et morale. Votre bonheur n'est pas moins intéressé que votre honneur à éviter cette fatale illusion, que je vous signale à temps.

Adieu, ma noble sœur : j'accepte sincèrement la main que vous me tendez. Espérons tous deux une meilleure situation mutuelle, que je vais m'efforcer de préparer avec un courage digne de l'ami-

cale sérénité que vous me laissez encore entrevoir au bout de tant d'orages.

Tout à vous

A^TE COMTE.

DIX-HUITIÈME LETTRE

Lundi 23 Juin 1845 (midi).

Je ne puis résister, ma chère amie, au besoin de vous remercier immédiatement pour les douces larmes que vient de me faire verser la charmante nouvelle dont je vous ai reproché de ne m'avoir pas gratifié avant le public. Les sentiments et les idées m'en ont paru également dignes de vous, sans me laisser même apercevoir les fautes typographiques qui vous choquaient tant Vendredi. Il m'est bien doux, je vous l'assure, de pouvoir, à tous égards, vous féliciter aussi sincèrement d'un tel début. Sans me faire regretter les affectueux conseils de ma dernière lettre sur l'ensemble de votre existence littéraire, ce premier travail m'indique combien vos propres dispositions s'accordent spontanément avec les vœux de mon amitié, surtout quant à votre scrupuleux respect continu des vrais principes sociaux.

Vous commencez à connaître assez l'esprit toujours sagement relatif de ma philosophie, et la répugnance radicale du positivisme à toute règle strictement absolue, pour sentir déjà que, malgré ma réprobation raisonnée du divorce, je ne saurais étendre nullement l'indissolubilité régulière du mariage jusqu'au cas extrême que vous avez si bien caractérisé, et envers lequel le principe catholique, au temps de son plein ascendant social, c'est-à-dire pendant le moyen âge, avait lui-même consacré une réserve spéciale. C'est ainsi que, dans un autre ordre de relations, l'indispensable précepte de respecter constamment la vérité n'empêche aucunement la saine morale d'excuser, ou même de louer, par exception, certains mensonges déterminés.

Dans toutes ces anomalies, la morale positive se montrera spécialement supérieure à la morale théologique, en ce que sa nature relative lui permettra de mieux s'adapter à ces modifications exceptionnelles, sans altérer néanmoins la juste rigidité de ses règles habituelles. Si vous connaissez, comme je le présume, l'admirable *Prison d'Édimbourg* de Walter Scott, vous y aurez noté comment le poète a heureusement apprécié la fatale impossibilité où se trouvait placée Jeannie Deans, par le caractère purement religieux de ses convictions morales, de faire, sans s'exposer elle-même à une démoralisation totale, la fausse déclaration qui eût aussitôt préservé sa sœur d'une barbare légalité, tandis qu'une éducation raisonnable aurait autorisé ce pieux mensonge, tout en laissant intacte l'habitude de la vérité.

Adieu, et encore une fois merci : à après-demain soir.

Tout à vous

A^TE COMTE.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

Lundi soir 23 Juin 1845.

J'allais prendre la plume pour vous faire part de tous mes petits bonheurs, quand j'ai reçu votre aimable lettre, Monsieur. Le *National* m'a fait une jolie offrande en retour de l'infortunée Lucie ; et j'espère que son frère cadet recevra le même accueil. C'est un double plaisir pour moi de réussir, car mes parents ne sont pas riches et sont bien bons.

Je vous remercie donc sincèrement de vous être associé de cœur à ma joie, Monsieur Comte. Le *National* m'a beaucoup blâmée d'avoir traité si rapidement le grand sujet en question : mais j'ai voulu aller selon mes petites forces ; l'habitude me viendra en aide pour la suite.

A Mercredi, comme vous dites, Monsieur ; j'aime à espérer que vous vous portez bien maintenant, et que vous êtes aussi heureux

qu'on peut l'être en ce pauvre monde (soit dit sans préjudice à la philosophie).

Recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

CLOTILDE DE V.

VINGTIÈME LETTRE

Mercredi matin 25 Juin 1845.

Nous voilà arrivés au terrible moment, Monsieur. Ma belle-sœur est en souffrance depuis hier au soir cinq heures; le médecin craint que cela ne soit pas encore fini ce matin. Nous ne voudrions donc pas risquer que vous nous trouviez tous en l'air ce soir. Il faut espérer que nous serons un de plus Vendredi, et que vous voudrez bien nous en faire votre compliment.

Veuillez recevoir la nouvelle et invariable assurance de tous nos bons sentiments.

C. DE VAUX.

VINGT-ET-UNIÈME LETTRE

Mercredi soir 25 Juin 1845 (6 h.).

Dans une si grande crise, qui doit tant vous détourner d'écrire, je suis très touché, ma chère amie, de votre empressement à m'annoncer ce que j'attendais avec un espoir mêlé d'anxiété. Pour avoir des nouvelles sans vous déranger davantage, j'envoie ma bonne recueillir, comme elle en est très capable, d'exactes informations sur l'état de l'intéressante mère, prématurément exposée à une terrible épreuve, dont son excellent époux et toute une digne famille attendent péniblement l'issue. Aucun mélange

d'amertume ne m'empêchera, j'espère, de répéter bientôt les douces paroles évangéliques : *Un enfant nous est né à tous.*

Le saint engagement que j'ai accepté, et où je suis si heureux de votre association, se fait déjà sentir en moi. Tous deux dépourvus de postérité, nous ne saurions, avec des cœurs comme les nôtres, voir une formalité vulgaire dans cette sorte de paternité volontaire, dont je me sens prêt à remplir tous les touchants devoirs, quelque extension qu'ils puissent jamais acquérir. Si déjà la parenté vous y invite spécialement, j'y suis moi-même poussé, non moins fortement peut-être, par le besoin des émotions domestiques, qui, depuis trop longtemps, me manquent à la fois de tous les côtés ; tandis que vous, du moins, au milieu de vos profondes afflictions, vous avez heureusement trouvé toujours l'inappréciable consolation que procure une excellente famille. Embrassez donc cordialement, en mon nom, notre commun pupille, aussitôt que vous le verrez.

Les qualités éprouvées de ma bonne me font penser qu'elle pourrait utilement vous seconder tous en un tel moment, où vous n'avez sous la main qu'une novice. Je n'hésite donc pas à vous prier tous de disposer d'elle, à toute heure du jour et de la nuit, comme si elle était directement à votre service ; gardez-la, si vous le jugez à propos, dès ce soir même. Sophie, que j'avertis de cette mission, s'y prêtera très volontiers, non seulement par dévouement pour moi, mais aussi d'après la sympathie immédiate que doit inspirer une pareille situation à toute digne mère de famille, surtout envers des personnes qu'elle est déjà habituée à respecter.

Si vous ne la retenez pas ce soir, je vous la renverrai demain avec la même intention, et pour obtenir de nouveaux renseignements sur un cas où mon cœur est tant intéressé.

Votre tout dévoué ami à tous

A^TE COMTE.

En cas de fils, je vous rappelle que je me suis arrêté aux prénoms *Paul — Auguste — Charles :* à vous l'initiative en cas de fille.

P. S. Malgré l'urgence et la gravité du cas, je ne puis m'abstenir de vous témoigner une nouvelle reconnaissance pour votre touchante *Lucie*, dont la seconde lecture m'a, ce matin, encore plus ému que ne l'avait fait, avant-hier, la première. Je me réserve de vous exprimer, en temps opportun, les félicitations spéciales que mérite la phrase vraiment admirable où vous avez si dignement caractérisé la vraie condition sociale des femmes, suivant le principe philosophique que mon ouvrage avait établi à votre insu, quoique je n'eusse pas eu l'occasion de le manifester aussi nettement. Ces idées et ces sentiments me font reconnaître avec délices combien vous êtes à jamais préservée, ma noble amie, des funestes aberrations que l'anarchie actuelle emprunte à la vieille métaphysique grecque sur ce sujet fondamental.

En cas que vous puissiez vous distraire, je remets à Sophie les quatre volumes que j'aurais eu le plaisir de vous apporter ce soir : le tome Ier de Gall est destiné à votre excellente mère.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

Jeudi matin 3 Juillet 1845 (6 h.).

Je n'ai pu, ma chère amie, trouver hier soir, même pendant notre charmante promenade, l'occasion de vous indiquer convenablement la nouvelle impression que m'a profondément produite une troisième lecture de votre admirable *Lucie*. C'est seulement alors que j'ai conçu une douloureuse idée, qui peut-être aurait dû surgir plus tôt, et dont je dois aujourd'hui vous faire part. Quoique plusieurs circonstances principales de votre touchant récit ne puissent point, évidemment, s'appliquer à vous-même, je crains pourtant que l'immense malheur domestique de Lucie ne désigne essentiellement la fatale situation de Clotilde. S'il en est ainsi, je désire, par ma démarche actuelle, vous épargner le pénible aveu direct d'un cas sur lequel notre amitié ne saurait néanmoins souffrir aucune grave incertitude : votre simple silence me suffira

même pour confirmer ma triste conjecture, si vous répugnez à tout autre mode plus explicite. Dans cette supposition trop vraisemblable, soyez bien assurée, ma digne amie, de ne m'avoir nullement choqué en gardant jusqu'ici envers moi, à cet égard, une réserve aussi naturelle. Quand vous m'avez librement honoré d'une intime révélation, encore plus difficile en tant que plus personnelle, vous avez dissipé d'avance toute tendance à expliquer votre discrétion actuelle par une insuffisante confiance.

Ce qui maintenant importe surtout à mon cœur, en cas que j'aie trop bien deviné, c'est de vous convaincre spécialement, ma noble amie, que cette douloureuse découverte rend à la fois plus profond et plus pur l'attachement que vous m'avez inspiré, en y joignant désormais l'obligation d'acquitter ma propre part de l'irrécusable dette que toute la société a moralement contractée envers vous. Sans prétendre aucunement à réaliser l'idéal de votre brillant Maurice, j'oserai toujours rivaliser, même avec lui, pour la plénitude et la constance de mon dévouement, devenu d'ailleurs plus méritoire d'après la connaissance que votre éminente loyauté m'a spontanément donnée du véritable état présent de votre cœur. Permettez-moi de caractériser aujourd'hui l'ensemble de mes vrais sentiments à l'aide d'une supposition plus admissible, en vous déclarant ici, avec une parfaite sincérité, que, si un jour je redeviens libre, je me sens résolu à ne jamais prendre d'autre épouse que vous, sauf à rester toujours isolé si alors vous ne m'acceptiez pas. Mon cœur voit donc finalement en vous, dans la réalité actuelle, une véritable amie, et, dans mes rêves d'avenir, une digne épouse. Sous l'un ou l'autre aspect, vous me jugerez, j'espère, suffisamment parvenu à la pureté durable que vous m'avez toujours prescrite, et qui doit maintenant dissiper en vous toute impression antérieure de chagrin ou d'alarme.

Adieu, ma très chère *Lucie* : car vous me permettrez peut-être de vous attribuer quelquefois ce doux nom, qui constituera désormais entre nous un résumé si expressif.

Tout à vous pour toujours,

A^TE COMTE.

VINGT-TROISIÈME LETTRE

Jeudi soir 3 Juillet 1845.

Cher Monsieur, je voudrais pouvoir répondre d'une manière précise à votre lettre de ce matin. Je l'ai relue plusieurs fois afin de tâcher de pénétrer les sentiments qui vous l'ont dictée. J'y retrouve, comme dans tout ce qui me vient de votre part, les témoignages d'une affection vraie. Mais il m'est absolument impossible de vous comprendre (pardonnez-moi la naïveté de mon aveu). J'ai pour vous une grande estime et un sincère attachement : et, si je me trouvais, d'un jour à l'autre, dans la nécessité de demander un service quelconque, je crois que je tournerais mes regards vers vous avec confiance. J'aurais de même le plus grand plaisir à vous donner des preuves positives de mon intérêt. Mais rien n'est mystérieux dans ma situation, et je n'ai rien de plus à confier que ce que je vous ai dit.

Mon besoin et mon amour de l'indépendance rendent bien peu méritoires les petits sacrifices que notre position de fortune m'impose. J'en viendrai, je l'espère, à me créer des ressources personnelles; là est toute mon ambition présente et future.

Quant à l'état de mon cœur, permettez-moi de n'y pas penser moi-même. Je serai votre amie toujours, si vous le voulez ; mais je ne serai jamais plus. Considérez-moi comme une femme engagée, et soyez bien convaincu qu'à côté de mes douleurs il y a place pour de grandes affections.

Je vous l'ai dit, dès le commencement de nos relations, je désire que vous ne vous occasionniez ni trouble ni souffrance à mon sujet. Personne plus que moi ne compatit aux tempêtes du cœur : mais elles m'ont brisée, et je suis impuissante devant elles.

Je vous demande en vérité pardon, cher Monsieur, de vous envoyer un tel barbouillage. Les situations fausses ou doubles me sont impossibles : j'ai voulu éclaircir de mon mieux vos doutes sur moi.

Je vous tends la main bien sincèrement; je vous suis tendrement

dévouée, et j'aurai toujours du plaisir à vous procurer dans nos relations tout le bonheur dont je puis disposer.

A vous de cœur,

CLOTILDE DE V.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

Vendredi soir 4 Juillet 1845 (3 h.).

J'éprouve, ma chère amie, le besoin de vous remercier immédiatement pour l'affectueuse lettre que je viens de lire plusieurs fois, et qui m'est bien précieuse à divers titres. En apprenant ainsi que votre propre situation n'offre aucun douloureux mystère analogue à la fatalité domestique que vous avez attribuée à l'admirable *Lucie*, je ne saurais pourtant regretter les témoignages spéciaux de respectueuse sympathie que ma fausse conjecture m'inspirait hier. Mon erreur, trop naturelle pour n'être pas excusable, m'aura du moins permis de caractériser, sans encourir votre blâme, la profondeur et la pureté de mon éternelle affection. J'accepte, avec une respectueuse reconnaissance, la sainte amitié dont vous daignez me renouveler la constante assurance, et je sens combien elle importe au bonheur de toute ma vie, malgré votre irrévocable résolution de ne jamais dépasser une douce fraternité. Résigné désormais à me contenter toujours de ce que vous voudrez bien m'accorder, ne craignez plus, chère Clotilde, aucune indiscrète sollicitation. Aurais-je même pu, il y a six mois, espérer, pour aucun temps, cette félicité restreinte? C'est à moi, du reste, à régler mon propre cœur autant que je le pourrai, sans jamais murmurer contre des limites involontaires, qui, comme vous le remarquez très bien, n'interdisent pas de grandes affections. Il est toujours si doux d'aimer, quels que puissent être le mode et le degré de la réciprocité! Espérons donc, ma Clotilde, que cette sincère fraternité embellira tout le reste de notre vie privée, en même temps qu'elle perfectionnera, j'en suis certain, l'ensemble

de notre vie publique. Vous ne pourriez imaginer avec quel bonheur je viens de lire le naïf témoignage direct de votre adorable disposition à compter sur mon entier dévouement en toute éventualité qui pourrait comporter mon intervention. Soit qu'il s'agisse jamais de conseils, de démarches, de sacrifices, ou de tous autres services quelconques, je suis heureux et fier que vous me connaissiez assez maintenant pour tourner d'abord vos yeux vers moi, qui me sentirais constamment assez récompensé par votre fraternelle confiance.

Tout à vous pour toujours,

A^TE COMTE.

J'envoie cette rapide réponse par mon commissionnaire accoutumé, afin que vous l'ayez lue avant notre douce entrevue de famille.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

Samedi matin 19 Juillet 1845 (6 h.).

Le temps m'a manqué hier soir, ma chère amie, pendant que nous étions seuls, pour vous consulter, comme je le désirais, sur un petit cas personnel, qui mérite bien que je vous demande naïvement un avis sincère.

Maintenant que votre belle-sœur, pleinement rétablie, peut sortir librement, je crains que mes visites régulières ne semblent bientôt trop fréquentes. Quoique je voie avec satisfaction que votre frère et elle commencent à se confier assez en mon affection pour ne pas se gêner à cause de moi, ma présence pourrait cependant les retenir quelquefois contre leur gré ; je ne parle pas de votre admirable mère, qui a autant de raison que de bonté. En continuant à venir le Lundi et le Vendredi, peut-être conviendrait-il de m'en abstenir désormais le Mercredi, quelque peine que j'éprouvasse à vous voir moins. Outre ma répugnance générale à me sen-

tir jamais importun, une délicatesse spéciale pourrait ici me prescrire cette nouvelle réserve, quand je pense pour qui surtout je viens aussi souvent. Vous qui le savez si bien, veuillez, je vous prie, avec votre tact ordinaire, heureusement sonder à ce sujet les dispositions réelles de nos excellents amis, afin de me fournir cordialement une précieuse indication, qui dissipera, de manière ou d'autre, mon incertitude personnelle. Adieu, ma très chère Clotilde : à Lundi.

A vous pour toujours,

A^TE COMTE.

VINGT-SIXIÈME LETTRE

Samedi 19 Juillet 1845.

Mon très cher Monsieur, à présent que nous pouvons nous faire ressource l'un à l'autre sans nous tourmenter réciproquement, vous me trouverez toujours prête à vous être agréable. Je ne vous ferai ni phrases ni compliments sur ce que vous me dites de vos visites en rue Pavée. Ma famille vous aime et vous considère beaucoup, et elle en use avec vous comme avec un homme intelligent et bon. Venez donc, comme vous me le dites, le Lundi et le Vendredi ; et moi j'irai vous voir amicalement une fois par semaine, quand je le pourrai. Je réserve mon chez moi pour mon atelier : j'ai refusé plusieurs visites à cause de l'effet, et cela vaut mieux. D'ailleurs, j'ai besoin de tout mon temps ici pour faire très peu de chose. Les choses ainsi convenues, vous voyez que vous ne perdrez rien avec moi, puisque vous voulez bien tenir à ma compagnie. J'ai toujours aimé celle des hommes distingués, il y a tout à gagner avec eux.

Adieu, Monsieur et digne ami, recevez l'assurance de mes bons sentiments.

CLOTILDE DE V.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

Dimanche matin 20 Juillet 1845 (7 h.).

Comment pourrai-je, ma très chère amie, dignement reconnaître votre charmante réponse, écrite avec un si affectueux empressement ! En renonçant désormais à venir aussi vous voir le Mercredi afin de ne pas gêner d'excellents amis, mon sacrifice était pur et complet : votre généreux attachement veut bien m'en offrir spontanément une compensation inespérée, en me promettant, pour ce jour-là, la joie très supérieure de votre chère visite hebdomadaire. Toutefois, quelque précieuse que me soit en elle-même cette adorable résolution, j'y dois indirectement attacher encore plus de prix, en y voyant l'heureux symptôme décisif de l'entière cessation d'un système de défiance, justement inspiré d'abord par mes premières témérités, mais peut-être prolongé ensuite au delà de ce que je méritais. Après avoir parcouru tant de pénibles phases, voilà donc notre pure affection parvenue enfin à son véritable état permanent, où je vois d'ailleurs la pleine consolidation de ma santé renaissante, par cette terminaison tranchée de mes deux mois de crise nerveuse. Une telle issue va, du reste, graduellement déterminer aussi la cessation spontanée des divers usages secondaires qui n'avaient de gravité que comme signes journaliers d'un régime provisoire de précautions systématiques. Par exemple, la plus chère main de votre famille ne sera plus celle qui, seule entre toutes, refuse la mienne, à l'arrivée ou au départ. Quant à l'accès plus important de votre *atelier*, j'espère que, du moins à titre de confrère, il me sera quelquefois permis, suivant votre concession primitive. Mais, en tenant à voir lever une soupçonneuse interdiction passagère, je reconnais avec vous que l'abord de ce sanctuaire ne pourrait, sans de notables inconvénients, acquérir pour

moi le degré de périodicité que comportera si bien votre délicieux projet.

Adieu, ma Clotilde, mille fois merci ; à demain.

A vous pour toujours,

A^TE COMTE.

VINGT-HUITIÈME LETTRE

Dimanche 20 Juillet 1845.

J'avais hier une nouvelle grande et heureuse pour moi à annoncer à mes amis : je me faisais un plaisir à part de vous l'apprendre, Monsieur. Aujourd'hui, nous sommes sous le coup d'un cruel événement : le pauvre petit nouveau-né a été mourant depuis minuit. Il est maintenant hors du plus inquiétant de la crise ; mais son estomac ne digère même pas une cuillerée à café de sirop. Le médecin commence à croire qu'il le sauvera. Mais combien de ménagements il va falloir pour faire refonctionner sa pauvre petite machine ! La mère est bien accablée : que Dieu ou les génies la protègent, et la préservent du malheur complet !

Ma nouvelle à moi était plus gaie, et tout le monde ici l'avait affectueusement accueillie. Le *National* m'offre sa collaboration habituelle. Le feuilleton du Mardi ou Mercredi va être consacré à une revue de tout ce qui s'écrit et se publie sur l'éducation, tant sur l'éducation religieuse que séculière, et sur celle des femmes en particulier. On désire y joindre la critique des romans de femmes, et on me propose de me les fournir pour les éplucher. M. Marrast a mis beaucoup de bonté et d'intérêt dans son offre, et je désire beaucoup de réussir afin de m'attacher à une souche quelconque. J'ai pensé que je pourrais un peu exploiter votre bonté pour mon début, Monsieur Comte. Vous qui connaissez à merveille les niaiseries et les vices de l'éducation religieuse, vous pourriez peut-être me fournir de bonnes armes. Je ferai mon premier article de souvenir sur les abus des maisons d'éducation.

Je vais mieux d'en haut, mais le bas est toujours tremblant.

Je vous remercie de vos remerciements pour une chose que je fais tout naturellement et de bon cœur. Je regrette seulement que vous me parliez de défiance et de tout ce qui est passé. Je ne me suis jamais défiée d'aucun homme. Une femme inspire toujours à peu près les sentiments qu'elle veut. Si je me réserve ma solitude pour moi seule, c'est parce qu'elle ne me convient qu'un petit nombre d'heures par jour, pendant lesquelles je m'occupe ou je me soigne.

Adieu, cher Monsieur ; je ne sais comment nous serons demain, j'espère pourtant que ce sera mieux.

Je vous assure derechef de mon affection,

CLOTILDE DE V.

VINGT-NEUVIÈME LETTRE

Mardi soir 22 Juillet 1845 (5 h.).

Après avoir sincèrement partagé hier votre joie naïve sur l'heureux changement prochain de votre situation matérielle, permettez-moi, chère amie, de vous adresser aujourd'hui quelques affectueuses réflexions sur la nature et le caractère du travail hebdomadaire qui doit vous procurer un aussi précieux résultat. C'est surtout par de telles indications générales que je puis vous devenir vraiment utile, sinon immédiatement, du moins pour l'ensemble de votre carrière. Vous savez d'ailleurs qu'elles seront toujours sans préjudice des divers renseignements spéciaux que vous pourriez attendre de moi, et sur lesquels je suis déjà prêt à causer avec vous, quand et comme il vous plaira ; quoique vous les connaissiez à beaucoup d'égards, aussi bien ou mieux que moi-même, au moins en ce qui concerne votre principale attribution actuelle, l'éducation des femmes.

Puisque vous allez ainsi vous trouver bientôt pourvue d'un véritable *métier* littéraire, c'est à mon active sollicitude, éclairée par une saine philosophie, qu'il appartient désormais d'empêcher,

antant que possible, un tel mode d'existence d'altérer radicalement votre valeur intrinsèque, soit intellectuelle, soit même morale, qu'il faut par-dessus tout s'attacher, non seulement à maintenir intacte, mais aussi à développer dignement. Or, il est trop certain que cette profession exerce souvent aujourd'hui cette désastreuse influence, et avec d'autant plus de danger que l'aspect en est d'abord plus séduisant. Je ne fais même ainsi qu'une allusion très accessoire au dégoût et à la perte de temps qu'entraînent nécessairement des compilations habituelles, dépourvues de tout attrait sérieux. Mais j'ai surtout en vue l'intime dégénération, non moins morale que mentale, qui résulte presque toujours des habitudes exclusivement critiques propres au journalisme actuel, tendant si communément à développer des dispositions tranchantes et superficielles, déjà trop naturelles dans notre milieu anarchique, et finissant fréquemment par étouffer tous les germes essentiels de vraie grandeur. Vous en pouvez observer à l'aise un exemple bien frappant chez Marrast lui-même, qui, malgré son éducation trop littéraire, était certainement doué, non d'une puissante énergie cérébrale, mais d'une éminente sagacité, combinée avec une justesse remarquable, et qui pourtant ne laissera aucun nom durable, par suite de cette déplorable asphyxie journalique, qui l'a rendu finalement incapable de tout travail profond et soutenu, seul susceptible néanmoins d'importants résultats. Quoique votre prochaine profession permette difficilement d'éviter un tel danger, cela est cependant possible, si, après en avoir d'abord bien apprécié l'imminence, vous y appliquez la ferme volonté que comporte l'élévation naturelle de votre caractère, très décidé, sans doute, à ne jamais figurer dans cette foule d'écrivains dont l'activité devient aujourd'hui beaucoup plus nuisible qu'utile à l'évolution générale de l'Humanité. Sans un pareil correctif permanent, ce nouveau mode d'existence serait certainement loin de rester préférable, pour votre essor intellectuel et moral, à tant d'autres ressources régulières qui vous ont justement répugné.

La louable bienveillance de M. Marrast me semblerait mieux dirigée, s'il eût accordé à votre raison et à votre talent toute la confiance que méritait votre éminent début : c'est-à-dire s'il

s'était borné, sans vous rien prescrire, à vous accorder librement trois ou quatre feuilletons par mois, ou plutôt en s'engageant d'avance à insérer tout ce que vous pourriez produire, bien certain, comme il doit l'être, que vous êtes incapable d'abuser d'un tel crédit, ou même d'en trop user. Au lieu de cette large disposition, il a cru devoir vous tailler la besogne, au moins déjà en général, et plus tard peut-être en particulier, à moins que ces détails ne l'ennuient bientôt, comme on doit l'espérer. Son choix, je vous l'avoue, ne me semble pas heureux. Ce qu'il offre de plus judicieux consiste précisément dans l'office qu'on vous a présenté comme purement accessoire, et que je voudrais bien vous voir, s'il y a lieu, rendre peu à peu principal, la critique habituelle des romans féminins, qui en effet vous siérait à merveille. Vous trouveriez toujours, dans cet heureux cadre, texte ou prétexte à placer incidemment tous vos aperçus sur les divers points intéressants, y compris même l'éducation, sans aucun assujettissement pédantesque à une responsabilité systématique ; puisque le sujet fondamental de tous ces livres est toujours, comme l'a si bien caractérisé Fielding, l'ensemble de la vraie nature humaine, individuelle et sociale. Un tel travail hebdomadaire, loin de nuire au développement ultérieur de vos productions personnelles, tendrait certainement, sous une bonne direction, à le faciliter et à le perfectionner, du moins en s'y livrant modérément. Je n'y verrais pour vous d'autre inconvénient habituel que de vous trouver ainsi naturellement en butte aux cajoleries et aux animosités de la race bleue. Mais, comme l'élévation de votre caractère et la supériorité de votre intelligence vous placeront ordinairement au-dessus des petites passions critiques qui provoquent surtout cette double calamité, vous pourriez, je crois, éviter aisément, d'après votre vie solitaire, ces deux fléaux qui, quoique opposés, sont également redoutables.

Quant au projet principal, consistant à vous confier une sorte de ministère critique de l'éducation, au moins féminine, je ne puis, réflexion faite, l'approuver sérieusement. Car, si cet office convient aujourd'hui très peu à une dame, je crois, au fond, qu'un homme raisonnable devrait encore le refuser, faute de principes assez arrêtés sur cet immense sujet.

Privé de toute vraie discipline intellectuelle, le journalisme actuel conduit souvent à aborder étourdiment tous les sujets intéressants, avec aussi peu de discernement qu'il en existe dans la conversation habituelle des gens du monde ; c'est-à-dire, sans distinguer presque jamais entre ce qui est vraiment accessible et ce qui est prématuré, ou même chimérique, ni entre ce qui admet déjà l'intervention partielle de la presse quotidienne et ce qui doit encore appartenir plus ou moins longtemps aux élaborations systématiques. Aucun sujet ne comporte mieux une telle remarque que la grande question de l'éducation, certainement trop peu, ou même trop mal élaborée jusqu'ici dans les gros livres, pour être habituellement introduite dans les journaux quelconques, surtout quotidiens.

Considérée quant à sa base, l'éducation constitue toujours, par sa nature, la principale application de tout système général destiné au gouvernement spirituel de l'Humanité. Aucun pareil système ne dominant réellement aujourd'hui, il s'ensuit l'impossibilité de toute éducation régulière, tant que durera ce fatal interrègne. Jusque-là, l'éducation religieuse, quoique excessivement arriérée, restera seule cohérente, malgré sa déplorable influence mentale et la nullité de son action morale, aboutissant bientôt à une active démoralisation pratique aussitôt que l'inévitable contact du monde a ébranlé les frêles fondements d'une foi désormais factice. Ce qu'on appelle l'éducation séculière n'est qu'une sorte de badigeonnage métaphysico-littéraire, nuancé çà et là d'un faible vernis scientifique, appliqué sur ce vieux fond théologique, dont il modifie un peu le caractère intellectuel, mais aux dépens de sa tendance morale. Il ne pourra donc être sérieusement question de régénérer l'éducation, publique ou privée, que lorsqu'une nouvelle philosophie aura suffisamment établi une vraie systématisation durable des conceptions humaines. Moi-même, qui ai voué ma vie à cette œuvre fondamentale, je regarderais encore comme prématurée aujourd'hui pour moi l'élaboration immédiate de l'éducation. Quoique ce doive être le sujet propre de l'un des quatre ouvrages promis à la fin de mon grand traité, je ne croirai pouvoir l'aborder convenablement qu'après celui qui m'occupe maintenant. Jugez avec quelle déplorable légè-

reté on tente d'introduire de telles discussions dans le domaine actuel du journalisme !

Si vous considérez ensuite l'éducation quant à sa marche générale, toute sa théorie positive repose naturellement sur ce principe fondamental : l'éducation de l'individu, soit spontanée, soit plus ou moins systématique, reproduit nécessairement, dans ses grandes phases successives, l'éducation de l'espèce, aussi bien quant au sentiment que quant aux idées. Or, d'après cette règle incontestable, aucun plan d'éducation complète ne saurait être sagement conçu tant que l'évolution générale de l'Humanité n'aura pas été suffisamment ramenée à une véritable théorie historique. Vous voyez ainsi où cela nous rejette, avant que ces discussions deviennent raisonnablement abordables au journalisme !

Tout bon esprit devant donc regarder aujourd'hui ce sujet capital comme essentiellement prématuré, soit quant au fondement, soit quant au plan, et les grands efforts devant se concentrer maintenant sur la systématisation philosophique qui doit ensuite diriger cette immense élaboration, tout l'attrait actuel se bornerait, sous ce rapport, à une pure critique du présent. Or, cette critique, en tant que dépourvue d'intentions organiques, ou rattachée à de trop vagues pensées de régénération, ce qui revient presque au même, se trouve déjà accomplie, en ce qu'elle offre d'essentiel, par nos précurseurs voltairiens. Quel attrait trouveriez-vous à rouler encore dans ce cercle épuisé, sans toutefois en pouvoir sortir ? Tout ce qu'on peut tenter déjà de vraiment intéressant à ce sujet consisterait à rattacher l'ensemble de cette critique préalable à une juste appréciation historique de la situation actuelle ; c'est-à-dire à constater en détail ce que je viens d'indiquer en gros, l'impossibilité de constituer aucune éducation sans avoir d'abord établi une vraie philosophie durable, d'où la nécessité de tourner les forces vers ce fondement universel. Mais cette importante connexité pourrait seulement donner lieu à cinq ou six articles essentiels, sans comporter aucune élaboration hebdomadaire. Hors de là, vous revenez forcément au pur négativisme du dernier siècle. Laissez donc, dès que vous le pourrez, toutes ces vaines et ennuyeuses reproductions d'un voltairianisme

devenu machinal, à l'étrange préceptrice qui pérorait hier devant nous sur l'insipidité de la vie domestique.

Après vous avoir expliqué, ma chère amie, la frivolité intrinsèque de la principale proposition qu'on vous fait, je compte bien pourtant n'avoir produit en vous aucun découragement, tendant à altérer l'heureuse efficacité personnelle qu'elle comporte. En effet, mon ancienne expérience du journalisme me permet de vous apprendre que tous ces projets mal conçus de revues périodiques spéciales y surgissent avec une extrême facilité, mais y sont aussi abandonnés bientôt, quand un commencement d'exécution en a dévoilé l'incohérence ou l'inopportunité. Je ne doute pas que cela n'arrive promptement envers le projet actuel sur l'éducation. Ne vous mettez donc pas en trop grands frais d'aucun genre pour un office qui ne comporte aucune durée sérieuse. Si d'ailleurs il en pouvait admettre, on ne tarderait pas à sentir que, vu la déplorable fécondité de nos plumes féminines, les deux départements qu'on veut vous confier constitueraient une besogne exorbitante pour une seule personne, même très active, et on en viendrait à les séparer, auquel cas je vous conseillerais fort de préférer l'accessoire au principal, en vous tenant à la critique des romans. Marrast a voulu, dans sa juste bienveillance, concentrer sur vous toute la critique féminine du *National*, qui ne peut guère embrasser, en effet, que les livres d'éducation ou les romans. Son intention a été excellente : mais il s'est gravement mépris dans l'exécution, en ce qui concerne l'éducation. Il dépend heureusement de vous de réparer peu à peu cette erreur sans choquer personne, en tendant graduellement à faire prévaloir l'office qu'on vous a d'abord présenté comme accessoire. Marrast a trop d'esprit pour ne pas sentir bientôt que cette préférence est très convenable, soit eu égard à la vraie situation actuelle, soit au moins quant à votre propre nature, qui, j'ose l'assurer, répugnera toujours profondément à toute dissertation scolastique.

L'essentiel pour vous, c'était aujourd'hui d'obtenir, sous une forme quelconque, un droit régulier de cité dans ce journal : voilà ce dont mon amitié persiste à se féliciter intimement. Quelque mal logée que vous y soyez d'abord, vous saurez bien ensuite vous y faire, sans bruit, un gîte stable qui soit dignement assorti à

votre tempérament et à vos habitudes. Je désire que mes cordiales indications philosophiques puissent vous y servir en vous disposant, dès le début, à mieux concevoir l'ensemble de votre vraie situation littéraire. Vous savez d'avance que je serai toujours prêt à éclairer ou à développer, dans nos libres causeries, ce que ce rapide premier jet pourrait vous offrir d'obscur ou d'insuffisant. Adieu, ma très chère Clotilde ; à demain.

Tout à vous,

A^TE COMTE.

TRENTIÈME LETTRE

Mercredi 30 Juillet 1845.

Cher Monsieur, je ne pourrai avoir le plaisir de vous faire une petite visite ces jours-ci. Je suis à l'œuvre pour mon article, et j'y mets toutes mes forces et tout mon temps. Les commencements sont toujours le plus difficile en toutes choses : mais j'espère qu'ici surtout il n'y a que le premier pas qui coûte. Je veux tâcher de le franchir à mon honneur ; après cela, j'en reviendrai aux distractions. Agréez ce chiffon comme la preuve de mon souvenir et de ma bonne volonté à vous être agréable. A Vendredi ; j'espère que vous vous portez bien. Adieu, Monsieur et cher ami.

Votre dévouée,

Clotilde de VAUX.

TRENTE-UNIÈME LETTRE

Jeudi matin 31 Juillet 1845 (7 h.).

Ce n'est pas seulement pour mieux attendre l'heureuse soirée de demain que je m'enpresse, chère amie, de répondre à votre affectueux billet d'hier. Il m'est parvenu à l'heure ou j'espérais vous voir ; car, sans vous gêner en rien, je présume que, quand votre adorable résolution aura pu acquérir la régularité convenable, je devrai naturellement compter sur vous le Mercredi soir, à moins d'avis spécial. Outre la précieuse compensation d'une visite empêchée, votre amicale attention a donc prévenu les inquiétudes qu'une telle privation m'aurait inspirées sur votre chère santé. A ce double titre, je vons en devais un remerciement particulier. Personne ne peut mieux apprécier que moi les motifs qui vous ont ainsi retenue. Mais j'espère avec vous que ce premier effet de vos nouvelles habitudes de travail se dissipera bientôt. Elles vous feront même, je présume, sentir le besoin spécial de cette cordiale diversion, où vos préoccupations littéraires pourraient d'ailleurs suivre librement leur cours spontané, avec ou sans ma fraternelle assistance.

J'avais heureusement adouci d'avance ma privation d'hier, en vous consacrant la majeure partie de la journée. A la vérité, j'avais assisté, le matin, à une intéressante bénédiction nuptiale ; et ce charmant opéra, entièrement nouveau pour moi, avait dû naturellement me disposer davantage à toutes les pures émotions. Mais vous savez bien que je n'ai pas besoin de telles stimulations pour trouver du bonheur à m'occuper spécialement de vous.

Quant à ma santé, dont vous voulez bien me parler expressément, quoique beaucoup meilleure qu'il y a deux mois, elle n'a pas suffisamment recouvré jusqu'ici son véritable état normal, dont je m'étais trop hâté de vous annoncer le plein retour : depuis une dizaine de jours, mon sommeil a même diminué notablement, surtout de deux nuits l'une, et entre autres celle-ci ; mon estomac, malgré le régime aquatique, ne peut encore supporter impu-

nément le moindre surcroît ou changement de nourriture. C'est pourquoi je prolongerai de huit ou dix jours mon repos complet, avant de reprendre le grand travail auquel je dois surtout consacrer mes vacances actuelles, qu'il m'importe d'autant plus d'utiliser ainsi, que l'entier rétablissement de ma position officielle fera sans doute cesser, dès l'an prochain, ce précieux loisir exceptionnel.

Adieu, ma très chère Clotilde ; à demain soir.

Votre tout dévoué,

A^TE COMTE.

Le retour de Sophie m'apporte de meilleures nouvelles de notre pauvre filleul, qui, j'espère, est enfin hors de danger.

TRENTE-DEUXIÈME LETTRE

Mardi matin 5 Août 1845 (midi).

Avant de reprendre enfin la grande composition que je fus forcé, il y a trois mois, d'interrompre dès son début, j'éprouve, ma très chère amie, le besoin d'avoir avec vous une explication définitive sur le vrai caractère général de cette mémorable crise, destinée à exercer une influence si fondamentale sur tout le reste de ma vie, tant publique que privée.

Déjà l'intime affection que j'ai eu le bonheur de concevoir pour vous peut être regardée comme ayant assez subi l'épreuve du temps, puisqu'elle s'enracina toujours plus profondément à mesure qu'elle s'épura davantage. Le moment est donc venu de vous faire directement apprécier l'éternelle gratitude que je vous dois à ce titre, et dont vous ne pourriez autrement vous former une juste idée. Sans avoir d'abord satisfait à cette douce obligation générale, je ne saurais dignement commencer une élaboration où le cœur n'aura pas moins de part que l'esprit. En même temps, un tel préambule

doit tendre à mieux développer, en la caractérisant davantage, la salutaire influence permanente que vous êtes ainsi appelée à exercer, fût-ce à votre insu, sur l'ensemble de ce long travail.

Jusqu'ici c'était surtout de ma vie publique qu'avaient dû émaner les consolations propres à me faire supporter l'amertume habituelle de ma vie privée. Voici maintenant arrivée enfin, grâce à vous, l'heureuse réaction par laquelle, au contraire, mes affections personnelles vont directement perfectionner mon activité sociale. Telle est, ma Clotilde, l'importante explication que je dois aujourd'hui vous exposer convenablement une fois pour toutes, en réclamant d'avance, d'une manière spéciale, votre cordiale attention dans une appréciation aussi difficile, qui, tout en m'efforçant de l'éclaircir autant que possible, ne pourra devenir assez nette qu'après une lecture réitérée.

Dès l'origine de notre liaison, vous savez que je vous signalai expressément cette grande connexité, dont j'éprouvais déjà le sentiment intime quoique encore confus. Mais les circonstances mêmes au milieu desquelles s'accomplissait cette indication initiale devaient vous disposer à n'y voir alors qu'une sorte d'exagération passionnée. Tout au plus, aviez-vous pu y constater une nouvelle confirmation de la célèbre maxime générale de Vauvenargues sur la relation nécessaire de l'essor mental à l'élan moral. Cependant, en consacrant à ma *sainte Clotilde* une délicieuse matinée, dont les suites m'ont été si précieuses à divers titres, et d'où datera toujours le cours régulier de notre sainte amitié, je vous donnai bientôt une manifestation effective du profond caractère qu'avait spécialement pris en moi cette affinité fondamentale. Néanmoins, un tel exemple ne pouvait que préparer, sans y suppléer, l'explication réfléchie que je tente maintenant, et d'après laquelle, écartant des généralités incontestables mais trop vagues, pour considérer surtout la nature propre de mes travaux, et même la phase actuelle de leur développement total, j'espère vous faire bien comprendre, comme j'en suis profondément convaincu, que l'éternelle affection qui semble seulement destinée à charmer désormais ma vie privée doit aussi améliorer notablement ma vie publique. En un mot, l'harmonie fondamentale de ces deux ordres d'existence, qui jamais n'avait pu jusqu'ici s'accomplir chez moi, vient

de se constituer enfin sur des bases durables, pendant cet heureux trimestre exceptionnel où votre scrupuleuse amitié a pu craindre, au contraire, d'avoir involontairement troublé le cours général de mes travaux : voilà ce dont il m'importe aujourd'hui de vous convaincre, par suite d'une suffisante appréciation sommaire de ma double vie antérieure.

Naturellement voué, presque au sortir de l'enfance, à poursuivre, de toutes mes forces, l'immense régénération sociale profondément annoncée par mes précurseurs révolutionnaires, j'eus l'avantage de sentir suffisamment, de très bonne heure, que cette noble destination de ma vie entière exigeait avant tout une forte préparation scientifique. Après avoir complètement satisfait à cette difficile condition fondamentale, par une longue continuité d'efforts à la fois spontanés et systématiques, je dirigeai aussitôt mes premiers travaux personnels vers la réorganisation spirituelle des sociétés modernes, seule base solide d'une vraie rénovation ultérieure de leur système politique proprement dit. Mais le cours même de cette opération initiale me conduisit bientôt à reconnaître, il y a vingt ans, qu'une telle entreprise sociale resterait nécessairement prématurée tant qu'elle ne reposerait pas d'abord sur une pleine systématisation abstraite de toutes nos conceptions réelles, d'après laquelle la raison commune serait préalablement soumise à la graduelle initiation mentale que j'avais individuellement subie, et dont j'avais cru jusqu'alors pouvoir ainsi dispenser essentiellement le public. Suivant une telle conviction, je dus donc suspendre, presque à son début, ma grande élaboration politique, pour consacrer la première moitié de ma vie publique à la fondation d'une véritable philosophie, base indispensable de tous les travaux ultérieurs de rénovation sociale. Ma crise personnelle de 1826, que le fatal concours des peines morales avec les efforts intellectuels rendit épisodiquement si horrible, fut déterminée par l'établissement de cette intime solidarité et me conduisit à la conception générale de cette philosophie nouvelle, directement destinée à imprimer enfin au dix-neuvième siècle un caractère spéculatif convenablement distinct de celui du siècle dernier. Outre les immenses difficultés mentales propres à une telle construction, les soins de ma santé et les divers embarras, intérieurs ou exté-

rieurs, de ma situation individuelle, prolongèrent beaucoup la suffisante exécution, d'abord orale, puis écrite, de cette grande entreprise préalable, qui, comme vous le savez peut-être, n'est réellement achevée que depuis trois ans. Sa terminaison me ramenait dès lors, suivant le plan naturel de l'ensemble de ma vie publique, à reprendre désormais, sur cette large et solide base, mon élaboration primitive de la réorganisation sociale, que j'annonçai aussitôt, en effet, devoir constituer directement la destination nécessaire de la seconde partie de ma carrière, après un suffisant intervalle, aujourd'hui accompli, de repos et de préparation. Tel devait donc être le cours général de mon évolution philosophique, inévitablement partagée en deux grandes époques, l'une par-dessus tout mentale, où le point de vue social ne domine que comme principale source de la systématisation abstraite, l'autre éminemment sociale, où il s'agit enfin de reconstituer, d'après une saine doctrine préalable, la vie morale de l'Humanité.

La réorganisation spirituelle des sociétés modernes, où ma jeunesse avait vu une opération unique, se décompose nécessairement en deux entreprises successives, d'après les deux faces simultanées, mais distinctes de notre existence morale, suivant que l'on considère la systématisation des idées ou celle des sentiments, double préparation indispensable à la systématisation finale des actions humaines. Si j'eusse persisté à systématiser les sentiments avant les idées, mon essor philosophique, contraire à la coordination naturelle, aurait pris inévitablement un caractère vague et même mystique, finalement dangereux, comme tendant à prolonger radicalement l'anarchie actuelle au lieu de la résoudre. Mais, aujourd'hui que la base intellectuelle est dignement posée, je dois directement tourner mes principales forces vers la partie morale de ma grande entreprise. C'est ainsi, chère amie, que je suis enfin parvenu, pendant ces trois mois qui peut-être vous semblaient perdus pour mes travaux, à concevoir nettement le caractère qui doit profondément distinguer la seconde moitié de ma vie philosophique. Dans mon ouvrage fondamental, l'esprit de recherche, et même de discussion, devait prévaloir, afin de m'élever graduellement, suivant l'ordre naturel de nos diverses conceptions, au vrai point de vue définitif de la sagesse humaine. Main-

tenant que j'y suis solidement établi, il ne s'agira plus que de procéder désormais, d'après des principes déjà admis, à une dogmatisation sociale directement destinée surtout à systématiser nos sentiments essentiels. En un mot, je puis maintenant regarder la supériorité intellectuelle du positivisme comme assez constatée, du moins chez tous les esprits d'avant-garde : il me reste donc, dans mon second grand ouvrage, à en constituer aussi la supériorité morale, seule sérieusement contestable aujourd'hui.

Telle est, ma chère Clotilde, l'unique portion qui puisse jamais être convenablement divulguée de l'importante explication que je vous expose maintenant. Déjà mes plus intimes amis ont reçu l'équivalent d'une semblable appréciation, que je communiquerai bientôt à d'autres, et un jour peut-être au public lui-même. Mais l'ensemble de l'explication restera nécessairement réservé toujours pour vous seule, vu l'intime éclaircissement personnel qui en constitue l'indispensable complément. Car, cette sommaire détermination du vrai caractère propre à chacune des deux grandes parties de ma vie publique indique spontanément une disposition corrélative de ma vie privée, qui pourtant ne comporte, au moins de ma part, qu'un simple examen secret.

Au début de ma carrière philosophique, où je poursuivais prématurément une immédiate réorganisation morale, j'ai vivement senti combien l'essor des affections tendres importait, non seulement à mon bonheur personnel, mais aussi à la plénitude de mon action sociale, et cette intime persuasion ne contribua pas peu à mon fatal mariage. L'imparfaite satisfaction d'un tel besoin détermina surtout le douloureux caractère de l'orage de 1826, qui, si j'eusse été assez heureux pour trouver alors une Clotilde, ne serait pas devenu, malgré sa gravité propre, plus dangereux que la crise, fort analogue au fond, d'où je sors amélioré à tous égards. Toutefois, la nature, plus intellectuelle que sociale, de mes principaux efforts philosophiques pendant les douze ans environ qui suivirent cet ébranlement décisif, ne dut pas me donner lieu, sauf les pertes de temps et de forces, de déplorer beaucoup, quant à ma vie publique, les tristes lacunes affectives inhérentes à ma malheureuse situation domestique. Mais, depuis trois ans, mon élaboration doit, au contraire, devenir, pour tout

le reste de ma vie, encore plus morale que mentale ; en sorte que les besoins du cœur, toujours restés si énergiques chez moi faute d'avoir jamais été convenablement satisfaits, ont dû bientôt acquérir une irrésistible prépondérance. En même temps, par une précieuse coïncidence, une indispensable séparation, d'autant plus irrévocable de ma part que je ne l'ai nullement provoquée, m'a pleinement affranchi d'une intolérable oppression intérieure, heureusement convertie enfin en une simple charge pécuniaire, dont mon caractère m'empêche de sentir le juste poids réel. A la vérité, les deux premières années de cette nouvelle situation, pendant l'intervalle naturel entre la fin de ma grande élaboration primitive et le début de la suivante, se sont surtout passées à savourer la sorte de félicité négative résultée pour moi de ce calme inespéré succédant à une si longue agitation journalière. C'est seulement depuis un an environ que l'approche de mon second ouvrage essentiel, et le pressentiment graduel de son vrai caractère général, ont dû m'indiquer spécialement l'importance d'un essor personnel des affections douces, suivant les nouvelles exigences d'une élaboration philosophique où le cœur doit désormais avoir encore plus de part que l'esprit : cette stimulation publique a été d'ailleurs en pleine harmonie spontanée avec l'impulsion privée qui, après avoir assez goûté le simple repos, devait naturellement me faire désirer le bonheur et redouter l'isolement. Telle est, ma très chère Clotilde, la double disposition intime qui, à votre insu, m'a rendu si pleinement opportun le naïf développement de notre précieuse amitié à quelques restrictions que puisse l'assujettir l'état préalable de votre propre cœur. Vous devez ainsi concevoir maintenant que je ne cède à aucun entraînement passionné en persistant aujourd'hui, autant qu'il y a trois mois, à considérer ce doux sentiment habituel comme devenu désormais aussi indispensable au perfectionnement de ma vie publique qu'au bonheur de ma vie privée.

Pour mieux concevoir la vraie relation générale des deux crises qui circonscrivent la seule partie de mon passé, public ou privé, qui puisse vous intéresser directement, il n'est pas inutile d'y joindre l'indication d'une sorte de crise intermédiaire, à caractère moins prononcé, mais de pareille nature, déterminée, en 1838,

par le passage du préambule purement scientifique de ma grande construction philosophique à l'élément sociologique qui devait la constituer définitivement. Quoique, dans cette seconde et principale moitié de ce long travail, le point de vue social dût rester surtout spéculatif, et par suite ne pût tendre aussi puissamment qu'aujourd'hui à développer en moi les besoins affectifs, cependant cette époque forme réellement une phase remarquable dans une telle histoire intime de ma double existence. Son principal résultat caractéristique a consisté en une vive excitation permanente de mon goût naturel des divers beaux-arts, surtout de la poésie et de la musique, qui reçut alors un notable accroissement habituel. Vous en sentez aussitôt l'affinité spontanée avec une tendance ultérieure vers une vie principalement affective ; et d'ailleurs il influa très heureusement sur l'amélioration immédiate de mon ouvrage, en tout ce qui concerne l'évolution esthétique de l'Humanité. Dans l'ordre privé, cette époque présente aussi quelque intérêt comme également intermédiaire entre les deux crises essentielles ; car, c'est alors que je cessai, pour la première fois, de solliciter, tout en la permettant encore, une nouvelle cessation d'une séparation provisoire, et que je signifiai ma ferme résolution de rendre désormais irrévocable toute pareille situation renaissante.

Enfin, il n'est peut-être pas superflu de compléter l'appréciation de ces trois crises personnelles, à la fois mentales et morales, en y indiquant accessoirement un singulier caractère matériel, qui, quoique secondaire, m'a beaucoup servi à perpétuer, d'une manière plus tranchée, leur souvenir respectif. Un de mes petits secrets philosophiques, dont je veux bien vous faire part, consiste dans ce précepte général, plus précieux qu'il ne semble d'abord : pour consolider et faciliter tout perfectionnement intellectuel ou affectif, il importe beaucoup de le lier à quelque perfectionnement physique, relatif surtout à une amélioration habituelle du régime matériel. C'est de ce principe que dérive au fond tout ce qu'il y a d'essentiel dans la théorie positive des sacrements, dont l'empirisme sacerdotal sentit confusément la portée, comme signes physiques de nos divers progrès spirituels. A ce titre, je puis vous dire que les trois crises essentielles de ma double évolution personnelle, pendant les années 1826, 1838 et 1845, se trouvent pour

moi familièrement consacrées par un durable symptôme matériel, en ce que j'y ai été respectivement conduit à l'abstinence définitive, d'abord du café, puis du tabac, et aujourd'hui du vin.

Telles sont, ma chère amie, les diverses indications secrètes qui complètent la partie ostensible de ma difficile explication sur la nouvelle physionomie, à la fois publique et privée, propre à la seconde moitié de ma carrière. Les vrais connaisseurs de la nature humaine soupçonneront bien que l'une des deux portions de cette analyse suppose nécessairement l'autre, mais sans qu'ils puissent réellement la deviner. Ils savent, en effet, qu'on ne peut agir profondément sur les sentiments des autres qu'en y participant soi-même, et que, par conséquent, une élaboration philosophique désormais relative directement à la vie affective exige, dans celui qui l'accomplit, le vif essor simultané d'une telle existence. Après avoir jadis conçu toutes les idées humaines, il faut maintenant que j'éprouve aussi tous les sentiments, même en ce qu'ils ont de douloureux : c'est une irrésistible condition préalable, naturellement prescrite à tous les régénérateurs de l'Humanité. Une expansion habituelle de nos principales émotions, surtout de la plus décisive et la plus douce à la fois, devient donc autant indispensable aujourd'hui à mon second grand ouvrage que mon ancienne préparation mentale dut d'abord l'être au premier. J'espère que, d'après ces aperçus, vous ne pouvez plus conserver aucun doute essentiel sur l'heureuse efficacité philosophique que j'attends de notre éternelle amitié.

Mon organisme a reçu d'une très tendre mère certaines cordes intimes, éminemment féminines, qui n'ont pu encore assez vibrer, faute d'avoir été convenablement ébranlées. L'époque est enfin venue d'en développer l'activité, qui, peu sensible directement dans le premier volume, essentiellement logique, de mon prochain ouvrage, caractérisera fortement le tome suivant, et encore plus le quatrième ou dernier. C'est de votre salutaire influence que j'attends, ma Clotilde, cette inestimable amélioration, qui doit dignement écarter les injustes reproches de certains critiques sur le prétendu défaut d'onction propre à mon talent, où quelques âmes privilégiées ont seules reconnu déjà une profonde sentimentalité implicite, en m'avouant avoir pleuré à certains

passages philosophiques, ceux-là mêmes que j'avais, en effet, écrits tout en larmes. A vous seule j'oserai librement soumettre d'avance tout ce que j'ai rêvé pour développer en tout sens la grandeur morale de l'homme, maintenant que vous commencez enfin à sentir combien serait étrange une amitié qui ne comporterait jamais d'entretien sans témoins. Vous seule pourrez entièrement dissiper une mauvaise honte philosophique de paraître trop sensible, parce que la pureté et la sincérité de mes émotions ne vous seront jamais suspectes, quelque exaltées qu'elles puissent d'abord vous sembler. Il s'agit surtout, au fond, d'incorporer intimement au positivisme, avec des améliorations radicales, tout ce que le système catholique du moyen âge a pu réaliser, ou même ébaucher, de grand ou de tendre : l'éminente supériorité de votre nature morale me garantit que ce qui reste en vous d'esprit voltairien ne saurait vous empêcher de sympathiser dignement avec de telles tentatives, quand elles vous seront familièrement indiquées dans nos doux épanchements.

Un célèbre écrivain (M. de Lamennais), qui connaissait déjà ma triste situation domestique, disait de moi, il y a vingt ans : *c'est une belle âme, qui ne sait où se prendre.* J'espère lui avoir jusqu'ici prouvé que je le sais, s'il a réellement suivi de bonne foi mon développement total. Mais je compte, grâce à vous, l'empêcher désormais de conserver, à cet égard, le moindre doute sincère. Ne craignez pas d'ailleurs, ma noble amie, que votre insuffisante instruction préalable vous prive d'exercer assez envers moi cette inappréciable assistance, que je chercherais vainement hors de votre éminente affection. Une douloureuse initiation personnelle a spontanément développé, dans votre rare intelligence, la plus fondamentale de toutes les études, celle de la nature humaine, qui, même à l'état empirique, importe bien davantage à la réalisation d'une telle influence philosophique qu'une vaine préparation scientifique, d'où, en ce qu'elle offre de plus efficace, c'est-à-dire l'éducation mathématique, découle trop souvent aujourd'hui l'altération radicale du vrai régime logique par l'habitude d'un ergotage sophistique, résulté d'une irrationnelle tendance à déduire quand il faudrait observer.

Cette explication fondamentale, où l'esprit et le cœur ont égale-

ment participé, est elle-même très propre à caractériser, par le fait, l'heureuse connexité naturelle que j'ai voulu vous y rendre directement familière pour servir de base à la précieuse réaction philosophique que j'attends habituellement de notre amitié. La prochaine exécution d'un ouvrage que j'entreprends, j'ose le dire, dans la plus sainte disposition à saisir partout et à perpétuer dignement les divers mérites de l'ordre antérieur, en rendant toujours une affectueuse justice à tous nos prédécesseurs quelconques, ne pouvait être mieux préparée que par cette secrète dédicace, où, en vous témoignant une digne reconnaissance de l'utile amélioration que je vous dois déjà, je place désormais mon essor direct de l'amour universel sous la douce stimulation continue de notre pur attachement privé.

Votre ami dévoué,

A^TE COMTE.

P. S. — Ma gratitude me semblerait incomplètement exprimée, si, à cette précieuse influence permanente, je ne joignais ici l'indication d'une autre réaction favorable, qui, quoique passagère, doit vous être brièvement signalée. C'est l'aptitude spontanée de mon affectueux dévouement à écarter les graves inquiétudes que ma situation matérielle aurait récemment inspirées à tout autre, et peut-être aussi un peu à moi-même, malgré mes habitudes invétérées d'heureuse insouciance philosophique. Des embarras temporaires, inhérents à la petite persécution financière dont nos coteries scientifiques m'ont honoré, n'offrent plus maintenant aucun danger sérieux, quoiqu'ils ne soient pas encore totalement dissipés ; mais ils ont acquis, pendant les derniers mois, un aspect assez menaçant pour m'affecter si je n'eusse pas été délicieusement préoccupé de vous. Or, je puis me rendre, à cet égard, la pleine justice que, grâce à cette éminente diversion, ma crise nerveuse, d'ailleurs très grave au fond, n'a pas été un seul instant troublée par aucune fâcheuse réflexion sur des difficultés qui devaient pourtant me sembler alors inévitables et prochaines. Recevez-en aujourd'hui, ma Clotilde, mon remerciement spécial.

TRENTE-TROISIÈME LETTRE

Jeudi matin 7 Août 1845.

Cher et bon Monsieur,

Je comptais vous porter moi-même hier mes remerciements pour l'aimable envoi que vous m'avez fait. J'ai été empêchée de sortir, et je suis encore retenue aujourd'hui. Je ne veux donc pas vous laisser ignorer mon intention, ni ma reconnaissance. Je regretterais seulement beaucoup que vous ayez fait l'acquisition du volume de Mme Sand, malgré tout le plaisir que j'ai eu à lire son éloquente réfutation d'elle-même. Quelle chose étrange ! et pourtant peu rare, que cette égale facilité à parler pour et contre. Les hommes comme vous sont bien rares dans notre temps, et ils ne furent jamais plus nécessaires. J'aurai grand plaisir à tenter de m'initier peu à peu à la philosophie positive ; le résumé de M. Littré doit être une clef commode et sûre.

Le petit enfant a été moins bien hier. Ses intestins sont, à ce qu'il paraît, bien délicats ; et ce sera un vrai tour de force de l'élever : il y a bien peu de bonheur sans effroi dans la vie.

Adieu, Monsieur : à Vendredi. Je dois porter ce jour-là mon article au *National*. J'espère avoir pris la chose à leur point de vue. J'ai choisi le côté le plus intéressant pour moi.

Recevez l'expression de mes sentiments bien affectueux,

Clotilde de V.

TRENTE-QUATRIÈME LETTRE

Lundi 11 Août 1845.

Cher Monsieur,

Je suis obligée de sortir ce soir avec mon frère. J'irai passer deux heures avec vous demain pour m'indemniser de ma perte. J'espère ne pas vous gêner en vous arrivant vers une heure.

Je ne sais pas trop si je ne vous fais pas jouer un peu le rôle de la Providence envers moi ; mais je vous crois si délicat et si bon que je vais vous demander de me rendre un petit service d'ami intime. Je suis dans un traitement coûteux qui me gêne un peu, mais qui me vaudra probablement beaucoup ; voulez-vous me prêter cinquante francs pendant quelques semaines, ils m'aideront à conquérir mes palmes du *National*.

Je suis dans une effervescence de composition qui me fatigue, mais qui me plaît beaucoup. Les lettres à Marcie m'ont donné une idée qui pourrait avoir du succès et de l'intérêt. C'est d'imaginer l'histoire d'une femme qui aurait cédé à toutes les insinuations contre le mariage et l'ordre ; de la faire se briser sur toutes les grèves des passions, tout en la conservant pure ; et de l'amener peu à peu vers le calme et la vie pleine de la famille. Ce serait un livre utile, je crois, et une critique frappante en même temps. Je m'essaye et je vous initierai.

Adieu, cher et digne ami, vous voyez que je vous apprécie, et que je crois en vous.

Comptez sur le cœur de

CLOTILDE DE V.

TRENTE-CINQUIÈME LETTRE

Lundi soir 11 Août 1845 (3 h.).

Je me hâte, chère amie, de vous exprimer, quoique bien faiblement, la joie que m'inspire votre adorable lettre de ce matin. En m'annonçant que je serai ce soir privé de vous, vous daignez m'assurer pour demain une précieuse compensation ! Vous ne devez pas douter que vous serez délicieusement attendue vers une heure, suivant votre indication amicale.

Combien je vous remercie, ma Clotilde, d'avoir cordialement compté sur moi dans vos petits embarras matériels ! Je serai bien heureux de vous rendre demain ce très petit service, mais pourvu

toutefois qu'il ne soit pas aussi minime, sans que néanmoins vous deviez craindre aucune affectation indiscrète ou déplacée. Comptez que ma position n'empêchera jamais mon intervention fraternelle à un beaucoup plus haut degré, si cela devenait nécessaire. Vous savez d'ailleurs déjà que mes propres difficultés temporaires sont aujourd'hui essentiellement dissipées, grâce à la noble sympathie de quelques puissants adhérents philosophiques.

J'apprends avec bonheur le projet d'ouvrage que la lecture de Marcie vous a suggéré. Rien ne pouvait être plus digne à la fois de votre cœur et de votre esprit. Votre noble essor littéraire se prononce déjà assez pour que je puisse vous indiquer le secret augure que je tirai de vos premiers efforts, dont l'appréciation me fit espérer en vous la femme destinée à réparer dignement les ravages moraux résultés aujourd'hui du déplorable emploi d'un beau talent féminin. Je serais trop heureux de pouvoir, ou par mes encouragements ou par mes conseils, vous faciliter un peu cette admirable mission, où la plus solide gloire ne vous est pas moins assurée que la plus pure satisfaction intime.

Un jour, sans doute, comme je crois vous l'avoir annoncé incidemment, par suite de notre célébrité respective, notre sainte amitié se trouvera aussi connue du public, peut-être même pendant notre vie, quoique malgré nous. Mais, grâce à la constante moralité de tous nos travaux, une voix unanime proclamera aussitôt que cette noble intimité nous honora, et même nous perfectionna, l'un et l'autre.

Adieu, mon adorable amie, à demain, à 1 h.

A vous de tout mon cœur et toujours,

A^TE COMTE.

TRENTE-SIXIÈME LETTRE

Mardi matin 26 Août 1845 (6 h.).

Quoique je doive retrouver ce soir mon bonheur d'hier, je cède sans scrupule, chère et digne amie, au pressant besoin d'utiliser un premier entr'acte, d'ailleurs très court et très plein, pour vous témoigner déjà ma gratitude spéciale quant à l'harmonie de plus en plus sensible qui se développe, grâce à vous, entre mes affections et mes travaux.

Dès l'origine de notre amitié, je vous annonçai, en principe, cette douce connexité, dont je vous ai ensuite expliqué en quelque sorte la théorie dans la grande dédicace secrète que j'ai eu récemment la satisfaction de vous adresser avant de commencer ma longue élaboration. J'y puis ajouter déjà le sentiment direct d'une heureuse vérification journalière de cette charmante réaction mutuelle. A chaque suspension quelconque de mon travail, votre chère image revient doucement s'emparer de moi ; et, loin de nuire ensuite à ma méditation, elle la soutient et l'anime. C'est en vous invoquant, à votre *autel*, que j'ai plus d'une fois senti surgir mes meilleures inspirations. Aussi ai-je déjà souhaité de pouvoir librement répandre à vos pieds des larmes délicieuses de reconnaissance et de joie.

Toutes mes heureuses prévisions à ce sujet se trouvent donc confirmées jusqu'ici par l'événement, au delà même de mes espérances ; et ce précieux effet croîtra davantage à mesure que mon travail avancera, comme étant en pleine harmonie avec sa vraie nature. Ne craignez donc, ma Clotilde, ni aucun attiédissement envers vous par suite de mes préoccupations philosophiques, ni aucune perturbation de mes travaux par les douces émotions de mon cœur. Félicitez-vous, au contraire, en ce qui vous est certainement dû, de ce noble accord continu, désormais assuré et même croissant, entre ma vie privée et ma vie publique. Votre influence personnelle y devient évidente, en comparant ma douce élaboration actuelle avec la triste situation dans laquelle, il y a six ans, je traitais, sous un autre aspect, les mêmes sujets.

Malgré que cette irrécusable confirmation doive fortifier beaucoup mes explications antérieures à cet égard, je crains pourtant qu'il ne vous reste encore quelques doutes essentiels. Vous n'y soupçonnerez jamais aucune affectation quelconque, parce que vous la savez pleinement incompatible avec mon caractère ; mais vous me croirez peut-être livré à une illusion passionnée, dont la persistance, à la fois si tenace et si variée, serait d'ailleurs fort étrange.

Néanmoins, faute d'avoir vous-même subi une pareille influence, peut-être ne pouvez-vous pas jusqu'ici la comprendre assez ; surtout si votre propre expérience vous a présenté un grave conflit là où je trouve un doux concours. C'est pourquoi vous me pardonnerez de tant revenir sur une telle relation, dont j'espère d'ailleurs que vous finirez aussi par sentir l'intime réalité personnelle.

Au reste, des cas analogues, sur lesquels une longue et antique expérience ne permet aucun doute, pourraient d'avance vous faciliter une juste appréciation de mes indications à cet égard. Les nobles chevaliers du moyen âge avaient si bien harmonisé leur vie privée et leur vie publique que l'image chérie venait souvent embellir et animer leurs scènes guerrières, de façon à laisser surgir les plus tendres émotions au milieu de la désolation ou de la terreur. Vous savez que l'histoire est encore plus décisive là-dessus que la poésie elle-même. Si donc les affections douces ont pu ainsi se combiner familièrement avec des travaux destructeurs, pourquoi un concours analogue ne résulterait-il pas d'occupations directement relatives au bonheur de l'Humanité, et pures de tout douloureux mélange envers personne ?

Une semblable harmonie n'est devenue aujourd'hui rare et difficile que par suite de notre intime anarchie, qui empêche ordinairement la vie privée comme la vie publique d'acquérir aucun caractère prononcé et soutenu, susceptible d'un tel accord. M'étant enfin dégagé de cet état discordant, pourquoi une heureuse réaction personnelle n'en résulterait-elle pas, comme récompense naturelle et directe du service que je rends ainsi au public en le poussant hors de l'ornière révolutionnaire ? Ce premier acte, ou plutôt cette ouverture, qui va donner le ton à tout mon immense opéra, vient de consister surtout à représenter systématiquement la vie

affective comme le centre nécessaire de toute l'existence humaine, entre la vie active et la vie spéculative ; de manière à proclamer enfin l'entière suprématie sociale de l'amour universel, non seulement sur la force, mais aussi sur l'intelligence. Ne vous étonnez donc plus que le cours de tels travaux publics s'associe naturellement à l'essor des plus tendres sentiments privés.

Peut-être insistè-je trop sur ce point. Mais considérez, Clotilde, que la gratitude est encore plus douce à éprouver qu'à recevoir, et que ce cordial épanchement constitue, à mes yeux, ma principale récompense actuelle. Je pense d'ailleurs avec joie que, pendant chacun des quatre actes qui doivent encore composer ce volume, je ne sortirai jamais de chez moi que pour aller à vous. De vous seule j'attends donc à la fois ma diversion et ma stimulation ; cette douce certitude habituelle me rend encore plus cher un travail si bien lié à mon attachement.

Adieu donc, mon adorée Clotilde, et mille fois merci : à ce soir.

A^TE COMTE.

TRENTE-SEPTIÈME LETTRE

Lundi 1er Septembre 1845.

Mon très cher philosophe, nous allons passer la journée d'aujourd'hui à Garges. Nous ne serons peut-être pas revenus pour sept heures ; ne risquez donc pas de faire une course inutile ce soir.

Je voudrais avoir un cœur aussi sain que le vôtre à mettre dans notre association de sentiments ; soyez sûr toutefois que je sens bien vivement vos bontés, et que je vous en tiens tout le compte possible. J'aurai à causer avec vous : mais je veux toujours vous dire une chose essentielle pour nous deux ; c'est que ma famille s'afflige de tous témoignages trop vifs d'intérêt qui me sont donnés. Chaque sentiment a son égoïsme ; les plus purs n'en sont pas à l'abri : il faut les ménager, et prendre l'humanité telle qu'elle est. Ne

cherchez pas à modifier cette disposition chez les miens ; ne faites ni ouvertures ni insinuations à ce sujet ; et permettez-moi seulement de vous guider, cela m'importe pour mon repos. Nous nous verrons Mercredi, et puis je vous verrai ou je vous écrirai après ; n'ayez aucune inquiétude sur ce que je vous dis. On ne m'a fait ni reproches, ni remontrances ; mais je connais le faible, et j'y ai égard, plus pour les autres que pour moi.

Adieu, mon très digne ami ; comptez sur moi, et ne vous faites ni chagrins ni souffrances à mon sujet. Vous pouvez croire en ma sincérité, c'est déjà une grande douceur dans la vie.

Je vous tends la main tendrement,

CLOTILDE DE VAUX.

TRENTE-HUITIÈME LETTRE

Mardi matin 2 Septembre 1845 (7 h.).

Vous avez vu hier soir, ma chère amie, que, malgré votre avis spécial, j'ai jugé devoir faire ma visite accoutumée, quoique je ne comptasse voir que votre belle-sœur. Outre que j'avais déjà agi ainsi en pareil cas, j'ai cru mieux entrer dans les intentions de votre lettre, en témoignant que je ne viens pas seulement pour vous.

J'eusse donc fait la course même au risque de ne trouver personne. Si, comme je le présume, on me savait averti de l'excursion projetée, on devait me tenir compte d'une telle attention. Je crains pourtant que l'accueil n'ait été spécialement réservé ou plutôt froid, ce dont votre lettre ne m'empêche pas d'être un peu surpris, quoique je n'en aie, j'espère, rien montré. Malgré mon impatience naturelle de tous les désagréments moraux, j'en supporterais paisiblement de plus graves à votre chère intention, surtout de la part des vôtres.

J'attends, avec une certaine anxiété, l'explication, écrite ou mieux orale, que vous m'annoncez, et dont votre lettre d'hier ma-

tin m'indique trop peu la nature. On ne trouve pas sans doute que mes témoignages d'amitié vous compromettent aucunement : d'ailleurs envers qui ? Il reste donc à savoir si c'est à cause de moi ou de vous qu'on s'afflige de ma préférence à votre égard : voudrait-on être seul à vous chérir, ou me voir aimer au même degré toute la famille ? Votre délaissement antérieur rendrait-il maintenant étrange une précieuse prédilection ? Suivant votre mystérieuse lettre, la plus noble supposition me semble heureusement aussi la plus probable.

Au reste, en pensant à ces tracasseries naissantes, je ne les attribue pas à tous vos parents, mais plutôt à votre jeune belle-sœur, dont la nature, puérilement passionnée, altère quelquefois les excellentes qualités. Votre digne mère me semble trop supérieure à de telles rivalités, que je n'impute pas même à votre frère, malgré l'esprit de contradiction qui parfois ternit un peu son noble caractère.

Quelles que soient d'ailleurs la nature et la source de ces embarras, je voudrais vous en préserver, même par quelques sacrifices. Si, comme certains symptômes ont tout récemment semblé me l'indiquer, mes visites hebdomadaires paraissent maintenant trop fréquentes, je les réduirai de moitié, m'en rapportant à votre amitié pour le dédommagement. En général, ma Clotilde, comptant désormais sur votre sincère affection, je suis décidé à me laisser docilement guider par vous dans des relations que vous seule pouvez bien gouverner. Quoi que vous fassiez ainsi de moi, vous n'y pourrez jamais trouver qu'un homme destiné maintenant à adorer toujours, sous une forme quelconque, sa digne épouse spirituelle.

Adieu, chère amie, à demain

A^TE COMTE.

P. S. — En cas que vous préfériez, comme je l'espère, une explication verbale, vous ne courrez jamais chez moi aucun risque de dérangement. Pour prévenir toute interprétation, j'ai, dès le début, averti ma bonne que vous venez me consulter sur vos ouvrages, ce qui nous oblige à être seuls. Je lui ai donc ordonné, en général,

toutes les fois que vous viendrez, de ne laisser entrer personne, sauf les membres de votre famille.

En vous envoyant par commissionnaire ce rapide barbouillage, j'espère que vous ne serez pas encore partie pour la campagne : si cela était, il a ordre de me rapporter la lettre, que je jetterais à la poste.

TRENTE-NEUVIÈME LETTRE

Mardi matin 2 Septembre 1845.

Vous avez bien raison de vous en rapporter à moi. Il y a longtemps que j'aurais dû vous dire de bonne amitié ce qui en est, sans que ce soit pourtant le moins du monde grave. Je ne tiens nul compte des enfantillages de ma belle-sœur. Je ne considère ici que ma mère, et c'est elle que je tiens à ménager dans ses susceptibilités maternelles. Ma mère a trop concentré sur nous sa tendresse et son dévouement pour ne pas craindre que nous lui échappions de quelque côté. Ma situation n'a fait qu'accroître cette disposition chez elle ; et, quoiqu'elle m'ait rendue souvent malheureuse, je l'honore en remontant à la source.

Ne vous faites donc aucun reproche personnel : conduisez-vous seulement en conséquence, mon très cher philosophe ; et ne vous figurez pas qu'on vous aime moins ici. Venez le Vendredi, si ce jour vous va, ou un autre s'il vous va mieux, j'arrangerai le reste en allant chez vous.

Je n'ai que le temps de vous barbouiller ceci en courant ; voyez-y l'expression de mon amitié et de mon bon vouloir. J'aurai toujours bien de la peine à m'organiser contre les sacrifices pour ma part.

A vous d'affection

DE VAUX.

QUARANTIÈME LETTRE

Mardi soir 2 Septembre 1845 (4 h.).

Votre lettre de ce matin me dévoile maintenant, ma très chère amie, le fatal conflit d'affection, dont je dois, quoique sans reproche, supporter le poids principal. J'avais cru jusqu'ici que votre famille, et surtout votre mère, voyait avec une parfaite satisfaction notre sainte amitié : cette assurance m'était bien douce, outre la facilité ainsi procurée à nos entrevues périodiques. La sorte de jalousie maternelle que vous m'annoncez m'étonne beaucoup de la part d'une mère aussi éminente ; mais pourtant il faut bien comprendre ce qui est, et concevoir comme vous cette ombrageuse concentration de tendresse. Votre sexe, et surtout vos malheurs, vous en ont d'abord rendue plus spécialement l'objet naturel. Depuis que vos frères se trouvent spontanément dégagés du joug filial, on doit d'ailleurs tenir davantage à vous maintenir seule sous l'affectueux empire, et dès lors répugner à tout ce qui pourrait vous le rendre moins précieux. Cette logique de l'affection n'est que trop facile à sentir ; seulement j'avais pensé que votre excellente mère tenait son cœur au-dessus de telles susceptibilités : mais il faut bien qu'elle participe de quelque côté à notre chétive nature. Malheureusement, les suites me semblent ici plus graves qu'à vous. J'y crains déjà la restriction, non de notre inaltérable amitié, mais de nos relations habituelles, à l'instant même où j'avais cru qu'elles allaient se consolider par une sorte de consécration domestique, aussi unanime que touchante. D'après votre cordial avis, je me résoudrai, suivant ma proposition de ce matin, à ne venir désormais que le Vendredi ; c'est-à-dire à n'assurer qu'une fois par semaine la plénitude de mon existence morale. Vous me promettez, il est vrai, une bien douce compensation, pour laquelle je ne doute nullement de votre bonne volonté : mais sa réalisation habituelle vous sera bien difficile. Chez vous, sa périodicité serait mieux assurée, comme dépendant surtout de

moi, qui suis plus libre : mais ce mode offre, à votre égard, des inconvénients de position qui ne permettent guère de l'appliquer souvent. Quant à vous rendre chez moi, vous le voudrez certainement ; mais mille obstacles vous empêcheront d'y venir assez pour compenser la diminution désormais imposée à mes chères visites hebdomadaires, quoique chacune d'elles eût certes bien moins de prix qu'une libre entrevue directe. Depuis le 20 juillet, vous aviez compté venir me voir une fois par semaine, et pourtant vous ne m'avez accordé en tout que *deux* visites réelles (les 12 et 21 août). Je suis loin, ma très chère Clotilde, de vous en faire le moindre reproche ; car je sais bien que c'est malgré vous. Mais je ne puis m'empêcher d'en tirer un fâcheux augure pour un cours de relations désormais livrées surtout à un tel mode. Toutefois, il se pourrait qu'une nécessité plus pressante vous forçât maintenant à instituer enfin, selon vos convenances personnelles, certaines habitudes périodiques, auxquelles vous pouvez compter d'avance que je me subordonnerai toujours. Cet espoir peut seul me consoler de la réduction que vont désormais subir nos chères entrevues, devenues déjà indispensables à mon cœur, et dont nos précieuses lettres ne sauraient constituer qu'un faible équivalent.

Adieu, mon adorable amie, occupons-nous avant tout de votre repos domestique ; et croyez à ma constante docilité pour votre gouvernement naturel de nos relations quelconques. Surtout comptez, quoi qu'il arrive, sur l'éternel dévouement dont je me sens heureux d'être animé.

A^TE COMTE.

QUARANTE ET UNIÈME LETTRE

Vendredi matin 5 Septembre 1845 (7 h.).

D'après ma seconde lettre de Mardi, que vous avez dû trouver en revenant de Garges, ou recevoir le lendemain matin, ce serait naturellement ce soir que je déclarerais chez vos parents ma réso-

lution, approuvée par vous, de n'y venir désormais que le Vendredi. Mais je ne ferai pas cette démarche sans avoir d'abord votre avis sur le mode. Je pourrais bien attribuer cette réduction au besoin de me coucher de bonne heure le plus souvent possible, soit par suite de mes travaux, soit pour compenser bientôt les Italiens. Toutefois, outre que je répugne à dissimuler autant, je doute qu'il convienne ici de rapporter à mes propres convenances une mesure où je me sacrifie à des susceptibilités étrangères, que leur source très respectable n'empêche pas d'être injustes. Il faut, ce me semble, laisser sentir, d'une manière quelconque, que je fais là une concession et non un calcul, comme quand je renonçai au Mercredi.

Ne convient-il pas d'ailleurs de ménager une issue pour le retour, qu'on n'oserait plus me demander, même en cas de désir réel, si l'on craignait ainsi de me déranger ? Je sais que les protestations usitées dans les familles envers les membres supplémentaires dégénèrent le plus souvent en simples phrases. Néanmoins, on a vu de ces liaisons artificielles acquérir autant d'intensité et de persistance que si elles eussent été naturelles. Votre famille serait certes fort digne d'offrir un nouvel exemple de cette heureuse exception, que je crois d'ailleurs avoir méritée. C'est pourquoi, en réduisant aujourd'hui mes visites, je dois, ce me semble, me montrer toujours disposé à les étendre de nouveau dès qu'on voudra bien m'en prier sérieusement.

Je ne veux cependant rien faire, à cet égard, sans votre avis spécial. Mon heureuse docilité envers vous, pour tout ce qui concerne notre chère association morale, est certes bien due, en général, à la sincère affection sur laquelle vous m'avez permis de compter. En ce cas, d'ailleurs, il importe que ma démarche ne paraisse pas suggérée par vous, et je ne saurais mieux remplir cette condition que d'après votre indication. Votre lettre de Lundi m'avait suggéré pour hier l'espoir d'une heureuse visite, où nous en aurions naturellement causé. Ne vous ayant pas vue, je ne dirai rien ce soir à vos parents, sauf à écrire Dimanche à votre frère pour renoncer au Lundi habituel, si déjà nous nous sommes concertés. Si vous désiriez y réfléchir davantage, je pourrai d'abord manquer Lundi prochain sous un prétexte quelconque, de façon à

nous laisser une semaine de plus pour la décision. Mais, de toute manière, il est indispensable que nous ayons, sur la nature et la source du conflit actuel, une explication complète, qui ne peut résulter que d'une libre conversation avant laquelle je ne dois prendre aucun parti essentiel.

Quel qu'il doive être, j'attends avec anxiété, ma très chère directrice, que vous ayez organisé le nouveau mode de nos diverses relations amicales, mon repos et ma santé s'y trouvent intéressés. Depuis ce brusque incident, mon agitation convulsive, qui déjà cédait aux calmants, augmente derechef. Ce trouble, relatif sans doute à la partie inférieure de la moelle épinière, se complique de faiblesse et d'oppression, et même du retour de symptômes directement cérébraux qui avaient disparu, surtout l'insomnie, et parfois une profonde mélancolie, comme dans ma crise nerveuse de mai, quoique à un degré bien moindre jusqu'ici : et pourtant, dès Mardi, j'ai suspendu mon travail. L'heureuse soirée d'avant-hier m'a laissé une vague inquiétude permanente, analogue à celle qu'inspire l'attente d'un grand malheur : il me semble qu'on voudrait m'empêcher de vous voir, et, en ce cas, je me demande ce que je deviendrais. Ma juste sensibilité pour tout ce qui intéresse le plus précieux lien de mon existence morale doit, il est vrai, se trouver accrue aujourd'hui par l'excitabilité nouvelle qui résulte de mon travail. Je crois pourtant que cette susceptibilité maladive tient surtout à ce qu'un tel coup a eu de cruellement imprévu, à l'instant même où je devais, au contraire, me croire plus étroitement lié à votre famille. Hélas ! ma Clotilde, le saint baiser par lequel vous avez voulu que fût dignement scellée, devant vos parents, notre heureuse noce spirituelle, aura peut-être décidé l'explosion intérieure des susceptibilités déjà éveillées. Ce gage inappréciable, dont le souvenir me suivra toujours, aura suggéré un désir spécial de restreindre nos innocentes relations. Si votre affectueuse sagacité n'eût point aperçu un tel vœu, vous n'auriez pas conseillé ou encouragé la réduction de mes visites hebdomadaires. Vous m'assurez pourtant que cela n'a pas, au fond, de gravité, et je dois vous croire, en tant que mieux informée. Mais ma sécurité dépend surtout de vous seule : elle ne peut résulter que de la certitude, désormais acquise, de votre sincère attachement. Néanmoins, outre que je

serais désolé de vous susciter involontairement la moindre discussion ou tracasserie quelconque de la part de vos parents, l'estime et l'affection qu'ils m'inspirent me feraient beaucoup regretter tout attiédissement envers moi. Pour prévenir ce double désastre, il faut d'abord que votre amicale franchise m'explique exactement tout ce que vos observations et vos conjectures ont pu vous apprendre sur les dispositions actuelles de chacun d'eux au sujet de notre pure liaison. Adieu donc, chère et digne amie ; à ce soir. Vous excuserez, j'espère, la longueur peu nécessaire de cette lettre, en pensant à la précieuse consolation que me procure cet imparfait entretien.

A vous de cœur pour toujours

A^TE COMTE.

QUARANTE-DEUXIÈME LETTRE

Vendredi matin 5 Septembre 1845.

J'aurais été vous voir hier, si je n'avais pas été fort souffrante. Pendant une partie de la journée, je me suis crue empoisonnée. C'était l'effet du champagne et de ma fraîche expédition de l'autre soir.

Je ne veux pas que vous redeveniez malade ou malheureux à cause de moi. Je ferai ce que vous voudrez. La tendresse que vous me témoignez et les qualités élevées que je vous connais m'ont attachée sincèrement à vous, et amenée à réfléchir sur nos deux sorts. J'ai essayé de débattre intérieurement les questions sur lesquelles je vous ai souvent fait jeter un voile. Je me suis demandé comment, dans une situation comme la mienne, on pouvait s'approcher le plus près du bonheur ; et j'ai fini par penser que c'était en se confiant à une affection solide.

Depuis mes malheurs, mon seul rêve a été la maternité : mais je me suis toujours promis de n'associer à ce rôle qu'un homme distingué et digne de le comprendre. Si vous croyez pouvoir ac-

cepter toutes les responsabilités qui s'attachent à la vie de famille, dites-le moi, et je décèderai de mon sort.

Je tiens beaucoup à ma famille, et je tâcherai toujours de me la conserver, même par des sacrifices s'il le fallait. Nous sommes tous également sans préjugés barbares ou injustes : mais on s'était habitué à me retrouver au centre, et ce sera toujours une crise que le moment de séparation. Il y a des convenances que je désire respecter : mais, avant de m'étendre davantage sur ces matières, il faut que j'aie votre opinion sur le point capital. Ecrivez-moi, et avec toute la raison et le calme que commande un tel sujet. Je vous répondrai exactement mes sentiments. Ne venez pas chez moi. Ayez de l'empire sur vous-même en rue Pavée, si vous y venez ce soir. Si vous n'y venez pas, faites-le savoir d'une manière naturelle par votre Sophie. Je conçois que la prudence et le calcul coûtent ; mais il y a des susceptibilités légitimes, qu'il faut ménager avant tout.

Adieu, soignez-vous, et évitons les émotions vives. Je vous confie mon reste de vie.

CLOTILDE.

QUARANTE-TROISIÈME LETTRE

Samedi matin 6 Septembre 1845 (10 h.).

J'ai dû, ma Clotilde, exercer hier sur moi-même un véritable effort pour ne pas répondre à votre divine lettre aussitôt après l'avoir relue à genoux devant votre autel. Mais je n'ai pas tardé à sentir, suivant votre digne recommandation, que l'entraînement même le plus légitime devait être scrupuleusement écarté de l'acte le plus décisif de toute ma vie. Je me suis donc prescrit de ne vous répondre que ce matin, sans avoir jusque-là cessé un moment de méditer, avec une intime sollicitude, sur l'ensemble d'une telle résolution.

Ma réponse se trouve essentiellement préparée déjà par la sin-

cère déclaration spontanée de ma lettre du 3 juillet, dont la libre ratification journalière a toujours constitué depuis le fond principal de ma *prière* du matin. Je n'ai plus, en effet, qu'à rapporter aujourd'hui, avec une énergie encore plus profonde et plus sacrée, à un avenir immédiat et certain, ce que j'appliquais alors à un avenir éloigné et éventuel. En un mot, je vous considère, dès hier, comme ma seule véritable épouse, non seulement future, mais actuelle et éternelle.

Votre généreuse confiance veut bien permettre que cette union reçoive, s'il le faut, sa plus extrême garantie, par cet ineffable sceau qui rend complet et irrévocable le mutuel engagement des cœurs honnêtes. En exprimant à vos pieds la gratitude que m'inspire une telle concession, je vous promets que sa réalisation vous sera toujours respectueusement déférée. Après avoir, comme vous, et depuis une époque bien plus éloignée, ardemment souhaité et vainement attendu les sublimes émotions de la paternité, qu'il me serait doux de les devoir enfin à ma Clotilde !

Dès l'orageux début de notre liaison, je vous exprimai, par ma lettre du 17 mai, sur les droits exceptionnels moralement propres à notre situation exceptionnelle, une opinion bien arrêtée, que la plus mûre appréciation me permet aujourd'hui de ratifier pleinement. Pour tous ceux qui sentent, d'esprit et de cœur, le vrai caractère des saintes règles sociales, toujours générales mais jamais absolues, notre entière union, loin de nous écarter davantage de l'état normal, nous y fait, au contraire, rentrer autant que le comporte notre fatalité respective. Aussitôt que nous le pourrons, je serai heureux de solenniser mes engagements devant le magistrat temporel et le fonctionnaire spirituel, en un mot, par toutes les voies quelconques que l'Humanité a pu instituer pour consacrer publiquement les liens privés. Mais, jusqu'à ce jour désiré, et quand même, hélas ! il ne devrait jamais venir, je ne cesserai de me considérer comme tout aussi indissolublement lié, dès aujourd'hui, que si nos serments avaient reçu toutes les garanties sociales, qui, quoique profondément utiles à tous, ne sont vraiment indispensables qu'aux cœurs et aux esprits vulgaires. Il y a longtemps que je vous considère intérieurement sous cet aspect ; j'ai donc pu apprécier dignement tous les divers de-

voirs qui s'y rapportent de ma part. Vous pouvez ainsi croire déjà à la pleine maturité des réflexions que je n'ai cessé de faire depuis hier sur l'engagement sacré que je contracte maintenant, avec joie mais sans fougue, *d'accepter*, suivant vos expressions caractéristiques, *toutes les responsabilités quelconques qui s'attachent à la vie de famille.*

Le seul obstacle vraiment grave que notre situation nous impose concernera uniquement la publicité de notre bonheur, qui ne saurait être jamais dévoilé, s'il y a lieu, qu'au très petit nombre des âmes dignes à la fois de le comprendre et de le respecter. Je ratifie d'avance à ce sujet toutes les précautions et mesures quelconques que pourra vous dicter votre affectueuse prudence, soit d'après vos propres convenances, soit même à raison des miennes. C'est avec une vive satisfaction que je vous vois confirmer les espérances que j'avais déjà fondées sur la sage élévation des vues ou la noble indépendance des sentiments de tous vos dignes parents au sujet d'une telle existence. Néanmoins, je ne doute pas que, même à leur égard, vous ne deviez habituellement conserver de légitimes ménagements, que je vous aiderai sans peine à respecter, envers une éminente famille, qui va bientôt devenir implicitement la mienne. Loin qu'aucune puérile rivalité d'affection me pousse jamais à vous détourner de vos divers devoirs auprès d'elle, soyez bien assurée, en général, mon adorable épouse, que mon respectueux amour sera toujours fortifié par les sincères témoignages de votre filiale tendresse.

Vous, à qui je dois déjà les plus pures et les plus sublimes émotions de toute ma vie, je vais donc vous devoir aussi le bonheur inespéré qui distinguera la seconde moitié d'une carrière que j'avais crue désormais vouée à un affreux isolement ! J'attends, avec une respectueuse impatience vos explications et vos résolutions définitives, bien certain d'avance, malgré vos confidences de Juin, que vos anciennes préoccupations personnelles ont maintenant cessé de troubler le cœur que votre noble loyauté m'engage librement. Acceptant avec assurance la précieuse vie que vous me confiez, je vous offre, dès ce moment, tous les sentiments inaltérables de

Votre époux dévoué,

A^TE COMTE.

Afin d'éviter les délais de la poste, je remets à notre bonne Sophie cette lettre sacrée. Pour plus de convenance, elle vous apporte aussi les intéressants *Mémoires de Mme de Motteville*, en échange desquels vous pourriez, par le même motif, la charger de quelqu'un des livres que vous désiriez me rendre. Elle me rapportera surtout des nouvelles immédiates de votre précieuse santé. Quant à moi, quoiqu'ayant, comme vous le devinez, à peine dormi, je me sens, au fond, beaucoup mieux. Malgré ma faiblesse musculaire, mon énergie cérébrale se trouve déjà presque rétablie par cette heureuse crise finale, qui bientôt, je le sens, deviendra aussi favorable à ma santé qu'à mon bonheur. Espérons qu'il en sera ainsi de vous-même.

J'ai disposé votre frère, vu mon état physique, à ne pas compter entièrement sur ma visite pour après-demain Lundi, ce qui, sans avoir à m'expliquer en rien, nous laisse, si vous le désirez, jusqu'à Vendredi prochain pour nous entendre, de façon à ne nous retrouver ensemble sous les yeux de vos parents qu'après avoir déjà concerté tous nos arrangements essentiels.

Dans ma première lettre de Mardi, je vous ai indiqué la consigne générale de chez moi au sujet de vos chères visites, sans oublier l'unique exception que j'y admets. Peut-être convient-il maintenant de ne plus distinguer personne, et je supprimerai cette seule modification à moins que vous ne m'en recommandiez le maintien.

QUARANTE-QUATRIÈME LETTRE

Samedi 6 Septembre 1845.

Vous comprendrez, mon digne ami, que je n'aie rien trouvé à vous répondre par la voie de votre Sophie. J'avais besoin de vous lire en mon particulier ; et votre affectueux billet m'apporte l'espérance que nous sympathiserons dans les actions importantes de notre vie comme dans les plus ordinaires. Recevez donc la nou-

velle assurance de ma tendre estime, et du bonheur que je trouverai à contribuer au vôtre.

Vous connaissez ma situation matérielle. Je ne possède rien maintenant. Et, quoique je puisse compter sur les tendresses de ma mère en cas de besoin, en renonçant au toit commun je dois renoncer aux ressources qui m'y étaient assurées. Je ne vous regarde pas comme un homme ordinaire ; et, en me plaçant sous votre protection, je sens que je n'aurai jamais à souffrir dans ma fierté : j'accepte ce que vous pourrez me faire de bien dans notre association, et je me vouerai alors exclusivement à l'étude et à la culture de mon talent en herbe. Voilà mon plan de vie : l'affection et la pensée. Le reste est accessoire, mais importe pourtant au degré de tout ce qui est convenances. J'irai en causer demain avec vous, vers une heure. Pensez-y d'ici là de votre côté. Je serai toujours heureuse que vous me guidiez, et que vous m'aidiez de votre expérience.

Vous aurez raison de ne pas venir Lundi. Je ne parlerai à ma mère qu'au dernier moment. Quoique nous ayons causé bien souvent ensemble sur un semblable sujet, j'ai compris qu'il y aurait toujours conflit entre son cœur et son esprit devant cette question.

Comptez sur ma loyauté à tous égards ; c'est une vertu de famille.

Adieu, mon tendre père ; je vous embrasse,

CLOTILDE.

QUARANTE-CINQUIÈME LETTRE

Lundi matin 8 Septembre 1845 (3 h.).

Au nom de votre sincère affection, je vous supplie, ma Clotilde, de m'assigner, le plus prochainement possible, une libre entrevue comme celle d'hier. Jusque-là, je ne pourrai penser sérieusement à rien autre. Sans cela d'ailleurs, je me sens incapable même de reparaître convenablement Vendredi chez vos parents.

Le puissant effort que j'ai noblement exercé hier sur moi-même a dû vous prouver que la pureté de mon dévouement correspond à son énergie. Mais il m'a conduit à sentir une condition, jusqu'alors indécise, de l'existence dont j'ai accepté à vos pieds toutes les responsabilités quelconques, matérielles et morales, que je suis déjà prêt à réaliser. Ce que je ne regrette point de n'avoir pas arraché hier par l'importunité ou l'entraînement, il faut que votre confiance me le fasse obtenir librement d'une affection réfléchie. Tant que le dernier sceau naturel ne sera pas mis à notre union, elle continuera, je le sens, à m'offrir une consistance précaire, que je craindrai toujours de voir céder au moindre obstacle. Sans ce gage de l'alliance, je ne pourrais, en un mot, vous regarder comme aussi irrévocablement engagée à moi que je me reconnais l'être à vous.

J'approuve beaucoup le délai de quelques mois que votre affectueuse prudence veut employer à ménager les respectables susceptibilités de vos parents, pour les amener peu à peu, s'il est possible, à concilier leur précieuse tendresse avec notre union définitive. Sentant vivement le prix de vos heureux liens de famille, je suis disposé à seconder de tous mes efforts cette indispensable transition, en modifiant tellement mes dehors envers vous que ma présence chez vos parents ne leur inspirera plus aucun ombrage légitime. Mais la pleine sincérité, qui fait la principale valeur de mon caractère, ne me permettrait pas, je le sens, une telle dissimulation habituelle, si je n'avais pas d'abord obtenu de vous le gage irrévocable que je vous demande à genoux. Quand j'aurai acquis ainsi une vraie sécurité sur le fond de mon existence, vous verrez qu'il me deviendra facile d'en modifier les formes en raison des diverses convenances que je dois respecter ; je le ferai même sans aucun calcul, en cédant avec joie à la satisfaction de donner par là à la chère compagne de toute ma vie un témoignage accessoire de respectueuse affection. Mais, sans cette unique garantie décisive de l'indissolubilité de notre union, je sens que mon cœur serait, au contraire, toujours placé, chez vos parents, dans une fausse position, bientôt incompatible avec mon irrésistible spontanéité. Écartez donc le seul obstacle qui puisse contenir ma tendance naturelle à chérir sincèrement tout ce qui vous est cher.

Pesez bien, ma Clotilde, ces diverses indications sur le nœud principal de notre situation exceptionnelle, et songez qu'il y va de tout notre avenir. Loin de redouter les plus graves conséquences que puisse naturellement amener la concession que je sollicite, vous m'avez loyalement avoué que la maternité fut toujours votre rêve chéri, et vous me jugez digne d'y être associé. Vous ne pourriez donc me refuser aujourd'hui que par suite d'une insuffisante confiance dans mes résolutions. J'attends, ma bien-aimée, avec une anxiété maladive, la réponse favorable que vous devez à celui qui déjà se regarde irrévocablement comme

Votre époux dévoué,

A^TE COMTE.

Malgré mon extrême agitation, j'ai fait hier l'effort de ne pas manquer le dîner mensuel de M. de Blainville. Après avoir péniblement attendu la fin d'un repas où j'avais à peine figuré, j'ai été forcé de rentrer immédiatement.

Une nuit presque sans sommeil m'oblige aujourd'hui à rester au lit, par prudence, jusqu'au dîner. Pour ne négliger aucun des palliatifs qui sont à ma disposition, j'irai seulement au bain à quatre heures. Mais je ne sens que trop que vous seule pouvez réellement me rendre le calme.

QUARANTE-SIXIÈME LETTRE

Lundi matin 8 Septembre 1845.

Je veux vous écrire tout de suite ; pardonnez-moi mes imprudences. Hélas ! je me sens encore impuissante pour ce qui dépasse les limites de l'affection. Personne ne vous appréciera mieux que je ne fais ; et ce que vous ne m'inspirez pas, aucun homme ne me l'inspire : mais le passé me fait encore mal, et j'ai eu tort de vouloir le braver. Soyez généreux à tous égards, comme

vous l'êtes à certains. Laissez-moi le temps et le travail ; nous nous exposerions à des regrets cruels maintenant.

Je compte beaucoup sur votre équitable raison. Moi j'ai fait essai de mes forces ; pardonnez-le-moi, en faveur de la volonté. Je suis pénétrée de reconnaissance pour vos généreuses vues, et pour les bontés que je vous dois ; ne parlons jamais argent : ce mot-là fait trop de mal.

Adieu. Si vous me comprenez réellement, vous ne m'en voudrez pas. S'il en était autrement, je désespérerais de me faire entendre.

Adieu, mon très digne ami. Les miens sont plus touchés que vous ne le pensez de votre mérite. Si mon père n'arrive pas ce soir, on se propose de vous aller voir en famille.

A vous de cœur

CLOTILDE.

QUARANTE-SEPTIÈME LETTRE

Lundi soir 8 Septembre 1845.

Je reçois votre lettre ; et, quoique celle que je viens de jeter à la poste pour vous doive vous répondre, je veux le faire ici d'une manière plus particulière.

Je suis incapable de me donner sans amour, je l'ai senti hier. Je me ferais horreur en passant une espèce de traité sur moi-même. J'attendrai donc, comme telle était mon intention, que mon cœur soit tout à fait calme et libre. D'ici là, je vous offre l'affection dont vous paraissiez heureux avant mon imprudente démarche. Je vous verrai chez mes parents, si vous voulez et pouvez continuer à venir. Dans le cas contraire, je rentrerai dans mon isolement.

Moi aussi, me voilà malade. N'abusez donc pas du pouvoir que j'ai eu l'intention de vous donner. Si vous vous étiez conduit différemment que vous ne l'avez fait, je vous mépriserais peut-être. Au lieu de cela, je vous estime et vous aime. Vous avez eu le seul

tort de me pousser à l'action que je viens de commettre. Soyons de nouveau libres. Dans six mois je m'interrogerai ; et, si nous nous convenons, il sera temps de nous engager. D'ici là, je veux travailler. Je vous l'ai dit, j'ai recouvré à grand'peine la santé, il est temps que je commence à l'utiliser ; cela importe à toute ma vie.

Je suis plus frustrée que vous dans cette circonstance ; ne m'en veuillez donc pas. Exercez votre noble intelligence sur vous-même, et n'essayez pas de m'amener de nouveau à des actions regrettables.

Je suis de vos obligées la plus reconnaissante et
la plus affectionnée,

CLOTILDE.

QUARANTE-HUITIÈME LETTRE

Mardi 9 Septembre matin 1845 (4 h.).

Je me suis péniblement efforcé, ma Clotilde, de laisser passer la nuit sur vos deux dernières lettres avant d'y répondre. Quoique très touché de votre affectueux empressement, j'aurais eu lieu sans doute de me féliciter que vous vous fussiez imposé la même maturité. Vous eussiez ainsi senti l'inconséquence évidente d'une telle réponse. Quoi ! vous me faites spontanément Vendredi la promesse imprévue d'un bonheur prochain, vous la confirmez Samedi, vous l'éludez Dimanche, et vous la retirez Lundi ! N'est-ce pas abuser un peu du privilège féminin ?

Votre double réponse n'est que trop claire ; et, quoiqu'elle me chagrine beaucoup, je ne vous en veux nullement. Outre le témoignage continu de votre précieuse affection, j'y trouve de nouveaux motifs d'admirer, même à mes dépens, cette loyauté et cette pureté parfaites qui ont tant contribué à déterminer mon adoration. Soyez donc en plein repos sur cette impression générale. Mais ne

croyez pas pour cela que je renonce totalement à la demande que je vous soumis hier, et dont je crains que, dans la précipitation de votre réponse, vous ayez trop peu compris le double motif principal. Je dois surtout considérer comme trop peu réfléchie la seconde lettre, où, rétrogradant fort au delà de la crise actuelle, loin de devenir ma véritable épouse, vous cesseriez réellement d'être une simple amie, si j'acceptais entièrement quelques froides expressions qui ne peuvent rendre vos vrais sentiments.

Ce n'est point à titre de satisfaction personnelle que j'ai réclamé un gage sacré : c'est surtout comme garantie et comme moyen.

Sous le premier aspect, en l'ajournant aujourd'hui, vous m'y faites tenir davantage en me manifestant la nécessité de dissiper, par un acte irrévocable, vos funestes hésitations. Vous confirmez ainsi mes justes craintes d'hier par l'impossibilité de vous engager sérieusement à moi sans cette indispensable concession. Des déclarations comme celles de votre divine lettre de Vendredi ne se révoquent pas à volonté. Mais la seule tentative de les retirer constate ce besoin d'irrévocabilité évidente qui s'attache plus ou moins à toutes les relations humaines. Votre double lettre d'hier confirme d'ailleurs ce que votre loyauté éprouvée me garantissait d'avance par l'état présent de votre cœur. Il est libre aujourd'hui ; seulement je ne m'y trouve qu'à titre d'ami, mais sans aucun rival effectif ; vous ne m'opposez qu'un vestige du passé. En me contentant de cette modeste part actuelle, je n'y saurais reconnaître la nécessité de repousser, ni même de tout à fait ajourner, une concession que je ne vous demande pas comme essentiellement douce pouvu qu'elle ne vous répugne pas, mais comme fondée sur les plus graves motifs pour tous deux. Soyez assurée qu'elle achèvera de rendre le repos à votre cœur, et peut-être aussi, permettez-moi cette insinuation scientifique, la santé à votre corps.

A titre de moyen, vous n'avez point assez senti, ou j'ai trop peu expliqué, combien elle importe pour m'inspirer, envers vos parents, sans altérer ma spontanéité, une conduite pleinement conforme à des convenances que je veux respecter autant que vous. Vous ignorez à quel point le sentiment habituel de la satisfaction intérieure peut donner de l'essor à mon esprit et de l'élan à mon

caractère, jusqu'ici trop contenu, au détriment des vôtres, par mon exclusive préoccupation de votre adorable nature. Envers ceux pour lesquels j'éprouve ce haut degré d'estime et de confiance qui détermine un véritable abandon, je puis presque devenir ce qu'on appelle un homme aimable, en donnant, sans aucune pédanterie, une libre carrière à mes diverses inspirations. Mais la condition permanente du contentement intérieur est alors indispensable à ma franchise. C'est surtout ainsi que, par la douce concession que je persiste à réclamer, votre juste désir sur mes manières habituelles envers vos parents se trouverait bientôt contraire aux qualités mêmes que vous me reconnaissez.

Soit comme gage, soit comme moyen, cette concession devient donc nécessaire. Ma bonne foi est telle, à cet égard, que, malgré le prix personnel de cette ineffable satisfaction, je suis tout disposé, par délicatesse pour vous, à retirer aussitôt ma juste demande si vous pouvez assez remplir, d'une autre manière quelconque, cette double condition.

Quant à votre insinuation de Dimanche sur l'héroïsme de conduite qui convient aux êtres supérieurs, j'en suis fort touché ici. Je ne me targue jamais, ni dans mes écrits, ni dans mes paroles, de planer au-dessus des sentiments généraux et des penchants essentiels de l'humanité. Laissons ces mystiques prétentions à la théologie et à la métaphysique. En tant que fondateur du positivisme systématique, je m'honorerai toujours de penser comme l'indiquait l'aimable Térence par ce vers admirable, le plus merveilleux peut-être que nous ait légué l'antiquité, comme le mieux contraire à son féroce génie : *je suis homme et rien d'humain ne me semble étranger*. Ne me parlez donc plus de sacrifier mon bonheur à ma gloire, que j'ai coutume de mieux placer. Les êtres supérieurs ne doivent pas différer du vulgaire par les besoins fondamentaux, mais seulement par la façon d'y satisfaire. En invoquant mal à propos ma générosité, voudriez-vous donc me faire regretter d'avoir été trop généreux avant-hier ; car votre loyauté vous dispose à confesser que, si j'eusse alors insisté davantage, vous cédiez sans répugnance. Mais, quoi qu'il arrive, je ne regretterai jamais d'attendre de la libre affection ce que pouvait trop tôt lui procurer une douce obsession.

Je crois, ma Clotilde, avoir assez examiné tous les obstacles que votre sollicitude irréfléchie oppose maintenant à votre promesse spontanée. Cette incomparable concession serait, à mes yeux, insuffisante, si votre volonté n'y restait pleinement libre : voilà pourquoi j'ai tant insisté sur de graves considérations que de vains scrupules vous font aujourd'hui mal apprécier, quoique vous en eussiez d'abord senti mieux le poids naturel.

Si vous insistez davantage dans cette cruelle opposition, vous me ferez craindre, comme je le disais hier, que votre refus ne provînt surtout d'une insuffisante confiance. Car, en ce cas, je ne pourrais vraiment l'attribuer qu'à une injurieuse suspicion sur la vulgaire tendance de cette concession sacrée à diminuer l'attachement effectif. Je pense toutefois que vous me connaissez assez pour m'épargner un tel soupçon. Rien, au contraire, n'a sur moi autant d'empire que la confiance à laquelle je n'ai jamais su résister : la seule faute capitale de ma vie privée fut surtout déterminée par le besoin de reconnaître, à tout prix, une confiance qui pourtant n'était au fond qu'apparente.

D'après ces divers motifs, je dois encore compter sur la mûre révision à laquelle je vous propose de soumettre votre rétractation précipitée. J'ai tant de confiance en votre loyale affection, que je m'en rapporte entièrement à votre décision finale, pourvu qu'elle soit assez réfléchie. Dussiez-vous alors ne plus vouloir immédiatement devenir ma véritable épouse, je me sens incapable de ne pas continuer à vous chérir, même au titre primitif, nécessairement inaltérable, de simple amie. Faites-moi donc la part de votre cœur qui se trouvera dignement compatible avec l'ensemble de vos sentiments actuels : quelque modeste qu'elle puisse encore rester, je tiens trop à vous pour ne pas l'accepter avec reconnaissance, puisque vous n'interdirez plus l'espérance. Loin de troubler le développement normal de votre noble nature intellectuelle et morale, le degré d'intimité que je persiste à solliciter respectueusement est lui-même très propre à faciliter votre essor, soit en dirigeant mieux mon influence spontanée, soit surtout en donnant à toute votre existence un but plus net et un caractère plus ferme. Mais quelque puissants que soient tous ces nouveaux motifs, ils n'ont, comme le précédent, de poids essentiel qu'autant que votre

décision actuelle demeure pleinement volontaire. L'ensemble de cette longue lettre n'est donc destiné qu'à vous mieux garantir contre la précipitation, qui peut ici devenir encore plus nuisible dans le refus que dans l'acquiescement.

Le titre que vous m'avez d'abord donné librement lieu de prendre ne comporte pas une aussi brusque révocation. Je ne crois donc pas devoir encore cesser, malgré ces premières fluctuations, de me regarder déjà, jusqu'à votre libre appréciation finale, comme

Votre époux de cœur,

A^TE COMTE.

P. S.— J'insisterai peu sur l'évidente injustice de votre inexplicable retrait des libres entrevues personnelles, fort étrangères à la crise actuelle, puisque vous me les avez, en principe et en fait, spontanément accordées depuis deux mois, pourvu qu'elles s'accomplissent chez moi et non chez vous, ce dont j'ai bientôt reconnu la convenance.

Ce serait, j'ose le dire, mal récompenser ma noble conduite d'avant-hier que de fuir le salon qui en fut le théâtre, et qui, désormais se trouve, malgré vous, profondément empreint partout de votre image.

Au lieu de récriminer vainement contre cette injurieuse révocation que vous avez déjà reprochée peut-être à la précipitation de votre seconde lettre, je dois vous indiquer un projet que j'ai formé là-dessus, et qui, en lui-même, s'applique également à toutes vos décisions actuelles.

Vous m'avez témoigné un sérieux désir d'apprendre l'histoire, dont vous sentirez de plus en plus l'importance pour votre belle carrière littéraire. Or, je puis certes vous seconder beaucoup, soit en dirigeant vos lectures, soit en coordonnant leurs résultats, par une saine conception de l'ensemble du passé. C'est là un précieux guide que, seul au monde je puis, j'ose le dire, vous fournir aujourd'hui, comme le sait votre frère. Outre les causeries naturelles sur vos propres travaux, vos visites périodiques pourraient ainsi prendre désormais un but précis et un caractère régulier, que nul n'oserait taxer d'affectueux prétexte. Depuis plus de quinze

ans, on m'a quelquefois demandé, même pour des dames, cette nouvelle sorte de leçons d'histoire, sans qu'un tel projet se soit encore exécuté, faute surtout de la persévérance des élèves. Il me serait doux que l'accomplissement vous en appartînt. Par là, vous commenceriez à sentir, comme moi, une heureuse concordance entre la vie privée et la vie publique, dont l'intime conflit trouble jusqu'ici votre noble existence. Vous voyez, ma chère Clotilde, que je termine avec de hautes pensées de conciliation une explication nécessaire où mes meilleures affections se trouvent profondément atteintes. N'est-ce pas rendre, suivant ma nature, le bien pour le mal ?

QUARANTE-NEUVIÈME LETTRE

Mardi 9 Septembre 1845.

Vous avez tort de dire que vous me rendez le bien pour le mal : celui que je vous ai fait a pris sa source dans un motif généreux ; je ne l'en déplore pas moins. Mais, malgré mon tort et l'excellence de votre cœur et de vos procédés, je dois vous déclarer mes sentiments actuels. Si vous me contraigniez, par quelque moyen que ce soit, à vous céder sur le point en question, je ne vous reverrais plus de ma vie. Vous ne savez pas à quel degré d'exaspération me pousserait une violence de ce genre ; une femme qui a vécu dans la continence pendant longtemps ne peut se donner qu'avec enthousiasme ou la résolution de devenir mère. Je connais le mariage, et je me connais mieux que le premier savant du monde. N'opposez donc plus la moindre observation à mes sentiments ; elles ne me feraient pas changer, et elles me rendraient profondément malheureuse.

Je vous supplie de ne pas rappeler vos droits et vos sacrifices de Dimanche : l'un et l'autre sont illusoires. On n'agit pas avec une femme de trente ans comme avec une petite fille. J'ai eu tort, je l'avoue, je le sens, j'en souffre ; mais j'en souffre trop pour que vous me le rappeliez. Ayez de l'empire sur vous-même, usez de vos pouvoirs d'homme, et ne vous imposez pas une continence que

vous considérez comme nuisible. Laissez-moi espérer que plus un mot de ces choses ne sera prononcé entre nous de longtemps.

Là où je n'ai point de passion, j'ai au moins de la raison ; et ce que je vous dis ici est réfléchi. Je ne vous rappellerai pas que je ne voyais en vous que le père d'un enfant, et non un amant. Notre conversation de Dimanche a changé mes vues actuelles à ce sujet : rien ne me fera revenir de mon nouveau plan. Je vous le demande donc de nouveau avec énergie et affection, plus un mot.

Soignez-vous, et prenez les moyens les meilleurs pour votre santé. Qui vous parle d'édifier la nature humaine en nature séraphique ? Est-ce que je suis jamais tombée dans le ridicule des spiritualistes ? Je crois à la nature plus que personne, car personne n'est autant sous son influence que moi ; et, sans que cela paraisse, c'est elle que je ménage et que j'encense dans toute ma conduite habituelle.

Voyons, mon cher ami, relevez-vous, et ayez votre part de raison ; il m'en faut bien, à moi femme.

Ceci est une réponse ; vous n'en devez donc pas faire. Je vous souhaite la santé du plus profond de mon cœur. Je n'accepte pas pour maintenant vos conseils et vos leçons, parce qu'en compliquant mes occupations je me ferais mal ou je n'aboutirais à rien.

Venez le Lundi et le Vendredi chez nous, je me charge de vous y bien recevoir.

Adieu, mon très cher ami ; si vous avez de l'affection pour moi, vous vous conduirez comme je le désire,

CLOTILDE.

CINQUANTIÈME LETTRE

Mercredi matin 19 Septembre 1845 (9 h.).

Suivant votre décision finale, que j'avais hier acceptée d'avance, efforçons-nous donc, ma chère amie, d'oublier, comme un rêve orageux, la crise avortée d'où nous sortons, pour reprendre paisiblement l'heureux cours de nos relations cordiales. Quand vous aurez mieux compris la longue lettre à laquelle vous avez, je crois, trop tôt répondu, vous reconnaîtrez que, loin d'y céder à aucune impulsion passionnée, j'y établissais, par les plus solides raisons propres à notre situation, la sagesse réelle de votre inspiration imprévue, où je me trouve d'ailleurs étranger à toute provocation, directe ou indirecte, selon le témoignage de toutes mes lettres antérieures. Vous m'avez inspiré, il est vrai, la seule passion profonde que j'aie jamais ressentie ; et je sens trop qu'elle ne peut cesser qu'avec ma vie : mais elle est, j'ose le dire, aussi pure qu'énergique. Depuis la Sainte-Clotilde, vrai début de nos relations suivies, aucune pensée charnelle n'avait jusqu'alors, ni en votre présence, ni même en votre absence, jamais troublé mon intime adoration. L'ensemble de ma correspondance et de ma conduite tient certes beaucoup plus du don Quichotte que du don Juan. Malgré cette secousse involontaire, je reviens donc sans effort à mes chères habitudes de noble tendresse chevaleresque, en laissant toujours à votre affectueuse sagesse le gouvernement général de nos relations quelconques. Bientôt, j'espère, le dernier orage ne nous laissera plus d'autre souvenir permanent que celui d'une mémorable confirmation mutuelle de la sincérité de votre affection et de la plénitude de mon dévouement.

Au milieu de ces douces impressions, il m'en coûte beaucoup, Clotilde, de devoir vous exprimer, quoique je ne puisse m'en taire, combien m'a affligé l'injurieux soupçon qui commence votre lettre. De toutes les actions odieuses, la plus antipathique à l'ensemble de mon caractère c'est, assurément, de forcer une femme, par

crainte ou par fraude, à une brutale satisfaction : je me glorifie d'être du très petit nombre de ces hommes qui, même dans leur plus grande fougue juvénile, n'ont jamais mérité, envers personne, le moindre reproche de ce genre. Comment avez-vous donc pu, un seul instant, me croire capable d'abuser aussi indignement, à votre égard, d'aucun incident quelconque ? Était-ce donc de ma Clotilde que devait me venir l'unique accusation semblable que j'aie jamais reçue ! Mais je présume bien que déjà vous l'aviez spontanément rétractée, d'esprit et de cœur, aussitôt après l'avoir imprudemment émise.

Je désire beaucoup pouvoir reprendre après-demain la précieuse coutume de ma double visite hebdomadaire chez vos dignes parents. Ce que vous m'avez appris de leur manière trop vulgaire d'envisager notre liaison diminue sans doute un peu mon opinion trop favorable de l'élévation de leurs idées et de la générosité de leurs sentiments, mais en augmentant beaucoup ma reconnaissance pour l'ensemble de leur conduite envers moi, cette patience soutenue ne pouvant provenir que d'une profonde appréciation personnelle. Quelle que soit ma sincérité habituelle, j'aurais très modifié déjà mes dehors envers vous devant eux, si vous m'aviez informé plus tôt que je leur attribuais à tort une disposition pleinement libérale, comme celle que vous et moi éprouverions certainement en pareil cas. Vous verrez désormais, j'espère, que, sans jamais mentir, je sais ménager dignement les susceptibilités même que je n'approuve pas, quand leur source est aussi légitime. Ma *Sainte-Clotilde* aurait dû vous prouver déjà que, lorsqu'il le faut, je puis noblement contenir toute inopportune manifestation de mes plus chers sentiments.

Absorbé dix jours par la vie privée, je tâcherai demain de reprendre ma vie publiqne ; déjà je recommence à sentir, selon mon heureuse habitude, leur concordance fondamentale. En faisant inopinément poindre à mes yeux la possibilité ultérieure de quelque vraie félicité domestique, la dernière crise m'excitera finalement à mériter davantage, et même à mieux préparer, ce grand résultat de notre pure affection, par un essor plus complet de toutes les facultés qui peuvent honorer ou consolider

une position sociale qui devra peut-être affecter directement ma Clotilde.

Adieu, chère et noble amie ; à Vendredi, j'espère.

A vous de cœur pour toujours,

A^TE COMTE.

CINQUANTE-UNIÈME LETTRE

Samedi soir 13 Septembre 1845.

Je sens combien je vous aime de cœur en vous voyant souffrir. Ne m'en veuillez donc pas, mon digne ami : je vous fais la part la plus belle qu'on puisse faire à un homme ; le reste ne dépend pas de moi.

Soignez-vous par tous moyens. Quoique la vie me semble une chose plus redoutable que belle, je m'y cramponne de mon côté ; et je m'exerce à la mettre le plus possible en relief. Les efforts deviennent peut-être un besoin quand on en a contracté l'habitude.

Je n'ai que le temps de vous dire ce bonjour.

A vous d'affection,

CLOTILDE.

CINQUANTE-DEUXIÈME LETTRE

Dimanche matin 14 Septembre 1845 (2 h.).

Votre affectueux *bonjour* est venu inopinément compenser hier soir une journée d'agitation mélancolique, mêlée d'un profond abattement, que j'avais dû passer tout entière dans mon lit, sauf le temps du bain et des repas. Que de bien peuvent faire quelques

lignes ! Je me croyais hier presque abandonné à mon isolement, non par suite d'aucune désaffection, mais, d'après une soumission exagérée, à une ombrageuse tyrannie. La surveillance continue dont nous sommes désormais entourés me faisait craindre que les récentes gracieusetés de votre mère envers moi ne résultassent d'une sorte de transaction, où, en échange de mon accueil périodique, vous auriez tacitement renoncé à m'écrire et à me visiter. Ce cher billet me rassure contre le premier sacrifice ; puissé-je l'être bientôt contre le second !

Quand je serais susceptible de rancune, même envers vous, vous n'auriez pas aujourd'hui besoin, ma chère amie, de me recommander l'indulgence. Hélas ! de quoi t'en voudrais je, ma divine Clotilde ? Serait-ce donc d'avoir tenté de me rendre heureux, ou bien de ne pas l'avoir pu ? En revenant sur toute cette crise, je n'y trouve à déplorer que notre fatale situation ; mais je suis toujours conduit ainsi à vous adorer de plus en plus. La similitude fondamentale de nos deux sorts va maintenant s'accroître par une immédiate communauté de malheur. Bien loin de me plaindre de vous, je sens augmenter ma confiance en votre pure affection. Si on nous eût laissés seuls un instant, je comptais avant-hier vous dire, à ce sujet, que, d'après mes dernières réflexions, je suis enfin décidé par conviction, comme je l'étais d'abord par déférence, à suivre scrupuleusement votre direction en tout ce qui concerne notre liaison.

De tout ce qu'un tel orage a offert de pénible à mon cœur, il ne reste qu'un seul incident auquel je puisse difficilement appliquer mon heureuse faculté d'oublier : c'est quand vous m'avez (Mardi) supposé un instant capable d'une brutale noirceur, sans rien répondre (Mercredi) à ma plainte dépourvue d'amertume. Quoique je m'efforce d'excuser ce tort par l'exaspération inhérente à la situation, je suis trop sincère pour vous laisser croire que j'y sois déjà assez parvenu.

Soyez sans inquiétude, chère amie, sinon sur ma santé, du moins sur ma sollicitude à cet égard. Dans un accès d'alarme, j'avais hier mandé mon médecin, qui n'était pas chez lui : mais, par une plus mûre appréciation, je l'ai, deux heures après, contremandé à temps, et je m'en félicite. Je suis certain de ne rien

négliger de ce qui est raisonnable. Blainville, avec qui je causais Dimanche de mon état, m'a déclaré que je faisais tout ce qu'il fallait réellement. La saine théorie des corps vivants m'a depuis longtemps appris l'art difficile et important d'invoquer à propos la médecine : mais je n'y mets aucune vaine gloriole, et je saurai bien recourir à mon docteur quand il pourra vraiment intervenir avec avantage, c'est-à-dire si la fièvre survient ou si les digestions se troublent ; jusque-là, son office serait plus nuisible qu'utile, et il a trop de mérite pour ne pas le sentir.

Je me félicite beaucoup, ma digne amie, que vous puissiez réellement travailler avec suite : c'est, dans notre cas, le meilleur remède, quand on peut l'appliquer. Ma propre situation est loin jusqu'ici de le comporter assez, soit parce que je suis plus profondément atteint, soit à cause que mes travaux s'y prêtent moins que les vôtres. L'effort prématuré d'avant-hier a sans doute contribué beaucoup à ma prostration d'hier. Après l'intéressante *ouverture* dont je vous ai remercié le 26 Août, me voilà, pour tout le reste de ce premier volume, condamné à la plus sèche partie de mon nouvel ouvrage, la portion purement logique, la seule où mes affections ne puissent réellement aider mes pensées, suivant mon heureuse théorie générale, ici sujette à une douloureuse exception, comme toutes les vraies théories. Si j'avais à composer mon second volume, le cas serait très différent. C'est au point que j'ai quelquefois songé à commencer par lui, en ajournant le tome premier. Mais, quoique cet ouvrage comportât réellement, à l'insu du public, une telle transposition d'efforts, mes habitudes enracinées de régularité systématique s'y opposent trop. En m'astreignant donc à l'ordre naturel, ma composition souffre aujourd'hui de mon état moral ; mes sentiments n'y peuvent servir qu'indirectement, ou d'après l'élasticité générale qui résulterait du bonheur, ou en donnant plus de prix à mes succès quelconques. Je vais encore tenter pendant quelques jours de poursuivre sérieusement : mais, si mon cœur continue à m'entraver, je saurai patiemment suspendre jusqu'à une meilleure disposition cérébrale. Ce temps perdu sera, sans doute, un grave inconvénient, mais du moins réparable ; ce serait tout autrement si ma santé se perdait. Or, pour prévenir ce malheur extrême, mon grand art consiste sur-

tout à éviter que le devant et le derrière du cerveau soient à la fois surexcités. Presque insensible aux revers de fortune, et même aux blessures d'amour-propre, je me sens très faible contre toutes les peines du cœur.

Mon *bonjour*, chère amie, est, comme de coutume, plus long que le vôtre. Outre qu'il me faut, en général, une plus pleine expansion, j'y trouve aujourd'hui à utiliser doucement une partie de mon insomnie. Tant que vous croirez, dans l'intérêt sacré de vos précieux liens de famille, devoir suspendre vos chères visites, je vous supplie de multiplier, le plus que vous pourrez, ces affectueux souvenirs, qui, d'abord en eux-mêmes, puis par leurs réponses, me soulagent beaucoup mieux que tous les calmants de la vraie médecine nerveuse. Adieu donc, et merci, ma Clotilde ; à demain soir, quoique surveillés : espérons un meilleur avenir. Comptez toujours sur l'entier dévouement de

Votre tendre ami,

A^TE COMTE.

CINQUANTE-TROISIÈME LETTRE

Dimanche soir 14 Septembre 1845.

Je ne demanderai jamais mieux que de vous faire plaisir, et de vous témoigner l'attachement que vous m'avez inspiré. Quelles que soient mes perturbations morales, j'espère conserver toujours la faculté d'apprécier le bien dans les autres ; et, à ce titre, je vous fais large part dans mon cœur.

Je regretterais cependant d'avoir manqué à la justice, et de vous avoir inspiré un peu d'amertume contre les miens, en n'attribuant pas assez à sa vraie cause ma conduite actuelle. Si je ressentais de l'amour pour vous aujourd'hui, il est probable que je saurais le concilier avec ma tendresse pour les miens, ou déterminer chez eux des sentiments plus libéraux que ceux qu'ils ont eu jusqu'alors

à cet égard. Cessez donc de les accuser. Le mal est en moi. Mais il y est pour moi comme pour vous ; et je vous le dis vaillamment, parce que la vérité ne blesse jamais un cœur élevé. Mes malheurs non plus que moi n'ont eu rien de vulgaire, et il est vraiment impossible de les juger sans les connaître.

J'ai aimé de toute ma puissance un être dont j'étais digne, et qui m'a également aimée. Il vivait seul, et paraissait n'avoir d'autres liens que ceux de sa famille. Des circonstances nous rapprochèrent, et nous rendirent bientôt également nécessaires l'un à l'autre. Il paraissait prendre un intérêt très tendre à mon sort, et me conseillait souvent de contracter des liens pour lesquels je lui semblais si bien faite. Il ajoutait qu'il serait éternellement mon ami, et que je le trouverais toujours disposé à me le prouver. Ses actions étaient en parfaite harmonie avec ses paroles, et je n'ai pas rencontré un homme plus pur et plus élevé de sentiments que lui. Pourtant je ne pouvais comprendre sa conduite à mon égard ; et le jour qu'il me l'expliqua, je crus, à plusieurs reprises, que j'allais cesser de vivre, tant la douleur me causa d'angoisses terribles. Lui aussi avait des liens ; et de plus il avait des devoirs. Nous nous étions assez appréciés réciproquement pour comprendre toute l'étendue de notre malheur. Nous essayâmes de le braver en nous aimant ardemment de cœur. Mais cette épreuve était au-dessus de mes forces, et elle me plongea dans l'état où j'ai passé l'année dernière ; et il m'a fallu renoncer même au bonheur le plus pur et le plus vif que j'aie goûté dans ma vie.

Voilà l'état dont je sors ; et, pendant cette cruelle période, le vice, le crime, le désespoir se sont présentés souvent en idée devant moi. J'ai compris mieux que personne la faiblesse de notre nature quand elle n'est pas dirigée vers un but élevé et inaccessible aux passions. Vous retrouverez cet épisode dans mon écrit actuel ; il est un funeste exemple du mal que peut *le désordre, même le plus légitimé et le plus honorable dans ses causes.*

Je me suis usée dans une lutte stérile ; j'ai dépensé mon dévouement en pure perte : et me voilà à l'état de débris sans avoir même vécu.

Adieu, mon cher ami. Il me reste au moins des sources d'ensei-

gnement pour les autres : c'est encore un intérêt réel dans ma vie. Je veux l'exploiter.

Soignez-vous bien, et comptez sur tout ce que j'ai de bon et d'affectueux dans le cœur,

CLOTILDE.

CINQUANTE-QUATRIÈME LETTRE

Mardi matin 16 Septembre 1845 (10 h.).

Divers incidents m'ont empêché de répondre plus tôt à la touchante lettre que j'ai reçue hier matin. En complétant et précisant vos douloureuses confidences de Juin, elle achève de me dévoiler votre admirable nature morale. A chaque nouvelle appréciation, je suis ainsi toujours conduit, ma Clotilde, à t'adorer davantage. L'auguste décoration du malheur devient par là inséparable de votre noble image, et caractérise mieux l'ensemble de mes devoirs envers toi. Ils peuvent se résumer désormais dans l'obligation sacrée de vous faire, s'il est possible, oublier ce triste passé. Si j'y parvenais un jour, ce serait là pour moi le comble du bonheur intime. Je sens combien cela m'est difficile ; mais je ne saurais proposer un plus noble but à mon ambition privée. Dussé-je n'y jamais atteindre, sa constante poursuite deviendra, j'espère, une source de félicité, et même d'amélioration, pour tous deux.

En ce qui me concerne, je vous remercie de l'effet durable propre à cette précieuse communication. Une secousse involontaire me rendait indispensable une certaine purification passagère. Déjà, j'ose le dire, ma délicatesse d'abord, puis ma raison, l'avaient spontanément presque accomplie : mais votre salutaire révélation devait l'achever, et surtout la consolider. Je sens aujourd'hui combien vos nobles répugnances personnelles nous ont servi tous deux, en nous empêchant de succomber à la dernière crise, qui, au lieu de tendres souvenirs d'estime mutuelle, nous aurait laissé finalement, comme vous l'avez si bien jugé, de longs regrets. Quoique mon

sexe ne puisse prétendre à l'exquise délicatesse dont le vôtre est susceptible, je vous assure pourtant, Clotilde, que, si j'eusse connu à temps ce que vous m'avez appris hier, je vous aurais épargné, la semaine dernière, d'indiscrètes sollicitations, dont vous n'avez donc plus à craindre le retour, même en reprenant nos libres entrevues amicales.

Tant que l'état de votre propre cœur nous interdira la plus complète intimité, et c'est vous seule qui en jugerez, quand même j'en gémirais en silence, je ne vous en importunerais jamais. Cette situation finale, dût-elle rester toujours impossible, je vous dois déjà un inestimable bienfait, par cette noble amitié, maintenant acquise, et que je m'efforcerai de mériter de plus en plus. Après avoir goûté trois ans un indispensable repos intérieur, je vous ai dû une source inespérée de bonheur pur et durable : je saurai, j'espère, malgré la tendance constante de notre nature, contenir toujours cette douce ambition entre les limites que vous m'imposerez. J'aimerais à rapporter à toi, ma Clotilde, tout mon progrès privé, en vertu comme en bonheur.

Quelle digne résolution finale vous inspire l'ensemble de vos malheurs ! Oui, ma sainte amie, consacrer votre vie publique à répandre convenablement les graves enseignements intimes résultés de votre vie privée, c'est là une admirable pensée. Je suis fier d'être apprécié de celle qui a su se donner spontanément une telle mission, au milieu de notre profonde anarchie morale. Une semblable intimité, loin d'altérer jamais mon propre caractère public, ne peut, comme je l'avais aussitôt pressenti, que l'anoblir davantage. C'est à moi, Clotilde, à me demander en tremblant si je serai toujours complètement digne de toi. En présence de votre grand but, j'espère que, suivant votre heureux mot de Samedi, vous allez vous cramponner de plus en plus à la vie. Permettez-moi aussi de penser que le besoin de vivre sera accessoirement fortifié chez vous par la conviction croissante d'être devenue, sous une forme quelconque, vraiment indispensable à celui dont l'existence n'est pas sans quelque prix pour le service continu de la grande évolution humaine.

En poursuivant votre noble projet, vous utiliserez heureusement les privilèges inhérents à vos propres travaux, qui comportent, au

plus haut degré, l'application totale et directe de votre douloureuse initiation personnelle. Tous deux nous traitons, quoique sous des faces très différentes, le même sujet fondamental, la nature et l'existence humaines ; mais vous vous y bornez à la vie privée, réduite même à son centre moral, indépendamment de toute influence spéculative ou active ; moi je dois surtout embrasser l'ensemble de la vie collective de l'Humanité. Vous pouvez donc vous contenter d'une contemplation intérieure, et vous n'avez, ainsi que vous le dites si bien, qu'à mettre en relief votre propre vie. Quant à moi, c'est surtout au dehors que je dois regarder, dans toute la suite des temps et des lieux, en écartant, au contraire, mes impressions personnelles, sinon comme source d'initiation et de stimulation. Voilà pourquoi, outre que la dernière crise m'a dû ébranler plus profondément que vous, la même situation qui vous pousse spécialement au travail m'en détourne momentanément.

Malgré cette diversité naturelle, j'espère aussi, ma très chère amie, que, sans aucune puérile ou dangereuse obstination, je ne tarderai pas à reprendre mon élaboration avec ma santé, parce que, depuis ce coup salutaire d'hier, mon existence morale tend à recouvrer pleinement son heureux équilibre du mois dernier, embelli même par une lueur d'espoir d'un avenir auquel je n'osais rêver. Adieu, et merci.

A vous tout mon cœur pour toujours,

A^TE COMTE.

Je reconnais que j'avais été d'abord un peu injuste envers les vôtres, qui sont vraiment dignes de vous. Hier soir vous avez vu que je m'efforçais sincèrement de réparer ce tort passager, et vous le sentirez, j'espère, de plus en plus. En général, ma Clotilde, que votre douce amitié tende toujours à rectifier mes divers défauts, par une discipline dont ma fierté ne souffrira jamais : je veux aussi vous devoir cela, et j'aurai toujours du plaisir à l'avouer.

CINQUANTE-CINQUIÈME LETTRE

Mardi matin 17 Septembre 1845 (6 h.).

Je crains, chère et digne amie, de vous avoir un peu affligée, ou du moins inquiétée, en me laissant hier entraîner, une ou deux fois, à introduire envers vous la formule d'appellation que l'usage réserve à la plus complète intimité. Cette douce dénomination peut cependant concilier, suivant ma sincère intention, la parfaite pureté des sentiments avec leur énergie mieux caractérisée. Mais, quoique chacun de nous constitue déjà pour l'autre sa plus intime liaison actuelle, le tutoiement est peut-être trop contraire à l'état présent de votre propre cœur.

Aussi éprouvé-je le besoin spécial de vous témoigner, à ce sujet, mes regrets spontanés, et de vous rassurer sur l'avenir, avant que d'avoir pu constater, même par le silence, votre impression effective. Je serais désolé surtout de vous faire soupçonner un instant que la dernière crise m'ait rendu moins respectueux, quand elle m'a conduit, au contraire, à admirer davantage l'ensemble de votre noble nature.

Adieu, ma Clotilde, et pardon : à après-demain soir.

A vous toujours,

A^TE COMTE.

Quoique mon sommeil soit encore très insuffisant, je me sens plus fort et moins agité.

CINQUANTE-SIXIÈME LETTRE

Jeudi matin 25 Septembre 1845.

Bonjour, mon cher philosophe. Je vous envoie le don du cœur accommodé à la simple nature ; la pensée est le seul artiste capable d'orner ces riens-là. Mon profit, à moi, est de vous faire plaisir, et de me pénétrer de la sincérité de votre attachement, auquel j'attache tout son prix. Je vous quitte cependant pour Éole ou Zéphyre ; je ne vois pas très bien lequel ; mais l'un et l'autre me font des poumons, et je veux leur en tenir compte jusqu'aux frimas.

A demain ; je vous tends la main.

CLOTILDE DE V.

CINQUANTE-SEPTIÈME LETTRE

Jeudi matin 25 Septembre 1845 (10 h.).

Noble et charmante amie, je suis trop ému par ce que je viens de lire pour vous en dire convenablement mon avis. En le relisant demain avec calme, j'y noterai fraternellement, s'il y a lieu, quelques expressions qui pourraient sembler trop recherchées. Laissez-moi seulement réclamer aujourd'hui contre le nom de votre cher et digne philosophe ; quoiqu'il ne paraisse jusqu'ici qu'au début, ce *Sax* annoncerait aux lecteurs latinistes une dureté fort antipathique à votre heureuse création (une pierre se dit, en latin, *saxum*). Quant au fond, je ne vois encore rien que de très satisfaisant : l'amour de Willelmine pour Stéphane m'a semblé d'abord un peu brusquement amené ; mais la réflexion dissipe déjà cette première impression.

J'attends la suite avec une vive impatience de cœur et d'esprit. Cependant je n'ajournerai pas jusque-là le plaisir de vous féliciter

de cette noble inspiration spontanée qui vous conduit sitôt à vouer votre talent au maintien des vrais principes sociaux contre une anarchie spécieuse quoique vulgaire. En ce qui me concerne, ma Clotilde bien-aimée, je dois aussi vous témoigner, dès ce moment, ma reconnaissance personnelle pour cette précieuse diversion. J'éprouvais hier, non de véritables peines morales, mais quelques graves soucis individuels, ce qui m'arrive très rarement. Votre chère visite les a beaucoup adoucis, et cette intéressante communication achève de les écarter, en augmentant encore ma respectueuse adoration. Adieu donc, et toujours merci, ma chère et éminente amie : à demain soir, où je n'oserais vous indiquer aussi cordialement ma sympathique admiration.

A toi,

A^TE COMTE.

CINQUANTE-HUITIÈME LETTRE

Jeudi soir 25 Septembre 1845.

Vous m'inquiétez par ce que vous me dites de vos soucis. Je crains que votre générosité envers nous ne vous ait imposé des sacrifices ; je voudrais, pour ma part, être en état de remettre à votre disposition la somme que vous m'avez prêtée. Malheureusement, je l'ai employée en partie à acquitter une dette que j'avais contractée en affaires de santé. Cependant je vous prie instamment de me dire si ces cent francs pourraient vous être utiles maintenant. Je reçois habituellement en Janvier un cadeau de famille, que je pourrais me faire avancer. Je vous en prie donc, mon cher ami : parlez-moi franchement, et avec affection. Réglez-vous là-dessus sur moi.

Je suis heureuse de votre approbation de cœur. Vous verrez l'explication des sentiments de Willelmine dans la suite de son récit. L'espèce d'entrée en scène que j'ai faite est pour me con-

former au goût du feuilleton. La morale sera tout entière dans les événements, que je ne veux pourtant pas multiplier.

Adieu, mon très cher ami ; je vous demande de nouveau votre confiance à l'endroit de l'argent.

Votre affectionnée,

CLOTILDE DE V.

CINQUANTE-NEUVIÈME LETTRE

Vendredi matin 26 Septembre 1845 (2 h.).

Profondément touché, mon excellente amie, de votre second billet d'hier, je suis désolé d'avoir suscité vos inquiétudes, aussi scrupuleuses que cordiales, en employant, par précipitation, un mot impropre (*soucis* au lieu d'*ennuis*). Voici la franche explication que vous me demandez à ce sujet.

J'avais résolu, depuis environ un an, comme je crois vous l'avoir dit, de réduire définitivement à deux mille francs la pension annuelle de trois mille francs que je fais par suite d'une irrévocable séparation volontaire, pension qui, pour ma position, avait toujours été aussi exorbitante en elle-même qu'elle se trouvait d'ailleurs peu méritée. Mais jusqu'ici je n'avais pas encore exécuté cette décision. Or, quelques heures avant votre adorable visite d'avant-hier, je venais enfin d'en expédier l'annonce, comme exécutable dès le premier Janvier prochain. Quelque juste et raisonnable que soit assurément cette mesure, j'ai eu la faiblesse d'en être alors gravement chagriné, par le seul motif d'avoir laissé contracter, pendant plus de trois ans, des habitudes qu'on devra désormais modifier. Telle est l'unique source de la préoccupation passagère dont je vous ai involontairement suggéré une fausse interprétation, qui, à mon grand regret, alarme l'admirable délicatesse de ma Clotilde.

En vérité, je ne sais à quelle prétendue générosité vous faites allusion. Si c'est aux bagatelles du parrainage, je vous assure que

cette petite dépense ne m'a causé qu'une très précieuse satisfaction. Quant au cas, encore plus minime, qui vous concerne personnellement, bien loin que la rentrée qui vous préoccupe tant me soit aujourd'hui devenue d'aucune utilité, je me reproche de ne pas vous avoir spécialement invitée avant-hier, comme je l'avais projeté, à m'accorder une amicale préférence en cas de tout autre besoin semblable. Permettez-moi de saisir l'occasion actuelle pour réparer un oubli résulté de l'extrême intérêt qu'avait pris l'ensemble de notre cordial entretien. Je vous supplie donc, en général, de regarder comme vôtre ma bourse, puisqu'il faut enfin articuler ce vilain nom de la grande déesse actuelle.

Combien est réelle, ma très chère Clotilde, notre sympathie, aussi pure que spontanée ! Quel bonheur cette précieuse affection promet, sous une forme quelconque, au reste de ma vie ! Hier, vers midi, chacun de nous lisait de l'autre un affectueux billet, qui n'était point une réponse, et dont le seul motif essentiel résultait, des deux parts, du doux besoin d'un naïf épanchement. J'utilise cette occasion de vous en remercier pour mon compte, en vous témoignant d'ailleurs ma joie de ces salutaires promenades du matin, auxquelles mes conseils ont peut-être contribué, et qui surtout m'indiquent enfin chez vous une ferme réconciliation avec la vie, dont je serais heureux que mon profond attachement vous augmentât le prix.

Adieu, mon adorable amie, pardonnez-moi de vous avoir involontairement causé, sans motif suffisant, une alarme temporaire. Le souvenir de cet incident ne saurait être aussi passager que lui. Il me rappellera toujours une manifestation spontanée de votre noble nature sous un nouvel aspect d'admiration, par la délicatesse, si exquise quoique trop scrupuleuse, dont il fournit l'irrécusable témoignage. Adieu donc, pardon, et merci : à ce soir, en famille. Je vais relire Willelmine, en cordial critique. Les expressions me manquent pour vous indiquer combien je vous aime.

A^TE COMTE.

SOIXANTIÈME LETTRE

Samedi matin 27 Septembre 1845.

J'ai à vous remercier de bien des choses, mon digne ami ; et en particulier toujours de votre affectueux attachement. J'aurai la confiance d'y recourir quand j'en éprouverai le besoin ; votre manière d'obliger est sœur de ma manière de sentir, et je ne craindrai jamais de conflit entre elles deux. M. M.... aurait-il fait quelque paquet au sujet de la lettre du 3 Juin ? Je regretterais beaucoup que ma bonne grâce envers lui n'ait pas suffi ; il y avait un peu de malice dans ses dernières poignées de main. Il faut absolument que Willelmine paie de sa personne. Vos notes sur elle sont parfaitement justes, et correspondent aux corrections en projet que j'imaginais. Mon voyage va me faire tort à l'endroit de l'avancement ; mais peut-être rapporterai-je une provision de forces. Je vous donnerai une fois de mes nouvelles, et je m'arrangerai pour être des vôtres Vendredi.

Adieu, mon très cher ami ; portez-vous bien, et comptez sur mes sympathies comme sur mon affection.

CLOTILDE DE V.

SOIXANTE ET UNIÈME LETTRE

Dimanche matin 28 Septembre 1845 (9 h.).

Au moment d'être, pour la première fois, privé six jours de votre adorable présence, j'éprouve, ma Clotilde, un besoin spécial de vous renouveler l'expression de mon attachement. Je vous dois d'ailleurs une intime gratitude de votre amicale disposition spontanée à m'adoucir cette absence par la promesse d'une lettre, dont la non-existence d'un bureau de poste à Garges m'empêche-

rait de vous remercier à temps. Néanmoins, je serais aujourd'hui désolé de vous faire aucunement regretter une précieuse diversion, trop étrangère à votre genre de vie, et d'où j'attends même une heureuse influence sur votre état physique.

Tout ce que je découvre peu à peu en vous et sur vous augmente continuellement mon respectueux amour. Hier encore, j'ai commencé à voir votre situation sous une nouvelle face, bien propre à stimuler ma tendance constante à vous tenir, si jamais il le fallait, lieu de tout. Le plus tendre langage de la plus intime identification ne pourrait désormais exprimer que bien faiblement la profondeur et la pureté de mon dévouement. En y repensant cette nuit, j'ai vivement senti combien j'éprouverais une indicible satisfaction à te sacrifier, au besoin, jusqu'à ma vie, maintenant que j'ai accompli ma principale tâche dans la grande évolution humaine.

Malgré quelques récentes indications, je n'aurais jamais prévu l'étrange susceptibilité maternelle qui s'est hier dévoilée à moi. Quelle qu'en soit l'injustice, j'approuve beaucoup votre disposition, aussi noble que tendre, à ménager convenablement une telle faiblesse, en retour de tant d'excellentes qualités. Vous pouvez aisément faire élever l'orpheline par quelque tante excentrique, en insinuant même que l'influence maternelle eût suffi pour prévenir les aberrations résultées de cette éducation exceptionnelle ; votre importante composition n'y perdra rien. Si l'entretien de demain me permet de revenir à propos sur ce conflit, j'essayerai d'y faire pénétrer la raison. Mais, puisqu'il s'y mêle secrètement une certaine rivalité littéraire, aucune modification durable n'est guère à espérer : il vaut mieux sacrifier, en gémissant, à cet inconcevable travers d'un être justement vénéré.

Je suis charmé que vous ayez goûté mes petits avis sur les détails de Willelmine. Quand même ils ne vous eussent pas convenu, la supériorité de votre nature, mentale et morale, m'aurait empêché de rien redouter d'un pareil dissentiment.

Mais c'est, entre nous deux, un intéressant surcroît de sympathie que cet accord spontané jusqu'en de tels sujets.

Envers Marrast, je n'ai pas eu lieu encore de soupçonner aucune indiscrétion de sa part sur ma *Sainte Clotilde*. Puisque d'ailleurs il ne sait rien de mon portrait, il est donc étranger à certains

renseignements que j'avais cru d'abord ne pouvoir, à cet égard, venir que de lui.

Adieu, ma bien-aimée ; soignez votre chère santé : à Vendredi soir. Comptez toujours sur la plénitude de l'inaltérable dévouement de votre philosophe,

A^TE COMTE.

Pendant votre séjour à Garges, consacrerez-vous un instant à mon petit médaillon vide ?

SOIXANTE-DEUXIÈME LETTRE

Garges, Mardi matin 30 Septembre 1845.

Mon cher consolateur, j'ai assisté hier en esprit à votre bonne visite du soir ; c'était un plaisir pour moi de penser que j'avais au milieu des miens un représentant dévoué, et capable de tous les égards en même temps. La petite bourrasque de Samedi soir était oubliée en partie Dimanche matin quand je suis partie pour Garges ; et j'espère que vous n'en aurez plus trouvé de trace. Ils sont bons au fond ; ma mère par-dessus tous. Mais ils ont des passions comme ceux à qui ils les reprochent ; et les passions de tout genre me paraissent devoir étouffer ou beaucoup engourdir la vraie générosité. Je n'ai encore rencontré qu'en vous l'équité unie à d'amples besoins du cœur ; aussi je me pénètre toujours plus de l'idée que vous êtes un homme parfait. Que ne vous ai-je connu plus tôt ! Que de douleurs de moins j'aurais subies peut-être, que de plaies de moins aussi j'aurais à cicatriser ! Mais peut-être, au contraire, ai-je gagné à subir cette épreuve. Elle m'a fait dépenser un fardeau d'enthousiasme ; je crains seulement qu'elle ne l'ait tué en moi. De tout cela n'accusons personne. Je le redirai toujours : je ne voudrais pas, au prix d'une fortune, être née ailleurs. J'ai vu de laides choses sous de belles apparences

dans bien des familles. Dans la mienne, il y a de plus que l'honneur, l'honnêteté.

Je suis ici dorlotée et choyée comme une princesse et fort édifiée de l'affection réciproque de mon couple d'hôtes. Je suis tombée dans un gala de quinze personnes, parmi lesquelles il y avait quelques parents du mari ; ils m'ont raconté de lui de fort belles choses, et à son honneur. Il est plus riche que sa femme, et a surmonté mille tracasseries de famille pour l'épouser. C'est un bon jeune homme, très pur et très tendre : il remplit ses devoirs par religion, et se livre à ses goûts sans avoir à offenser un seul commandement. Rien n'est plus beau que leur habitation : mais, quoiqu'ils me demandent d'y rester avec eux jusqu'au 15 Novembre, époque de leur rentrée à Paris, je retournerai Jeudi prochain. Je ne ferais rien ici, et puis j'y gèle un peu.

J'aime à penser que vous vous portez bien tout à fait, et que vous continuez à être content de la rue Pavée pour votre compte : on n'y redoute que la partialité évidente, on y tolérera toujours celle du fond plus facilement.

Mon très cher ami, vous avez tant de bienveillance pour moi que j'ose la mettre à l'épreuve encore une fois. Vous m'avez offert votre bourse : je serai riche en Janvier ; si vous voulez m'aider à l'atteindre en me prêtant cent francs, vous me rendrez service. Vous sentez que cette fois je vous demande le *nec plus ultrà* de mes besoins ; ne m'offrez donc rien de plus, et surtout ne me les offrez pas en une fois si cela peut vous gêner. Je voudrais donner assez de valeur à Willelmine pour que du feuilleton elle pût passer entre les mains d'un éditeur. Votre affection me donne de la force et du courage. Si je réussis, je n'oublierai pas la part que vous aurez eue à mon ressuscitement.

Mes palpitations m'ont reprise ici pendant une nuit pour avoir couché la fenêtre fermée ; le grand air m'a rétablie vite ; mais il m'en faut énormément encore.

Adieu, mon très cher philosophe ; à Vendredi. Comptez sur mon cœur, comme je compte sur le vôtre. Quoi qu'il vous puisse arriver, j'y sympathiserai comme vous sympathisez à ce qui me touche, et j'aurai encore de plus que vous le plaisir de la reconnaissance.

Si quelque chose changeait l'arrangement de Samedi soir à

l'endroit des Italiens, je serai toute prête pour commencer. Il suffira que vous y ayez mis toutes convenances ; ma mère, qui n'a pas de mémoire, me parlait d'aller à Versailles dans le courant de la semaine ; voilà ce qui me fait supposer qu'il pourrait y avoir un changement, ma belle-sœur étant fort peu libre.

Adieu encore ; portez-vous bien, et soyez heureux autant qu'on peut l'être dans cette vallée de larmes, comme dit la mère Stanislas.

Je vous tends la main tendrement.

CLOTILDE DE V.

SOIXANTE-TROISIÈME LETTRE

Jeudi 2 Octobre 1845 (Midi).

L'épreuve passagère résultée de votre courte absence m'a permis d'apprécier à quel point, mon adorable amie, vous m'êtes devenue nécessaire. Vous ne sauriez concevoir quel vide pénible j'ai éprouvé ces jours-ci, en sentant que nous n'étions plus sous la même enceinte, et que je ne pouvais plus vous rejoindre au besoin, pas seulement par correspondance immédiate. Mais toutes ces souffrances se sont aussitôt dissipées hier, en lisant votre charmante lettre d'avant-hier, heureusement la plus longue dont vous m'ayez encore gratifié, et qui m'annonce votre retour pour aujourd'hui.

Je suis très touché de l'indulgente appréciation que je dois à votre amitié. Hélas ! nul ne sait mieux que moi combien je suis loin d'être parfait. Mais j'ai, du moins, l'avantage peu commun de bien connaître mes principales imperfections, et la volonté, encore plus rare, de les diminuer peu à peu en exerçant sur moi-même une active discipline continue, où désormais votre précieuse influence peut m'aider beaucoup, même à votre insu.

Que je vous sais gré d'ailleurs, ma Clotilde, de déplorer enfin,

pour vous-même, le fatal retard de notre pure liaison ! Combien n'est-il point regrettable, à tant d'égards, que votre frère ne nous ait pas mis en relation aussitôt qu'il le pouvait, sans attendre que ce contact résultât lentement d'une source indirecte ! Mais cessons de contempler un irrévocable passé, et pensons surtout à ce qui nous reste d'avenir. Aimons-nous profondément, chacun à sa manière, et nous pourrons encore être vraiment heureux l'un par l'autre. En vous accordant avec délices une égalité de sympathie, je ne saurais toutefois vous laisser exclusivement, suivant votre charmante expression, le plaisir de la reconnaissance, et j'y prétends même encore plus de part. Si j'ai heureusement contribué à vous réconcilier avec la vie, ne vous dois-je pas d'en avoir enfin connu dignement le principal attrait ? Grâce à vous, mes besoins d'affection ne sont plus réduits à la vague et insuffisante pâture résultée de mon amour universel de l'Humanité, lequel d'ailleurs, loin de souffrir aucunement de ma noble adoration privée, en reçoit, au contraire, une vive excitation journalière. Pourrai-je jamais trop reconnaître cet immense bienfait moral, si précieusement réalisé au temps même où ma vie me semblait presque condamnée désormais à un irrévocable isolement ! Si ma principale gratitude à ce sujet doit consister à vous chérir et à m'identifier avec vous, ah ! comptez, ma Clotilde adorée, sur une ample et éternelle rémunération.

Ma santé continue à s'améliorer, sans être encore vraiment bonne. Quoique l'agitation convulsive ait presque disparu, le sommeil reste insuffisant, sinon quant à sa durée totale, déjà quasi-normale, du moins pour la continuité, et même pour le calme. A la vérité, cette discontinuité me procure la douce compensation de multiplier envers vous mes actes d'adoration intime : car, depuis plus de quatre mois, je ne me suis jamais endormi ni réveillé une seule fois sans vous consacrer spontanément ma dernière et ma première pensée. Quelques courses d'affaires m'ayant obligé de prolonger ma dernière intermittence de travail, je m'en suis si bien trouvé que je prends volontairement un nouveau repos. Je m'étais vraiment remis à l'ouvrage beaucoup trop tôt après notre crise de Septembre, qui m'a ébranlé bien plus profondément que je ne le croyais d'abord.

Suivant votre prévision, je n'ai trouvé Lundi aucune trace de l'orage de Samedi, en sorte qu'il ne m'a pas été posssible de revenir convenablement, comme je vous l'annonçais Dimanche, sur l'étrange susceptibilité maternelle relative à Willelmine. Tout en me félicitant toujours d'un bon accueil personnel, j'ai pu vérifier alors combien, amour à part, vous m'êtes indispensable dans cette société de famille, où, en votre absence, le soin de soutenir et d'animer la conversation, au milieu d'une obscurité funèbre ou soporeuse, dépend surtout de l'esprit de contradiction de votre frère.

Nous ouvrons ce soir les Italiens par *les Puritains*. Mais la véritable ouverture pour moi consistera à vous y conduire ; ce qui d'ailleurs, comme vous le conjecturez, pourrait bien arriver après-demain. Au reste, vous sentez assez que, sans cette incomparable satisfaction de cœur, j'aurai toujours un vrai plaisir direct à honorer votre mère et à lui complaire, aussi bien qu'à payer faiblement à votre belle-sœur mon immense dette musicale.

Je vous remercie d'avoir accepté, avec une franche cordialité, une offre générale si naturelle entre nous : le communisme ne convient qu'à de tels cas ; et, en ce sens, il est aussi ancien que l'Humanité. Me voilà prêt, comme toujours, à vous remettre ce que vous désirez, et désormais sans le dépasser. Si d'abord je fis autrement, ce ne fut certes par aucune vaine ostentation, ni même par une indiscrète générosité, mais seulement d'après la crainte très légitime qu'une délicatesse irréfléchie ou une insuffisante confiance vous déterminât à dissimuler vos besoins. Je voudrais bien ne pas retarder cette heureuse remise jusqu'à votre bonne visite de Mercredi prochain ; je m'arrangerai pour profiter, à cet effet, du premier instant où nous serons seuls, soit demain s'il y a lieu, soit surtout après-demain, si j'ai la satisfaction de vous mener aux Italiens.

Vous me charmez en me parlant de vos hôtes de Garges. L'anomalie conjugale qui leur est propre constitue, à leur commun avantage, une très forte présomption, puisqu'elle n'a aucune source financière ; et votre appréciation, dont la justesse ne m'est pas moins connue que la bienveillance, achève de me les faire, par avance, estimer tous deux. Je leur pardonne d'avoir voulu me priver de vous pendant six semaines, car j'y vois la preuve qu'ils

ont dignement senti votre valeur. Au reste, vos indications à leur égard pourront me devenir directement utiles : puisqu'ils paraissent convenir aussi à vos parents, ils auront probablement cet hiver avec votre famille des relations suivies, où je pourrais bien comme membre supplémentaire, me trouver accessoirement englobé ; je m'y prêterais alors volontiers, d'après ce que vous m'apprenez.

Adieu, ma très chère amie, à demain la satisfaction de serrer tendrement votre main.

Recevez, en attendant, un chaste baiser fraternel de

Votre philosophe,

A^TE COMTE.

Quand j'ai appris Lundi soir que vous aviez avancé d'un jour votre départ, j'en ai été peu surpris, en repensant à ce qui s'était passé Samedi. Mais cette brusque modification du dessein dans lequel je vous avais quittée n'en est pas moins devenue pour moi la source d'un désappointement mêlé d'inquiétudes, au sujet de la lettre que je vous écrivis Dimanche matin comme devant être lue avant votre départ, tandis que la poste n'a pu la remettre chez vous que deux heures après votre sortie effective. Les diverses chances fâcheuses que pouvait susciter son séjour prolongé chez votre portier jusqu'à votre retour m'ont tellement préoccupé que je ne saurais être pleinement rassuré, à cet égard, qu'en recevant de vous l'assurance spéciale que cette lettre vous est enfin parvenue sans aucun accident quelconque.

SOIXANTE-QUATRIÈME LETTRE

Samedi matin 4 Octobre 1845.

Afin d'achever ma semaine dans le *far niente*, j'irai vous voir demain, mon cher ami. Je vous porterai moi-même le don du

cœur, puisque la poste se met à jouer le rôle de duègne. Et puis, je vous remercie présentement du plus profond de mon âme des services touchants que vous m'avez rendus.

Je vous ai fait hier une espèce de discours officiel relativement à la scène irréfléchie de Samedi. J'ai eu mes motifs pour vous en parler devant ma mère, parce qu'elle m'a vivement reproché le fond du procédé. Elle m'accuse, à tort je le pense bien, de vous avoir refroidi envers mon frère ; je serais bien heureuse si vous lui témoigniez de nouveau votre sympathie et votre intérêt, et je vous assure qu'il n'a pas cessé de les mériter. Sa nature le pousserait toujours instinctivement vers vous quand il voudrait se soustraire à votre influence ; mais il est loin d'en être tenté. Faites la part de tout et de tous ; il n'y a que le malheur qui m'ait débarrassée du plus gros de mes pauvretés, et j'en ai bien encore.

J'ai relu avec respect et tendresse vos deux bonnes lettres, et je vous en remercie. Je vous dois déjà de grands soulagements de cœur, et je suis heureuse d'embellir votre vie d'une manière aussi commode. Cheminons appuyés l'un sur l'autre, mon cher philosophe ; laissons le temps nous guider et nous faire. J'ai de singuliers moments pendant lesquels je me compare à une chrysalide ; il me semble que je me transforme aussi dolemment qu'elle, et que je sors d'une aussi triste robe. Je me remettrai avec bien du plaisir à l'œuvre de ma Willelmine ; j'espère ne démériter d'aucun côté en suivant mon plan d'idées ; peut-être serai-je utile. Les douleurs de l'excentricité me paraissent devoir résulter bien davantage de l'éducation que du naturel ; et les femmes d'aujourd'hui sont généralement mal élevées.

Mais je rabâche. Adieu : mon très bon ami. Conservez-moi votre tendresse, et comptez sur la mienne. Je vous serre la main affectueusement.

CLOTILDE DE V.

SOIXANTE-CINQUIÈME LETTRE

Mardi 7 Octobre 1845.

Mon cher ami, votre bonté et votre dévouement pour moi vous donnent les plus amples droits à ma confiance ; et, si je ne vous ai pas expliqué plus tôt pourquoi je recourais à votre obligeante générosité, ç'a été en partie pour vous en laisser tout le mérite.

Maintenant, pour les miens et pour moi, je suis bien aise de vous initier à mes affaires privées, desquelles je ne veux pas risquer non plus que vous preniez souci.

Depuis trois ans, le frère de ma mère me donne, à titre d'étrennes, huit cents francs, qui servent à couvrir une partie de ma dépense de l'année. Ma mère me remet trois cents francs sur cette somme, et puis elle paie mon loyer, et ma pension chez mon frère. Chacun me fait, de temps à autre, un petit cadeau pour m'aider : je ne suis donc nullement malheureuse matériellement. Cette année, que, sans être malade ni en traitement, j'ai eu beaucoup de soins à prendre de moi, je me suis trouvée ruinée avant le temps : et, si vous ne m'aviez pas paru le meilleur des hommes, j'aurais recouru à la sollicitude des miens au lieu de m'adresser à la vôtre ; voilà ma petite histoire. Je ne voudrais vous paraître, ni une dépensière, ni vous faire suspecter la bonté réelle de ma famille. Tous ils ont condescendu à plusieurs de mes désirs qui leur étaient dans le fait onéreux. Le seul reproche que je puisse leur faire, c'est de vouloir me circonscrire intellectuellement. Mais j'en reviens toujours à mes moutons ; chacun a ses défauts et ses pauvretés. Ne prenez cependant pas votre part de ceci, je vous trouve très supérieur de plus d'une manière, et vous êtes un ami tel que j'ai toujours ambitionné d'en posséder un. J'espère que mes tourments intimes ne diminuent pas à vos yeux le prix que j'attache à votre affection. Il n'y a pas de situation, si difficile qu'elle soit, qui pourrait me fixer où je me sentirais mal ; et le calcul me coûterait davantage que la souffrance.

Ma mère ne part que demain, et tous les autres sont au mieux

pour moi. L'adulation, même d'une mère, fait bien du tort à un homme. Mon frère, élevé plus énergiquement, eût été un homme vraiment supérieur.

A Vendredi et Samedi, mon très cher ami ; demain je travaillerai, on ne fait rien du tout en *recommençant*. Je voudrais être plus vieille de six mois, avoir fait deux nouvelles intéressantes, et pouvoir dire *je veux*. Voilà un vilain mot, n'est-ce pas ? mais je ne le dirai jamais qu'à moi.

Soignez-vous de votre côté, et portez-vous bien ; il y a un cœur que cela intéresse.

Je vous tends la main,

CLOTILDE DE V.

SOIXANTE-SIXIÈME LETTRE

Mercredi 8 Octobre 1845 (2 h. soir).

Avant de recevoir votre excellente lettre d'hier soir, j'avais spontanément projeté, ma bien-aimée, de vous écrire aujourd'hui, par le seul besoin d'adoucir l'intervalle de nos deux entrevues hebdomadaires en compensant, autant que possible, votre chère visite périodique. Mais, en outre, je dois maintenant vous témoigner combien je suis touché de votre intéressante explication, quoique votre dernier appel à ma cordiale intervention n'exigeât, à mes yeux, aucun éclaircissement privé. Je vous remercie surtout d'avoir assez retardé cette confidence pour me conserver intact tout le mérite de ce petit acte d'amitié ; si vous seule pouviez imaginer une telle délicatesse, je sais, de mon côté, en bien apprécier l'exquise suavité.

Ici, mon adorable Clotilde, comme en tout autre cas antérieur, je sens, à mesure que notre intimité se développe et se consolide, combien elle importe, non seulement à mon bonheur, mais aussi à mon amélioration. Je vous ai déjà assez expliqué sa précieuse réaction intellectuelle, si heureusement conforme au nou-

veau caractère général, plus affectif que spéculatif, propre à la seconde moitié de ma carrière philosophique. Mais jusqu'ici je n'avais pas eu lieu de vous remercier spécialement de son influence, encore moins contestable, sur mon propre perfectionnement moral. Depuis que je suis inspiré par cet amour, aussi noble que tendre, que vous me permettez désormais de qualifier nettement, je me sens devenu meilleur et plus juste envers tous. Il a augmenté mon attachement pour mes vrais amis, et même mon indulgence pour mes principaux ennemis ; il me rend plus doux avec mes inférieurs, et mieux subordonné à mes supérieurs : en un mot, il me fait aimer davantage tous mes devoirs quelconques. Laissez-moi vous faire un délicieux hommage personnel de ce précieux progrès, qui ne tient pas seulement à la nature de mes sentiments, mais surtout à l'élévation et à la pureté de l'être adoré.

Avec quelle admirable délicatesse vous savez atténuer vos justes plaintes envers les vôtres, pour faire mieux valoir leurs vraies qualités ! Du reste, je partage, au fond, votre opinion à leur égard. Je vous l'ai souvent dit, ma Clotilde, vous êtes réellement bien née de tous côtés, et je suis heureux de vous voir sentir dignement cet immense avantage, qu'une appréciation comparative pourrait seule vous faire assez estimer. Je m'accorde essentiellement avec vous sur l'aptitude naturelle de votre frère à devenir un homme supérieur, s'il avait été, comme vous le dites si bien, plus énergiquement élevé ; car, il remplissait, au degré suffisant, la double condition fondamentale d'un tel avènement, quant à la force intellectuelle et à l'élévation morale ; ses plus graves lacunes, même mentales, tiennent surtout à l'incurable présomption développée par l'adulation maternelle. J'ai eu hier la satisfaction de le féliciter, sauf quelques longueurs superflues, de sa noble et mémorable lettre à votre digne oncle d'Autriche. C'est aussi avec un grand plaisir que je lui ai annoncé ma résolution de rendre à son travail mathématique une plus complète justice publique, en développant convenablement, lors d'une seconde édition, la petite note anticipée que je lui consacrai, à titre d'encouragement provisoire, avant même que son premier opuscule fût publié, et quand son idée-mère n'existait encore, à ses propres yeux, qu'en germe confus.

Persistez, ma noble amie, à travailler dignement, avec la ferme conviction d'avoir entrepris une tâche vraiment utile, et sans vous préoccuper des soucis de la publication. Espérons que, cette fois, Marrast saura vous comprendre et vous soutenir : nous devons d'ailleurs tenir, autant qu'il convient, à votre insertion préalable au *National*, qui faciliterait beaucoup une édition définitive. Mais, quelque utile que soit, à divers égards, ce préambule, ne le croyons cependant pas indispensable. S'il vous manque, comme le passé pourrait encore le laisser craindre, je compte que nous pourrons nous en affranchir, et je m'occuperai moi-même de trouver l'éditeur. L'amour m'a inspiré, à cet effet, un moyen exceptionnel, dont une réflexion approfondie m'indique de plus en plus l'efficacité spéciale. Permettez-moi de ne vous l'expliquer qu'en cas de refus par le *National*, d'autant plus que je l'aurai alors mieux mûri : mais j'y ai déjà beaucoup de confiance. Ne pensez donc qu'à rendre votre œuvre pleinement digne de vous et, j'ose ajouter, de

Votre cher philosophe,

A^TE COMTE.

Notre commune sincérité me détermine, ma très chère amie, à vous demander ouvertement une faveur que je pourrais peut-être arracher par une succession graduelle de tentatives détournées, peu dignes de nos deux caractères. La faculté du tutoiement secret, employé avec la modération convenable, me serait, je l'avoue, infiniment précieuse, même quand votre propre disposition actuelle vous empêcherait de lui donner la plénitude de valeur inhérente à la réciprocité. J'éprouve maintenant une telle tendance involontaire à y recourir qu'elle semble devenue désormais un vrai besoin pour mon cœur, afin de mieux exprimer l'intimité de mon affection, sans en altérer la pureté essentielle. Mais cette concession n'aurait, à mes yeux, son vrai prix qu'autant qu'elle ne vous coûterait aucun pénible effort. Si donc elle vous inspire aujourd'hui la moindre répugnance, ne craignez pas de l'ajourner encore. Pour vous en faciliter le moyen, ne me répondez qu'en cas d'acquiescement. Votre simple silence à cet égard m'avertirait assez que ma demande vous semble indiscrète ou prématurée,

et je n'hésiterais pas à conserver dès lors la forme actuelle, sans aucun murmure direct ni indirect, jusqu'à un meilleur avenir.

Adieu, ma tendre amie, à après-demain soir, et plus spécialement à notre premier Samedi, pour entendre, je l'espère, l'admirable *Lucia* Persiani.

SOIXANTE-SEPTIÈME LETTRE

Jeudi matin 9 Octobre 1845.

Mon cher ami, vous me ferez éprouver un doux plaisir en me nommant Clotilde : ce sera le privilège de votre titre de protecteur, et je vous l'octroie avec tendresse. Pour ce qui est du tutoiement, je vous avouerai qu'il m'a toujours été antipathique, et qu'il me gênerait beaucoup dans nos relations. Il y a actuellement plus de bonté que de grâce dans mon cœur : il faut me pardonner cela, car je n'y puis absolument rien.

Je vous remercie de songer à l'avènement de Willelmine. J'espère bien que le *National* prendra ce que je publierai en ce genre. J'ai été gauche dans mon affaire hebdomadaire ; c'est ce qui aura gêné M. M..., pour m'en reparler. En voyant les pauvretés de tout genre qui se publient pendant la session, j'ai regretté de ne pas avoir su me faire faire une place, et gagner un peu d'argent en ce lieu. Si l'on me rend mes articles, vous verrez que leurs défauts principaux étaient un peu d'audace et trop de sincérité ; mais c'est fait, n'en parlons plus.

Ma mère est partie ce matin un peu radoucie, mais toujours froide à mon égard. Le mécontentement réciproque que nous enfermons dans nos cœurs m'est pénible, ainsi qu'à elle, j'en suis sûre. C'est la première fois que nous mettons les angles de notre sexe aussi fort en présence, et c'est aussi notre première guerre sérieuse.

J'ai commencé aujourd'hui à remanier la plume. Ma pauvre tête est si peu forte qu'elle s'ébranle aux moindres chocs, et se

retrouve aux prises avec le spleen. Cependant je crois le plus fort fait dans ma vie, et je suis bien aise de faire un bond hors de l'ornière. Le malheur est un défi qui finit par s'adresser à l'orgueil, qui finit lui-même par dominer le reste. C'est ainsi que bien des bosses se renfoncent pour faire place à d'autres, et que nous mourrons la plupart si différents de ce que nous sommes nés.

A Vendredi, mon très cher philosophe. Je me réjouis comme une petite fille de la soirée de Samedi ; je voudrais avoir l'âme de Rossini, quitte à avoir sa pierre.

A vous de cœur,

CLOTILDE.

SOIXANTE-HUITIÈME LETTRE

Vendredi matin 10 Octobre 1845 (7 h.).

Quoique vous prétendiez, ma très chère amie, renoncer aujourd'hui à la grâce, on n'en pourrait mettre davantage dans un refus. Je suis d'ailleurs fort touché de votre aimable franchise ; car, ma demande n'avait, au fond, d'autre objet essentiel que de bien dévoiler, à cet égard, votre vraie disposition, afin de m'y conformer avec soin, en évitant désormais tout essai superflu. La faculté que vous m'accordez à la place se borne, sans doute, à régulariser un usage déjà admis entre nous : mais je reçois néanmoins avec une tendre gratitude cette libre consécration directe. Puisse seulement Clotilde compléter bientôt ce doux mode d'appellation, en osant peu à peu nommer simplement Auguste le *protecteur* dévoué qu'elle appelle encore cérémonieusement Monsieur Comte ! Au reste, nommez-moi comme il vous plaira ; pourvu que votre affection équivaille à la mienne, je ne vous chicanerai plus sur les expressions. Maintenant que vous connaissez, quant aux formes de notre tendresse, toute l'étendue de mes désirs, c'est à moi d'attendre docilement les modifications que le temps pourra, sous ce rapport, apporter aux dispositions spontanées de votre propre

cœur, sans vouloir davantage les hâter par aucune importunité susceptible de contrarier ma bien-aimée.

Je suis content de vous savoir remise à Willelmine, mais un peu inquiet de la fatigue cérébrale résultée de ce premier retour au travail. Le mot que votre mère m'a rapporté Samedi me revient toujours, malgré votre explication de Dimanche, qui ne m'a pas entièrement rassuré. N'hésitez donc pas, ma Clotilde, je vous en supplie, à suspendre votre composition aussitôt que survient cette tendance splénique, qui s'oppose d'ailleurs à la bonté du travail, surtout en votre genre de production, où l'effort ne doit jamais se faire sentir. Quelle que soit l'importance de cette élaboration pour assurer votre juste indépendance personnelle, vous n'êtes point à la tâche : profitez sagement de cette précieuse liberté, afin de ne jamais rimer malgré Minerve.

Je ne crois pas qu'il faille beaucoup s'inquiéter des dispositions presque hostiles conservées par votre mère lors de son départ. Avec les ménagements légitimes que votre excellente nature vous inspirera sans cesse à son égard, la faible énergie de sa volonté réelle et la douce ténacité de votre sage résolution suffiront peu à peu, en effet, sinon dans la forme, pour vous affranchir convenablement. Vos relations avec l'oncle autrichien n'ont-elles jamais été directes, et pourraient-elles, au besoin, se passer de l'intervention maternelle, sans aucun fâcheux conflit ?

Dès hier, j'eusse fait à votre gracieuse lettre une réponse immédiate, si elle ne m'avait trouvé absorbé dans la lecture de ce que votre frère m'avait apporté Mardi de son travail actuel, auquel j'ai ainsi consacré, non sans quelque fatigue, quatre heures consciencieuses. Entre nous, Clotilde, quoiqu'il ait abordé là une question encore prématurée, il s'y est élevé à une nouvelle application, hasardée mais intéressante, de ma philosophie générale. Comme dans son travail mathématique, l'idée principale est noyée sous une exposition mal conçue, surchargée d'ailleurs de vicieuses longueurs, et trop souvent écrite avec une choquante présomption. S'il ne suit pas courageusement les conseils que je lui laisserai ce soir, dans une courte note secrète, en lui rendant le manuscrit, probablement Littré ne se décidera jamais à le lire sérieusement, et aucun recueil n'osera l'insérer. Mais, à raison d'une certaine

valeur réelle, si la vanité ne le domine pas trop, il pourrait, en refondant tout cela, en tirer un véritable avantage, surtout en acquérant l'estime de cet éminent appréciateur. Je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion sur ce sincère jugement.

A ce soir, charmante amie, et puis à demain : j'aime à voir ma noble Clotilde devenir un moment petite fille en quelque chose. Vous n'avez pas besoin d'ailleurs de la pierre de Rossini pour avoir son âme musicale. Quant à moi, j'éprouve d'avance une joie presque aussi enfantine de la petite fête qu'aura le bonheur de vous procurer demain

Votre tout dévoué philosophe,

A^TE COMTE.

SOIXANTE-NEUVIÈME LETTRE

Mardi matin 14 Octobre 1845 (7 h.).

Au nom de notre amitié, je vous supplie, Clotilde, de suspendre tout travail jusqu'à ce que vous ayez sérieusement consulté votre médecin sur l'accident de Samedi. La nouvelle facilité intellectuelle que vous avez éprouvée depuis peut elle-même constituer un fâcheux symptôme, si elle tient à l'excitation résultée de la commotion cérébrale. En tout cas, vous aggravez certainement le mal en cédant à cette trompeuse disposition. Quelques exemples, aussi célèbres qu'authentiques, montrent, il est vrai, que de tels ébranlements peuvent avoir d'heureuses suites, morales et physiques ; mais vous sentez qu'il ne faut pas compter sur de pareilles exceptions, dont la plupart se rapportent d'ailleurs au très jeune âge. Sans vous alarmer mal à propos dans une occasion qui peut être aussi insignifiante que les plus ordinaires de ce genre, il ne faut donc y négliger aucune précaution raisonnable, surtout la consultation. Puisque le docteur viendra aujourd'hui examiner votre belle-sœur, vous seriez inexcusable de ne pas lui parler aussi de vous. Mais,

si votre frère ne le mandait point pour sa femme, n'hésitez pas à l'aller trouver, en lui expliquant avec soin tout ce qui a suivi ce coup, sans oublier vos rêves pénibles, ni l'hémorragie d'hier. Que ne puis-je décemment vous suppléer à cet égard !

Je compterai demain, ma Clotilde, sur votre bonne visite hebdomadaire, à moins que vous ne fussiez incapable de sortir, ou retenue pour Félicie. Mon abattement passager me rendra ce bonheur encore plus précieux que de coutume. Vous avez dû remarquer hier que, dans mes nouveaux arrangements professionnels, notre Mercredi devient désormais parfaitement libre. Si d'autres occupations analogues me forçaient à engager habituellement une portion de cette journée, comptez que la partie (de midi à quatre heures) qui comprend naturellement vos chères visites restera toujours sacrée.

Adieu, mon adorable amie ; n'oubliez pas que mon repos dépend beaucoup de votre santé. Recevez, sur votre joli front, un chaste baiser de

Votre philosophe,

A^TE COMTE.

SOIXANTE-DIXIÈME LETTRE

Mardi 14 Octobre 1845.

Mon excellent ami, soyez sans inquiétude pour mon crâne ; ce que je ressens depuis ce coup va en s'adoucissant ; et demain, en allant vous voir, je passerai chez le docteur. Je voudrais pouvoir vous rendre chacun des témoignages d'intérêt que vous me donnez. Malheureusement, je ne suis qu'un ciron, et force m'est bien de vous regarder faire. Si la pensée tient lieu de quelque chose en pareil cas, la mienne se met souvent à l'œuvre pour vous ; mais tout ceci n'est tout au plus qu'un tendre bavardage.

Félicie n'a plus eu besoin ce matin que de son déjeuner ; la

pauvre enfant a rudement fait son apprentissage de mère ; heureusement elle est robuste.

A demain, mon cher ami. Ne vous occupez donc pas du jour de ma visite, et ne réglez aucune chose sur lui ; j'irais vous voir tout aussi bien à un autre moment, ainsi demeurez bien libre. Je sympathise bien du fond du cœur à vos ennuis d'affaires. Je sens combien il doit en coûter pour descendre de la pensée au machinisme. C'est là la croix des intelligences supérieures. Mais si la résignation est la plus raisonnable des vertus, c'est surtout en face de l'impossible.

Adieu encore : portez-vous bien, et ne vous laissez point abattre, ni dominer par cette pécore de sensibilité qui fait tant de mal à la chose publique, je voulais dire totale.

A vous de cœur,

CLOTILDE DE V.

SOIXANTE-ONZIÈME LETTRE

Jeudi matin (9 h. 1/2) 16 Octobre 1845.

Mon cher ami, je suis assommée, je venais me remettre un peu avec vous. Voyez la lettre que ma mère m'écrit. Sa colère contre moi semble tourner à la rage. J'en ai été demander l'explication rue Pavée, où se manigancent toutes ces laides niaiseries. Je suis profondément dégoûtée d'un tel régime. Est-ce que je ne pourrais donc pas trouver à m'employer de quelque manière, tout en continuant à composer ? J'écrirais bien facilement quinze lettres en un jour. Si je pouvais trouver un emploi de secrétaire quelconque, cela m'aiderait à sortir de mon fossé. Vous m'avez dit que vous ne recommenciez vos occupations que demain. Si vous vous sentiez assez de forces en rentrant pour venir causer avec moi, je vous attendrai. J'ai passé une nuit de folie ; mais j'ai envoyé à six

heures chez mon médecin, qui m'a dit d'essayer un peu de vulnéraire, avant d'en venir à une légère saignée.

A vous d'affection,

CLOTILDE.

SOIXANTE-DOUZIÈME LETTRE

Samedi soir 18 Octobre 1845.

Mon cher philosophe, j'aurais mieux aimé aller passer cette soirée-ci au coin de votre feu que de vous écrire, comme je le fais, du coin du mien. J'y suis restée pour fuir les émotions qui m'attendent, plutôt que pour soigner ma tête, que mon médecin n'a pas trouvée en assez mauvais état pour me saigner. Il m'a assuré que je n'avais pas d'accidents à craindre, et il attribue à l'ébranlement la très grande difficulté que j'ai à m'occuper ; si elle continuait cependant, je me mettrais quatre sangsues derrière l'oreille, afin d'en finir. Vous qui vous intéressez si franchement à ma vie des deux sortes, mon cher ami, que ne vous dois-je pas ? Je vous témoigne ma reconnaissance bien gauchement, et à la manière des gens qui souffrent ; mais je n'en sens pas moins combien elle est légitime. Donnez-moi de vos nouvelles de temps en temps par la poste : vos lettres me font toujours du plaisir et du bien.

J'espère bien reprendre la plume Lundi, pour ne la plus quitter. Je ferai de l'épisode dont je vous ai parlé un sujet particulier de nouvelle. C'est un des plus dramatiques à adapter à l'époque. Willelmine restera un exemple du seul malheur de l'excentricité. En lui ôtant tout point de ressemblance avec moi, je crois faire assez pour la *censure*. Vous m'avez demandé une fois, mon digne ami, si ma mère connaissait la plus triste phase de ma vie. Je me rappelle que je ne vous ai pas répondu, et je vous en dois presqu'une réparation. Je n'ai jamais pu prendre sur moi d'aborder ce

douloureux sujet, si ce n'est avec elle, et cet épanchement-là ne m'a pas fait du bien.

Adieu, cher homme, aimez-moi ; et soyez sûr que je vous le rends bien. Je vous serre tendrement la main.

CLOTILDE DE V.

SOIXANTE-TREIZIÈME LETTRE

Dimanche matin 19 Octobre 1845 (10 h.).

J'envoie Sophie chercher ce matin, ma très chère amie, d'exactes nouvelles de votre saignée d'hier, et de l'état général de votre précieuse santé. Elle est aussi chargée de me rapporter vos renseignements sur le retour de votre mère, sans vous obliger à m'écrire. Si votre santé exigeait une assistance assidue, vous n'hésiteriez pas, j'espère, à regarder Sophie comme étant à votre service tout autant qu'au mien : cette excellente femme remplirait d'ailleurs avec satisfaction, même dès aujourd'hui, l'office de votre garde-malade, que nous ne saurions mieux confier. Vous sentirez aisément, Clotilde, qu'une telle sollicitude constitue l'une des plus légitimes attributions du doux protectorat que vous m'avez librement conféré.

Mon absence des Italiens m'a permis hier de consacrer ma soirée à lire avec soin votre triste paquet, que vous reprendrez Mercredi, si, comme je l'espère, rien n'empêche votre chère visite hebdomadaire. Quoique la nature de cet être n'ait jamais pu mériter la noble union qu'il avait obtenue, il me semble, au fond, encore plus malheureux que coupable. Autant que je puis ainsi pénétrer un caractère qui vise toujours à l'effet théâtral, je ne le juge radicalement avili que vers la fin, quand il s'est assez familiarisé avec sa fatalité. Il affecte trop le penchant au suicide pour y avoir succombé. Cependant, tout porte à croire que, d'une autre manière quelconque, il a terminé, depuis deux ou trois ans au moins, sa déplorable existence. Une phrase de l'avant-dernière lettre pour-

rait faire conjecturer qu'il a fini comme soldat, probablement prussien ou hollandais, si l'ensemble de son histoire ne paraissait contraire à une telle supposition. Peut-être doit-on surtout attendre des îles Bourbon et Maurice la preuve du dénouement, s'il est allé y ranimer d'anciennes relations, ou même y tenter les ressources spéciales d'une première inclination. En cas qu'on n'ait encore fait aucune recherche de ce côté, permettez-moi d'essayer cette voie. Au reste, quelque pénible que me soit cette lecture, je dois avoir le courage de la recommencer, afin de vous mieux servir.

Elle a naturellement ravivé la profonde impression que me produisit votre touchante *Lucie*, et avec l'irrésistible surcroît d'énergie qui distingue toujours la réalité de la plus puissante fiction. Aujourd'hui, comme alors, et encore davantage, j'aboutis ainsi, ma Clotilde, à sentir plus complètement tous mes affectueux devoirs envers vous. Leur ensemble me paraît heureusement caractérisé déjà par ce noble office de protecteur dont vous m'avez spontanément investi. Un tel titre m'est d'autant plus précieux qu'il restera toujours compatible avec l'inappréciable destinée que j'ambitionne finalement auprès de celle que ma respectueuse tendresse ne cessera jamais d'envisager comme ma seule véritable épouse.

Dans l'une de vos plus charmantes lettres, vous compariez récemment le mouvement actuel de votre âme à la profonde transformation d'une chrysalide. Moi aussi, ma bien-aimée, je ressens à ma manière une semblable rénovation. Il me semble de plus en plus, depuis quelques mois, et surtout maintenant, que je commence, à tous égards, une seconde existence, à la fois plus pure et plus pleine que celle d'où vous m'avez fait sortir. Tous les divers aspects en seront plus fortement liés, par sa concentration spontanée autour d'un noble amour, qui avait toujours manqué comme mobile de ma première vie. Jusqu'aux efforts momentanés que va, sans doute, exiger ma situation matérielle, tout me deviendra doux et facile sous cette puissante impulsion, en considérant toujours sa réaction sur vous. La nouvelle énergie ainsi développée habituellement en moi me permettra d'ailleurs de disposer tellement l'ensemble de mon activité continue que ma chère élaboration philosophique n'éprouvera finalement, j'espère, aucun

grave retard par suite d'une pareille condition, même prolongée au delà de la vraisemblance.

Adieu, mon adorable Lucie, jusqu'à demain soir, à moins que vous ne puissiez descendre. Que votre jolie main reçoive déjà la tendre et chaste étreinte de votre cher philosophe,

A^TE COMTE.

SOIXANTE-QUATORZIÈME LETTRE

Dimanche soir 19 Octobre 1845.

Suivant une sympathique anticipation, la lettre que Sophie vous a remise ce matin répond déjà à une partie de celle que vous m'aviez adressée un peu avant. Je crois néanmoins devoir compléter, par la poste, cette réponse spontanée, puisque ma chère amie m'encourage si gracieusement à lui écrire souvent. Ce sera d'ailleurs pour moi une bien douce manière d'employer une nouvelle portion du saint jour du repos, que je me plais, autant que possible, à passer entièrement près de mon feu, maintenant que mon métier m'oblige à sortir tout le reste de la semaine.

A la place de votre médecin, je n'eusse pas hésité hier à vous saigner un peu : mais il faut respecter sa décision, sinon aveuglément, du moins provisoirement. Si d'ailleurs vous êtes bien décidée, comme vous me l'annoncez, à opposer quatre sangsues à tout prochain embarras cérébral, cette mollesse médicale n'aura eu, j'espère, aucun grave inconvénient, quoique le mal dure déjà depuis huit jours, ce qui est beaucoup en pareil cas.

Je suis charmé du sage parti littéraire que vous prenez au sujet de votre intéressante Willelmine. L'épisode projeté avait, en lui-même, trop d'importance pour ne pas mériter les honneurs d'une composition isolée. Cette intercalation pouvait, d'ailleurs, altérer l'unité esthétique de Willelmine, car votre douloureuse phase ne présente heureusement aucun des caractères essentiels de l'excentricité que vous poursuivez si justement. Tout sera donc au mieux

par cette ingénieuse solution, qui vous permet aussi de ménager dignement des susceptibilités que vous ne pouvez dédaigner malgré leur haute injustice. Votre philosophe est presque honteux de n'avoir pas imaginé cet expédient, qui devait émaner de son active sollicitude. Mais il a encore plus de plaisir à en féliciter l'heureux tact féminin de sa bien-aimée. Vous voyez ici d'ailleurs, Clotilde, comme moralité générale, que les censures, même déraisonnables, peuvent tourner à l'utilité des auteurs convenablement organisés.

Sophie m'ayant appris le retour de votre mère, je sympathise pleinement avec les graves émotions qui vous assaillent peut-être pendant que j'écris ceci. Toutefois, la respectueuse fermeté de votre tendre nature, jointe à l'heureuse intervention de votre excellent père, me rassurent essentiellement. J'espère donc pouvoir constater demain soir que la situation redevient normale, sauf la prudence continue suggérée désormais par ce profond conflit. Néanmoins, je n'aurai de sécurité, sous ce rapport, que d'après vos propres informations, obtenues, par exemple, en vous reconduisant au sanctuaire, ou selon tout autre mode opportun.

Je vous remercie tendrement de votre renseignement complémentaire sur l'aveu fait à votre mère de votre plus intime passé, et je m'étonne peu que cette douloureuse confidence ait mal réussi. Ma cordiale sollicitude n'a donc plus à connaître, à cet égard, rien d'essentiel, si ce n'est le lieu et le temps précis, envers lesquels j'attendrai docilement, comme pour le principal, la libre spontanéité de ma noble amie.

A vous ma vie,

A^TE COMTE.

SOIXANTE-QUINZIÈME LETTRE

(Retardée à la poste)

Dimanche soir (10 h.) 19 Octobre 1845.

Je vous dois bien la relation de mes événements de la journée, mon cher philosophe. Je n'avais pas encore vu ma mère quand Sophie m'est arrivée de votre bonne part, et je n'ai rien pu vous faire dire, si ce n'est des compliments. Quelques moments avant elle était venu mon frère, dont j'avais déjà été fort contente. Ma mère pour sa part a été aussi naturelle et aussi avenante que s'il ne s'était passé entre nous que des choses agréables. Elle a remis les questions sur le tapis avec la même partialité, mais sans aigreur, et nous voilà sur un pied sinon satisfaisant du moins supportable. Si je n'avais pas eu l'audace de la franchise, nous n'en aurions pas fini. Je m'applaudis donc de ma mesure de rigueur, au lieu de la déplorer.

Je me suis bien portée dans le jour ; ce soir ma tête est en feu ; mais je vais échauder mes pieds pour pouvoir me remettre à l'œuvre demain. Que ne se contente-t-on en ce monde des ennuis positifs, et d'où vient la rage de chaque association de se si bien munir de cette sorte d'ingrédient nommé censure? Je me suis toujours rappelé le charmant résumé philosophique qui se trouve dans le *Meunier, son fils, et l'âne*, et je me suis souvent promis de m'en tenir à lui sur bien des choses. On ne devrait parler en ce monde que quand on ne peut pas faire autrement ; la langue nous joue bien des tours.

Je suis sûre que vous aurez été aussi content que mon frère de la surprise qu'il a eue hier au soir, mon cher ami. Il est revenu ravi de la céleste chanteuse, et je suis bien aise pour ma part qu'il vous doive ce plaisir.

Portez-vous bien. Sophie m'a dit que vous ne dormiez toujours guère. Je le déplore pour vos journées plus que pour vos nuits.

Mon médecin m'a trouvée très fortifiée ; il dit qu'il est très pos-

sible que je sois robuste dans un an ou deux. Je le dois déjà à mon régime, pour l'avoir fait passer du blanc au noir.

Adieu, mon très cher ami : à demain : recevez l'assurance de toute ma reconnaissance avec celle de mon affection.

A vous de cœur,

CLOTILDE DE VAUX.

Vous me paraissez très bien avoir jugé l'*homme fatal*. C'était un pastiche en noir de Gil Blas.

SOIXANTE-SEIZIÈME LETTRE

Lundi soir (1 h. 1/2) 20 Octobre 1845.

Mon cher philosophe, peut-être avez-vous déjà reçu ma lettre d'hier au soir. Je venais sans bien savoir si je vous trouverais, mais dans le but aussi de me promener, parce que je ne suis pas encore en état de m'occuper assidûment aujourd'hui. Je vais encore agir sur mes pieds : je vais tous les jours un peu mieux, mais je vois bien que j'ai surtout les nerfs ébranlés et que cela ne peut pas me jouer un mauvais tour. Je vous laisse une lettre que ma mère a apportée à ma porte ce matin, et qui m'a fait grand bien. Je lui ai répondu un mot plein de l'affection qu'elle m'inspire en dépit de nos petits différends et de nos différences de nature.

Je ne pourrai peut-être pas venir vous voir Mercredi : à ce soir toujours. Recevez tous mes vœux et l'assurance de mon attachement. Je ne voudrais pas être condamnée à me servir une heure de votre plume. Je vous trouve bien habile d'en tirer d'aussi belles choses.

C. V.

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME LETTRE

Mardi soir 21 Octobre 1845 (2 h.).

Inquiet de la brusque nécessité qui vous a fait passer la soirée d'hier si différemment de ce que vous comptiez quelques heures auparavant, je vous écris par Sophie afin d'avoir promptement de vos nouvelles sans vous forcer à prendre trop tôt la plume. Quoique votre mère m'ait annoncé, en votre nom, et d'ailleurs fort gracieusement, que vous m'écririez ce matin, je crains que votre santé vous interdise un tel effort. Au reste, j'ai été heureux d'apprendre que vous aviez enfin recouru aux sangsues : en regrettant que ce n'ait pas été huit jours plus tôt, j'espère néanmoins que le remède était encore opportun.

Voilà donc, en peu de jours, la seconde fois que je manque involontairement la visite de ma bien-aimée ! Mais hier j'avais, du moins, l'imparfaite consolation d'attribuer mon absence à un devoir périodique, récemment spécifié devant vous, quoique vous soyez certes fort excusable de l'avoir oublié. Je dois saisir cette occasion de vous laisser par écrit une utile indication : c'est seulement le Lundi et le Vendredi (nos deux jours d'entrevue officielle) que mon service quotidien commence à une heure et demie ; les Mardis, Jeudis et Samedis, j'y arrive le matin (à neuf heures), ainsi que le Lundi, où j'ai donc une double corvée, qui me rend libre le Mercredi tout comme le Dimanche. Quand mon métier m'imposera de nouvelles restrictions habituelles, je compléterai, à votre usage, mes indications de disponibilité périodique. Au reste, je ne sors plus maintenant sans annoncer à Sophie l'heure probable de ma rentrée, afin que vous puissiez, en cas pareil à celui d'hier, juger s'il vous convient de m'attendre, en vous conduisant d'ailleurs aussi librement que dans l'autre chez vous.

La lettre que vous m'avez écrite hier sur mon propre bureau en maudissant cette même plume que je manie maintenant avec tant de joie m'a inspiré une grave inquiétude quant à votre lettre de Dimanche soir, nullement arrivée hier, ni avant ni après

votre visite. Quoique la poste ne m'ait jamais rien perdu, je commençais à craindre ici une funeste exception. Mais je viens d'être obligé d'interrompre ma satisfaction de vous écrire pour le bonheur, encore plus grand, de vous lire ; cette lettre me parvient enfin, frappée d'un timbre additionnel, avec une inscription officielle indiquant un retard accidentel. J'en suis donc quitte pour la peur ; je vous propose cependant de mieux prévenir ces alarmes, en numérotant tous deux chacune de nos lettres, suivant l'ordre de leur émission quelconque ; déjà j'indique ainsi, dès l'origine, l'ordre de réception des vôtres. En commençant aujourd'hui, je vous signale cette lettre-ci comme la quarante-deuxième que j'ai eu le plaisir de vous adresser, y compris le petit billet initial sur l'heureux envoi du *Tom Jones :* celle que vous m'écrivîtes hier, chez moi, est votre trente-quatrième, et je marque comme trente-cinquième, quoique écrite avant, votre lettre de Dimanche soir, en tant qu'arrivée après l'autre. La comparaison des numéros de réception avec ceux d'émission nous indiquerait aussitôt les irrégularités de transmission. Au reste, ma seule lettre demeurée encore sans réponse est celle par laquelle je répondis Dimanche soir à la vôtre de Samedi soir, et que la poste a dû vous remettre seulement hier matin.

Nos divers détails de ménage étant ainsi réglés, je commence pas vous témoigner ma reconnaissante admiration pour votre charmante expression de Dimanche soir sur mes insomnies, que vous déplorez *plus pour mes journées que pour mes nuits.* Je ne connais, en aucune langue, aucune tendre tournure aussi délicate et aussi gracieuse, en même temps qu'aussi heureusement vraie. C'est, en effet, dans ces ravissantes insomnies que je sens le mieux combien je vous aime, quand je passe tant d'heures délicieuses à m'occuper de vous, en vous adressant quelquefois d'intimes exclamations. Je suis alors presque aussi heureux qu'en vous lisant ou vous écrivant : il n'y a au-dessus que la félicité de vous contempler dans les libres épanchements de notre pure affection. Ah ! que ne puis-je employer ainsi toute ma vie, sauf les temps consacrés aux grandes choses que je dois encore à l'Humanité !

Je suis aussi satisfait que vous de l'heureuse terminaison, du

moins actuelle, de votre récent conflit de famille, et je vous y félicite sincèrement de l'ensemble de votre conduite ; sans votre respectueuse énergie, vous n'auriez pu obtenir ce résultat. Quoique la tendresse maternelle ait enfin prévalu, la lettre de votre mère montre clairement qu'elle conserve envers vous les mêmes préventions principales. Cette contradiction me semble indiquer la secrète prépondérance de votre digne père, auquel vous devez sans doute ce désaveu imprévu. Aussi me suis-je plu hier à faire amplement causer ce noble vieillard de ses chères campagnes, après l'avoir vu franchement accepter mon invitation générale aux Italiens.

Vous avez d'avance très bien jugé ma satisfaction de l'heureuse surprise musicale de votre frère, il m'en a cordialement remercié hier. J'espère ne pas laisser à ce début sa connaissance de notre divine Persiani. Que je suis heureux d'avoir, grâce à vous, institué enfin ma stalle du prochain, qui me permet si aisément de gratifier tant d'amis ! Si je fais, l'année suivante, quelques économies personnelles, elles ne porteront pas là-dessus. Le cœur de votre frère doit d'ailleurs, à son insu, s'améliorer, même à notre égard, par une certaine habitude de ces nobles émotions esthétiques.

Ses douces occupations à Versailles ont conduit votre mère à quelques relations avec un vieux peintre amateur, qui veut vous peindre rapidement. Je dois, ma bien-aimée, vous conjurer de le lui permettre ; car peut-être y serai-je directement intéressé. Si cela pouvait enfin déterminer votre mère à réaliser l'heureux projet qu'elle nous indiqua quant à votre divin portrait, peu de jours après l'accouchement de Félicie !

Je ne terminerai pas sans vous témoigner spécialement ma gratitude pour le tendre motif de votre course d'hier, destinée surtout, je l'ai aussitôt senti, à me mieux apprendre l'heureuse issue actuelle de votre conflit filial.

Adieu, mon adorable Clotilde ; je vous quitte à regret, pour m'occuper autrement de vous, en relisant le fatal paquet, avec lequel je vous rendrai la dernière lettre de votre mère, lors de votre prochaine visite, que j'attendrai demain, comme de coutume, à moins d'un nouvel avis. Outre la juste compensation de mon

double désappointement d'hier, j'y trouverai l'assurance que vous ne troublerez point votre récente médication par un trop prompt retour à Willelmine. Si toutefois vous ne pouviez sortir, me permettrez-vous de monter à l'atelier ?

Votre philosophe,

A^TE COMTE.

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME LETTRE

Samedi soir 25 Octobre 1845 (1 h.).

Au risque, ma Clotilde, d'être taxé d'excessive sollicitude, j'envoie Sophie chercher des nouvelles de votre chère santé, sur laquelle j'ai été hier un peu inquiété par l'accélération soutenue de votre pouls, l'ardeur de votre main, et votre abattement physique ou même moral. Quoiqu'il vous importe de ménager les visites médicales, n'hésitez pas, je vous en supplie, si ces symptômes persistent, à consulter demain le médecin qui habite votre maison. Je compte d'abord que vous ne retournerez pas trop tôt à Willelmine.

C'est en pareil cas que je ressens le plus péniblement l'extrême insuffisance de nos entrevues officielles, surtout depuis qu'elles ont lieu dans une telle obscurité que j'en sors sans presque vous avoir vue, si ce n'est, pour ainsi dire, à l'instant de serrer votre main. Essentiellement réduit au seul bonheur de vous entendre, je dois d'ailleurs éviter même de vous trop témoigner ma cordiale sollicitude, qui formerait un choquant contraste avec l'étrange sécurité que je vois régner tout autour de vous sur une santé qu'on sait néanmoins ébranlée par tant de souffrances et de chagrins. Quelle différence de telles soirées à des entretiens comme celui de notre dernier Mercredi, qui, le lendemain m'offrait encore toutes ses délices, parce que, dans les émotions vraiment pures, l'arrière-goût n'a pas moins de prix que la sensation même. Ce contraste radical de nos deux sortes d'entrevues se fait vivement sentir, la

matinée suivante, dans l'amoureuse prière par laquelle, depuis la Sainte-Clotilde, je commence chaque journée. A genoux devant votre autel, sur lequel maintenant je place le *don du cœur*, elle consiste simplement à répéter une suite chronologique de courts passages de vos lettres, les plus propres à caractériser la marche et la tendance de notre sainte affection. Or, quoique cette rapide commémoration de nos principales phases offre toujours la même ferveur, elle est mêlée d'amers regrets ou de ravissantes espérances quant à notre situation respective, selon la nature de chaque dernière entrevue. Néanmoins, quelque imparfaites que soient mes visites du soir, croyez, ma bien-aimée, que, jusqu'à une meilleure destinée, j'y attacherai toujours beaucoup de prix, ne fut-ce que pour serrer tendrement votre chère main et entendre votre douce voix.

Le besoin d'échapper à la pénible impression que me laissait le fatal paquet vient naturellement de me conduire à une quatrième lecture de votre touchante *Lucie*, que je n'avais pas relue depuis le commencement de Juillet. Vous seule pouvez dignement comprendre le nouveau genre de douces émotions que j'ai dû éprouver ainsi, maintenant que je sais à quel point votre douloureuse réalité ressemble à cette pathétique fiction. Combien j'ai mieux admiré la noble résolution de votre grand cœur, loin de *répandre le trouble qu'il ressent*, de faire jaillir, de l'ensemble de ses souffrances, une haute instruction générale ! J'ai mieux apprécié aussi la généreuse raison qui, malgré tant d'injustes tourments, vous fait concevoir la société sans aucune amertume personnelle. Quelles tendres larmes j'ai versées encore sur l'inappréciable maxime par laquelle vous caractérisez, à l'abri de toute aberration contemporaine, la vraie destination des femmes ! Oh ! ma très chère Clotilde, comptez à jamais sur la respectueuse adoration de votre philosophe, qui se sent à peine digne de vous,

A^TE COMTE.

Je me suis reproché de ne vous avoir pas demandé Mercredi la lettre écrite pour moi la veille, mais non envoyée. Si vous l'avez conservée, j'espère que vous ne m'en priverez pas, quoique

je la réclame un peu tard, ayant cru alors qu'elle était détruite. Vous savez quel prix j'attache à vos moindres communications.

D'avance je me fais une petite fête du plaisir que je compte procurer ce soir à votre digne père. Mais cette joie resterait mêlée d'inquiétude si ensuite je ne le reconduisais pas jusqu'à sa porte. Ce complément de satisfaction me fera seulement coucher plus tard ; or, j'avais déjà projeté de ne point du tout sortir demain Dimanche.

Suivant ma récente promesse, je vous avertis que j'ai déjà modifié mon double service du Lundi, en le rendant continu, de midi à trois heures ; moyennant cette lourde corvée, les seules matinées où je sors forcément seront celles des Mardis, Jeudis et Samedis.

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME LETTRE

Samedi 25 Octobre 1845.

Mon cher ami, comme toujours je suis bien touchée de votre sollicitude : les témoignages d'un intérêt aussi vrai que le vôtre arrivent toujours à propos dans une vie comme la mienne.

Je vous confie jusqu'à demain une lettre triste et touchante que je viens de recevoir, et à laquelle j'ai répondu avant de la montrer en rue Pavée. J'offre à mon cher Léon une de mes deux chambres, et tous mes petits soins pour rendre son séjour ici possible et peu coûteux. J'espère qu'il acceptera cette dernière communauté avec moi, et que l'on s'y prêtera dans la famille. La demi-solde doit pouvoir se concilier avec la prudence et la sagesse. Puisque vous ne sortez pas le Dimanche, j'ai envie de le prendre désormais pour moi ; dans tous les cas, je commencerai demain. Attendez-moi vers une heure ; mais surtout soyez toujours sans inquiétude si je manquais, cela peut dépendre de rien presque.

Je me suis purgée, mais j'ai toujours de l'encombrement dans la tête ; peut-être en ai-je pour le reste du mois. Les pulsations

s'en vont avec une goutte de vin de quinquina. L'un portant l'autre, tout finira peut-être par s'en aller, et je souffre en somme bien moins. Tout ce que vous me dites est vrai ; mais que voulez-vous ? Ce n'est pas aujourd'hui la clairvoyance qui me manque ; et, quoique ce soit une triste acquisition, je me sens plus forte depuis que je l'ai faite. Je suis sans aigreur, vous avez raison : mais je ne redeviendrai jamais la femme que j'ai été ; et je ne conseillerais pas à un ami de tomber dans l'excès de la bonté. Prenez un peu ceci pour vous en passant, cela ne peut aller à meilleure adresse. Non, le gros des hommes n'est ni bon ni généreux. Il faut à notre espèce plus qu'aux autres des devoirs pour faire des sentiments. Combien il y a d'égoïstes au delà du cerceau de la famille ! Mais il faudrait un peu de tête pour traiter un pareil sujet, et je n'en ai guère maintenant. A demain, mon cher Philosophe ; décidément, si cela vous convient, le Dimanche sera pour nous, comme pour les croyants, le jour du repos. Je vous remercie, et vous serre la main.

QUATRE-VINGTIÈME LETTRE

Mardi 28 Octobre 1845.

Mon cher Philosophe, j'espère que vous ne m'en voulez pas pour avoir changé notre Mercredi en Dimanche. En y réfléchissant, j'ai compris que vous deviez pourtant préférer le premier. Quand j'aurai travaillé trois ou quatre semaines, nous le reprendrons, si vous voulez. S'il m'arrivait, en attendant, de me trouver de vos côtés vers midi, je saurais que je puis vous aller demander de vos nouvelles, et c'est un plaisir pour moi de le penser. Je ressaie ma plume aujourd'hui ; demain cela ira probablement un peu, et je serais bien heureuse de pouvoir finir sans nouveaux encombres.

Comptez sur ma tendresse en temps de paix comme en guerre, cher ami. Il est trop juste de vous payer de retour en quelque chose. Comme me le disait ma mère dans la lettre que vous avez

lue : le hasard fait les parents, mais le cœur seul fait les amis.

Je suis obligée de faire tomber Willelmine dans quelques-unes des aventures qui résultent de l'excentricité. Je tâche de concilier sa pureté de cœur avec l'égarement de son esprit, parce que je la réserve pour une mission de sagesse, qu'elle accomplira sous la nouvelle direction philosophique. Ceci pourra faire une première partie, et se borner à l'histoire de ses erreurs. Pourquoi la plume ne va-t-elle pas au gré de la pensée ? Recevez ce petit bonjour avec votre bonté habituelle, mon cher Philosophe. Je regretterais de vous rien refuser en ce que je puis accommoder avec le reste ; et, comme je vous le dis, je reprendrai le Mercredi, s'il vous convient mieux que le jour du repos.

Recevez, en attendant, mes sincères témoignages d'affection.

CLOTILDE DE V.

QUATRE-VINGT ET UNIÈME LETTRE

Mercredi matin 29 Octobre 1845 (11 h.).

Le bonheur de déférer à vos désirs quelconques prévaudra toujours chez moi sur tous motifs personnels de préférence contraire. Aussi, ma très chère amie, ai-je aussitôt accepté Dimanche votre projet de transformation de notre chère journée hebdomadaire. Mais, puisqu'il vous survient déjà, à ce sujet, quelques scrupules spontanés, je vous indiquerai librement l'opinion personnelle que vous me demandez. Outre que votre nouvel arrangement deviendra impraticable dans trois mois, comme je vous l'ai expliqué, tandis que l'autre peut rester fixe, il se trouve certainement, en général, moins favorable à la juste continuité de nos relations. Car, ce précieux entretien se place évidemment beaucoup mieux au milieu précis du plus long de nos deux intervalles officiels que vers la fin du plus court. Néanmoins, quels que soient mes motifs pour

préférer habituellement le Mercredi, ils céderont sans peine à votre prédilection actuelle pour le Dimanche, aussi longtemps que vous le désirerez, et même, s'il le faut jusqu'à la fin de Janvier.

Dès la première épreuve de ce régime passager, mon cœur en a déjà senti l'inconvénient naturel. Hier matin, j'éprouvais une sorte de mélancolique défaillance à penser au long temps pendant lequel je serais ainsi privé de serrer la main chérie. Votre charmant bonjour est venu, le soir, heureusement dissiper cette tendre oppression. Mais, avant ce bienfaisant envoi, j'avais déjà résolu de me procurer aujourd'hui la satisfaction de vous écrire, sans aucun autre motif que le besoin de compenser un peu la viduité de ce nouveau Mercredi. Je suis d'ailleurs redevable à cet affectueux billet de l'une de ces précieuses insomnies que vous avez si heureusement caractérisées. Notre sympathie spontanée est peut-être assez complète pour que, de votre côté, au lieu de me voir initiant au positivisme un grave auditoire de souris blanches, vous m'ayez imaginé exprimant à vos pieds combien je vous aime, pendant que moi-même je consacrais tant d'heures silencieuses à savourer avec d'intimes délices le bonheur de vous adorer. La fatigue corporelle résultée, dans la journée, d'un tel emploi de la nuit se trouve cette fois peu regrettable ; car, je n'avais aujourd'hui d'autre occupation projetée qu'une importante lettre philosophique en Angleterre : je puis même l'ajourner encore sans aucun inconvénient, si je m'y sentais mal disposé quand j'aurai convenablement satisfait au premier besoin de mon cœur. Je continue donc à m'abandonner sans scrupules au plaisir de vous témoigner mon inépuisable reconnaissance pour l'heureuse résurrection morale que je vous dois, et dont l'importance devient, à tous égards, toujours croissante. Mais je ne puis, hélas ! retrouver maintenant, à ce sujet, des expressions aussi caractéristiques que celles qui naguère surgissaient spontanément de mes tendres méditations nocturnes.

Vous avez cette fois, ma Clotilde, très sagement gouverné votre chère santé, en ne retournant pas trop tôt à Willelmine. Aussi compté-je beaucoup sur la consolidation de l'état vraiment florissant où je vous ai enfin trouvée Lundi. Le trouble cérébral résulté du fatal concours d'une peine morale avec un accident phy-

sique ne laissera, j'espère, aucune trace, maintenant que sa double source est assez dissipée.

Je suis très satisfait, et même un peu fier, de votre heureux projet philosophique sur Willelmine. Quoique la nouvelle philosophie vous soit encore à peine connue, je ne suis nullement surpris que votre admirable sagacité féminine ait déjà radicalement senti l'éminente aptitude exclusive du positivisme à consolider aujourd'hui tous les principes essentiels de la saine morale, qui, depuis longtemps minée par la métaphysique révolutionnaire, se trouve de plus en plus compromise par le dangereux appui d'une vaine théologie rétrograde. Une suffisante épreuve personnelle vous a d'ailleurs montré déjà l'injustice ou la frivolité des vulgaires reproches de prétendue sécheresse qu'ont pu d'abord mériter à une telle philosophie ceux qui n'en peuvent saisir imparfaitement quelques aspects partiels qu'à force de guinder péniblement leur esprit, tandis que, chez ceux qui se sont dignement familiarisé avec son vaste ensemble, elle a toujours secondé l'essor naturel d'une tendre et naïve sentimentalité. Même avant qu'elle devînt convenablement systématisable, divers exemples décisifs avaient déjà constaté son aptitude spontanée à soutenir avantageusement, sous ce rapport, la concurrence des anciennes doctrines, théologiques ou métaphysiques. C'est ainsi, entre autres, que la touchante passion, trop peu connue, d'un géomètre vraiment philosophe pour Mlle de L'Espinasse fut à la fois plus pure et plus profonde que le trop célèbre amour du plus éloquent des sophistes pour Mme d'Houdetot.

Je suivrai donc avec un vif intérêt les nobles fictions par lesquelles vous concourrez, à votre manière, à faire utilement ressortir la puissance morale de la véritable philosophie. Vous-même reconnaîtrez ainsi, Clotilde, combien vous êtes déjà préparée à une digne collaboration régulière à la *Revue Positive*, quand l'heureux projet de Littré sera devenu praticable, ce qui certainement ne saurait tarder. Notre affectueuse association est peut-être destinée finalement à autant de célébrité que celle de Voltaire avec son Émilie : si j'ai moins d'esprit que l'un, vous avez certes beaucoup plus de valeur propre que l'autre, ce qui pourra faire compensation. Au reste, je connais assez ma Clotilde pour garantir

que ces nobles perspectives ne lui feront jamais perdre de vue, pas plus qu'à moi, le principal attrait de la vie humaine, le bonheur d'aimer et d'être aimé. J'ambitionnerai toujours par-dessus tout le titre de :

Son amoureux philosophe,

A^TE COMTE.

Les Italiens ont donné hier *I Puritani*, quoique l'affiche de la veille eût annoncé : *Nabuchodonosor*. Quelque heureux accident pourrait donc me préserver aussi Samedi du nouveau chef-d'œuvre. Dans ce cas, je compterais sur vous pour occuper, au refus de Félicie, la stalle du prochain. Je ne disposerais autrement de ma double place qu'après avoir lu la propre affiche de ce jour-là.

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LETTRE

Jeudi soir 30 Octobre 1845.

Mon cher philosophe, une des épithètes auxquelles je serais le plus sensible, et l'une de celles aussi que je mériterai toujours le moins, c'est celle de pédante. J'espère ne parler jamais que de ce que je saurai ou sentirai bien ; et, quand je vous ai dit que je ferais une philosophe de ma Will., ce n'est pas une philosophe systématique que j'ai entendu, c'est une philosophe de cœur tout bonnement, une femme qui aime l'humanité pour elle-même, et sans terreurs de la marmite bouillante d'en bas, tout comme sans espérance de posséder un lit de roses dans l'éther. Voilà ce que je comprends le mieux du XIXe siècle, c'est la tendance universelle des êtres vers la raison toute simple. En voyant comme les plus modestes intelligences participent naturellement et sans effort à toutes les clartés obtenues, je me pénètre chaque jour davantage de l'idée que la science n'a besoin que de résider au sommet des sociétés pour les enrichir tout entières : et,

ma foi, je me console de ne pas avoir été initiée aux merveilles du carré de l'hypoténuse.

Je reprendrai les Mercredis pour nos causeries. J'arriverai chez vous de bonne heure, avec une aiguille : mais, si cela vous est égal, vous ne me reconduirez pas ; j'ai pris depuis si longtemps mes allures de femme abandonnée que j'y tiens.

Cher ami, ne caressez donc pas, comme vous le faites, vos insomnies. Vous me supposez souvent plus d'esprit que je n'en ai ; et, quand je vous ai exprimé mon regret sur leur durée, j'ai dit que je l'éprouvais surtout à cause de vos journées, qui me paraissent devoir être très pénibles sous l'influence d'un tel régime. Si je ne dormais pas, je prendrais de l'opium, en dépit des inconvénients. C'est un peu trop long de vivre vingt-quatre heures par jour. Soignez cela, mon cher philosophe, ainsi que tout le reste. Il s'en faut que je jouisse de la plupart des compliments que les femmes aiment ; et, quand vous me dites que vous n'avez pas dormi afin de penser à moi, c'est tout comme si vous me faisiez une petite écorchure. Je vous remercie de vos prévisions pour Samedi ; je serai disponible comme presque toujours. Je suis pourtant au régime des jambes pour la semaine, en souvenir du Dimanche et du Lundi. Les pulsations ne me marchandent pas au moindre effort ; il faut, bon gré mal gré, se prémunir contre elles.

Adieu, cher et bon ami ; comptez sur ma tendresse et mes sympathies.

A vous de cœur,

CLOTILDE V.

QUATRE-VINGT-TROISIÈME LETTRE

Vendredi matin 31 Octobre 1845 (11 h.).

Malgré ma visite de ce soir, je ne puis, chère amie, résister au besoin de répondre immédiatement à la charmante lettre que je viens de recevoir. Combien de telles manifestations me font

vivement sentir le bonheur, et même la gloire, de cette inappréciable affection !

Je n'avais pas besoin de vos admirables explications pour être assuré que ma Clotilde ne prendrait jamais la vraie philosophie du XIXe siècle que du seul côté qui convienne réellement à son sexe. Le positivisme peut être abordé de deux manières, par la tête, et par le cœur ; il y en a même une troisième, mais qui ne va guère plus à moi qu'à vous, par les bras en quelque sorte. En termes plus méthodiques, la nouvelle philosophie correspond également aux trois grands aspects de la vie humaine, la pensée, le sentiment, et l'action ; par suite, elle comporte trois modes équivalents d'appréciation fondamentale. Votre heureux instinct féminin vous fait naturellement préférer celui de tous qui est, au fond, le plus décisif comme le mieux accessible, en tant que directement relatif au centre essentiel de notre existence, la vie affective. C'est ainsi que j'ai toujours compris, sans avoir eu l'occasion de m'en expliquer avec vous, l'initiation spontanée de Willelmine au positivisme naissant. Quoique heureusement indépendante de toute préparation scientifique et de tout caractère systématique, cette initiation par le cœur n'en est certes ni moins complète ni moins efficace. On peut directement définir le nouveau régime mental comme destiné surtout à mieux satisfaire qu'aucun autre aux besoins moraux de l'Humanité, lesquels se résument tous en un seul, l'amour. Ce sentiment fondamental n'a pu être jusqu'ici cultivé que d'une manière fort détournée et très imparfaite, parce que le régime théologique souillait nécessairement d'égoïsme toutes les nobles ou tendres inspirations. Nous seuls, positivistes, pourrons habituellement aimer avec une entière pureté, pour le seul bonheur d'aimer, sans aucune stimulation personnelle de terreur ni d'espérance. En même temps, notre attention, toute concentrée sur la vie réelle de l'individu et de l'espèce, se dirigera toujours vers le perfectionnement continu de notre condition et surtout de notre nature. Voilà ce que tous les cœurs peuvent déjà sentir et comprendront de mieux en mieux dans le positivisme, sans s'y enquérir d'une systématisation indispensable, que la masse sociale doit attendre avec confiance des penseurs d'élite, comme vous l'avez très bien saisi. C'est là ce que j'ai surtout

désiré que Willelmine pût faire dignement ressortir, et je suis heureux de voir maintenant que ce vœu sera bientôt réalisé, au delà même de mes premières espérances.

Quant au genre et au degré de l'instruction théorique qui conviendra finalement à votre sexe, c'est une question encore inopportune, et même prématurée entre nous deux.

Je dois m'y borner à vous rappeler que notre grand Molière (positiviste anticipé) en a très heureusement caractérisé le véritable esprit général, en faisant poser, par l'homme de bon goût de son dernier chef-d'œuvre, cette admirable maxime :

« Je consens qu'une femme ait des clartés de tout. »

Ce mot *clarté* est vraiment parfait de justesse et de netteté. J'espère, ma charmante amie, que maintenant vous n'aurez plus peur d'être taxée, même en idée, d'aucun pédantisme. Vous connaissez assez mon intime aversion naturelle pour tout ce qui ressemble à la vie bleue. Quant au carré de l'hypoténuse, croyez qu'il a bien son mérite, pourvu qu'on sache n'en point abuser, ce qui, j'en conviens, est jusqu'ici très rare.

Votre aimable condescendance à revenir déjà au Mercredi me touche infiniment, car j'en sens bien le motif, et j'accepte volontiers votre petit sacrifice à ce sujet. J'attendrai donc, dès Mercredi prochain, la prompte arrivée que vous m'annoncez, et vous me permettrez, j'espère, de baiser avec respect la gracieuse aiguille qui me promet un long entretien. Laissez-moi seulement vous représenter aujourd'hui que, pour cette fois, je vais perdre, par cette bonne résolution, l'espoir, qui m'avait nourri toute cette semaine, de vous recevoir après-demain. Au reste, je ne sortirai ce jour-là, que pour aller, vers cinq heures, au dîner mensuel de Blainville. Si donc vous étiez disposée, comme ne travaillant pas alors, à me gratifier d'une exception aussi légitime, vous savez combien j'en serais heureux et reconnaissant. Les seuls instants d'une vraie plénitude de ma vie morale sont, depuis six mois, ceux de nos libres épanchements : ces six mois, Clotilde, me semblent tantôt un siècle, tantôt un jour, selon que je pense à la profondeur de mon affection ou à son essor imparfait et comprimé.

Ne vous inquiétez point, ma tendre amie, de mes chères insomnies ; car, au fond, je ne m'en porte pas plus mal. C'est seulement

dans ma crise initiale de Mai, que j'ai eu des nuits totalement privées de sommeil. Quand j'ai dormi trois ou quatre heures, même discontinues, croyez que je n'ai aucun besoin d'opium : j'en connais trop les dangers définitifs, comme ralentissant la pensée et tendant à abréger la vie, pour y recourir autrement qu'en cas d'extrême nécessité passagère. Au reste, je désirerais beaucoup que mon sommeil habituel redevînt aussi plein et aussi prolongé qu'avant que mon cœur fût pris, et j'espère y parvenir bientôt, sans toutefois m'attiédir nullement. Croyez donc que je ne provoque jamais mes insomnies : seulement, votre douce image me les fait supporter avec résignation, et même tendrement chérir. En général, comptez, ma Clotilde, qu'une santé à laquelle vous prenez un si véritable intérêt me paraîtra toujours mériter mon active sollicitude. Je me félicite aussi que vous preniez enfin un soin plus sage et mieux soutenu de celle qui m'est encore plus chère. Nous avons tous deux beaucoup à penser et à aimer, même à agir : pourquoi ne nous efforcerions-nous pas de vivre ? Adieu, noble et tendre amie ; je vous embrasse comme je vous adore : à ce soir, et peut-être demain aux Italiens.

A^TE COMTE.

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME LETTRE

Dimanche matin 2 Novembre 1845.

Mon cher ami, voici qui vous arrivera en mon lieu et place aujourd'hui. Ne pouvant pas marcher, je travaille ; pour ce qui est de Mercredi, comptez sur moi. Je suis bien contente de vous avoir fait plaisir en reprenant ce terme moyen. Moi aussi, j'éprouve de la douceur à pouvoir être moi-même de temps en temps, et je sens que près de vous je puis penser haut.

Je suis moins gâtée que jamais sous ce rapport autour de moi. Il y a toujours de la mauvaise volonté à mon égard dans la volonté principale ; ce qui fait que je me renferme dans mes espérances

et dans mon reste de courage pendant le peu d'heures que je vis en communauté. Du reste, ils redeviennent tous très forts vos amis : vous serez le premier être à qui on aura pardonné de m'avoir aperçue.

Le brave Léon a écrit ses remerciements de la manière la plus touchante, et tout s'est très bien passé pour lui heureusement. Je lui ai promis votre estime ; j'espère bien qu'il vous en paraîtra digne.

J'ai lu avec tendresse votre bonne lettre d'hier ; et, à propos de cela, il faut que je vous demande l'absolution pour une petite faute qui pourrait vous paraître maussade à la longue. Vous m'aviez demandé de numéroter mes lettres, et j'en suis encore à commencer cette opération, tant les chiffres me vont mal : nous n'avons jamais rien perdu qu'une mèche de cheveux, ne m'en veuillez donc pas si j'oublie de vous satisfaire en cela et en ce qui tient au quantième.

A Mardi, sous la feuillée, mon cher philosophe ; je ferais mieux de dire sous la ramée : mais tout ce qui rappelle le froid est toujours difficile à poétiser ; mieux vaut encore, en fait d'images, la poule au pot du bon Henri, si vert-galant qu'il ait été.

Portez-vous bien, cher et bon ami ; je suis heureuse d'apprendre que vous voulez dormir : et, s'il vous fallait ne m'aimer qu'un quart d'heure par jour pour votre repos, je souhaiterais de tout mon cœur que la chose eût lieu demain.

Je vous tends la main de la part de mon cœur,

CLOTILDE DE VAUX.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME LETTRE

Dimanche soir 2 Novembre 1845 (4 h.).

Vous venez d'employer, ma bien-aimée, le plus sûr moyen de m'adoucir votre absence forcée, en me faisant arriver une excellente lettre à l'instant où je commençais à vous attendre. Les transports accoutumés qu'elle m'inspire, et le bonheur d'y répondre

aussitôt, vont tendrement occuper le temps que je comptais aujourd'hui passer avec vous, mais sans toutefois pouvoir réellement compenser votre divine présence, surtout quand je pense au triste motif de santé qui m'en prive inopinément. Êtes-vous bien assurée, mon adorable amie, que votre travail n'est pas repris trop tôt ? Ne serait-il pas plus sage, puisque vos jambes refusent leur service, de vous borner encore à l'occupation passive de la simple lecture, convenablement dirigée vers votre but ? Cette sorte de prostration musculaire me semble elle-même le signe peu équivoque d'une disposition intérieure qui devrait vous interdire toute grande activité cérébrale, quoiqu'elle paraisse insidieusement vous y pousser. Surtout, Clotilde, plus d'opium, ni de quinquina, sous aucune forme, à moins d'extrême besoin momentané : la fin d'un tel régime me semble maintenant arrivée pour vous. J'avais tant compté Lundi que votre santé revenait enfin pleine et stable !

Avant vos explications d'aujourd'hui, j'avais déjà vu que votre dernière paix de famille ne dissipait point réellement la mauvaise disposition existant tout autour de vous, en exceptant toujours votre excellent père, qui, pour être constamment digne de vous, n'a jamais eu besoin que de rester le même. La remarquable maxime que vous m'avez récemment citée de la dernière lettre de votre mère aurait dû pourtant la pousser elle-même à mieux apprécier l'ensemble de sa conduite envers vous. Mais, selon votre judicieuse application, c'est entre nous deux qu'elle doit surtout se réaliser, comme aussi convenable, depuis longtemps, de mon côté que du vôtre.

Dans l'une de vos plus charmantes lettres, vous aviez heureusement formulé déjà notre principale devise commune : *Cheminons appuyés l'un sur l'autre* : telle est, en effet, je le sens de plus en plus, pour moi, et j'ose ajouter pour vous, la meilleure garantie d'un vrai bonheur. Ne perdez point courage, ma tendre Clotilde : puisque nous sommes dignes l'un de l'autre, notre sainte persévérance nous amènera, bientôt peut-être, à toute la félicité compatible avec notre fatalité respective, sans blesser aucune juste convenance, ni même aucune légitime susceptibilité. En attendant que le temps ait pu ainsi, selon votre heureuse expression, *nous guider et nous faire*, la certitude de m'avoir inspiré l'amour le

plus dévoué et le plus inaltérable contribuera, j'espère, à soutenir votre noble longanimité contre d'injustes malveillances ou indifférences journalières. Si, comme vous le pensez, je redeviens vraiment cher aux vôtres, mon influence spontanée modifiera peut-être insensiblement leur insuffisante tendresse envers vous.

Quant à votre jeune frère, je vous remercie de lui avoir promis mon estime, et vous pouviez y joindre mon affection : puisse sa destination militaire le rapprocher assez de nous pour me permettre de lui témoigner souvent l'une et l'autre ! Votre famille ne se composera jamais, à mes yeux, que de deux sortes de membres, ceux qui vous apprécient dignement, et ceux qui ne vous rendent pas, à tous égards, une suffisante justice. Or, votre cher Léon me semble jusqu'ici composer, avec votre bon père, toute la première catégorie : c'est surtout à ce titre qu'il pourra toujours compter sur moi. Ne croyez pas d'ailleurs que de tels jugements me soient seulement inspirés par mon ardent et profond amour. J'ose assurer qu'ils résultent encore davantage des inductions décisives que la manière d'apprécier votre éminente nature doit fournir spontanément sur l'élévation morale et la vraie portée mentale de tous ceux à qui les données n'ont pas manqué.

La tendre satisfaction que vous inspire ma lettre de Vendredi confirme mon espoir croissant de voir s'établir entre nous une pleine et active sympathie philosophique, de convictions comme de sentiments. J'y entrevois déjà une éminente destination publique, pour montrer à l'Humanité la salutaire influence de l'harmonie des sexes, sous un aspect qui n'a pu encore assez ressortir. La saine philosophie ne pourra remplacer entièrement la religion qu'en sachant autant qu'elle s'adresser profondément au cœur, autrement que par de fades et stériles formules métaphysiques. Vous savez combien cette condition fondamentale m'a préoccupé dans la conception et me sollicite dans l'exécution de mon second grand ouvrage. Or, j'ai ainsi, mon adorable Clotilde, beaucoup à apprendre de vous, qui deviendrez par là, même à votre insu et presque malgré vous, mon intime collaboratrice. Avant de commencer cette nouvelle composition, je vous adressai, il y a trois mois, une secrète dédicace générale, destinée à satisfaire déjà, sous ce rapport, à mes doux besoins de gratitude. Mais je ne

serai, à cet égard, vraiment content qu'en vous rendant, à la face du soleil, le plein hommage que vous méritez de plus en plus. Aux éminents esprits et aux nobles âmes, j'expliquerai dignement l'heureuse efficacité philosophique et sociale d'un nouveau type d'association mentale et morale, où les aptitudes de chaque sexe se fortifient mutuellement. Vous-même n'en pouvez encore apprécier toute la puissance, parce que ses conditions préliminaires exigent surtout l'état d'entière émancipation aujourd'hui atteint enfin par la raison humaine. Je trouverai tôt ou tard l'occasion de présenter convenablement une telle appréciation, d'une manière également digne de vous et de moi.

Félicie, je le crains, a peu goûté la soirée d'hier, non seulement par la fâcheuse substitution inattendue de Corelli à Mario, mais surtout d'après ses touchantes sollicitudes maternelles, toutefois peut-être un peu trop affectées. Toute la famille ayant maintenant consacré ma stalle du prochain, je compte bien la diriger spécialement, dès Samedi, vers sa principale destination, et vous n'hésiterez pas, j'espère, à l'utiliser plus qu'aucun d'eux. Adieu, mon incomparable amie : au dîner d'après-demain, et surtout à notre cher Mercredi, devenu désormais plus sacré d'après la tendre appréciation qu'il vient de subir spécialement entre nous.

A vous la vie de votre philosophe,

A^TE COMTE.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME LETTRE

Jeudi soir 6 Novembre 1845 (3 h.).

Pardonnez-moi, chère et bonne amie, le baiser inconsidéré qui a terminé hier notre cordiale entrevue. Outre que je devais, en général, craindre ainsi de vous déplaire, j'aurais dû spécialement sentir que j'étais alors affecté d'un trouble gastrique, par suite duquel mon souffle, quoique habituellement très pur, se trouvait momentanément indigne de se mêler au vôtre. Mais j'espère que

votre indulgente affection aura d'avance excusé cette indiscrète ardeur.

Ce dérangement accidentel a continué hier d'être tel que j'ai dû m'abstenir de la moindre nourriture ; et dès lors je me suis trouvé ce matin incapable d'aller à ma leçon. Mais cette diète rigoureuse a heureusement suffi : la nuit a été presque bonne ; et je me sens ce soir assez bien pour ne pas manquer les Italiens.

A propos de pardons, je dois vous en demander de mieux mérités au sujet de mes sollicitations, quelquefois aveugles peut-être, toutefois jamais indiscrètes, ni j'espère importunes, sur le genre de soins qu'exige votre chère santé. D'après vos explications d'hier, je commence à sentir que mes instances et mes conseils n'ont pas toujours été fondés, sous ce rapport, sur une suffisante appréciation, ni de votre constitution propre, ni surtout de l'ensemble de vos antécédents. Certain désormais que vous êtes sincèrement réconciliée avec la vie, comptez, ma Clotilde, que, malgré mon intime sollicitude continue, j'aurai maintenant plus de confiance dans la sagesse personnelle que vous avez dû acquérir à ce sujet.

Sans m'être encore expliqué sur votre humble aveu de négligence quant au numérotage de vos lettres, j'espère que vous ne me croyez un zélateur assez fanatique de la précision pour vous en garder la moindre rancune. C'est à moi plutôt de vous demander pardon de continuer, de mon côté, cette minutieuse précaution, due seulement à mon extrême appréciation de notre correspondance ; car je suis loin d'être aussi prudent envers toutes mes autres lettres.

Le tendre aveu d'abnégation qui termine votre charmante lettre de Dimanche me touche profondément. Mais, entre mon amour et mon repos, le choix ne me serait pas difficile : comment tiendrais-je à soigner ma vie si je devais renoncer à son principal intérêt ? Heureusement, cette alternative ne se réalisera jamais : je commence à dormir un peu mieux, et certes sans vous aimer moins.

Adieu, mon adorable Clotilde ; quand même ces incohérentes explications vous sembleraient un innocent prétexte d'amicales causeries, j'espère que vous les accueilleriez. Notre situation reste, à tout autre égard, si peu satisfaisante que je serais bien excusable de saisir chaque occasion pour me procurer ces douces

compensations. A demain soir, le bonheur de serrer votre chère main, et surtout à notre bonne soirée du Samedi, sauf le malencontreux roi d'Assyrie. Comptez à jamais, ma Clotilde, sur le profond et respectueux amour de

Votre philosophe,

A^TE COMTE.

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME LETTRE

Vendredi matin 7 Novembre 1845.

Mon cher philosophe, je croyais que c'était moi qui vous avais donné hier un bon baiser d'amie. S'il en est autrement, je vous offre mon absolution de bien grand cœur. Je regrette que vous trouviez au delà matière à sacrifices dans nos relations. La situation morale dans laquelle je me suis trouvée tout à coup placée vis-à-vis de vous m'a souvent paru le complément de mes douleurs, car je vous impose presque ce que j'ai subi. Mais vous devez me comprendre en philosophe et en homme de cœur ; cela me console de le penser.

Je suis revenue hier le cœur gros de mes médisances ; j'ai trouvé ma mère très triste, elle me l'a paru encore aujourd'hui. Hélas ! chacun lutte dans la vie, et chacun souffre ; il faut savoir faire grâce aux mères surtout.

Pour vous, mon cher ami, près de qui je me sens si bien, ne craignez pas de m'importuner jamais de votre sollicitude. Je l'accueille, dans le fond de mon cœur, avec une sincère reconnaissance, et elle ne peut que m'attacher à vous davantage.

Je vous griffonne ce mot en m'éveillant ; je vais un peu plus *fort* que ces jours-ci, quoique je sois poursuivie par les pulsations. Soignez bien votre estomac, ce grand fonctionnaire si influent dans notre pauvre chose. J'ai beaucoup d'obligations au mien, et je sens d'autant mieux le respect que chacun doit avoir pour le sien.

A ce soir, mon cher ami, et à demain si je n'ai pas d'asthme ni de tête cassée.

A vous de cœur.

CLOTILDE DE VAUX.

QUATRE-VINGT-HUITIÈME LETTRE

Samedi matin 8 Novembre 1845 (6 h.).

En revenant hier soir de serrer la main chérie, je voulais, ma tendre amie, répondre aussitôt à votre bonne lettre de ce matin, que j'avais lue trop tard pour avoir pu déjà vous remercier d'un si gracieux pardon. Mais la raison m'a déterminé à me coucher, seulement encore plus plein que de coutume de votre charmante pensée. Une nuit salutaire vient de récompenser cette sagesse, et je me lève assez dispos pour pouvoir, en retardant un peu ma tendre prière du matin, accomplir à temps ce doux devoir, que l'heureuse soirée d'aujourd'hui ne me semble pas rendre superflu ; nos sentiments respectifs s'épanchent ainsi plus nettement que même dans la plus cordiale entrevue.

Chacune de vos communications me fait davantage admirer la suave délicatesse de votre cœur et la grâce exquise de votre esprit. Je suis profondément touché de l'aimable spontanéité qui, malgré tant de justes griefs, fait aussitôt prévaloir votre tendresse filiale, à la moindre provocation. Vous avez bien raison, ma digne amie, sachons surtout excuser les mères ; la vôtre m'a paru hier sérieusement affligée, quoique j'en ignore le motif. Vos touchantes dispositions envers elle ne trouveront jamais en moi qu'un noble encouragement, si vous aviez en effet besoin d'être spécialement poussée aux bons sentiments autrement que par la satisfaction de les éprouver.

Puisque vous me permettez, Clotilde, d'insister toujours sur les soins qui me paraissent convenir à votre chère santé, laissez-moi vous recommander aujourd'hui une grande modération dans votre

travail, si vous ne pouvez vous résoudre à une entière suspension passagère. Je sens mieux que personne l'importance propre de votre éminente composition, outre son heureuse diversion à vos chagrins et ennuis habituels ; je reconnais aussi sa puissante efficacité prochaine pour votre juste émancipation personnelle, qui devient de plus en plus désirable. Mais je suis maintenant inquiet de votre agitation cérébrale combinée avec votre prostration musculaire. L'ardeur actuelle de votre main, et l'accélération opiniâtre de votre pouls me semblent indiquer très clairement la nécessité du repos, surtout d'esprit. Suivez donc, je vous en conjure, la sage résolution où vous étiez hier soir d'aller consulter sérieusement votre médecin, et je ne doute pas qu'il ne vous prescrive, avant tout, de mettre momentanément votre cerveau au régime passif de la simple lecture. Votre noble but, public et personnel, devrait vous décider à mieux ménager des forces dont la vicieuse consommation peut aujourd'hui retarder beaucoup vos justes espérances.

L'aimable lettre à laquelle je réponds atteint, avec une admirable délicatesse, la plus douloureuse de mes propres sollicitudes. Après notre crise décisive de Septembre, je vous promis d'attendre, sans aucun murmure, les modifications spontanées que vous me permettiez d'espérer dans l'état intime de votre cœur. Puisque votre allusion spéciale semble m'autoriser à rompre momentanément le respectueux silence que je m'étais prescrit à ce sujet, je me bornerai à vous remercier d'avoir déjà reconnu que je sais souffrir et résister en homme de cœur et en philosophe, en m'abstenant envers vous de toute indiscrète sollicitation. La stricte continence que j'ai dû m'imposer depuis que mon cœur est pris se trouve certes trop naturelle pour que je doive aujourd'hui m'en faire aucun mérite. Mais il y en a peut-être à savoir attendre, avec une affectueuse résignation, un gage sacré et une incomparable garantie, dont une entière spontanéité constitue seule la vraie valeur. Votre touchante allusion me fait espérer que ma loyale fermeté à conserver la respectueuse attitude promise par mon cœur ne vous conduira jamais à penser que j'attache moins de prix aux libres concessions indispensables à la plénitude et à la consolidation du bonheur ineffable que me procure notre sainte affection. Je puis donc vous renouveler, sans aucune crainte, l'assurance bien sincère de vous laisser

toujours la suprême direction de nos relations quelconques, sans chercher ailleurs que dans votre cordiale estime la récompense de mes intimes sacrifices, jusqu'à ce qu'une douce transformation spontanée vous permette de les faire cesser. Croyez surtout, quelque douloureux qu'ils soient à mon cœur, qu'ils ne m'empêchent pas de sentir profondément le prix de la noble tendresse que vous avez déjà accordée à

Votre cher philosophe,

A^TE COMTE.

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME LETTRE

Samedi matin 8 Novembre 1845.

Mon cher ami, je me sens trop fatiguée pour pouvoir jouir du spectacle ce soir. Si vous voulez en faire profiter Félicie à ma place, cela vous fera quitte d'elle pour longtemps. Je crois qu'avec deux jours de repos seulement je me remettrai en fond, et je m'en vais les prendre. Il ne me faudrait avec une plume qu'un peu d'exercice à l'air, et je suis toujours entraînée à des fatigues de ménage, le matin pour moi, le soir pour la communauté ; tout cela est bien difficile à mener de front. Une fois ma Willelmine finie, je m'arrangerai pour obtenir ma pension, et vivre enfin suivant mes besoins. Tant que je ne serai pas écrivain officiel, on comptera pour rien mes efforts. J'ai le plus grand intérêt à débuter vite. Que je vous sais gré, au fond du cœur, de m'avoir secondé comme vous l'avez fait ! Je me chauffe et je me vêtis en femme délicate grâce à vous, et ce sont deux points capitaux pour moi ; le reste est à la disposition de chacun de nous, et ne m'a jamais manqué. Ne dites rien ; les paroles sont autant de coups d'épée dans l'eau : il faut faire et attendre. Si j'avais plus de force, tous ces riens là glisseraient on ne peut mieux sur mon enveloppe actuelle : il faut espérer que ma persévérance me rendra à la fin le même bon office.

Ma mère est très soucieuse, et cela m'attriste : mais il est si avéré que je ne pourrais pas parvenir à réaliser ses vœux du jour et du lendemain, que je n'y prétends plus du tout.

Au revoir, mon cher et bon ami, à Lundi. A Samedi, probablement : j'espère beaucoup de mon régime de repos. Portez-vous bien de votre part, et comptez sur mon affection la plus vraie.

A vous de cœur,

CLOTILDE V.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME LETTRE

Dimanche matin 9 Novembre 1845 (8 h.).

En envoyant hier avertir Félicie du relâche italien, j'ai indirectement appris, ma céleste amie, sur votre chère santé, de plus fâcheuses nouvelles que par l'affectueuse lettre que vous m'écrivîtes un instant avant de recevoir la mienne du matin. C'est pourquoi, après s'être soigneusement informée de votre état présent, Sophie est spécialement chargée ce matin de vous éviter, autant que possible, toute fatigue corporelle. Gardez-la donc, à cet effet, sans aucun scrupule, tout le temps convenable; je vous conjure d'y faire cette fois, moins de résistance qu'auparavant. Tout ne devrait-il pas être déjà commun entre nous? Vous savez d'ailleurs que, pour un simple enfant, je me suis privé de ma bonne plus souvent et plus gravement que vos besoins ne l'exigeraient maintenant, sans en éprouver moi-même aucun notable inconvénient. Pourquoi donc serais-je moins serviable envers vous, ou pourquoi seriez-vous plus cérémonieuse?

Au milieu de mes inquiétudes, je suis heureux d'apprendre que le cas commence à fixer sérieusement votre attention, et que vous êtes enfin décidée au repos. J'espère que vous le prenez à temps, et que vous saurez le prolonger sagement, s'il le faut. Votre appréciation du genre d'habitudes propres à votre santé me paraît très judicieuse ; elle me rassure sur l'avenir, pourvu qu'une

persévérante fermeté vous y fasse conformer assez toute votre conduite. Avec le travail intellectuel, quelque exercice journalier au grand air, sans aucune autre fatigue physique, voilà ce qui vous convient régulièrement, une fois dissipée la crise actuelle. Dès ce moment vous pourriez, ce me semble, éviter la partie purement personnelle de vos fatigues de ménage. Si nos domiciles étaient plus rapprochés, Sophie est réellement assez peu occupée chez moi pour venir aisément chaque matin vous éviter cette peine, comme la digne femme m'a dit vous l'avoir indiqué spontanément. Mais, par un arrangement peu coûteux avec votre portière, nous pourrions aussi y parvenir facilement, dès que vous le voudrez. Quant aux fatigues de famille, il suffirait, ce me semble, de vous prononcer convenablement sur leur danger pour vous en affranchir assez, surtout si le commun docteur en disait hautement son avis médical.

Tout en insistant sur ces expédients immédiats, je ne méconnais pas la sagesse, ni même l'urgence, du judicieux régime que vous m'indiquez, et dont la prochaine réalisation me semble aussi possible que désirable. Il faut, en effet, que vous soyez enfin vous-même, et cela pour votre santé autant que pour votre bonheur. Votre famille ne peut élever aucune objection raisonnable contre une transformation aussi légitime, après vous avoir vu subir tant de malheurs, non moins étranges qu'immérités. Je comprends le puissant secours que peut vous fournir votre élaboration actuelle, en facilitant ce parti décisif ; en ce sens, il vous importe beaucoup de l'achever promptement, sauf les soins de votre santé. Mais permettez-moi, ma noble et tendre Clotilde, d'améliorer votre sage projet, en le rendant indépendant d'une telle condition, qui, malgré son efficacité, me semble loin d'y être indispensable, et pourrait en retarder l'exécution au delà de vos urgentes exigences. Vous n'avez réellement besoin d'aucun titre semblable pour obtenir que la dépense faite à votre intention s'accomplisse autrement qu'aujourd'hui, sans subir d'ailleurs la moindre augmentation. Je vous engage surtout à déterminer convenablement, à ce sujet, la suprême intervention de votre digne père, en l'informant d'abord de la pension autrichienne, ce qui, en toute hypothèse, me semblerait décent et opportun.

Dans le cas même le plus défavorable, laissez-moi, Clotilde, prendre enfin au sérieux le noble protectorat que vous m'avez tendrement conféré, et réalisons, s'il le faut, mon amicale proposition de Septembre, qui restera toujours acceptable entre nous. Ne craignez pas que les embarras momentanés de ma situation personnelle puissent jamais m'empêcher aucunement de l'exécuter, fût-ce dès aujourd'hui. Quand je devrais d'ailleurs employer ainsi mon temps de manière à retarder un peu ma grande élaboration, n'en ai-je pas dignement acquis le droit, et pourrais-je en mieux user ?

Ma principale dette philosophique est maintenant payée envers l'Humanité qui n'est plus désormais autorisée à se plaindre de me voir, au besoin, dévouer à l'amitié. Ne serait-ce pas d'ailleurs une autre façon de servir beaucoup la nouvelle philosophie que de la montrer au monde inspirant, dans la pratique, un aussi noble dévouement privé ? Soyez donc, chère amie, bien à l'aise avec moi, en me voyant prêt aux plus extrêmes de vos chances, quoique je reconnaisse, pour votre bonheur, l'importance de les éviter autant que possible. Demandez donc bientôt à votre famille, au nom de votre juste liberté personnelle, tous les secours que vous en pourrez obtenir sans aucune rupture, et comptez franchement, quant au reste, sur mon énergique affection, qui pourrait, au besoin, tout suppléer à cet égard. Constituez enfin, sous ce double aspect, le régime physique et moral qui vous est vraiment nécessaire. Vos touchants remerciements d'hier sur la très minime intervention que vous m'avez jusqu'ici permise m'ont navré de douleur, en me dévoilant un ordre de besoins que j'étais loin de soupçonner. A quelque parti, soit immédiat, soit définitif, que vous croyiez devoir vous arrêter, nous devons absolument faire cesser des préoccupations habituelles aussi indignes de vous.

Vous, dont la douce influence spontanée a si bien développé en moi les affections tendres, qui m'étaient naturellement inhérentes sans avoir pu encore surgir assez, recevez de nouveau, ma Clotilde, pour cet inappréciable service, l'éternel hommage de ma plus intime gratitude.

Quelque dévouement qu'elle puisse m'inspirer, il n'équivau-

dra jamais, ni à l'importance d'un tel bienfait, ni même à la profondeur du respectueux amour de

Votre philosophe,

A^TE COMTE.

Pour la représentation manquée hier, l'administration des Italiens nous donnera, Dimanche 16, une soirée extraordinaire. Ma double stalle va donc me servir deux jours de suite, Samedi et Dimanche prochains : vous choisirez l'un, et je donnerai l'autre à Félicie ou ailleurs.

QUATRE-VINGT-ONZIÈME LETTRE

Dimanche soir 9 Novembre 1845.

Vous êtes un homme délicieux ; et, si chacun vous ressemblait, tout irait sur des roulettes en ce monde. Mais il s'en faut qu'il en soit ainsi ; et ce qui vous parait simple et juste serait taxé ailleurs de folie ou d'égoïsme monstrueux. J'en ai déjà fait l'expérience, mon digne ami ; et ma retraite de Passy m'a été jetée à la tête trop souvent pour que je ne sois pas sûre d'avance des nouvelles hostilités que j'ai à craindre en me remettant à mon aparté. Je n'aurais qu'un moyen immédiat de le tenter ; j'y ai songé déjà avec réflexion, il n'est pas sans inconvénients. Mais il me satisferait dans mes sentiments pour mon père, parce qu'il lui serait utile ainsi qu'à moi. S'il voulait me laisser ma liberté sauve, je trouverais une honorable protection dans son association avec moi. Mais cet arrangement n'est praticable que d'une seule manière : c'est s'il voulait habiter une maison commune où nous aurions chacun notre appartement, et où je me chargerais de diriger un ménage dans lequel je serais maîtresse. Voilà la seule ressource que j'aie maintenant : mais je sens combien elle demande à être pesée et envisagée sous toutes ses faces, parce qu'une semblable démarche engage plus que le présent.

Comme je vous l'ai dit hier, un premier succès obtenu, on me fera des concessions qui ne me seront accordées avant que sous des milliers de conditions. Mon intention est de mettre mon oncle lui-même dans mes intérêts, aussitôt que j'y aurai un titre évident. Je ne puis avant ni recourir à lui ni parler de ses bienfaits à mon père, ma mère m'ayant imposé le secret.

Quant à accepter les immenses services que vous voudriez me rendre, mon cher philosophe, c'est une chose encore plus impossible à mes yeux. Si j'avais le bonheur de partager l'amour que je vous inspire, je pourrais tout au plus consentir à ce que vous me consacriez une portion de votre temps et de vos goûts. J'ai trop peu de titres à votre dévouement pour le mettre à l'épreuve autrement que je ne l'ai fait jusqu'ici. Vous pouvez vous regarder comme suffisamment investi du rôle de protecteur par les nobles bontés que vous avez eues pour moi ; et je me regarde, de mon côté, comme tellement placée sous une digne et sainte protection que j'aurai avec vous la confiance et la simplicité d'un enfant. Je désire seulement rendre en même temps aux miens la justice qui leur est due. Voilà six ans qu'ils s'habituent jour par jour à mon malheur, et à tous les inconvénients de ma santé. Notre médecin a fait, en homme de cœur, toutes les observations nécessaires à mon sujet. On a failli le congédier trois ou quatre fois pour sa franchise : mais je ne m'en suis pas moins ressentie, et réellement on me ménage le plus possible, mais il me faut très peu de chose pour me fatiguer beaucoup.

Chez moi, je fais mes petites affaires par goût autant que par habitude, et la fin de la journée arrive que j'ai toujours dépensé bien trop de forces pour ce que j'en ai.

Je vais employer ma portière régulièrement, et me réserver pour ma plume et un peu de promenade. Si donc vous pouvez sincèrement, et sans vous imposer aucun surcroît de peine, m'aider dans le secret de nos cœurs, je vous promets de vous demander tout ce qui me sera nécessaire pour franchir le pas. Combien de femmes aussi intéressantes que moi qui n'ont pas les ressources que j'ai, mon cher ami ! Et combien surtout qui doivent manquer d'un appui véritable ou d'un ami généreux comme celui que j'ai trouvé ! A vous, en retour, la pensée si douce d'avoir ranimé un être

anéanti et d'avoir versé du baume dans un cœur ulcéré ! Puissé-je vous rendre le bien que vous m'avez fait !

Nous causerons de mes plans ; écrivez-moi d'ici Mercredi. J'irai vous demander de quoi satisfaire à mes besoins *imprévus*. Le manque de mémoire n'est pas étranger à ces sortes de négligences. Quoique j'aie eu cette année tout ce qui est censé me suffire, il y a eu des nécessités coûteuses pour moi qui n'ont pas assez figuré. On me conteste jusqu'au mérite de l'ordre, que j'ai en première ligne. Quand j'ai porté une robe deux ans, on s'étonne que je la raccommode. Ceci soit dit rien que pour mon honneur à vos yeux, mon philosophe. Je serai encore très belle cet hiver avec la robe de Léon ; mais il m'a fallu tout ce qui ne se voit pas. Si vous pouvez encore me prêter 100 francs, toujours pour ce qui ne se voit pas, vous serez plus qu'au niveau de la Providence à mon égard.

Adieu, mon cher ami, à demain soir. J'ai agi sur le cœur par quelques frictions de digitale : cela diminue l'activité du pouls ; mais je n'ai pas l'ombre de jambes. J'irai voir le docteur si cela ne va pas mieux : pourtant il dit qu'il y a bien peu de chose pour moi chez les pharmaciens, et je crois qu'il a raison.

A vous de tout cœur,

CLOTILDE DE VAUX,

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME LETTRE

Lundi matin 10 Novembre 1845 (10 h.).

Après avoir relu la précieuse lettre que je viens de recevoir, mon cœur éprouve le besoin d'y répondre aussitôt, et j'espère en avoir encore le temps avant l'heure de ma corvée, sauf à développer, dans notre doux entretien d'après-demain, ce que je ne pourrais qu'indiquer ce matin.

Je dois d'abord vous remercier de nouveau pour la touchante confiance que m'accorde votre sainte tendresse, et qui constitue

déjà la principale récompense de mon amour, fût-il même toujours privé de l'inappréciable réciprocité à laquelle je ne puis cesser d'aspirer ardemment. En respectant la noble délicatesse qui, dans l'état présent de votre cœur, vous interdit d'accepter toute l'étendue réelle de mon dévouement spontané, je me réjouis de vous voir du moins consentir aujourd'hui, avec une cordiale franchise, à l'intervention supplémentaire que je me réduisais à vous proposer comme seule immédiate. Vous pouvez donc compter sur ma douce satisfaction à vous remettre Mercredi ce que vous voulez bien me demander : mes embarras passagers ne me priveront jamais, même à présent, de cette amicale coopération.

Quant à vos plans personnels, ils méritent beaucoup de réflexion préalable. La réunion avec votre père a surtout besoin d'être pesée : c'est votre meilleur moyen immédiat, toutefois sous les indispensables conditions que vous m'indiquez si sagement ; mais il a le grave inconvénient de trop engager l'avenir. J'approuve infiniment votre projet de relations directes avec votre digne oncle, et je reconnais que votre composition actuelle vous en fournira la plus noble occasion. Néanmoins, je ne puis m'empêcher de regretter que vous ayez promis à votre mère de cacher jusqu'ici à votre père cette honorable protection : engagée au silence, vous devez sans doute le garder ; mais je crains qu'il ne vous ait été prescrit dans l'intention, peut-être inaperçue, de vous mieux assujettir au despotisme maternel.

J'apprends avec joie que vous voulez enfin accorder à votre chère santé des soins sérieux et soutenus. Votre médecin se relève, à mes yeux, d'abord par sa courageuse franchise à votre sujet auprès de vos parents, et ensuite par sa consciencieuse déclaration sur l'impuissance radicale de la pharmacie envers vous : pensez donc surtout à votre régime, sous tous ses nombreux aspects ; c'est là votre grande ressource, et j'ose garantir qu'elle vous suffira pleinement, d'après la persévérance convenable. L'une de ses principales prescriptions immédiates consiste à vous décharger sur votre portière de vos propres fatigues journalières ; je suis ravi de vous voir accueillir aussitôt mes indications à cet égard. Quand ce nouvel arrangement sera connu de votre famille, elle sentira, sans doute, comme complément indispensable d'une telle hygiène,

l'évidente nécessité de ménager vos forces corporelles pendant les heures de la vie commune.

Combien je vous dois, chère et digne amie, de tendre reconnaissance quant à vos affectueux remerciements sur l'heureuse efficacité de mon affection pour ranimer déjà votre vie morale ! Si votre sainte amitié peut un jour se transformer enfin en un véritable amour, quel bonheur aura jamais égalé le mien ! Une telle base préalable assurerait à cette ineffable félicité une persistance équivalente à son énergie.

Adieu, mon incomparable Clotilde ; à ce soir, la satisfaction de serrer tendrement votre main, et surtout à Mercredi le bonheur de causer amplement sur tous vos plans.

A vous, mon seul et éternel amour,

A^TE COMTE.

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME LETTRE

Mardi matin 11 Novembre 1845.

Combien je serai heureuse, mon digne ami, quand je pourrai vous faire plaisir à mon tour ! Si je parviens à conquérir mon émancipation, vous pouvez compter sur la meilleure place au coin de mon feu. En attendant, comptez sur celle que vous occupez dans mon cœur.

Le service que vous me rendez de nouveau me met cette fois-ci à flot. J'ai acquitté quelques petits comptes et pris mes précautions d'hiver : je n'ai plus qu'à me dorloter, en préparant l'avènement de Willelmine. Je me sens chaque jour davantage de goût pour la profession ; et, si je pouvais une bonne fois disputer mes forces à tout ce qui me les ôte, je sens que je parviendrais à mon but. Je sais très bien qu'on reconnaîtra plus tard la droiture de mes vues et l'utilité de ma persévérance, et je ne suis vraiment abattue maintenant que par mon *insuffisance* physique.

J'espère que la digitale va me remettre sur pied pour Jeudi ou

Vendredi. J'ai déjà bien moins d'oppression et de pulsations. Demain j'irai vous voir en bateau ; et, d'ici-là, je vais lire et chiffonner.

Adieu, mon vrai philosophe. Puisse votre sort s'accroître aussi de tout ce que vous méritez ! Je crains que vous ne trouviez rarement vos pareils autour de vous, et que vous ne deviez jamais compter que sur votre mérite.

Recevez, avec mon tendre bonjour, l'éternelle assurance de mon attachement.

CLOTILDE DE VAUX.

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME LETTRE

Mardi soir 11 Novembre 1845 (2 h.).

Je crains, ma bien-aimée, d'avoir trop tôt répondu hier à votre excellente lettre de Dimanche, qui exigeait peut-être moins d'entraînement. Sans avoir rien à modifier dans cette réponse, je n'y ai point assez insisté sur une importante explication, qui ne doit pas rester purement verbale.

Une délicatesse trop ombrageuse vous fait écarter comme immédiate la proposition que je renouvelais seulement comme ressource extrême, et qui, à ce titre, demeurera toujours ouverte entre nous. Je vous avais d'ailleurs conseillé en même temps de recourir à votre famille autant que vous le pourrez dignement, et de ne chercher alors dans notre sainte amitié que des moyens supplémentaires, pour tous les cas d'insuffisance ou d'imprévoyance. Sous un tel aspect, j'espère que vous êtes déjà résolue à me demander franchement tout ce qui vous deviendra nécessaire : vous savez combien je serai toujours heureux d'y pourvoir. Comptez aussi que je n'en éprouverai jamais aucune gêne réelle, même quand mes embarras actuels se prolongeraient au delà de toute vraisemblance.

Mais, pour le cas extrême auquel seul se rapportait mon offre

principale, permettez-moi d'insister sur le peu de fondement des répugnances, irréfléchies quoique nobles, que vous inspire, à cet égard, l'état présent de votre cœur. Quelque immense prix que je doive toujours attacher à obtenir enfin de vous un sentiment équivalent au mien, la simple amitié me pousserait assez à une telle intervention, et devrait aussi vous décider à l'accepter, si, en effet, un soin légitime de votre pleine sécurité ou de votre juste dignité vous déterminait jamais à renoncer à tous secours de famille.

De telles relations furent, sans doute, toujours très rares : mais il en exista divers exemples irrécusables, soit entre deux hommes, soit même d'un sexe à l'autre. Ne sommes-nous pas tous deux assez dignement organisés pour réaliser de nouveau ces nobles exceptions, l'honneur de la nature humaine ? Au fond, elles se réduisent à étendre jusqu'à l'amitié l'office universellement attribué déjà à la fraternité et à la paternité. Or, n'est-ce point alors le cas d'appliquer la mémorable maxime récemment formulée par votre mère ? Sans doute je ne cesserai jamais de voir en vous ma seule épouse véritable, et de vous garder, quoi qu'il arrive, autant de fidélité, morale ou même physique, que si notre union était réelle et complète, dussé-je, comme je ne dois, hélas ! que trop le craindre, n'obtenir jamais de vous rien au delà de la pure amitié. Mais cette imparfaite réciprocité ne devrait pas, au besoin, vous faire rejeter un dévouement auquel l'amour n'est point indispensable.

Que parlez-vous de la nécessité de rendre ? Oubliez-vous le bonheur d'accorder et même celui d'accepter ? La morale positive ne doit-elle pas surpasser la morale théologique ou métaphysique, en conduisant l'Humanité à une active pratique du pur désintéressement ? Ne suis-je pas d'avance pleinement récompensé de tels efforts par cette douce conviction d'avoir déjà, suivant vos touchantes expressions d'avant-hier, *ranimé un être anéanti, et versé du baume dans un cœur ulcéré ?* Quant à ce qui me revient de notre sainte liaison, dois-je donc dédaigner la précieuse révolution produite ainsi dans l'ensemble de mon existence morale ? Je vous dois le plein essor des affections tendres, et même des plus généreux sentiments. Chaque jour, je me sens, grâce à vous, deve-

nir à la fois meilleur et plus heureux ; même en ce qui concerne mon action philosophique sur l'Humanité, la seconde moitié de ma noble carrière surpassera ainsi la première. S'il est vrai, comme nous l'admettons tous deux, que le grand but de la vie humaine consiste dans le perfectionnement continu de notre nature, individuelle et collective, pourrions-nous méconnaître le prix de tels bienfaits, si directement relatifs à cette éminente destination ? Ce résultat capital mériterait bien certes d'être acquis par un surcroît de quelques heures de travail quotidien, qui ne m'offrirait, en réalité, d'autre grave inconvénient que de retarder peut-être d'un ou deux ans une importante publication, si toutefois la douce surexcitation continue due à un tel essor moral ne compensait pas, pour ma principale élaboration, cette diminution de loisir. Les êtres vulgaires font tant de pareils sacrifices au profit de leur santé stérile ou de leurs grossiers plaisirs ! Pourquoi les hommes supérieurs n'achèteraient-ils pas, au même prix, de plus nobles améliorations personnelles ?

Vos refus n'auraient donc, à mon égard, aucun fondement raisonnable. Quant à vos propres scrupules, je n'en reconnaîtrais la vraie légitimité que si votre cœur m'accordait seulement la seconde place : mais, au fond, vous me regardez déjà comme votre meilleur, ou même, sauf votre famille, votre unique ami ; et, en amour, vous ne me préférez plus personne : aucune juste délicatesse ne devrait donc vous interdire d'accepter la plénitude de ma protection, quand même vos sentiments ne pourraient jamais correspondre assez aux miens.

Toutefois, ma Clotilde, mon offre est tellement indépendante de ma passion, que j'y ai toujours évité toute exagération passagère et toute préoccupation personnelle. En tendant à mon propre perfectionnement moral, le vôtre ne doit pas m'inspirer une moindre sollicitude permanente. Aussi n'ai-je jamais voulu ainsi ni relâcher aucunement vos justes liens de famille, ni même amortir vos dignes efforts individuels. Mon intervention tutélaire fut toujours destinée, à mes yeux, à compenser entièrement l'insuffisance réelle de cette double protection naturelle, en exerçant envers vous, avec bien moins de puissance, sans doute, mais avec beaucoup plus de justice et de discernement, l'office que les dévots attribuent à leur Providence.

J'espère, ma noble et tendre amie, que ces explications feront cesser en vous toute méprise et dissiperont peu à peu vos honorables scrupules sur la mesure extrême où votre raison doit s'habituer à voir un refuge assuré, propre à prévenir tout désespoir. Une plus complète union m'autoriserait seule, je le sens, à vous proposer de préférer ouvertement ce moyen à toute autre voie vraiment praticable. Nous causerons demain de vos divers plans, immédiats ou définitifs. Déjà je puis vous annoncer que mes propres réflexions tendent finalement à écarter comme trop dangereux le projet de vous réunir à votre digne père.

A vous pour toujours,

A^TE COMTE.

En vous remettant cette lettre supplémentaire, Sophie est chargée de s'informer spécialement de votre chère santé.

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME LETTRE

Mardi soir 11 Novembre 1845.

Je voudrais pouvoir vous répondre avec détail sur tout ce que vous me dites, mon cher ami. Mais je suis très mal à mon aise, et je ne veux pas retenir Sophie trop longtemps. Je ne ferai donc ici que vous remercier de votre incessante bonté. Non, je ne puis pas accepter vos offres à moins de devenir votre femme : ceci est posé dans mon esprit à l'état irrévocable. Pour contracter un engagement aussi important que celui d'une nouvelle union, je l'avoue, je veux jouir pleinement de ma force morale et de ma raison. Ce que j'ai souffert dans ma vie ne ressemble à aucune infortune ordinaire. Je souffre par moi plus peut-être que par les circonstances ; et je veux être sûre de pouvoir remplir, selon mes vœux, les devoirs nouveaux que je me ferai.

Je ne crois pas qu'il existe un homme meilleur et plus noble que vous l'êtes : mais, quoique cette conviction soit la plus néces-

saire à acquérir sur l'homme que l'on choisit, elle n'est pas seule, et cela est bien parfaitement réciproque. Je puis manquer des qualités les plus importantes pour le bonheur d'un homme tel que vous, et alors !

Dans l'état de souffrance morale et de lutte où je me trouve encore, je ne puis pas répondre de moi. Malgré tout ce que je me connais de bon, ferais-je bien de risquer votre avenir et le mien ?

A demain, mon cher ami, quoique je sois bien souffrante. J'ai craché du sang pendant une partie de la journée, et le cœur est douloureux quoique plus calme. Ne vous inquiétez plus de moi : je prendrai tous les moyens les meilleurs pour revenir sur l'eau. Puissé-je ne pas vous attrister par ma douloureuse sincérité ! Elle part certes bien de l'endroit malade.

Je vous embrasse tendrement,

CLOTILDE.

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME LETTRE

Mercredi soir 12 Novembre 1845.

Mon cher ami, je viens de me donner un plaisir que j'ambitionnais depuis longtemps : c'était de parler aux miens d'une partie de vos bontés pour moi. Sans vous expliquer la manière dont je m'y suis prise, je puis vous répondre qu'elle a été en harmonie avec le fait, et qu'on ne peut que me trouver honorée par lui. Cet enfantillage de cœur m'a fait du bien, et je pense que vous ne me le reprocherez pas. Il ne faut pas mettre absolument en poche le visage de ses amis. Si le bien est moins contagieux que le mal, c'est une raison de plus pour favoriser son essor : la compensation est nécessaire surtout là.

Le cœur m'a encore fait défaut ce soir ; pourtant l'air m'avait un peu remontée, et je tâcherai de le prendre demain. Combien je

vous remercie en particulier de vos gâteries ! Je les sens mieux que je ne sais le dire.

A Vendredi soir, mon cher philosophe. J'espère qu'on sera encore en veine d'amabilité, et que vous en profiterez. Ceci n'est qu'un bonsoir de Mercredi : je vous l'offre tendrement.

A vous de cœur,

CLOTILDE DE VAUX.

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME LETTRE

Jeudi matin 13 Novembre 1845 (7 h.).

J'envoie ce matin Sophie s'informer, ma bien-aimée, de la précieuse santé sur laquelle votre accident d'hier m'a spécialement alarmé. Hélas ! je vous verrai longtemps dans la douloureuse attitude que vous aviez sur mon petit sofa. Malgré vos instances, j'aurais bien dû vous accompagner jusqu'à la voiture.

Vous sentez, j'espère, ma Clotilde, combien j'apprécie vos touchants remerciements pour mes minimes services. Je me félicite surtout que vous ayez enfin été conduite ainsi à m'assurer, en général, le noble droit de garantir votre juste bien-être, tout en concourant à votre intime perfectionnement. Sans cette extrême intervention providentielle, mon cordial protectorat ne serait guère qu'une honorable sinécure. Vous avez irrévocablement consolidé ce doux office, en le rendant désormais indépendant des lacunes involontaires de votre cœur, comme de la tendre fatalité qui vous asservit le mien. Notre sainte liaison est donc maintenant organisée : et c'était, à mes yeux, j'ose vous l'assurer, le point fondamental.

Au milieu de ces délicieuses émotions, je dois néanmoins vous indiquer avec franchise combien j'ai cru hier acquérir la presque certitude que votre cœur ne pourra jamais dépasser envers moi la simple amitié. Cette triste conviction altérerait beaucoup l'ineffable félicité que j'ai rêvée, mais sans toutefois l'empêcher radicalement. Permettez-moi d'espérer que, même en ce cas, notre

union ne vous semblerait pas impossible, si d'ailleurs vous me reconnaissiez toutes les qualités nécessaires à votre bonheur, comme je me tiens déjà certain de votre aptitude à assurer le mien. L'amour m'a toujours paru, sans doute, constituer, à cet égard, une condition préalable encore plus indispensable chez votre sexe que dans le mien. Mais votre nature est assez éminente pour mériter une honorable exception à cette règle générale. Je n'hésiterais donc pas à me contenter alors de la pure amitié que vous m'avez déjà vouée, avec la seule assurance que, à tout autre égard, votre cœur demeurerait du moins vraiment libre. En vous engageant ainsi ma vie, je ne craindrais point de commettre aucune véritable imprudence. Ce ne serait pas, heureusement, le premier exemple d'une pleine félicité domestique compatible avec une imparfaite réciprocité d'affection, quand les principales sympathies existent assez. Mais une telle perspective suffirait-elle pour surmonter vos nobles scrupules, et déterminer votre libre assentiment réfléchi ?

Adieu, chère épouse de mon cœur ; recevez les chastes embrassements de

Votre philosophe,

A^TE COMTE.

Sophie doit vous consulter au sujet d'une bonne qu'on lui propose pour votre père. Comme Sophie ne connaît cette femme qu'indirectement, veuillez lui indiquer, d'après ce qu'elle vous exposera, quelle suite elle doit donner à une telle proposition.

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME LETTRE

Jeudi soir 13 Novembre 1845 (3 h.).

Divers obstacles m'ont fait remettre jusqu'à cette heure le plaisir de lire le billet rapporté ce matin par Sophie. Je suis très touché de la tendre délicatesse qui a poussé votre cœur à mettre vos

parents dans la confidence partielle de mes petits services d'amitié. Mais, puisque Sophie m'a donné d'excellentes nouvelles de votre santé d'aujourd'hui, je puis avoir le courage de vous gronder un peu pour cette communication, plus noble que prudente, quoique j'en ignore, au reste, la forme effective et la véritable étendue, sans lesquelles je ne saurais pourtant la juger finalement. Si, d'un côté, j'y vois l'avantage de provoquer, à votre profit, une généreuse émulation, je crains, d'une autre part, qu'elle ne tende aussi à tranquilliser l'indifférence. Envers moi, ce renseignement devra, le plus souvent, réveiller ou stimuler une défiance et une susceptibilité mal éteintes, peut-être même suggérer, dans les crises d'humeur, la pensée de me repousser par une brusque restitution, que je serais toutefois bien décidé à ne jamais accepter ni subir. Tout compensé, je regrette donc, ma tendre Clotilde, que vous ayez noblement trahi ce secret de l'amitié, sans m'avoir d'abord consulté. Une telle confidence tend à diminuer, à mes yeux, le mérite de mon affectueuse intervention, dont le doux mystère ne devait jamais sortir de nos cœurs. Ne semblerait-il pas, de prime abord, que votre scrupuleuse prudence a voulu ainsi m'assurer une nouvelle garantie, en inspirant à votre famille une sorte de gratitude collective, dont je me sens, à vrai dire, plus gêné que touché ? Quoique je sache que vous avez cédé à des motifs moins vulgaires et plus touchants, je ne puis m'empêcher de regarder cette confidence comme inopportune et même imprudente : elle fera d'abord ultérieurement supposer, à cet égard, beaucoup au delà de la réalité. Toutefois, ma Clotilde, ne jugez pas définitive cette franche remontrance de votre ami ; sa conclusion sera peut-être fort différente quand vous l'aurez mieux informé.

Puisque nous en sommes aux expansions de gratitude, je puis vous annoncer, de mon côté, quoique lointaine encore, une précieuse satisfaction, qui ne saurait comporter de tels inconvénients : je la livre pourtant, comme revanche, à votre amicale critique. C'est quant à l'intime reconnaissance morale que je me plais, depuis six mois, à devoir à celle qui a si dignement ranimé mon cœur et exalté en moi tous les sentiments généreux. Je ne serai vraiment satisfait, à cet égard, comme je vous l'indiquais récemment, que lorsque je pourrai noblement expliquer, à mon auguste public, cette

inappréciable efficacité d'une passion bien dirigée, dont la grande élaboration humaine recueillera ainsi les principaux résultats indirects. Or, je crois pouvoir obtenir convenablement ce plaisir d'élite en vous dédiant ouvertement, comme je l'ai déjà fait secrètement, le nouveau grand ouvrage commencé pendant mes dernières vacances. Quoiqu'il ne puisse pas être publié avant quatre ans, je suis certain que cet inévitable délai ne diminuera point, à vos yeux, le prix de ce cordial témoignage, qui d'ailleurs m'offrira l'avantage accessoire d'écarter spontanément les légitimes rivalités de mes divers amis ou collègues. Vous conviendrez, j'espère, ma bien-aimée, que cette publique expansion d'une gratitude morale n'offrira alors aucun des dangers que me fait redouter aujourd'hui votre confidence domestique : personne ne saurait avoir ni la pensée ni la possibilité d'en abuser. Au temps de sa réalisation, vous serez, j'ose l'assurer, assez connue, et même assez appréciée, pour que votre cordiale acceptation d'un tel hommage puisse d'ailleurs augmenter, aux yeux de tous, le prix de cette sainte amitié.

Adieu, mon adorable Clotilde : je me sens tellement pénétré d'un pur amour que je voudrais passer ma vie à vous écrire ou à vous lire quand je ne puis vous voir et vous parler. Vous consentirez, j'espère, à consolider votre propre immortalité par celle de

Votre cher philosophe,

A^TE COMTE.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME LETTRE

Jeudi soir 13 Novembre 1845.

Mon cher philosophe, je regrette vivement ma confidence en famille, puisqu'elle vous contrarie. Je puis vous répondre qu'elle n'a cependant eu aucun inconvénient, et que je n'ai cédé en la faisant à aucune tactique, mais seulement à un sentiment affectueux que j'étais bien aise de manifester autour de moi. C'était à propos du repos qui m'est nécessaire : je disais que vous aviez eu la bonté

de m'envoyer Sophie plusieurs jours de suite, et qu'enfin hier vous m'aviez offert tout paternellement de m'aider de votre bourse jusqu'à ce que j'en aie une, et que vous m'avez remis 100 francs pour que je prenne tous mes petits soins de santé en achevant Willelmine. Il est tout simple, dans des relations intimes d'amitié, d'en user de la sorte, et ma nouvelle n'a nullement changé les dispositions existantes. Ce que je vois de plus clair dans votre regret, mon cher ami, c'est un scrupule de modestie et de délicatesse : encore ne me paraît-il pas bien fondé. Je vous trouve moi en règle aux yeux des miens avec la bonté, les convenances, et la franchise : je ne puis sortir de ce cercle.

Quant à avoir voulu vous faire une garantie, je vous sais trop au-dessus de pareils moyens pour y avoir songé. On ne penserait, d'un autre côté, à m'acquitter envers vous que si je mourais. Vous voyez que vous n'êtes pas en danger de restitution immédiate.

J'espère donc que vous me pardonnerez mon coup de tête, mon cher ami, et je vous en remercie d'avance tendrement.

A vous de cœur,

CLOTILDE V.

CENTIÈME LETTRE

Dimanche matin 16 Novembre 1845 (10 h.).

L'abattement maladif où je vous laissai Vendredi m'a fait hier passer une mélancolique journée, à déplorer vos souffrances et vos chagrins, vous à qui l'on conteste jusqu'au malheur. Malgré les nouvelles meilleures du soir, ma nuit s'est tristement ressentie de cette sombre agitation. C'est pourquoi les fluctuations trop fréquentes de votre chère santé me déterminent ce matin à m'informer par Sophie si ce mieux persiste. J'espère, ma Clotilde, que cette cordiale sollicitude ne vous sera jamais importune.

De telles préoccupations me font spécialement regretter l'extrême

imperfection de nos relations actuelles, qui m'oblige à trop contenir mes vœux les plus purs et mes plus justes inquiétudes. Quand viendra le temps, ma digne amie, où, selon votre charmante promesse de Mardi matin, je pourrai *compter sur la meilleure place au coin de votre feu*, et venir librement distraire vos diverses douleurs par un amical entretien ou une intéressante lecture ? Je sens de plus en plus que votre juste émancipation personnelle ne m'est pas moins précieuse ni moins urgente qu'à vous-même. Chaque semaine n'offre maintenant à mon cœur qu'une seule journée vraiment satisfaisante. Nos deux autres entrevues hebdomadaires, d'ailleurs si incomplètes et si gênées, sont à la merci de volontés fort mobiles, que les moindres conflits, et jusqu'aux chocs involontaires résultés d'une aveugle présomption scientifique, peuvent subitement indisposer contre nous. Sans doute, notre liaison est heureusement devenue indépendante désormais de mes rapports quelconques avec votre frère ; mais ils peuvent affecter beaucoup nos soirées officielles, qui, malgré leur insuffisance, me resteront toujours précieuses, tant que votre propre situation ne sera pas mieux assise. Aussi vais-je commencer aujourd'hui, avec un vrai serrement de cœur, la consciencieuse lecture promise à votre frère ; car j'ai tout lieu de craindre, malgré les sages précautions d'un bienveillant silence ou d'une affectueuse sincérité, que cet inévitable jugement ne conduise à un refroidissement funeste à mes visites collectives.

Après avoir mieux réfléchi à votre récente confidence domestique, j'ai regretté de vous en avoir d'abord exprimé mon opinion propre, où je vois maintenant une sorte d'usurpation momentanée des droits que j'ai dû spécialement vous conférer. Vous ayant librement confié la suprême direction de toutes nos relations mutuelles, j'aurais dû sentir que cette attribution générale entraîne naturellement la faculté de décider seule en quoi et comment il convient de laisser percer ce cordial commerce, surtout chez votre famille. Je devais donc, quel que fût, à cet égard, mon avis personnel, respecter, comme auparavant, votre juste initiative, toujours fondée, non seulement sur l'inaltérable pureté de vos motifs, mais aussi sur votre appréciation plus exacte des convenances propres à la situation actuelle. Pardonnez-moi, chère amie, cette

sorte d'insubordination involontaire, qui ne se renouvellera pas. Au reste, en donnant sagement votre santé et votre travail pour les principaux motifs de mon intervention avouée, vous aurez contribué, j'espère, à faire mieux ménager l'une et respecter l'autre. Cette cordiale déclaration ayant d'ailleurs été bien accueillie jusqu'ici, j'y gagnerai peut-être l'autorisation tacite de moins dissimuler désormais auprès des vôtres mon intime sollicitude pour ma seule amie.

L'attention donnée à cet incident vous a naturellement détournée de répondre à la seconde partie de ma lettre de Jeudi soir, dont la destination est, à la vérité, peu urgente. Mais notez surtout que, par suite d'un croisement épistolaire, la lettre précédente (n° 52) reste encore sans aucune réponse, quoique principalement relative aux plus grands intérêts de mon cœur, déjà moins directement signalés dans ma lettre de l'autre Samedi (48), qu'un pareil motif frappa aussi d'un silence analogue. Que ce double silence soit spontané ou réfléchi, il n'affecte pas moins vivement mes plus douloureuses sollicitudes, en me faisant craindre ou que vous en soyez trop peu touchée, ou plutôt que vous vous sentiez impuissante à les faire jamais cesser. Malgré que vous surpassiez, à tous égards, Mlle de L'Espinasse, qui avait pourtant une haute valeur, même morale, je ne puis m'empêcher de me comparer souvent au malheureux d'Alembert, d'après une pareille inégalité d'âge. D'incontestables exemples inverses sont loin de me rassurer, ne me sentant pas assez doué des qualités qui ont surtout déterminé la plupart de ces rares exceptions à une loi trop naturelle. Je vous supplie donc de réparer, sur un éclaircissement aussi capital, des omissions qui me semblent involontaires.

Adieu, ma noble et digne amie, vous que je chéris de plus en plus, vous dont le divin ascendant me devient chaque jour plus indispensable. A demain soir, et surtout à notre précieux Mercredi, qui, j'espère, ne souffrira nullement d'une heureuse veille exceptionnelle.

A vous mon amour et ma vie,

A^te^ COMTE.

Les manières un peu étranges de Félicie en acceptant Vendredi mon invitation musicale me mettent heureusement fort à l'aise envers elle pour presque tout le reste de la saison. J'espère donc que, dès Samedi prochain, vous me laisserez, sans aucun scrupule, sauf les exigences de votre santé, employer le plus souvent ma double stalle suivant le principal motif de son institution.

CENT UNIÈME LETTRE

Lundi matin 17 Novembre 1845.

Mon cher philosophe, je croyais avoir répondu, par ma lettre de Dimanche dernier, aux pensées que vous m'avez exprimées depuis : c'est pourquoi je ne vous ai parlé que de moi dans le courant de la semaine.

C'est à peine si j'ai la force de penser maintenant : permettez-moi donc de n'aborder que plus tard l'imposant sujet sur lequel vous me ramenez. Je vous remercie pour tout ce que vous me dites de bon et de tendre : tout cela trouve écho dans mon cœur, qui voudrait pouvoir vous rendre le bien que vous lui avez fait.

A ce soir, à demain, et à Mercredi : portez-vous comme je le souhaite de toute mon âme.

CLOTILDE V.

CENT DEUXIÈME LETTRE

Mardi matin 18 Novembre 1845 (11 h.).

En envoyant Sophie s'informer aujourd'hui de votre précieuse santé, je voulais, ma très chère amie, m'abstenir de vous écrire, afin de ne pas vous pousser mal à propos à un fâcheux effort épistolaire. Mais le souvenir du petit accès d'impatience que j'eus

hier, en vous taxant alors de trop cérémonieuse, m'oblige à ne pas attendre jusqu'à demain pour solliciter le pardon spécial de ce mouvement involontaire : je me le suis vivement reproché presque aussitôt ; votre souffrance aurait surtout dû me le faire d'abord contenir, eût-il même été plus motivé. En expiant ainsi ce tort passager, j'espère ne pas vous déterminer à rompre un silence qu'exigerait votre santé. Renoncez même demain à notre cordiale entrevue, pour peu que la sortie vous semble imprudente ; si toutefois elle reste possible, cette diversion vous serait maintenant utile.

Adieu, ma noble et malheureuse Clotilde ; je partage profondément toutes vos douleurs, physiques ou morales, et je regrette amèrement que notre triste situation mutuelle me rende encore si impuissant à les soulager. Puissé-je du moins ne jamais les aggraver à mon insu !

A vous ma vie,

A^TE COMTE.

CENT TROISIÈME LETTRE

Mardi matin 18 Novembre 1845.

Mon bien cher ami, comptez sur moi demain ; j'irai chez vous en omnibus : je pense que cela me fera beaucoup plus de bien que de mal. Pardonnez-moi la brièveté de mon billet d'hier ; pardonnez-moi mes fluctuations d'humeur, si jamais vous les apercevez ; et comptez, en dépit de tout, sur mon tendre et sincère attachement, qui est trop légitime pour pouvoir diminuer. Les soirées de famille deviennent si tristes, à cause de toutes les susceptibilités féminines, que je vous offre de venir me voir le Samedi (ou le Vendredi, s'il vous convenait mieux), et de prévenir que vous ne viendrez plus que le Lundi en rue Pavée. Vous pourriez donner vos occupations pour prétexte ; ils n'ont rien à voir à cela. Vous choisirez le moment de la journée qui vous convient davantage, et vous me l'indiquerez. Si ce peut être le Samedi, cela m'arrangera

de mon côté, afin de faire deux jours pour la plume (du Mercredi au Samedi). Je ne souffre absolument dans ce moment-ci que des dispositions intérieures trop mal déguisées. On m'en veut de ne pas me décider à accepter sous couleur de tendresse les indices d'un tout autre sentiment ; et ma mère se rend malade à force de ruminer des plans contre ma liberté. Vous voyez, mon cher ami, qu'au milieu de tout cela je dois chérir d'autant plus l'appui que je trouve en vous. Que ne suis-je sûre de vous rendre heureux par des liens plus intimes ! Je n'hésiterais pas à les former ; mais l'affection, dans un cœur d'où s'échappe l'amour, n'est pas un sentiment bien puissant, placé à un certain point de vue ; tandis qu'à un autre il a toute la douceur de ses sympathies.

Je vais un peu mieux ce matin ; et, en résumé, mes plus grands ennemis sont encore *les cordons*. Quand je parviens à m'ôter toute gêne extérieure aux entours du mauvais endroit, le dedans s'en ressent tout de suite. J'espère que rien ne viendra déranger de nouveau votre projet pour Mardi prochain. Recevez, mon tendre ami, l'expression de mon éternel attachement.

Je vous embrasse de cœur,

CLOTILDE V.

CENT QUATRIÈME LETTRE

Jeudi matin 20 Novembre 1845 (8 h.).

J'ai pu hier soir, ma très chère amie, vous recommander au docteur Pinel-Grandchamp (*15, rue Saint-Hyacinthe, près la place Saint-Michel*). Quoique l'ayant trouvé préoccupé d'un accouchement urgent, je crois l'avoir convenablement préparé à votre visite ; je vais d'ailleurs fortifier sa mémoire par un petit billet spécial. Vous pouvez donc y aller dès aujourd'hui Jeudi, à l'heure ordinaire de sa réception médicale (de 2 h. à 3 h.). Si vous y venez aujourd'hui, en cas que le voisinage vous inspire,

soit avant, soit après, un charitable désir, je serais naturellement chez moi, indépendamment de cette chance.

La ravissante pensée du bonheur ineffable que vous daignez presque remettre à ma disposition m'agite et m'épuise tellement que je me sens encore impuissant à vous remercier dignement pour la gracieuse tendresse qui dissipe subitement mes plus douloureuses incertitudes. Désormais, le sort du pauvre d'Alembert me touchera sans m'épouvanter ; je serai plus heureux que lui, quoique dispensé de le mériter davantage, par cela seul que mon amour est mieux placé. Comptez d'ailleurs, ma Clotilde, que je n'abuserai jamais de votre généreuse concession : elle ne m'empêchera pas de vous confier, comme auparavant, la suprême direction de toutes nos relations quelconques. Vous savez, certes, quel immense prix j'attache à notre complète union : mais, sans espérer qu'elle puisse vous devenir aussi précieuse, je dois savoir attendre, avec une scrupuleuse fidélité, que vous la jugiez personnellement opportune. Quelque prolongation que je doive ainsi prescrire à mes respectueux sacrifices, pourrais-je solliciter un bonheur qui ne serait nullement partagé ? Ma silencieuse résignation laissera donc votre exquise délicatesse, poussée par une sincère affection, diriger seule la réalisation si désirée de ce gage incomparable, en considérant déjà votre libre assentiment actuel comme constituant entre nous d'irrévocables fiançailles.

Cet état préliminaire va d'ailleurs se trouver beaucoup adouci d'après l'heureuse proposition immédiate spontanément émanée de votre cordiale sollicitude. En transformant désormais, sans aucune instance spéciale, la moitié de nos entrevues officielles en autant d'entretiens privés, vous avez, ma bien-aimée, récompensé, au delà même de son mérite, la loyale réserve que je vous avais promise. Ainsi se trouve naturellement consolidée ma juste confiance dans la sagesse spontanée de votre doux gouvernement intérieur. Quelque impatience momentanée que puisse jamais m'inspirer notre imparfaite situation, je finirai toujours par reconnaître bientôt, outre la supériorité générale de votre tact féminin, l'avantage spécial que doit vous assurer entre nous une plus complète appréciation du véritable ensemble d'une position aussi délicate.

Adieu, ma noble et tendre fiancée ; mon cœur, trop plein d'une félicité nouvelle, ne peut aujourd'hui vous exprimer assez son intime gratitude. Elle ne pourra se témoigner dignement que par l'entier dévouement continu de

Votre heureux philosophe,

A^TE COMTE.

En vous apportant ce bonjour, j'espère que Sophie me rapportera de meilleures nouvelles de votre santé actuelle.

CENT CINQUIÈME LETTRE

Vendredi matin 21 Novembre 1845.

J'ai appris hier par mon frère que vous aviez été indisposé, mon cher ami. J'aime à penser que cela n'a pas eu de suite, et que nous nous verrons ce soir, selon l'usage.

Je vous remercie de m'avoir donné M. Grandchamp ; j'en ai été très contente, et j'espère qu'il fera quelque chose de moi. La consultation a bien duré une heure : il y a mis de la conscience et du cœur ; et j'ai déjà pris deux fois en *tremblant* un remède assez fort, qui ne m'a fait que du bien. Je vais le continuer trois fois par jour pendant la huitaine, après quoi j'irai le revoir. Il y a avec cela une friction au dos, qui ne m'a pas l'air de devoir s'accorder beaucoup avec mes nerfs : c'est de la pommade ammoniacale, dont l'effet serait de déterminer à l'extérieur une irritation qui soulagerait le cœur et les bronches. Si elle me tourmente, je m'en tiendrai à la potion.

Dieu veuille que je me remette sur pieds ! J'ai assez de mes soucis spirituels. Si les uns et les autres se remettaient à marcher de pair, je leur souhaiterais bon voyage de grand cœur.

Adieu, mon cher philosophe ; priez vos lares pour l'infirme, et comptez en retour sur son affection sincère.

CLOTILDE DE VAUX.

CENT SIXIÈME LETTRE

Samedi soir 22 Novembre 1845 3 h.½.

Vous avez dû hier, ma très chère amie, vous rassurer sur mon trouble actuel, surtout d'après son origine. Depuis six mois, une extrême susceptibilité nerveuse, dont la vraie source vous est bien connue, me laisse d'abord à la merci de chaque forte impression morale, bonne ou mauvaise. Aussi l'inappréciable modification qne vous venez d'apporter à notre situation mutuelle m'a-t-elle aussitôt occasionné une agitation maladive mêlée de prostration, qui vous expliquera l'insuffisance spéciale de mes remerciements, si inférieurs à mon intime gratitude. Mais cet inévitable préambule n'empêchera nullement l'efficacité permanente du salutaire ébranlement propre aux nouvelles espérances dont vous avez gratifié mon cœur. Quoique ayant encore trop peu dormi, je commence aujourd'hui à sentir son heureuse influence, qui ne peut qu'augmenter bientôt. Je suis d'ailleurs assez content du fond de ma santé actuelle. Mon seul organe vraiment faible, l'estomac, a beaucoup gagné au sage régime prescrit par mon état nerveux : c'est aussi une amélioration que je vous dois indirectement.

Je suis heureux que, suivant mon espoir, vous ayez été contente du docteur Grandchamp. Sa portée intellectuelle, et même son élévation morale, détermineront bientôt votre entière confiance dans sa vaste expérience médicale. Il eut envers moi, en 1840, un tort grave, que je vous expliquerai ; je le lui ai pleinement pardonné, et à ma manière, c'est-à-dire sans le lui faire jamais sentir : aussi l'ai-je toujours trouvé depuis spécialement disposé à me satisfaire. Au reste, il est, à tous égards, assez connaisseur pour vous porter bientôt un véritable intérêt direct, indépendant des justes recommandations de mon amitié déclarée. Mon chômage musical me permettra ce soir d'aller remercier sa consciencieuse obligeance, et savoir son opinion réelle sur votre état fondamental.

Sa médication sera, j'espère, décisive, et je vous engage beaucoup, en général, à la suivre scrupuleusement. Toutefois, je com-

prends l'effroi que vous inspirent d'abord ses frictions ammoniacales. Quoique cette puissante révulsion à la peau me semble devoir vous être très favorable, peut-être vous seule pouvez en bien apprécier la convenance envers une sensibilité aussi exceptionnelle. Vous voyant enfin décidée à faire désormais avec une sage énergie continue tout ce qu'exige votre vrai rétablissement, je n'insiste pas sur la réalisation immédiate de cette vigoureuse prescription, si vous persistez à la redouter. Je ne vois, au fond, aucun grave inconvénient à d'abord attendre l'influence isolée de la potion, sauf à confesser naïvement, dans votre seconde visite, cette modification préalable, motivée quoique irrégulière, dont le docteur vous félicitera peut-être. Votre extrême délicatesse nerveuse pourrait bien interdire, surtout au début, une telle accumulation de moyens héroïques.

En félicitant ma Clotilde d'être enfin convenablement occupée de sa précieuse santé, je déplore beaucoup l'espèce de désespoir qui se mêle parfois à la juste amertume des impressions nées d'une situation aussi indigne de vous. L'avant-dernière phrase de votre lettre d'hier témoigne un excès d'abattement mélancolique qui m'afflige profondément. Considérez, ma bien-aimée, qu'il existe maintenant quelqu'un pour qui votre vie aura toujours au moins autant de prix que la sienne propre. Au milieu d'un certain mieux physique, votre attitude m'a semblé hier indiquer un nouveau surcroît de douleurs domestiques. Il faut que vous sortiez enfin d'une telle oppression journalière, et vous savez combien je serais heureux de me dévouer, s'il le faut, à une aussi juste émancipation. Mais soyez convaincue que nous ne tarderons pas à y parvenir. C'est aujourd'hui votre rétablissement corporel qui doit surtout vous occuper : outre son importance directe, il constitue l'un des principaux auxiliaires de votre indispensable libération, comme première condition de la noble élaboration qui doit y concourir. Tournez-y donc, autant que possible, toute votre attention actuelle. Le but est capital, et le succès est certain ; car vous n'aviez au fond aucun vice organique, incompatible avec une entière santé : tout se réduit à d'intimes désordres nerveux, dont vous pouvez finir par triompher pleinement. Quant aux diversions morales qui doivent vous aider à supporter la situation actuelle jusqu'à sa

prochaine transformation, permettez-moi, ma céleste et malheureuse Clotilde, de vous engager à compter davantage sur

Votre époux de cœur,

A^TE COMTE.

Mon indisposition m'a empêché avant-hier d'achever, comme je l'espérais, la lecture fraternelle, dont je ne serai quitte que demain. Après de mûres réflexions, j'ai reconnu que je ne dois plus la vérité tout entière à quiconque devient incapable de la comprendre et de l'utiliser. Je traiterai donc l'auteur novice avec les ménagements maladifs réservés d'ordinaire aux vieilles vanités, quoique une telle nécessité le fasse d'ailleurs beaucoup déchoir dans mon estime fondamentale. Outre les incontestables qualités qui lui restent encore, et qui doivent me faire attacher une importance directe à nos relations personnelles, je n'oublierai pas surtout qu'il est votre frère, sans toutefois en remplir dignement le principal office.

CENT SEPTIÈME LETTRE

Dimanche matin 23 Novembre 1845.

Vous êtes le meilleur des hommes ; vous avez été pour moi un ami incomparable, et je m'honore autant que je me tiens heureuse de votre attachement. Vous ne m'avez seulement pas comprise, ni assez ménagée dans ce qui tient à la liberté du cœur. Moi, qui me suis habituée à ne considérer d'irrévocable dans la vie que la mort, ce n'est pas par crainte d'une chaîne que je vous ai disputé ce que vous nommez votre bonheur. J'ai agi en cela en honnête et pure femme, parce que je connais les écueils de ma nature. Maintenant, j'ai fait ma part. Comme je vous aime sincèrement, si vous persistez à regarder comme malheureux pour vous le désir de repos moral dont j'ai besoin pour m'engager avec

sagesse, je vous le sacrifierai. Je suis lasse de souffrir ou de faire souffrir : voilà la pensée qui me mine maintenant.

Le corps continue à aller un peu mieux chaque jour : je m'en tiens aux remèdes internes jusqu'à ma prochaine consultation.

Au revoir, mon cher philosophe ; portez-vous bien, et comptez sur mon attachement inaltérable,

CLOTILDE DE V.

CENT HUITIÈME LETTRE

Jeudi matin 27 Novembre 1845 (5 h.).

Si je suis, en effet, le meilleur des hommes, vous ne pouviez espérer, ma bien-aimée, de me vaincre en générosité, quoique vous soyez certes la plus noble comme la plus adorable des femmes. L'offre inappréciable que vous me faites avec une si touchante cordialité constitue, sans doute, surtout chez votre sexe, le sublime de l'amitié : mais l'amour, quoique moins désintéressé d'ordinaire, peut inspirer aux grandes âmes, même masculines, une équivalente abnégation. Quelque prix que j'attache à votre entière possession, mon affection sera toujours aussi respectueuse que profonde ; je croyais vous l'avoir déjà prouvé. Tout ce qui ressemblerait à la surprise et à l'entraînement, ou même à l'obsession et à la condescendance, me paraîtrait peu digne de mon caractère et de mon âge, aussi bien que de votre éminente nature. C'est avec sagesse, comme vous le dites si bien, que vous devez m'accorder un gage incomparable, dont votre pleine spontanéité constitue, à mes yeux, la principale valeur. Votre admirable sacrifice suffit aujourd'hui pour me garantir à jamais votre inestimable tendresse : je vous renouvelle, du fond du cœur, la ferme assurance d'attendre sans impatience que le besoin d'une complète union se fasse aussi sentir à vous.

Combien je me félicite que nous ayons noblement résisté à la dangereuse crise de septembre ! Au lieu des amers regrets que me

laisserait maintenant une chute qui n'aurait pu transformer assez votre cœur, je sens avec délices que nous sommes pleinement dignes l'un de l'autre. Si notre noble émulation de sacrifices pouvait, sans se dénaturer, comporter des spectateurs, elle honorerait la nature humaine, ainsi poussée, chez les deux sexes, à l'essor mutuel de ses plus éminents attributs moraux. Mais, pour devoir rester ignoré de tous, ce tendre débat n'en conserve pas moins son aptitude caractéristique à consolider notre vrai bonheur aussi bien qu'à seconder notre intime perfectionnement. Prolongeons donc, autant que vous le jugerez convenable, cette chaste union de nos cœurs : quand vous croirez enfin devoir y mettre le dernier sceau, elle aura délicieusement préparé la plénitude et la stabilité de l'ineffable bonheur que j'ai toujours rêvé. Quant aux divers inconvénients physiques d'une indispensable continence, je persisterai de plus en plus à les surmonter avec une sorte de joyeuse fierté, comme rehaussant le prix du sacrifice justement offert à la digne épouse de mon cœur.

Vous qui avez tant souffert, vous, mon admirable Clotilde, à qui je dois faire oublier des douleurs si longues et si variées, vous voilà donc, pour surcroît de peine, préoccupée surtout de la crainte de me faire souffrir ! Ah ! rassurez-vous, ma bien-aimée, et soyez convaincue que je vous dois, depuis six mois, une pure et vive félicité, qui jusqu'alors m'était profondément inconnue. Mon fatal mariage a dû vous expliquer déjà cette triste anomalie dans un cœur aussi pleinement disposé à l'intime tendresse. Pour retrouver quelques émotions analogues à mon heureux état actuel, il faut que mes souvenirs remontent jusqu'à la première adolescence et au pays natal, où se place mon unique épreuve antérieure du véritable amour, alors étouffée, dès son germe primitif, par le mariage de celle qui en fut, à son insu, l'objet ; elle doit être maintenant grand'mère, car je ne l'ai jamais revue depuis l'année qui précéda votre naissance. Voilà tout ce que mon passé peut m'offrir de faiblement comparable au sentiment qui dominera profondément tout le reste de mon existence, et qui ne peut jamais surgir ainsi qu'envers un être vraiment pur. C'est donc uniquement à vous, ma Clotilde, que je devrai de ne pas quitter la vie sans avoir dignement éprouvé les plus délicieuses émotions de notre nature.

Même dans l'état présent de votre cœur, je suis désormais assuré que la stabilité de ce bonheur correspondra de plus en plus à sa plénitude. Pouvez-vous donc craindre de me faire souffrir? Combien je regrette, ma tendre amie, d'avoir ainsi inquiété votre admirable délicatesse par des plaintes indiscrètes, plutôt relatives toutefois à la fatalité de notre situation qu'à l'insuffisance de votre tendresse! Je vous ai donc trop peu témoigné jusqu'ici mon intime gratitude journalière pour la puissante influence de ma résurrection morale, aussi bien sur mon perfectionnement que sur mon bonheur. Tout le reste de ma vie constatera mieux que mes faibles expressions une reconnaissance si douce à sentir.

Comme je vous l'avais annoncé, j'ai passé la soirée de Samedi chez notre excellent docteur. Quoique ce fût en famille, j'ai pu néanmoins le faire amplement expliquer sur votre état réel. Il a pleinement confirmé ma conviction antérieure sur l'intégrité essentielle de votre constitution, qui n'exige qu'une sage continuité de soins énergiques, pour vous procurer bientôt une entière et ferme santé. Vos nerfs ne lui semblent nullement interdire les frictions ammoniacales, surtout dans la région indiquée. Toutefois, je ne saurais blâmer votre persistance à les ajourner jusqu'à la prochaine consultation, où lui-même absoudra, je pense, votre prudente réserve, qui lui laissera mieux juger l'influence propre à la potion.

Je me suis enfin consciencieusement débarrassé hier du manuscrit fraternel, qui m'aura ainsi coûté, en tout, douze pénibles heures. Certes, je serais loin de les regretter si ce travail eût réellement mérité une telle attention, ou si seulement j'en pouvais attendre une réaction favorable à un avenir qui me touche. Mais il est triste d'acquérir ainsi la certitude que la présomption et l'adulation ont déjà déterminé un avortement presque inévitable chez une intelligence qui possédait néanmoins le véritable germe d'une certaine valeur. Les ménagements maladifs dont je vous parlais avant-hier me seront maintenant faciles. Je serai seulement fort embarrassé d'une dédicace que je ne puis éviter.

Adieu, mon incomparable amie, je pense avec délices que cette semaine exceptionnelle va inaugurer le nouveau régime de nos chastes relations. L'accès régulier de votre sanctuaire m'est ouvert

sous les plus dignes auspices, d'après le noble échange de doux sacrifices que nos deux lettres viennent de proclamer.

A vous,

A^TE COMTE.

J'espère que votre santé nous permettra Samedi de compléter l'inauguration par votre heureux retour aux Italiens, où nous n'aurons plus, sans doute, à craindre de longtemps le malencontreux roi d'Assyrie.

CENT NEUVIÈME LETTRE

Dimanche soir 30 Novembre 1845.

Mon cher philosophe, je ne sais si c'est pour vous qu'on vient de mettre un in-folio à la poste. Il m'a paru, d'après une explication formelle que j'ai eue ce soir, que ma mère n'avait rien dit, où très peu de choses ; je ne puis donc vous rien apprendre touchant votre part dans cette affaire. La mienne est que, voyant, à mon arrivée d'aujourd'hui, les mêmes airs de froideur qu'hier, j'ai fait à table une déclaration assez vive de mes sentiments à ce sujet ; et que j'ai mis ma mère dans la nécessité de me donner ma pension, si j'aperçois encore la moindre nuance de soupçon contre moi.

On persiste à vous trouver très changé à l'égard d'aucun, et on travaille mon père en sa faveur, en exploitant ce prétexte contre moi. J'espère que vous continuerez à donner à ces pauvretés le démenti le plus apparent dans vos visites du Lundi ; et puis j'espère, comme je l'ai dit ce soir, avoir rompu ma dernière lance sur tout cela, et ne plus avoir à en parler, même à vous.

Je reprends ma pauvre plume aujourd'hui ; et, si M. Granchamp me vient en aide, je tâcherai d'avoir fini mon œuvre de douleur dans les deux premiers tiers de Décembre. Voilà, mon cher ami,

les fastueux plans de votre protégée, dont vous apprendrez, je suis sûre, avec intérêt la bonne santé malgré l'expédition d'hier. J'espère que vous n'en avez pas souffert non plus, malgré le surcroît de fatigue que ce cadeau-là vous impose. Comme je vous l'ai dit, je l'accepterai peu, surtout dans cette fin d'année si chatouilleuse ; il faut que je place mon temps et mes forces à intérêt. Je vous porterai vos fleurs Mercredi ; elles sont, elles, le produit net de l'amitié, et ma portière regrette que je ne les offre pas à *Dieu*. En les faisant, je me suis rappelé des vers qui ne sont peut-être pas laids, et dont je composais autrefois des volumes. Je vous les joins ici, comme monument du passé.

A vous de tout cœur,

CLOTILDE V.

CENT DIXIÈME LETTRE

Mardi soir 2 Décembre 1845 (2 h.).

Quoique j'aie cette fois bien peu de temps, je ne veux pas, ma très chère amie, laisser arriver votre bonne visite hebdomadaire sans avoir fait auparavant quelque réponse spéciale à l'aimable lettre qui me rappelle, après huit grands jours, au bonheur de vous lire et de vous écrire. N'ayant pu l'ouvrir de suite, son volume apparent m'a d'abord effrayé, parce que je l'attribuais au récent conflit fraternel. J'ai donc été fort heureusement surpris d'y trouver une charmante composition, doucement caractérisée par votre gracieuse sensibilité et philosophiquement remarquable, à mes yeux, par une exquise appréciation spontanée du juste degré de fétichisme poétique que comportera toujours la virilité de la raison humaine. Sans l'avoir lue jusqu'ici plus de deux fois, les douces larmes que je lui dois m'assurent que je ne tarderai pas à la savoir tout entière. Le singulier mot *par cœur* n'aura jamais été mieux appliqué. Elle est déjà rangée, auprès de vos précieuses lettres, parmi mes chères reliques, entre les deux

parties de l'admirable *Lucie*. Si j'eusse rapproché plus tôt votre touchante imagination de votre profond sentiment musical, j'aurais deviné que l'aptitude poétique pour laquelle je vous ai déjà signalée à mes amis devait s'étendre à la forme comme au fond. Puisque vous m'avouez, en ce genre, de nombreux essais antérieurs, j'espère que vous m'accorderez la faveur de copier, dans vos *loisirs*, pour ma petite bibliothèque secrète, tous ceux que vous jugerez dignes de subsister.

Suivant une mélancolique réaction, de telles communications me font aujourd'hui plus vivement sentir combien il importe de vous dégager bientôt d'une situation si peu conforme à votre éminente valeur. Vous avez très bien fait de repousser avec fermeté d'indignes tracasseries, qui d'ailleurs hâteront peut-être cette indispensable libération. Je ne puis que vous féliciter aussi de votre retour actuel à Willelmine, que votre santé me semble autoriser. Comme vous, je désire beaucoup vous voir achever heureusement cette douloureuse expansion, qui, outre sa précieuse efficacité de situation, doit opérer en vous une sorte de purgation morale, propre à vous soulager enfin de tout le poids du passé. Les salutaires prescriptions de notre docteur me font espérer que votre plume ne sera plus arrêtée dans ce nouvel effort.

Je comprends vos motifs pour user très sobrement des Italiens pendant cette période d'activité. Toutefois, j'espère bien que vous ne laisserez pas finir ce mois sans y retourner. Vous sentez que je dois tenir à effacer bientôt le souvenir du très faible ouvrage que vous y avez entendu Samedi. Au fond, cette diversion, si utile au bon emploi de vos forces, ne peut guère, quant au temps, vous priver que d'une triste soirée de famille. En ce qui me concerne, aucune fatigue, vous le savez, ne peut altérer le bonheur d'être avec vous.

Si je dormais assez, je me porterais à merveille ; car mes digestions ne furent jamais aussi bonnes ; mon trouble nerveux ne se prolonge que par l'insuffisance du sommeil ; tout se réduit donc à un excès de vie. Vous seule savez réellement d'où il provient, et combien je suis incapable d'en guérir par moi-même.

Adieu, ma bien aimée ; ne craignez pas que j'oublie de vous remercier d'avance pour les jolies fleurs que vous m'apporterez

demain, quoique ce gracieux ouvrage ne puisse autant durer que celui dont vous m'avez gratifié hier : je suis d'ailleurs tout fier d'avoir été là en concurrence avec *Dieu*.

A vous mon éternel et respectueux amour,

A^TE COMTE.

J'ai trouvé hier, en rentrant, le court billet de votre frère. Quoique extrêmement poli, il est fort sec et même très froid : le *monsieur* y remplace l'ancien *cher maître*, et l'*élève dévoué* d'autrefois s'y réduit au très *humble serviteur*. Mais la bonne soirée d'hier avait heureusement prévenu toutes les impressions fâcheuses que ce nouveau ton pouvait susciter. J'espère, comme vous, que l'explication de tout à l'heure terminera entièrement cette pénible affaire, où je tiens surtout à vous éviter toute grave intervention, même celle dont votre générosité vous disposerait à réclamer la principale responsabilité morale. Au reste, cette lettre constitue spontanément une excellente préparation à une conférence aussi délicate, en me disposant mieux à la bienveillance envers tous les vôtres.

CENT ONZIÈME LETTRE

Jeudi matin 4 Décembre 1845.

Cher ami, vous êtes si bon pour moi que je souffre souvent véritablement de ne pas oser être moi-même avec vous. Vos allusions directes ou indirectes sur certain sujet me laissent une gêne douloureuse que je ne puis surmonter que difficilement, et dont nos relations ne se ressentent que trop.

Dans mon intérêt comme dans le vôtre, je voudrais pouvoir répondre à vos vœux et à vos sentiments : mais, dans votre intérêt comme dans le mien, il faut que je me sente libre. Ma jeunesse se trouve atténuée par ma faiblesse physique et l'amertume de ma situation ; et mon rôle de nullité est vraiment le seul qui me con-

vienne maintenant. L'amour n'est pas indispensable dans les mœurs des hommes : vous devez vivre comme si je n'étais pas au monde, et me regarder comme une sincère amie, dont le bonheur actuel serait d'embellir quelques-uns de vos moments. Personne ne sent mieux que moi la valeur de votre cœur et de votre esprit ; et, si quelque malheur nous séparait, je serais aussi à plaindre que vous, malgré la nuance de nos sentiments. Laissez-moi donc devenir aimable pour vous comme j'en ai le désir ; oublions nos sexes pour penser à nos cœurs. Pendant quelque temps ce sera un petit effort à faire, et puis nous serons en confiance bien mieux. Je vous offre ce bonjour de tout mon cœur ; j'espère que vous l'accueillerez de même.

CLOTILDE DE VAUX.

CENT DOUZIÈME LETTRE

Jeudi soir 4 Décembre 1845 (4 h.).

Votre départ, Clotilde, m'a laissé hier très mécontent de moi-même pour le triste désappointement que je venais de vous faire éprouver, au sujet des consolations que vous deviez attendre de cette cordiale visite. Je ne puis aujourd'hui dissiper cette pénible impression que par un humble aveu de l'impuissance maladive spécialement résultée de mon insuffisant sommeil. Au lieu de combattre votre douloureux abattement par un affectueux effort, qui eût d'ailleurs heureusement réagi sur ma propre mélancolie, j'ai été réduit ainsi à vous entretenir d'une critique qui, même très fondée, offre toujours une bien pauvre alimentation aux âmes comme les nôtres. C'est la dernière fois, j'espère, que vous trouvez en moi un défaut d'énergie morale aussi contraire à ma nature et à mes habitudes. Mon doux office de protecteur, ou plutôt de consolateur, serait trop mal rempli si je ne pouvais suspendre mes douleurs en présence des vôtres.

Ce que je n'ai pas su dignement accomplir hier, permettez-moi,

adorable amie, de le tenter aujourd'hui, en vous représentant le peu de fondement réel de votre sombre découragement. Je conçois sans peine et je partage vivement le chagrin de voir aussitôt arrêtée par l'impuissance physique la reprise d'un travail qui, outre sa haute valeur intrinsèque, devient si urgent pour votre indispensable libération. Mais cette déplorable nécessité prouve seulement que notre impatience a trop devancé l'époque naturelle de votre retour définitif à Willelmine. Un premier essai pouvait seul en constater l'opportunité : s'il ne réussit pas, il faudra se résigner, sans aucune dangereuse obstination, à prolonger encore pendant quelques jours la suspension commencée depuis un mois. Il n'y a d'ailleurs aucun lieu de désespérer ainsi d'un entier rétablissement, vers lequel vous avez fait, dans ces dernières semaines, des progrès considérables, quoique insuffisants jusqu'ici. La récente intervention du docteur Grandchamp vous a déjà beaucoup servi, et rien ne doit vous faire craindre que son efficacité soit épuisée. Quant à votre situation, si liée à votre santé, le dernier conflit, maintenant terminé, vous a conduit à lui faire énergiquement franchir un pas important, que nous n'osions, il y a quinze jours, croire aussi voisin et aussi facile, l'annonce accomplie et acceptée de votre prochaine indépendance. Vous-même, au reste, avez sagement reconnu, dans l'heureuse visite que va nous faire l'aimable Léon, un motif naturel de prolonger un peu la transition actuelle, alors fort adoucie d'ailleurs. Tout vous promet ainsi, à tous égards, une amélioration définitive, aussi prochaine qu'importante. Ne voyez donc plus, ma noble et tendre Clotilde, dans les douloureux symptômes d'hier, que la nécessité de continuer encore le régime passif de notre précieux Scott pour mieux reprendre bientôt l'active élaboration de notre chère Willelmine.

Je ne vous ai point assez témoigné hier l'admiration et la reconnaissance que méritent tant vos jolies fleurs. C'est en me penchant involontairement pour les flairer que j'ai dignement apprécié ce charmant cadeau. Quiconque contemplera ce chef-d'œuvre de goût et d'adresse l'attribuera difficilement à l'une des plus éminentes natures, intellectuelles ou morales, destinées à honorer votre sexe en servant toute l'Humanité. Ma respectueuse adoration

saurait toujours apprécier cette rare combinaison des plus hautes et des plus gracieuses qualités, quand même il n'en résulterait pas envers moi tant d'aimables manifestations d'une pure affection.

Parmi ces précieux témoignages, j'éprouve un nouveau besoin de mentionner spécialement la charmante composition qu'une troisième lecture a pour jamais gravée tout entière dans la mémoire de mon cœur. Votre confirmation n'a pourtant pas dissipé hier mes scrupules littéraires sur la sixième stance. A force d'y rêver, j'ai pensé que, quand vous avez écrit :

« L'amour me dit tous ses secrets.
« J'abrite *les* douces prières,
« *J'aime* au bonheur ses mystères.
« Je suis la clef des cœurs discrets. »

vous vouliez réellement écrire, même pour la mesure et pour le sens :

« L'amour me dit tous ses secrets,
« J'abrite *ses* douces prières,
« *J'aide* au bonheur *de* ses mystères,
« Je suis la clef des cœurs discrets. »

C'est avec cette légère restitution que je me décide à retenir cette délicieuse stance, à moins que vous ne me le défendiez expressément.

Sur ce petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment, vous devez me permettre d'écarter tout égoïsme, en insistant pour que tous les vrais connaisseurs soient appelés à partager la douce satisfaction dont vous avez d'abord gratifié votre reconnaissant adorateur. L'heureuse catastrophe que vous ménagez à Willelmine vous fournira l'occasion la plus naturelle de publier convenablement cette ravissante *canzone*, dont Pétrarque eût été d'autant plus jaloux que notre langue n'en offre, ce me semble, aucun modèle. Ne rougissez pas, incomparable amie, de mon naïf enthousiasme : vous êtes d'ailleurs trop noblement organisée pour qu'une digne glorification vous devienne jamais dangereuse. Vous devez, au reste, d'autant plus tenir à une telle publication que vous avez

malheureusement détruit tous les autres témoignages spéciaux de votre spontanéité lyrique. Laissez-moi pourtant espérer aussi que le cours naturel de vos doux travaux conduira votre mémoire à réaliser peu à peu le vœu personnel que je vous exprimai Mardi.

Amour et respect éternels,

A^TE COMTE.

On me promet pour Samedi la *Sémiramide* dont mon état nerveux me prive aujourd'hui. S'il en était ainsi, je vous proposerais d'aller entendre cet admirable ouvrage, que votre belle-sœur connaît déjà. En tous cas, je ne disposerai autrement de votre stalle qu'après un refus spécial. Je respecte, à cet égard, vos sages répugnances, morales et physiques ; mais la vraie destination de ma double place m'oblige, en évitant toute importune insistance, à vous en subordonner l'emploi, quand il s'agit d'un tel chef-d'œuvre, qui sera trop rarement exécuté cette année.

CENT TREIZIÈME LETTRE

Vendredi matin 5 Décembre 1845.

Vous me gâtez, mon tendre ami ; c'est moi qui ai été fort maussade à ma dernière visite chez vous, et ma lettre d'hier matin avait bien plus pour but de vous le faire oublier que de me plaindre des motifs que je vous ai déduits. Tout cela n'est rien entre bons cœurs : ce qui serait grave serait de s'affliger volontairement ; et voilà pourquoi j'ai tant insisté jusqu'à ce jour sur l'impuissance, en même temps que la cordialité de mes intentions pour vous. Laissons reposer les sujets graves pendant le temps nécessaire, et faisons-nous ressource en tout ce qui se peut. Vous m'avez donné une paire de couleurs carmin en me remerciant de mon maigre bouquet ; j'espère le remplacer plus tard par un autre plus digne. Mes forces d'hier ont pourtant été très raisonnables, je vais

bien aussi aujourd'hui, et ne croyez pas que j'aie l'intention d'atténuer les vrais secours dont m'ont été les conseils de M. Grandchamp. Il y a longtemps que la pharmacie n'avait autant fait pour moi : j'aurai bien du plaisir à le lui apprendre et à lui témoigner ma reconnaissance. Le fait est que les contrariétés sont le poison le plus efficace pour moi, et que l'isolement même me paraît doux auprès. Toute ma susceptibilité est dans mon cœur et non dans mon esprit, quoi qu'on en dise ; et ce qui passe inaperçu pour les autres constitue pour moi de vrais maux. Je sens bien que je ne resterai pas ainsi faite (heureusement) ; l'impressionnabilité physique détermine l'autre : mais il me faut la paix pour me refaire.

Cette conviction de tous les instants m'a poussée hier à la démarche que je désirais ajourner ; mais je ne connais pas encore son résultat. J'ai envoyé, à l'heure du dîner, prévenir que je restais chez moi ; et j'ai écrit à ma mère que, toutes réflexions faites, elle me rendrait un véritable service en me donnant ma pension ce mois-ci. Je l'ai prévenue que je travaillais, que j'avais besoin de beaucoup de calme, et qu'en outre, ce parti me ferait trouver du temps. J'irai aujourd'hui savoir la réponse. J'ai, au fait, passé une bonne journée hier : j'ai écrit tranquillement, sans me presser, et pouvant bien me reposer après ; cela me vaut beaucoup mieux, et je serais sûre d'arriver à bien de la sorte ; puissent-ils se décider à me seconder enfin selon mes vues !

A demain, mon très cher ami ; j'accepte avec bien grand plaisir Sémiramis ; et, si je suis à mon à part, je prendrai un cabriolet ici à sept heures, et j'irai vous chercher. Vous pensez que ce n'est pas pour vous en faire le cadeau : mais cela nous sera commode à tous les deux, je l'espère. Je suis bien aise, aux yeux de ma maison, de conserver mon relief de veuvage : j'y suis fort bien, et il faut maintenir le respect autour de soi autant qu'on le peut.

Je me hâte de vous jeter ce barbouillage à la poste ; et j'espère qu'il vous trouvera mieux portant que le dernier d'hier. Comptez sur mon inaltérable attachement et sur le dévouement que je voudrais pouvoir vous prouver.

Faites de mes compositions l'usage que vous en voudrez faire. J'avais lu les *Pensées d'une Fleur* en famille, où cela avait été traité de *chose contournée*. Un homme de goût avait trouvé cette

petite pièce jolie : et, d'après votre avis, je lui ai fait trouver sa place dans Willelmine. En voici une autre qui m'est revenue ; mais elle n'a pas grand sel comme idée ; je vous l'envoie pour la forme.

Adieu, cher ami, à vous de cœur,

CLOTILDE DE VAUX.

CENT QUATORZIÈME LETTRE

Vendredi matin 5 Décembre 1845 (10 h.).

En vous écrivant hier soir, chère amie, je sentais bien que la gêne trop fréquente de nos cordiales entrevues ne tient pas seulement à notre respective perturbation physique : mais ce n'était point à moi de prendre l'initiative d'une plus complète appréciation. Dans la précieuse lettre que j'ai reçue un instant après avoir expédié la mienne, votre tendre loyauté aborde enfin directement cette indispensable explication, qu'il m'appartient de poursuivre jusqu'au bout, et qui, j'espère, dissipera bientôt cet étrange embarras qui rend nos entretiens moins libres, d'ordinaire, que notre correspondance.

Vous avez justement signalé le principal vice actuel de notre situation mutuelle, mais sans le caractériser assez, et par suite en vous méprenant sur le vrai remède, parce que vous ne rapportez qu'à moi ce qui procède aussi, et même surtout, de vous. Je vous ai librement promis d'attendre, avec une loyale résignation, qu'une douce spontanéité vous conduise à combler nos vœux ; et je crois avoir jusqu'ici rigoureusement accompli ce noble devoir. La crainte de vous affliger ou de vous gêner me fera désormais éviter encore davantage toute plainte indiscrète, et même toute allusion directe ou indirecte à d'inévitables douleurs, physiques et morales, que je dois savoir supporter avec fermeté jusqu'à ce qu'elles puissent dignement cesser. Vous venez à cet égard, d'augmenter beaucoup mon énergie, en daignant me déclarer que

cet indispensable ajournement ne tient plus surtout à l'état de votre cœur, mais aux exigences de notre fatale situation. Je reconnais aussi pleinement que vous-même la nécessité de votre personnelle libération préalable pour permettre notre union finale.

La considération habituelle de ce terme précis et motivé va beaucoup faciliter mes victoires journalières, de manière à vous rendre désormais plus contente et plus libre, même quand une réalisation si désirée s'éloignerait au delà de toute vraisemblance actuelle. Jusque-là, mes diverses souffrances ne comporteront jamais d'autre vrai soulagement que celui qui m'est familier depuis six mois, et dont j'ai tant éprouvé, hier et aujourd'hui par exemple, la douce efficacité ; c'est-à-dire m'occuper amoureusement de vous en votre absence. Vous lire, vous écrire, m'attendrir, presque jusqu'au fétichisme, sur les précieux talismans que je vous dois, et désormais aussi répéter en pleurant votre suave *Canzone ;* voilà, ma Clotilde, ce qui calme toujours mon agitation convulsive, qui n'existerait peut-être jamais si je pouvais vivre ainsi sans interruption.

Quant à l'étrange remède que vous me permettez, ce conseil honore davantage votre abnégation que votre raison. Oublier nos sexes, vivre comme si vous n'étiez pas au monde, en un mot donner mon âme à vous et mon corps à d'autres, tout cela m'est réellement impossible ; mon cœur se sent incapable de telles abstractions ; je sais souffrir et respecter, mais non mentir, ni partager. Je ne puis aujourd'hui que voir finalement en vous, comme le répète, depuis Juillet, ma tendre prière du matin : « dans la réalité actuelle, une véritable amie, et, dans un prochain avenir, une digne épouse. » C'est uniquement ainsi que je puis sentir, parce que cela seul est vrai : toutes vos fictions provisoires sont dépourvues de toute consistance, même passagère.

Vous exagérez, Clotilde, la grossièreté masculine, du moins chez les nobles types. Elle nous permet, en effet, le plaisir sans amour, mais seulement quand notre cœur est libre ; lorsqu'il se sent vraiment pris, cette brutalité nous devient impossible. J'ai dû longtemps recourir, comme tant d'autres, à ces ignobles satisfactions ; puisque toutes relations sexuelles avaient déjà cessé, dans mon triste ménage, un an avant votre propre mariage. Mais

depuis que je suis à vous, ma continence, quoique parfois douloureuse, est toujours peu méritoire, parce que je ne pourrais plus vivre autrement. Que votre aveugle générosité cesse donc de me conseiller une conduite dont votre involontaire ascendant m'interdit la possibillité.

Poussant plus loin que vous l'appréciation générale de nos relations mutuelles, en ce qui tient, non à notre fatale situation, mais à nos dispositions respectives, je dois maintenant vous signaler, avec une tendre franchise, la principale source, à mes yeux, de l'embarras que vous déplorez si justement. Il provient surtout, j'ose le dire enfin, de votre insuffisante confiance dans mon empire habituel sur moi-même. Vous me l'avez clairement témoignée, pendant notre mémorable crise de Septembre, en allant jusqu'à me supposer capable, par passion, d'une brutale noirceur : et vous m'avez d'ailleurs autorisé à vous la reprocher affectueusement, même aujourd'hui, en n'osant jamais rétracter ouvertement une telle accusation, faute d'avoir assez senti que la naïve confession d'un tort ou d'une erreur nous élève en nous purgeant. Je vous aime comme on n'a peut-être jamais aimé à mon âge, qui consolide ma noble passion en me permettant de mieux apprécier combien elle est dignement placée. Mais l'amour, chez les âmes supérieures, augmente le respect et la délicatesse, loin de les affaiblir.

A vingt ans, je vous eusse déjà respectée comme une sœur, tant que vos convenances ou vos dispositions l'auraient exigé. Pourquoi serais-je aujourd'hui moins délicat, puisque je suis, au fond, plus pur qu'alors, et même plus tendre, sans être moins ardent ?

Laissez-vous donc devenir envers moi, comme vous le dites si bien, aussi aimable que vous le désirez. Cessez de me craindre, ma charmante amie, ainsi que de vous craindre. Je ne vous demande pas moins de sagesse, ni même de rigueur, mais plus de confiance, et, par suite d'abandon. Soyez, en un mot, ma Clotilde, aussi libre de près que de loin, et bientôt nos chastes entretiens seront encore plus satisfaisants que notre précieuse correspondance, comme comportant une plus intime et plus rapide expansion. Je suis incapable d'abuser jamais de cette cordiale

familiarité pour devancer le terme que votre sagesse fixe secrètement au plein accomplissement de mes vœux.

A vous tout entier,

A^TE COMTE.

CENT QUINZIÈME LETTRE

Vendredi soir 5 Décembre 1845.

Je m'explique toujours mal, sans doute, quand il s'agit du sujet que nous traitons depuis si longtemps. Ce n'est pas, mon cher ami, ma liberté matérielle qui m'est nécessaire pour disposer de moi ; c'est ma pleine liberté morale. Vous m'aimez, il est vrai, comme je mérite de l'être ; et je vous rends bien la pareille de cœur, mais cela se borne là. La démarche que j'ai faite une fois a dû vous prouver la cordialité de mes intentions, en même temps que mon peu de pouvoir sur elles. Voilà pourquoi je vous ai demandé de vivre comme si je n'étais pas au monde. Si une promesse positive pouvait avoir de la raison à quelque distance qu'elle soit du présent, je m'examinerais rigoureusement pour vous la faire. Il y a des instants où je me sens le désir de mourir sans liens, tant j'ai souffert par eux. Je conçois que peu d'hommes se contenteraient d'ajournements indéfinis : voilà donc pourquoi je ne demande rien où je ne puis rien donner. Le cœur ne se gouverne pas comme l'esprit. Une femme légère ou coquette peut seule abuser de l'incertitude d'un homme. Moi, je vous le dis maintenant, comme j'ai toujours eu l'intention que vous le compreniez : *je ne sais pas ce que deviendront mes sentiments* ; mais maintenant je ne puis rien pour le bonheur d'un homme.

Vous, qui êtes si sage et si sensible, croyez-vous sincèrement que ce puisse être un acte de générosité que de se donner sans le vouloir ? je ne le pense pas pour ma part. Tous les mariages où il n'y a qu'un consentement finissent mal : l'accord parfait est indispensable dans ce lien-là.

Voilà ce qu'il faut que je vous dise ; je ne veux pas exploiter votre intérêt par une erreur. Je vous aime chèrement ; mais je ne sais pas si mon attachement prendra la nuance nécessaire à l'intimité que vous désirez. Croyez-moi : ne vous faites pas des maux factices, de la nature de ceux que j'ai soufferts. Avec beaucoup plus de positivisme dans l'esprit, j'aurais conformé mon cœur à la situation exceptionnelle dans laquelle je me suis trouvée. En en faisant un aliment à ma mélancolie, je me suis détruite, j'ai éteint en moi l'enthousiasme, et je mourrai peut-être consumée par une chimère. Mon seul remède actuel est la distraction que je me suis créée : elle seule peut me modifier.

A vous de toute tendresse,

CLOTILDE.

CENT SEIZIÈME LETTRE

Dimanche soir 7 Décembre 1845 (3 h.).

J'ai dû m'efforcer hier, ma bien-aimée, de ne pas troubler une heureuse journée par mon affliction de votre dernière lettre, que d'ailleurs je n'avais pu assez relire encore. Mais je ne puis aujourd'hui me dispenser de vous témoigner affectueusement que, malgré la délicate tendresse et la noble loyauté qui s'y marquent profondément, cette rapide réponse me semble avoir été beaucoup trop précipitée. Sans vous croire exempte de toutes fluctuations féminines, je ne m'attendais pas à une telle altération des précieuses espérances suggérées ou entretenues par plusieurs lettres récentes, notamment quand vous avez daigné, le 23 Novembre, vous en rapporter à moi sur le sacrifice immédiat de tous vos scrupules, que ma propre générosité m'a seule ainsi déterminé à respecter toujours. Vous sentirez combien cette lettre de Vendredi soir se concilie peu avec celle du même matin, si vous attachez assez de prix à notre passé pour prendre copie de vos lettres, habitude où je gagnerais encore plus que vous. Depuis la crise de Septembre, vous ne m'a-

viez opposé que de simples ajournements, à la vérité vaguement caractérisés. C'est seulement dans cette réponse, d'ailleurs si saintement affectueuse, que vous n'osez plus assurer de pouvoir un jour conformer assez vos sentiments aux miens.

Un tel contraste me semble pourtant explicable, d'après la nouvelle situation où vous étiez brusquement placée en m'écrivant, par l'acquiescement inattendu de votre mère à votre juste demande d'indépendance temporaire. Cette approche imprévue de votre libération personnelle a dû naturellement vous faire craindre ma tendance spontanée vers une pareille accélération de l'inappréciable garantie que ma dernière lettre paraissait subordonner uniquement à cet indispensable préambule. Vous avez été ainsi conduite à m'opposer d'avance les obstacles propres à l'état intime de votre cœur, comme plus puissants encore que ceux de la situation extérieure. Mais permettez-moi, tendre et loyale amie, de vous représenter que l'ensemble de ma conduite, surtout récente, ne méritait point une telle précaution. Quand j'ai spécialement rattaché notre union finale à votre entière libération matérielle, c'est en supposant que vous auriez, dans cet intervalle, acquis aussi votre juste liberté morale : mes lettres de Novembre ne laissent aucun doute à ce sujet.

Au reste, il importe que nous définissions, une fois pour toutes, la nature et l'étendue de cette indispensable disposition. Depuis trois mois, je vous regarde déjà comme moralement libre, en ce sens que votre cœur est assez dégagé enfin de ses anciennes préoccupations : vous n'avez, ce me semble, aucune intention de revenir, à cet égard, sur vos fréquents témoignages. Seulement, vous ne m'avez pas encore accordé un pareil empire : telle est aujourd'hui, à mes yeux, votre vraie situation morale, qui autrement n'aurait fait aucun pas cette année. Or, je n'hésite point, ma bien-aimée, à calmer de nouveau vos inquiétudes, en reproduisant ici l'assurance tant établie par mes dernières lettres, que cette préparation de votre cœur importe autant que l'autre à mon vrai bonheur. Je ne vous ai jamais demandé de vous donner sans le vouloir. Quelle que soit d'ailleurs mon opinion secrète sur l'aptitude involontaire d'une irrévocable concession à modifier vos propres sentiments en dissipant vos principales irrésolutions, je saurai toujours attendre.

au prix des plus douloureux efforts une pleine spontanéité, qui peut seule garantir ma digne félicité. Ne craignez donc pas, chère Clotilde, que la subite indépendance dont nous commençons à jouir vous attire aujourd'hui d'indiscrètes sollicitations ; quand même je pourrais regarder comme assez accomplie une émancipation qui n'est encore que temporaire.

Les ajournements indéfinis conviennent, sans doute, à peu d'hommes ; vous le remarquez avec raison. Mais je suis du très petit nombre des organisations assez nobles pour supporter de tels délais, dussent-ils même devenir éternels, quand la pureté et la loyauté des motifs en sont aussi certaines qu'entre nous. Seulement, que votre tendre ascendant ne m'ôte jamais l'espérance ; je ne pourrais résister à sa perte totale. Il y a six mois, d'après votre honorable et douloureuse révélation, je m'efforçai sincèrement de transformer mon amour en simple amitié, et d'abord je crus naïvement y être parvenu. La fatale crise de Septembre, en ranimant mes plus chères espérances, m'éclaira bientôt sur l'irrésistible nature de mes vrais sentiments pour vous. Quoique l'empire sur soi-même augmente, en général, avec l'âge, ce ne peut être envers un premier amour aussi exceptionnel, et d'ailleurs aussi bien placé que le mien. Ce mémorable épisode m'a pourtant fait amèrement sentir combien le défaut de jeunesse et de beauté constituent, à cet égard, d'irréparables lacunes. Pas plus après qu'avant, je n'ai pu accomplir la chimérique transformation rêvée par mon orgueil philosophique et mon étrange inexpérience. J'ai même cessé de la poursuivre, et j'ai franchement abandonné mon cœur aux doux projets que vous lui laissiez former pour un avenir indéterminé : je n'ai d'ailleurs jamais pu croire que la faculté d'aimer avec enthousiasme fût, à votre âge, et dans votre éminente nature, aussi éteinte que vos malheurs vous le font craindre.

Quelle que doive être l'issue finale de cette noble passion, je ne regretterai pas de mourir avec elle : je lui dois déjà, recevez-en, divine Clotilde, ma nouvelle gratitude, d'éprouver enfin dignement tout ce qu'il y a de plus pur et de plus profond dans les sentiments humains. Mais cessez, je vous en supplie, de me conseiller l'oubli de nos sexes et la diversion matérielle, qui me sont désormais également impossibles. Tant de vigoureux ascétiques ont supporté

bien plus longtemps une stricte continence d'après leurs chimériques convictions : pourquoi de meilleurs motifs ne me permettraient-ils pas de telles victoires, quelque durée que vous deviez y prescrire ? Que ces efforts journaliers ne vous fassent pas redouter notre innocente familiarité, comme j'ai lieu de m'en plaindre depuis vos récents encouragements d'avenir. Ce n'est jamais en votre présence que j'ai senti des désirs charnels ; je suis alors tout entier au bonheur de vous contempler. Vous pouvez, noble et tendre amie, m'accorder, sans aucun danger, tout ce que permet une sœur, toutes les concessions qui ne sont pas irrévocables. Loin d'exciter mon ardeur, elles faciliteront mes triomphes, en embellissant nos cordiales entrevues, où, j'ose le répéter, vous ne m'honorez pas encore d'une suffisante confiance.

A vous tout entier pour toujours,

A^TE COMTE.

CENT DIX-SEPTIÈME LETTRE

Lundi matin 8 Décembre 1845.

Je puis vous jurer sur l'honneur que je n'ai eu d'autre intention dans la lettre que vous me citez que de vous faire l'offre d'une promesse qu'aujourd'hui encore je regarde comme déraisonnable ; relisez-moi depuis Septembre, et vous verrez que je n'ai pas varié, mon cher ami. La seule démarche que je doive déplorer, vous la connaissez comme moi. Elle m'a fait comprendre qu'il faut plus que le concours du cœur (amour à part) pour accomplir de semblables actes.

Je me suis expérimentée dans les états les plus caractérisés de la vie. J'ai fait un mariage de convenance, et j'avoue que j'aime presqu'autant le célibat. Il faut donc, de toute nécessité, que je *désire* de changer d'état pour en changer. Vous me demandez *de définir, une fois pour toutes, la nature de mes dispositions* : je ne puis vous les résumer plus nettement.

Je vous regarde comme le meilleur des hommes et le plus juste ; et ce qui vous a paru hésitation chez moi n'a jamais été que le regret de vous affliger. Dans d'autres circonstances, je me suis prononcée une fois pour toutes ; et il n'y a pas un homme qui puisse me reprocher un grain de coquetterie ou de légèreté féminine. Comptez sur mon cœur ; et, puisque vous le voulez comme moi, ne parlons pas avenir.

A ce soir, mon cher ami : j'ai fait quelques concessions de cœur parmi les miens, qui ont fait bon effet. Il est toujours si triste d'affliger, quelle que soit la portée de l'affection, qu'on se trouve bien de ses petits sacrifices d'amour-propre, quand ils suffisent à réparer le mal.

Si vous recevez cette lettre à temps, pensez à rapporter ce soir mon parapluie si vous voulez, afin que je puisse vous rendre le vôtre, qui vous manque peut-être.

Adieu, cher ami, portez-vous bien ; *Sémiramis* m'avait beaucoup plus fatiguée que *Pasquale*. Aujourd'hui, cela va passablement ; je vais en profiter pour aller chez M. Grandchamp. J'ai à lui confier une petite opération chirurgicale que je redoute passablement : il s'agit de me sortir des chairs deux ongles de mes pouces de pied. Notre médecin croyait nécessaire de couper les chairs d'alentour ; nous verrons ce que celui-ci en pensera.

CENT DIX-HUITIÈME LETTRE

Mardi soir 9 Décembre 1845 (3 h.).

Malgré d'involontaires omissions, méprises et obscurités, la réponse qui m'attendait hier soir mérite ma reconnaissance spéciale, eu égard au peu de raison que je m'étais déjà reproché dans la première partie de ma longue lettre de Dimanche. Taxée de précipitation, vous pourriez bien me rétorquer plus justement ce reproche, nullement atténué chez moi par cette promptitude qui fait tant ressortir l'admirable spontanéité de votre excellente lettre de Vendredi

soir. En la relisant mieux, j'y avais enfin senti qu'aucune femme n'offrit jamais un aussi parfait modèle de scrupuleuse loyauté et d'amicale tendresse. Il est d'ailleurs si difficile, en général, d'exprimer fidèlement ce qu'on éprouve que je ne saurais aucunement vous reprocher les douloureuses illusions résultées chez moi de vos insuffisantes explications, à travers lesquelles je reconnais maintenant que, depuis Septembre, vos principales dispositions n'ont jamais varié gravement. Une imparfaite confiance dans mon empire moral sur moi-même constitue réellement envers moi votre unique tort, manifesté, non par notre franche correspondance, mais par la gêne de nos entretiens. L'injurieux soupçon de Septembre, et votre persistance à n'en jamais confesser nettement l'injustice, rendraient irrécusable cette fâcheuse disposition, si un secret examen spécial ne vous la laissait journellement reconnaître. C'est le seul coin de votre beau caractère qui réclame encore l'intervention sérieuse de votre puissante raison : permettez-moi de vous recommander une dernière fois ce perfectionnement, dans l'intérêt de nos relations.

La crise secondaire qui, j'espère, finit aujourd'hui, et qu'avait déterminée ma passion d'après vos équivoques involontaires, me servira finalement à mieux apprécier notre vraie situation mutuelle, de manière à bien goûter le présent, en réservant toute heureuse chance d'avenir. Animé, quoique hélas ! bien tard, du noble amour qui devait seul me dominer tout entier, il faut subir dignement mon invincible destinée, quelque rigoureuse qu'elle puisse devenir. Je reconnais enfin, pour vous comme pour moi, la nécessité de me préparer franchement à l'état le moins favorable mais le plus probable, en supposant que votre cœur ne nous permettra jamais de dépasser cet inégal échange de tendresse entre l'amour et l'amitié. Le courage ne me manquera pas, j'espère, dans un tel mode d'existence, dont nous devons désormais développer toutes les douceurs en acceptant toutes ses conditions. Avant tout, il exige une juste appréciation habituelle de la situation. Chacun de nous doit y être essentiellement dispensé de feindre et de dissimuler, n'ayant jamais à confesser que d'honorables sentiments. Qu'il ne s'agisse donc plus d'aucune chimérique transformation de mon irrésistible amour en une paisible amitié, ni d'oublier un sexe qui fait si bien partie

de votre éminente nature, ni de vivre brutalement comme si vous n'existiez pas. S'il nous fallait une comparaison quelconque, je préférerais celle des fiancés séparés par des obstacles indéfinis, ou d'époux que d'impérieux motifs obligent à vivre en frères. Mais il vaut mieux ne comparer à rien un cas aussi exceptionnel, à tous égards, que le nôtre. Écartant donc toute vaine fiction, partons toujours de la réalité, pour l'améliorer autant que possible, l'un comme amant, l'autre comme amie, tous deux d'ailleurs pareillement sincères, et même également tendres, chacun à sa manière.

Quant aux divers embarras ou dangers d'une inévitable continence, qui peut-être devra constamment durer, je crois pouvoir répondre de les surmonter graduellement, sans que ma santé en reçoive aucune profonde atteinte. Je m'efforcerai d'ailleurs, suivant ma tendance ordinaire, de convertir cette nouvelle condition d'existence en une source habituelle d'intime perfectionnement personnel, surtout moral, et même aussi physique.

Au lieu d'oublier la diversité de nos sexes, dirigeons-la, d'un commun accord, vers sa plus noble destination, l'amélioration mutuelle de notre propre nature, intellectuelle et affective. Chacun d'eux possède, l'un par le cœur, l'autre par l'esprit, une prééminence qui manque spontanément à l'autre ; mais celui-ci en devient susceptible par une heureuse culture réciproque, dont le lent progrès continu forme, dans le cours des âges, l'une des plus belles productions de notre sagesse, à la fois collective et personnelle. Rallions-nous habituellement, mon incomparable Clotilde, à ces sublimes conceptions, qui rattachent directement notre noble essor privé à l'ensemble de la grande évolution humaine.

L'amant et l'amie peuvent y trouver loyalement un inépuisable avenir de grandeur et de tendresse, quelque prolongée que doive être encore leur digne existence commune. Si j'avais jamais le malheur de vous perdre, je devrais m'efforcer de vous survivre, afin de faire assez apprécier au monde l'éminente nature qu'il aurait trop peu comprise. Mais si, comme je l'espère, vous restez après moi, à vous surtout, plus qu'à aucun autre ami, le noble devoir de bien juger, pour la postérité, ce cœur profondément sen-

sible, qui, quoique superficiellement taxé d'austère froideur, fut toujours au niveau de l'esprit qu'on daigne accorder à

Votre tendre philosophe,

A^TE COMTE.

En vous apportant cette lettre, Sophie vous rendra votre parapluie, et reprendra le mien.

Quoique trop indisposé ce matin pour aller à ma leçon, je me sens mieux maintenant, et j'espère que demain ce dérangement passager n'altérera nullement votre bienfaisante visite hebdomadaire.

CENT DIX-NEUVIÈME LETTRE

Mercredi matin 10 Décembre 1845.

Mon bien cher ami, combien je vous remercie d'accepter si dignement le mal et le bien qui vous viennent de moi ! Comptez, en retour de vos nobles procédés, sur l'attachement le plus tendre que je puisse éprouver. Si l'amour est le plus impétueux des sentiments, il n'est pas le seul puissant et doux ; et j'ai pour vous aujourd'hui plus que le cœur d'une parente.

Je fais ce que je puis pour que ce mot vous parvienne de bonne heure. Reposez-vous cette journée-ci. J'ai, de mon côté, un malaise qui me fait redouter même l'omnibus. J'irai vous voir Samedi en place, et j'arriverai de bonne heure pour ne pas entraver votre temps du soir.

Pendant que j'y pense, Dieu me garde d'oublier encore la réfutation que j'ai préméditée cent fois, et qui m'a toujours échappé, tant je la croyais peu utile. Comment voulez-vous, avec la connaissance que j'ai de votre caractère, que je vous aie jamais cru capable de commettre une brutalité ? La violence n'est même plus dans nos mœurs actuelles, si antichevaleresques qu'elles soient devenues. En vérité, vous êtes mon débiteur à l'endroit de ce soupçon, et je vous le renvoie tel qu'il est sorti de votre pensée.

En revanche, je vous place, de grand cœur, sur le piédestal que vous m'élevez ; il vous convient autrement qu'à moi. Si je tiens à reconquérir ce qu'on m'enlève parfois, c'est parce que je ne me sens pas trop riche, et que je n'ai rien à perdre ; je me connais mieux que ceux qui me jugent.

J'espère que je ne vous manquerai pas trop aujourd'hui. Soignez-vous bien, mon digne ami, et donnez-moi de vos nouvelles. Il faut ne pas pouvoir vous rendre heureux pour ne pas le faire. Répétez-vous cela avec votre cœur et votre raison, et ne m'aimez que comme je mérite de l'être.

Je vous serre bien tendrement la main. Puissé-je vous prouver mieux qu'en paroles mon affection, mon estime, et mon respect ! Quel que soit notre sort, j'espère que la mort seule rompra le lien fondé sur tous ces sentiments ; et je vous offre la douceur de cette pensée en échange de celles que je vous ai ôtées. Adieu, mon tendre ami ; à Samedi, et à toujours de cœur.

CLOTILDE DE V.

CENT VINGTIÈME LETTRE

Mercredi soir 10 Décembre 1845 (5 h.).

Votre tendre lettre d'hier soir ne m'est parvenue, ma bien-aimée, qu'à l'heure où je commençais à vous attendre, selon notre usage. Quelque prix que j'y attache, elle ne m'empêche pas, contre votre espoir, de sentir péniblement votre absence imprévue, que pourtant j'aime à croire dépourvue de tout mauvais motif, surtout physique. S'il en était autrement, vous m'eussiez proposé de transporter au Mercredi ma visite de Samedi, tandis que vous-même pensiez, cette semaine, à l'échange inverse.

Pour ne pas agir ainsi, il faudrait une altération sérieuse, dont vous m'auriez spécialement parlé. Quand même la petite intervention chirurgicale de M. Grandchamp vous priverait de sortir, elle n'aurait pu, ce me semble, vous empêcher de me recevoir. Je suis

donc conduit à conjecturer que vous avez voulu utiliser pleinement une heureuse phase de travail, ou que nos récentes explications vous ont fait redouter aujourd'hui une gêne spéciale dans notre entretien. En l'une et l'autre supposition, je vous pardonnerais bien volontiers cet innocent détour féminin, tant compensé par votre excellente lettre.

Pour écarter toute fâcheuse impression accessoire, je dois revenir une dernière fois sur l'injurieux soupçon de Septembre, dont vous ne reconnaissez enfin l'injustice qu'en vous défendant de l'avoir commise. Si vous lisiez comme moi votre lettre du 9 Septembre, vous y trouveriez, à cet égard, entre plusieurs autres que je pourrais citer, cette phrase décisive : « Si vous me contraignez par un moyen quelconque à vous céder sur l'article en question, je ne vous reverrai de ma vie. ». Quoique cette lettre résultât évidemment d'un état prononcé d'exaspération et d'anxiété, vous voyez que le soupçon fut réellement conçu et indiqué. Il m'était si antipathique, et en même temps si nouveau, que je n'y eusse certes jamais cru spontanément. Quand je vous en témoignai, à diverses reprises, ma tendre affliction, vous deviez, Clotilde, reconnaître franchement ce tort momentané, en l'atténuant sous d'impérieuses circonstances, au lieu de le représenter aujourd'hui comme n'ayant jamais existé que dans ma pensée. De tels aveux, toujours compatibles, surtout entre nous, avec la pleine dignité du caractère, peuvent aisément fournir une nouvelle source de perfectionnement, interdite à ceux qui n'ont jamais erré. Ce n'est pas sans des motifs profonds quoique empiriques que le catholicisme érigea l'humilité en vertu ; la morale positive développera soigneusement, avec les rectifications convenables, une appréciation aussi conforme à la vraie théorie de la nature humaine.

Après ce pénible complément d'explications sur un sujet qui ne nous occupera plus, votre précieuse lettre ne me suggère d'autre remarque préalable que sur votre recommandation de « ne vous aimer que comme vous méritez de l'être. » J'espère que vous ne comptez point ainsi restreindre mon attachement, et revenir au vain conseil de transformer mon amour en amitié, quoiqu'il me semble difficile d'entendre autrement cette invitation.

Comme je vous le disais hier, ce qu'il nous importe d'éviter scrupuleusement, ce sont surtout les fausses positions du cœur.

Acceptons notre situation avec tous ses caractères quelconques, en travaillant de concert à en tirer le meilleur parti possible, ainsi qu'à la perfectionner graduellement. De votre impuissance actuelle à satisfaire mon amour, ne concluez jamais qu'il ne doit pas subsister. Je puis encore moins amortir mes sentiments que vous ne pouvez exalter les vôtres. Que chacun de nous manifeste donc ouvertement l'honorable nuance imposée à son affection par l'ensemble de sa destinée. Cette pleine franchise habituelle constitue la première condition du développement normal de notre tendre intimité, dont la fatale inégalité ne saurait disparaître sous un vicieux déguisement.

Si nos diverses méprises ne m'avaient fait autant de mal, je serais inexcusable de consumer en explications presque récriminatoires la majeure partie d'une réponse que j'aurais voulu consacrer tout entière à la cordiale gratitude méritée par votre touchante manifestation des précieux sentiments sur lesquels je ne crains cette fois aucune funeste illusion. Votre excellent cœur a spontanément deviné le secret besoin du mien. En vous engageant toute ma vie sans exiger la même affection, je devais désirer une garantie qui pût remplacer celle que votre situation morale m'interdit, hélas! peut-être pour toujours, d'attendre d'une ineffable volupté, dont une telle efficacité constitue, à mes yeux, la principale destination. Si l'extrême de la mélancolie ne va pas, pour vous, au delà de mourir sans aucun lien, que penser du sort de l'être qui se sent lié à un être nullement engagé! Il fallait donc, afin que notre intimité pût se développer sans tourment, que votre ingénieuse tendresse trouvât, à défaut de la voie naturelle, un autre mode quelconque aussi propre à me rassurer contre l'abandon et à me préserver de la jalousie. Tel sera, j'espère, l'effet permanent de votre inappréciable lettre, et surtout du solennel engagement qui complète cette sainte déclaration. Oui, ma digne amie, je me plais à le répéter avec vous, la mort seule rompra nos tendres liens, quelque forme finale que leur réserve l'ensemble de nos destinées. Recevez, sur votre noble front, le chaste

baiser par lequel je scelle ce délicieux engagement. Adieu, ma Clotilde : je vous attendrai Samedi.

Amour et respect,

A^TE COMTE.

Permettez-moi de vous rappeler spécialement que Samedi, je serai libre dès onze heures et forcé de dîner à trois h. 1/2.

Je comptais aujourd'hui causer des récentes concessions de famille annoncées dans votre lettre de Lundi. Quoique vous ne m'en ayez nullement indiqué la nature, je vous félicite d'une affectueuse modération aussi digne de vous, et qui doit d'ailleurs, je le présume, consolider votre juste indépendance, loin d'y porter aucune atteinte indirecte.

Mon malaise gastrique d'hier a déjà presque entièrement cédé à ma médication habituelle, l'abstinence et le repos. Quant aux insomnies et convulsions, rien ne s'est aggravé. Le récent progrès de nos cœurs vers un état vraiment durable ne tardera pas, sans doute, à calmer beaucoup mon agitation nerveuse. J'espère que vous ne me laisserez point jusqu'à Samedi incertain sur votre chère santé.

CENT VINGT ET UNIÈME LETTRE

Jeudi matin 11 Décembre 1845.

Mon cher ami, comme je vous l'ai dit, j'aurais eu de la peine à vous aller voir hier. J'avais une grande irritation d'entrailles, que j'ai traitée au coin de mon feu en travaillant ; le haut va bien, et d'autant mieux. Mais, quoique j'aie retrouvé des jambes, la marche ne m'est pas encore possible ; elle me donne tout de suite maintenant le malaise que je viens d'éprouver.

Voilà mon explication et ma justification sur un point. Quant à l'autre, le passage que vous me citez d'une de mes lettres s'est

retracé à mon souvenir, mais comme impression d'un moment; et c'est en réponse à une phrase de vous que je l'ai écrit. Soyez sûr que je ne redoute uniquement dans nos relations que ce qui pourrait troubler votre repos ou me créer de nouvelles peines. Je ne me sens plus capable de souffrir dignement, et mon grand moyen est d'éviter toutes les occasions ou les causes d'émotion. Je sais très bien, mon cher et digne ami, que je ne puis pas vous imposer un degré d'affection selon mes vœux ; je désire seulement ne rien usurper dans votre amour ; je sais combien nous mettons du nôtre dans ce sentiment enthousiaste ; bien heureux quand la haine n'y succède pas.

Mes modifications de famille sont tout bonnement dans les formes, et cela me suffit. J'avais écrit à Max un mot de regret sur la part innocente que j'ai prise à la démarche qui l'a blessé. Il a été touché de cette petite concession, et nous nous voyons sans gêne actuellement. Léon n'arrivera que le premier Janvier : je rentrerai probablement chez eux pour les six semaines qu'il doit passer avec nous. D'ici là, je voudrais bien achever ma Willelmine. Le long intervalle que j'ai mis sans y travailler m'a ôté l'entrain et la facilité.

Cela a été très malheureux pour moi de tous points. Il me devient chaque jour plus pressant de m'affranchir par moi-même. Je me sens le fonds nécessaire ; c'est ce qui me laisse du courage. Moi, qui n'ai pas encore eu l'ambition de l'argent, quel prix j'attacherai au premier que je gagnerai !

M. Grandchamp me fait bien sur bien, et c'est un vrai cadeau que je vous dois. Il a pansé mes pieds avec un taffetas qui rarrangera la chose à la longue sans nécessiter aucune coupure. Quant à mes poumons, il me les garantit, et je le crois déjà, sur l'expérience. Ma lettre avait fait le meilleur effet pour nous deux.

Je serai bien heureuse si je vous trouve bien portant Samedi, mon cher ami. Je pense que vous aimez autant que j'aille chez vous que de vous laisser venir. Moi je l'aime mieux, cela me fait plus de distraction, et je puis faire la moitié du trajet à pied. Lundi, j'avais été à pied et j'étais revenue de même de chez M. Grandchamp : c'est ce qui m'a fait mal. On est si pressé de se trouver fort.

Je vous tends la main tendrement et je vous aime de tout mon cœur.

CLOTILDE DE VAUX.

CENT VINGT-DEUXIÈME LETTRE

Vendredi matin 12 Décembre 1845 (11 h.).

Votre lettre d'hier me fournit, ma bien-aimée, l'heureuse occasion de mieux renouveler l'expression de ma profonde gratitude pour votre inappréciable déclaration, sans être obligé, comme avant-hier, de joindre à mes tendres remerciements aucune explication étrangère. La crise secondaire que vous venez ainsi de terminer complète notre grande crise de Septembre, depuis laquelle, à vrai dire, j'avais toujours été plus ou moins en intime agitation morale, et par suite physique. Désormais, notre sincère affection, également sainte des deux parts, va développer enfin un vrai caractère de profonde stabilité, propre à nous procurer toute la paisible félicité que comportent nos fatalités respectives. L'état présent de votre cœur nous interdisant le gage le plus naturel, votre tendresse a su trouver une garantie plus épurée, et j'espère non moins efficace, pour me rassurer assez contre toute préférence ultérieure mieux conforme à l'ensemble de vos sympathies. Je cesserai maintenant d'être tourmenté par l'inquiétude presque continue de perdre à tout instant le lien d'où je sens de plus en plus dépendre ma principale existence morale. Ce n'est plus d'un bonheur passager qu'il s'agit entre nous : notre intimité acquiert enfin, d'un libre consentement mutuel, l'imposante noblesse d'une liaison qui ne doit finir qu'avec la vie. Un tel résultat ne me semble pas aujourd'hui trop chèrement acheté par les divers orages qui l'ont spontanément préparé. J'espère d'ailleurs que des sollicitations trop ardentes vont aussi se dissiper en même temps que tout espoir prochain d'y satisfaire dignement. Par là

je compte enfin recouvrer bientôt ma pleine santé cérébrale, sans m'assujettir jamais à des brutalités que mon noble amour me rend heureusement impossibles. Recevez donc, ma très chère Clotilde, cette nouvelle et plus pure manifestation de ma reconnaissance pour un aussi parfait dénouement, que j'étais loin de croire aussi voisin.

Selon votre choix, je vous attendrai donc demain. Peu m'importe, au fond, que nous nous voyions le Samedi chez moi au lieu de chez vous, ou en sens inverse le Mercredi, pourvu que ces échanges exceptionnels ne me fassent pas perdre, comme cette semaine, l'une de nos deux précieuses entrevues hebdomadaires. A ce propos, je répare aujourd'hui une lacune involontaire de mes dernières lettres en vous adressant mes remerciements spéciaux pour notre heureux régime final. Votre tendre sagesse a maintenant imprimé à chacune de nos entrevues son vrai caractère périodique ; même leur succession hebdomadaire, chez eux, chez moi, chez vous, reproduit une intéressante image du progrès naturel de notre saint commerce. Envers celle des trois qui nous offre désormais le moins d'importance, une reconnaissance spéciale me rappellera toujours, outre sa valeur propre comme précieuse sanction domestique, qu'elle fut longtemps la seule ressource de mon amour, après en avoir fourni l'occasion.

Je vous félicite cordialement de votre récent procédé avec votre frère. Votre supériorité morale doit surtout se montrer, à son égard, en lui conservant des sentiments meilleurs qu'il n'en a pour vous. A ce sujet, je dois moi-même vous remercier profondément de m'avoir, dans cette grave occurrence, fait remplir envers lui, presque malgré moi, un office plus noble que celui auquel me réduisait son incurable suffisance scientifique. La leçon a été périlleuse, à beaucoup d'égards ; je crains fort qu'elle ne soit finalement peu profitable : mais du moins ma consciencieuse intervention aura ainsi été, grâce à vous, digne de moi jusqu'au bout. Du reste, vous m'avez sauvé par là d'une fâcheuse dédicace, et préservé pour longtemps des consultations embarrassantes.

Le meilleur état de votre santé fondamentale m'impose de douces obligations nouvelles envers le docteur Grandchamp, que je me félicite de vous avoir donné ; je savais bien que son influence

vous guérirait et vous rassurerait. Il a d'abord eu quelque égard à mon amitié : mais maintenant il vous connaît assez pour avoir pris à vous un véritable intérêt direct. Quand je le reverrai, il me remerciera d'une telle malade.

Vous serez conduite, sans doute, à retourner au banquet domestique pendant tout le prochain séjour de l'aimable Léon. Mais, pour ne rien perdre de votre antécédent actuel, je vous conseille de ne jamais présenter ce retour que comme temporaire, et uniquement subordonné à ce motif fraternel, avec lequel il doit cesser. J'espère, comme vous, que, avant cette heureuse visite, vous aurez achevé votre importante composition actuelle, sans altérer votre précieuse santé, malgré le ralentissement naturel résulté d'une désuétude forcée.

L'insuffisance prolongée de mon sommeil ne m'a pas empêché hier de me sentir, grâce à vous, assez dispos pour aller entendre un ouvrage parfaitement adapté à mon état nerveux, la charmante *Somnambula* qui me manquait depuis deux ans, votre frère en ayant eu l'étrenne actuelle. Si, comme je le présume, on reproduit demain ce tendre et gracieux chef-d'œuvre, voulez-vous venir goûter Persiani et Mario dans leurs meilleurs rôles, où ils ont été hier vraiment admirables ? Venant déjà chez moi demain, vous pourriez ainsi compléter la journée en acceptant un amical dîner, où je vous promets de ne rien ajouter, et après lequel nous cheminerions aux Italiens ; car, par un heureux hasard, je me trouve inopinément dispensé cette fois de mon service polytechnique. Cette petite fête, presqu'aussi imprévue pour moi que pour vous, inaugurerait bien, ce me semble, le régime final de nos cœurs. La suave composition finit d'ailleurs à 10 h. 1/2, et vous seriez rentrée à 11 h. : elle n'est pas non plus d'une trempe à vous fatiguer comme *Sémiramis*. Toutefois, je ne voudrais nullement risquer de déranger ainsi votre santé ni votre travail. Quoique je tienne beaucoup à vous faire goûter ce délicieux ouvrage, le mieux exécuté de tous les présents chefs-d'œuvre, je compterais encore sur quelqu'autre Samedi, si vous croyiez ne pas devoir l'accepter demain. Deux misérables nouveautés, pires, dit-on, que l'*Assyrienne*, vont ensuite interdire aux gens de goût l'accès des Italiens pendant plusieurs semaines.

A votre refus, j'offrirais pour demain votre stalle à mon hôtesse de Sceaux, ou à quelqu'autre dame, étant trop peu content de Félicie pour lui proposer cela autrement qu'en troisième ou quatrième lieu. J'ai donc besoin de connaître, à cet égard, votre libre résolution, le plus prochainement possible.

Adieu, ma tendre et noble amie, digne compagne éternelle de mon cœur : à demain, dans tous les cas.

Amour et respect.

A^TE COMTE.

CENT VINGT-TROISIÈME LETTRE

Vendredi soir (11 h.) 12 Décembre 1845.

Mon cher ami, j'espère vous prier encore à temps de disposer de votre stalle pour demain. Je suis sortie une heure dans la journée ; c'est probablement pendant ce moment-là que Sophie sera venue. Mon portier, ne m'ayant pas vu rentrer, ne m'a remis votre lettre que le soir, quand je suis allée chez les miens. Je vous réponds en revenant, et je vais donner la commission pour demain six heures.

Je vous remercie de tout cœur de vos deux invitations. Remettons à plus tard les plaisirs de ce genre. Je suis dans une phase toute sérieuse : il faut qu'elle s'achève.

Je suis heureuse et en même temps étonnée des remerciements que vous m'adressez. Avais-je attendu aussi tard pour vous exprimer mon sincère attachement et le vœu que je forme pour qu'il dure autant que nous ? Si c'est là tout ce que je puis vous promettre, je le fais du moins hardiment, et selon ma sincère impulsion. Je suis si habituée à voir attenter à ma liberté que j'en suis venue à redouter ma propre influence sur elle ; et l'idée d'un engagement contracté légèrement empoisonnerait le peu de repos qui me reste. Soyons donc amis de tout cœur, et sans combinaisons

d'avenir. Le sentiment ne peut se régler d'avance comme le devoir ; aussi diffèrent-ils grandement. En attachement, en amitié, les devoirs ne sont que des sentiments ; mais en mariage, ils revêtent leur caractère de gravité, et il faut les prendre pour ce qu'ils sont.

Bonsoir, mon cher ami ; et à demain. Onze heures sonnent, et ma portière vient chercher ce mot.

CENT VINGT-QUATRIÈME LETTRE

Dimanche soir 14 Décembre 1845.

Je prenais ma plume pour vous remercier de votre bonne et excellente réception d'hier, mon cher ami, quand une belle dame m'a interrompue en frappant à ma porte. C'était Mme Marrast, et elle a été vraiment excellente femme. Elle m'a témoigné de bon appétit son désir de me voir et son regret de n'avoir pu me rendre plus tôt ma visite ; elle sort seulement, m'a-t-elle dit, depuis peu de temps. Elle m'a questionnée sur les papiers qu'elle voyait, et m'a demandé si javais *fini* quelque chose. J'ai jugé, par sa *façon*, que je ne serais pas mal accueillie à mon retour au *National*. J'en suis contente : vous savez que ce n'est pas dans mon amour-propre, mais bien dans mon cœur.

Je voudrais bien savoir aller plus rondement en besogne ; j'ai les idées, mais le *faire* m'est encore très nouveau ; et c'est là ce qui me fatigue pour très peu de résultat. Cela me viendra comme aux autres, et alors peut-être gagnerai-je comme eux amplement ma vie.

Combien je vous associe à ce dénouement-là ! Je n'oublierai jamais de combien de manières vous m'avez adouci la voie, et je serais bien *fière* de vous procurer à mon tour quelques plaisirs.

J'avais toutes ces pensées-là dans le cœur en vous quittant hier : n'allez pas les attribuer à la visite de Mme Marrast. Chaque fois

que j'ai retrouvé en vous mes symptômes passés, j'ai eu de l'humeur contre le sort qui m'a préparé des chagrins de toutes sortes. Mais, si je parviens à vous faire aimer mon amitié, je lui rendrai en échange de grandes actions de grâces. Soignez-vous bien, mon cher ami. Si je ne craignais pas de vous faire de la peine, je vous demanderais mes Mercredis pendant trois ou quatre semaines, et j'irais vous voir le Samedi. Cela me ferait quelques jours de suite pour travailler. S'il arrivait alors que je fusse obligée de prendre un relâche, je l'emploierais à vous aller voir un moment. Voyez donc si vous consentez. Vous savez que je vous considère en parent proche. Nous reprendrions les allures aussitôt l'héroïne sous presse. A demain, et vous m'écrirez après. La paix de ma solitude me seconde très bien dans l'emploi de mes remèdes, et j'espère ne pas mourir comme un lumichon de lampe.

Je vous embrasse tendrement.

CLOTILDE.

CENT VINGT-CINQUIÈME LETTRE

Mardi 16 Décembre 1845 (3 h.).

Par suite d'une distraction de la poste, c'est seulement aujourd'hui, à 1 h., ma chère amie, que je viens de recevoir votre dernière lettre. A cette occasion, je dois spécialement renouveler ma recommandation générale de dater exactement vos lettres, pour m'éviter toute obscurité et toute méprise. Car, d'après ce retard inusité, votre défaut complet de date m'a forcé de deviner péniblement que vous m'écriviez Dimanche.

Je vous félicite cordialement de la bonne visite de Mme Marrast, en y voyant, comme vous, un heureux indice de votre prochain accueil au *National*. Toutefois, je doute beaucoup que jamais votre noble direction convienne assez à ces gens-là pour vous procurer une carrière lucrative, au moins par les journaux actuels,

en dehors desquels vos succès, même matériels, me semblent surtout devoir s'accomplir. L'importante réaction que doit, sans doute, exercer *Willelmine* en vous liant directement avec votre digne oncle me paraît, à vrai dire, le principal résultat personnel que nous devions attendre aujourd'hui de cette précieuse publication, sauf l'essor initial de votre juste renommée. Je vous verrais d'ailleurs avec un profond chagrin vous trop rapprocher d'un milieu aussi dangereux, qui, au fond, n'est pas plus digne de vous par l'esprit que par le cœur, et dont le contact habituel ne pourrait que vous amoindrir bientôt, à tous égards. C'est aujourd'hui un résultat bien difficile et très rare que de vivre noblement de sa plume : la matérialité du but tend à dégrader les plus éminents travaux. Si le *National* accepte *Willelmine* plus réellement que vos autres essais, nous devrons nous en réjouir doublement, pour l'utilité immédiate, et surtout comme facilitant beaucoup la publication définitive, qui doit toujours rester indépendante du journalisme. Mais, dans le cas de l'avortement, très possible encore, de ces nouvelles avances, ne vous en inquiétez pas trop, et ne faites, à cet égard, aucune grave concession : nous saurons bien, sans doute, publier autrement votre œuvre.

Quant à votre proposition de renonciation temporaire à nos chers Mercredis, vous me la posez de telle sorte que je ne puis me dispenser d'y consentir, même dès demain ; car je ne saurais goûter dignement une visite que vous regretteriez. Mais je suis trop sincère pour vous cacher que j'en éprouverai une intime douleur. En vous remerciant avec tendresse, dans ma dernière lettre, de l'heureuse organisation actuelle de nos diverses entrevues, je ne concevais à ce cordial arrangement d'autres infractions passagères que celles qui pourraient dériver d'une véritable impossibilité, surtout maladive. Mais si, à ces inévitables perturbations, nous laissons joindre les inépuisables instigations du travail, la régularité effective de notre saint commerce me paraîtra toujours fort aventurée. J'ai aussi, ma bien-aimée, ma précieuse élaboration personnelle, outre de lourdes corvées journalières : pourtant c'est avec bonheur que, malgré ce double motif continu, je consacre scrupuleusement deux jours de chaque semaine à des entretiens que mon cœur regarde comme indispensables. S'ils ont pour vous

autant de prix, vous hésiterez à altérer jamais ce cordial usage, sans une impérieuse nécessité passagère, qui, je l'avoue, ne me semble pas exister ici. En vous indiquant avec cette tendre franchise le principal motif de mes regrets, j'espère, Clotilde, que vous ne suspecterez pas ma sincérité quand je vous représenterai cette double interruption hebdomadaire de votre travail comme habituellement nécessaire à votre santé : votre médication actuelle peut surtout être sérieusement troublée par une trop longue contention cérébrale.

Néanmoins, ma très chère amie, quels que soient mes chagrins et mes soucis, vous seule devez ici prononcer, d'après votre libre pondération des divers motifs opposés ; car, je ne puis, je le répète, accepter aucune entrevue qui vous gênerait. Pour prévenir toute équivoque, je ne vous attendrai donc pas demain, mais seulement Samedi, à moins que vous n'éprouviez personnellement un vrai besoin de respecter, même cette fois, notre cordiale institution.

A vous tout entier pour toujours.

A^TE COMTE.

CENT VINGT-SIXIÈME LETTRE

Vendredi matin 19 Décembre 1845 (10 h.).

Votre santé m'inquiète trop, ma très chère amie, pour que j'attende jusqu'à demain des nouvelles de vos sangsues. En envoyant Sophie s'en informer ce matin, je vous supplie encore de retenir cette excellente femme, si ses services vous deviennent utiles par l'insuffisance de votre portière. J'espère que maintenant ma bien-aimée ne sera pas plus cérémonieuse, à cet égard, que ne le furent ses parents à l'occasion d'un simple enfant.

En m'occupant de vous cette nuit, je crains d'avoir trop pénétré le douloureux motif personnel qui vous a déterminée à préférer les sangsues à la saignée, sans aucune raison médicale ; je comprends fort bien votre sollicitude exceptionnelle, encore plus rela-

tive à votre sexe qu'à votre situation. Comme cet échange médical pourrait ne pas rester toujours aussi facultatif qu'il l'est aujourd'hui, j'ai pensé à vous offrir, au besoin, ma chambre ; l'ampleur de mon appartement me permettant de coucher ailleurs sans la moindre gêne mutuelle. Mon caractère vous est, j'espère, assez connu maintenant pour que vous puissiez accepter cette sainte proposition, afin de recevoir commodément les soins de ma bonne et les visites de notre docteur. Votre famille ne pourrait, je pense, blâmer une telle mesure, qu'elle n'est guère à portée de remplacer. Puisque vous daignez désormais voir en moi un proche parent, pourquoi ne m'en accorderiez-vous pas le cordial privilège ? Toutefois, je respecte, au juste degré, les ménagements dus à l'opinion, mais sans y trop subordonner la conduite, quand on remplit dignement les vraies conditions morales. C'est pourquoi vous seule, ma noble et tendre amie, pouvez ici décider sagement, d'après votre libre appréciation des divers motifs, pourvu que ce soit en écartant tout préjugé comme toute inquiétude.

J'ai aussitôt senti combien vous deviez me trouver maussade dans votre dernière visite, qui, malgré sa brièveté inusitée, a dû vous sembler bien longue. Mais vous connaissez assez les vrais motifs de cette contrainte exceptionnelle pour m'accorder, à ce sujet, une indulgence spéciale. Néanmoins, je me reproche vivement, en pareil cas, de remplir si mal mon noble office de consolateur, et de tendre presque à augmenter votre abattement, quand je devrais oublier le mien en vous relevant. C'est une de mes principales imperfections que de ne pouvoir devenir aimable sans contentement préalable.

Dans mes explications, d'ailleurs inopportunes peut-être, ou du moins trop pressantes, je crains d'avoir involontairement manqué de clarté sur le point principal. Au sujet des ménagements spéciaux qu'exige envers moi l'état de votre cœur pour maintenir l'entière confiance indispensable à notre sainte intimité, ne craignez pas que j'aie jamais eu besoin d'être rassuré sur la plénitude de votre loyauté ni de votre pureté. J'aurais bien peu utilisé tant d'occasions décisives d'apprécier votre admirable supériorité morale si je pouvais, à cet égard, concevoir le moindre doute. C'est seulement à votre constance que se rapportait mon désir de cordiales

garanties, non par crainte d'une imperfection féminine étrangère à votre éminente nature, mais d'après l'unique conviction de l'insuffisance de mon propre mérite pour conserver une si précieuse préférence. La tendre fatalité qui m'enchaîne à vous est telle que je dois presque désirer que votre cœur reste toujours libre, ne pouvant guère aspirer jamais à le remplir assez. Mais j'ai une telle confiance dans votre rare intégrité que, si, malheureusement pour moi, l'amour s'emparait un jour de vous, je compterais que vous oseriez m'en avertir noblement. Je voulais seulement vous indiquer Mercredi que l'inévitable absence de la meilleure garantie naturelle obligeait votre ingénieuse cordialité à prévenir spécialement d'affligeantes incertitudes sur l'inaltérabilité d'une affection devenue indispensable à tout mon être. Au reste, je puis ajouter ici que, ayant été tout récemment amené, pour calmer mon cœur, à relire encore vos douze dernières lettres, cette bienfaisante lecture m'a fait mieux sentir qu'auparavant combien vous avez été tendre et pure autant que sage et loyale dans l'ensemble de votre conduite envers moi. Croyez, ma Clotilde, que la réserve dont ma passion s'est parfois affligée me semble finalement indispensable, tant que persistera l'état présent de votre cœur, pour nous éviter à tous deux d'irréparables regrets, que je vous remercie à genoux de m'avoir épargnés par cette tendre prudence, sur laquelle, j'espère, je ne me méprendrai plus.

Adieu, digne arbitre de mon cœur. Quelque prix que j'attache à ma visite de demain, ce qui vient de se passer ne doit pas vous empêcher de la contremander amicalement, si votre santé vous y fait craindre plus de trouble que de satisfaction.

Amour et respect éternel.

A^TE COMTE.

La pauvreté musicale essayée cette semaine ne remplit que trop les étranges conditions dont vous me parliez Samedi. Si donc votre santé vous permettait d'y conduire demain votre père, j'apporterai, en tous cas, le libretto et les billets. Votre refus et votre acceptation ne peuvent d'ailleurs affecter ici personne, parce que, malgré notre intimité, j'ose à peine vous laisser entendre

une telle platitude, fort inférieure, comme on me l'avait annoncé, même à l'*Assyrienne*. Le vide de mes deux stalles constituerait une digne protestation, mais peut-être trop peu comprise.

CENT VINGT-SEPTIÈME LETTRE

Jeudi matin 25 Décembre 1845.

Mon tendre ami, je vous assure en conscience que je ne mettrai pas un seul de vos gants avant le printemps. Puisque vous voulez bien dire que vous me les devez, permettez-moi de conserver cette créance-là jusqu'au mois de mai. Vous m'avez rendu des services importants, et qui m'ont fait du bien, malheureusement peut-être un peu à vos dépens. J'avais espéré mieux de ma situation en les recevant. Je vous demande donc instamment de ne pas faire si petite dépense que ce soit pour mon luxe. L'argent peut être trop utile pour qu'on ne le considère pas un peu en nature. Vous savez que je vous tiens pour un ami dévoué : permettez-moi donc, à l'occasion, de vous traiter en intime. J'ai tout ce qu'il me faut pour cet hiver : la santé aidant, le sort s'améliorera ; et vous pourrez vous dire pour votre plaisir : j'aurai été utile là.

A Samedi donc, au coin du feu, une bonne causerie.

Je vous embrasse tendrement.

CLOTILDE DE VAUX.

CENT VINGT-HUITIÈME LETTRE

Vendredi matin 26 Décembre 1845 (midi).

Je me félicite, ma très chère Clotilde, de vous avoir parlé gants avant-hier, puisque cela vous a conduite à rompre un silence qui commençait à me devenir pénible. La multiplicité et la régularité de nos heureuses entrevues doivent, sans doute, diminuer désormais l'activité ordinaire de notre chère correspondance. Mais j'ai beau prévoir cette réaction naturelle d'une précieuse amélioration, je n'ai pu éprouver, à cet égard, une interruption qui, depuis quatre mois, n'avait autant duré, sans que mon cœur ressentît vivement le besoin d'un ordre de relations que les plus libres entretiens sont loin de rendre inutile. Quel que soit mon bonheur de vous contempler en vous écoutant, sa continuité pourrait seule me faire oublier la satisfaction de vous lire et de vous écrire.

Sans ratifier les scrupules qui ont inspiré votre tendre remontrance spéciale, je les respecte trop pour ne pas m'y conformer. Nous remettrons donc au printemps, comme vous le souhaitez, cet acquittement de ma petite dette, malgré mon désir de profiter d'un heureux usage annuel pour remplir aujourd'hui cette amicale obligation. Laissez-moi seulement, à cette occasion, calmer de nouveau vos nobles inquiétudes au sujet des minimes services que vous avez daigné accepter jusqu'ici. Mes embarras passagers ne sauraient s'aggraver assez pour me rendre aucunement onéreuse une telle intervention, à laquelle j'espère que, suivant votre cordiale promesse, vous n'hésiterez jamais à recourir au besoin.

En voyant finir la première année de notre précieuse liaison, je ne puis m'empêcher de revenir sur l'ensemble des puissantes impressions qui me la représenteront toujours comme l'ère la plus mémorable de ma vie privée. Alors a surgi en moi le seul véritable amour, à la fois pur et profond, que comportât ma destinée. L'éminente nature de l'être adoré permet à ma maturité, plus heureuse que ma jeunesse, de savourer dans toute leur

plénitude les plus délicates émotions de l'humanité. En assurant mon bonheur personnel, cette renaissance morale tend aussi à perfectionner ma mission sociale, qui désormais exige une prépondérance croissante des sentiments sur les idées. Ma sainte passion m'a d'ailleurs permis de subir, sans presque m'en apercevoir, une persécution passagère, et même un grave désappointement d'amitié. En dissipant mes embarras matériels, la nouvelle année me fera mieux goûter encore la félicité imprévue que je vous dois. La douce résignation que me prescrit l'état présent de votre cœur écartera bientôt l'inévitable trouble physique résulté d'un tel ébranlement initial ; mon affection saura dignement jouir du présent, sans solliciter avant le temps des modifications dont une entière spontanéité constitue la principale condition.

Quant à vous, ma tendre amie, permettez-moi de me féliciter que l'année qui a vu naître notre chaste intimité ait aussi vu commencer votre retour à la santé et votre réconciliation avec la vie.

L'année nouvelle va nécessairement consolider et compléter ce double progrès. Après tant de douleurs exceptionnelles, elle semble destinée à laisser enfin surgir à la fois votre modeste indépendance et votre juste renommée, par les suites naturelles de la noble élaboration que vous avez si heureusement conçue pour retirer de vos propres souffrances une haute utilité générale. Vous échapperez dignement à un despotisme fondé sur l'affection, sans exposer votre existence littéraire à une tyrannie beaucoup plus oppressive, presque toujours livrée à d'ignobles inspirations. En repoussant une odieuse tentative, vous avez noblement résisté au vulgaire appât d'une publicité vaste et immédiate quoique éphémère. Le journalisme vous trouvera donc de plus en plus résolue à lui refuser toute fâcheuse concession quelconque. Quel que soit encore son funeste ascendant, il subit visiblement une rapide décadence, suite inévitable de son immoral exercice. Sans renoncer à son assistance tant qu'elle resterait honorable, votre renommée ne sera pas la première, même féminine, qui ait su, au besoin, se faire jour indépendamment d'un tel appui.

Recevez, ma Clotilde, avec une tendre indulgence, cette cordiale

récapitulation de mes remerciements, de mes espérances, et de mes vœux. A demain donc la libre causerie du sanctuaire.

Amour et respect éternels.

A^TE COMTE.

Ne vous hâtez pas de promettre nos stalles pour demain, car nous aurons peut-être *Il Barbiere*, que j'ai savouré hier.

CENT VINGT-NEUVIÈME LETTRE

Vendredi soir 26 Décembre 1845.

Mon cher ami, si vous avez un *barbier* demain, je vous demande de le réserver pour quelque dame moins asthmatique que moi. Mon mieux n'est et ne peut encore être qu'un château tremblant ; il faut que le temps seconde un peu le médecin et le malade.

J'ai beaucoup souffert de mes bronches ces jours-ci, et je crois que je me déciderais à un vésicatoire, si M. Grandchamp m'en promettait du résultat.

Laissez-moi donc vous gronder un peu de la persistance avec laquelle vous revenez sur la bien petite confidence que je vous ai faite. A la place de M. M.... beaucoup d'hommes eussent fait comme ou pis que lui. Il ne m'a tendu que des pièges visibles, et je ne le crois disposé, ni à se venger, ni à me tourmenter à cause de ma raison. C'est un homme léger, sur lequel je ne compterais qu'à titre de bon écrivain. Mais je ne m'occupe en première ligne que de faire bien ce que je fais.

J'ai beaucoup regretté d'avoir profité avec trop d'empressement de l'autorisation que vous m'avez donnée dans le temps de publier la Sainte-Clotilde. Cette seule démarche-là de ma part a pu lui faire croire, ou que vous vous mettiez entre moi et lui, ou que vous m'étiez plus que ce dont je m'étais fait honneur près de lui. Je ne sais pas le vrai mot de sa froideur pour vous : je pense seu-

lement ne l'avoir nullement causée. Je vous demande donc, mon cher ami, de me laisser considérer ce côté-là comme une ressource possible. Il me serait très précieux de débuter ainsi, et je suis très bonne gardienne de ma volonté sous les grands rapports. J'ai toujours eu des intimités parmi les hommes ; je les connais mieux que les femmes.

Bonsoir, mon cher ami ; portez-vous plus fort que moi. Je travaille pourtant bien ; mais mon fauteuil ou mon lit sont mes meilleurs calmants : la promenade sera pour cet été, à ce que je vois : j'ai bien bon air ici heureusement.

A vous de tout cœur.

CLOTILDE DE V.

CENT TRENTIÈME LETTRE

Dimanche soir 28 Décembre 1845 (2 h.).

En consacrant à votre amicale remontrance une lettre dont la lecture devait seulement précéder de quelques heures ma visite accoutumée, vous vouliez, sans doute, ma chère Clotilde, m'indiquer hier un désir spécial d'éviter, à cet égard, toute conversation. Je me félicite de m'être exactement conformé à cette sage intention, que l'heureux entraînement de notre entretien me disposait d'ailleurs à respecter. Mais ce sujet me semble maintenant exiger une explication écrite, qui nous dispensera, j'espère, d'y revenir. Vous savez que je ne puis faire à M. Armand Marrast l'honneur de devenir jamais jaloux de lui sous aucun rapport, surtout quant à une personne pleinement capable de nous apprécier tous deux. Néanmoins, sans cet éclaircissement spécial, vous pourriez croire que ses mauvais procédés envers moi, soit anciens, soit récents, m'ont finalement inspiré une juste animosité personnelle, susceptible d'altérer involontairement la rectitude de mon appréciation.

Je ne puis, chère amie, m'accorder avec vous sur le peu de gra-

vité de la conduite que vous avez dû me faire connaître. Quoique je n'eusse pas auparavant une grande estime, surtout morale, pour M. Marrast, je ne l'aurais point supposé capable d'agir ainsi. La longue lettre (du 22 juillet) où je discutai sérieusement sa ridicule proposition de collaboration hebdomadaire témoigne clairement que j'étais loin de soupçonner alors de tels procédés, bien que ses vues me parussent déjà trop intéressées. Abstraction faite de vous et de moi, cette conduite me semble odieuse, et même méprisable. Racontez-la, sous des noms arbitraires, et vous verrez si toute personne honnête et délicate la juge autrement. Sans avoir même l'excuse d'aucune passion, et dans l'unique vue d'un brutal passe-temps, détruire irrévocablement, par une honteuse transaction, la pureté d'une noble femme ; c'est là une tentative qui, pour avoir été dignement repoussée, n'en mérite pas moins une profonde réprobation. Quant à moi, il me serait désormais impossible de témoigner à ce personnage la même considération qu'auparavant : heureusement, ne nous cherchant pas, nous risquons peu de nous rencontrer assez pour manifester cet inévitable changement de ton.

Sans doute, comme vous le dites, beaucoup d'autres n'auraient pas mieux agi, parce que les roués sont devenus très communs. Mais faut-il donc se conduire vulgairement quand on s'érige en réformateur social ? Ceux qui tonnent chaque matin contre les abus des gouvernants sont-ils excusables de faire de leur propre puissance un usage encore plus immoral ? Permettez-moi d'ailleurs de croire qu'il existe heureusement un grand nombre d'hommes incapables d'une telle indélicatesse ; peut-être même en trouverais-je parmi nos journalistes, malgré leur corruption spéciale. Il ne vous a, dites-vous, tendu que des pièges visibles ! Mais, ne vous en eût-il même dressé d'aucune espèce, son projet serait-il meilleur, quoique exécuté sans dissimulation ? Au fond, on a ainsi tenté contre vous la seule contrainte désormais possible habituellement, depuis que nos mœurs proscrivent les violences matérielles, que ces âmes grossières eussent sans doute employées jadis.

Il ne restait à M. Marrast qu'un moyen honorable de mériter le pardon de cette ignoble tentative ; c'était, quand il l'a vue échouer, de vous accorder spontanément l'importante publication qu'il avait

voulu vous faire indignement acheter. Son propre honneur devait, à défaut d'une vraie délicatesse, lui prescrire cette réparation, pour éviter l'éternel reproche de convertir en honteux marché un acte de magistrature littéraire. Cette conduite était tellement conforme à la situation, qu'il n'a pu y manquer que faute d'avoir franchement renoncé à ses vicieux projets, et même à ses coupables espérances.

Nos sultans du journalisme envient beaucoup les licencieux privilèges des directeurs de théâtres envers toute aimable débutante. Il serait donc peu étonnant que, malgré vos nobles refus, ce puissant journaliste eût conservé l'espoir de vous vaincre enfin, d'après un appât qu'il juge irrésistible, surtout dans votre position. Ses dernières avances ne me semblent pas comporter d'autre explication.

C'est pourquoi, ma chère amie, j'ai cru devoir, une fois pour toutes, insister directement sur cette appréciation spéciale, où votre parfaite pureté vous a fait apporter trop d'indulgence. Le noble protectorat que vous m'avez tendrement conféré m'impose cette austère sollicitude, au sujet d'un dangereux milieu, que vous connaissez peu, et dont le contact vous devient imminent. Sans regarder son appui comme indispensable, vous savez que j'en ai toujours apprécié l'utilité réelle, surtout pour vos débuts. Mais, quoique pleinement résolue à ne jamais encourager d'indignes prétentions, vous aviez peut-être besoin qu'une plus exacte connaissance du danger vous imposât mieux, à cet égard, l'habitude spéciale d'une extrême réserve, afin de n'avoir plus à regretter des démarches trop spontanées. Notre triste temps oblige souvent à marcher dans la boue sans se salir. Quoique votre éminente nature soit particulièrement propre à bien remplir cette difficile condition, il faut au moins que le terrain vous soit d'abord assez connu.

J'espère d'ailleurs que vous n'attribuerez à aucun motif personnel ces justes avis de mon dévouement. Si je dois apprécier le cas indépendamment de moi, je ne saurais pourtant y ressembler au magistrat qui, de peur de devenir partial, jugeait toujours contre ses affections. C'est assez pour moi d'être certain que mes propres tendances n'ont ici nullement troublé ma consciencieuse appréciation.

Elles n'ont pas même altéré ma disposition habituelle à trop bien penser de chacun jusqu'à ce que l'expérience m'oblige spécialement à une juste sévérité.

A vous pour toujours,

A^TE COMTE.

CENT TRENTE ET UNIÈME LETTRE

Dimanche soir 28 Décembre 1845.

Je suis bien persuadée de la pureté de vos vues et du désintéressement des avis que vous me donnez, mon cher ami. Je crois seulement que, si vous connaissiez mieux comment les choses en question se sont passées, vous les jugeriez plus comme moi. M.M. est venu la première fois chez moi pour m'indiquer des changements à faire à la *Lucie*. Il a été ce jour-là parfaitement logique et sage dans toutes ses paroles. Il a paru tenir à m'attacher à sa collaboration et m'a témoigné une estime distinguée. Nous avions fini par causer de ma situation, et il m'a dit très positivement : « Je vous engage à prendre philosophiquement la vie ; des liens dans votre position ne constitueront jamais le désordre : il n'y a que les gens sans foi ni loi qui voudraient jeter la pierre à une femme parce qu'elle ne se condamne pas à la mort civile en même temps que son mari. » Je ne lui répondis que banalement alors. Depuis il revint sur le même sujet ; et, me trouvant toujours peu communicative, sa curiosité se mit de la partie : finalement, il mit sur le tapis la morale des boudoirs. Mais, quand l'offre de la collaboration habituelle est arrivée, j'avais fait ma profession de foi. J'ai eu le tort de paraître jouir vivement de son esprit. Je me suis laissée aller à la bonhomie du mien. Tout cela l'a tenté ; et, avec un peu d'esprit de *conduite*, je pouvais tirer très bon parti de l'homme. Si je ne le ramène pas là, je suis absolument décidée à n'en rien faire.

En attendant, mon cher ami, j'ai transporté aujourd'hui ma

machine chez M. Grandchamp ; il la comprend vraiment bien, et j'espère qu'il finira par me tirer de peine, moi et mes poumons. Il m'a prêté un petit appareil à ventouses qui se produisent par le vide. Je me le suis appliqué un peu au-dessus du cœur en rentrant, et cela m'a déjà désengorgée. Mes maux sont des congestions partielles, et je l'aurais bien pensé toute seule. Malheureusement, je ne puis pas m'opérer toute seule ; et il m'en coûte tant de recourir aux autres pour mes médications que c'est peut-être pour cela que les frictions m'ont été peu utiles. Maintenant cependant, puisque vous avez eu la bonté de m'offrir si souvent Sophie, permettriez-vous qu'elle vînt deux fois la semaine me faire l'opération ? Elle est si bonne et si douce femme, que j'aime encore mieux lui confier ma peau qu'à ma portière. Ce genre de ventouses est moins douloureux que les autres probablement ; mais il l'est encore, et il faut me rougir tout le dos. Je pense que l'heure la moins incommode pour vous serait dix heures du matin, mon cher ami. Si je me trompe, vous en choisiriez une autre. Si Sophie peut déjà venir demain, elle reviendra jeudi : je suppose que cela doit faire suffisamment d'effet sur un sujet.

Maintenant, je pars pour ma soirée Pavée, où je compte apprendre la vôtre d'hier. Je veux vous le répéter malgré vous, je suis bien touchée de vos bontés, je sens que nul homme ne m'aime comme vous m'aimez ; je sais tout ce que vous valez de cœur et de tête ; et, quand je me rebiffe un peu contre votre sollicitude, c'est mon *idée fixe* d'indépendance qui montre le bout de l'oreille. Vous savez si je suis excusable en cela : je sais que je vais trop loin, et que, si mon simple chat commettait un acte de despotisme dans ma cellule, je serais capable de le jeter par la fenêtre ; mais je me corrigerai quand j'aurai le temps. Voilà un fameux manuscrit : il est vrai que vous n'en feriez qu'un billet avec vos plumes. Je ne veux donc pas me reprocher le temps que vous passerez à le lire.

Je vous embrasse tendrement,

CLOTILDE.

CENT TRENTE-DEUXIÈME LETTRE

Mardi soir 30 Décembre 1845.

Votre excellente réponse, ma très chère amie, mérite à plusieurs titres mes tendres remerciements. Outre la pleine justice que vous m'y rendez sur une explication fort délicate, vous m'y donnez de nouveaux témoignages de votre naïve confiance, en m'apprenant, à cet égard, d'importants détails. Chaque occasion qui vient ainsi s'offrir de mettre en évidence spontanée votre éminente nature accroît toujours mon intime admiration. Ma vie solitaire ne m'a pas empêché de connaître un bon nombre de femmes d'un esprit distingué ; parmi elles, j'en ai même trouvé quelques-unes dont la tête n'avait pas gâté le cœur : mais vous seule m'avez offert aussi cette parfaite pureté et cette adorable candeur qui ont si profondément enraciné la noble passion d'abord excitée par tant d'aimables attributs. Jusque dans les cas où notre accord est incomplet, je reconnais bientôt que cela tient surtout à l'excès de vos rares qualités.

C'est ce qui arrive aujourd'hui au sujet de M. Marrast. Vos nouvelles explications n'aboutissent qu'à confirmer essentiellement mon inévitable réprobation d'avant-hier. Elles n'atténuent aucunement la gravité du tort principal, sa tentative d'un honteux marché pour insérer la Sainte-Clotilde, finalement suivie d'un refus de publication quand l'ignoble proposition fut dignement repoussée. Rien ne pourra jamais pallier, à mes yeux, l'infamie d'un tel procédé. Quant à sa vaine offre ultérieure de collaboration hebdomadaire, si j'avais alors connu ce que je sais maintenant je ne l'eusse pas honorée d'un examen sérieux ; car je la regarde aujourd'hui comme n'ayant jamais été sincère : ce fut toujours un simple leurre, uniquement destiné à vous entraîner brusquement. L'ensemble de sa conduite envers vous dévoile une nature morale très vulgaire, et même inférieure, où l'absence de générosité neutralise radicalement jusqu'à la perspicacité habituelle. De peur d'aventurer son marché, il a méconnu la force d'une légitime gra-

titude. Je lui offrais pourtant, dans la SAINTE-CLOTILDE, une heureuse occasion de vous servir dignement, en acquérant même des titres spéciaux à mes égards personnels ! Au brûlant début d'une profonde passion, je n'avais pas craint, pour vous mieux servir, de l'associer spontanément à une importante obligation, où votre juste reconnaissance devait plus s'attacher à lui qu'à moi-même. Pourtant je pouvais alors redouter la concurrence d'un gracieux esprit dont vous ne pouviez déjà constater la superficialité, tandis que, au contraire, vous n'aviez pu encore m'apprécier assez. La crainte de perdre ses avances ne lui aurait pas dissimulé tous les avantages d'une telle situation, s'il eût vraiment mérité cette noble concurrence, où il n'apportait, au fond, aucune véritable inclination, dont sa légèreté me semble, en général, le rendre incapable. Je ne puis donc modifier le sévère jugement que j'ai dû vous indiquer. Si j'avais malheureusement à lui écrire, ce que j'espère éviter, je ne pourrais lui conserver notre ancienne formule, *mon cher M. Marrast :* je ne saurais dépasser le simple *Monsieur*, le plus sèchement officiel. Quant à vous, tâchez de le réduire aux seules relations littéraires du directeur d'un journal à l'écrivain dont il publie les travaux. Il doit accepter ou refuser les vôtres, comme tous, dans l'unique vue de son entreprise, sans aucune complaisance personnelle. Le passé vous avertit que tout autre rapport deviendrait dangereux avec un personnage qui, sans être proprement un fat, comptera toujours auprès de vous sur la séduction de son esprit et l'ascendant de sa position. Il me semble, d'après votre conclusion, que telle est à peu près votre résolution actuelle.

Avec quelle aimable franchise, vous daignez, ma Clotilde, reconnaître enfin l'excellence de mon affection ! Combien je vous sais gré surtout de toujours placer, dans votre appréciation, mon cœur avant mon esprit ! Quant aux inconvénients de caractère que vous m'avouez si amicalement, croyez que, même au moment où j'en souffre, je sais les rapporter à leur principale source. Vous dont la juste indépendance fut toujours si peu respectée, vous êtes certes bien excusable de redouter, à cet égard, jusqu'à la plus pure affection. J'espère cependant que vous me connaissez assez aujourd'hui pour vous efforcer de contenir ce que peut

avoir d'injuste et d'affligeant cette tendance involontaire. Sans vous rien demander au delà d'une sainte amitié, permettez-moi de désirer plus d'abandon et de familiarité dans nos cordiales entrevues, où souvent vos formes deviennent aussi cérémonieuses que devant des tiers. En un mot, soyons désormais aussi libres de près que de loin. Le ton général de notre chaste intimité doit se conformer à la conclusion caractéristique que je me plais à répéter d'après votre précieuse lettre du 10 : « Quel que soit « notre sort, j'espère que la mort seule rompra le lien fondé sur « mon affection, mon estime, et mon respect. » Je vous embrasse donc avec tendresse, en attendant votre chère visite du Mercredi, qui terminera dignement notre première année.

A^TE COMTE.

Je vous remercie spécialement d'avoir enfin accepté les services de ma bonne Sophie, dont j'espère que vous avez été contente ce matin. Si l'opération devait se réitérer plus de deux fois par semaine, je compte que vous n'hésiteriez pas à l'employer autant qu'il le faudrait.

CENT TRENTE-TROISIÈME LETTRE

Vendredi soir 2 Janvier 1846.

Voilà de beaux rayons de soleil qui me feront du bien. Si cela vous est égal, mon cher ami, j'irai demain vous voir, au lieu de vous recevoir. Je n'ai pas pensé à le dire à Sophie ce matin ; mais je sais que vous ne déplorez pas les ports de mes lettres, et celle-ci vous arrivera encore avant midi.

Les splendeurs du jour et du temps d'hier m'ont tenue renfermée rue Pavée ; je ne vous porterai donc aucune nouvelle extérieure. Celles d'intérieur qui me concernent sont bonnes, et me font espérer que toutes guerres civiles ont cessé pour moi : c'est déjà cela. Je pense ne pas changer mes nouvelles allures à

l'arrivée de mon frère. J'ai gagné un peu de force ce mois-ci à mon régime de repos, et le temps est venu de travailler pour moi. Willelmine m'intéresse chaque jour davantage : c'est l'enfant de mes tristesses solitaires : et je me complairais à la développer si je n'avais pas mieux en vue. J'espère bien avoir fini avant le mois.

A demain, mon cher ami : je sais que c'est vers midi, je m'arrangerai en conséquence. J'espère faire mes visites de l'an dans le courant de Juillet prochain. L'Humanité me dit très peu de choses à présent. Vous, qui êtes une grande exception, recevez l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués.

A vous de cœur,

CLOTILDE V.

CENT TRENTE-QUATRIÈME LETTRE

Dimanche 4 Janvier 1846 (midi).

Votre chère visite d'hier a été, ma bien-aimée, un véritable bienfait, dont je prolonge l'efficacité en vous en remerciant avec tendresse. J'étais souffrant, au physique et au moral : notre noble et cordial entretien m'a doublement ranimé, du moins pour quelque temps. Plus se développe notre pure intimité, mieux je sens combien vous m'êtes précieuse. Auprès de quelle autre amie aurais-je jamais pu, à la fois, épancher sans effort les plus hautes conceptions et les plus doux sentiments, avec la pleine certitude d'être toujours compris et goûté ! Quoique j'aie peu pratiqué le monde, je le connais mieux que la plupart de ceux qui s'y livrent, parce que, remarquant tout ce que je vois et le retenant exactement, je n'ai laissé perdre aucune des occasions que ma vie m'a offertes d'observer utilement, en rattachant les divers faits partiels à de véritables principes généraux. Mon intime conviction de votre supériorité mentale et morale sur les autres types féminins résulte donc d'une expérience réelle, que je n'ai ni le

besoin ni le désir d'étendre davantage. Hier, par exemple, j'ai passé une soirée fort agréable auprès d'une bonne et gracieuse dame, à la fois naïve et intelligente, qui pourrait avoir de grands succès dans le monde si elle y vivait : mais, au fond, elle n'a rien de vraiment éminent, de cœur ou d'esprit. Aussi cette conversation n'a-t-elle abouti qu'à me faire encore mieux apprécier le charme inexprimable de l'heureux entretien qui l'avait précédée. Outre la sympathie spontanée de nos deux natures, je crois, ma Clotilde, que cette intime satisfaction habituelle dépend d'ailleurs de notre vie retirée, pour laquelle je me félicite que votre propre disposition s'accorde si bien avec la mienne. Le fréquent contact du monde, même le mieux choisi, quoique tendant, par comparaison, à faire mieux sentir à chacun la valeur de l'autre, altère à la longue toute véritable intimité, en poussant presque inévitablement à la légèreté des pensées et à l'inconstance des affections. Telle est du moins son influence ordinaire chez ceux qui s'y livrent avec goût, sans aucune vraie nécessité de position. Surtout en ce temps de fluctuation et de discordance anarchiques, vous savez combien sont partout difficiles et rares les véritables conversations entre plus de deux personnes, dans la bruyante solitude de nos salons.

En ouvrant hier matin votre lettre, je voulais vous complimenter sur votre nouveau cachet, qui ne pouvait certes indiquer mieux votre principal caractère. Mais, aussitôt que je vous ai vue, j'ai cessé de penser à toute autre fleur. A propos de fleurs, il n'est pas de jour, depuis un mois, où je ne récite avec bonheur vos suaves stances ; toutefois, elles me rappellent aussi votre promesse de nouvelles gratifications analogues, et son peu d'efficacité jusqu'ici. Je ne puis croire pourtant que votre excellente mémoire soit ainsi devenue stérile, au milieu de tant de richesses antérieures. N'en réserviez-vous pas quelques-unes pour mes étrennes ?

Adieu, ma noble et tendre amie ; je termine à regret cette cordiale diversion, d'autant plus précieuse qu'aucune nécessité étrangère ne m'en fournissait l'occasion. Mais je ne vous quitte que pour m'occuper autrement de vous, en consacrant le reste de mon jour de repos, jusqu'à l'heure du paisible banquet mensuel, à relire convenablement, comme je l'avais projeté, toutes vos soixante-deux

lettres de 1845, avec le doux espoir que la présente année ne me sera pas moins favorable.

Amour et respect éternels,

A^TE COMTE.

Si votre mère, par un motif quelconque, retardait la remise que vous vouliez lui demander hier soir, j'espère, Clotilde, que, au premier besoin, vous n'hésiteriez pas à compter sur l'intervention quasi-providentielle que vous m'avez, en général, accordée.

CENT TRENTE-CINQUIÈME LETTRE

Dimanche soir (10 h.) 4 Janvier 1846.

Mon cher ami, c'est bien à moi de bénir les circonstances qui nous ont rapprochés. J'ai tout à gagner dans nos relations, et vous ne trouvez en moi qu'un bien timide écho de vos sentiments et de vos idées.

Comme à vous, la journée d'hier m'a fait du bien, j'aime à m'instruire sans me fatiguer, et j'en trouve toujours l'occasion dans nos causeries.

Votre bonne lettre m'est arrivée aujourd'hui, après une assez désagréable épreuve. J'avais ce matin écrit un mot à ma mère pour lui demander de vouloir bien laisser subsister mes arrangements nouveaux. Je lui disais que je dînerais en famille le Dimanche pendant le séjour de Léon ; et que ma santé elle-même se trouvait bien d'une espèce de régime particulier. Je fus surprise de la voir arriver chez moi dans une disposition hostile à mes vues ; elle me parla de ses embarras actuels, de la nécessité de nous réduire extrêmement, et de ne faire aucune autre dépense que celle de la vie alimentaire. Enfin elle me donna mes cinquante francs, mais en me représentant qu'elle ne pouvait rien faire de plus pour moi que ce qu'elle m'avait donné en étrennes ainsi que

mon père, et qu'il fallait attendre comme cela le payement de mon écrit. Rien de tout cela ne me fâche parce que je connais la situation commune. Mais cela me prouve toujours l'existence des anciennes tendances, et l'importance des services que vous m'avez rendus, mon cher ami. Je vais avoir à payer mes cinquante francs de terme, que ma mère ne prévoit jamais. Si elle ne me les offre pas, je vous les demanderai encore, puisque vous m'y encouragez si affectueusement. Sur mes quarante francs d'étrennes, j'en ai donné huit à ma portière, six à mon petit neveu, deux à mon facteur. Je n'ai heureusement besoin de rien pour mon entretien ; ainsi je patienterai. Mon feuilleton fera à peu près quatre fois la *Lucie*. Je compte sur lui pour dessiner un peu ma situation : je suis bien heureuse d'avoir des forces passables maintenant.

Voilà, mon cher ami, les graves événements de ma vie. Ils m'affectent très peu en comparaison des émotions journalières, et je crois que je finirai par devenir philosophe au sein de mon juchoir. Ma mère n'a, en réalité, avec moi, que des torts de forme : elle tient à me faire sentir les écueils de l'émancipation. Cela l'a poussée aujourd'hui à me montrer mon travail actuel comme devant la fonder : cela est assez drôle. Je gagne toujours le point capital dans nos luttes, et je suis très contente du parti définitif que voilà.

Je voudrais bien, mon cher ami, pouvoir vous offrir quelques nouvelles *canzone*, comme vous voulez bien nommer ma fleur. Mais je ne retrouve que des lambeaux incorrects et indignes de vous. Il y a déjà bien longtemps que j'ai fait l'autodafé dont je vous ai parlé, et je crois qu'il y aurait eu peu de triage à faire, si ce n'est sur Élisa Mercœur où il y avait d'assez jolies pensées. Je ne me rappelle que les derniers vers :

> Quoi ! l'avoir au jeune âge ! le sentir dans son cœur
> Ce fardeau du génie qui vous mène au malheur !
> Pourquoi ces tristes dons ! Ce sont crimes des dieux :
> Mais j'adore et m'incline, Mercœur est dans les cieux.

Bonsoir, mon tendre ami : dix heures sonnent, j'ai passé cette soirée de neige avec Lucie et avec vous. A demain : recevez, en

attendant, mes vœux de chaque jour pour votre santé et votre repos.

A vous de cœur,

CLOTILDE V.

CENT TRENTE-SIXIÈME LETTRE

Mardi soir 6 Janvier 1846 (2 h.).

Les nouveaux embarras que vous m'indiquez me paraissent, ma très chère amie, plus graves qu'à vous. Ce n'est pas quant au besoin immédiat dont vous me parlez ; car j'aurai demain le plaisir de vous remettre ce qu'il exigera. Mais je pense surtout à un précédent général doublement funeste, qu'il vous importe de prévenir, et que vous pouvez, en effet, éviter par une conduite ferme et délicate.

D'une part, le récent procédé de votre mère tend à établir entre vous et les vôtres une sorte de communisme domestique, qui ne pourrait tourner qu'à votre préjudice personnel. La somme envoyée annuellement par votre oncle vous est uniquement destinée, à raison de vos malheurs exceptionnels : il ne faut pas qu'on l'absorbe insensiblement pour aucun autre usage, même le plus légitime. Vous ne pouvez, sans doute, rester indifférente à la gêne actuelle du ménage fraternel : mais il est indispensable que votre propre droit soit d'abord reconnu ; vous-même y ferez ensuite les restrictions convenables, dont au moins le mérite doit vous appartenir.

Avant d'atteindre pleinement ce but par une relation directe avec votre oncle, vous pouvez invoquer, pour cette légitime répartition, la délicatesse de votre frère, qui doit répugner à laisser ainsi détourner ce que le donataire vous destine. C'est de vous seule, et non de votre mère, que doit dépendre, s'il y a lieu, une telle modification. Dans un cas extrême, vous seriez moralement autorisée à faire intervenir ici la protection paternelle, afin de

prévenir un abus maternel, qui vous dégagerait assez du secret promis.

En second lieu, vous devez aujourd'hui empêcher soigneusement qu'on ne subordonne trop tôt votre existence immédiate à un revenu littéraire qui n'existe encore nullement, et dont la réalisation prochaine est fort éventuelle. Vous n'en êtes pas au point que votre mère puisse se croire ainsi dispensée de l'assistance qu'elle vous a fournie jusqu'ici. Quand votre travail actuel sera terminé, son efficacité pécuniaire pourra encore éprouver de sérieux obstacles, ou au moins de notables retards. Son insertion au *National* peut donner lieu au renouvellement d'infâmes tentatives, contre lesquelles votre digne résistance n'aura peut-être d'autre recours certain qu'une rupture totale. Même à part tout ignoble calcul, cette publication successive, tombant dans la saison des bavardages parlementaires, renforcés cette fois des intrigues électorales, peut involontairement subir des intermittences qui ajourneraient beaucoup la réalisation financière. C'est seulement quand le profit aura été obtenu, du journal ou de l'éditeur, que votre mère sera raisonnablement autorisée à se décharger ainsi d'une partie correspondante de vos nécessités matérielles. Jusqu'alors, votre régime séparé ne peut légitimer aucune diminution, puisque ce mode d'alimentation n'augmente nullement les frais.

Nous pourrons demain, chère Clotilde, causer amplement de ces deux points essentiels, sur lesquels ma sollicitude devait pourtant provoquer déjà votre attention spéciale. Vous ferez à la famille les concessions que pourront vous prescrire les circonstances actuelles : mais il faut qu'elles soient nettes et volontaires, d'après une juste stipulation préalable de vos droits permanents. Si vous n'y veilliez convenablement, vous finiriez par ne recevoir presque rien, en restant néanmoins assujettie à d'apparentes obligations personnelles, même quand on aurait réellement appliqué à d'autres usages la majeure partie de ce qui est envoyé pour vous.

Dans la longue visite que votre frère m'a faite Dimanche, j'ai été, à divers égards, plus content de lui que je ne l'espérais. En me parlant de sa pénible situation, il m'a paru décidé à tout entre

prendre pour en sortir dignement, sans même excepter les carrières industrielles. Je ne sais toutefois s'il faut compter beaucoup sur la persistance de cette énergie inusitée.

Adieu, ma bien-aimée ; Sophie vient de me rassurer un peu sur votre santé, en m'apprenant qu'elle vous a trouvée chantant. Je vous félicite de conserver toutes vos forces, physiques et morales, au milieu de ces nouveaux embarras. Mais je n'en suis nullement surpris : car, chez les nobles natures, de telles difficultés n'aboutissent souvent qu'à mieux animer en élevant davantage, comme je l'ai moi-même éprouvé plus d'une fois, quand elles ne se compliquent pas de chagrins du cœur. Quoi qu'il en soit, votre heureuse disposition augmente encore ma sympathique adoration. Adieu, ma Clotilde, jusqu'à votre bonne visite de demain.

A vous pour toujours,

A^TE COMTE.

Malgré son incorrection prosodique, votre noble et touchant final sur Elisa Mercœur me fait vivement regretter de ne pouvoir posséder toute la pièce.

CENT TRENTE-SEPTIÈME LETTRE

Jeudi matin 8 Janvier 1846.

Vous avez le cœur d'un chevalier, mon excellent philosophe ; et c'est une belle chance dans la vie d'une femme malheureuse de rencontrer un ami comme vous. Je serais bien riche si j'étais aimée de tous côtés comme vous faites : on me voterait la paix à l'unanimité, au lieu que je suis vraiment seule à la fabriquer. Vous, qui me remerciez toujours du courage que je vous ai fait trouver contre les tracasseries, vous êtes bien l'auteur de celui que je sens en moi. Je vous dédie donc, du fond du cœur, tout ce qu'il me fera accomplir de bon et de digne de vous.

J'espère que vous trouverez de bonnes vues dans ma nouvelle

œuvre. J'ai imaginé de mettre en regard de la mère excentrique une mère modèle faisant une fille heureuse ; le tout se passe en esquisse, mais n'y est pas moins tracé. Peut-être vous donnerai-je Samedi ma seconde partie à lire : j'ai à la copier seulement.

Bonjour, mon tendre ami ; portez-vous bien, et comptez sur ma profonde affection. Je vous embrasse de cœur.

CLOTILDE.

Au moment de faire partir ma lettre, je la rouvre, mon cher ami, pour vous demander une chose à laquelle j'avais déjà pensé. Voudriez-vous, vous qui pensez si éloquemment et si bien, me faire la substance d'une lettre, à la fois *philosophique et sentimentale, sur les avantages et l'importance de l'institution de la famille et du mariage ?* Ce serait un morceau que je me glorifierais de vous devoir, et qui ferait saillir mon personnage de Stéphane dans son action sur Willelmine. Par une note accessoire, je pourrais indiquer que cette lettre a été adressée à l'*auteur* par l'*auteur* de la philosophie positive. Je vous demanderais de la faire cadrer le plus possible avec la forme roman, c'est-à-dire de la rendre aussi intelligible aux indolents qu'aux penseurs, et de grouper le plus possible les idées. Je vous demande là un véritable cadeau : mais vous vous entendez si bien à gâter vos amis, que vous leur y faites prendre goût.

Stéphane n'a pas vu Willelmine, il lutte avec elle à distance, et cherche dans ses propres convictions sa chaleur et son zèle. C'est donc tout à fait une pièce *positive* que je vous demande.

Maintenant, mon cher ami, il faut que je vous demande aussi de ne vous gêner nullement pour me faire ce plaisir ; il faut de plus que je vous recommande de me refuser, si vous avez pour cela le moindre motif. Je suis avec vous en toute confiance, et j'accepterais toujours avec joie les témoignages de la vôtre.

Je vous embrasse derechef.

CENT TRENTE-HUITIÈME LETTRE

Vendredi 9 Janvier 1846 (midi).

Votre charmante lettre d'hier, ma très chère Clotilde, m'a procuré plusieurs douces satisfactions. Sans me parler de votre santé, elle m'en confirme l'amélioration, par un ton soutenu de sécurité spontanée et d'active confiance, incompatible avec d'intimes perturbations physiques. Elle m'annonce aussi la consolidation de notre sainte affection, puisque vous en sentez autant que moi l'heureuse efficacité personnelle. Une telle intimité, quand elle est très complète et bien enracinée, constitue certes la plus puissante ressource habituelle contre toutes les diverses tribulations de la vie réelle : nous en voilà tous deux également convaincus par une suffisante expérience spéciale, qui nous dispose mieux à développer dignement les avantages mutuels de cette cordiale association. Nous aurons, j'espère, longtemps à bénir ensemble l'année qui vient de finir, pour avoir vu surgir notre profonde sympathie naturelle, à laquelle, de part et d'autre, il ne manquait qu'une suffisante occasion de rapprochement. Enfin, je suis heureux d'apprendre, par cette excellente lettre, l'avancement continu de la noble composition dont je vous ai félicitée aussitôt que vous l'avez projetée, comme devant imprimer un grand caractère à toute votre belle carrière littéraire.

L'honorable demande que vous m'adressez, à cette occasion, me touche beaucoup, en me confirmant votre digne résolution de consacrer votre talent à une sage et énergique défense des vrais principes sociaux contre l'inévitable débordement des vulgaires utopies anarchiques. Vous sentez, ma bien-aimée, qu'il me serait impossible de vous refuser la première assistance vraiment importante que vous ayez réclamée de moi jusqu'ici. Si je ne considérais, à cet égard, que votre propre aptitude, je me bornerais à vous conseiller la lecture attentive de ce que mon grand ouvrage contient de directement relatif à ce beau sujet, surtout dans l'avant-dernier chapitre du quatrième volume : votre heureux

talent féminin tirerait certainement un parti suffisant de ces inspirations fondamentales. Mais je me procurerai un vif plaisir de cœur, au milieu de mes occupations actuelles, en faisant moi-même, à votre usage, ce petit travail spécial, qui consiste, au fond, pour moi, en une certaine anticipation sommaire sur un chapitre essentiel du second volume de mon nouvel ouvrage. Puisque je suis, à vos yeux, un vrai chevalier, ne dois-je pas m'estimer heureux que ma dame me commande quelque prouesse déterminée ? Je crains seulement de n'avoir pas le temps de l'accomplir aussi promptement que je le désirerais, quoique j'espère ne vous retarder nullement. Quels que soient mes efforts pour m'y rapprocher des formes que vous devez préférer, le défaut de souplesse que je sens inhérent à ma manière ne me permet pas de vous garantir d'avance contre la nécessité d'une sorte de remaniement secondaire, qui toutefois vous serait facile, afin d'harmonier assez le ton de ce morceau avec celui de votre œuvre. En ce qui concerne l'indication d'auteur, je vous laisserai pleine liberté de suivre la résolution que vous jugerez la plus utile à votre succès. Je serais heureux de vous faire, en cette occasion, dans le secret de nos cœurs, un cadeau vraiment complet : mais si vous pensiez que mon nom puisse faciliter votre éminent début, j'éprouverais autant de plaisir à vous procurer une telle satisfaction. A quelque époque que notre pure amitié se trouve connue du public, je sais d'avance qu'elle sera bientôt jugée également honorable pour tous deux.

Adieu donc, ma tendre et noble Clotilde ; à demain notre chaste baiser : à toujours la sainte effusion de nos intimes sympathies.

Amour et respect,

A^TE COMTE.

CENT TRENTE-NEUVIÈME LETTRE

Vendredi soir 9 Janvier 1846.

J'accepte le *cadeau*, mon cher ami, et avec une tendre reconnaissance. Mais alors ne prenez la peine que de me faire un aperçu des plus saines idées sur ce grand sujet. Je serais peut-être mal habile à les extraire d'un ouvrage destiné aux savants ; et, comme vous avez tout le mois pour rédiger ce morceau, j'ose accepter le travail. Je le mettrai au niveau du reste pour la forme ; cela m'évitera peut-être l'épithète de pédante, dont on a si vite gratifié une femme.

Je vous remercie de vos sollicitudes de toute nature. Ma santé vaut vraiment mieux, quoique je tousse beaucoup trop ; mais je suis quitte des crachements de sang et des battements de cœur : c'est déjà un bon pas de fait. Quant à mes journées, elles passent probablement plus vite que celles de la plupart des duchesses : il ne faut donc pas importuner les dieux.

La bonne Sophie m'a donné d'assez satisfaisantes nouvelles de votre santé ; son attachement vous fait honneur, mais il ne m'étonne certes pas. A demain, mon cher philosophe. Je ne vous ai rien copié, parce que je me réserve de le faire pendant trois ou quatre jours où je ne composerai pas. Je deviens amie de mon germe de santé, car je sens que la force serait bien précieuse pour moi. Bonsoir, mon cher ami. Puissent tous mes vœux se réaliser en proportion de leur ferveur ; ceux surtout qui ont votre bonheur pour objet !

A vous d'affection.

CLOTILDE V.

CENT QUARANTIÈME LETTRE

Dimanche soir 11 Janvier 1846 (11 h.).

Vous serez peu surprise, ma bien-aimée, que nos charmants adieux d'hier aient assez redoublé mon zèle pour me faire accomplir aujourd'hui la douce obligation réservée d'abord à une autre semaine. Privé des Italiens par des coliques passagères, j'ai heureusement laissé le bon M. Lenoir occuper mes deux stalles, et je me suis couché avant l'ouverture. Quoique ayant très peu dormi, j'ai bien préparé, dans mon lit, l'honorable tâche que vous m'imposiez, et je viens de l'achever sous une énergique impulsion, soutenue pendant plus de dix heures. N'en craignez pas les suites, ma noble amie ; vous voyez qu'il me reste assez de force et de temps pour vous remercier avec tendresse, et je vais, sans doute, obtenir ainsi une meilleure nuit. Il y a très longtemps que je n'avais fait un tel excès de travail, et je ne regretterai pas d'avoir essayé combien j'en suis encore susceptible. Tout est ici dû à votre inspiration, ma céleste Clotilde, le sujet, le zèle, et même la verve. J'ai travaillé sans vous perdre de vue, et les yeux fixés sur le *don du cœur*. L'amour seul, et un noble amour, peut faire passer de telles journées, où l'on sert directement l'Humanité en satisfaisant les plus chères affections privées. Ce n'est qu'en me reportant à l'heureuse matinée où le même sentiment m'inspira la *Sainte-Clotilde*, que je puis retrouver une aussi délicieuse activité. Si j'eus alors le mérite de la spontanéité, j'ai eu aujourd'hui celui de l'obéissance, qui certes, quoique d'une autre nature, n'a pas moins de prix en amour. Là, j'avais l'espérance de vous surprendre heureusement ; ici, j'ai la certitude de vous servir dignement : laquelle est donc préférable ? Quant à l'étendue, à l'importance, et à la difficulté, le travail actuel l'emporte certainement, quoique je m'y sois borné au mariage. Pour le mérite intrinsèque, *le temps ne fait rien à l'affaire*, comme dit Alceste : mais il influe beaucoup sur la valeur cordiale de l'exécution. Je suis donc tout fier auprès de vous d'avoir, en un jour, achevé cette

ébauche : il ne me reste qu'à la récrire, et, malgré mes corvées journalières, vous l'emporterez Mercredi. Ma récompense immédiate consiste aujourd'hui à ne pas me coucher sans vous remercier dignement de m'avoir ainsi ouvert l'année, et permis d'employer aussi bien mon dernier Dimanche libre. Le surcroît d'activité déterminé par cet amoureux accès de travail tournera d'ailleurs au prochain avantage de ma propre élaboration actuelle. Telle est, d'ordinaire, la précieuse influence de toute inclination bien placée. Ne soyez donc pas étonnée, ma tendre amie, que l'ensemble de cette heureuse journée tende spécialement à fortifier l'amour et le respect de

Votre dévoué philosophe,

A^TE COMTE.

CENT QUARANTE ET UNIÈME LETTRE

Lundi matin 12 Janvier 1846.

Mon cher philosophe, Sophie vous portera mes remerciements, en attendant que je vous les offre moi-même Mercredi. Je suis bien touchée et bien confuse de la nouvelle preuve de dévouement que vous me donnez. J'espère que vous en retirerez tout le plaisir et moi l'honneur, ce qui vous fera certainement double profit. Tout en regrettant sincèrement votre peine, je ne puis me défendre en secret de jouir de votre courage, qui me procure si vite un résultat très digne d'être attendu ; j'aime à penser que ce petit excès ne vous aura pas trop fatigué, et que je vous trouverai bien portant Mercredi. Ma belle-sœur s'embarque ce jour-là ; c'est à deux heures. Si je la conduis à la voiture, peut-être n'arriverai-je chez vous qu'un peu plus tard : en voici la cause d'avance.

A ce soir, mon excellent ami ; je vous embrasse de cœur.

CLOTILDE.

CENT QUARANTE-DEUXIÈME LETTRE

Jeudi soir 15 Janvier 1846.

Mon digne philosophe, je viens de lire avec un vif intérêt et une grande attention la composition distinguée dont vous avez bien voulu me faire le cadeau. Je conçois tout le prix que peuvent acquérir des idées par leur filiation, et je sens que la seule grande manière de les produire est de les échelonner sur une base. Malheureusement, nous avons tous encore un pied en l'air sur le seuil de la vérité ; nous regardons les champions dans l'arène sans nous soucier de prendre part au combat. Aussi il ne nous reste que de petits rôles et de vraies entraves pour peu que nous nous dirigions du côté du bien. J'en suis là ; je ne me sens pas de force à abdiquer un grand doute avant de me trouver munie ; par conséquent, je ne puis puiser ma morale que dans mon cœur et l'édifier que sur le pur sentiment ; c'est assez le lot d'une femme au reste ; elle gagne à marcher modestement derrière le convoi des novateurs, dût-elle y perdre un peu de son élan.

Je passerai sous silence tout ce qui se rattache aux systèmes épuisés et au nouveau, et je trouverai encore à tirer un bien bon parti de ce morceau philosophique. Je vous en remercie donc du fond du cœur, mon cher ami, comme de tous les plaisirs que vous me faites si tendrement. Si j'étais un homme, vous auriez en moi un disciple enthousiaste ; je vous offre en indemnité une sincère admiratrice.

Au revoir, mon cher ami ; je vous quitte en même temps que le jour ; cinq heures sonnent, et l'on peut clore une lettre dans mon donjon, c'est assez joli en Janvier.

Je vous embrasse tendrement.

CLOTILDE V.

CENT QUARANTE-TROISIÈME LETTRE

Dimanche 18 Janvier 1846 (midi).

La douce intimité de cette heureuse semaine ne m'a pas empêché, ma bien-aimée, de sentir que, quoique noblement occupé de vous, je suis pourtant privé depuis huit jours de la satisfaction spéciale de vous écrire directement. Aussi me félicité-je d'avoir à répondre aujourd'hui à votre charmante lettre d'avant-hier matin, dont je n'ai pu encore vous remercier assez.

Votre manière d'utiliser la petite composition philosophique qui absorba si délicieusement mon dernier Dimanche réalise pleinement toutes mes espérances. J'ai dû l'écrire avec les allures systématiques qui me sont propres, et sans lesquelles il me serait difficile d'exécuter rien de satisfaisant. Mais il est très naturel, et même fort convenable, que vous les y écartiez finalement, pour vous y borner aux considérations sentimentales, qui seules conviennent à votre aimable talent, auquel j'espère avoir ainsi préparé, sur ce grand sujet, d'utiles indications. C'était là tout mon projet, en vous faisant, dans le secret de nos cœurs, cet affectueux cadeau. Je suis heureux de le voir aussi judicieusement apprécié par vous, suivant la parfaite mesure convenable à votre sexe et à votre destination, comme à la situation actuelle des esprits et des cœurs.

Dans cette précieuse occasion, nous pouvons, j'ose le dire, ma digne amie, nous glorifier tous deux d'un noble concours spontané à la sage justification d'une institution fondamentale, dont nous avons eu pourtant, par de douloureuses exceptions, beaucoup à souffrir personnellement. Si ces circonstances individuelles pouvaient être convenablement divulguées, elles augmenteraient sans doute la puissance générale de nos motifs, en faisant sentir combien doivent être réelles et profondes des convictions aussi contraires aux impulsions directes de nos situations respectives. Vous, mon incomparable Clotilde, qui fûtes, à cet égard, à la fois plus irréprochable et plus malheureuse que moi, vous avez pourtant pris la digne initiative de cette sainte coopération ! Serait-il donc

possible qu'une telle épreuve ne tendît spécialement à fortifier mon respectueux amour! Admis à contempler de près des vertus si éminentes et si modestes, pourrais-je ne pas me sentir de plus en plus touché, en même temps qu'honoré, d'une telle affection! Les expressions me manquent pour vous témoigner toute ma reconnaissance d'une tendresse par laquelle je me sens chaque jour poussé au plus intime perfectionnement aussi bien qu'au plus doux bonheur. Viennent, s'il le faut, des traverses et des luttes nouvelles; la force ne me manquera jamais, sous aucun rapport, tant que je pourrai compter sur mon inappréciable amie. Dussé-je même être momentanément abandonné de tous les autres, ma principale satisfaction serait encore de me dévouer pour elle.

Je puis aujourd'hui, ma très chère Clotilde, vous remercier spécialement de la situation à la fois calme et délicieuse où nous sommes enfin parvenus, et qui certes est surtout due à votre affectueuse sagesse. Le temps s'écoule avec rapidité sur notre sainte intimité, qui déjà commence à s'appuyer d'un véritable passé; et je sens, avec une profonde satisfaction, qu'elle s'enracine de plus en plus en s'épurant davantage. Une pleine confiance mutuelle s'est maintenant établie, et j'espère qu'elle ne sera plus troublée, puisqu'elle résulte d'une juste appréciation du présent, sans aucune vicieuse anticipation de l'avenir. Résigné aux lacunes actuelles de votre cœur, je me félicite que du moins vous acceptiez l'entière possession du mien. Aussi vous dois-je une intime gratitude pour m'avoir autorisé à vous témoigner habituellement, sans aucune vaine dissimulation, des sentiments jusqu'alors inconnus, qui doivent consoler et embellir tout le reste de ma vie.

L'heureux incident qui m'inspire cette expansion spéciale me semble, adorable amie, très propre à caractériser spontanément la solidité de notre affection, qui désormais se trouvera, j'espère, de plus en plus liée ainsi, de part et d'autre, à notre essor social. Bien loin que nos travaux respectifs tendent à nous séparer, ils vont devenir un puissant moyen de fortifier notre cordiale association par la convergence habituelle de nos vues et de nos efforts. Grâce à l'éminente nature de l'être chéri, la défense des vrais principes sociaux se transforme pour moi en acte journalier d'adoration personnelle. Laissez-moi, ma noble et tendre Clotilde, bénir,

à vos genoux, cette admirable coïncidence qui doit à la fois me faire aimer davantage mon travail et mieux apprécier mon affection.

Amour et respect éternels.

Ate COMTE.

CENT QUARANTE-QUATRIÈME LETTRE

Dimanche soir 18 Janvier 1846

Mon tendre ami, je suis quitte de mes angoisses ; elles ont abouti à une énorme sueur, par laquelle se sera enfui le foie de morue, je lui souhaite bon voyage. En me couchant hier, je me croyais retombée dans le néant : aujourd'hui, me voilà, grâce à Dieu, sur des jambes raisonnables.

Je pense toujours à vous dans tout ce qui m'arrive, en bien comme en mal, en riens comme en événements ; et je sens bien que je ne vous importune pas en vous le prouvant.

Ma mère a eu hier la surprise de *Pasquale*, et elle s'est beaucoup amusée, malgré son regret d'avoir privé Max de cette petite distraction. Je suis heureuse qu'ils vous doivent aussi quelque chose de leur côté ; il m'est doux de partager ma reconnaissance.

A demain, mon cher ami. Si cela est égal à vous et à Sophie, voulez-vous qu'elle vienne demain au lieu de Mardi ? Je retournerai peut être chez M. Grandchamp ; et, dans ce cas, je lui reporterais son appareil. Je vous embrasse tendrement et vous aime de même.

A vous d'affection.

CLOTILDE.

CENT QUARANTE-CINQUIÈME LETTRE

Lundi 19 Janvier 1846 (midi).

Je n'ai que le temps, ma très chère amie, de vous témoigner mon regret de recevoir trop tard votre bonne lettre d'hier pour vous envoyer Sophie aujourd'hui comme vous le désiriez, ce qui était d'ailleurs facile, si nous l'eussions su assez tôt. Elle viendra donc demain matin, suivant la coutume. Ne vous préoccupez pas de la restitution de l'appareil de notre docteur, et continuez à vous en servir sans scrupule de dérangement.

Je suis heureux que votre mère ait été agréablement désappointée avant-hier aux Italiens. Votre frère aîné m'a fait hier une assez longue visite, où il ne m'a rien dit de cela. Au reste, ses manières envers moi continuent à être meilleures.

Adieu, ma tendre Clotilde ; vos angoisses de Samedi sont donc enfin dissipées ! A ce soir, en famille.

A vous pour toujours,

A^TE COMTE.

J'espère que vous aurez reçu hier soir ma lettre de midi, peu après m'avoir expédié la vôtre.

CENT QUARANTE-SIXIÈME LETTRE

Vendredi matin 23 Janvier 1846.

Bonjour, mon cher ami ; Sophie vous apportera ce souhait-là de ma part. Je reviens toujours dans ma solitude pénétrée de la bonté et de la noblesse de votre cœur, ainsi que du bonheur que j'ai eu de vous acquérir. Je vous place au sommet des tribulations jour-

nalières comme un étendard destiné à les vaincre : un attachement véritable est le plus beau fleuron qu'on puisse signaler à l'ennemi.

Je vous embrasse tendrement,

CLOTILDE.

CENT QUARANTE-SEPTIÈME LETTRE

Dimanche matin 25 Janvier 1846 10 h. .

Quoique la réouverture de mon cours doive désormais diminuer beaucoup la disponibilité de mon Dimanche, j'espère, ma très chère amie, qu'elle ne m'ôtera pas entièrement le bonheur dont j'ai si souvent joui pendant les six derniers mois, de m'occuper spécialement de vous ce jour-là. J'aime à vous le prouver déjà en vous adressant ces deux lignes cordiales avant d'aller à ma séance initiale. Votre noble ascendant a désormais lié profondément chez moi l'essor habituel des plus hautes pensées à celui des plus tendres sentiments. Ne soyez donc pas surprise que je tienne à inaugurer secrètement ce seizième service annuel par un souvenir spécial de ma bien-aimée. Je ne puis voir revenir cette journée sans me rappeler aussitôt combien l'ensemble de mon existence se trouve heureusement changé depuis la dernière réouverture, par la noble tendresse qui m'anime. Cette courte effusion ne peut d'ailleurs que me préparer mieux au ministère que je vais remplir, en faisant spontanément prévaloir la disposition d'âme la plus favorable à un tel acte philosophique.

Le charmant bonjour auquel je n'ai pu répondre avant-hier me laissera le souvenir permanent d'une affectueuse expression caractéristique, dont j'éprouve le besoin de vous remercier spécialement, quand vous y avez daigné mentionner votre bonheur de *m'acquérir*. En effet, c'est bien là, ma Clotilde, le mot qui nous convient mutuellement, pour désigner à chacun de nous sa meilleure propriété. Plus notre intimité se développe et se consolide,

mieux je sens journellement que cette chaste union est devenue chez moi la principale condition d'un bonheur que j'avais toujours ardemment rêvé, mais sans pouvoir hélas! l'éprouver jamais avant d'avoir subi votre bienfaisant empire.

Combien je le comprenais hier, par exemple, pendant ces heures trop rapides de tendre contemplation et de libre épanchement qui chaque semaine me ramènent maintenant dans votre auguste solitude! Quoique je ne vous aie point encore remerciée assez directement de cette incomparable concession, vous savez que j'en sens dignement tout le prix. Chacune de nos deux libres entrevues hebdomadaires a son heureux caractère propre. Le jour que je vous reçois, il me semble que je commence enfin à posséder convenablement un véritable intérieur. Mais, quand je viens vous voir, c'est vous-même que j'apprécie surtout. La noble simplicité de votre modeste asile me rappelle plus vivement et vos malheurs exceptionnels et les éminentes qualités de votre cœur comme de votre esprit. Tout ce qui m'entoure y tend spécialement à me pénétrer davantage d'une affectueuse admiration, que ranimerait moins une brillante demeure. Ce contraste involontaire entre votre situation et votre mérite me fait mieux apprécier alors l'aimable résignation qui vous dispose habituellement à attendre sans impatience un plus digne avenir, que bientôt, j'espère, déterminera votre sage persévérance dans une précieuse élaboration.

Adieu, ma noble et tendre Clotilde; comptez à jamais sur le respectueux amour dont votre cher philosophe se sent aussi fier qu'heureux.

A^TE COMTE.

Quoique j'aie très peu dormi, je suis assez bien portant pour espérer que ma séance m'excitera sans me fatiguer, malgré la solennelle émotion qu'une longue habitude et une pleine conviction ne m'empêchent pas d'éprouver lors de chaque réapparition annuelle devant mon public. L'acte d'adoration que je viens d'accomplir rapidement m'inspire, je le sens, un surcroît de zèle et de confiance pour le devoir qui va m'arracher à vous.

CENT QUARANTE-HUITIÈME LETTRE

Mardi soir 27 Janvier 1846 (4 h.).

Je vous ai souvent remerciée, ma très chère Clotilde, pour la profonde amélioration qu'éprouve l'ensemble de mon existence morale, depuis que j'ai le bonheur d'être épris de vous. La salutaire réaction mentale de ce noble sentiment s'est manifestée, dès le début, par ma cordiale composition sur votre fête. J'en ai ensuite ressenti l'efficacité philosophique en commençant, pendant les vacances, mon second grand ouvrage. Maintenant la réouverture de mon cours volontaire amène naturellement une nouvelle manifestation de cette heureuse influence, qui va certainement perfectionner beaucoup mon action orale, comme auparavant mon action écrite ; je dis action, car, chez un philosophe, elle consiste surtout à parler ou écrire, au lieu de méditer. En me livrant, quinze jours avant, au plaisir de composer l'intime cadeau que vous aviez bien voulu me demander, vous savez que j'en prévoyais une précieuse réaction personnelle. Je sens, en effet, que ce nouvel acte d'un respectueux amour a beaucoup contribué au puissant ébranlement que m'occasionne aujourd'hui une nouvelle exposition sommaire de l'esprit fondamental de ma philosophie, que je n'avais pas encore systématisée publiquement d'une manière aussi ferme et aussi nette. Vous savez, réciproquement, ma bien-aimée, d'après une expérience déjà suffisante, que l'essor de ma vie active, comme celui de ma vie spéculative, ainsi perfectionnés tous deux par mon heureuse affection pour vous, bien loin de tendre eux-mêmes à l'amortir, n'aboutissent réellement qu'à la rendre et plus pure et plus profonde. L'affectueuse lettre que je vous écrivis Dimanche au moment d'aller ouvrir mon cours, et à laquelle vous n'avez encore rien répondu, vous annonce assez que l'action orale ne me détournera pas plus de vous que l'action écrite. Au contraire, plus cette double activité se développe, mieux je me sens disposé à vous chérir davantage. N'en soyez pas surprise, ma chère amie, d'après la nature propre de

mon grand but continu, qui, me ramenant toujours aux pensées d'ensemble, doit tendre à fortifier chez moi tous les sentiments bienveillants.

Si j'ai tant tardé à ressentir l'efficacité personnelle de cette solidarité spontanée, c'est que mon cœur, quoique profondément disposé à la tendresse, avait, hélas ! par une fatalité trop explicable, toujours manqué jusqu'ici d'un digne objet d'adoration. Car une telle influence mutuelle ne peut d'ailleurs se réaliser, au moins d'une manière durable, qu'avec un amour vraiment noble, qui puisse constamment supporter une appréciation réfléchie. Il faut, comme dans la chaste passion que j'ai le bonheur d'éprouver, que tout le cours journalier des événements et des pensées tende naturellement à faire mieux ressortir, à tous égards, l'excellence de l'être adoré.

A ce noble amour, je devrai toujours, comme philosophe, de sentir enfin convenablement la prépondérance nécessaire de la vie affective, que j'avais jusqu'alors trop confusément appréciée, en accordant une attention exagérée à la vie active ou à la vie contemplative. J'avais bien établi, dans mon livre fondamental, que ni la pensée ni l'action ne peuvent constituer le centre essentiel de l'existence humaine, qui doit se rapporter surtout à l'affection. Mais il fallait que cette conviction rationnelle fût consolidée et animée par un profond sentiment personnel, sans lequel elle ne pouvait acquérir un ascendant assez usuel. Tel est l'éminent service dont l'ensemble de mon essor sera toujours redevable, ma Clotilde, à votre adorable influence, qui ainsi contribuera beaucoup à rendre la seconde partie de ma carrière philosophique supérieure à la première, sinon quant à la pureté et à l'originalité des conceptions, du moins quant à la plénitude et à l'énergie de leur systématisation finale. Nos plus grands progrès consistent à perfectionner l'unité de notre nature, individuelle et collective, en établissant une plus complète harmonie entre toutes ses tendances ou impulsions quelconques, si diverses et même si opposées. Or, ce perfectionnement doit surtout résulter d'une plus entière prépondérance personnelle du sentiment qui tend le mieux à l'union générale.

Je sais, ma bien-aimée, que vous revenez journellement des

préventions vulgaires qui accusent encore le positivisme systématique de sécheresse et de froideur. Ces reproches, qui n'étaient pas sans fondement tant que les conceptions positives restaient partielles, incohérentes, et limitées aux phénomènes matériels, se dissipent spontanément depuis qu'elles se complètent et se coordonnent en s'étendant aux idées morales et sociales. Aussi n'est-ce point pour continuer auprès de vous une justification désormais devenue heureusement inutile que je me suis laissé entraîner à cette rapide effusion philosophique. Mon seul motif a été naturellement de vous témoigner la reconnaissance spéciale que m'inspire une nouvelle occasion de sentir profondément votre précieuse influence sur mon perfectionnement total.

Néanmoins, ma Clotilde, vous savez que, dans les rites sacrés, après l'hymne d'action de grâces vient presque toujours la sollicitation de quelque autre faveur. Vous ne serez donc pas étonnée de me voir terminer ce cordial remerciement par une humble demande. Il s'agirait de régulariser désormais l'aimable concession que vous m'avez faite spontanément, ces deux dernières semaines, en dînant toujours avec moi dans votre bienfaisante visite du Mercredi. L'expérience a déjà dû vous ôter, à cet égard, tout scrupule vraiment raisonnable, en vous prouvant que je vous traite avec une simplicité, non seulement amicale, mais presque conjugale ; car je n'ai jamais invité, même en tête à tête, mes plus intimes amis, sans ajouter quelque chose au repas préparé pour moi. En vous promettant de persévérer dans cette économique cordialité, j'espère vous ôter d'avance tout motif de me refuser cette douce satisfaction hebdomadaire.

Adieu, ma très chère Clotilde ; je vous embrasse comme je vous adore, avec respect et ferveur. A demain.

A^TE COMTE.

Les précautions de santé que j'ai prises hier ont assez réussi pour me rassurer contre toute autre suite du dérangement survenu la veille.

CENT QUARANTE-NEUVIÈME LETTRE

Mardi soir 27 Janvier 1846.

Mon excellent ami, laissez-moi vous refuser d'ici la tentante invitation que vous me faites. J'aurai, comme je vous l'ai prouvé, le plus grand plaisir à me réunir à vous de temps en temps ; mais je ne puis réellement pas ériger ce plaisir-là en habitude maintenant ; vous devez voir que je ne suis pas esclave des convenances, et que je n'y sacrifierai jamais des sentiments honnêtes ; mais vraiment une femme qui s'en va dîner chez un homme fait un petit tour de force. Ce serait tout autre chose si je pouvais vous recevoir chez moi. Vous comprendrez cela, j'en suis sûre.

J'ai été bien reconnaissante de votre souvenir de Dimanche, et j'ai eu trois ou quatre fois la démangeaison d'aller vous entendre ; mais mon cœur a si peur du chaud, de la foule, et de la marche, que je le laisse encore au régime des minuties. Au reste, je recueille le fruit de ma patience et de mes efforts, à mesure que je les pratique. Je supporte ma petite dose de travail, et je n'ai que des accès de malaise ; maintenant j'espère que je m'en tirerai enfin.

Bonsoir, mon cher philosophe : je suis bien heureuse d'être tranquillisée sur votre santé ; soignez-la bien, et comptez sur le sincère intérêt qu'elle m'inspire.

Je vous embrasse affectueusement,

CLOTILDE.

CENT CINQUANTIÈME LETTRE

Mercredi soir 28 Janvier 1846.

Je veux vous indemniser tout de suite de mon peu d'amabilité d'aujourd'hui, mon cher ami. Je vous devais certes de mettre autant de grâce dans mon refus que vous en aviez mis dans votre affectueuse offre ; pardonnez-moi donc en faveur de je ne sais trop quoi. Ce sera, si vous voulez, en faveur de la meilleure des philosophies. Vous voyez bien que j'ai des défauts, même sur l'écorce ! Mes torts me font seulement sentir que j'ai le cœur en bon état, et incapable de causer, surtout à vous, la moindre peine volontaire.

Bonsoir, mon tendre ami ; ceci vous fera le bonjour de demain ; aimez-moi avec indulgence.

A vous de cœur,

CLOTILDE.

Il est convenu que je vous demanderai de temps en temps votre dîner et votre société, en toute franchise de cœur et de paroles.

CENT CINQUANTE ET UNIÈME LETTRE

Jeudi soir 29 Janvier 1846 (3 h.).

Votre cordial bonsoir ou bonjour vient d'arriver fort à propos, ma bien-aimée, pour calmer un accès de spleen, auquel le refus d'hier n'était pas étranger, comme manifestant davantage l'amertume de mon isolement. Certes, je ne vous aurais point fait cette proposition, si elle m'eût paru vraiment contraire au genre de convenances qui mérite d'être respecté. Dans la simplicité de

mon cœur, je dois vous avouer que, même à présent, je ne comprends guère en quoi cette concession habituelle dépasserait le degré d'innocente familiarité que comporte notre commune situation exceptionnelle. Néanmoins, en de tels cas, ce sera toujours avec une sincère déférence que je soumettrai ma propre opinion à la vôtre, non seulement parce qu'il s'agit de vous, mais surtout d'après la supériorité, générale et spéciale, de votre tact féminin. Je vous ai volontairement remis la direction totale de nos relations quelconques ; et je me suis trop bien trouvé jusqu'ici de cette affectueuse discipline pour jamais la blâmer sérieusement, lors même qu'elle choque mon avis personnel. Restez donc seule à décider spontanément chaque fois si vous pouvez exceptionnellement prolonger jusqu'au soir votre chère visite hebdomadaire, et laissez-moi seulement désirer en secret que ce soit le plus souvent possible, sans douter d'ailleurs de vos regrets personnels dans les autres cas.

Ce tendre débat momentané ne me laissera désormais de souvenir permanent que celui de l'adorable naïveté qui vous entraîne à reconnaître amicalement vos moindres imperfections. Il y a un grand mérite, et aussi un vif bonheur, dans la sincère confession d'un tort quelconque, même léger ! Le régime catholique n'avait jamais mieux compris, quoique empiriquement, nos intimes besoins moraux qu'en régularisant, à sa manière, les habitudes d'aveu et de repentir, si efficaces pour l'amélioration radicale du cœur humain. Combien je me suis souvent félicité d'avoir franchement reconnu mes torts ou mes erreurs, même avant leur réparation ! En demandant mon indulgence au sujet d'un faible défaut accidentel, vous méritez davantage ma respectueuse adoration. Ah ! qu'il est doux, ma Clotilde, comme je vous l'indiquais avant-hier, d'aimer un être vers lequel nous ramène spontanément, en toute occasion, l'appréciation réfléchie du moindre incident journalier aussi bien que des cas les plus décisifs ! Ceux-là doivent surtout sentir le prix d'un tel bonheur qui avaient d'abord mal placé leurs affections. Mais aussi, après avoir enfin trouvé un digne objet de culte, qu'il est douloureux de ne pouvoir réaliser cette sainte union !

J'ai été bientôt quitte hier soir de ma corvée mondaine. Tout ce

tumulte exceptionnel n'a fait que me rappeler votre goût spéculatif pour la danse ; et, dans ce tourbillon de robes blanches ou roses, je n'ai pas tardé à ne voir que vous, même sans fermer les yeux. Quand l'affluence est parvenue au point de rendre impossible mes tendres méditations, je me suis retiré en silence, et j'étais au lit à onze heures, n'ayant à regretter que trois francs de cabriolet, qui ne m'ont pas empêché de dormir passablement.

Vos deux bonnes lignes et l'épanchement spécial qu'elles viennent de me susciter ont assez diminué ma mélancolie pour me permettre ce soir de retourner aux Italiens, où j'espère bien vous faire après-demain entendre enfin Mario dans quelque rôle convenable.

Amour et respect,

A^TE COMTE.

CENT CINQUANTE-DEUXIÈME LETTRE

Lundi soir 2 Février 1846.

Je viens de goûter un plaisir que je vous dois, mon cher ami ; je suis heureuse de vous en remercier. Il me restait vingt-cinq francs des cinquante que vous avez bien voulu me prêter ce mois-ci : je les ai portés à M. Grandchamp comme à compte de compte ouvert, et je vous confie que ce maudit argent répand toujours un reflet agréable sur les visages.

J'ai recraché le sang ces deux dernières nuits, et beaucoup souffert de la gorge. Cela m'a décidée à prendre mon parti d'un exutoire, et je viens de le faire poser. Il n'en sera question avec *qui que ce soit* qu'avec vous ; ceci est un vrai secret de femme. C'est pour trois ou quatre mois, si toutefois les nerfs n'en souffrent pas, car je les considère et les crains plus que mes poumons. J'espère avoir encore fait un effort utile et qui me profitera.

Willelmine avance, et se colore ; je n'ai pas le défaut de l'engouement pour ce que je fais, mais je sens que je n'ai pas fait une

chose commune, voilà tout ce que je désire pour commencer. Les *Mémoires d'un prêtre* doivent durer encore un mois dans le *National*, et je voudrais bien être sur les rangs avant la fin de ce temps.

J'espère, mon cher ami, que votre cœur ne me manquera pas plus dans mes bonheurs que dans mes tristesses, et que, s'il me vient des premiers, nous serons deux pour les sentir.

A ce soir déjà, et puis à Mercredi. Vous n'aurez probablement pas eu vos corvées aujourd'hui : j'ai eu du plaisir à le penser. Portez-vous bien, et comptez sur mes meilleurs sentiments.

Je vous embrasse affectueusement.

CLOTILDE DE VAUX.

CENT CINQUANTE-TROISIÈME LETTRE

Jeudi soir 5 Février 1846 (3 h.).

Dans notre excellente entrevue d'hier, je vous expliquai, ma très chère amie, comment je fus involontairement privé du bonheur de répondre à l'affectueuse lettre reçue la veille. Vous ne serez donc pas étonnée que je cherche aujourd'hui à réparer cette perte, sans aucun autre motif spécial. Maintenant qu'une pleine confiance s'est doucement établie entre nous, notre chaste intimité n'a besoin ni de prétexte ni même d'occasion. Pour déterminer chaque épanchement, il suffit de la simple possibilité. L'opportunité n'en est-elle pas toujours justifiée d'avance par la fatalité générale qui nous condamne à vivre habituellement séparés ?

Au reste, s'il me fallait aujourd'hui une impulsion spéciale, je la trouverais certes dans le besoin de vous remercier de votre dernière lettre, sous divers aspects essentiels que je n'ai pu hier indiquer verbalement. Vous ne sauriez croire combien je suis heureux de voir votre précieuse tendresse ainsi disposée à m'associer spontanément à tout ce qui vous touche, sans excepter les moindres incidents. Nos intimes sympathies se trouvent dès lors

pleinement équivalentes ; car, depuis longtemps, rien ne vous survient qui ne m'émeuve profondément.

En vous félicitant hier de votre courageuse résolution médicale, si rare et si méritoire chez toute jeune et jolie dame, je ne vous témoignai pas assez combien me touche la confidence privilégiée, plutôt conjugale qu'amicale, dont vous voulez bien me gratifier exclusivement, quand vous pouviez si aisément me laisser, à cet égard, dans la commune ignorance. Outre ma juste reconnaissance pour cette tendre confiance, comptez d'ailleurs, ma Clotilde, sur la parfaite discrétion qui en constitue naturellement la récompense spéciale. Le pénible effort que vous avez sagement accompli assurera, je n'en doute point, l'entier rétablissement de votre précieuse santé. Mais je dois aussi vous y indiquer une autre efficacité naturelle, d'autant plus méritée que vous ne l'avez nullement recherchée ; c'est la tendance d'une telle médication à augmenter encore votre beauté, en consolidant votre charmante fraîcheur.

J'apprends avec joie que *Willelmine* avance et prospère. Votre rare modestie, à la fois si noble et si naïve, m'est tellement connue, que votre satisfaction actuelle m'inspire d'avance une entière sécurité. Dans l'intéressante communication que j'attends prochainement, je ne vois déjà que la source d'un intime plaisir, et non le sujet d'une amicale consultation. Nul ne saura jamais autant que moi combien cette sainte composition se lie à vos profondes douleurs exceptionnelles. J'ai assisté à sa conception, et encouragé sa première élaboration : son doux succès me sera personnel. L'heureuse création des deux mères me fait d'ailleurs espérer que ce juste triomphe public restera finalement exempt de toute amertume privée ; en s'appliquant l'un des types, votre mère évitera sans doute de choisir le plus défavorable.

Que je vous dois, à ce sujet, d'affectueux remerciements pour la tendresse aussi profonde que naïve, d'une adorable expression de la bonne lettre à laquelle je réponds si tard ! Vous l'avez justement dit, ma bien-aimée : nous serons deux à sentir vos joies, comme nous le fûmes pour vos tristesses. Tout est désormais commun entre nous. Soyez donc assurée, ma noble et tendre Clotilde, que mon cœur ne vous manquera pas plus dans la prospérité que dans l'infortune. Vous qui avez tant et si héroïquement souffert,

j'aurais tant de plaisir à vous voir heureuse, et à y contribuer un peu ! Les grandes tribulations, morales et physiques, sont maintenant passées pour ma Clotilde : tout doit nous faire espérer qu'elle touche enfin à la paisible félicité qui seule convient à sa nature. Nés tous deux, j'ose l'assurer, pour acquérir une renommée durable, nous avons néanmoins le rare avantage de bien sentir tous deux que le vrai bonheur dépend surtout de la vie intérieure. Malgré la triste fatalité préalable qui pèse sur nos destinées respectives, j'espère que nous finirons par obtenir, à notre manière, cette inestimable récompense de notre constance et de notre pureté.

Adieu, adorable compagne du reste de ma vie. Vous, qui êtes irrévocablement associée à toutes mes pensées comme à tous mes sentiments, à tous mes projets comme à toutes mes espérances, comptez que je m'efforcerai toujours de me rendre de plus en plus digne de vous : je ne puis mieux caractériser l'ensemble de mon avenir personnel.

Amour et respect éternels,

A^TE COMTE.

CENT CINQUANTE-QUATRIÈME LETTRE

Jeudi soir 5 Février 1846.

Mon tendre ami, je vais tenter de voir M. Grandchamp à cette heure (six.) Je lui demanderai son appareil jusqu'à demain. Voulez-vous permettre que Sophie vienne, à l'heure ordinaire, me faire l'opération, et qu'elle remette, en s'en retournant, l'objet au propriétaire ? Je suis gênée d'en haut, cela me soulagera.

Quant à Samedi, voulez-vous tenir comme convenu, que, s'il n'a pas plu dans la matinée, je vous arriverai à midi et demi ? Le sang se trouvera bien de l'échange.

Je vous embrasse avec tendresse et vous aime en proche.

CLOTILDE DE VAUX.

CENT CINQUANTE-CINQUIÈME LETTRE

Vendredi matin 6 Février 1846 (11 h.).

Je viens de lire, ma très chère amie, votre billet d'hier soir, et je regrette qu'il me parvienne trop tard pour que Sophie puisse ce matin vous rendre son office accoutumé. Néanmoins, je l'envoie vous apporter cette réponse rapide, afin qu'elle puisse vous être utile, s'il y a lieu, d'une manière quelconque. Au reste, je sors de chez M. Grandchamp, que j'étais allé voir surtout à votre chère intention. Comme il m'a dit ne vous avoir pas vue depuis Lundi, je présume que vous ne l'aurez point trouvé hier soir, et que, par suite, vous n'aurez pu avoir son appareil. Pourtant il vaut mieux, à tout événement, que Sophie vous arrive immédiatement : elle m'apprendra, du moins, comment vous vous trouvez aujourd'hui. Vous pourrez d'ailleurs lui donner ainsi pour demain les ordres convenables.

La conversation spéciale que je viens d'avoir sur vous avec notre docteur m'a beaucoup satisfait. Maintenant qu'il a pu bien apprécier l'ensemble de votre constitution et de votre état, nous devons accorder une pleine confiance à sa déclaration confidentielle que vous n'avez aucun vice organique et que votre santé se rétablira complètement.

Aussitôt après m'avoir expédié votre billet, vous avez dû recevoir hier ma lettre de 3 h.

Suivant votre intention, je vous attendrai donc demain, au lieu d'aller chez vous, à moins d'avis contraire, s'il n'a pas plu le matin.

Adieu, ma Clotilde ; recevez le chaste baiser de votre tendre ami.

A^TE COMTE.

CENT CINQANTE-SIXIÈME LETTRE

Lundi 9 Février 1846.

Mon cher et généreux ami, je recours encore une fois à votre persévérante bonté. Je voudrais me munir du petit appareil à ventouses, qui me redevient bien nécessaire. J'ai besoin aussi de quelques ustensiles qui vont hypothéquer mon mois ; si vous pouviez encore me prêter cinquante francs, vous me ferez du bien. Je voudrais que vos Anglais pussent connaître l'aide dont vous m'avez entourée ; ce serait un bel exemple pour eux que ce fait caractéristique de nos relations ; je vous permets et je vous demande même de le citer à l'occasion, jusqu'à ce que je puisse lui rendre mon hommage particulier.

J'espère que je vous verrai bien portant ce soir ; je retombe dans mes palpitations, parce que la congestion se refait au cœur. Si ce n'est pas abuser de vous et de Sophie, je serai heureuse de la retrouver deux jours par semaine ; je m'arrangerai pour que l'autre moyen n'empêche pas celui-là. La circonstance naturelle ayant lieu, j'attendrai jusqu'à Vendredi pour commencer : cela m'aidera à achever mon travail.

J'ai reçu ce matin une invitation des Marrast pour la soirée du 18 Février ; je suis embarrassée du prétexte à prendre pour m'en dispenser. Je veux, comme je vous l'ai dit, me réserver tout ce que je puis trouver là. Je compte que vous m'accordez assez de crédit maintenant pour croire à l'assurance que je vous ai donnée que je suis sûre de moi, de certains côtés. J'espère donc que je n'ai pas besoin de rien retrancher à ma confiance envers vous. Elle est un des plus doux lots de nos relations. J'ai écrit, il y a quelque temps, à M. M..., une lettre digne et sérieuse, qu'il est capable d'apprécier *avec son esprit* : et je suis persuadée qu'il ne fait plus aucune méprise sur mon compte. Je prétexterai probablement un voyage pour justifier mon refus actuel, et j'irai les remercier en *revenant*.

A Mercredi, mon tendre ami ; vous, pour qui j'éprouve l'estime

et l'attachement les plus sincères, puissiez-vous trouver votre récompense dans mon cœur !

Je vous embrasse tendrement.

CLOTILDE DE VAUX.

CENT CINQUANTE-SEPTIÈME LETTRE

Mardi soir 10 Février 1846 (3 h.).

Depuis deux jours, ma très chère Clotilde, j'attendais avec impatience le loisir de vous écrire, sans aucun autre motif que le besoin toujours nouveau de vous répéter combien je vous aime. Votre bonne lettre d'hier soir ne fait donc que mieux déterminer l'exercice de mon intention.

J'aurai demain le bonheur de vous remettre ce que vous me demandez. Mes embarras actuels, qui d'ailleurs vont, j'espère, bientôt finir, d'une manière quelconque, ne me priveront jamais d'une telle satisfaction, suivant mes prévisions initiales. Comptez aussi sur la reprise des deux visites hebdomadaires de ma bonne Sophie, à partir de Vendredi matin. Elle aura toujours, j'en suis sûr, autant de plaisir que moi à vous rendre ces soins réguliers, qui augmentent si peu sa facile tâche journalière. Vous faites sagement d'acquérir la pompe à ventouses, afin d'en user à volonté, sans craindre de déranger notre docteur, dont je vous conseille pourtant de réclamer l'officieuse intervention auprès du fournisseur.

Pourrais-je n'être pas très touché, ma noble amie, de la cordiale autorisation que vous m'offrez au sujet du minime appui que j'ai eu le bonheur de vous voir agréer jusqu'ici ! Quoique un tel sentiment émane très naturellement d'un cœur comme le vôtre, j'avoue que je ne l'avais point prévu. Mais l'intime gratitude qu'il m'inspire ne saurait me déterminer à user de cette tendre faculté. La divulgation ne serait pas d'ailleurs aussi dignement appréciée peut-être que votre âme élevée a dû l'espérer. Tous ces petits

mystères d'amitié ne doivent jamais dépasser l'enceinte de nos cœurs. En outre, l'exemple serait sans doute perdu pour mes patrons temporels, qui devront se décider par des motifs d'un autre ordre, essentiellement relatif aux plus hauts intérêts publics, indépendamment de toute affection privée. Laissons-leur donc ce mérite, dans l'intérêt commun de la philosophie et de l'Humanité. Au reste, je suis loin d'avoir perdu tout espoir de les déterminer enfin à poursuivre convenablement leur noble intervention primitive. Continuons donc à goûter, sans aucun mélange étranger, la pure satisfaction mutuelle d'accepter et d'offrir les secrets témoignages naturels de toute véritable intimité. Dans ses luttes, et même dans ses douleurs, ma vie publique ne doit jamais attendre de notre sainte affection que les puissantes ressources indirectement résultées des précieuses consolations et des nobles impulsions que j'y ai déjà tant puisées.

La pleine confiance que vous me témoignez à l'occasion de l'invitation reçue hier me touche beaucoup. Vous avez raison d'y voir un des plus doux fruits de notre amitié, dont elle constitue aussi une condition naturelle ; car je serais profondément affligé si vous me cachiez rien d'important. Je compte entièrement, à ce sujet, sur l'inaltérable fermeté de vos résolutions essentielles, sans être toujours assez certain de la prudence continue de vos démarches. De votre côté, mes avis ne vous sont jamais suspects d'aucune personnalité, et j'espère que ma juste sévérité antérieure quant à l'ensemble de la conduite de M. Marrast envers vous n'a nullement troublé, à cet égard, votre sécurité générale. Rien ne m'empêche donc de vous proposer librement mes conseils en cette nouvelle circonstance.

Si vous croyez devoir maintenant vous borner à un refus actuel, vous n'avez besoin de feindre aucun prétexte, puisque votre santé vous en fournit de trop réels, par la scrupuleuse obligation continue d'éviter, surtout le soir, l'encombrement et la chaleur, outre les veilles prolongées. Mais il vaudrait mieux, je crois, utiliser cette occasion de vous réduire nettement envers ce personnage à de simples relations littéraires, exemptes de tous rapports individuels. Outre que cette attitude est conforme à vos propres goûts, surtout d'après ce qui s'est passé, elle me paraît

importer beaucoup à vos justes intérêts. Car, sans cela, vous conserverez très difficilement les contacts convenables, que la nécessité de résister à d'odieuses tentatives pourrait autrement vous forcer à rompre brusquement. Tout porte à présumer que M. Marrast n'a nullement renoncé à ses infâmes projets. Quelque grave et digne qu'ait dû être votre récente lettre, elle ne saurait convaincre l'esprit quand le cœur, ou plutôt le manque de cœur, s'y oppose radicalement. Elle a pu même ranimer de vicieuses espérances, en laissant supposer un secret désir de renouer des relations personnelles. Comme je vous l'écrivais il y a deux mois, ce puissant journaliste ne cessera jamais de compter, surtout envers vous, sur l'ascendant de sa position et le prestige de son talent. Saisissez donc cette heureuse occasion de prendre décidément envers lui, avant la communication de votre œuvre actuelle, la seule attitude durable qui vous convienne réellement.

Je suppose d'ailleurs qu'ils ont aussi invité votre frère, avec lequel vous les aviez visités. Au cas contraire, ils auraient commis une grave inconvenance, non seulement envers lui, mais encore à votre égard ; car ils savent bien qu'une jeune dame ne peut venir seule à de telles réunions, sous peine de constituer involontairement une sorte d'appel implicite à tous les hommes disponibles pour la reconduire. Ce procédé vous fournirait alors une nouvelle confirmation irrécusable, quoique surabondante, de la persistance du mauvais dessein, et de la nécessité d'y opposer déjà une surveillance spéciale.

Adieu, ma bien-aimée, vous que la sainteté de nos relations me permet de chérir, non seulement comme une tendre sœur, mais aussi comme ma seule véritable épouse ! Recevez, sur votre noble front, le chaste signe de mon respectueux amour.

A^TE COMTE.

CENT CINQUANTE-HUITIÈME LETTRE

Jeudi soir 12 Février 1846.

Mon tendre ami, je viens de l'exposition Bonne-Nouvelle, dont vous serez content, j'en suis sûre. Il y a surtout un petit emplacement réservé à Ingres, d'où on a grand'peine à se retirer.

Ce plaisir ne m'a pas distraite du souvenir de vos bontés d'hier, dont je suis heureuse de vous remercier à mon aise. Vous avez un de ces cœurs si clairsemés qu'ils font presque des êtres privilégiés de ceux qui les rencontrent. Je me regarde comme telle depuis que je vous connais.

Quant aux simples politesses, je leur rends la monnaie de leur pièce. J'ai remercié Mme Marrast de son invitation, en lui disant que je ne me trouverais pas à Paris le 18. Je crois, mon cher ami, qu'un refus non motivé aurait senti la brusquerie ; et je serais désolée de passer pour prude ou maussade, comme les femmes peu sûres d'elles.

M. M... n'est pas homme à persévérer, même dans un caprice : et je pense bien qu'il me sera utile par les motifs naturels. Au reste, l'expérience ne m'épouvante pas. Ils n'avaient pas invité mon frère : mais mes allures de femme indépendante me donnent mon droit d'entrée solitaire dans les maisons les plus décentes. Je veux me démettre peu à peu de mes protecteurs naturels pour des circonstances de ce genre. Une femme veuve et jeune se fait conduire par une femme de chambre ou un portier. J'aurais des liens plus proches, que le monde n'en verrait jamais rien ; je suis d'avis qu'il ne faut rien afficher de ce qui se voile ordinairement ; vous êtes le seul homme avec qui on a pu me voir ; et, quand je vous ai demandé de ne pas sortir avec vous, ce n'était certes pas un caprice, mais une coutume de six ans de date.

J'espère que vous m'approuverez dans ce que j'ai fait, mon tendre ami. Votre cœur est le sanctuaire où je dépose tout ce qui constitue ma vie ; les petits comme les grands événements, tout

vous en est connu, et vous savez que je n'ai encore fait de mal qu'à moi.

Je termine ceci en courant, pour le jeter à la poste avant huit heures.

Je vous embrasse tendrement comme je vous aime.

CLOTILDE DE VAUX.

CENT CINQUANTE-NEUVIÈME LETTRE

Jeudi soir 12 Février 1846 (3 h.).

En appréciant avant-hier, ma très chère amie, vos rapports avec M. Marrast, j'ai sincèrement évité, comme je l'avais toujours fait jusqu'ici, d'introduire aucune considération relative à moi, pour concentrer votre attention sur les motifs qui vous concernent seule. Mais, afin de prévenir ou d'écarter toute arrière-pensée ou toute fausse position, si nuisibles tôt ou tard à la véritable intimité, je crois aujourd'hui devoir, à ce sujet, vous indiquer franchement des susceptibilités personnelles qui n'ont rien que de très avouable : elles méritent un sérieux examen, que nous n'avons pas encore eu l'occasion d'accomplir directement. C'est seulement ainsi que pourra se trouver essentiellement épuisée une explication indispensable, dont le complément exige votre cordiale attention, qui doit y peser chaque terme.

Je ne craindrai jamais auprès de vous toute concurrence vraiment chevaleresque, toujours fondée sur de dignes moyens, qui me laisseraient espérer un honorable triomphe. Ces nobles luttes peuvent devenir aussi favorables au perfectionnement mutuel des divers rivaux qu'au bonheur réel de leur commune idole. Mais je ne dois pas me mesurer avec quiconque emploie des voies déloyales, dont je ne puis accepter l'usage. Or, telle est ma position actuelle envers M. Marrast.

Tant que j'ai ignoré sa vraie conduite à votre égard, ses efforts ne m'ont inspiré aucun ombrage. Quoique ses intentions ne m'eus-

sent jamais paru assez désintéressées, je ne pouvais d'abord, malgré mes motifs antérieurs d'estimer peu sa moralité générale, craindre de lui aucune indignité. Dès lors, sans me dissimuler les avantages de sa position et de son amabilité, j'ai dû espérer que, si leur exercice se subordonnait toujours à une véritable loyauté, ils ne prévaudraient jamais sur la profondeur et la pureté de mon affection, auprès d'une dame aussi capable d'apprécier chaque valeur intrinsèque, intellectuelle et morale. J'aurais donc accepté avec confiance cette secrète rivalité, qui, en nous excitant tous deux à vous mieux mériter, vous fût devenue honorablement utile. C'est ainsi que vous même pouviez concevoir et encourager cette noble émulation, si vous aviez reconnu partout une affection sincère.

La même sécurité ne saurait persister chez moi, ni une pareille neutralité en vous, depuis que vous m'avez dévoilé l'ignoble conduite de M. Marrast. Il ne s'agit nullement ici d'amour proprement dit, mais seulement de pure amitié. Vous ne pourriez, Clotilde, rester à la fois mon amie et celle d'un homme que je méprise, surtout pour ses procédés envers vous. Quant à lui, je le défie bien de concevoir à mon égard aucun mépris ; mais je lui inspire probablement une aversion mêlée d'envie, autant du moins que sa frivolité et sa faiblesse lui permettent d'éprouver profondément une passion quelconque. Vous savez d'ailleurs que, sans seconder activement mes ennemis, il leur a laissé le champ libre, quoique sa pleine connaissance de l'iniquité de leurs manœuvres lui prescrivît d'y opposer une résistance que sa position lui rendait aussi facile qu'honorable.

Une véritable amitié ne peut rester indifférente à un tel ensemble de motifs. C'est en son nom que j'ose aujourd'hui, ma Clotilde, vous demander directement, pour moi-même comme pour vous, de n'avoir plus avec ce personnage que de simples rapports d'affaires, sans aucune relation de société.

Ma lettre d'avant-hier vous a, j'espère, convaincue que cette conduite sera désormais aussi conforme à vos vrais intérêts qu'à vos propres goûts. En vous suppliant aujourd'hui d'accorder à mon attachement une telle résolution, je cherche autant à dissiper chez vous toute dangereuse fluctuation qu'à procurer à mon cœur

une juste sécurité. Vous ne pouvez conserver par choix des rapports personnels avec un être démoralisé, que vous avez tant lieu de mépriser. Or, loin que vos affaires vous imposent ces relations, elles doivent vous engager spécialement à les éviter, afin de consolider les contacts purement littéraires dont vous avez besoin, comme d'écrivain à éditeur, ou, si vous voulez, d'ouvrier à entrepreneur. Je puis donc vous demander, en mon propre nom, une telle conduite, sans avoir à me reprocher jamais de nuire aucunement à votre avenir pour ma seule satisfaction.

Votre éminente nature vous empêchera toujours, ma Clotilde, de méconnaître et de dédaigner les dangers moraux naturellement attachés, surtout aujourd'hui, à la vie littéraire. Le plus grave de tous consiste assurément dans l'intime altération de la dignité personnelle par les séductions, si difficiles à surmonter complètement, qui résultent de la distribution des renommées même éphémères, et surtout du don ou du refus de publicité. En vous encourageant à suivre dignement votre périlleuse vocation, j'ai compté sur votre rare élévation morale pour éviter tous ces écueils, quand ils vous seraient convenablement signalés. C'est pourquoi mon affection, même au risque de vous déplaire un moment, ne devait point hésiter aujourd'hui à vous indiquer franchement la funeste direction où vous engagerait une imprudence initiale, dont les suites naturelles pourraient vous susciter de sérieux embarras et à moi de profonds chagrins.

Les injustes atteintes auxquelles votre indépendance a été tant exposée jusqu'ici, au nom même des plus chères affections, auraient pu, ma noble et tendre amie, si vous me connaissiez moins, vous inspirer des défiances fort excusables au sujet de ces amicales instances, susceptibles d'être aisément confondues avec des tentatives de domination. Mais vous avez maintenant assez apprécié l'ensemble de mon caractère pour que je n'aie point à craindre aujourd'hui une interprétation aussi contraire à ma nature et à mes habitudes. Ni les inquiétudes que je vous expose naïvement, ni les demandes que je vous adresse avec franchise, n'excèdent en rien les droits nécessaires du véritable attachement : je me sens très disposé à vous accorder, à cet égard, une parfaite réciprocité, si jamais le cas se présentait. L'union de nos cœurs

nous est trop précieuse pour que nous ne devions pas tous deux dissiper soigneusement, dès leurs premiers germes, toutes les influences qui pourraient altérer une harmonie regardée, j'espère, par chacun de nous, comme la principale source de l'intime bonheur permis au reste de notre vie.

Amour et respect,

A^TE COMTE.

CENT SOIXANTIÈME LETTRE

Vendredi 13 Février 1846.

Mon cher ami, puisque la parole d'honnête femme que je vous ai donnée n'a pas suffi pour vous rassurer sur les tentatives auxquelles vous me croyez exposée, que feriez-vous de la promesse si modifiable que vous me demandez ? Vous savez bien que je ne suis pas ni n'ai jamais été l'amie de M. M..., que nos relations ont été de très courte durée, et purement banales ; vous savez également que je ne l'ai pas vu depuis quatre à cinq mois, et n'ai pas cherché à le voir ; il me fait, en ménage, une invitation que je refuse ; je le fais seulement de manière à ne pas changer en haine l'intérêt qu'on m'a témoigné là. Je ne vois pas ce que je puis ajouter ou retrancher à ma conduite, et ce serait du pur charlatanisme que de vous faire hommage de quoi que ce soit dans cette affaire. Ce n'est pas dans son bureau que M. M... peut chercher à me séduire ; ce n'est pas chez sa femme ; et il est homme, comme vous voyez, à ne pas remettre les pieds chez moi sans ma permission. Là donc se borne mon moyen de rigueur envers lui, et je me le réserve.

Quant à mes fluctuations, si vous les craignez, il ne dépend pas de moi de vous tranquilliser sur ce point. Je ne suis pas au moment le plus difficile de ma vie, il s'en faut : et j'ai moins de motifs que je n'en ai eus pour faire des coups de tête. J'espère donc franchir encore un ou deux mauvais pas qui me restent sans me

casser le cou. Votre attachement m'a beaucoup secondée, je vous ai témoigné tout le bien réel que vous m'avez fait, et je ne vous mets en rivalité d'estime et d'affection avec personne : je ne puis donc que m'étonner de vous voir insister sur une confidence que je vous ai faite parfaitement librement et dans toute la simplicité de mon cœur. En vérité, vous feriez penser à mal une femme plus jeune.

Quoi qu'il en soit, mon cher ami, comptez, le plus que vous pourrez, sur ma sincérité à votre égard ; je vous aime beaucoup ; ce n'est pas de l'amour, malheureusement, plus encore pour moi que pour vous, mais c'est un sentiment d'élite, et comme on en éprouve peut-être rarement dans la vie. Ma parfaite retenue avec les autres hommes ne vous donne aucun sujet légitime de vous plaindre de moi ; ne vous affligez donc pas, et laissez-moi poursuivre paisiblement mes entreprises.

Je vous embrasse affectueusement.

CLOTILDE DE VAUX.

CENT SOIXANTE ET UNIÈME LETTRE

Dimanche soir 15 Février 1846.

En pensant ce matin à ma séance, je m'étais promis, ma très chère amie, que, si elle me satisfaisait réellement, je me récompenserais en vous consacrant toute ma soirée. L'événement ayant confirmé mon espérance, je m'empresse de rentrer, contre ma coutume, à l'issue de ma prédication philosophique, pour mieux goûter ce doux bonheur. Quoique la poste ne puisse vous remettre ceci que demain, je me reprocherais de retarder aucunement cette tendre occupation sans une véritable nécessité. Afin de n'y pas être troublé, je viens d'ordonner à Sophie de ne laisser entrer personne, même le bon ami journalier, en n'admettant d'autre exception que celle qui s'applique, depuis neuf mois, à toutes mes consignes quelconques. J'ai assez bien gagné aujourd'hui cette

inappréciable satisfaction pour excuser toutes les précautions qui peuvent m'en garantir la pleine jouissance.

L'impossibilité même de vous faire parvenir dès ce soir une lettre que vous n'attendez pas me fournira, j'espère, un surcroît de plaisir, en me disposant à ralentir et à prolonger sans scrupule cette libre expansion, que je ne craindrai pas ainsi d'interrompre quelquefois, pour contempler et baiser le *don du cœur*, amoureusement placé sur ce papier.

Vous concevez aisément, ma Clotilde, la liaison spéciale que j'établis aujourd'hui entre le succès de ma séance et la cordiale récompense que je m'en étais promise ; car ce succès est surtout dû à notre intime éclaircissement d'hier, sans lequel du moins il eût été impossible. J'ai appris, en cette occasion, à bénir, sous un nouvel aspect, votre heureuse organisation de nos entrevues hebdomadaires. Si, en effet, l'affectueux nuage que nous avons hier doucement dissipé à sa naissance avait dû persister jusqu'à demain, cette intime perturbation eût altéré, ou beaucoup entravé, la séance la plus délicate peut-être de toute cette sommaire exposition philosophique, puisque j'y ai directement accompli le passage définitif du point de vue intellectuel au point de vue social.

Je suis heureusement dispensé, ma tendre amie, de revenir sur nos explications d'hier, et j'espère même que le sujet qui les avait exigées ne nous occupera plus désormais. A son égard, ma demande et votre refus restaient également dans les limites naturelles de liberté propres à notre intimité actuelle ; en sorte que cet incident ne peut laisser, d'aucun côté, le moindre germe d'aigreur. Le seul besoin fondamental de mon cœur à ce sujet consistait hier à dissiper convenablement les doutes, excusables quoique irréfléchis, que j'avais eu le malheur de vous inspirer momentanément sur la plénitude de mon inaltérable confiance dans la sincérité de vos promesses et la fermeté de vos résolutions. Or, j'espère qu'il ne vous reste maintenant aucune inquiétude à cet égard. Quant à l'autre danger essentiel que pouvaient injustement entraîner mes instances, en vous faisant redouter d'amicales atteintes à votre légitime indépendance, j'ai vu hier que mes précautions spontanées avaient été, sous ce rapport, pleinement efficaces, ou plutôt heureusement inutiles, puisque, tout en rejetant ma demande,

votre appréciation antérieure de mon vrai caractère vous a préservée de tout semblable soupçon. J'espère d'ailleurs que ce trouble exceptionnel n'altérera nullement votre tendre disposition générale, à la fois si nécessaire et si honorable pour moi, à me confier sans restriction tout ce qui vous concerne, à un degré et sous un mode quelconque. Vous êtes incapable d'appliquer volontairement une punition continue à un tort momentané et involontaire. Ainsi nulle préoccupation d'avenir n'a dû troubler ma satisfaction de cette cordiale terminaison d'un grave incident. Ma sage abstinence musicale m'a dès lors permis de goûter, sous cette heureuse impression, la meilleure nuit que j'aie encore obtenue depuis que je suis à vous, mon long et paisible sommeil n'ayant été interrompu que pendant une heure, dont vous devinez aisément le tendre emploi. Telle a été, d'après votre bienfaisante impulsion, ma salutaire préparation immédiate à la bonne séance d'où je sors.

Ce nuage si passager laissera pourtant dans mon cœur une mélancolique impression permanente. Ne craignez pas, ma bien-aimée, que ce soit au sujet de la réserve inusitée avec laquelle vous m'avez involontairement accueilli hier ; car, outre qu'elle n'a pas duré, j'ai aussitôt senti que je l'avais méritée, pour vous avoir affligée un moment, quoique certes sans le vouloir, ni même le soupçonner. Mais je n'oublierai jamais le trouble mal dissimulé de votre céleste physionomie qui semblait, à mon arrivée, me reprocher silencieusement de tromper vos plus chères espérances, en vous donnant lieu de redouter une nouvelle source de chagrins dans cette sainte intimité d'où vous daignez maintenant attendre quelque compensation de vos immenses douleurs antérieures. Votre seul aspect était alors plus poignant pour mon cœur que n'auraient pu le devenir les plaintes quelconques dont vous vous êtes si affectueusement abstenue. Il se liera toujours, dans mes intimes souvenirs, avec cette touchante récrimination qui m'a tant ému à la fin de votre tendre lettre de Jeudi soir : *Vous savez que je n'ai encore fait de mal qu'à moi.*

Oui, ma Clotilde, la naïve sublimité de ce double reproche indirect suffira pour prévenir constamment chez moi toute manifestation, et même, j'espère, toute disposition qui pourrait en déterminer le retour. Quoique je ne prétende point être complètement

dégagé de ce triste penchant à la jalousie qui semble inséparable du véritable amour, ma profonde conviction habituelle de vos admirables vertus me préservera toujours de ses plus graves atteintes, surtout quant à leur réaction sur vous. Aucun exemple ne m'avait jamais offert une aussi parfaite loyauté unie à une pureté si exquise, sans le moindre mélange de pruderie ni d'ostentation. Cette rare combinaison morale ne semblerait même pouvoir se réaliser qu'aux dépens de l'intelligence. Quel incomparable bonheur pour moi de l'avoir enfin trouvée chez un des types les plus éminents du véritable esprit féminin ! Vous savez à peu près à qui j'eus le malheur de vouloir consacrer ma vie. Sous aucun rapport, ce n'était certes, il s'en faut de beaucoup, une femme vulgaire. Mais, chez elle, le défaut radical de pureté morale a suffi pour amener l'avortement presque total de hautes facultés intellectuelles, dont l'essor a été ainsi neutralisé par une aveugle personnalité, un orgueil extravagant et une vanité sans mesure. Si le cœur est toujours indispensable à l'esprit pour permettre une élévation durable, c'est surtout dans votre sexe, quoique l'autre ne soit nullement affranchi de cette grande solidarité naturelle. Félicitez-vous donc, ma noble et tendre Clotilde, que votre bel avenir intellectuel s'appuie solidement sur une perfection morale d'autant mieux assurée que vous en craignez spontanément l'altération involontaire. Vous me survivrez assez, j'espère, pour pouvoir un jour vous glorifier, même publiquement, de ma prophétique appréciation. Quant à moi, je compte que ma persévérance infatigable obtiendra enfin de votre sincère modestie la précieuse autorisation de rendre convenablement un hommage solennel à cette nature exceptionnelle, ne fût-ce que pour offrir indirectement à votre sexe un digne type réel, plus efficace que les meilleures démonstrations philosophiques. Cette alliance, seule décisive, de la pureté morale avec la supériorité mentale ne s'est réalisée, de nos jours, que chez l'illustre femme dont je vous ai invité à lire un éminent opuscule : mais une déplorable imperfection physique y devait trop neutraliser l'ascendant naturel d'un tel assemblage, dont il vous est réservé, j'espère, de faire enfin sentir dignement tout le prix.

J'aurais aujourd'hui, ma bien-aimée, à vous adresser beaucoup

d'autres épanchements, que je me trouve forcé d'ajourner. Vous voyez que je n'ai pu même vous remercier spécialement de la tendre indulgence avec laquelle vous appréciez mon cœur dans la première des deux lettres auxquelles celle-ci répond implicitement. Mais j'espère que mon silence direct ne vous empêche pas de sentir combien je suis profondément touché d'une appréciation qui ne se rapporte pas surtout à mon esprit, sujet trop exclusif des banales admirations dont on me suppose avide. Un seul moyen me reste pour reconnaître dignement vos bienveillants éloges : c'est de m'efforcer toujours de les mériter davantage. Il en est un, du moins, auquel j'ose déjà m'attribuer de véritables droits : c'est une sincère disposition générale à la reconnaissance permanente de toute obligation réelle ou même intentionnelle. C'est à vous, ma Clotilde, que j'en dois naturellement réserver le principal usage, pour les profondes améliorations, non seulement morales, mais aussi intellectuelles, dont notre intimité est chez moi la source immédiate, et non, comme le pense votre admirable modestie, la simple occasion. En vous adorant, je deviens, à tous égards, meilleur ; et ce perfectionnement me conduit à vous aimer davantage. Telle est l'heureuse connexité dont une expérience déjà décisive m'oblige à vous faire un intime hommage journalier.

Adieu enfin, ma digne amie ; j'ai peine à cesser ce doux entretien, incomparable récompense d'une bonne journée. Grâce aux tendres interruptions prévues, il m'a conduit insensiblement jusqu'à l'heure raisonnable du coucher philosophique, qui va, j'espère, me procurer, sous cette salutaire influence, une nuit aussi favorable que la précédente, avec la spéciale assurance que du moins toutes mes veilles vous y seront spontanément consacrées. Adieu donc, ma Clotilde, jusqu'à l'entrevue domestique de demain, heureux prélude de notre cher Mercredi. Daignez recevoir avec tendresse les chastes étreintes de mon respectueux amour.

A^TE COMTE.

CENT SOIXANTE-DEUXIÈME LETTRE

Lundi soir (11 h.) 16 Février 1846.

Mon cher ami, je viens vous demander une véritable faveur ; j'espère pourtant que vous la subordonnerez entièrement à vos convenances, et que vous ne vous imposerez aucune gêne grave pour me l'octroyer.

Je reviens de la rue Pavée, où l'on a discuté après votre départ, l'affaire de Max. Il résulte de tout ce qui a été dit que la démarche que vous voulez bien faire auprès de M. Talabot aurait une grande utilité avant le conseil de demain, tandis qu'après elle devient à peu près nulle. S'il vous était possible de la faire demain au lieu de Jeudi, vous rendriez un vrai service. Je sais bien que je vous demande un acte de générosité ; mais enfin vous êtes généreux. Max ira à l'audience selon la réponse que vous me ferez faire, qui n'a besoin d'être que *oui* ou *non*. Si vous devez vous y trouver vers neuf heures, il s'arrangera pour arriver après vous.

Je vous écrirai probablement un mot par Sophie demain : dans ce moment-ci, ma portière m'attend, je n'ai pu qu'être brève.

Je vous souhaite une bonne nuit.

CLOTILDE DE V.

CENT SOIXANTE-TROISIÈME LETTRE

Mardi matin 17 Février 1846.

Mon tendre ami, combien je vous remercie d'avoir bien voulu faire la démarche en question ! Cela fera du bien et du plaisir, j'espère, en rue Pavée. J'en suis contente pour vous et pour eux.

Nous causerons demain, après que j'aurai été faire une guerre

d'importance au père Granch. Je suis épuisée ce matin d'avoir passé des heures entières de la nuit à tousser : mon cœur est comme un château de cartes, il me semble qu'il va s'écrouler : paix cependant aux hommes de bonne volonté ! Mais je vois qu'il faut en passer par l'huile de foie de morue en ce monde. Je vous remercie tendrement de votre bonne lettre d'hier. Mais ceci n'est qu'un bonjour ; et, comme je dis, nous causerons demain.

Je vous embrasse affectueusement.

CLOTILDE DE VAUX.

CENT SOIXANTE-QUATRIÈME LETTRE

Dimanche soir 22 Février 1846 (4 h.).

Pour compenser aujourd'hui mon chômage forcé, je suis naturellement amené, ma très chère amie, à vous consacrer la majeure partie de ce loisir imprévu, soit en vous écrivant, soit en vous relisant. De votre côté, peut-être réaliserez-vous spontanément la charitable intention restée avant-hier sans effet, de manière à convertir en une journée d'intime satisfaction mon jour de désappointement philosophique.

Malgré sa longueur inusitée, ma dernière lettre, comme je vous l'y ai finalement indiqué, est loin d'avoir épuisé tout ce que je comptais vous y dire en la commençant. En outre, la même agitation printanière, qui m'empêche aujourd'hui d'utiliser pour mon ouvrage cette disponibilité inattendue, me rappelle involontairement l'heureuse époque où mon cœur commença à vous être irrévocablement acquis. Vous serez donc peu surprise que j'éprouve un besoin spécial de célébrer entre nous cette sorte d'anniversaire, à partir duquel mes tendres souvenirs vont commencer à devenir périodiques. Je ne puis mieux remplir cette douce obligation qu'en continuant, sous un nouvel aspect, mes

remerciements antérieurs sur les profondes améliorations personnelles dont je suis redevable à votre adorable influence.

Cet inépuisable sujet m'offre, depuis quelque temps, une face jusqu'alors inaperçue, et maintenant de plus en plus sensible, quant aux notables modifications déterminées peu à peu par l'état de mon cœur dans la plupart de mes habitudes journalières, et même, pour ainsi dire, dans l'ensemble de ma propre constitution. Il serait étrange, en effet, qu'une impression, aussi profonde qu'énergique, dont une véritable crise nerveuse a marqué le début, ne laissât pas, à cet égard, des traces caractéristiques et indélébiles.

Tant qu'a persisté la longue agitation qui devait résulter d'un tel ébranlement initial, cette secrète influence permanente a dû se trouver dissimulée par les inquiétudes encore inhérentes à une situation mal assise. Mais l'insomnie et l'état convulsif ont commencé à se dissiper régulièrement vers l'ouverture de cette année, sauf les accidents passagers, sous la bénigne influence de nos explications définitives de Décembre : je crois pouvoir fixer leur terme essentiel à la cordiale composition que je vous consacrai sur la théorie philosophique du mariage. Depuis lors, je sens de plus en plus que mon respectueux amour ne se borne pas à produire une exaltation exceptionnelle, et que, sans toutefois s'être aucunement attiédi, il se trouve désormais profondément incorporé à toute mon existence habituelle. C'est surtout ainsi que j'en éprouverai davantage la précieuse efficacité. La vie affective, si tardivement développée en moi faute d'un digne objet d'adoration, y acquiert enfin, grâce à vous, sa juste prépondérance naturelle. Elle me fait de plus en plus sentir combien je vous dois pour cette résurrection morale, dont je commençais déjà à vous remercier dès le printemps dernier, mais que maintenant j'apprécie d'autant mieux qu'elle me devient plus familière.

Je n'avais jamais aussi bien compris toute la profondeur spontanée de cet heureux mot *attachement*, par lequel la sagesse vulgaire caractérise la véritable affection, qui n'a pas, en effet, de plus précieuse propriété que sa tendance naturelle à nous *attacher* radicalement à la vie, en constituant entre deux êtres une irrésistible adhérence d'après d'intimes nécessités mutuelles. Moi,

qui puis me glorifier d'avoir dignement connu, par une longue expérience, les plus sublimes jouissances de la vie contemplative, j'ose assurer maintenant que rien dans l'existence humaine n'est comparable au bonheur habituel résulté d'une affection pure, pas même les intimes satisfactions d'élite que procure la découverte des grandes vérités. Que ne vous dois je donc pas, ma Clotilde, pour m'avoir enfin pleinement initié à cette suprême félicité !

Vous n'en avez pas seulement offert l'occasion à un cœur avide d'affections profondes. Dans votre influence personnelle à cet égard, il y a beaucoup plus que votre admirable modestie ne vous porte souvent à le croire. Car, autrement, un cœur ainsi disposé eût-il tant tardé à se prendre ? Si le cours des événements l'avait entraîné à une moins éminente adoration, elle se serait déjà dissipée sous une insuffisante satisfaction des besoins intimes. Au contraire, mon affection se trouve, après un an d'épreuve, plus profonde et non moins vive qu'à sa naissance. Née avec l'agitation, et enracinée par le calme, elle n'a jamais cessé de m'offrir à la fois un premier et un dernier amour, que toutes mes réflexions journalières fortifient de plus en plus. Un philosophe habitué, dès l'enfance, aux plus hautes méditations, aurait-il pu, dans sa pleine maturité, laisser ainsi absorber son cœur, si son adoration ne s'appliquait pas à une nature vraiment supérieure ? Plusieurs femmes sont devenues immortelles en exerçant un pareil empire sur des hommes nés pour la postérité. Vous, ma Clotilde, dont le nom peut acquérir des droits plus personnels à son éternel souvenir, vous augmenterez aussi, j'espère, mes propres titres à son incomparable reconnaissance.

Le besoin toujours renaissant de vous offrir encore l'intime gratitude de mon cœur m'a insensiblement conduit à une assez longue lettre, sans avoir même entamé l'indication spéciale que j'y annonçais d'abord. Je maintiens pourtant cette annonce, relative à une communication que sa permanence naturelle rend heureusement peu urgente, et qui pourra me fournir ainsi la source prochaine d'un nouveau plaisir. Cette précieuse compensation de mon dérangement philosophique ne me laisse d'autre regret que le chagrin ordinaire de si mal exprimer ce que je sens si bien. Mais votre cordiale pénétration suppléera, comme de coutume, à mon

insuffisante expansion, toujours entravée involontairement par une mauvaise honte d'affectation sentimentale, sur laquelle je sais pourtant que vous avez depuis longtemps rendu pleine justice à mon caractère. Au reste, la situation seule suffirait presque pour dispenser aujourd'hui mon cœur de toute éloquence. Car, sans être occupé d'aucun travail, je demeure insensible, après mon excellente nuit, à l'attrait extérieur d'une magnifique journée, afin de mieux goûter ces tendres épanchements, où se concentre de plus en plus ma principale satisfaction, que je m'efforce de prolonger par d'innocents artifices. Quoique je sache que vous aussi daignez y trouver un véritable prix, j'éprouve presqu'autant de bonheur à m'y livrer maintenant que si la poste devait vous les transmettre ce soir même. Vous me connaissez tellement, il est vrai, que vous n'avez pas besoin d'attendre jusqu'à demain pour être sûre que je vous ai spontanément consacré ce Dimanche exceptionnel.

Adieu, ma parfaite amie. Malgré la fatale inégalité de nos tendresses, je sens que vous ne dédaignerez jamais les chastes caresses de mon respectueux amour.

A^TE COMTE.

CENT SOIXANTE-CINQUIÈME LETTRE

Lundi 23 Février 1846.

Mon tendre ami, j'avais eu la même pensée que vous hier : je voulais passer avec vous un moment de cette belle journée vouée aux folies ; mais j'ai eu un ou deux accès si peu philosophiques, que je me suis trouvée indigne de prendre la plume pour vous ; et j'ai remis mon intention à aujourd'hui ; vous n'en profiterez que demain par l'occasion de Sophie, parce que j'en ai manqué pour la poste.

Ce n'est pas que je me meure, et je ne veux même occuper personne de ces ennuis-là. C'est la fièvre qui me reprend par bouf-

fées : j'ai voulu la chasser avec l'un des calmants de M. Grandchamp, et deux verres ont suffi pour me rendre une véritable inflammation d'entrailles. Dieu me préserve, pour soulager mes bronches, de perdre mon estomac, et de remettre mes intestins dans l'état où je les ai eus pendant mon enfance ! Je me suis un peu adoucie à force de mauve, dont je connais depuis longtemps les bons effets. Je m'en tiendrai là jusqu'à mon travail terminé : alors je prendrai un mois du repos le plus absolu, pendant lequel j'expérimenterai l'huile de morue. Ne parlez même pas de ma santé à Sophie, mon tendre ami : les commentaires sur elle m'ennuient prodigieusement de tous côtés. Je voudrais souffrir dans une coquille de noix pendant certains jours. Je connais les causes, les effets, etc. : et personne ne peut m'être bon à rien en rien de cela.

Voilà une lettre commencée d'une manière bien égoïste : mais il fallait que je vous expliquasse pourquoi elle vous vient si tard ; je veux maintenant commencer par vous remercier de la vôtre, qui m'est, comme toujours, un fleuron de plus à ajouter à la couronne de votre attachement. Dans mes heures de souffrance, votre image plane toujours devant moi. Je me dis qu'une affection aussi bien prouvée que me l'est la vôtre doit tout adoucir : et, en effet, vous me consolez bien souvent sans vous en douter, et peut-être tout en morigénant la jeunesse.

Au fait, je suis maintenant dans ma vraie voie, la seule que je choisirais auprès de bien des sorts : je regrette seulement de me sentir encore parfois la proie du passé, pour l'épuisement qu'il m'a laissé. Mais chacun a ses labeurs dans la vie : il faut payer son droit d'humanité de quelque façon ; et il y a de bien grandes jouissances attachées à l'organisation de l'artiste.

Bonsoir, mon tendre ami. A Mercredi, à moins que je ne sois, comme aujourd'hui, à moitié au lit. Je voudrais bien pouvoir m'y mettre plus souvent ; j'y travaillerais à merveille : mais je crains les dérangements.

Je vous embrasse de tout cœur,

CLOTILDE.

CENT SOIXANTE-SIXIÈME LETTRE

Mardi soir 24 Février 1846 (3 h.).

Je comptais hier, ma tendre amie, consacrer à mon ouvrage tout le joyeux congé d'aujourd'hui. Mais les inquiétudes trop naturellement suscitées par votre douloureuse absence d'hier soir n'ont pu me laisser ce matin une suffisante liberté d'esprit. Jusqu'au retour de Sophie, j'ai dû me borner à penser vaguement, encore plus à vous qu'à mon travail, sans pouvoir même lire avec attention, malgré que ma santé se soutienne bien. Quoique les nouvelles que je viens d'apprendre soient fort peu satisfaisantes, je les préfère encore à la cruelle incertitude où j'étais auparavant. L'excellente lettre rapportée aussi par Sophie me rassurerait même entièrement, par la tendre sérénité qu'elle indique au milieu des souffrances physiques, si elle eût été écrite ce matin. Mais, ayant précédé la très mauvaise nuit que vous venez de passer, elle ne peut me tranquilliser assez sur votre disposition actuelle.

Vous avez sagement fait de suspendre l'héroïque révulsion de notre docteur, aussitôt que vos intestins y ont répugné ; car, il importe surtout, comme vous le pensez, de maintenir le bon état de votre appareil digestif. J'espère que vos précautions arrivent assez tôt pour prévenir, à cet égard, toute perturbation durable : mais vos symptômes exigeaient cette prompte sollicitude. Peut-être M. Grandchamp a-t-il trop peu considéré ce danger accessoire de son énergique médication : Broussais y eût pensé davantage. Du moins fallait-il vous recommander de ne l'employer que quand vous y pourrez consacrer tous vos soins, et surtout sans y mêler aucune contention cérébrale. Maintenant que ce remède commence à s'accréditer, on se familiarise trop avec son usage. Ce qu'on n'administrait, il y a deux ans encore, qu'avec le lit et la diète, ne saurait guère entrer aujourd'hui, même en dose beaucoup moindre, dans une sorte de régime ordinaire. J'approuve donc votre résolution d'en ajourner l'essai jusqu'au moment, prochain sans doute, où vous y pourrez remplir toutes les conditions qu'exige

son entière efficacité. L'expérience vous a trop prescrit cette décision pour que le docteur ne la ratifie pas, sans pouvoir certes suspecter aucunement votre énergique résignation.

D'après votre triste santé actuelle, je dois peu compter demain, ma très chère amie, sur la bonne visite hebdomadaire. Mais je vous enverrai Sophie le matin, d'abord pour connaître votre état, et ensuite afin que vous lui demandiez, sans aucun scrupule, un office quelconque : si, en effet, vous osiez à peine lui proposer ce matin une commission qui pourtant vous intéressait beaucoup, permettez-moi de condamner amicalement cette réserve imméritée. Vous pourrez d'ailleurs me faire ainsi savoir si je dois vous attendre, ou si, du moins, je puis venir : vous n'ignorez pas combien l'un ou l'autre me serait doux : mais vous savez aussi que je tiens surtout à vous éviter le moindre trouble.

En allant vous voir, Sophie sera chargée demain d'entrer chez votre mère, dont la santé m'a paru dérangée hier, quoique sans aucun danger, par suite, je présume, de quelque refroidissement inaperçu. Outre les accessoires nerveux habituels, j'ai remarqué un léger point de côté, qui, s'il persiste, exigera peut-être l'intervention d'une demi-douzaine de sangsues. J'ai d'ailleurs appris là de bonnes nouvelles de Mâcon, ainsi que le motif de leur retard spécial. Quelque naturelle que soit cette explication, je soupçonne, entre nous, qu'il pourrait bien aussi y entrer un peu de manège, pour faire mieux désirer et hâter davantage le retour de la jeune mère, qui, au fond, peut se regarder sans trop d'invraisemblance comme vouée à une sorte d'exil provisoire, d'après une espèce de coup d'État maternel.

J'ai trop réservé pour la fin les tendres remerciements spéciaux que méritent si bien les nouveaux témoignages de votre précieuse affection dans la bonne lettre que je viens de relire. Mais, quoiqu'il me reste à peine le temps de vous les indiquer, je sais que la sincérité et la profondeur de ma gratitude vous sont d'avance pleinement connues. Ces cordiales manifestations constituent naturellement la principale récompense de mon pur dévouement. Saintement uni à ma Clotilde, malgré la diversité de nos tendresses, je me sens ainsi la force de tout supporter ; tandis que la moindre atteinte à ce lien fondamental tendrait à briser toute l'énergie de

mon âme. Dès sa naissance, cette inappréciable sympathie m'a rendu presque imperceptibles des traverses qui, sans un tel préservatif, m'auraient peut-être profondément troublé. Les nouvelles persécutions, d'ailleurs fort invraisemblables, ne pourraient désormais m'affecter qu'autant qu'elles réagiraient sur vous, ce que je suis heureusement certain de pouvoir toujours éviter. Dans ma formule philosophique de la vie humaine, penser, aimer, agir, je n'ai placé ainsi l'affection entre la spéculation et l'action que pour signaler sa tendance nécessaire à dominer également l'une et l'autre : notre écriture horizontale ne comporte pas une plus fidèle image d'une telle conception fondamentale, que la peinture pourrait seule exprimer convenablement.

Adieu, mon adorable amie. Si je ne dois demain vous voir aucunement, je me réserve de m'en dédommager un peu par de nouveaux épanchements. Ma lettre d'avant-hier m'en a beaucoup laissé, et à peine viens-je d'ébaucher les affectueux remerciements d'aujourd'hui. Je baise chastement le front et les genoux de ma Clotilde.

Amour et respect,

A^TE COMTE.

CENT SOIXANTE-SEPTIÈME LETTRE

Mardi soir 24 Février 1846.

Je vais tâcher de vous répondre un mot avec ma main tremblante, mon cher ami. Voilà une journée entièrement passée dans le repos, et qui m'a un peu rafraîchie.

J'ai bien une centaine de pulsations encore, et je ne sais trop ce que j'en ferai. Mais, à force de penser à ma guenille, je me dis : que la fièvre doit toujours être causée pas une inflammation quelconque, et que, plus je m'adoucirai le coffre, mieux je ferai. Ces médecins ont bien leurs mauvais côtés, on a raison. Il semble

que les explications du malade soient un désappointement pour eux ; et alors ils lui ferment la bouche par une sentence, et l'estomac par une pilule. Vanité !

Je crains d'être bien entravée pour ma fin de roman, et pourtant je ne serai vraiment tranquille qu'après. Ma mère a été obligée de voir son médecin aujourd'hui : j'ai regretté de lui manquer dans ce moment-ci ; mais j'ai cependant tenu bon, car je paye trop cher mes efforts. Je ne pense pas descendre non plus demain, et je passerai ma demi-journée au lit. Ne venez donc pas me trouver, mon cher ami. Il est probable que je pourrai faire le voyage de Samedi.

Je vous retourne tous vos compliments affectueux. Comme vous le dites, je ne pense pas que rien puisse troubler notre attachement. L'affection qui a accepté des nécessités douloureuses doit être cimentée. Les âmes scrupuleuses et ardentes rencontrent bien des Golgotha en ce monde : mais, du moins, elles échappent souvent aux regrets et aux remords.

Comptez sur une sainte tendresse de ma part, mon cher ami. Je voudrais vous rendre des preuves : mais où les prendre ?

Nos hôtes de Garges sont venus aujourd'hui nous inviter à une soirée. Je n'ai rien reçu, et il me faudra encore dire non là.

J'espère que mon mois de répit me retrempera. Que ne puis je compléter mon enfant en une bonne journée de travail !

Bonsoir, mon tendre ami. Sophie vous remettra ces quatre lignes, qui sont le seul résultat de ma journée. Je vous embrasse tendrement.

CLOTILDE DE VAUX.

CENT SOIXANTE-HUITIÈME LETTRE

Mercredi soir 25 Février 1856.

Combien je suis touché, ma chère amie, du tendre effort qu'a hier soir exigé votre réponse immédiate ! Heureusement Sophie

m'a rapporté ce matin de meilleures nouvelles. Vous avez très sagement fait tout ce qui devait calmer cette maudite fièvre, que j'attribue, comme vous, à la surexcitation des intestins par l'huile infernale : le lit, la diète physique et morale, et les boissons douces, il ne fallait pas autre chose. J'espère qu'en persistant ainsi l'amélioration d'aujourd'hui sera demain matin presque complète. Sophie s'en assurera en vous remettant ceci. D'après son rapport, la santé de votre mère ne doit maintenant vous inspirer aucune inquiétude.

Ma seule crainte à votre égard résulte de l'impatience très naturelle qui pourrait vous pousser à reprendre un peu trop tôt votre œuvre de prédilection. Ayez de la raison et de la fermeté jusqu'au bout, ma Clotilde. Je partage vivement vos justes regrets sur les tristes délais qu'éprouve, au moment final, un enfantement si cher à tant de titres, où l'ensemble d'un douloureux passé va fonder un noble avenir. Mais, au nom même de votre éminente création, sachez en ajourner la fin autant que l'exigera votre précieuse santé, condition première de toutes vos légitimes espérances. Ne reprenez pas la plume sans que la fièvre soit pleinement dissipée, et soyez résignée à suspendre aussitôt que le pouls se réaccélérerait. Le mois de plein répit que vous comptez exclusivement consacrer à vous soigner quand cette composition sera achevée, peut-être serez-vous forcée de le prendre avant. Il ne faudrait pas y répugner, si cela devenait vraiment indispensable ; quoique la médication ne puisse comporter son entière efficacité que sous la paisible disposition morale qui suivra naturellement une convenable terminaison de votre important travail. Ce sont là d'ailleurs, ma bien-aimée, des conseils extrêmes, que j'indique seulement pour tout prévoir, mais sans croire nullement à leur opportunité immédiate. J'ai lieu d'espérer, au contraire, que le trouble actuel ne résistera pas à vos judicieuses précautions, et que, dans le cours de la semaine prochaine, vous pourrez sans imprudence reprendre doucement votre chère élaboration. Défions-nous pourtant de l'excitation perfide qu'amène l'approche du printemps, tant hâté cette année par une tiédeur insolite. On peut utiliser cette disposition naturelle sans s'y laisser entraîner ; mais c'est une manœuvre très délicate, surtout dans votre constitution. Cet équinoxe, encore

plus que l'autre, doit toujours vous imposer une sollicitude spéciale.

Puisque je commence à me rassurer sur votre santé actuelle, je peux prolonger sans scrupule un entretien qui me distrait de votre absence, en accomplissant aujourd'hui l'indication personnelle que je vous annonçai au début de mon avant-dernière lettre, mais dont je fus aussitôt détourné par mes tendres effusions. Un plus long silence à ce sujet pourrait vous y faire supposer une mystérieuse importance qu'il ne comporte aucunement. Il s'agit, comme vous savez, de la modification durable apportée par mon heureuse affection dans l'ensemble de mes habitudes, et même, à certains égards, de ma propre constitution.

La crise initiale fut profonde, et peut-être, j'ose vous le dire aujourd'hui, périlleuse. Sans l'active surveillance intérieure que me prescrivaient spécialement de terribles souvenirs personnels, le fatal épisode cérébral de ma jeunesse eût été, pendant près d'un mois, susceptible de renouvellement, si quelque source de tracasseries habituelles s'était alors mêlée à cet intime ébranlement nerveux. Mais toute chance d'un tel danger a pleinement disparu depuis longtemps, quoique l'agitation consécutive ait persisté jusque vers le début de cette année. Par cette fièvre d'incubation, ma maturité devait payer le retard exceptionnel d'une acquisition propre à la jeunesse.

Depuis que cette inappréciable affection s'est ainsi incorporée profondément à tout mon être, je n'ai plus qu'à subir paisiblement son heureuse influence naturelle sur le reste de ma vie. Je vous ai souvent indiqué déjà l'efficacité, non moins mentale que morale, de cette tardive initiation, dont j'avais jusqu'alors tant senti le besoin sans pouvoir le satisfaire dignement. Vous devez maintenant reconnaître que ces explications réitérées ne constituent pas d'affectueux compliments, mais la naïve expression d'une réalité qui m'était restée inconnue. Quant aux améliorations physiques dues à cette sainte évolution, elles ont déjà plus que compensé les périls du début ; ne fût-ce que par le salutaire régime que j'ai été ainsi conduit à adopter pour toujours, et auquel j'attribue le plein rétablissement d'un estomac délabré.

Au prix d'une crise passagère, d'heureuses modifications permanentes se sont graduellement accomplies, presque à mon insu,

dans la plupart de mes habitudes journalières. Je puis surtout vous en signaler une, qui vous semblera très caractéristique, et où votre scrupuleuse modestie ne pourra méconnaître votre influence évidente. C'est la disposition sédentaire qui, grâce à mes tendres préoccupations, remplace définitivement mes anciennes habitudes de promenade exagérée, contractées d'abord sous l'impulsion naturelle du long besoin de fuir le plus posssible un douloureux intérieur. Tandis que je ne pouvais autrefois rester chez moi que cloué à mon bureau, j'y passe maintenant en délicieuses rêveries des journées entières, sans aucune nécessité, comme Dimanche, hier, et aujourd'hui. Je ne doute pas que mes travaux ultérieurs n'utilisent beaucoup cette amélioration spontanée. Mes sorties musicales deviennent elles-mêmes bien moins fréquentes, et certes sans que j'aie le malheur d'être moins sensible aux vraies émotions esthétiques, dont, au contraire, ma chère passion me fait encore mieux sentir le prix. Dans mes diverses excursions, depuis que je possède la paix domestique, il y avait, je le reconnais aujourd'hui, un secret besoin d'occuper mon cœur, car ce n'étaient pas les hommes que je cherchais. N'ayant jamais été dominé par mes sens, qu'irais-je donc demander à tous ces groupes féminins, maintenant que je suis plein de vous?

Me voilà conduit, ma bien aimée, à vous indiquer aussi la plus délicate et la plus précieuse des améliorations, à la fois physiques et morales, que je dois à votre saint ascendant. Car, je puis ainsi oser enfin vous remercier d'une chasteté volontaire que je n'avais jamais comprise, et qui est certainement votre ouvrage, malgré la liberté spéciale que votre parfaite loyauté a cru devoir m'accorder et presque me recommander. Un tel sujet ne comporte, ni heureusement n'exige, de longues explications. Mais je dois vous assurer que, après avoir, pendant quelques mois, murmuré involontairement contre cette tendre nécessité, je bénis aujourd'hui la vertueuse passion qui m'a imposé une aussi salutaire contrainte, devenue maintenant presque familière. La saine théorie de la nature humaine m'en indiquait depuis longtemps la puissante efficacité, physique, intellectuelle, et morale. Il me restait à surmonter effectivement une énergique animalité, que je ne pouvais dompter sans être profondément animé d'un amour vraiment pur. Laissez-moi, ma céleste

Clotilde, vous remercier à genoux d'un tel bienfait, qui doit tant soutenir désormais l'active plénitude de mes plus nobles facultés. Si, comme on n'en peut douter, nos principales améliorations se rapportent à notre nature intérieure, et non à notre condition extérieure, vous n'hésiterez donc plus, j'espère, d'après toutes ces sommaires indications, à comprendre la juste sincérité de mon intime reconnaissance envers vous.

Adieu, ma tendre et noble amie. Recevez, avec mes chastes baisers, mes remerciements spéciaux pour les doux instants que je viens de vous consacrer. Quant à notre chère entrevue de Samedi, indiquez-moi le mode final que vous préférerez.

Amour et respect,

Ate COMTE.

CENT SOIXANTE-NEUVIÈME LETTRE

Vendredi matin 27 Février 1846.

Je vous fais jeter ce mot à la poste pour vous remercier de vos tendres sollicitudes, mon cher ami. Ne soyez pas inquiet de moi : je ne le suis pas moi-même. Je viens de subir cette fois une secousse purement physique, mais qui, comme toutes mes secousses, me profitera. Il m'est bien démontré que mes organes sont trop délicats maintenant pour supporter les remèdes. J'ai échappé à une inflammation de bas-ventre qui aurait pu m'emporter ; et je m'en tiendrai au grand moyen que j'ai pris pour ma poitrine, la mauve adoucira le dedans. L'appétit m'est un peu revenu dès hier, et je ne compromettrai plus ce pauvre estomac qui peut me rendre tant de services. Je suis horriblement fatiguée et ébranlée : mais voilà tout.

Venez me voir demain, je vous écouterai. Peut-être dormirai-je enfin cette nuit. Je vous embrasse tendrement, mon cher ami, et suis bien touchée de votre constante sollicitude.

A vous de cœur,

Clotilde V.

CENT SOIXANTE-DIXIÈME LETTRE

Samedi soir 28 Février 1846.

Mon tendre ami, je veux vous dire tout de suite une chose, et sur je ne sais quel papier. Vous avez la bonté de m'offrir un plaisir qui me paraît, comme à vous, devoir être très complet ; mais, outre les raisons que vous me connaissez pour n'aller maintenant dans aucune assemblée, j'en ai de sérieuses pour tenir ma vie réglée comme un papier de musique jusqu'à ce que j'aie atteint mon but. D'ici là, que mes droits de malade me restent, et voilà tout ce qu'il me faut. Bonne volonté ou non, quand on ne me voit pas descendre mon escalier par le temps qu'il fait, il faut bien croire à quelque chose : et au moins j'évite les parlementages sur ma santé, sur mon travail, et sur mes projets quelconques. Moi seule je sais la patience qu'il faut pour côtoyer le long de tous les écueils que j'ai rencontrés ; mais je l'ai : et, à moins de troubles physiques dont j'espère me garantir maintenant, je ne rétrograderai pas. Je suis si heureuse déjà d'avoir reconquis ce brin d'indépendance que j'en tiens grand compte en dépit de quelques misères : et puis, tant de gens m'ont aimée à la condition que je les aimerais seuls, qu'il faut bien pardonner à la famille d'en être là. On connaît mes sentiments pour vous et sur vous ; et, malgré leur nature exceptionnelle, et peut-être à cause d'elle, il y a des susceptibilités en éveil, que j'ai besoin de ménager. Du reste, en voilà bien long pour une chose bien simple. Je voulais seulement prévenir à temps de votre part toute démarche qui me concernerait au sujet du concert.

Léon est venu me voir, malgré la consigne. Je ne suis cependant pas trop agitée ce soir. Votre bonne visite ne devait, il est vrai, compter qu'à titre de baume ; car il doit y avoir des privilèges pour un ami tel que vous.

Puissé-je reprendre bientôt mon travail ! Ce sera bien une œuvre douloureuse. Si j'y retraçais un seul des événements de ma

vie, on serait bien en droit d'y chercher mon histoire ; mais c'est une complète invention, qui déboutera au moins ma mère.

Bonsoir, mon tendre ami, et bonjour, car ceci ne sera jeté à la poste que demain. Bon Dimanche ; nous le passerons à peu près l'un comme l'autre. Donnez-moi de vos nouvelles. Je vous donnerai des miennes. Ne faites pas trop aller la bonne Sophie : mais, quand rien ne s'y oppose, j'ai du plaisir à la voir.

A vous de cœur,

CLOTILDE.

28 Février 1846.

Le mois où les femmes parlent le moins.
(Vous ne vous plaindrez pas cette fois du vague de ma date.

CENT SOIXANTE ET ONZIÈME LETTRE

Dimanche soir 1er Mars 1846.

Vous croirez sans peine, ma bien-aimée, que mon intention de vous consacrer la majeure partie de ce Dimanche était déjà formée avant que Sophie m'eût rapporté l'affectueuse lettre que je viens de relire. Pendant que j'attendais son retour, j'accomplissais la douce obligation qui maintenant caractérise pour mon cœur le premier jour de chaque mois, en relisant par ordre toutes vos lettres du mois précédent. Outre ce devoir régulier, j'avais aujourd'hui beaucoup d'autres motifs spéciaux de me retracer plus vivement votre cher souvenir, ne fût-ce que d'après notre délicieux entretien d'hier. Depuis que je vous ai quittée, je ne cesse pas d'entendre, presque comme si vous parliez encore, la suavité particulière de vos derniers sons. Jamais je n'avais été aussi ému par cette voix pure et loyale que j'ai tant étudiée d'abord afin de me rassurer sur votre poitrine. Quand même je n'aurais point à vous répondre, je ne manquerais donc pas de motifs directs d'épanchement actuel. En partant pour son modeste congé périodique, ma bonne Sophie a dû ordonner à mon portier de ne laisser mon-

ter personne : et, si quelqu'un bravait la consigne, on sonnerait en vain. D'ailleurs la poste du Dimanche ne me laisse aucun espoir d'être lu ce soir ; Sophie vous remettra donc ceci demain matin aussitôt que le facteur même. Je puis donc, sans aucun regret, prolonger ce cordial entretien jusqu'à l'heure du dîner mensuel.

D'après le rapport de Sophie, votre nuit n'a pas encore été bonne, malgré les pilules. J'accepte, avec une tendre confiance, l'absolution spéciale par laquelle vous prévenez à ce sujet mes propres scrupules sur notre bonne entrevue d'hier. Mais je regrette que le reproche de vous avoir fatiguée revienne ainsi à votre second frère, que je crois pourtant, malgré sa légèreté et sa vigueur, plus attentif à cet égard que son aîné, en tant que plus affectueux. Soyez plus inflexible sur toutes vos consignes, ma très chère amie, tant que persisteront l'insomnie, la fièvre et le défaut d'appétit. Quoique je n'aie plus d'inquiétudes, je ne saurais trop vous recommander de grands ménagements continus, jusqu'à ce que ces trois symptômes soient nettement dissipés. Malgré les instances ou les importunités quelconques, ne faites aucun effort pour descendre auparavant. Je ne compte donc pas vous voir demain soir chez votre mère, en lui faisant ma visite hebdomadaire. Quant à notre cher Mercredi, j'espère que vous me permettrez de venir, sauf la faculté, toujours libre entre nous, d'abréger l'entrevue au gré de votre santé. Si même d'autres motifs vous semblaient interdire cette visite, je remettrais à Samedi le bonheur de vous revoir, en me réservant la compensation naturelle d'un tel effort.

En général, ma Clotilde, à mesure que mon affection se développe, elle s'épure davantage ; j'apprends mieux à jouir surtout de vous en vous-même et non en moi. Vous savoir, à tous égards, tranquille et heureuse, constitue de plus en plus ma principale satisfaction : le bonheur même d'y concourir ne vient qu'après. Comme je vous le disais hier, ma manière de vous chérir ne consiste pas seulement à voir en vous une sainte épouse future, mais aussi une noble fille actuelle. Hélas ! ma tendre Clotilde, vous ignorez encore à quelle réalité peut parvenir en moi cette dernière image. Vous, qui méritez tant mes plus intimes confidences,

sachez donc, seule entre tous mes amis, que ces sentiments naturels ne me furent pas complètement interdits. Dès l'âge de vingt ans, j'eus, ou je crus avoir, d'une femme qui aurait pu être ma mère, une fille que je pleure encore quelquefois, quoique le croup me l'ait ravie dans sa neuvième année. Quelque suspecte que dût me sembler cette paternité, je l'avais moralement acceptée, et jusqu'au bout j'en remplis loyalement tous les divers devoirs, assez pour être initié, d'aussi bonne heure, autant que la situation le comportait, à ces touchantes émotions, qui durent alors contribuer beaucoup à me préserver de la fatale sécheresse trop inhérente encore aux préoccupations théoriques. En commençant l'an dernier à vous dévouer ma vie intime, je vous rapprochai involontairement de ma pauvre Louise, dont vous ne seriez l'aînée que d'environ trois ans, et qui, elle aussi, annonçait autant de mérite que de beauté. Vous voyez, mon incomparable Clotilde, qu'il ne me faut pas beaucoup d'imagination pour vous aimer aussi en père. C'est sur vous que je concentre dignement presque tous les sentiments qu'inspire votre sexe, en vous chérissant à la fois comme épouse, comme sœur, et comme fille ; parce que vous seule étiez destinée à me tenir lieu des trois ordres d'affections féminines dont me prive une injuste fatalité. Il eût même dépendu de votre mère de compléter aussi cette sainte substitution ; car mon cœur disposé par vous lui eût spontanément conféré cette sorte de maternité volontaire dont elle a dédaigné l'honneur et la douceur. Vous devez maintenant sentir, ma Clotilde, combien vous êtes devenue indispensable à toute mon existence morale. Sans avoir été autant frustrée que moi des diverses émotions naturelles, et quoique je ne puisse guère espérer hélas ! de vous inspirer jamais la plus énergique de toutes, je sais pourtant que l'analogie effective de nos situations vous a maintenant disposée aussi à attacher un véritable prix éternel à nos intimes sympathies personnelles. Laissons leur donc un libre cours, d'autant plus efficace et plus durable qu'il restera plus pur. Ma dernière lettre vous explique assez comment votre vertueux ascendant m'a déjà purgé des dernières exigences propres à notre personnalité matérielle. Rien ne peut donc altérer désormais l'éternel essor de cet angélique amour qui, en remplissant le cœur, tend aussi à fortifier le corps

et à élever l'esprit. Ce que la mysticité théologique relégua confusément au ciel, l'Humanité parviendra, de plus en plus, à le réaliser dignement. Je vous ai promis d'organiser le culte de la femme, et j'espère encore vivre assez pour initier quelques éminents adeptes à une institution dont l'ébauche personnelle m'est déjà familière. Si j'osais vous décrire comment je commence maintenant chaque journée, votre tendresse est trop peu au niveau, ou du moins au ton de la mienne, pour bien apprécier ces secrètes effusions régulières dont pourtant je risquerai peut-être de vous donner une autre fois quelque idée. Ah! que ne suis-je, ma Clotilde, autant poète que philosophe! Combien mon action sociale en serait fortifiée! Mais cette réunion décisive de sublimes attributs est certainement impossible aujourd'hui, quoiqu'elle doive se réaliser un jour, après une suffisante installation des doctrines fondamentales dont le paisible ascendant unanime est préalablement indispensable au plein essor poétique.

Me voilà, chère amie, doucement entraîné bien loin du premier objet spécial de cette lettre, destinée d'abord à rassurer votre propre sollicitude sur mon offre musicale d'hier. Avec vous je me sens disposé librement à toutes les digressions, tant d'esprit que de cœur, certain d'avance qu'elles seront toujours comprises et appréciées. Je dois pourtant ne pas terminer ce cher entretien sans vous indiquer spécialement combien je conçois et je respecte les divers motifs involontaires de votre sage refus. Plus notre intimité se développe et s'affermit, mieux je reconnais vos justes droits à l'exclusive surintendance que je vous ai spontanément conférée envers nos relations quelconques, dont vous seule pouvez bien apprécier toutes les convenances secondaires. Comme je n'avais pas encore acheté les billets, ce sera donc une double économie; car de tels concerts ne me sont plus assez nouveaux pour me déterminer seul à y chercher une compensation de cette déplorable saison musicale. Outre que tous les programmes sont plus ou moins menteurs, celui-ci ne m'offre pas d'ailleurs un intérêt décisif. A propos de musique, je ne dois pas oublier le chef-d'œuvre promis pour hier. Ce nouvel opéra, officiellement bouffon, et, au fond, très peu plaisant, ne déparera pas les autres pauvretés essayées dans cette triste session italienne. Il me semble fort infé-

rieur même à *Don Pasquale*, si j'en juge par le premier acte, au delà duquel je n'ai pu prolonger ma patience, quoique M. Lenoir ait voulu persister jusqu'à la fin, qui a dû avoir lieu très tard, ce plat ouvrage étant d'ailleurs fort long. Son étrange succès en Italie y confirme la triste remarque de tous les vrais connaisseurs actuels sur la décadence radicale du goût musical. Quand ce malheureux pays aura aussi perdu jusqu'à cette dernière supériorité spéciale, que lui restera-t-il donc en propre, sauf ses immenses souvenirs et son admirable climat ?

Je vous remercie profondément de la sincère confiance personnelle que vous avez ce matin témoignée à ma bonne Sophie, qui en a été très touchée. Cette femme, si réellement distinguée, et si digne de comprendre, à sa manière, votre éminente nature, n'a pu s'empêcher de pleurer sur vous en me parlant de vos malheurs exceptionnels, et je n'ai pas craint d'associer mes tendres pleurs aux larmes si pures de ma noble domestique. Son ingénieuse candeur m'a rapporté un mot touchant, qui mériterait, pour son exquise délicatesse, d'être immortalisé quelque jour par votre plume féminine, quand elle vous a exprimé le regret naïf que je ne sois pas une femme afin de pouvoir être plus souvent avec vous. Nous ne pourrions certes rien désirer de mieux qu'un tel vœu pour caractériser sa juste conviction de la parfaite pureté qui distingue notre intimité. Ce n'est pas sans raison qu'on regarde souvent les mauvais soupçons comme des indices beaucoup plus décisifs contre ceux qui les forment qu'envers ceux qui les subissent.

Adieu, ma noble et tendre compagne, vous que le nom trop prodigué d'amie ne peut assez qualifier. Vous avez délicieusement rempli toute mon active journée de repos jusqu'au moment d'aller au libre banquet mensuel, où rien ne pourra me détourner de votre charmante image et de votre douce voix. Je vous embrasse cordialement, à la fois en frère, en époux et en père.

Amour et respect,

A^TE COMTE.

Ces minimes espérances d'héritage dont je vous parlais hier se

sont déjà évanouies. La malheureuse vient de m'écrire que, d'après les explications décisives de son notaire, elle n'a réellement aucun droit légal ; car le Code a formellement établi que l'enfant naturel reconnu, quoique héritant de ses père et mère, ne peut hériter à leur place ! Me voilà trop tôt quitte de toute corvée à ce sujet.

J'espère que vous accepterez amicalement l'échantillon que Sophie vous apporte de la gelée de pommes récemment faite par mon épicier, qui y est ordinairement très habile. Ce genre de dessert me semble devoir convenir beaucoup à votre régime actuel.

CENT SOIXANTE-DOUZIÈME LETTRE

Lundi 2 Mars 1856.

Votre cœur est doux comme votre gelée de pommes, mon cher ami ; et j'avais eu plusieurs fois à part moi la pensée que Sophie vous a exprimée hier. Ce n'était pas, de ma part, une pensée intéressée, tant s'en faut : car je sais très bien la différence qui caractérise les amitiés de mêmes sexes et de sexes différents. Mais il y aurait eu là paix pour tous deux, ce baume si difficile à rencontrer ! Quoi qu'il en soit, je vous place en tête de mes vraies affections : vous m'êtes père et frère tout à la fois. Heureux qui trouve ainsi une nouvelle parenté pour continuer la vie ! La fièvre me reprend quand je touche cette maudite plume : j'aimerais pourtant bien à causer pendant que dureront ces tristes vacances. J'espère que je m'en tirerai sans recourir de nouveau à M. Grandchamp. J'étais pourtant assez effrayée de la folie de ma fièvre encore cette nuit. Jusqu'à une heure, j'ai été tentée de me lever et de courir la rue. Mais mon surcroît d'adoucissants va peut être me préparer un peu de repos. Ma mère vient de venir, elle avait demandé plusieurs fois à me voir : elle a toujours ce cœur qui n'a pas battu un seul instant pour elle dans sa vie ; je la respecterais comme étrangère ; je l'aime ; et la plains de ne pas voir plus net. Je me suis

trouvée dans une singulière situation, qui a déterminé ma confiance entière envers elle, à l'égard de mon traitement. J'étais arrivée à manquer des petits objets nécessaires pour mon bras ; elle s'est chargée de me les envoyer demain bien empaquetés, de me les apporter. Cette nouvelle lui a fait tant de plaisir que j'en ai éprouvé après la lui avoir dite. Elle sait beaucoup mieux que les autres que ma poitrine demande des soins, et elle avait toujours voulu amener son médecin à me traiter pour cela.

J'ai reçu ce matin une lettre de ma cousine *aux poires de quatillard*. Je m'en veux de la définition, mais c'est que je crois qu'elle seule peut vous rappeler la personne. C'est la femme avec laquelle j'ai été si liée pendant les deux années qui ont suivi mes malheurs. Elle peut bien me servir de point de comparaison pour la différence dont je vous parle en commençant ma lettre. La pauvre femme m'apprend que sa fille de quatorze ans est très malade d'une *bronchite aiguë* à la suite d'une rougeole. Ils ont appelé les fameux en consultations, mais elle a l'air inquiet : et certes son égoïsme se concentre bien sur sa couvée ; aussi je la plains du fond du cœur.

Elle retrouve de ces accents qui vibrent dans le malheur, où l'on a tant besoin d'être aimé. Ce n'est pas moi que le bonheur rendra jamais insouciante pour mes vrais amis.

Mais, bon gré mal gré, il faut que je vous quitte, mon cher et tendre bienfaiteur. Je voudrais terminer ma lettre par quelque chose de plus aimable que ce que je vais vous dire : mais la raison y est vraiment en jeu. Si vous veniez Mercredi et Samedi, après toutes les consignes que j'ai données et donne en bas pour ma famille, on n'y comprendrait rien. Respectons donc les droits naturels, et jouissons de notre mieux de ceux de l'attachement. Je vous embrasse avec déjà bien de l'agitation : je suis comme Tantale au milieu de mes plumes et de mes livres. Mais l'expérience est notre seul véritable ancêtre : nous ne tenons rien que d'elle ; malheureusement, l'héritage vient trop tard. J'ai regretté l'avortement de celui dont vous m'avez parlé : les méchants ont souvent plus besoin de pitié que les bons.

Adieu, je vous embrasse tendrement. Respectez les jambes de

l'excellente aide : je serais bien heureuse de lui prouver quelque jour mon intérêt et mon estime.

A vous de cœur, cher ami,

CLOTILDE.

CENT SOIXANTE-TREIZIÈME LETTRE

Mercredi matin 4 mars 1846 (11 h.).

J'ai chargé Sophie de vous exprimer aujourd'hui, chère amie, combien j'ai regretté hier de n'avoir pu répondre à la bonne lettre qu'elle m'avait rapportée le matin. C'était le jour de la visite mensuelle de M. Bonnin, qui m'est arrivé assez tôt pour m'ôter toute disponibilité. D'après ce retard involontaire, il serait naturel, sans doute, d'ajourner encore ma réponse actuelle jusqu'au retour de Sophie. Mais, cet imparfait entretien m'offrant le seul moyen d'adoucir ma cordiale impatience, je me décide à vous écrire auparavant, sauf à ne fermer ma lettre qu'ensuite. Votre maladie a un peu renouvelé mes symptômes nerveux d'insuffisant sommeil et de disposition convulsive, qui s'étaient dissipés depuis deux mois, comme je vous l'ai expliqué. Je sens toutefois que cette nouvelle perturbation est d'une toute autre nature, et qu'elle cessera avec votre crise actuelle : ne vous en préoccupez donc nullement, à moins que cela ne hâte votre guérison.

Dans sa visite d'hier, M. Grandchamp a dû prendre des mesures décisives pour réparer le mal qu'il vous a fait. Car il doit maintenant sentir que sa médication trop intense ou trop brusque a seule déterminé cette légère inflammation d'entrailles, qui a été heureusement reconnue et soignée à temps, grâce à votre extrême sensibilité qui a signalé ce désordre avant qu'il pût devenir vraiment dangereux. Nous avons, vous et moi, trop aveuglément respecté cette fois la sagesse doctorale, et je me reproche surtout de n'avoir pas assez redouté cette accumulation exagérée de révulsions puissantes, qui pourtant me semblait peu convenir à un

organisme aussi délicat. Quoique l'expérience, comme vous le dites si bien, fructifie toujours trop tard, j'espère profiter de cette rude leçon pour ne plus être aussi docile aux prescriptions médicales qui me paraîtront vicieuses, du moins envers vous.

Toutefois, l'erreur de notre docteur ne consiste ici qu'en une insuffisante appréciation de la délicatesse exceptionnelle propre à votre constitution. Car son principe de traitement bronchique par révulsion, d'abord à la peau, puis à l'intestin, est d'ailleurs très sain en lui-même. Quand vous serez quitte de cette crise artificielle, je ne doute pas que votre maladie principale ne se trouve fort bien de cette secousse accessoire, qui aura violemment dégagé votre poitrine. J'ai vu un pareil résultat déterminé autrefois par une éruption naturelle que je vous ai citée : c'est toujours le même principe médical, sauf le mode et la source de la révulsion.

Mais, pour assurer cette heureuse compensation, il importera beaucoup que vous prolongiez vos diverses précautions de régime fort au delà de la crise qui vous y décide maintenant. Car, à l'issue de telles secousses, l'organisme reste longtemps plus susceptible d'inflammation dans ses parties spécialement irritables, surtout quand il y existe d'ailleurs quelque inflammation chronique, alors particulièrement disposée à l'acuité. Le cas de bronchite aiguë dont vous me parlez, comme survenue à la suite d'une rougeole, doit vous mettre surtout en garde contre toute imprudence qui, après cette crise intestinale, pourrait exposer vos poumons, soit par refroidissement ou humidité dus à une sortie prématurée, soit par une trop prompte reprise du travail intellectuel, etc. Quant au régime alimentaire, notre docteur vous aura fait sentir hier la nécessité actuelle de manger fort peu, surtout le soir, et jamais sans faim. Cette prescription est tellement indiquée par la situation que, s'il ne l'a pas d'abord formulée, c'est sans doute comme la supposant sous-entendue, suivant une coutume trop ordinaire à la plupart des médecins. Ne craignez pas, Clotilde, de vous affaiblir par insuffisance de nourriture, d'après un préjugé très accrédité chez votre famille : ne faisant maintenant presque aucune consommation de forces, vous avez peu besoin de réparation ; tandis que la moindre surcharge d'aliments peut actuellement vous nuire beaucoup. Dût-il même survenir ainsi un peu d'amaigrissement

et de pâleur, ne vous en effrayez pas. Ce symptôme momentané se dissiperait bientôt avec le trouble qui exige ces sévères précautions. Vous excuserez, j'espère, ma très chère amie, mon insistance spéciale sur toutes ces indications. Outre ma tendre sollicitude constante pour votre précieuse santé, je dois ici tenir beaucoup à réparer l'excès de confiance qui m'a empêché de vous mettre en garde contre une dangereuse exagération médicale. Laissez-moi donc, ma Clotilde, surveiller désormais avec plus d'attention et de clairvoyance l'ensemble d'un traitement qui me concerne d'aussi près.

Vous devez peu regretter votre plaisante définition de la cousine, puisque j'ignore son nom, et que cette désignation m'a aussitôt rappelé sa personne. Elle vous a fourni une nouvelle occasion de manifester involontairement l'excellence spontanée de votre noble cœur, auprès duquel le ton du malheur efface sitôt le souvenir de l'égoïsme prospère. J'ai moi-même éprouvé Dimanche une impression analogue, au sujet du désappointement d'héritage que je vous ai mandé. Malgré mes immenses griefs, ma première impulsion était d'écrire une ligne de condoléance sur cet échec imprévu, tant il attendrissait momentanément ce cœur vicieux. Toutefois, je me félicite maintenant d'avoir contenu ce dangereux mouvement, qui eût semblé déroger à ma sage pratique d'éviter, envers cette malheureuse, toute communication qui n'est pas strictement nécessaire.

En terminant cette lettre quasi médicale, je ne dois pas vous donner lieu, par un silence irréfléchi, de craindre que j'ai mal pris votre refus de me recevoir aujourd'hui. Croyez, ma tendre amie, que je comprends et respecte les motifs naturels qui vous empêchent, malgré vos propres désirs, de m'accorder maintenant une faculté dont votre régime vous obligerait à priver votre famille. Quoique je ne craigne la concurrence de personne quand il s'agit de vous chérir, je sens néanmoins que vous ne pouvez encore témoigner aussi ouvertement l'importance que vous attachez à mes soins affectueux. Vous savez d'ailleurs que ma lettre de Dimanche prévoyait expressément cette douloureuse nécessité. J'espère pourtant que vous me permettrez de venir Samedi, si votre état personnel ne l'interdit pas. Tout en ménageant, autant qu'il convient,

des susceptibilités respectables quoique égoïstes, je sais que vous n'êtes pas, en général, disposée à y subordonner aveuglément votre conduite.

Puisque votre mère a si bien accueilli votre intime confidence médicale, je vous félicite maintenant de lui avoir enfin dévoilé ce que vous n'aviez d'abord voulu confier qu'à moi. Car, au fond, elle vous aime aussi, autant que le permettent ses injustes illusions et ses étranges jalousies. Mais la nécessité qui a occasionné cette confidence était aisément évitable, en me chargeant de la petite emplette, que Sophie vous eût transmise à son insu.

Il ne me reste pas le temps, ni peut-être le courage, de revenir aujourd'hui sur la naïve pensée de Sophie, à laquelle votre adoption inattendue imprime une toute autre importance, et même un nouveau caractère, dont la douceur fondamentale n'est pas exempte d'une involontaire amertume. A propos de Sophie, je lui ai lu ce matin l'aimable passage qui la concerne à la fin de votre excellente lettre : c'est la plus digne récompense d'un aussi pur dévouement.

Adieu, ma bien-aimée ; j'espère que cette inappréciable auxiliaire va me rapporter de meilleures nouvelles d'une santé dont l'altération actuelle trouble mon propre repos et suspend mes chers travaux. En attendant notre bonne entrevue de Samedi, si elle reste possible, recevez avec tendresse les saintes caresses de mon respectueux amour.

A^TE COMTE.

P. S. Le rapport de Sophie vient, en effet, de me rassurer un peu. Ne vous alarmez pas de n'avoir point vu hier M. Grandchamp : il agit souvent ainsi dans les maladies qu'il juge peu graves. J'espère pourtant qu'il viendra aujourd'hui, et à une heure convenable. Mais ne l'attendez plus aussi tard, et appliquez-lui sans scrupule la consigne générale, comme j'ai dû le faire quelquefois. L'évacuation sanguine de ce matin ne doit nullement vous inquiéter : elle est, au contraire, de fort bon augure. Néanmoins, elle exige un sévère redoublement de précautions continues dans votre diète physique et morale.

CENT SOIXANTE-QUATORZIÈME LETTRE

Jeudi matin 5 mars 1846.

C'est vrai que vous m'aimez bien, mon tendre ami. Vous me rendez des services que je n'oublierai pas de ma vie, dût-elle durer cent ans. Il faut l'espérer, malgré la crise présente : aussi je vous demande bien de ne vous faire aucun mal au sujet du mien. Vous avez de mes nouvelles plus que personne : vous savez que je suis un pot fêlé, que les plus minces crises émeuvent ; celle-ci, quoique assez vive, peut avoir quelques bons effets. Ne troublez donc ni votre repos ni votre santé à cause de cela.

Toutefois, je ne reste pas moins le juge un peu irrité de M. Gr. Son croc-en-jambe actuel m'a donné sa mesure morale, et je lui écris en conséquence ce matin. Je l'oblige à suivre mon état jusqu'à dénouement (autant qu'on peut obliger un tel homme) : ce dont il peut être sûr, c'est qu'il n'a pas mes sympathies.

Si vous le voyez, cher ami, ne lui témoignez rien de tout cela. Les mécontentements sérieux doivent se témoigner directement.

Je suis bien faible ; j'ai suivi votre conseil et celui de mon estomac hier, et je n'ai mangé que mes six huîtres, avec un peu de gelée de pommes. J'ai encore six huîtres pour ce matin et une panade : c'est mon bon moment, et les huîtres me mettent en goût. Peut-être le bouillon de bête blanche me sera-t-il salutaire. Sophie a la bonté de m'en munir aujourd'hui : nous verrons. Les lavements de guimauve me font rendre à chaque fois beaucoup de sang et de glaires : c'est cet amas qui aura fait tout le mal. Peut-être, le déblai une fois fait, serai-je quitte de la fièvre et reprendrai-je faim. Je me suis heureusement assez bien gouvernée, tout en tâtonnant.

Adieu, mon cher ami ; j'espère que je pourrai vous voir Samedi, et que je serai un peu en meilleure voie. J'hypothéquerais bien la

gloire que vous me promettez quelquefois, pour acheter une nuit de sommeil. Je vous embrasse comme je vous aime, de tout mon cœur.

CLOTILDE.

CENT SOIXANTE-QUINZIÈME LETTRE

Jeudi soir 5 Mars 1846.

Votre affectueuse lettre de ce matin et le nouveau rapport de Sophie raniment ma sécurité. Je n'ai, chère amie, qu'à vous complimenter sur la sagesse et la fermeté avec lesquelles vous gouvernez presque seule cette crise inattendue, en rectifiant, d'après un unique avis cordial, les petites erreurs de régime systématique qui ont pu d'abord l'aggraver. La négligence du docteur mérite bien la réprimande que vous venez de lui envoyer, et qui me dispense, comme vous le désirez, de lui rien reprocher quand j'irai le faire causer sur votre état présent. Mais, quelque blâmable que soit moralement cette conduite, je persiste à y voir un indice spontané de sa pleine confiance en une crise qu'il avait prévue, et même provoquée, sans en pressentir la véritable intensité, faute de bien connaître votre susceptibilité exceptionnelle. Quoique le matérialisme médical ait exercé sur lui ses ravages ordinaires, il n'est, ni par nature, ni même par habitude, assez endurci pour négliger ainsi ses devoirs dans une maladie qu'il jugerait vraiment dangereuse.

Dès que Sophie commença à être hors de péril, je fus obligé moi-même d'aller une ou deux fois le chercher pour rassurer cette pauvre femme, qui se croyait abandonnée faute d'espoir. L'imperfection des théories habituelles, qui n'embrassent que les plus grossiers phénomènes, pousse tous nos praticiens à dédaigner irrationnellement ces graves inquiétudes maladives, à moins qu'une meilleure tendance ne résulte, chez quelques-uns, d'une bonté naturelle très rare parmi eux, et presque incompatible avec leur activité actuelle. Je compte donc apprendre demain que vos

justes remontrances ont amené aujourd'hui une visite sérieuse et opportune.

M. Grandchamp y aura dû être surtout attentif à vos évacuations sanguines, qui me semblent constituer un symptôme très favorable, mais digne d'une mûre appréciation, comme caractérisant la pleine efficacité de la crise révulsive. Pourvu que votre sévère régime alimentaire ne se démente jamais, je sais qu'il n'y a là aucun danger direct ; tandis que cette voie détournée tendra bientôt à dissiper radicalement toute congestion antérieure. Le silence même que vous gardez sur vos habitudes pulmonaires me fait présumer que cette amélioration décisive, objet principal de cette rude médication, commence déjà à se réaliser.

Tout cet ensemble de nouvelles, de réflexions, et d'espérances, réagit heureusement sur le trouble nerveux qui ne m'est récemment revenu que par suite de mes justes préoccupations envers vous. Pour vous rassurer à cet égard, je me borne à vous dire que je me sens très disposé à goûter ce soir les tendres chants de la *Sonnambula*, toujours si bien assortis à mon cœur. Cette suave vieillerie me fera aisément oublier la plate nouveauté de Samedi dernier, que je suis très décidé à ne plus subir.

Outre les diverses considérations spéciales qui tendent directement à me rassurer aujourd'hui, je remarque surtout l'aimable sérénité et la douce résignation qui caractérisent l'ensemble de votre lettre. Je connais trop d'ailleurs votre rare candeur pour craindre que ces impressions résultent d'un tendre effort destiné à me tranquilliser. Ces crises physiques sont, en général, très propres à manifester sans équivoque la vraie nature morale, en rendant à la fois plus difficiles et moins importants les divers déguisements ordinaires. Il y a fort peu de personnes qui ne perdent rien dans cette épreuve décisive. Vous, ma bien-aimée, vous ne pouvez qu'y gagner beaucoup. L'admirable combinaison de tendresse et de noblesse qui caractérise votre âme n'avait jamais si bien ressorti, et je me sens ainsi disposé à vous adorer encore davantage.

Combien votre cordiale gratitude m'est douce, quoique trop peu méritée jusqu'ici ! Dans ma vie journalière, j'avais souvent reconnu que le moindre sacrifice volontaire procure spontanément d'amples

avantages habituels. Le joli adage de Franklin repose sans doute sur cette réaction naturelle. Mais vous seule, ma Clotilde, m'avez fait dignement apprécier les heureux résultats que comportent finalement des actes qui semblent déjà assez récompensés par l'intime satisfaction de les accomplir. C'est surtout dans les relations de cœur que se réalise la propriété essentielle de tout échange loyal, où chacun doit acquérir plus qu'il ne donne.

Je me trouverais ainsi conduit à revenir spécialement sur les précieuses effusions suscitées Lundi à votre tendresse par la suave naïveté échappée à notre Sophie. Mais, malgré que j'aie déjà remis hier ce charmant sujet, qui restera toujours opportun, permettez-moi de l'ajourner encore, parce que je sens qu'il prolongerait trop ce cordial entretien, que terminent ici les témoignages ordinaires de ma chaste adoration.

A^TE COMTE.

Quoique ma lettre s'achève bien peu après cinq heures, la poste ne pourrait cependant vous la remettre ce soir. Je la confierai donc demain matin à Sophie, qui me rapportera, sans doute, l'heureuse autorisation de vous voir Samedi, si, comme je l'espère, votre mieux se soutient. Le changement de temps survenu hier vous est, je crois, très favorable, en dissipant une sécheresse trop irritante, sans pourtant amener un fâcheux refroidissement.

CENT SOIXANTE-SEIZIÈME LETTRE

Dimanche matin 8 Mars 1846 (11 h.).

La diminution actuelle de mes inquiétudes, d'après ma visite d'hier, m'invite aujourd'hui à m'efforcer de distraire un moment vos souffrances en revenant convenablement sur le doux sujet que mes justes préoccupations de votre chère santé m'ont déjà fait ajourner deux fois depuis l'inappréciable effusion que vous occa

sionna Lundi le vœu naïf de Sophie. J'espère, ma bien-aimée, que ce silence provisoire ne vous a nullement dissimulé ma profonde reconnaissance pour cette tendre manifestation.

A la vérité, cette manière de caractériser les sentiments que j'ai le bonheur de vous inspirer est aussi de nature à signaler, avec une affectueuse loyauté, leurs graves lacunes involontaires. Votre admirable pénétration féminine aura dû sentir l'influence spontanée de cette dernière indication sur l'ajournement effectif de mes explications à ce sujet, d'où j'aurais d'abord craint de ne pouvoir ainsi écarter toute amertume indirecte. Mais j'ai maintenant fait, à cet égard, l'inévitable part de la triste fatalité qui nous domine, et je me sens capable de vous témoigner une juste reconnaissance sans y mêler aucune expression de regret.

Vous daignez donc, ma Clotilde, désormais voir en moi un frère et un père à la fois ! C'est là certes tout ce que je pouvais attendre aujourd'hui, et beaucoup plus que mes actions n'ont encore mérité. Il ne me reste qu'à me rendre vraiment digne de ce double titre, auquel j'espère acquérir enfin des droits inaltérables. Par là vous m'autorisez doublement à vous dévouer ma vie, suivant une affection vraiment réciproque. La sainte austérité de l'un de ces liens et la douce égalité de l'autre se tempèrent heureusement, de manière à constituer la plus parfaite intimité, sauf celle que rien ne remplace, et qui seule équivaut, chez les grandes âmes, à toutes les tendresses réunies. Même sous ce dernier aspect, quoique votre cœur ne puisse encore, ni peut être hélas ! jamais, correspondre pleinement au mien, votre affectueuse pureté ne m'interdit pas de vous témoigner loyalement l'énergie totale de ma sainte passion. Ainsi assuré de toujours trouver en vous une aimable sœur et une tendre fille, autorisé d'ailleurs à vous chérir aussi comme un chaste époux dévoué, me voilà désormais pourvu d'un incomparable trésor d'affections, dont j'avais longtemps cru que ma triste existence morale serait à jamais frustrée. Pouvais-je même, il y a un an, espérer une telle acquisition ? Devant ce bonheur inattendu, m'appartient-il de déplorer une imparfaite réciprocité ? Nous voilà donc, ma noble et tendre Clotilde, irrévocablement liés d'une sainte affection, qui, je le sens, se consolidera de plus en plus par une constante pureté, que vous seule m'avez fait

connaître et apprécier! Ce puissant appui mutuel nous permettra de lutter dignement contre toutes les difficultés extérieures, quand les alarmes relatives à votre santé seront pleinement dissipées. Une triste expérience m'a récemment appris combien peu je dois compter réellement sur la plupart de mes prétendus amis : mais, par une inestimable compensation, j'ai alors acquis une amie sincère et dévouée, qui d'elle-même s'érige en fille et sœur. Me plaindrais-je donc de mon sort ?

A cette tendre explication personnelle, le charmant passage auquel je réponds si tard rattachait une heureuse appréciation générale sur les conditions sexuelles de la véritable amitié. Vous savez d'avance combien, à cet égard, nous nous accordons complètement, puisque cette considération fournit l'une des bases essentielles de ma théorie philosophique du mariage, dans le secret opuscule que j'eus le bonheur de vous consacrer il y a deux mois. Ma propre expérience m'a trop appris d'ailleurs que l'amitié entre hommes, quoique paraissant plus stable et moins imparfaite, n'est pas, au fond, beaucoup plus satisfaisante qu'entre femmes, d'après le même motif continu, l'inévitable imminence d'intimes rivalités. Toutefois, pour compléter cette appréciation de la diversité du sexe comme première condition indispensable de la parfaite amitié, il y faut joindre, je crois, l'existence, chez l'un des deux, d'un véritable amour, approuvé, sans être partagé, par l'autre. Car, d'un côté, cette amitié ne saurait durer entre des cœurs vraiment pris ailleurs ; d'une autre part, elle serait bien tiède, et même fort précaire, si tous deux étaient sexuellement libres. Je me hâte de livrer cette indication sommaire à votre lumineuse appréciation, quand le trouble physique cessera de vous interdire des réflexions trop générales et trop suivies. L'heure convenue de vous envoyer Sophie s'approche rapidement, et je tiens à la charger de cette lettre, dont la suite pourra d'ailleurs se reprendre presque à volonté, sur un sujet qui sera sans cesse à l'ordre du jour entre nous. Adieu, mon adorable amie ; recevez dignement les tendres baisers que je vous adresse à tant de titres.

A^TE COMTE.

Par un juste respect de vos convenances de famille, je continuerai, autant qu'il le faudra, le douloureux effort de ne vous voir maintenant que le Samedi. Mais vous savez combien je serais d'ailleurs disposé à venir aussi toutes les fois que vous le jugerez opportun.

N'oubliez pas, chère amie, votre fraternelle promesse d'accaparer ma bonne Sophie pour tout le temps où elle pourrait vous devenir vraiment utile, sans craindre que mon estomac, désormais bien rétabli, se dérange momentanément chez les restaurateurs.

J'espère aussi que vous n'hésiterez pas à me demander filialement tout ce qui vous serait nécessaire, sans attendre aucune détresse effective. Vous savez d'avance que je vous en remercierai toujours.

CENT SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME LETTRE

Dimanche 8 Mars 1846.

Mon cher ami, voici le reste des forces dont je comptais vous donner la meilleure part. La bonne Sophie en a eu l'étrenne, et vous aura raconté mon acte d'autorité pour les *roses :* je m'en trouve très bien, en y suppléant par l'eau de riz et le coing.

Je voulais, depuis longtemps, vous parler de vous, et hier j'espérais en avoir la force : mais, c'est une chose arrêtée, malgré toute la tendresse qui me pousse vers vous, votre exaltation me contraint à revenir à la plume.

Cher ami, votre attachement me rend bien heureuse, et souvent bien penseuse : je me demande si quelque jour vous ne me demanderez pas compte de ces distractions violentes jetées au milieu de votre vie publique ; d'un lien qui devait être tout douceur, vous faites une sorte d'astringent pimenté qui dissipe votre temps, votre pensée, et qui ne réagit que sur moi..... Vous vous trompez quand vous dites que l'amitié n'aime pas : je n'ai jamais osé être moi-même avec vous (et ne revenez pas aux causes vul-

gaires ou grossières que vous avez supposées jadis). Quand je me sers du mot *oser*, c'est qu'il convient parfaitement. Si nous étions tous les deux calmes, je vous prouverais que l'amitié sait être tendre et brave ; voilà pourquoi je patronne notre attachement de tous les noms les plus doux et les plus saints : c'est pour l'amener à me faire place à vos côtés au coin du feu. Tout cela demande à être développé, et je vous promets que cela m'occupera tout de suite que je pourrai l'être. J'ai des visites de sabre pour deux jours : je ne sais trop quel bien cela me fera. J'ai beaucoup de choses amicales à vous dire. Il faut que je cesse pour aujourd'hui.

Recevez l'éternelle assurance de ma tendresse.

CENT SOIXANTE-DIX-HUITIÈME LETTRE

Lundi soir 9 Mars 1846 (5 h.).

Je ne puis, chère et digne amie, immédiatement répondre à la lettre profondément affectueuse, quoiqu'un peu mystérieuse, que notre bonne Sophie vient de me rapporter. Mais, quant à la commission que vous lui aviez donnée pour M. Grandchamp, je dois sur-le-champ vous informer, d'après elle, que le docteur ne pense pas pouvoir aller chez vous aujourd'hui, ayant à opérer une urgente amputation. Ne l'attendez donc pas ce soir, de manière surtout à retarder votre coucher, malgré que cette visite, sans être probable, reste strictement possible. Le symptôme dont vous désiriez lui parler ne me semble nullement inquiétant, et d'ailleurs un peu de retard ne saurait altérer sa signification médicale. Vous avez, je crois, agi, à ce sujet, comme le cas l'exigeait, ainsi qu'envers la conserve de roses. Adieu, ma Clotilde.

Amour et respect,

A^TE COMTE.

J'étais encore Samedi un peu agité ; mais, hier et aujourd'hui, je n'ai pas eu une seule convulsion.

CENT SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME LETTRE

Mercredi soir 11 Mars 1846.

Les nouvelles rapportées ce matin par notre digne Sophie calment un peu mes graves inquiétudes d'hier. Je suis surtout heureux, ma très chère amie, d'apprendre que votre résignation et votre sérénité ne se démentent pas, car elles doivent beaucoup faciliter et hâter votre rétablissement. Quoique j'aie d'abord regretté votre précipitation, d'ailleurs si naturelle, envers M. Grandchamp, je reconnais maintenant la sagesse effective de votre nouvelle résolution. Ce retour à un médecin mieux habitué à votre tempérament, et dont les défauts mêmes tendent spécialement à vous préserver de toute médication violente, nous offre d'utiles garanties maintenant que se trouve établie la crise révulsive qu'il avait jadis trop peu sollicitée. Ses prescriptions d'hier me semblent très rationnelles : l'entière abstinence de nourriture me paraissait, comme vous savez, une condition fondamentale, dont j'étais surpris que l'autre docteur méconnût l'urgence ; la boisson ordonnée est d'ailleurs assez légèrement alimentaire pour calmer les besoins gastriques au milieu de l'irritation intestinale. Le caractère doux et scrupuleux de ce jeune médecin convient mieux d'ailleurs à votre nature et même à votre état, qui exige des soins plus assidus qu'énergiques, principalement aujourd'hui. Sa position envers votre famille vous offre aussi de nouvelles garanties de sécurité, surtout d'après sa juste autorité naturelle pour éclairer vos parents sur la vraie gravité de cette crise, dont j'ai appris que vos frères méconnaissaient le caractère au delà de tout ce que j'aurais supposé. Au reste, je surveillerai cordialement, sans aucune aveugle soumission, l'ensemble de votre traitement, quelle qu'en soit la source : je relis sérieusement mon Broussais, à votre chère intention, en regrettant d'avoir d'abord trop subordonné mon propre jugement à celui de M. Grandchamp.

Puisque, au rapport de Sophie, vous êtes aujourd'hui disposée à lire un peu, je crois pouvoir, ma bien-aimée, revenir sur votre précieuse lettre de Dimanche, dont je n'ai pu encore vous parler dignement. Toutefois, je dois m'y borner aux deux points qui seuls m'y semblent assez clairs déjà, sans entamer mal à propos une appréciation que vous-même y annoncez comme exigeant de prochains développements, que votre état physique vous interdit de trop hâter.

Je suis d'abord touché profondément de la suave délicatesse qui caractérise vos tendres inquiétudes sur le prétendu trouble apporté dans ma vie publique par ma noble passion pour vous. Mais, bien loin d'avoir jamais à rendre aucun compte injuste de cette involontaire influence, soyez assurée, ma Clotilde, qu'elle vous attirera toujours mes sincères bénédictions. Avez-vous donc pris jusqu'ici pour d'ingénieux compliments ou d'amoureuses illusions mes fréquentes déclarations à cet égard ? Une conviction désormais familière m'assure pourtant que, pour devenir un parfait philosophe, il me manquait surtout une passion à la fois profonde et pure, qui me fît assez apprécier le côté affectif de l'humanité. Sa considération explicite, qui n'avait dû être qu'accessoire dans mon premier grand ouvrage, doit, au contraire, dominer maintenant le second. Cette évolution finale m'était encore plus indispensable aujourd'hui que ne le fut, il y a huit ou dix ans, l'essor décisif de tous mes goûts esthétiques.

La grande crise nerveuse d'abord inhérente à l'invasion de ce saint amour a pu, sans doute, retarder momentanément l'exécution directe de ma nouvelle opération philosophique. Mais vous ne pouvez, cher ange, sentir comme moi combien sa conception générale s'est ainsi trouvée profondément améliorée. Si vous saviez quels progrès j'ai faits depuis un an, au milieu de ces perturbations apparentes, vers mon principal but philosophique, la systématisation finale de toute l'existence humaine autour de son vrai centre universel : l'affection ! Maintenant que je suis assez acclimaté à ce nouveau régime, l'exécution va bientôt éprouver, à son tour, l'heureuse réaction cérébrale bornée d'abord à la conception. J'ai surtout à constater, contre des préventions très enracinées, que le vrai positivisme surpasse autant toute religion en efficacité

morale qu'en aptitude intellectuelle. Rien ne peut, sans doute, me mieux adapter à une telle mission qu'une intime culture personnelle des plus nobles et plus tendres sentiments, par la chaste adoration journalière d'une éminente nature.

Nul ne pourrait encore, pas même vous, bien apprécier les résultats extérieurs d'une passion aussi récente, dont la principale influence a dû jusqu'ici rester intérieure. Mais, quand mes justes préoccupations de votre santé actuelle seront assez dissipées, votre intime ascendant ne tardera pas à manifester heureusement sa réaction permanente sur mes chers travaux. Loin donc que mon bonheur privé doive altérer ma vie publique, jamais une aussi parfaite harmonie n'avait pu s'établir jusqu'ici entre mes deux existences. Vous finirez certainement par reconnaître la profonde réalité de mes prévisions initiales envers cette heureuse connexité, d'ailleurs si naturelle, dont je vous montrai le pressentiment distinct dès le début de ma fièvre d'amour.

Quant à la réaction morale proprement dite, vous devez mieux comprendre déjà quel puissant surcroît d'énergie m'imprime spontanément cette noble intimité, pour soutenir sans trouble les luttes propres à ma situation, à la fois privée et publique. Sous ce rapport, j'ai déjà gagné beaucoup par l'indispensable événement qui me procura, il y a quatre ans, une tardive paix domestique, sans laquelle je n'eusse pu supporter avec calme de graves secousses personnelles. Mais, si de nouvelles luttes se présentent, je devrai certes m'y sentir encore mieux encouragé, depuis que mon cœur goûte chaque jour, autant que le comporte notre double fatalité, d'intimes consolations dont je n'avais eu jamais aucune juste idée. Dissipez donc, ma Clotilde, ces nobles scrupules, qui, tout en augmentant ma juste adoration, altèrent la félicité que vous devez tirer de notre attachemeut. Une profonde conviction journalière me fera constamment reconnaître que je dois à mon amour d'importantes améliorations, non seulement dans mes sentiments et mon caractère, mais aussi dans mes principales conceptions, et même, suivant une récente indication, dans mes diverses habitudes personnelles, morales ou physiques.

En commençant cette inépuisable explication, j'y comptais discuter, en second lieu, votre regrettable disposition à contenir

envers moi, d'après ma prétendue exaltation, l'innocente expansion de votre sainte tendresse. Mais cette appréciation directe se retrouvera mieux au sujet des communications annoncées comme prochaines. Je me bornerai donc aujourd'hui à vous recommander, sous cet aspect, le plus entier abandon habituel.

Après les inquiétudes relatives à votre santé, rien ne peut me troubler davantage que la crainte de votre insuffisante confiance en mon empire journalier sur moi-même. Osez donc, Clotilde, suivant votre heureuse formule, être toujours vous-même avec moi ; nous y gagnerons beaucoup tous les deux. Ne craignez pas que j'attribue ainsi à l'amour les démonstrations de l'amitié : je suis maintenant trop préparé contre toute semblable méprise. Si même je vous inspirais jamais des sentiments vraiment équivalents aux miens, vous pourriez me les manifester sans aucun danger. Peut-être, même alors, l'ensemble de notre fatale situation prescrirait à chacun de nous de maintenir toujours, par une vertueuse prudence, les chastes habitudes qu'imposent aujourd'hui les lacunes involontaires de votre cœur et les justes scrupules du mien. Mais, si une appréciation calme et consciencieuse nous en démontrait la nécessité, comptez, ma Clotilde, que je saurais subir, avec une inaltérable énergie, cette nouvelle exigence de nos destinées, sans pourtant goûter trop peu l'ineffable douceur dès lors promise au plein échange de nos cœurs. Parmi tous vos bienfaits, ne dédaignez pas, ma bien-aimée, celui de m'avoir fait enfin connaître le vrai prix de la pureté, qui, dans cette hypothèse, hélas ! trop chimérique, tirerait, de notre double volonté, un incomparable surcroît de noblesse.

Je m'arrache avec peine à ce doux entretien, quoique je craigne de vous fatiguer. Excusez-en spécialement l'extension imprévue, puisque ce jour d'heureuse retraite est celui de votre chère visite hebdomadaire, dont je sens moins ainsi l'amère privation. Espérons que, du moins, vous ne serez pas forcée de m'interdire aussi l'entrevue de Samedi prochain, où cette lettre vous disposera peut-être à plus d'abandon. Adieu, ma noble sœur ; adieu, ma tendre fille.

Amour et respect éternels,

A^TE COMTE.

En vous remettant ceci, Sophie vous assurera que je me porte bien, malgré des inquiétudes trop légitimes. L'agitation que vous m'avez vue Samedi s'est dissipée. La situation même me fortifie, par la double ou triple nécessité de n'exiger aucun soin personnel.

Je vous remercie d'avoir enfin accepté tous les bons offices de notre précieuse Sophie. S'il fallait réellement que, en passant la nuit auprès de vous, elle continuât d'y rester une bonne partie de la journée, ne vous laissez arrêter, à cet égard, par aucun cordial scrupule. Tout doit ici céder à la sollicitude de votre prompt rétablissement. Je pourrais surtout m'arranger aisément pour me passer d'elle le matin, en faisant moi-même chauffer, sur un foyer déjà disposé, un potage préparé la veille.

Peu susceptible, comme vous le sentez, de goûter demain les Italiens, quand il ne s'agirait pas d'une triste bouffonnerie, je joins ici un billet pour votre père, avec le digne libretto de cette plate nouveauté musicale.

CENT QUATRE-VINGTIÈME LETTRE

Mardi soir 17 Mars 1846.

D'après votre cordial désir, Sophie vous apporte, ma très chère amie, la plus précieuse de mes deux montres supplémentaires. C'est tout ce qui me reste d'une tendre mère, et encore ne l'obtins-je qu'avec peine. Vous seule au monde pouviez m'en faire dessaisir. Mais, en vous la confiant, pour tout le temps qu'il faudra, je ne m'en sentirai nullement privé. Je serai même heureux de pouvoir ainsi rapprocher spécialement mon souvenir chéri et mon affection dominante. Toutefois, je crains que l'utilité effective de cet instrument corresponde mal à son mérite sentimental. Aussi j'y crois devoir joindre, au besoin, mon autre relique, d'une bien moindre importance, mais d'un usage éprouvé, ma première montre d'or, qui me servit quinze ans avec fidélité : vous me la renverrez, si l'autre marche.

Puisque vous voilà bravement revenue enfin au bouillon, vous

pourrez, j'espère, déjà digérer aussi ce nouveau billet, pourvu que je ne l'allonge pas davantage. Je renonce donc à vous décrire l'intime bonheur que me cause ce retour décisif, qui vous procurera bientôt, par l'amélioration radicale de votre santé antérieure, la juste compensation de tant de souffrances et de dangers. Quel que soit mon besoin de vous revoir bientôt, je dois scrupuleusement attendre vos chers ordres, et même vous recommander de ne pas trop les hâter, tant que cette entrevue vous laissera craindre une fâcheuse agitation. Nous pourrions seulement l'accélérer un peu sans danger, quand vous serez disposée à m'entendre lire au lieu de causer.

Adieu, ma Clotilde ; vous, sur qui sont à jamais concentrées toutes mes tendresses, encore augmentées par cette douloureuse crise, recevez cordialement des caresses à la fois paternelles et fraternelles.

A^TE COMTE.

CENT QUATRE-VINGT-UNIÈME LETTRE

Mercredi 18 Mars 1846.

Puisque vous commencez, chère amie, à être enfin hors de danger, je veux célébrer cette renaissance si désirée en vous consacrant spécialement une journée réservée d'ordinaire à la précieuse visite hebdomadaire dont je suis douloureusement privé depuis un mois. Cette tendre occupation, la seule que me permette encore votre situation, doit m'offrir une légitime compensation des cruelles inquiétudes qui m'ont récemment absorbé. Je m'abstiendrai seulement de vous envoyer ceci avant que vous ayez spontanément recommencé à lire un peu, et sans en éprouver aucun trouble. Malgré ce prudent délai, qui, j'espère, cessera bientôt, une telle communication ne saurait ensuite manquer d'opportunité, sur un sujet de nature à longtemps rester actuel entre nous. Je puis ainsi savourer lentement aujourd'hui la douce réaction

intérieure de ce mélancolique épanchement, sans craindre d'occasionner aucune agitation contraire aux scrupuleux ménagements de tous genres qui vous sont maintenant indispensables.

La poésie, surtout ancienne, a trop chanté l'indigne plaisir qu'éprouve un égoïste à contempler la lutte des autres contre un danger dont lui-même est préservé. Mais les âmes tendres puiseront toujours une juste satisfaction dans le souvenir des périls auxquels viennent d'échapper ceux qui leur sont chers. Ces impressions tendent directement à resserrer les liens mutuels, en rappelant des épreuves et des témoignages propres à mieux constater la sincérité et la profondeur des affections réciproques. Je renonce pourtant à vous décrire mes intimes angoisses de la semaine dernière, tant que j'ai senti menacée la meilleure partie de moi-même. Ma seule occupation volontaire s'est alors bornée à la triste mais attachante lecture des traités médicaux où je pouvais puiser quelques espérances et quelques lumières sur votre situation. Tous mes autres actes, jusqu'à mes moindres habitudes journalières, prenaient d'ailleurs vers vous une direction spontanée, que j'aime à leur conserver encore malgré l'heureuse cessation de mes principales inquiétudes.

Fatigué de ces pénibles lectures, qui quelquefois redoublaient mes alarmes au lieu de les calmer, j'ai voulu m'en distraire par les intéressants *Mémoires de Mme Roland*, presque oubliés depuis ma jeunesse. Là aussi j'ai retrouvé ma Clotilde, et sous des formes encore plus propres à me faire apprécier le malheur que je sentais possible. Cette éminente victime d'une crise sanguinaire me rappelait involontairement votre élévation et votre loyauté caractéristiques, mais de manière à me mieux indiquer combien la pureté et la noblesse de vos généreuses convictions sociales surpassent les ardents motifs d'orgueil et d'ambition qui surtout déterminèrent les siennes. Quand vous aurez fait cette lecture, ma comparaison ne vous semblera nullement exagérée.

Rien ne pouvait donc me détourner de votre appréciation ; et, à vrai dire, je ne le cherchais pas, quelque douloureuse que me devînt alors l'image chérie. Au milieu des plus graves tourments qui puissent résulter de l'affection, je n'ai pas cessé de sentir que l'essentiel pour le bonheur, c'est toujours d'avoir le cœur digne-

ment rempli. Si jamais je devais subir l'affreuse privation à laquelle je viens d'échapper, mon devoir, à tous égards, même envers vous, m'obligerait certes à vous survivre, ne fût-ce qu'afin de vous faire convenablement apprécier. Mais, depuis que mon cœur est familier avec les saintes émotions dont je vous dois le doux essor, je craindrais de ne pouvoir plus supporter alors mon triste isolement antérieur. Si j'en trouvais la force, elle ne pourrait du moins dériver que d'une irrévocable consécration de toute mon âme au culte exclusif de votre éternel souvenir, en gardant scrupuleusement à votre mémoire la constance et la fidélité que je vous ai librement vouées.

Cette douloureuse crise m'a suscité, à d'autres égards, quelques impressions, dont je vous dois aussi un compte sommaire, sur la fatale inégalité de nos tendresses.

Ainsi conduit à examiner davantage l'ensemble actuel de notre chaste intimité, j'ai mieux compris combien importe aux cœurs délicats la parfaite harmonie d'affections qui sauve chacun d'eux du chagrin journalier de ne pouvoir rendre un plein équivalent de ce qu'il reçoit. En caractérisant la sainteté de nos relations, nos récentes explications m'avaient suggéré, ces jours-ci, l'espoir passager d'obtenir enfin ce précieux équilibre habituel, en réduisant mes propres sentiments à la simple mesure que les vôtres ne peuvent jusqu'ici dépasser. La vraie nature fondamentale de mon insurmontable affection s'est ainsi trouvée un instant voilée sous le double caractère de fraternité et de paternité qui s'y mêle heureusement, et auquel votre pleine sanction spontanée venait de procurer, en apparence, un ascendant incompatible avec l'état réel de mon cœur.

Cette généreuse illusion m'avait même inspiré des projets d'adoption légale, qui, en vous permettant de prendre ouvertement mon nom et ma maison, m'obligerait d'abandonner loyalement tout espoir ultérieur d'une union plus complète. Je ne regrette point d'y avoir déjà pensé, malgré leur précocité actuelle ; car nous y pourrions puiser une importante consolation, si les lacunes involontaires de votre cœur devenaient malheureusement irrévocables pendant les deux années qui me séparent encore de l'âge requis. Mais notre présente situation doit laisser librement préva-

loir l'affection spontanément prépondérante, à travers le mélange, accessoire quoique sincère, d'une sorte de paternité mentale et de fraternité morale. Il nous importe, avant tout, de ne jamais méconnaître ni dissimuler nos vrais sentiments respectifs, qui resteront toujours pleinement irréprochables autant d'un côté que de l'autre.

Toute vaine tentative pour nous en déguiser la fatale diversité tendrait bientôt à altérer radicalement la confiance ou la cordialité indispensables à nos relations habituelles. Certain de ne jamais rien sentir que de noblement avouable, je ne dois pas plus atténuer ma tendresse que vous ne devez exagérer la vôtre. Aujourd'hui, comme en Juillet dernier, je vois en vous, *dans la réalité actuelle, une parfaite amie, et, dans mes rêves d'avenir, une sainte épouse.* Je n'en apprécie pas moins les doux sentiments de fille et de sœur que vous daignez réunir sur moi, puisqu'ils caractérisent la plus profonde tendresse que comporte maintenant votre cœur. Mais si, en y répondant, le mien va d'ailleurs au delà, pourquoi cacherais-je vainement une plus complète affection ? Tant que durera cette involontaire disparité, ne tentons pas de la déguiser, dût-elle même toujours persister. En vous rendant avec délices votre inestimable tendresse filiale et fraternelle, laissez-moi loyalement vous chérir aussi en amoureux époux, puisque ce seul titre résume, à mes yeux, tous les autres. Restée ainsi tout à fait franche, notre exceptionnelle intimité n'en demeure pas moins pure ; et même sa sainteté nécessaire s'anoblit davantage par ma juste résignation habituelle.

Adieu donc, mon incomparable Clotilde ; acceptez sincèrement mon cœur tout entier, que vous seule avez pu vraiment dominer. En vous embrassant comme une noble sœur et une tendre fille, je dois aussi vous adorer chastement comme une digne épouse, dont l'involontaire inégalité d'affection n'altérera jamais la plénitude spontanée de mon irrévocable dévouement.

Amour et respect éternels,

A^TE COMTE.

Vendredi matin 20 Mars.

Notre assurance actuelle de votre prochain rétablissement me faisait espérer de pouvoir bien goûter hier la dernière représentation d'*Il Barbiere*. Mais le contraste était sans doute trop fort encore ; car j'ai trouvé là une véritable souffrance, au lieu d'une heureuse diversion. Je n'ai pu aller jusqu'au second acte ; et, malgré l'admirable perfection du premier, j'en attendais impatiemment la fin pour fuir cette stalle, où je venais d'être repris par mon agitation convulsive, qui certes ne me serait pas momentanément revenue, si j'eusse, comme de coutume, passé la soirée à vous contempler tendrement du coin de mon feu. Quoique, depuis dix jours, je ne cesse pas de vous voir sur votre lit de douleur, cette mélancolique image ne m'a jamais aussi péniblement ému qu'en persistant, avec une nouvelle énergie, au milieu de ces importunes distractions. Il me reste aujourd'hui d'une telle soirée le fâcheux souvenir d'une sorte de profanation involontaire, pour laquelle j'éprouve presque le besoin d'obtenir, d'après ce naïf aveu, votre pardon spécial. Peut-être une musique tendre ou tragique ne m'eût-elle pas ainsi choqué. Toutefois, je ne veux pas demain m'y exposer de nouveau, et je suis déjà décidé à donner mes deux places, même en cas d'*Othello :* du moins hier n'avais-je pas le chagrin de voir vide la stalle qui vous fut surtout destinée, et dont vous aurez, hélas ! bien peu profité. Si votre mieux augmente toujours, il sera temps encore, la semaine prochaine, d'utiliser les deux derniers jours de mon abonnement actuel.

Vendredi soir 20 Mars.

D'après notre heureuse entrevue, j'espère, ma bien-aimée, ne commettre aucune imprudence en n'ajournant pas davantage l'envoi de cette longue lettre, quoique vous n'ayez encore nullement repris la lecture. Notre excellente Sophie aura d'ailleurs soin de vous avertir qu'il n'y a rien d'urgent, et de vous engager à ne la lire que demain, pour mieux prévenir toute agitation nocturne. Puisse cette naïve effusion autant détourner vos ennuis

qu'elle a soulagé mon chagrin ! Mais je regretterais beaucoup qu'elle vous inspirât déjà le moindre effort pour y répondre. C'est assez que votre touchante tendresse me permette spontanément d'espérer Dimanche un ordre aussi doux que celui qui m'a cordialement surpris aujourd'hui.

La conduite actuelle de votre digne mère m'émeut profondément. J'aurais voulu ce matin oser l'en remercier à genoux, au lieu de recevoir l'affectueuse gratitude qu'elle croit me devoir.

Par une bizarre exception, votre père entendra demain deux seconds actes de *Sémiramis* et de *Cendrillon*. Quoique le libretto n'y convienne guère, je joins ici le seul des deux que j'aie.

Adieu enfin, mon éternelle compagne. Vous m'avez aujourd'hui fait profondément sentir le prix de notre noble pureté, qui nous a permis, devant votre mère, de tenir tendrement votre main dans les miennes, pendant que je contemplais cette angélique physionomie dont l'altération passagère rend encore plus touchante la suave beauté.

FIN

NOTE RECTIFICATIVE

M. Comte a reconnu lui-même qu'il avait été induit en erreur dans l'appréciation du fait auquel il fait ici allusion ; et, dans une lettre écrite au disciple désigné, il est revenu de son jugement.

(Addition des Exécuteurs testamentaires à placer à la page 215 des *Confessions*, ligne 23)

ERRATUM

Page 327, à la date, au lieu de : 19 ; lisez : 10.

TABLE DES MATIÈRES

TESTAMENT

Pages

Testament 3
Additions au Testament 26
Première Addition 26
Deuxième Addition 26
Troisième Addition 32
Quatrième Addition 33
Cinquième Addition 34
Sixième Addition 34
Septième Addition 35
Huitième Addition 36
Neuvième Addition 36

PIÈCES JUSTIFICATIVES

ANNEXÉES AU TESTAMENT

Mme Comte a M. Comte (8 Janvier 1847) 37
M. Comte a Mme Comte (10 Janvier 1847) 38
M. Littré a M. Comte (27 Avril 1851) 43
M. Comte a M. Littré (6 César 63) 46
M. Comte a M. le maréchal duc de Dalmatie, ministre de la guerre (25 Janvier 1844) 55
M. Comte a M. le maréchal duc de Dalmatie, ministre de la guerre (30 Mai 1844) 63
M. Comte a M. le maréchal duc de Dalmatie, ministre de la guerre (19 Décembre 1844) 68
M. Comte a M. le général de Lamoricière, ministre de la guerre (16 Juillet 1848) 75

PRIÈRES QUOTIDIENNES

Prière du matin 81
Prière du soir 92
Prière du milieu de la journée 95

CONFESSIONS ANNUELLES

Pages

Dédicace a la sainte Mémoire de mon éternelle amie, Mme Clotilde de Vaux, née Marie (4 Octobre 1846) 103
Ma troisième Sainte-Clotilde (2 Juin 1847) 120
Ma quatrième Sainte-Clotilde (25 Juin 1848) 126
Ma cinquième Sainte-Clotilde (31 Mai 1849) 136
Ma sixième Sainte-Clotilde (27 Mai 1850) 150
Ma septième Sainte-Clotilde (30 Mai 1851) 165
Ma huitième Sainte-Clotilde (28 Mai 1852) 181
Ma neuvième Sainte-Clotilde (14 Août 1853) 196
Ma dixième Sainte-Clotilde (20 Août 1854) 208
Ma onzième Sainte-Clotilde (19 Août 1855) 218
Ma douzième Sainte-Clotilde (12 Octobre 1856) 230
Lettre philosophique sur la Commémoration sociale 240a
Lettre philosophique sur le Mariage 240i
Invocation 240x

CORRESPONDANCE

Première Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (30 Avril 1845) 243
Deuxième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (1er Mai 1845) 243
Troisième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (2 Mai 1845) 244
Quatrième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (14 Mai 1845) . . . 245
Cinquième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (15 Mai 1845) 246
Sixième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (17 Mai 1845) 247
Septième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (20 Mai 1845) 250
Huitième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (21 Mai 1845) 251
Neuvième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (21 Mai 1845) 253
Dixième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (21 Mai 1845) 253
Onzième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (21 Mai 1845) 254
Douzième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (24 Mai 1845) 255
Treizième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (28 Mai 1845) 256
Quatorzième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (29 Mai 1845) . . . 260
Quinzième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (2 Juin 1845) 260
Seizième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (5 Juin 1845) 262
Dix-septième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (6 Juin 1845) 263
Dix-huitième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (23 Juin 1845) . . . 268
Dix-neuvième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (23 Juin 1845) . . . 269
Vingtième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (25 Juin 1845) 270
Vingt et unième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (25 Juin 1845) . 270
Vingt-deuxième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (3 Juillet 1845) . 272
Vingt-troisième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (3 Juillet 1845) . . 274
Vingt-quatrième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (4 Juillet 1845) 275
Vingt-cinquième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (19 Juillet 1845) 276

Pages
VINGT-SIXIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (19 Juillet 1845). 277
VINGT-SEPTIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (20 Juillet 1845). 278
VINGT-HUITIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (20 Juillet 1845). 279
VINGT-NEUVIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (22 Juillet 1845). 280
TRENTIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (30 Juillet 1845). . . 286
TRENTE ET UNIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (31 Juillet 1845). 287
TRENTE-DEUXIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (5 Août 1845). 288
TRENTE-TROISIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (7 Août 1845). 298
TRENTE-QUATRIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (11 Août 1845). 298
TRENTE-CINQUIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (11 Août 1845). 299
TRENTE-SIXIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (26 Août 1845). . 301
TRENTE-SEPTIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (1er Septembre 1845). 303
TRENTE-HUITIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (2 Septembre 1845). 304
TRENTE-NEUVIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (2 Septembre 1845). 306
QUARANTIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (2 Septembre 1845). 307
QUARANTE ET UNIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (5 Septembre 1845). 308
QUARANTE-DEUXIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (5 Septembre 1845). 311
QUARANTE-TROISIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (6 Septembre 1845). 312
QUARANTE-QUATRIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (6 Septembre 1845). 315
QUARANTE-CINQUIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (8 Septembre 1845). 316
QUARANTE-SIXIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (8 Septembre 1845). 318
QUARANTE-SEPTIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (8 Septembre 1845). 319
QUARANTE-HUITIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (9 Septembre 1845). 320
QUARANTE-NEUVIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (9 Septembre 1845). 325
CINQUANTIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (10 Septembre 1845). 327
CINQUANTE-UNIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (13 Septembre 1845). 329
CINQUANTE-DEUXIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (14 Septembre 1845). 329
CINQUANTE-TROISIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (14 Septembre 1845). 332
CINQUANTE-QUATRIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (16 Septembre 1845). 334
CINQUANTE-CINQUIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (17 Septembre 1845). 337
CINQUANTE-SIXIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (25 Septembre 1845). 338

Pages

CINQUANTE-SEPTIÈME LETTRE.— M. Comte à Mme de Vaux (25 Septembre 1845). 338
CINQUANTE-HUITIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (25 Septembre 1845). 339
CINQUANTE-NEUVIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (26 Septembre 1845). 340
SOIXANTIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (27 Septembre 1845). 342
SOIXANTE ET UNIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (28 Septembre 1845). 342
SOIXANTE-DEUXIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (30 Septembre 1845). 344
SOIXANTE-TROISIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (2 Octobre 1845). 346
SOIXANTE-QUATRIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (4 Octobre 1845). 349
SOIXANTE-CINQUIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (7 Octobre 1845) 351
SOIXANTE-SIXIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (8 Octobre 1845). 352
SOIXANTE-SEPTIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (9 Octobre 1845) 355
SOIXANTE-HUITIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (10 Octobre 1845). 356
SOIXANTE-NEUVIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (14 Octobre 1845). 358
SOIXANTE-DIXIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (14 Octobre 1845). 359
SOIXANTE ET ONZIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (16 Octobre 1845). 360
SOIXANTE-DOUZIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (18 Octobre 1845). 361
SOIXANTE-TREIZIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (19 Octobre 1845). 362
SOIXANTE-QUATORZIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (19 Octobre 1845). 364
SOIXANTE-QUINZIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (19 Octobre 1845). 366
SOIXANTE-SEIZIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (20 Octobre 1845) 367
SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (21 Octobre 1845). 368
SOIXANTE-DIX-HUITIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (25 Octobre 1845). 371
SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (25 Octobre 1845). 373
QUATRE-VINGTIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (28 Octobre 1845) 374
QUATRE-VINGT-UNIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (29 Octobre 1845) 375
QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (30 Octobre 1845). 378

Pages

Quatre-vingt-troisième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (31 Octobre 1845). 379
Quatre-vingt-quatrième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (2 Novembre 1845). 382
Quatre-vingt-cinquième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (2 Novembre 1845) 383
Quatre-vingt-sixième Lettre. — M Comte à Mme de Vaux (6 Novembre 1845). 386
Quatre-vingt-septième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (7 Novembre 1845). 388
Quatre-vingt-huitième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (8 Novembre 1845). 389
Quatre-vingt-neuvième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (8 Novembre 1845). 391
Quatre-vingt-dixième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (9 Novembre 1845) 392
Quatre-vingt-onzième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (9 Novembre 1845) 395
Quatre-vingt-douzième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (10 Novembre 1845). 397
Quatre-vingt-treizième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (11 Novembre (1845) 399
Quatre-vingt-quatorzième Lettre.— M. Comte à Mme de Vaux (11 Novembre 1845). 400
Quatre-vingt-quinzième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (11 Novembre 1845). 403
Quatre-vingt-seizième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (12 Novembre 1845). 404
Quatre-vingt-dix-septième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (13 Novembre 1845). 405
Quatre-vingt-dix-huitième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (13 Novembre 1845). 406
Quatre-vingt-dix-neuvième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (13 Novembre 1845). 408
Centième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (16 Novembre 1845). . . 409
Cent unième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (17 Novembre 1845). 412
Cent deuxième Lettre.— M. Comte à Mme de Vaux (18 Novembre 1845). 412
Cent troisième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (18 Novembre 1845). 413
Cent quatrième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (20 Novembre 1845) 414
Cent cinquième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (21 Novembre 1845) 416
Cent sixième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (22 Novembre 1845). 417
Cent septième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (23 Novembre 1845) 419
Cent huitième Lettre.— M. Comte à Mme de Vaux (24 Novembre 1845). 420
Cent neuvième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (30 Novembre 1845) 423

Pages

CENT DIXIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (2 Décembre 1845). 424
CENT ONZIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (4 Décembre 1845). 426
CENT DOUZIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (4 Décembre 1845). 427
CENT TREIZIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (5 Décembre 1845) 430
CENT QUATORZIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (5 Décembre 1845) 432
CENT QUINZIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (5 Décembre 1845) 435
CENT SEIZIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (7 Décembre 1845). 436
CENT DIX-SEPTIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (8 Décembre 1845) 439
CENT DIX-HUITIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (9 Décembre 1845) 440
CENT DIX-NEUVIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (10 Décembre 1845) 443
CENT VINGTIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (10 Décembre 1845) 444
CENT VINGT ET UNIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (11 Décembre 1845). 447
CENT VINGT-DEUXIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (12 Décembre 1845). 449
CENT VINGT-TROISIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (12 Décembre 1845). 452
CENT VINGT-QUATRIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (14 Décembre 1845). 453
CENT VINGT-CINQUIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (16 Décembre 1845). 454
CENT VINGT-SIXIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (19 Décembre 1845). 456
CENT VINGT-SEPTIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (25 Décembre 1845). 459
CENT VINGT-HUITIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (26 Décembre 1845). 460
CENT VINGT-NEUVIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (26 Décembre 1845). 462
CENT TRENTIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (28 Décembre 1845) 463
CENT TRENTE ET UNIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (28 Décembre 1845). 466
CENT TRENTE-DEUXIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (30 Décembre 1845). 468
CENT TRENTE-TROISIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (2 Janvier 1846) 470
CENT TRENTE-QUATRIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (4 Janvier 1846) 471
CENT TRENTE-CINQUIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (4 Janvier 1846) 473
CENT TRENTE-SIXIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (6 Janvier 1846). 475

Pages

Cent trente-septième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (8 Janvier 1846) 477

Cent trente-huitième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (9 Janvier 1846) 479

Cent trente-neuvième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (9 Janvier 1846) 481

Cent quarantième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (11 Janvier 1846) 482

Cent quarante et unième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (12 Janvier 1846) 483

Cent quarante-deuxième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (15 Janvier 1846) 484

Cent quarante-troisième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (18 Janvier 1846) 485

Cent quarante-quatrième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (19 Janvier 1846) 487

Cent quarante-cinquième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (19 Janvier 1846) 488

Cent quarante-sixième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (23 Janvier 1846) 488

Cent quarante-septième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (25 Janvier 1846) 489

Cent quarante-huitième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (27 Janvier 1846) 491

Cent quarante-neuvième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (27 Janvier 1846) 494

Cent cinquantième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (28 Janvier 1846) 495

Cent cinquante et unième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (29 Janvier 1846) 495

Cent cinquante-deuxième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (2 Février 1846) 497

Cent cinquante-troisième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (5 Février 1846) 498

Cent cinquante-quatrième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (5 Février 1846) 500

Cent cinquante-cinquième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (6 Février 1846) 501

Cent cinquante-sixième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (9 Février 1846) 502

Cent cinquante-septième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (10 Février 1846) 503

Cent cinquante-huitième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (12 Février 1846) 506

Cent cinquante-neuvième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (12 Février 1846) 507

Cent soixantième Lettre. — Mme de Vaux à M. Comte (13 Février 1846). 510

Cent soixante et unième Lettre. — M. Comte à Mme de Vaux (15 Février 1846) 511

Pages

CENT SOIXANTE-DEUXIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (16 Février 1846) 516

CENT SOIXANTE-TROISIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (17 Février 1846) 516

CENT SOIXANTE-QUATRIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (22 Février 1846) 517

CENT SOIXANTE-CINQUIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (23 Février 1846) 520

CENT SOIXANTE-SIXIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (24 Février 1846) 522

CENT SOIXANTE-SEPTIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (24 Février 1846) 524

CENT SOIXANTE-HUITIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (25 Février 1846) 525

CENT SOIXANTE-NEUVIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (27 Février 1846) 529

CENT SOIXANTE-DIXIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (28 Février 1846) 530

CENT SOIXANTE ET ONZIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (1er Mars 1846) 531

CENT SOIXANTE-DOUZIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (2 Mars 1846) 536

CENT SOIXANTE-TREIZIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (4 Mars 1846) 538

CENT SOIXANTE-QUATORZIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (5 Mars 1846) 542

CENT SOIXANTE-QUINZIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (5 Mars 1846) 543

CENT SOIXANTE-SEIZIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (8 Mars 1846) 545

CENT SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME LETTRE. — Mme de Vaux à M. Comte (8 Mars 1846) 548

CENT SOIXANTE-DIX-HUITIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (9 Mars 1846) 549

CENT SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (11 Mars 1846) 550

CENT QUATRE-VINGTIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (17 Mars 1846) 554

CENT QUATRE-VINGT-UNIÈME LETTRE. — M. Comte à Mme de Vaux (18 Mars 1846) 555

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

AVIS

L'*Addition secrète*, paginée 36^3 à 36^5, doit se placer entre les pages 36 et 37.

2163 4

145

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

23/6/88

JUL 06 1988

a39003 000891969b
B 2247 .A3 1896
COMTE, AUGUSTE.
TESTAMENT D.AUGUSTE CO

CE B 2247
.A3 1896
COO COMTE, AUGUS TESTAMENT
ACC# 1405411